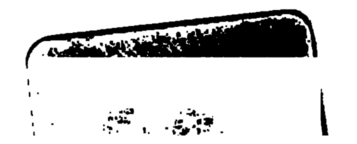



600075323Q



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

LES

SLAVES DE TURQUIE

ÉDITION DE 1844

Précédée d'une introduction nouvelle sur la situation de ces peuples pendant et depuis leurs insurrections de 1849 à 1851.

2 vol. in-8. — Prix : 10 francs.

—

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS.

Collection complète 1848-1850 1 vol. in-4°. — Prix : 5 francs.

—

PHILOSOPHIE DE L'ART CHRÉTIEN

1 volume in-8. — Prix : 4 fr. 50 c.

SOUS PRESSE :

UN NOUVEL OUVRAGE.

1 volume in-8.

Imp. de E. Dépée à Sceaux

LE

MONDE SLAVE

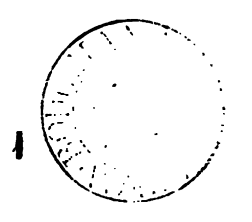
SON PASSÉ

SON ÉTAT PRÉSENT ET SON AVENIR

PAR

CYPRIEN ROBERT,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE SLAVE AU COLLÈGE DE FRANCE.



PARIS

PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

1852

AVANT-PROPOS.

En offrant au public ces deux nouveaux volumes sur l'ensemble du monde slave et de ses tendances, comme une continuation des *Slaves de Turquie*, nous croyons remplir dans la littérature politique et scientifique de notre pays une lacune des plus graves. En ce moment où la civilisation est partout arrêtée dans ses progrès, et menacée même de s'éclipser devant l'antagonisme sanglant des races et des idées passées contre les races et les idées nouvelles, il est indispensable d'apprécier et de connaître à fond ce *monde slave*, qui se lève si plein de sève, de foi et d'énergie sur notre Europe épuisée. Du moins faut-il mettre la France et l'Occident en mesure de travailler avec pleine connaissance de cause à la solution du grand et inévitable problème de régénération, vers lequel tendent à la fois, quoique si diversement, et l'autocrate et la révolution. Le lecteur jugera si, dans notre périlleuse navigation, nous avons su tenir la ligne droite entre Charybde et Scylla.

EXPOSÉ D'UN SYSTÈME UNITAIRE

DE TRANSCRIPTION DES MOTS

Russes, Polonais, Bohêmes & Iugo-Slaves en Français.

Chargé de l'enseignement spécial des langues slaves en France, l'auteur s'est cru par là même autorisé à introduire, pour la transcription des mots slaves en français, une orthographe nouvelle. Il existe en effet, sous ce rapport, dans nos ouvrages les plus savants, non moins que dans nos journaux quotidiens, une déplorable confusion. On peut trouver le même mot slave écrit parmi nous de dix manières différentes, à la polonaise, à la russe, à l'anglaise, à l'allemande, à l'italienne, même à la turque. La nécessité d'introduire dans notre littérature un système de transcription et d'orthographe des mots slaves qui soit le même pour les quatre idiomes slavọns, ne sera, j'espère, contestée par personne.

Dirait-on peut-être qu'il faut écrire chaque mot slave comme l'écrit le peuple même à la langue duquel ce mot appartient? Mais chacune de ces langues a en commun avec ses voisines plus de la moitié de ses mots; or, chacun de ces quatre idiomes écrivant souvent le même mot de quatre manières différentes, quoiqu'il ait partout le même son, il n'y aurait plus moyen d'arriver à faire prononcer en France le même mot d'une manière uniforme. Voudrait-on adopter un des quatre alphabets slaves au détri-

ment des trois autres? Alors quel sera l'alphabet préféré?

Je suppose qu'on s'accordât en France à préférer le polonais; dans ce cas les trois peuples dont le système se trouverait exclu ne protesteraient-ils pas? Croit-on, par exemple, que les Russes, dans les livres si nombreux qu'ils écrivent en français au sein même de leur empire, consentiraient à écrire leurs propres noms à la polonaise? Ce moyen ne remédierait donc pas au mal. En outre, l'adoption en français d'un alphabet slave quelconque serait pour le lecteur la source d'embarras continuels. Pour leur faire exprimer les sons propres à leur langue, les Slaves ont chargé forcément les lettres latines de virgules, de cédilles, d'*esprits* de tout genre. Si l'on voulait, et dans l'hypothèse que nous combattons il le faudrait, garder ces signes de convention qui en français n'ont aucun sens, on devrait d'abord bouleverser et renouveler toutes nos imprimeries. Puis dans chaque collége il y aurait besoin d'un professeur chargé d'apprendre aux enfants le sens de ces signes nouveaux, c'est-à-dire l'orthographe et la prononciation slaves. Avant que nous en venions là, il faudra que les Slaves nous aient conquis.

Quelques écrivains ont déjà essayé de mettre la main à la réforme que l'on entreprend ici. Les uns, comme M. Eichhoff, se sont occupés d'une transcription exacte de l'alphabet russe, et ont négligé ceux de Bohême et de Pologne. Les autres se sont mis à écrire chaque mot absolument comme il se prononce. Mais il en résulte souvent qu'après avoir traduit le son slave en lettres françaises, on ne peut plus ensuite le faire repasser sans altération du français en slave pur. Cette orthographe est donc inexacte. La méthode que nous venons proposer à tous les écrivains qui ont à reproduire des mots slaves en

français, se recommande, il nous semble, par son exactitude rigoureuse. Renonçant quelquefois à exprimer toute la portée phonétique d'une lettre, on s'attache à en conserver absolument intacte la valeur grammaticale; de manière que, même après sa transcription, on peut la faire repasser du français en slave, sans qu'elle ait rien perdu de sa nature primitive.

Toutes les difficultés des quatre alphabets slaves se trouvent donc simplifiées par les quinze lignes du tableau suivant, où, pour plus de clarté, nous plaçons les lettres mêmes des divers alphabets slaves à la suite des signes français qui sont destinés à les reproduire avec une exactitude rigoureuse :

FRANÇAIS	POLONAIS	BOHÊME	ILLYRIEN	ILLYRO-SERBE	RUSSE
â. . . .	ą. . . .	á. . . .	. . . .	. . . .	—
ê. . . .	ę. . . .	é. . . .	. . . .	. . . .	—
ï. . . .	j. . . .	j. . . .	j. . . .	й. . . .	й.
īe . . .	. . . .	ě. . . .	ě. . . .	ѣ. . . .	ѣ.
ts . . .	c. . . .	c. . . .	c. . . .	ц. . . .	ц.
tj. . . .	ć. . . .	t′, tj. .	ć. . . .	ћ. . . .	—
tch. . .	cz . . .	č. . . .	č. . . .	ч. . . .	ч.
kh. . .	ch. . .	ch. . .	h. . . .	x. . . .	x.
dj . . .	dź. . .	ď, dj. .	dj . . .	ђ. . . .	—
l′. . . .	ł. . . .	. . . .	lj. . . .	. . . .	—
n′ . . .	ń. . . .	ň, nj. .	. . . .	. . . .	—
rj . . .	rz . . .	ř, rź. .	. . . .	. . . .	—
ch. . .	sz . . .	š, s̈, ss.	š. . . .	ш. . .	ш.
chtch. .	szcz . .	šč . . .	šč . . .	шт. .	щ.
j. . . .	ź. . . .	ź. . . .	ź, x. . .	ж. . .	ж.

Le tableau ci-dessus donne une transcription aussi complète que possible des mots slaves en français, et *vice versâ*, sans qu'il en résulte aucune confusion alphabétique. En se conformant aux règles contenues dans ces quinze lignes, on restitue leur caractère local à tous les mots slaves, en même temps qu'on leur enlève leur âpreté, étrange pour les yeux et les oreilles d'Occident. Il faut observer que dans ce système aucune lettre n'est muette; on doit donc les faire sonner toutes pour avoir la vraie prononciation d'un mot. Sans doute quelques sons slaves, impossibles pour l'organe français, n'ont pu être rendus ici qu'approximativement. Ainsi, nous représentons arbitrairement par ĭ l'j diphthongue, comme *devoĭka*, *pevaĭ*; par tj et rj le ć et le ř des Polonais. On substitue l'accent circonflexe à la cédille des ą et ę polonais qui se prononcent *on* et *en*, la virgule à la place de la barre des ł à la fois durs et gras des Polonais et des Russes, ainsi qu'on met cette même virgule à la suite, au lieu de la mettre au-dessus de ń qui se prononcent *gn*, comme dans Bour*gogne*. A l'x oriental, qui manque en français, et qu'on écrit si mal à propos *ch*, comme le *sch* de nos voisins d'Allemagne, de sorte qu'on ne peut plus, dans la prononciation, distinguer les deux signes, nous avons substitué ici le *kh*, signe beaucoup plus exact usité dans nos anciens auteurs. Enfin nous remplaçons le *w* exotique, importé d'Allemagne en Pologne, par le v simple, le seul que les Slaves connaissent.

Notre méthode, en aidant le lecteur à prononcer exactement et sans étude les mots slaves les plus compliqués, permet d'une autre part au savant de reporter ces mêmes mots du français en slave, sans qu'ils aient subi aucune altération. Nous avons, il est vrai, omis quelques signes

particuliers, de peu d'importance, signes dont l'absence n'est pas de nature à changer en rien la signification des mots. C'est le ǵ ou ǵ des Bohêmes, toujours dur et très différent de leur g diphthongue, qui se prononce comme un ĩ long. Ce g adouci est une transition vers le son de l'h bohême, qui a aussi sa tonalité à part, et qui tient du γ des Grecs modernes, comme dans *kniev*. Nous rendrions au besoin par un ô long l'ó accentué que les Polonais prononcent presque comme u, et par ü l'u bref des Rutheniens, qui a le son de l'u français; tandis que dans toutes les autres langues slaves l'u se prononce ou, à l'exception d'un certain ů bohême très allongé et qui se prononce oou. Nous omettons encore le ś polonais, espèce de nuance entre le c et le z, parce que c'est un son trop raffiné et presque insaisissable.

Quant aux caractères cyrilliques, ils se trouvent déjà reproduits dans les alphabets que nous venons d'analyser. Nous ne signalerons donc ici que les lettres les plus embarrassantes des deux alphabets russe et serbe. Dans notre mode de transcription ы se traduit par y, й par ĭ, я par ïa, ѣ par ïe, ю par ïu. L'ѫ primitif bulgaro-slavon, rendu en maghyar par ö, en ruthenien par l'u bref, se rendrait mieux par l'ancien signe latin œ dans notre langue française, où l'on dit à tort Bulgare au lieu de Bœlgare (Beulgare) qui est la véritable forme de ce nom. Les e muets, représentés en slavon par ъ et ь, se marqueraient suffisamment par des apostrophes appendues au-dessus de la lettre qui précède. Quant aux lettres serbes љ (lj), њ (nj), џ (dch), ђ (dj) et ћ (tj), elles se trouvent déjà, sauf quelques nuances légères, contenues dans le tableau ci-dessus.

Le mode de transcription que nous proposons à tous

les écrivains qui ont à reproduire en français des mots ou des textes slaves, offre cet avantage qu'il permet de faire repasser ces mêmes mots du français en slave et même en texte cyrillique, sans qu'ils aient rien perdu de leurs traits primitifs.

A ceux des slavistes qui nous reprocheraient de changer l'orthographe de leurs langues, nous répondrons que si l'on ne peut en France admettre leur orthographe, c'est parce qu'eux-mêmes n'ont pu convenir encore d'un alphabet uniforme pour tous les pays slaves, au moins pour tous ceux du rite latin. Évidemment notre système n'est qu'un système d'attente; car dès que les quatre nations slaves seront enfin convenues d'un alphabet et d'une orthographe qui leur soient communs à toutes, dès-lors, comme on l'a fait pour les dialectes germaniques, la France et l'Europe entière adopteront naturellement pour les idiomes slaves l'orthographe admise par tous les Slaves. Mais comme il peut s'écouler encore plusieurs siècles avant qu'une pareille convention soit conclue entre les peuples rivaux de la race slavone, la France, où l'on a besoin, en attendant, d'écrire assez souvent des noms slaves, la France littéraire ne peut rester sous ce rapport dans la même anarchie que les pays slaves; et nous lui offrons ici les moyens d'en sortir.

LE

MONDE SLAVE

PARTIE POLITIQUE.

PREMIER TABLEAU.

THÉORIE GÉNÉRALE DU SLAVISME, — APERÇU DE SON HISTOIRE ET DE SES TENDANCES,

OU

Du rôle médiateur des Slaves en Europe.

I

De la médiation Slave en politique.

Où allons-nous? quel sort la Providence réserve-t-elle à notre civilisation? Est-ce un hiver de mille ans qui va bientôt verser sur nous ses neiges et ses ténèbres glacées? Ou bien se lève-t-il quelque part un nouveau soleil, dont la chaleur printanière rendra à notre sang sa fraicheur? A cette question, aucun prophète ne sait répondre. Mais tous les hommes à longue vue jettent avec angoisse leurs regards vers les Slaves.

La vieille Europe attend du génie slave la fixation de son destin; car elle ne paraît plus en état de faire

[redacted]

sortir de son sein aucune force régénératrice. La religion reléguée au rang des pieux souvenirs, la philosophie se reniant elle-même, les sciences en dissolution, les académies s'entre-combattant et détruisant réciproquement leurs systèmes, les langues jusqu'à présent classiques de la civilisation moderne se brisant sous le choc des théories et d'un néologisme incessant, enfin le génie même honni et spolié de sa couronne d'épines : voilà les preuves assez palpables de la décadence du vieux monde.

Et pourtant rien ne surgit; tout reste en suspens, et, de plus en plus, l'Occident s'engourdit dans une stérile attente. Les nouveaux congrès des empereurs et des rois, à Varsovie et ailleurs, viennent de se clore sans avoir apporté à la physionomie de l'Europe un changement notable. Aucune des questions pendantes n'a obtenu de solution. La Russie n'est active que sous un seul aspect, comme puissance retardataire. Devant son immobilité, tous les gouvernements, toutes les tempêtes de 1848 ont échoué. La constitution d'une monstrueuse unité germanique, dont le poids eût écrasé l'Europe continentale, les tentatives d'usurpation de l'Allemagne sur le Danemarck et la Scandinavie, les plans de centralisation de l'Autriche aux dépens des nationalités incorporées à son empire, enfin la marche formidable de la coalition monarchique contre la République française : tout cela est tenu en échec par un *veto* du tsar. Que se propose-t-il donc cet empereur de l'univers en déployant tant de lon-

ganimité? Que peut-il vouloir, si ce n'est de laisser agoniser en paix une civilisation qui s'en va, affaissée sous le poids de ses propres fautes?

En attendant, les ennemis du Slavisme nous peignent partout, sous d'horribles couleurs, l'avenir que les Slaves préparent aux autres nations. Ils confondent dans une seule et même idée les Slaves et les Russes; pour eux, il n'existe pas de Russe, et partant pas de Slave, qui ne soit l'instrument de l'autocrate. De là la conclusion bien naturelle que tous les Slaves sont des réactionnaires, à l'exception des seuls Polonais, qu'on regarde comme des boute-feux de révolutions et les pires des anarchistes. Cependant plus on étudie le rôle historique des Slaves, plus on se convainct que ce qui distingue cette race entre toutes, c'est le génie de médiation, c'est une tendance constamment modératrice, une mission à la fois de conservation et de progrès. Leur situation géographique elle-même les appelle à relier l'Occident à l'Orient dans un nœud fraternel : par conséquent, chez eux rien de tranché, rien d'exclusif, rien qui sente l'esprit de bouleversement.

Ce qui prouve d'ailleurs avec éclat combien le Slave est né pour la conciliation, c'est sa facilité étonnante à s'approprier toutes les idées, tous les idiômes des autres races. Il n'y a pas de peuple qui aime autant que les Slaves à s'entretenir dans les langues étrangères et qui s'en aproprie mieux l'accent. On sait avec quelle perfection le français est parlé à Varsovie et à Pétersbourg. Qu'est-ce qui a forcé toute l'Eu-

rope à accepter le français comme langue diplomatique? qu'est-ce qui l'a fait devenir la langue universelle des salons et des affaires? Ce sont les Slaves. Et pourquoi l'ont-ils fait? Parce que le Français, à leurs yeux, représente la face occidentale, comme eux la face orientale de l'Europe; et ainsi connaissant à fond les deux extrêmes du monde civilisé, ils peuvent pénétrer plus vite les éléments intermédiaires.

Ce rôle d'entremetteurs entre l'Asie et l'Europe, entre l'immobilité et le progrès, entre le passé et l'avenir, entre la conservation et la révolution, ce rôle plein d'écueils et en apparence si ingrat, les Slaves l'ont accepté dès le début de leur histoire avec une admirable abnégation. Dès le neuvième siècle, l'empire morave et illyrien se pose déjà comme un boulevard de l'Europe contre les invasions asiatiques et comme une digue de l'orient contre les envahissements de l'Allemagne. Devant les armées de l'empereur morave, le flot roulant des migrations s'arrête; mais quand les Maghyars et les Allemands coalisés ont brisé la Moravie, la barrière se rouvre pour les invasions barbares en Europe, et la période de conquête et d'oppression recommence. La Pologne, sous les Piasts, hérite de la couronne des Svatopluks, et se place de nouveau en médiatrice entre les deux camps et les deux saints empires d'Allemagne et de Bysance. La Pologne fut glorieuse et puissante aussi longtemps qu'elle resta fidèlement dans son rôle. Mais devenue jésuite en religion et toute française dans ses mœurs, elle tomba,

punie d'avoir oublié ses devoirs d'arbitre impartial et neutre entre deux mondes. On peut dire toutefois que c'est pour avoir exagéré jusqu'à l'absurde une des missions du slavisme que la Pologne s'est brisée. Cette république cosmopolite était tellement devenue un grand chemin, elle était si bien ouverte à toutes les idées, à tous les intérêts de l'étranger, qu'elle avait fini par cesser d'être elle-même.

La Russie, pour succéder à la Pologne, a besoin d'être d'abord comme sa devancière, philosophe et libérale. Ce rôle, pour elle tout factice, la Russie sut le jouer avec une rare perfection sous Pierre Ier et sous Catherine la grande. Nulle part, durant tout le dix-huitième siècle, la philosophie voltairienne n'eut d'adeptes plus fervents que les tsars de Moscovie. Mais une fois consolidée, la nouvelle cour impériale changea subitement de caractère. Elle sentit qu'elle avait marché trop vite, qu'elle était trop en avant de son peuple, et qu'elle devait renoncer à la gloire d'une initiative toujours périlleuse, pour se tenir désormais comme une sentinelle circonspecte entre les deux extrêmes de la civilisation. Ce *juste-milieu* russe n'a pas cessé, depuis lors, de diriger tous les actes du cabinet des autocrates, constamment en arrière des progrès de l'Occident, et en avant des progrès de sa propre nation, comme de tout l'Orient, retardant les uns et accélérant les autres, étrange vaisseau politique, à la fois remorqué et remorqueur.

Il y a des puissances essentiellement obscurantistes,

[redacted]

et qui n'ont jamais abdiqué ce rôle dans tout le cours de leur histoire : comme l'Autriche. Telle ne fut jamais la Russie. Autant elle frémit d'une hypocrite horreur devant les révolutions, autant elle montre de dégoût pour toute réaction qui tendrait à faire reculer l'Europe vers ses antiques ténèbres : ce qui lui imposerait à elle-même une initiative dont elle se sent incapable. Aux autres de semer et de planter, à elle de recueillir les fruits. Pierre Ier demeure, on peut le dire, le modèle éternel des autocrates. Parti de la barbare Moscovie, il va à Amsterdam, à Londres, à Paris, s'initier aux progrès de la civilisation. Familier avec toutes les grandeurs du siècle de Louis XIV, il en prend tout ce qui lui paraît rationnel et offre des gages de durée. Mais il se garde bien d'en prendre les côtés faibles et les exagérations. Révolutionnaire contre l'Orient et l'Asie, il est stationnaire contre l'Europe. Pierre Ier fonda l'empire de la contre-révolution, mais d'une contre-révolution modérée, qui sait s'imposer des bornes, qui ne veut que ralentir l'élan du char politique de l'Europe, qu'elle suppose lancé trop vite en avant. Tandis qu'il détruit, au nom de la réforme, sa garde des Strelits, premier type des janissaires du temps de Mahmud, Pierre combat en Pologne ce même esprit de réforme que ses héritiers s'habituent à appeler de l'anarchie chaque fois qu'il leur arrive des bords de la Vistule.

Charles XII et Pierre Ier représentent admirablement les deux forces opposées du monde moderne.

L'un a fondé la cité des immobiles : il a prétendu fixer des limites au progrès indéfini, incessant de l'humanité. L'autre a jeté la réforme dans les voies révolutionnaires ? il a voulu faire du progrès à coups de sabre et de canon. Les Suédois d'alors étaient ce que furent plus tard les Français de 93. Les horribles dévastations de la guerre de trente ans, comme les promenades triomphantes, mais trop souvent stériles, de notre première république à travers l'Europe conquise, n'ont fait que trop sentir le besoin d'une force modératrice. La terre est lasse de porter des conquérants. Or, Charles XII dans les Steppes, ainsi que Napoléon sur le Nil et à Damas, rêvaient à la façon d'Alexandre le Macédonien et du tartare Timour, la conquête de l'Inde. En combattant son rival, et tout en le spoliant injustement de ses provinces, Pierre Ier se donnait déjà, comme aujourd'hui Nicolas, l'air de soutenir la cause du *statu quo* et des puissances établies. Dans la Suède, comme plus tard dans la Pologne, les autocrates prétendent n'avoir voulu détruire que la révolution occidentale. Charles XII à Pultava et à Bender, c'est Napoléon à Waterloo, et ensuite à Sainte-Hélène.

Ce fut surtout vis-à-vis de la première république française que le cabinet moscovite remplit, avec une persévérance en quelque sorte systématique, son rôle de juste-milieu. Pendant que toutes les autres monarchies attaquaient avec tant de fureur la France déchirée au dedans, les prédilections de l'empereur

Paul étaient pour les réformateurs de l'Occident contre les absolutistes. Mais quand Napoléon, par ses premières conquêtes, eût révélé au vieux monde ses tendances agressives, dès-lors il ne cessa plus de rencontrer partout les Russes en face de lui. Pourtant Alexandre n'était sorti de sa neutralité qu'à contre-cœur : il n'entra dans la Sainte-Alliance que par force, et pour sa propre défense. Alexandre à Paris, en 1813, fit reculer et avorter les projets de vengeance des rois du continent. En 1815 il sauvegarda avec plus d'énergie encore l'intégrité de la France, en dépit de la Prusse et de l'Autriche, et par sa modération il fonda ce qu'on a appelé depuis lors l'équilibre européen. Ce système se maintint pendant plusieurs règnes jusqu'à la chûte de Louis-Philippe. Supposons, au contraire, qu'au lieu d'avoir les Russes à Paris, Napoléon fût resté maître de Moscou, que fût-il arrivé ? y aurait-il eu un équilibre quelconque possible en Europe. L'empire français se fût étendu jusqu'à la Chine : il eût passé de la Russie dans l'Inde anglaise. L'Europe entière se fût déversée violemment sur l'Asie, comme elle s'était jetée au quinzième siècle sur l'Amérique. Une nouvelle ère de prodiges s'ouvrait pour l'épée des conquérants. Mais en même temps l'impitoyable niveau de la centralisation française frappait de mort toutes les vieilles nationalités : le procédé radical et révolutionnaire prenait dans le monde entier la place du développement historique

et du progrès naturel; et la liberté humaine se trouvait étouffée pour des siècles.

La manière dont la révolution de 1848 a été accueillie chez tous les Slaves, témoigne plus hautement encore de leur esprit de conciliation, chacun d'eux à son point de vue seconde le mouvement de progrès, en s'efforçant de le régler. Les Slaves d'Autriche se placèrent, comme on le sait trop, entre les radicaux allemands et la vieille aristocratie. Les Polonais, en Prusse, prirent une position analogue. L'émigration polonaise elle-même, malgré l'excès de ses malheurs, ne se laissa entraîner à aucune action indigne de sa cause. Comme pour faire mentir l'opinion qui les suppose atteints d'une incurable anarchie, dans tous les mouvements populaires de l'Occident, les émigrés intervinrent en agents de discipline et d'ordre.

En Italie et en Hongrie ils déployèrent des talents d'organisation et de stratégie, qui feront l'admiration des siècles. La Russie elle-même n'osa entraver cet élan sublime des peuples devenus frères jusqu'au moment où des traîtres vinrent enfin s'offrir à elle. Et même alors, quoique partant de son point de vue autocratique, le Slave du nord se présenta encore en médiateur. La conduite de Paskievitch, en Hongrie, tranche sur celle de Haynau par son caractère de conciliation. D'où vient cette anomalie qu'obscurantiste par tous ses instincts, et si cruelle au dedans vis-à-vis de ses sujets révolutionnaires, la Russie se montre parfois au dehors conciliante et facile? Ceci

ne s'explique que par l'esprit slave qui pousse la Russie, malgré elle, en avant, et qui sous peine d'abandon la force à suivre vis-à-vis de l'Europe une politique slave, du moins quant aux apparences. Si la Russie pèse sur l'Europe, les Slaves à leur tour pèsent sur la Russie, et empêchent l'autocrate de réaliser contre l'Europe ses projets de bouleversement.

Dans tout le cours de leur histoire, les Slaves, ennemis de la conquête, ne tendent qu'à l'association, à la mise en commun des intérêts et des idées. Leur mission est de travailler partout à la fraternisation universelle des peuples. Nulle race n'a contribué davantage à faire des nations de toute l'Europe une grande famille de frères. Les Slaves seuls par d'immenses sacrifices transforment l'Autriche, et l'impreignent malgré elle du principe de l'égalité absolue des peuples, comme des citoyens : et ils tendent au même but en Turquie. Ainsi les Slaves réagissent sur leurs oppresseurs même. Grâce à eux l'opinion commence à flétrir l'antique proverbe, excuse de toutes les violences, le cri barbare du *vœ victis*. Nous voyons tomber peu à peu cet esprit d'implacable rivalité qui enlevait déjà au prolétaire antique sa place au soleil, esprit qui était resté la seule ligne de conduite de tous les empires, de toutes les civilisations connues jusqu'à nos jours.

Déjà fortement ébranlés par ce qu'on a appelé en 1813 la sainte-alliance des rois, et par les divers congrès européens tenus depuis lors, les envahisseurs avaient choisi pour dernier refuge le système des faits

accomplis, et la théorie d'un équilibre tout mécanique entre les grandes puissances. Mais cette théorie encore radicalement hostile à l'esprit de race, n'admettait pas, ne pouvait admettre le droit à l'existence d'une nationalité vaincue. C'est en 1815 que ce droit fut, pour la première fois, sanctionné au congrès des rois à Vienne ; et s'il y fut accueilli, ce ne fut pas, certes, par le vœu des princes allemands, mais grâce aux inspirations toutes slaves de l'empereur Alexandre. Ce monarque connaissait par expérience les fruits amers de l'esprit d'antagonisme. Il avait vu cet esprit amener des guerres d'extermination entre ses moscovites et la Pologne ; et il craignait avec raison de voir la lutte recommencer bientôt. C'est pourquoi il était porté à la conciliation et à des concessions dont les autres conquérants, jusqu'à lui, n'avaient point senti le besoin. En outre, les maximes d'égalité et de fraternité de la révolution française avaient éveillé la conscience des Slaves. Ils cherchaient tous alors à réaliser sérieusement parmi eux ce qui était resté en France à l'état de théories et de discours de tribune.

La réaction ne tarda pas, il est vrai, à venir glacer les premières fleurs trop tôt épanouies de la vie slave. La révolution de 1830 rejeta la Pologne dans une captivité si dure, si païenne, qu'elle rappelle celle des juifs à Babylone. L'esprit de centralisation et d'absorption unitaire reprit la direction des empires ; et s'il s'est trouvé un moment terrassé en 1848, ce n'a

été que pour se relever en 1850, plus menaçant que jamais. Pourtant le slavisme n'a pas fléchi.

On sait que le point du globe où l'esprit conciliateur et modérateur des Slaves s'est développé, et cela, il faut le dire avec le plus triste éclat, depuis ces trois dernières années, c'est l'Autriche. Les Slaves seuls ont réussi à remettre sur pied pour un temps ce vieux empire vermoulu, au nom de leur principe d'association non-seulement entre les peuples d'une même race, mais encore entre les races les plus opposées. En dépit des tendances toutes centralisantes du cabinet de Vienne, les Slaves refoulent incessamment ce cabinet vers le fédéralisme; et leur fameuse maxime, tant ridiculisée par le radicalisme sceptique d'occident, la *gleichberechtigung* (égalité des droits) entre les nationalités, survit à tout et s'enracine chaque jour davantage.

Maintenant il semble que des génies plus doux sont à la veille de prendre en main la protection des faibles et la destinée des vaincus. L'esprit de communauté et de conciliation des intérêts opposés paraît saisir tous les peuples indistinctement de la grande famille européenne. Cet esprit d'assimilation commence par associer d'abord entre eux les pays qui, par leur situation, leurs origines, leurs mœurs et leur langage, se rapprochent le plus et s'amalgament le mieux ensemble. Il en est résulté ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit de race.

Les Allemands ont fait sonner bien haut leurs mé-

rites et la part qui revient à leurs savants dans le développement qu'a pris chez la plupart des peuples civilisés ce nouveau culte pour la race, pour ses souvenirs et son génie.

Sans ce culte, en effet, la nationalité des Allemands, éparpillée par la conquête sur des espaces disproportionnés avec sa force numérique, court grand risque de s'éteindre dans peu. Voilà pourquoi la conservation et l'avenir se présentent aux yeux des Allemands sous la forme de l'unité de race. Mais si le respect pour l'esprit de race en est venu jusqu'à former la base des idées d'une ère nouvelle; si, pour tous les opprimés, le problème de la délivrance consiste dans le retour aux liens de famille, aux alliances de sang réclamées par la nature même entre les peuples de mœurs et de langage analogues; si le dogme de la solidarité est à la veille de célébrer sur l'esprit de haine et de conquête un nouveau triomphe, est-ce vraiment aux Allemands qu'on serait redevable d'un tel bienfait! Ils voudraient bien nous le faire croire. Cependant voyez quelle fraternité unit entre eux les peuples de la race germanique! Dès l'époque des premiers Césars, ils s'exterminaient déjà les uns les autres. Sur mer, ils nous montrent la lutte éternelle entre les états scandinaves et les villes anséatiques; plus tard, entre l'Angleterre et la Hollande; sur terre, c'est l'antipathie indélébile entre l'Autriche et la Prusse. Certes, ce n'est pas l'Allemagne qui paraît destinée à faire triompher dans le monde le principe de la solidarité.

La fameuse école historique allemande, qui prétend enseigner au monde le respect des races, n'a su à Francfort, à Kremsier, à Erfurth, faire autre chose que de consolider l'ancien système européen du droit divin et absolu des empires, et de leur légitimité abstraite, en dehors du droit naturel, seul véritable droit des gens. Si donc le principe de l'association libre et universelle des peuples, et par-là des idées, doit triompher un jour, ce ne pourra être qu'à l'aide de l'esprit de solidarité des Slaves, et de leur influence croissante en Europe.

II

De la médiation slave en religion.

On reproche aux Slaves de manquer de religion, d'être matérialistes, de n'avoir jamais eu de Verbe religieux. On se fonde sur ce que dès les temps du paganisme les Slaves idolâtres n'avaient que des fragments de doctrines, point de mythologie nationale complète et indépendante, point de sacerdoce organisé. Les dieux slaves étaient moitié scandinaves, moitié grecs ou teutons, suivant les localités où leur culte se trouvait établi. De même parmi les slaves baptisés on rencontre pratiquées indifféremment toutes les confessions chrétiennes. Voilà ce qu'on dit: et on accuse de nullité le génie Slave en religion. Pourquoi? — parce que l'action slave n'affecte pas une couleur tranchée, parce que sa couleur consiste dans la fusion même de toutes les couleurs, dans une nuance destinée en définitive à créer l'harmonie de l'ensemble.

Le rôle du slavisme dans l'histoire s'exprime par

[redacted]

deux mots : *médiation perpétuelle*, médiation en tout genre. Voyez... pour la religion comme pour les idées de civilisation et de progrès, le slavisme ne forme-t-il pas le canal toujours ouvert entre l'Europe et l'Asie, les latins et les grecs, l'occident et l'orient ? Depuis deux mille ans, c'est le slavisme qui, caché dans l'ombre, sauve et restaure incessamment l'hellénisme et l'orientalisme religieux contre les envahissements du latinisme ; et par une action en apparence contraire, ce sont en même temps les Slaves qui propagent en Orient la partie saine des idées latines. Ainsi les Slaves forment comme un pont moral entre Rome et Bysance, qui sans cela seraient séparées par d'éternels abîmes de haine.

Remontons aux origines, pour voir dans quelle situation se trouvaient la Rome du Tibre et la Rome du Bosphore, quand la médiation slave se dévoila pour la première fois avec éclat, dans les paroles des deux grands apôtres, Cyrille et Methode. Alors les deux patriarcats latin et grec se livraient des luttes acharnées sur des questions d'intérêt tout matériel, tel que l'exploitation des dîmes de la grande Illyrie, que les prêtres de Rome prétendaient avoir rendu chrétienne, tandis que le même honneur était également revendiqué par le clergé grec. L'habile Photius avait su irriter, à ce sujet, l'orgueil national des Grecs, qui, pleins de mépris pour l'Occident, ne rêvaient que schisme et guerre religieuse. Que fit en cette occurrence le génie slave ? il se jeta entre les deux camps comme mission-

naire de paix. Les prédications de Cyrille et de Methode eurent pour résultat d'arrêter les progrès du schisme photien, de le séparer de l'Europe, de le rejeter vers l'Asie, en l'entourant d'une longue série de peuplades soumises à Rome. Ces peuplades, toutes slaves, pratiquant les rites slavons, constituèrent, sous le nom d'empire morave, une puissance moitié asiatique et moitié européenne, qu'on pourrait considérer comme l'Autriche primitive. L'empire morave et l'église cyrillique ou slave servaient de nœud entre deux chrétientés ; ils y ramenaient les idées de concorde et d'amour fraternel. Ce n'est pas ce qui convenait aux barons féodaux et aux conquérants mitrés de la Germanie. Aussi détruisirent-ils par la calomnie et la violence brutale l'église naissante et l'empire encore frêle de saint Cyrille et de Svatopluk. Le clergé cyrillique fut forcé de s'enfuir de Moravie, de Bohême et de Hongrie vers les provinces slaves de l'empire grec. Il y eut dans les Karpathes de nombreux martyrs slaves, qui, bien que très catholiques, n'en furent pas moins torturés par les évêques de l'apostolique Allemagne.

Les rites slaves, proscrits en Occident, se réfugièrent alors en Orient. Durant plusieurs siècles, ces rites s'épanouirent avec éclat à l'ombre de l'aigle blanc ; et les plus grands rois polonais les comblèrent de privilèges. La reine Hedvige, notamment, était très portée vers ces rites, pour lesquels elle fonda de nombreux sanctuaires : comme l'église et le couvent de Sainte-Croix de Cracovie, où toute la liturgie se faisait en

[redacted]

slavon, et qui vraisemblablement succédait à une antique église morave du même nom, fondée dès 949 à Kleparz, un des faubourgs de Cracovie. C'est dans ce couvent de la Sainte-Croix que le célèbre historien Dlugosz, vers la fin du XVe siècle, venait souvent écouter le chant des offices slaves. Un écrivain polonais du XVIe siècle, Vapovski, affirme, en propres termes, que « le culte slave venait de se perdre récemment en Pologne. »

En Bohême, les rites slavons disparurent des classes inférieures et de la vie populaire, bien plus complètement encore qu'en Pologne ; mais dans les classes éclairées et parmi les savants tchekhs, ces rites conservèrent toujours d'enthousiastes défenseurs. C'est ce que prouve l'histoire du couvent slave d'Emmaüs, près de Prague, où le saint abbé Procope, patron de la Bohême, mort en 1053, écrivait des livres en cyrillique, dont le seul qui nous soit parvenu est le fameux code des évangiles de Rheims, autrement appelé *Livre du sacre*, parce que c'est sur lui que les rois de France juraient, durant leur sacre, fidélité à la religion et aux lois de leur patrie.

Il est remarquable que presque toutes les querelles religieuses soulevées en Slavie, ont pour objet la hiérarchie, la discipline ou les rites. Les Slaves, en effet, sont généralement très peu portés aux spéculations théologiques. Ce qu'ils réclament, c'est de pouvoir prier Dieu librement, à leur manière et dans leur langue. De là ces chants sacrés qui remontent chez eux

jusqu'à l'époque même de leur conversion, comme le *Gospodyne, pomiluy ny* [1] des Bohêmes, et l'hymne polonais de la *Bogarodzica* [2], par saint Adalbert. Mais cet usage de la langue vulgaire dans les temples est précisément une des choses qui répugnent le plus au latinisme. De là l'antipathie du clergé latin pour le clergé slave. Cette hostilité en se généralisant, avait amené au moyen-âge d'abord la lutte du sacerdoce contre l'empire, puis celle de l'église contre les nationalités. Ce fut cette hostilité latente du parti ultramontain pour tous les rites locaux, cette soif romaine de centralisation et d'absorption de la hiérarchie et des pouvoirs populaires dans le pouvoir unique et infaillible du pape, qui décida enfin l'explosion du protestantisme.

Champion des droits religieux de la nationalité, Jean Huss prêche en tchekh, et répand la Sainte-Ecriture en tchekh. Il ne rêvait ni hérésie, ni schisme; il ne cherchait qu'à ramener l'église latine dans des voies plus populaires. La résistance seule et la persécution le poussèrent au-delà de son but. Mais ce qui continua de caractériser avant tout ses disciples, ce fut l'usage de la langue vulgaire à l'église. Les Taborites célébraient tous leurs offices en tchekh. Le terrible Zizka composait lui-même dans cette langue des hymnes qui se chantent encore, et tous ses amis se distin-

[1] Seigneur, ayez pitié de nous.

[2] Mère de Dieu.

guaient par leur amour pour la littérature nationale. Leurs écrits étaient lus dans les camps et commentés sur les champs de bataille. Si l'imprimerie eût été répandue au temps où prêchaient les élèves de Huss, comme elle l'était au temps des prédications de Luther, nul doute que le mouvement de réforme religieuse qui se fit au sein de la race allemande, n'eût eu lieu auparavant dans la race slave; et alors cette révolution eût revêtu un tout autre caractère. Evidemment au lieu de se jeter dans les rêveries mystiques et dans tous les extrêmes de l'individualisme et de la raison privée, elle eût rétabli en religion les droits méconnus de la nature, et la souveraineté disciplinaire des masses. Les sanglantes catastrophes de la guerre de trente ans fussent devenues tout aussi impossibles que les excentricités messianiques de Swedenborg et de ses innombrables successeurs. S'il en fut autrement, c'est parce que l'initiative de la réforme religieuse du XVe siècle passa des mains brisées des Slaves aux mains des Allemands. Dès lors le mouvement sortit des limites d'une simple restauration. Il tomba dans le radicalisme, et fut exploité par les cours comme instrument politique. De même que l'église du moyen-âge était tombée en proie au génie féodal, de même la réforme devint le jouet des princes allemands du nord, qui s'en servirent pour conquérir leur indépendance vis-à-vis de l'empereur romain. La Prusse actuelle n'a pas une autre origine. En France, la réforme n'offrit pas un caractère moins politique qu'en Allemagne.

L'histoire de la ligue et des guerres des huguenots nous montre les calvinistes préoccupés d'idées républicaines, et plus tard les chefs de la ligue, imbibés de féodalisme et d'esprit aristocratique, rêvant de détruire la royauté au profit d'une oligarchie de grands seigneurs. En Angleterre, les luttes des puritains d'Écosse contre les anglicans, la dictature de Cromwel, un roi décapité et le drame lugubre de Marie Stuart, ne font qu'apporter une démonstration de plus à cette vérité que la réforme échoua pour en avoir appelé à la force brutale, pour n'avoir pas été, comme la prédication des apôtres, uniquement évangélique, uniquement religieuse. La réforme n'a donc été en Occident que ce qu'est en Orient le schisme russe : une conspiration d'hommes de plume ambitieux, exploités et trompés par des hommes d'épée ; en un mot, une œuvre politique. Placés entre ces deux grands mensonges, que pouvaient faire les Slaves, sinon de s'abstenir et d'attendre dans le *statu quo* que leur ère fut arrivée ?

Aussi, une fois le mouvement hussite écrasé, les Slaves sont-ils restés parfaitement neutres. Il y a, dira-t-on, une quantité assez considérable de protestants en Pologne. Sans doute : mais ceux-ci ne se rattachent point au rationalisme de Luther et de Calvin : ils pratiquent la doctrine de Socin, c'est-à-dire un système bien plus simple, bien moins théologique que celui des sectes allemandes ; car il se borne à nier la Trinité ; et sous ce rapport capital il n'est que la con-

tinuation de la doctrine slave et orientale des bogomiles du moyen-âge. C'est durant la deuxième moitié du XVI[e] siècle que le Socinianisme devint en Pologne une puissance, moins par le nombre que par la qualité de ses adeptes. Mais il n'affecta jamais aucun caractère politique. Ainsi malgré tous les efforts de la Suède d'abord, et puis de la Prusse et de la Saxe, pour leur inoculer la réforme, les Polonais y restèrent en majorité étrangers.

Il n'y a que le schisme d'Orient qui ait réussi à jeter au sein de la race slave de profondes racines ; et nous avons déjà montré que la faute en est non aux Slaves mêmes, mais aux Allemands et aux persécutions acharnées du clergé latin contre les rites greco-slaves. Ces persécutions avaient pour unique mobile des intérêts politiques. Aussi jusqu'à présent ce que les greco-slaves reprochent le plus amèrement au clergé latin, c'est de se mêler partout de politique, et d'être partout contre les nationalités, par suite de son idée fixe de soumettre l'état à l'église. L'histoire entière des missions latines en Slavie n'offre qu'une longue suite de faits à l'appui de cette assertion, depuis les guerres des tribus cosaques contre l'ancienne Pologne jusqu'à la dernière guerre de Hongrie, où l'on a vu, en 1849, les Serbes catholiques de la Syrmie et du Banat se battre pour les maghyars contre les Serbes schismatiques, uniquement par haine religieuse. Le même phénomène, honteux et accusateur pour le clergé des deux rites, se reproduit en quelque sorte périodique-

ment en Bosnie. Il a lieu également sous une autre forme parmi les Arméniens de Constantinople. Enfin durant toute la guerre d'indépendance de la Grèce, les Grecs catholiques de l'île de Scyra furent pour les Turcs contre leurs frères hellènes, parce que ceux-ci adhèrent au schisme. Ce sont des faits de cette nature que le clergé oriental exploite, et qui tiennent éloignés du centre catholique la majorité des Slaves. Ayant l'instinct du rôle médiateur auquel ils sont destinés, ils ne peuvent approuver des actes si exclusifs, si peu d'accord avec le véritable esprit de l'Évangile, et ils s'abstiennent de juger des tendances qui ne sont pas les leurs.

L'intervention du génie slave dans les réformes futures de l'Église, aura inévitablement le même caractère qu'elle avait déjà eu dès le XVe siècle aux universités de Prague et de Cracovie : c'est-à-dire qu'elle ramènera les primitives idées de liberté chrétienne pour les rites, la discipline et les nationalités. Le premier usage que le slavisme fera de sa force, sera de rétablir les conciles provinciaux et les conciles universels. Fédératif en religion comme en politique, le slave a horreur de l'absolu, de la centralisation, et surtout horreur de l'innovation. Sans être dogmatique, le slave est traditionnel, il tient aux rites héréditaires et aux formes nationales. Homme d'instinct et d'habitude, il est en Europe l'adversaire né du rationalisme. Donc il n'est pas protestant. Mais il n'est pas davantage ultramontain. Car l'ultramontanisme

n'est pas d'institution primitive, il n'est pas naturel, il est absolu et centralisateur ; il veut soumettre les rois au pape, l'état à l'Église, et, à ce titre, il est contraire au libre fédéralisme et aux droits des nationalités : il combat donc sur tous les points le slavisme. Aussi, pour les ultramontains, le slave ne vaut pas mieux que le protestant ; car ils sentent que l'avènement du slavisme anéantira leurs prétentions, et apportera aux peuples divisés des principes plus conciliateurs que ceux professés jusqu'ici par les églises d'Occident.

III

De la médiation slave dans l'ordre social et administratif.

Nous venons de voir quelle action politique et religieuse le génie slave exerce sur le développement historique de l'Europe. Jusqu'à prèsent, nous avons examiné la médiation slave, surtout en dehors de la Slavie. Maintenant, à l'intérieur, quelles sont, se demande-t-on, les institutions émanant du slavisme, et sur lesquelles il appuie sa mission? Les institutions sociales propres au génie slave se résument en un mot : l'autonomie de la commune, d'où résultent les franchises provinciales et la décentralisation administrative. La commune n'est d'ailleurs elle-même rien autre chose qu'une émanation de la famille. L'inviolabilité du foyer paternel, voilà le principe intérieur de toute l'énergie slave. Chaque Slave dans sa maison se sent roi. On connaît la richesse d'images avec laquelle les poésies populaires des Slaves peignent leur vie domestique. Tout Slave campagnard salue

l'étranger qui passe devant sa demeure par les mots d'invitation : Frère, voilà ma maison ! — *Eto ti ie moi dom*, tel est le refrain d'une des chansons les plus populaires de l'Illyrie. C'est surtout sous le toit du Slave d'Orient qu'on trouve les antiques mœurs patriarcales dans toute leur magnificence. Les Cheiks arabes ne donnent qu'une faible idée de la fière indépendance, de la libéralité et des manières souveraines d'un Gospoder serbe ou bosniaque, ou d'un Cosaque du Don dans sa cour. Le paysan bulgare, le paysan russe même est au milieu des siens comme un prêtre du monde primitif. Lui seul prie au nom de tous, lui seul a le droit de bénir, lui seul encense aux grands jours l'ikonostase ou l'autel domestique, où sont exposées les ikones des patrons de la famille, qui se conservent toujours les mêmes de siècle en siècle.

La large existence laissée en Slavie à l'élément de toute police morale, au pouvoir paternel, exempte jusqu'à un certain point de toute autre police et enlève au gouvernement central le prétexte de se mêler dans les affaires intérieures des communes, dont chacune est une petite république. La Russie même ne fait pas exception sous ce rapport. Dans la plupart de ses provinces, les communes champêtres ont su sauvegarder leur privilèges les plus chers. Les paysans y administrent directement leurs intérêts, sans aucune immixtion de l'administration impériale. On ne saurait s'imaginer un esprit plus fraternel que celui de ces communes. Le paysan y a conservé intact tout

son idéal d'administration et de liberté, nationale comme individuelle. La hiérarchie toute chinoise de la noblesse et des *tchinovniks* russes n'a pu s'insinuer dans le sanctuaire communal. Malgré leur esclavage, les moujiks sont du moins tous égaux ; il n'y a point chez eux divers degrés de servage, comme il y en eut parmi les serfs féodaux d'Occident, et comme il y en avait encore avant l'année 1848, en Autriche, où les paysans non propriétaires se classaient en demi-paysans, quart de paysans, closiers (ou *häusler*), journaliers et valets de ferme (ou *gesinde*). En Russie, tout paysan a droit à sa portion de terrain. Le seigneur peut choisir pour lui le meilleur sol de la commune ; il peut agrandir ses biens-fonds, et par là même aussi le travail du moujik. Mais il doit lui laisser un champ suffisant pour nourrir sa famille. Dans chaque commune, l'ensemble des terrains assignés aux moujiks constitue une propriété commune que les paysans administrent eux-mêmes et dans laquelle le seigneur n'a aucun droit de s'ingérer. C'est à peine s'il est permis à l'autocrate lui-même de jeter son regard scrutateur au sein de ces réunions, pour ainsi dire secrètes, des habitants de la Polé. Une fois au sein de sa commune, le moujik se croit roi ; il voit dans l'officier de police, dans le percepteur, dans le juge impérial, un ennemi ; il considère le seigneur du lieu comme une puissance brutale, comme un usurpateur et un impie, avec lequel lui, chrétien *(christianin)* n'a rien de commun.

Cent cinquante ans de joug, au lieu de faire accepter

au moujik les réformes de Pierre Ier, n'ont fait que les lui rendre plus odieuses. Ce qui le prouve, c'est l'histoire effroyable de la création des colonies militaires, substituées, dans plusieurs parties de la Russie, au régime communal. Partout où on a voulu violenter la commune, le moujik a montré de quelle fureur il devient capable, quand on le poursuit dans son dernier retranchement. Le débonnaire Alexandre dut faire emporter les villages d'assaut ; mais plutôt que d'accepter les institutions absurdes qu'on voulait leur imposer, ces paysans égorgèrent leurs enfants et se dispersèrent eux-mêmes en vagabonds dans les forêts. La révolte de la *Staraïa-Rouss*, en 1831, a prouvé combien il est impossible de dompter dans leurs instincts ces héroïques paysans. Après que le gouvernement eût fait périr sous les verges les meneurs des rebelles, il n'en dut pas moins céder à la nécessité, et restituer aux villages colonisés une grande partie de leurs anciens droits.

Depuis Alexandre jusqu'à présent, quand les seigneurs, imbus des idées économiques de l'Occident, cherchent à détruire dans leurs villages la propriété collective des paysans pour y substituer la division parcellaire du sol, ces tentatives se terminent presque toujours par le massacre des novateurs et l'incendie de leurs châteaux, manière de protester commune à tous les esclaves.

Le gouvernement, dans ses projets de centralisation, sent bien quel avenir lui prépare ce système des

communes champêtres. Aussi n'a-t-il rien négligé pour le dénaturer et le détruire. C'est pour cela, tout autant que pour se populariser dans les basses classes aux dépens de la noblesse, qu'on a cherché depuis quelque temps à émanciper le plus grand nombre possible de paysans, qui, une fois censés libres, entrent, sous le nom de *paysans de la couronne*, dans une catégorie administrative spéciale. Ne reconnaissant plus d'autre seigneur que l'empereur, n'ayant à fournir qu'à lui seul leurs impôts et leurs corvées, ces paysans, qui forment en Russie le tiers de la population agricole, deviennent les défenseurs naturels du trône vis-à-vis de l'aristocratie. Ces paysans sont comme le tiers-état ou la bourgeoisie de l'empire, attendu que la bourgeoisie des villes est encore jusqu'à présent en majorité allemande ou étrangère et n'exerce dans le pays qu'une influence très-subalterne. Toutefois ces paysans libres et propriétaires s'administrent encore, à l'intérieur de leurs communes, à peu près comme les paysans de la noblesse, dont ils partagent toutes les idées traditionnelles et nationales.

Il y a un homme qui a étudié à fond, et jusqu'à une singulière profondeur, ce système municipal des moujiks. Cet homme est un Allemand, le baron Haxthausen. M. Haxthausen fit, il y a quelques années, un voyage en Russie, dans un but strictement économique et agricole. Le résultat de ses longues recherches a été des plus extraordinaires, au point de vue de l'opinion occidentale. Suivant lui, la commune rurale

est la clé du passé de la Russie et le germe de son avenir, et comme la monade vivifiante de l'état russe. « Chaque commune rurale, dit-il, est en Russie une petite république qui se gouverne elle-même pour ses affaires du dedans, et qui ne connait ni propriété foncière personnelle, ni prolétariat... En réalité, ces hommes pratiquent depuis longtemps, comme un fait naturel, une partie des utopies socialistes. Là on ne sait pas vivre, on n'a même jamais vécu autrement »

M. Haxthausen nous montre tous les habitants mâles de chaque commune moscovite se réunissant en une grande assemblée électorale pour partager entr'eux, à quantité égale, les terains, forêts, pâturages et rivières appartenant à la commune. Ce partage se fait avec un accord parfait. Les biens qui ne peuvent se diviser, comme le gibier des bois et des airs et le poisson, sont abandonnés en jouissance à tout le monde. Quant aux champs à cultiver, leur plus ou moins de fécondité et d'éloignement des habitations, est pris en considération dans le partage, de telle sorte que personne n'ait à se plaindre d'être moins favorisé que son voisin.

Le starchine ou maire, espèce de patriarche, a beaucoup d'autorité sur chaque membre de la commune, mais très-peu sur la commune entière. Pour peu que celle-ci soit bien unie, elle contrebalance sans peine le pouvoir de son chef; elle peut même l'obliger de donner sa démission, s'il ne répond pas à son

attente. Le cercle de ses fonctions est d'ailleurs purement administratif; il exécute. Quant aux dispositions réglementaires, toutes sont prises en commun, les unes dans le conseil des vieillards, les autres à l'assemblée générale. M Haxthausen a donc commis une grave erreur en disant que le maire, en Russie, administre despotiquement sa commune, où il est, dit ce savant, l'image de l'autorité impériale, et le représentant du tsar. Loin que l'autorité du starchine soit illimitée, elle dépend au contraire constamment de la commune, qui lui nomme des adjoints sans lesquels il ne peut rien faire.

Cette commune se développe d'après des principes économiques diamétralement opposés à ceux de Malthus. Elle seule possède la terre, ses membres n'en ont que l'usufruit; mais cet usufruit est leur droit inaliénable. Ils n'ont donc aucun besoin de léguer leurs champs par héritage à leurs fils; car ceux-ci, dès qu'ils ont atteint l'âge d'homme, ont droit, même du vivant de leur père, à réclamer de la commune une part de terrain égale à celle de tous leurs confrères. Donc, plus le père a d'enfants, plus il devient riche et puissant, puisque l'étendue de terre labourable dévolue à sa famille augmente en proportion.

La commune rurale est pour le gouvernement une personne collective; elle est le propriétaire, l'individu à imposer. La commune responsable pour tous ses membres, répartit elle-même l'impôt; le gouvernement a compté les têtes, quant à elle, elle compte au-

trement. Elle compte les lots de terre qu'elle a distribués à ses enfants, et sur chaque lot elle asseoit une part proportionnelle de la taxe collective dont on l'a chargée. C'est donc la terre et non l'homme qui porte le poids de l'impôt. Aussi, les malades et les vieillards impotents ne paient-ils plus rien à l'état dès qu'ils ont remis leur lot de terre à la commune.

Maintenant, si l'on considère que tout Russe qui n'est pas noble doit forcément appartenir à une commune, et que les grandes communes ou villes sont en très-petit nombre et en outre régies par des institutions plus ou moins germaniques et très-peu favorables à la classe prolétaire ; dès-lors on conçoit que le plus grand nombre des travailleurs des villes préfère appartenir à des communes rurales, surtout à celles qui ont peu de terre, et qui vivent principalement des produits de l'industrie. Parmi ces travailleurs, les uns se rendent dans les villes pour l'hiver seulement ; d'autres y restent pendant des années sans cesser d'appartenir à la commune où ils sont inscrits. Ces derniers s'organisent parfois en confréries d'ouvriers, qui, devenues comme des communes ambulantes, s'en vont de ville en ville exerçant leur profession. Leur nombre s'élève souvent à plusieurs centaines, quelquefois jusqu'à mille. Il en est ainsi par exemple des maçons et des charpentiers, à Pétersbourg et à Moscou, et des *izvostchiks* ou voituriers sur les grandes routes de l'empire. Le produit du travail commun est recueilli par des directeurs qu'ils ont eux-mêmes choisis, et

qui après en avoir tiré les frais d'entretien de tous, répartissent le restant aux divers membres de l'association, en proportion de la part qu'ils ont prise au travail. Par là, les travailleurs pauvres échappent à l'avidité des spéculateurs qui perdent tout moyen d'enrichir leur oisiveté aux dépens du prolétaire. Par là, le droit au travail et au juste salaire du travail est mis à l'abri de toute atteinte, non pas sans doute contre le gouvernement, mais contre les particuliers. En un mot, je doute que le socialisme ait apporté en Occident aucune solution pratique et rationnelle, qui ne se trouve pas déjà populaire depuis longtemps chez les Slaves. Je dis les Slaves, car la commune moscovite n'est qu'une copie mutilée de la commune slave, copie dont le modèle, existant autrefois en Pologne et en Bohême, s'est conservé à son plus grand état de pureté chez les Serbes et les Bulgares actuels.

Rien, certes, de plus républicain dans le vrai sens du mot qne les institutions qu'on vient de signaler. On répondra que républiques et communes russes sont des mots peu faits pour se trouver ensemble. Nous ne jouons point ici avec les mots, nous constatons les faits; or le fait le plus étonnant de notre époque est beaucoup moins la prétention de tel ou tel pays à s'intituler république que la sérieuse et puissante existence d'une race de quatre-vingts millions d'hommes, vivant au sein de l'Europe où ils sont jusqu'à ce jour à peu près inconnus, et qui cependant renferment dans leurs institutions communales la so-

lation toute prête aux plus difficiles problèmes d'économie politique qui tourmentent et bouleversent notre civilisation. Ainsi, loin d'être des réactionnaires, les Slaves sont pour l'Europe des instruments de progrès ; ils le sont à tel point que je crois qu'on emprisonnerait, à Paris, comme rouge et anarchiste, un moujik russe qui s'aviserait de venir y prêcher publiquement les principes d'administration sur lesquels son village repose.

Nous venons de prouver assez clairement que le slavisme, au point de vue de l'économie nationale et de la production des richesses, est une médiation entre le nouveau socialisme qu'on voudrait proscrire absolument, sans en garder ce qu'il a de bon, et le vieux système de monopole appuyé sur la centralisation du pouvoir, centralisation réclamée aveuglément chez nous par les démocrates comme par les absolutistes. Ainsi la médiation slave devra, d'une part, sauver de la ruine et réhabiliter en pratique la portion saine des théories socialistes ; d'autre part, elle consolidera le principe d'autorité domestique, communale et nationale, aux dépens d'une centralisation épuisée, qui cosmopolite par essence, est toujours et partout peu soucieuse des pays qu'elle exploite. L'esprit communal slave, en se répandant autour de son foyer, amène l'union des intérêts et une solidarité féconde entre toutes les communes de chaque province ; puis la solidarité des provinces entr'elles développe la conscience de la nationalité, sans qu'il y ait pour

cela besoin, comme chez nous, d'aucune centralisation administrative.

Ainsi en administration, comme en politique, comme en religion, comme en toute autre chose, le slavisme a son idée, et cette idée laissée libre d'agir, serait une réforme complète du régime actuel de l'Europe.

Nous venons de montrer les Slaves inspirant dans la diplomatie l'équilibre européen entre les grands états; dans la religion, la liberté des rites; dans l'économie politique, la solidarité, et des principes d'association agricole et industrielle qui semblent du communisme. C'est donc un bonheur que la race slave ait dormi si longtemps; car à peine éveillée elle se trouve tout d'abord avec ses mœurs naturelles et ses idées pratiques, plus en harmonie qu'aucun autre peuple, avec le nouvel idéal et les besoins nouveaux de la civilisation.

IV

De la médiation slave dans les sciences et la littérature.

L'Europe est gouvernée intellectuellement par trois génies, souverains et nécessaires chacun dans sa sphère propre. Il y a l'esprit latin, l'antique et immortel esprit de Rome qui, depuis Romulus jusqu'à Napoléon, est incessamment initiateur, aventureux, universalisant dans ses doctrines et dans sa marche. Il y a l'esprit germanique, excentrique, sublime dans ses spéculations infinies, mais solitaire, égoïste, absolu. Il y a enfin l'esprit slave, qui est un esprit d'association, de fusion, un esprit d'entre deux : et à ce titre le rôle que le génie slave a dans la littérature et les sciences est essentiellement un rôle de conciliation entre tous les extrêmes. La place que le cœur remplit dans l'organisme humain, l'esprit slave la remplit dans l'histoire intellectuelle du monde moderne. Le cœur met en rapport la science et l'imagination, l'esprit et le corps, Dieu et la matière. Il en est de même du

slavisme, qui a pour but de réconcilier l'homme à la fois avec la religion et avec la nature.

Les Slaves ne peuvent être ni avec les mystiques allemands pour qui tout est mythe et symbole des idées, sans forme réelle ; ni avec les sceptiques et les matérialistes néolatins qui tournent en dérision l'immutabilité éternelle de l'idée, et l'incarnation de Dieu dans la nature humaine. Encore pleins d'une foi naïve, qui les éloigne instinctivement de tout excès, les Slaves conservent pures toutes les traditions de la vérité. En théologie ils tiennent aux traditions, en philosophie à l'expérience des faits, et dans les sciences ils développent le côté pratique. La mysticité et la symbolique baroque du moyen-âge furent étrangères aux savants slaves.

Dès le treizième siècle, à Cracovie, Ciolek, plus connu sous le nom de Vitellio, démontrait déjà mathématiquement la théorie des répercussions et des brisements de la lumière. Cent cinquante ans avant Linnée, le botaniste polonais Zalusianski constatait l'existence des deux sexes dans les plantes. Au quinzième siècle également, l'astronome de la Pologne, Nicolas Kopernik, érigeait le premier l'astronomie en une science exacte dont il posait les bases. Enfin l'imprimerie elle-même était inventée par un Bohême, ainsi que le constatent les chroniques tchèques, qui enregistrent l'existence d'un alchimiste et astrologue, ami du diable, comme tous les novateurs et réformateurs d'alors, et qui parti de Kutna-Hora, émigre à Mayence où

il devient le célèbre Guttenberg, père de l'imprimerie. D'après les Allemands, le seul fait à l'appui de cette légende, serait que la ville de Guttenberg (Kutna-Hora) est le lieu où furent imprimés les premiers livres en langue bohême. Mais le jésuite Korïnek lui-même, dans son vieux ouvrage des *Curiosités de Kuttenberg* (Prague 1675) regarde cette ville comme le lieu de naissance de Jean Faust, « qui, s'étant par hasard, dit-il, rendu delà à Strasbourg, y inventa l'art utile des typographes, dont il alla ensuite proclamer la découverte à Mayence. Et depuis lors pour faire honneur à sa patrie, il ne s'est plus appelé Jean Faust, mais Jean de Kutna-Hora (Johann Kuttenberger). » L'Allemagne fut donc dotée du trésor de l'imprimerie par les Bohêmes. Mais à peine en possession de cette arme formidable, les Allemands la tournèrent contre ses inventeurs. On connait les feux de joie allumés sur les places avec les bibliothèques des villes bohêmes, par les jésuites d'Allemagne qui, saisissant le monopole de l'imprimerie, s'en servirent partout pour obscurantiser les Slaves.

Si nous voulions établir un parallèle entre le Polonais Kopernik et le Faust Bohême de Kuttenberg, nous trouverions que tous les deux ont développé dans le caractère même de leurs travaux et de leurs découvertes une tendance singulièrement caractéristique du génie de leur race. Le premier en révélant les attractions et l'unité mathématique des éléments du monde matériel; le deuxième en développant par l'imprimerie la force d'attraction et d'unité des es-

prits, ont accompli deux œuvres admirablement slaves. C'est ce qu'avait déjà exprimé à son point de vue, le brillant auteur polonais Brodzinski dans son livre *o Narodovosci Polakov*, qui commence par ces mots : « En foulant pour la première fois la terre des Piasts, l'apôtre de la doctrine du Christ, aperçut une jeune vierge qui ravivait du feu sur un modeste autel. Quel est ce feu que tu souffles? lui demanda-t-il. C'est, répondit la jeune fille, le feu du ciel, descendu sur nos premiers ancêtres, et dont la flamme éparpillée sur des milliers d'autels, communique la force à notre nation entière... De ce feu toute vie émane; à ce feu toute vie doit retourner. — En entendant ces mots, l'apôtre inspiré s'écria : C'est bien là un des peuples les mieux préparés à recevoir le feu invisible que je viens jeter dans son sein : il brûlera à jamais dans le Christ de l'amour pour l'humanité et ses souffrances... Le feu visible disparut, et le feu divin prenant sa place, vivifia la nation d'une ardeur qui ne s'est plus éteinte... Le feu que je désigne ici, continue Brodzinski, c'est l'idée de la nationalité, qui réunit en un seul foyer toutes les âmes, tous les rayons vivants de la patrie, devenue ainsi comme un seul être, doué d'un seul et même organisme... Dieu a voulu faire des nations comme des individus, afin de pouvoir par-là créer des groupes humains distincts, dont chacun ait son rôle dans l'harmonie universelle... Toute la différence entre une nation et un homme, c'est que l'homme peut et doit mourir pour son pays,

[redacted]

tandis qu'aucune nation ne saurait jamais accepter la mort... Si Kopernik découvrit le système des attractions du monde physique, le peuple polonais pressentit et révéla le même système pour le monde moral. Il vit que chaque nation n'est qu'une fraction dans l'humanité, qu'elle doit tourner autour d'un centre, comme les planètes autour de leur soleil. La nation polonaise est devenue instinctivement le Kopernik du monde moral. » Voilà ce qu'écrivait l'immortel Brodzinski ; et ce qu'il dit des Polonais seuls, je crois qu'on peut hardiment l'affirmer de tous les peuples slaves. Chacun d'eux lutte à sa manière pour ramener l'harmonie entre les extrêmes et les contradictions morales dont notre civilisation abonde. Les Bohêmes et les Iugo-Slaves répètent, sous ce rapport et à leur façon, l'œuvre des Polonais. Qui est-ce qui n'admire pas l'histoire de Jean Huss, se vouant à purifier l'Église de ses vieux abus, pour éviter au monde la catastrophe du protestantisme ? Sa médiation échoue : il est brûlé vif par les réactionnaires occidentaux ; mais son école lui a survécu, et poursuit jusqu'à ce jour la tâche slave. Un autre médiateur slave apparaît encore dans les hautes régions de la philosophie religieuse : c'est Leibnitz, qui passe à tort pour un Allemand, comme son contemporain, le fondateur de l'estétique, Lessing ou Lesnik, Sorabe de Kamenets, et comme tant d'autres génies illustres que l'Allemagne s'est appropriés en vertu du principe :

Sic vos non vobis nidificatis aves.

On le voit, le génie slave dans les sciences et la philosophie est éminemment libéral et émancipateur; mais il ne le fut jamais au point de renier les dogmes du genre humain et les lois conservatrices de la nature. Les réformes opérées par l'esprit slave ne rompent point avec le passé : elles gardent avec respect la chaîne des traditions. On conçoit, dès-lors, que le slavisme n'ait qu'un rôle très restreint dans les périodes révolutionnaires. Aussi l'action des Slaves sur le progrès littéraire et intellectuel de l'Europe a-t-elle été peu éclatante jusqu'à ce jour. Car jusqu'à ce jour l'Europe s'est toujours trouvée plus ou moins lancée vers des extrêmes.

En effet, pendant la renaissance des XVe et XVIe siècles, par quoi se caractérisait la littérature européenne? Par un engouement excessif de toutes les hautes intelligences pour l'art païen et trop souvent pour le paganisme lui-même. Ce culte exalté, mais factice, pour la nature, ce culte en quelque sorte mortuaire contrastait trop avec le culte simple et vrai, le culte vivant des Slaves pour cette même nature. Les Slaves n'avaient donc que peu de chose à faire durant cette période de l'esprit européen. La seconde époque, celle de la philosophie et du romantisme moderne, issu du protestantisme des temps antérieurs, cette époque était tout aussi contraire à l'esprit slave que l'époque précédente. Car elle divinisait l'idée comme sa devancière avait divinisé la forme. L'esprit slave ballotté entre toutes ces théories rivales, et réduit au rôle de

spectateur au dehors, développait au dedans toute son énergie créatrice dans la poésie. Il inspirait des œuvres d'un naturel admirable: il conservait en Europe la poésie de race, tandis que toutes les autres nations se jetaient dans une poésie cosmopolite, la même partout, et sans couleur nationale. Aujourd'hui que toutes les sources du beau ont été successivement sondées et épuisées par l'Occident, il ne reste plus qu'à retourner aux sources premières ou à l'éternelle nature. Pour cela, l'étude des poésies slaves peut aider merveilleusement. Etrangères aux types de convention des académies, ces poésies qui ne sont ni classiques, ni romantiques, qui ne savent être que naturelles, ces poésies interviendront parmi les muses occidentales, de la même façon que la race slave elle-même intervient entre les autres races, c'est-à-dire comme modératrices d'un mouvement fiévreux, et d'une agitation maladive, prélude de la décadence, que le génie slave a pour mission d'empêcher en Europe.

Dans la philosophie et les sciences, l'esprit slave est destiné à rendre les mêmes services qu'en poésie. Il y a une masse de questions d'histoire, d'ethnographie, d'archéologie, non moins que d'économie politique, pour lesquelles les slavistes ont depuis longtemps des solutions toutes prêtes, dont les savants d'Occident ne se doutent pas. En philosophie, le slavisme, avec sa profondeur de foi et sa croyance ardente aux génies et aux forces de la nature, apporte plus d'un remède aux sécheresses du panthéisme oc-

cidental, qui réduit tout à une désespérante unité. Le Slave naïf qui se berce au sein de la nature, comme l'enfant sur le sein de sa nourrice, ramènera dans la science les harmonies primitives entre l'âme et l'univers, comme il ravivera dans la vie pratique l'union d'amour entre le corps et l'esprit. Incapable de pousser l'ascétisme aussi loin que les mystiques e la race latine, le Slave saura mieux qu'eux combiner les lois morales avec les lois matérielles. Il réconciliera la théologie avec la physique, et il fera cesser le divorce moderne entre les sciences expérimentales et les sciences religieuses.

Le rôle présent et à venir de l'esprit slave est donc un rôle de rénovation à la fois philosophique, littéraire et sociale. A quelque point de vue qu'on l'envisage, le slavisme se rattache donc intimement à toutes les questions de réforme du régime européen. Le slavisme est une doctrine complète, que tous les hommes ont intérêt à connaître, car cette doctrine, servie par des millions de baïonnettes, imprimera bientôt, bon gré mal gré, une marche nouvelle à la civilisation.

DEUXIÈME TABLEAU.

Les quatre nations Slaves comparées, au point de vue statistique, géographique, politique et littéraire.[1]

I

Coup-d'œil sur l'ensemble de la race Slave et son unité morale.

Depuis 1848 la Russie a su saisir sur toutes les grandes puissances une prépondérance chaque jour moins contestée. Mais ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est qu'on la voit désirée et glorifiée comme protectrice chez certains peuples presque autant que chez les diplomates. Sa propagande, prétendue conservatrice, a pris une extension formidable. Il n'est plus question que de ses progrès et de ses intrigues sur

[1] Ce tableau avait déjà été en grande partie publié par l'auteur en 1845 et 46 dans la *Revue des deux Mondes*, où il faisait partie d'une longue série de travaux insérés sous le titre général de *Monde greco-slave*. Or, chose singulière, tout ce que nous prédisions en 1845, se trouve réalisé en 1851; de sorte que nous n'avons eu besoin de faire, notamment aux deux articles intitulés : *le mouvement unitaire du Monde greco-slave* et *les deux Panslavismes*, d'autre changement que d'y transférer les verbes du temps futur au temps présent, ou même déjà au temps passé.

[redacted]

tous les points du monde slave. Partout cette propagande, se décorant elle-même du nom de *panslavisme*, promet aux opprimés l'émancipation et le redressement de leurs griefs. Il importe d'éclairer l'opinion sur l'origine et le véritable sens de ce mouvement inattendu, que la Russie exploite avec une habileté et un succès dont le reste de l'Europe devrait commencer à se préoccuper.

Le panslavisme, si l'on veut définir ce mot dans son acception rigoureuse, est la réconciliation, le rapprochement fraternel, et finalement la réunion de tous les Slaves en un seul corps moral. Cette réunion est le but commun de tous les panslavistes : sur ce but, tout le monde est d'accord ; mais par quels moyens, à quelles conditions le rapprochement doit-il s'accomplir ? Là-dessus il y a divergence. C'est ce qui explique pourquoi l'on n'a généralement en Europe que des idées si vagues, si fausses sur le panslavisme. — Les opinions si variées des publicistes slaves sur cette grave question peuvent à la rigueur être ramenées à deux grands systèmes. Les uns, courtisans libres ou salariés du tsar, partant du principe de la centralisation absolutiste, repoussent les nationalités et rêvent une grande unité gouvernementale pour toute la race. Les autres, patriotes sincères, partent de l'idée de nationalités distinctes, et ne cherchent l'unité que dans une fédération librement consentie. Ces deux systèmes forment ce qu'on peut appeler le

panslavisme monarchique et centralisateur et le panslavisme fédératif.

Avant d'exposer les prétentions et les espérances inscrites sur ces deux drapeaux de l'Europe orientale, il est indispensable de faire connaître les éléments et les forces morales sur lesquels s'appuie le panslavisme. Les Slaves forment le fond principal de la population dans trois grands empires, la Russie, la Turquie et l'Autriche. Ils sont contrebalancés seulement dans ces deux derniers états par des races étrangères qui les dominent, mais sans pouvoir les absorber ni les empêcher de former la majorité des habitants. Ainsi les Turcs pur sang ne sont peut-être pas dans la partie européenne de leur empire plus de 2 millions contre 8 à 9 millions de Slaves. L'Autriche, sur 36 millions de sujets, compte à peine 6 millions d'Allemands, tandis qu'elle a 17 millions de sujets slaves, d'où il suit que l'Autriche est véritablement un empire slave exploité par l'Allemagne. Dans la Prusse seulement, les Slaves forment la minorité, puisqu'on n'y compte que 2 millions de Polonais en Poznanie, plus quelque cent mille Silésiens et Lusaciens restés jusqu'à ce jour fidèles à la langue de leurs pères, mais que l'esprit germanique envahit et transforme de plus en plus.

La principale force, la garantie de durée du panslavisme consiste en ce qu'il est, chez les peuples slaves, un besoin littéraire et intellectuel, un besoin de la nature, avant d'être pour eux un besoin politique. Il n'y aurait plus dans le monde ni armées ni états slaves,

[redacted]

qu'il y aurait encore un panslavisme, car tous ces peuples se sentent attirés les uns vers les autres par un penchant irrésistible. Les mœurs de tous les Slaves sont tellement marquées au coin de l'uniformité, qu'en parcourant les côtes dalmates de l'Adriatique, on peut souvent se croire transporté parmi les Cosaques du Don et de la mer d'Azof. Varsovie et Prague ne diffèrent pas plus de physionomie que Paris et Lyon. Les Bulgares de Turquie et les Gorals de Galicie offrent les plus frappantes ressemblances de costumes et d'usages. La vie domestique, l'organisation des communes, tout le système d'administration se ressemble d'un bout à l'autre du monde slave.

Plus on remonte dans l'antiquité, plus on trouve ces analogies complètes. Les anciens voyageurs qui nous ont décrit des villages russes, nous les montrent exactement tels que sont encore ceux de la Serbie et des Balkans. En Moscovie, il y a deux siècles, les femmes portaient, comme dans la Bulgarie actuelle, de longues robes bariolées d'or et d'argent, et les cheveux épars sur les épaules, rattachés par des rubans à des chapelets de médailles dorées, quelquefois même à des rangées de grelots retentissants. Les jeux nationaux et les danses sont plus ou moins les mêmes chez tous les Slaves. Le *kolo*, danse circulaire des Illyriens, se retrouve en Bohême et en Pologne, et, sous le nom de *khorovode*, les paysans russes répètent cette danse sur la Neva, à peu près comme on la voit exécutée à Belgrade sur le Danube. La *guslé*, cette guitare primitive

que les Slaves seuls connaissent, et avec laquelle les aveugles de l'Illyrie s'accompagnent pour réciter leurs longues rapsodies, la *guslé* est également au fond de la Russie, sous le nom de *balalayka*, l'instrument des rapsodes champêtres.

Entre les poésies populaires des différentes nations slavones, il n'y a pas des analogies moins frappantes qu'entre leurs mœurs et leurs arts. Ces analogies se montrent surtout à un haut degré dans les contrées où l'esprit de nationalité est le moins éveillé. Les instincts primitifs étant restés dans ces contrées la base de la vie sociale, il s'ensuit que la poésie y a conservé plus fidèlement, et avec moins d'altération que partout ailleurs, le type slavon. Tout étranger qui parle un dialecte slave y est reçu comme un compatriote. Qu'on visite les Slovaques de la Hongrie, les Bulgares, les Dalmates, les Illyriens d'Istrie et de Carinthie : on verra que ces antiques peuplades, dénuées jusqu'à présent d'un vif sentiment national, regardent encore tous les Slaves comme ne formant qu'un seul peuple. Il n'y a guère qu'un demi-siècle que le sentiment contraire, celui des nationalités distinctes, s'est enfin développé dans les parties plus libres de l'Illyrie, surtout en Croatie et en Serbie. Ce que pensaient à ce sujet les Illyriens du dernier siècle se révèle avec évidence par la chanson avec laquelle ils avaient l'usage de s'accompagner dans leurs danses nationales, et dont voici les premières strophes :

« Les sages nous ont enseigné, et d'après eux nous

répétons que chaque peuple ici-bas a sa vertu distinctive, dont il a été gratifié par le Dieu tout-puissant. Or, ce qui distingue la nation slave de toutes les nations de la terre, c'est l'indomptable bravoure et la fidélité. Alexandre lui-même, le grand roi du monde entier, a porté ce témoignage sur les vertus de notre race. Il a dit que notre race abondait en cœurs héroïques, et méritait pour cela de porter le beau nom de *Slave* ou d'illustre.

« Ce nom, nous l'avons reçu de la bouche même d'Alexandre. Admirant notre courage, le héros de Macédoine, avant d'expirer, déclara qu'il maudissait quiconque dans l'avenir parlerait mal de la nation slavone. Pour la récompenser de ses hauts faits, il lui laissa toutes les contrées qui s'étendent depuis la mer latine de l'Adriatique jusqu'aux mers glacées du septentrion. Alexandre voulut que toute cette partie du monde ne subit jamais d'autre loi que la loi slave.

« Depuis lors, toute la grande Sarmatie appartient aux Slavons. La Pologne, la Moscovie, la Hongrie, la Bohême, l'héroïque Bulgarie, sont des états soumis à la race slave. L'Albanie et la féconde Primorée, la Serbie et toutes les Russies nous obéissent. La Prusse même et la Tartarie font partie de notre héritage. Ainsi le décréta en mourant le vainqueur du monde dans sa blanche ville d'Alexandrie.

« Il conjura, en outre, ses trois immortels protecteurs, Mars, Pluton et Jupiter, de répandre leurs faveurs sur ses chers Slavons. Les trois déités ont promis

de veiller nuit et jour sur la nation des Slaves, d'écarter d'elle les malheurs et de venir constamment en aide aux douze princes qui la gouvernent (les douze jupanes d'Illyrie), glorieux descendants des douze compagnons d'Alexandre. Voilà les dons qu'a faits à notre race le fils de Philippe. Et aujourd'hui comme au temps d'Alexandre, l'héroïsme et la fidélité demeurent nos vertus distinctives. »

Dans le texte original de ce vieux chant populaire, les deux mots de Slave et d'Illyrien figurent comme synonymes. C'est un fait remarquable. Il serait difficile d'exprimer plus clairement l'intime parenté qui lie entre eux les divers rameaux de la souche slave. Cependant, quelque intimes que soient leurs affinités morales, ces divers rameaux n'en ont pas moins des idiômes et des littératures à part, expressions de nationalités différentes, qu'il importe avant tout de caractériser.

Un grand nombre d'entre les tribus slaves n'ont pas encore, il est vrai, atteint un assez haut développement intellectuel; elles n'éprouvent pas un sentiment assez vif de leur mission spéciale, de leurs besoins sociaux, pour qu'on puisse les considérer comme des nations. Parmi ces sociétés endormies, dont la Providence prépare lentement le réveil politique, pour délivrer peut-être un jour l'Occident de la torpeur où le plonge la crainte de la Russie, il faut nommer les Bulgares, les Cosaques, les Rutheniens et les colonies sibériennes. Mais jusqu'à présent les faits ne nous ont

révélé, comme de véritables foyers de nationalité slave, que quatre centres historiques, qui sont : l'antique Illyrie ou *Iugo-Slavie*, la Bohême ou *Tchekho-Slavie*, la *Pologne* à la fois lekhite et ruthenienne, et, enfin, la Russie. Nous allons tâcher de passer en revue ces quatre nationalités prépondérantes, de les comparer statistiquement entre elles, d'indiquer leurs rapports, leurs tendances anciennes et nouvelles, et le rôle qui leur semble réservé dans le développement ultérieur de l'Europe.

II

Les Russes.

La première, la plus forte des quatre nationalités slaves, la seule qui soit inquiétante pour le repos du monde civilisé, est celle des Russes. Les statistiques donnent à l'empire des tsars une population de 70 millions d'individus. Sur cette masse colossale d'habitants, 52 millions parlent russe et pratiquent en religion les rites nationaux ; 5 à 6 millions d'autres sont Polonais. Le reste se compose d'Allemands, de Finlandais, des montagnards du Caucase et d'Arméniens. La souche russe se subdivisa, il est vrai, durant de longs siècles, en trois grandes zones, plus ou moins rivales, et qui se distinguaient par trois couleurs tranchées. Il y avait la Russie blanche ou Bielo-Russie, la Russie rouge ou la Krasno-Russie, et l'immense Russie noire, Tcherno-Russie. Ces trois contrées étaient peuplées par autant de groupes de tribus, qui différaient entre elles non seulement par leur origine, leur histoire et

leur existence politique, mais encore par les mœurs et le langage, au point qu'on a pu longtemps les considérer comme trois peuples. Mais les deux Russies, blanche et rouge, ayant subi de bonne heure l'influence polonaise, au point de se fondre entièrement dans la république de Pologne, l'antique indépendance des Slovènes de Kiœv et de Novgorod avait dû évacuer ses foyers envahis, pour se réfugier au fond de la Russie-Noire (Tchernaïa-Rossia) qui devint ainsi la *Grande-Russie*, autrement dite Moscovie du nom de sa capitale.

Composée aujourd'hui de 35 millions d'individus, la branche des *Grands-Russes* ou Moscovites s'est tellement imposée aux deux autres branches de la nation, aux Malo-Russes et aux Biëlo-Russes, que l'idiôme de Moscou est devenu partout l'idiôme des actes civils, des écoles, de la vie sociale et de la littérature. Dans la vaste enceinte que forme la Russie noire, se trouvent, à la vérité, comprises quelques tribus non Slaves, notamment des peuplades finnoises, tatares, tchérémisses et mordvines, et des colonies allemandes comme celles de Sarepta et de Saratov sur le Volga, puis celles du Dniepre, de la Crimée et des environs de Pétersbourg. Mais ces populations éparses et sans aucune analogie entre elles, forment même réunies un chiffre trop insignifiant auprès de la masse compacte du peuple moscovite : aussi leur assimilation aux autres russes sera-t-elle le résultat inévitable et prochain des derniers oukases qui obligent tout sujet du tsar à

apprendre la langue officielle de l'empire. Il n'y a pas jusqu'aux Tatars des *gubernies* de Perm, Viátka, Kasan et Orenbourg, qui, entamés par le continuel passage des izvostchiks et des marchands barbus de la Neva, ne perdent rapidement leur physionomie propre et leurs mœurs, pour prendre celles de leur métropole ou de leur *grand-maman* (matouchka), comme ils appellent Moscou.

Cette Russie-Noire est si bien regardée comme le sanctuaire de la nationalité russe, que c'est elle qui porte par excellence le surnom de *Sainte* (*Svataïa-Russ*). C'est qu'aux yeux de tout l'Orient chrétien cette terre est vraiment sainte, car elle fut le pays des martyrs. Sous le joug écrasant des Tatars, qui, en pesant sur elle durant deux siècles, lui valut le nom de *Noire* ou d'esclave, cette partie de la nation russe endura tous les maux plutôt que d'apostasier. Son admirable constance dans ces jours mauvais mérite assurément toutes les sympathies de l'histoire; et quand l'affaiblissement de la horde mongole eut enfin permis aux Russes noirs de lever l'étendard d'une sainte et généreuse révolte, leur courage dans les combats fut aussi grand que l'avait été leur constance dans les supplices. Alors, comme un fanal dans une nuit profonde, la *blanche* Moscou (*Bielaïa Moskva*) s'éleva du sein de la Russie-Noire, et, par l'habileté de ses princes, elle ne tarda pas à devenir la capitale de toute la race. Pendant que les Moscovites traversaient ces deux périodes d'esclavage et de lutte, les Russes

blancs, alliés de la Pologne, florissaient par leur commerce. Civilisés presque dès l'origine, ils formaient, sous la présidence de la grande Novgorod, une confédération de tribus libres et républicaines. C'est pour ces tribus que fut composé, dès le onzième siècle, le code russe (*pravda ruskaïa*). Elles ont toujours gardé, même encore aujourd'hui, des penchants républicains ; de tous les Russes, il n'en est pas qui soient plus portés vers l'Europe. On compe 3 millions 230,000 Russes blancs, tous de religion greco-slave. Ils s'étendent de Smolensk à Pétersbourg, et ont conservé leur ancien dialecte, le *bielo-russe*, qui est aussi très-répandu en Litvanie, royaume autrefois uni à la Russie-Blanche. Ainsi les Litvaniens, qui ne sont pas des Slaves, servaient et servent encore de lien entre le Bielo-Russe et le Polonais. Ils comblent en quelque sorte par leur caractère mixte l'abîme, sans eux infranchissable, qui existe entre deux nations aussi profondément différentes de génie et de mœurs que les Moscovites et les Polonais.

Un phénomène social analogue se produit dans le midi de l'empire. Là se trouve pour la Pologne une autre espèce de confédérés, les Russes rouges ou Malo-Russes, race belliqueuse et turbulente, qui s'est mêlée à toutes les révolutions de l'Orient. La métropole de ce peuple, Kiœv, fut, durant des siècles, la capitale de toutes les Russies : enfin les ravages des Mongols l'obligèrent de se soumettre aux Polonais ; mais malgré tous les maux que lui faisait endurer le grand-

khan de l'*ordre d'Or*, le peuple malo-russe refusa constamment de suivre l'exemple de sa capitale et de s'incorporer à la Pologne. Préférant à une servitude civilisée une indépendance sauvage, il se fit Kosaque, c'est-à-dire brigand dans la steppe. Enfin ces terribles Kosaques, flattés par la Pologne, consentirent à s'unir fédéralement avec elle. Les Kosaques étaient de rite greco-slave; les prélats latins de Pologne virent dans cette circonstance une occasion de montrer leur zèle : la noblesse, par raison politique, soutint leur propagande. De grands priviléges et la préséance sur leurs concitoyens furent partout assurés à ceux des Kosaques qui adoptaient le rite latin. L'Ukraine, indignée, courut aux armes, et alors commença entre les Slaves grecs et les Slaves latins cette longue guerre qui, sous mille formes, s'est prolongée jusqu'à nos jours, et dont le résultat le plus évident a été d'assurer à la Russie, protectrice du rite opprimé, sa suprématie actuelle.

Contraints par l'intolérance de la Pologne de s'annexer à l'empire des tsars, les Kosaques n'ont pas cessé d'être la principale force militaire de cet empire. Sans eux, il ne saurait subsister. La vivacité enjouée, l'audace, les mœurs aventureuses de ces guerriers forment une transition naturelle entre le caractère grave et flegmatique, la vie casanière du Moscovite, et le caractère ardent des nomades et des peuples enfants de l'Asie. Si depuis trois siècles la Russie ne cesse pas de refouler chaque jour plus avant dans la steppe l'élé-

ment asiatique, elle le doit aux courses lointaines, à l'esprit de colonisation des aventureux Kosaques. N'est-ce pas un Kosaque qui a livré la Sibérie aux tsars? n'est-ce pas ce peuple qui couvre comme d'un réseau de lignes militaires tous les pays tatares, et les force au repos, en même temps que par son exemple il leur enseigne la vie agricole? Le secret de l'unité russe s'explique par les Kosaques. Ces cavaliers infatigables savent se porter en corps nombreux, et avec la rapidité de l'éclair, d'un point à un autre; ils volent du Caucase à l'Altaï, ou du Dniepre au Volga, comme un régiment se porterait chez nous du Jura aux Pyrénées ou de la Seine à la Loire. Le Kosaque ne fait pas seulement la police dans ses immenses déserts contre les nomades et les barbares, il la fait encore dans toutes les provinces et jusque dans les capitales. Le Kosaque est l'*omnis homo* des tsars.

Eh bien! veut-on savoir comment les tsars ont traité cet utile serviteur, cet être nécessaire qui les a faits tout ce qu'ils sont? Lorsque l'intolérance et l'ambition politique du clergé polonais, soutenu par l'oligarchie des magnats, eurent contraint les tribus kosaques de s'annexer à la Moscovie, ces tribus ne le firent néanmoins qu'à la condition de rester libres chez elles et de continuer à se gouverner elles-mêmes par leurs diètes et leurs *atamans*. Ces priviléges leur furent garantis à perpétuité : qu'en reste-t-il aujourd'hui? Le souvenir ; mais ce souvenir ne périt pas chez les fils de la steppe, toujours libres au fond du cœur.

Les tribus kosaques se confondent politiquement avec le peuple malo-russe, dont elles sont comme l'expression militaire. Les Malo-Russes ou russes rouges, qui se nomment dans leur langue Russines, Ruthènes ou Russniaques ; s'élèvent à 13,150,000 âmes, dont 2,774,000 en Autriche. Ils habitent presque toute la Russie méridionale. On rencontre dans leurs villages quantité de Polonais auxquels appartiennent la plupart des châteaux, et leurs villes sont remplies de Grecs qui s'y trouvent établis de temps immémorial pour y faire le commerce. Ainsi les deux peuples de l'Orient européen les plus avides d'indépendance nationale, les Hellènes et les Polonais, se rencontrent au foyer hospitalier du Kosaque, et les trois opprimés peuvent conspirer ensemble sur les moyens de réduire à ses limites naturelles cette Russie-Noire, qui est devenue toute la Russie et menace de devenir le monde.

Placé entre les chrétiens de la Turquie et les Moscovites, entre les Tatars et les Polonais, le Ruthène, par sa position peut servir d'intermédiaire à tous les peuples greco-slaves. Devenu agriculteur en Ukraine, en Volhynie, en Podolie, il a subi, à la vérité, dans ces provinces le joug de la glèbe ; mais sur le Don, le Volga et la mer Noire, il a gardé son caractère primitif, sa nature indomptée et ses goûts nomades, qui en font l'Arabe du monde slave. Ces fils libres de la steppe, ces Slaves d'Asie sont encore aujourd'hui ce qu'étaient leurs aïeux, les confédérés de la Pologne. Ils forment la partie mouvante, révolutionnaire de

l'empire, et ils ne désespèrent point de reconquérir un jour les droits dont on les a frustrés. Leur langue, l'idiôme ruthenien, est, conformément à la nature du peuple qui la parle, une espèce de moyen terme entre les dialectes slaves de la Turquie et la langue russe. Cet idiôme offre surtout d'étonnants rapports avec le serbe. Ainsi, même par sa langue, ce peuple tend vers les Slaves libres.

Si le tsar peut se vanter d'avoir sous ses ordres la plus nombreuse armée du globe; si elle atteint presque l'effectif d'un million et demi de combattants, il en est redevable aux goûts belliqueux des Kosaques, pour qui la vie sous le drapeau est un besoin; mais une grande partie de ces guerriers, dans une lutte entre les nations slaves, ne soutiendrait pas le tsar : elle profiterait de l'occasion favorable pour rendre aux différentes *kosaquies* les priviléges et la liberté dont elles ont été dépouillées. On conçoit maintenant que les patriotes de Pologne se confient dans l'avenir, puisqu'ils peuvent gagner à leur cause plus de la moitié de l'armée russe. Pour renaître, la Pologne n'a besoin que d'obtenir des Kosaques, par une conduite plus fraternelle, l'oubli des injures passées.

L'empire russe, on le voit, se compose d'éléments très-divers. Issu de l'Asie, il n'est, comme tous les états asiatiques, qu'une réunion de contrastes. De vastes provinces s'y vouent à l'industrie et aux fabriques, pendant que d'autres sont agricoles et produisent les matières premières. Aux laboureurs moscovi-

tes se mêlent des colonies d'artisans teutons; aux Finnois pêcheurs et marins sont associées des tribus exclusivement marchandes; le timide Livonien s'appuie sur l'altier Courlandais, et les Kosaques soldats se complètent par les Mongols pasteurs. Cette multiplicité de formes sociales, cette variété de populations, est ce qui fait la force morale de la Russie, ce qui la rend au plus haut degré apte à résumer toutes les idées, tous les siècles, et à représenter, comme le demandent ses diplomates, l'Asie en Europe et l'Europe en Asie. Cependant cette haute mission que le cabinet russe arroge à son pays, c'est précisément ce cabinet lui-même qui rend la Russie incapable de l'accomplir. En effet, par suite de sa nature militaire, le gouvernement russe a pris aux états européens la centralisation administrative et cet esprit d'absolutisme égalitaire qui tend à tout niveler sous une loi unique. La cour de Russie, par ses idées, qu'elle décore du titre de *napoléoniennes*, s'éloigne donc essentiellement du système oriental et slave, qui admet toutes les franchises municipales et le plus large provincialisme. Privé ainsi de l'avantage de représenter l'Orient en Europe, le cabinet russe aurait-il plus de droits à représenter l'Europe en Orient? On peut également en douter, car l'Europe, que sa maturité intellectuelle rend nécessairement absolue sur le terrain des idées, est libérale dans ses institutions. La Russie au contraire, sous le système qui la gouverne actuellement, a perdu la plupart des institutions libres

[redacted]

dont elle était autrefois abondamment pourvue. C'est ainsi qu'un grand peuple se trouve réduit par son gouvernement à un rôle purement militaire, et perd entièrement sa haute destinée sociale.

III

Les Polonais (Lekhites, Rutheniens et Litvaniens.)

Longtemps suzeraine de toutes les Russies, longtemps victorieuse sur tous les champs de bataille de l'Orient, et boulevard invincible de l'Europe contre l'Asie, la branche lekhite ou polonaise, qui au dernier siècle comptait encore 25 millions d'âmes, n'est plus évaluée dans les meilleures statistiques slaves qu'à 10 millions au plus d'individus, dont 5 à 6 millions à peu près dans le royaume de Pologne, la Volhynie, la Podolie et l'Ukraine, 2 millions en Prusse, et 2 millions et demi en Autriche. C'est à ce chiffre que l'oppression a fait descendre, dans le courant de cinquante années, un peuple naguère encore glorieux et puissant. Toutefois ne mesurons pas les forces et l'avenir de la Pologne au petit nombre de ses enfants, mais à leur courage et à leur patriotisme.

Quand on compare la position géographique des provinces polonaises avec celle de la Bohême, des pays

illyro-serbes et de la Turquie, on ne peut se défendre d'une triste impression à la vue des obstacles matériels qui pèsent sur cette nationalité, et l'on admire davantage encore le peuple qui n'a pu maintenir son existence que par une lutte incessante contre la nature. Quelle position en effet que celle des Polonais, entièrement découverts au milieu des steppes, entre la mer et les montagnes! Si du moins ils avaient gardé la Baltique! mais dans son héroïque et orgueilleuse imprévoyance, l'ancienne *szlachta* (noblesse de Pologne) a cédé toutes ses côtes aux émigrations germaniques, sans même se réserver les embouchures de son fleuve national. A partir de Thorn, c'est-à-dire du lieu où elle présente le plus d'avantages à la navigation, la Vistule est presque entièrement allemande, et la côte maritime n'est proprement polonaise que sur un court espace, entre Hela et Schmolsin. Nous ne rappellerons pas ici la race grecque, restée, quoique vaincue, en possession de toutes ses mers. Prenons seulement la nation illyro-serbe : occupant à la fois et la mer et les montagnes, combien n'est-elle pas mieux placée que la race litvano-polonaise, pour reconquérir la richesse et l'indépendance! Cependant qu'ont fait les Illyro-serbes, et quelle place occupent-ils dans l'histoire comparativement aux Polonais? Qui dans le monde parle de l'Yllyrie? et quel est au contraire sur le globe l'écho qui n'ait pas répété le nom de la Pologne?

Si la position géographique des provinces lekhites,

sans montagnes et sans mers, est évidemment une position malheureuse, leur position morale est bien plus malheureuse encore. Dans ce monde greco-slave, essentiellement oriental de mœurs, de lois, de rites, au point que religion slave et religion grecque sont deux mots synonymes, la Pologne, quoique slave, pense et agit en latine. Ce latinisme des Polonais a peut-être, plus encore que leur position géographique, contribué à leur ruine, en les faisant envisager presque comme étrangers par la majorité des Greco-Slaves. Souvent, dans leurs propre foyers, les Polonais vivent séparés de mœurs et de sympathies d'avec les indigènes. Ainsi dans la Volhynie, la Podolie, l'Ukraine, la Litvanie, la Bielo-Russie, le paysan est de rite grec-uni, tandis que les seigneurs et les bourgeois des villes sont de rite latin.

Évidemment l'avenir de la Pologne dépend de sa réconciliation avec les idées orientales, qu'elle a jusqu'ici combattues. C'est en s'appuyant sur la nombreuse nation des Ruthènes et sur les Kosaques, qu'elle pourra renaître. Pour le prouver, il suffit d'un coup d'œil jeté sur les divers éléments de la nationalité polonaise. Comme la Russie, comme l'Illyrie, comme la Tchekho-Slavie, la Pologne se compose de trois parties distinctes : la Lekhie proprement dite, ou Grande-Pologne, avec Posen pour capitale ; la Petite-Pologne, unie à la Polésie (*pays des Polès*), à la Podlakhie, à la Mazovie, et dont le centre est Varsovie ; enfin la Litvanie, représentée par Vilna. De ces trois parties,

IV

Les Bohêmes ou Tchekho-Slaves.

Après les Russes et les Polonais, la plus connue jusqu'à présent des quatre nations slaves est la nation bohême. Divisée en trois grandes fractions, géographiques non moins qu'ethnographiques et politiques, la famille bohême, autrement dite tchekho-slave, occupe le royaume de Bohême, le duché de Moravie avec une partie de la Silésie, et tous les comitats du nord-ouest de la Hongrie, désignés sous le nom général de Slovakie. Les Tchekho-Slaves sont en Bohême au-delà de 3 millions; en Moravie et Silésie, 1,400,000; en Slovakie, près de 3 millions : ce qui donne pour l'ensemble de la nation un total approximatif de 7 millions et demi d'individus. Et dans ce chiffre ne sont pas compris 104,000 Juifs, ni 1,750,000 Allemands établis en Bohême et en Moravie.

Des trois fractions du peuple tchekho-slave la plus ancienne est celle des slovaks, qui occupent presque

à eux seuls tout le nord-ouest, et même une partie considérable du sud-ouest de la Hongrie, où ils ont poussé dans mille directions diverses leurs laborieuses colonies. Bien différents de leurs superbes et belliqueux voisins croates, les Slovaks sont d'humbles et timides laboureurs. Peut-être faut-il expliquer par leur caractère inoffensif l'extrême oppression qui pèse sur eux, et qui fait presque désespérer de les voir se soutenir comme nation : car il est frappant que, même depuis leurs sanglantes défaites de 1849, les Maghyars n'ont pas cessé de travailler avec succès à les dénationaliser.

La Slovakie renferme les districts les plus montagneux et les moins fertiles de toute la Hongrie; et cependant le voyageur s'étonne de les voir bien plus peuplés et bien mieux cultivés que les riches comitats maghyars. On peut dire que le Slovak remplit en Hongrie le même rôle que le Bulgare en Turquie : il est le père nourricier de la race dominante. Partout où l'on voit de grands travaux d'agriculture, on peut affirmer sans crainte qu'ils sont dus aux Slovaks. Il n'y a pas jusqu'aux fameux vignobles de Tokay pour la culture desquels le Maghyar n'emploie les mains de ces hommes laborieux.

Quand la neige, en couvrant leurs montagnes, leur interdit le travail des champs, les infatigables laboureurs de la Slovakie se font tisserands, et fabriquent une quantité incroyable de pièces de toile. Le printemps revenu, ils vont colporter et vendre ces mar-

chandises dans toute l'Allemagne, en Pologne, en Roumanie, en Turquie et jusqu'au fond de la Russie. Partout ils portent leur costume national, ne s'expriment presque jamais que dans leur dialecte ; avec leur rustique simplicité, ils s'imaginent retrouver des Slovaks dans tous ceux qui parlent une langue slave, et les considèrent comme leurs concitoyens. Nous laissons à juger quel parti la Russie saura tirer d'une telle ignorance, si l'Autriche ne vient pas elle-même réveiller chez ce peuple le sentiment endormi de son individualité.

L'histoire des Slovaks fut longtemps belle et glorieuse, et il serait plus facile qu'on ne pense de leur rendre la conscience de leur dignité nationale. Le grand empire morave avait été fondé par leurs ancêtres, qui comprirent les premiers la nécessité d'opposer à l'omnipotence de l'Occident germanique un contrepoids oriental qui permit aux nations encore trop barbares pour admettre la civilisation romaine, d'accueillir au moins le christianisme. Dans ce but, ils donnèrent naissance à une grande église qui, sans être latine, était cependant catholique, et à un grand empire qui, sans être ni latin ni germanique, était pourtant européen. Ce fut chez eux que les apôtres slaves, Cyrille et Méthode, bâtirent, au neuvième siècle, les premiers temples de l'église greco-slave. Cette église unie à Rome, et protégée longtemps d'une manière toute spéciale par les papes, se répandit vite en Bohême et dans toute l'immense Moravie (Autriche et Russie mé-

ridionale actuelle); mais héritier de la prétendue universalité politique des Romains, l'empire allemand d'alors ne voulait pas de rival. C'est pourquoi, ne pouvant à eux seuls subjuguer ces Slaves indépendants, les Allemands, sous l'empereur Arnulf, appelèrent à leur aide la horde maghyare, issue des Huns d'Attila; cette horde accourut d'Asie sur ses chevaux sauvages, et mit en pièces l'empire morave. Complètement terrassés dans une dernière bataille sous Presbourg, en 907, les Slovaks sont depuis lors esclaves des Maghyars.

La Tchekhie (Bohême) et la petite Moravie, fortes de leur union fédérative, continuèrent néanmoins, après la chute des Slovaks, de former un royaume à part; mais ce royaume slave, pour se maintenir contre la nouvelle monarchie des Huns, dut se faire feudataire de l'Allemagne, et en recevoir par conséquent la religion et les idées. De là le latinisme désormais ineffaçable des Tchekho-Slaves. Cette direction sociale, dont ils sentent aujourd'hui tous les inconvénients, leur fut très avantageuse tant que régna en Occident la barbarie féodale. En paix alors avec leurs fanatiques voisins, grâce à leur religion et à leurs mœurs latines, ils atteignirent à un précoce épanouissement de civilisation. Dès le quatorzième siècle, l'université de Prague était une des lumières de l'Europe, et rivalisait avec celle de Paris. Dépositaire d'une foule de trésors scientifiques, la langue tcheque était étudiée par les savants étrangers. Ce développement intellec-

tuel alla grandissant chez les Tchekho-Slaves jusqu'à l'entrée du dix-septième siècle; alors l'esprit national commença à fléchir. La savante Bohême, enivrée d'elle-même, après avoir la première éveillé dans le monde, par la voix de Jean Huss, l'esprit du protestantisme, ne consacra plus son génie qu'aux querelles théologiques, et sa force qu'aux guerres religieuses. Aucun peuple du monde ne combattit jamais pour sa croyance avec autant d'acharnement. Les Tchekhs tinrent quelque temps contre l'Allemagne entière. Aussi, quand l'épuisement eut mis fin à cette lutte à la fois sublime et infernale, la Bohême n'était plus qu'un désert. Un peuple de plusieurs millions d'hommes se trouvait réduit à huit cent mille individus. Dès-lors l'Allemagne dut tendre à *germaniser* les pays tchekhs, ne fût-ce que par la nécessité de les repeupler avec des colonies venues du dehors. Ce travail d'assimilation fut poursuivi avec une persistance, souvent même avec une cruauté incroyables. Cependant aujourd'hui, parmi les quatre millions et demi d'habitants de la Bohême et de la Moravie, ceux qui sont Allemands d'origine deviennent de plus en plus fiers de leur titre de Bohêmes et du sang slave infusé dans leurs veines. On pourrait presque dire que les plus chauds défenseurs de la nationalité tchekho-slave sont des Allemands. La germanisation des Bohêmes n'est donc pas encore accomplie, puisqu'en dépit même de ceux qui la propagent, elle se tourne contre elle-même, et fournit aux opprimés des auxiliaires pour la lutte.

·lutte, espérons-le, ne se fera point par les .ie continuera sur le terrain des idées; elle se ..suivra comme elle a commencé, par la discussion, par l'organisation morale, par les manifestations populaires. C'est à ces moyens pacifiques qu'elle devra ses triomphes. L'Autriche est trop habile pour ne pas faire, quand il le faudra absolument, des concessions à l'esprit de progrès. Un temps viendra où le cabinet de Vienne reconnaîtra de plein gré l'union simplement fédérative que lui demandent les Tchekho-Slaves, ou bien il augmentera de sept millions et demi d'individus le nombre de ses ennemis intérieurs, pour le jour où l'utilité de son existence sera de nouveau remise en doute par ses sujets et par la révolution.

V

Les Iugo-Slaves (Illyriens, Croates et Serbes.)

La dernière des quatre nationalités slaves, celle des Illyriens, qui s'appellent chez eux Iugo-Slaves ou Slaves du Sud, réalise merveilleusement le mot biblique: *Et erunt ultimi primi, et primi novissimi.* En effet, cette nation illyrienne, aujourd'hui presque oubliée, forme, suivant nous, incontestablement, la souche slave la plus ancienne, et le canal le plus direct de la migration indo-médique des Proto-Slaves, par les chaînes moyennes de l'Asie-Mineure et de la Thrace jusqu'aux cimes neigeuses de la Bosnie et du Montenegro. Les Illyriens, dont les origines se confondent avec celles des Pelages et des Hellènes, formaient, avant Jésus-Christ, une vaste confédération de petits rois et de républiques, qui couvraient tout le nord de la Péninsule européenne, comprise entre le Danube et la Grèce, entre la mer Noire et l'Adriatique. L'Albanie, *terre blanche* ou terre d'hommes libres, paraît avoir

été longtemps leur forteresse naturelle, le rempart derrière lequel ces tribus terribles mettaient en sûreté les riches trophées de leurs victoires, et le refuge où ils se retranchaient dans la défaite. Il semble même que ce soit au fond des vallées albanaises qu'il faille chercher le berceau commun de la race slave et de la race hellénique. L'histoire a constaté les combats acharnés que dut livrer la république romaine aux corsaires d'Illyrie pour les réduire au repos. On sait l'influence que ces peuples ont de tout temps exercée sur le sort de l'Italie; mais ce qu'on ne sait pas, et ce que la vanité des historiens grecs a peut-être tenu à dessein dans l'oubli, c'est la part des primitifs Illyriens aux triomphes militaires des Hellènes. Quand la guerre séculaire des rois de Macédoine contre ces peuples eut amené leur incorporation à l'empire macédonien, Philippe devint le maître de la Grèce, et Alexandre alla conquérir le monde.

Malheureusement pour la grande Illyrie, elle fut, à cause de son étendue même, occupée dès l'origine par une foule de races hétérogènes, et l'on peut dire d'elle ce que d'autres ont dit du nord, que c'est une *fabrique de nations*. Outre les Pelasges, prédécesseurs des Grecs, et les Vlaques du Pinde et de l'Hemus, qui semblent être la souche des tribus latines d'Occident, l'Illyrie renfermait une masse roulante et nomade de Scythes, dont les farouches Skipetars sont aujourd'hui le dernier reste. Ce flux et reflux perpétuel

d'armées conquérantes en Illyrie n'a pas empêché l'élément slave d'y jeter de fortes racines, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne : à tel point que la Bohême et la Pologne paraissent avoir été primitivement slavisées par des colonies venues de l'*Illyricum*.

En effet, les plus anciennes légendes indigènes célèbrent *Krapina* (*la forteresse*) comme l'asile sacré où *Iliria* allaitait ses trois fils, Tchekh, Lekh et Rouss, pères des trois grandes nations tchekho-slave, lekhite et russe. Les ruines de Krapina existent encore sur des rochers, au-dessus d'une petite ville dans la Zagorie croate. C'est là, disent les mythes politiques de l'Orient, qu'Iliria, néophyte de Cadmus, initiée par lui aux mystères phéniciens et à toutes les sciences asiatiques, éleva Tchekh, Lekh et Rouss, et quand elle les eut instruits dans tous les arts de la vie civile, elle les envoya coloniser le nord, encore vide d'habitants. Ils y donnèrent naissance aux trois grandes nations slaves d'au-delà du Danube, rattachées par leur mère, la classique Illyrie, à l'hellénisme et à Cadmus.

Combien cette généalogie, d'un caractère si biblique, ne diffère-t-elle pas des idées intronisées en Europe par les savants d'Allemagne! Combien de longues et systématiques histoires écrites pour prouver l'invasion de l'Illyricum par des Slaves du Nord, à la chute de l'empire romain! On suppose, toujours sans preuves, que cette invasion fut la première : On ne soupçonne pas même qu'avant cette époque l'Illyri-

cum pût être déjà habité par des Slaves vaincus, qu'avait refoulés la conquête romaine ; mais qui, renforcés par leurs frères du nord, relevèrent alors contre Rome leur tête indomptée. Qui nous prouvera que cette prétendue émigration des Slaves, du nord au sud, ne fut pas une restauration des Slaves latinisés, la délivrance des Illyriens primitifs du midi par leurs frères puînés du septentrion? Ces redoutables tribus qu'on voit, sous le nom de Croates blancs et de Croates rouges, sortir tantôt des Karpathes tchekhs et moraves, tantôt des Steppes de la Russie et de la Lekhie anté-historiques, et franchir le Danube, volaient peut-être vers l'Illyrie comme vers leur mère, pour briser les chaînes dont l'avait chargée l'ambition cruelle des Césars. Qui sait s'ils n'allaient pas à l'Adriatique, comme vont au Balkan les Russes actuels, sous prétexte de délivrer leurs frères, et de relever *Krapina*, la sainte forteresse d'Illyrie?

Nous venons de constater le chaos d'où se sont dégagées peu à peu la langue et la société slave destinées à personnifier dans les temps modernes l'antique et mystérieux Illyricum des Romains. Mais de ce que l'élément slave a obtenu aujourd'hui dans ces vastes contrées la majorité numérique, s'ensuit-il que l'Illyrie doive rejeter de son sein et exclure comme étranger tout élément qui ne serait pas slave? Le Maghyar, qui habite comme le Slave l'ancien *Illyricum*, ne doit-il pas aussi être considéré politiquement comme Illyrien? En un mot, la nouvelle nationalité illyrique

n'est-elle pas, comme l'ancienne, formée d'éléments complexes? Nul doute qu'elle ne fût comprise ainsi par l'homme qui conçut le premier le dessein de la rappeler à la vie, et cet homme n'est rien moins que Napoléon le grand.

Cherchant ce qu'on pourrait mettre à la place de ce flottant empire d'Autriche, dont la politique vacillante déconcertait toutes ses prévisions et déjouait tous ses plans de réorganisation européenne, Napoléon, dans un de ces moments d'illumination qui n'appartiennent qu'à lui, lança de Milan, en 1809, son fameux édit aux populations illyriennes. Il les conviait à former un grand peuple, et leur accordait tous les privilèges nécessaires pour atteindre à ce but glorieux. C'était la vaste Illyrie des Romains qui se ranimait à la voix de César. Borné d'abord au littoral slave de l'Adriatique, à la Carinthie, à la Carniole, à la Croatie, le nouveau royaume slave devait s'étendre avec les évènements : il devait absorber la race maghyare, entamer l'empire turc et grandir en face de la Russie. Ce nom terrible d'Illyriens qui rappelait tant de dévastations, tant de migrations de hordes et de tribus armées, offrait à Napoléon un favorable augure, impatient qu'il était d'aller anéantir les trônes vermoulus de l'islamisme, pour créer à leur place des états et une civilisation plus dignes de l'Orient. Il préparait cette grande entreprise, quand la fortune, lassée de lui obéir, le lança malgré lui contre l'empire du tsar. Après la chute de Napoléon, l'Illyrie retourna à

ses anciens maîtres : la rouerie administrative de l'Autriche releva toutes les petites divisions, toutes les petites frontières qui parquent ses différents états, et la Grande-Illyrie, quoique en restant royaume, fut restreinte à deux provinces, qui ont pour chefs-lieux Trieste et Laibach. Toutefois, ceux des Illyriens qui se trouvaient exclus de ce royaume ne cessèrent pas pour cela de se regarder comme enfants de l'Illyrie. Fidèles à l'idée de Napoléon, ils l'ont développée de plus en plus, et aujourd'hui c'est la race entière des *Iugo-Slaves* (Slaves du sud) qui se désigne politiquement sous le nom générique d'Illyriens.

Le centre du mouvement illyrique est la Croatie. Ne comptant pas plus de 800,000 individus, le peuple croate ne mériterait de la part de l'Europe qu'une médiocre attention, s'il n'était pas l'avant-garde avouée d'un corps de bataille formé par des millions d'hommes. Parmi ces populations asservies, dont la Croatie presque libre s'est faite l'organe politique, il faut nommer surtout les *Ilires* ou *Slovenlsi* qui habitent l'Istrie, toute la Carniole, le littoral maritime hongrois, et qui, sous le nom de *Vendes* ou *Venedes*, remplissent les environs de Venise et de Trieste, une partie du Frioul, de la Carinthie et de la Styrie. Leur nombre est d'à peu près 1,200,000. Ilires et Croates réunis forment donc 2 millions d'hommes; mais, placés immédiatement sous la police autrichienne, les Ilires ne peuvent se mouvoir ni s'exprimer aussi librement que les Croates, qui, jusqu'en

1850, formèrent en Hongrie un royaume à part, ou plutôt une espèce de république avec les droits municipaux les plus étendus.

Toutefois bien plus libre encore que les Croates, s'élève au milieu de la Iugo-Slavie le peuple serbe, dont une partie est déjà entièrement indépendante sous un prince de son sang qu'elle s'est choisie elle-même. Ces Serbes qui forment, parmi les Slaves du sud, la branche la plus nombreuse et la mieux douée, la branche en quelque sorte royale, sont au nombre de 5,300,000, dont 2,600,000 sous le sceptre autrichien, et le reste en Turquie. La force numérique des Serbo-Illyriens s'élève donc à 7,300,000 individus. La nation serbe, déjà considérable, peut regarder comme son annexe naturelle la nation bulgare, dont la langue diffère si peu du serbe, que les deux peuples se comprennent réciproquement en parlant chacun son idiôme. Les anciens raïas de langue bulgare sont évalués à plus de quatre millions. Ainsi la population slave de l'ancien *Illyricum* dépasse le chiffre de 11 millions d'âmes. Les Bulgares peuvent, il est vrai, se considérer tout aussi bien comme annexes de la Grèce que comme annexes de l'Illyrie. Néanmoins, quoi qu'il arrive, ils resteront Slaves, et solidaires par conséquent des destinées de la race qui occupe la majorité du territoire illyrique. Par leur position intermédiaire, habitant les deux côtés du Balkan, tournés les uns vers le Danube, les autres vers la mer Égée, les Bulgares tendent à s'annexer

commercialement, moitié à l'Illyrie, moitié à la Grèce. La Bulgarie pourrait, de cette manière, devenir le nœud qui relierait le système iugo-slave au système panhellénien.

Habité, comme on vient de le voir, par 11 millions de Slaves, l'ancien Illyricum renferme en outre la nation maghyare, nation d'une énergie formidable, en qui paraît s'être incarné de nouveau l'ancien génie de l'Illyrie, également propre à la conquête et à la résistance. Il serait difficile de préciser le nombre exact des Maghyars, car ils se sont trop disséminés dans les vastes provinces qu'ils se croyaient appelés à gouverner. Néanmoins, élevât-on ce nombre même à 4 millions, en y comprenant les amis et les clients des Maghyars, qu'est-ce que ce chiffre auprès de celui des Slaves, nous ne dirons pas de toute l'Autriche, mais du seul royaume de Hongrie? L'incroyable ascendant que le Maghyar exerce sur les peuples du Danube ne peut s'expliquer que par l'état déplorable de désorganisation politique où se trouve la race indigène. Les conquérants s'en sont fait trois grandes parts : il y a l'Illyrie turque, l'Illyrie hongroise et l'Illyrie autrichienne ; chacune est administrée, ou plutôt opprimée d'une façon essentiellement différente. En outre, chacune de ces trois grandes fractions se subdivise presque à l'infini. En Turquie, il y a la Croatie turque, la Bosnie, la Serbie, le Montenegro, l'Hertsegovine. En Hongrie, avant 1848, il y avait le royaume de Slavonie, régi par des lois particuliè-

res, isolément du banat de Temesvar; il y avait le royaume croate et la Croatie militaire, puis une autre petite Croatie soumise aux Maghyars, et comptant 145,000 habitants. Sous la police immédiate de l'Autriche, il y avait la Styrie, séparée de la Carinthie par des institutions spéciales; il y avait enfin la Dalmatie, où 400,000 Serbes étaient forcés de vivre à part, et investis presque malgré eux de privilèges exclusifs. Partout c'était une profusion incroyable de prérogatives et de chartes, une comédie constitutionnelle complète. Nulle part le machiavélisme de l'esprit de conquête ne s'offrait plus à nu. Depuis 1850, le niveau de la centralisation a passé sur les Iugo-Slaves. Tous sont aujourd'hui régis par une loi unique, loi dont la tendance est leur lente absorption dans le germanisme.

Cependant, en dépit de mille obstacles, les Slaves de l'Illyricum sont parvenus, après trente ans d'efforts, à se frayer par l'unité de langage un large chemin vers l'unité sociale. Toutes ces populations sont unies aujourd'hui par une même langue littéraire, qui est celle de la branche la plus nombreuse des Illyriens, la langue serbe, idiome vulgaire de toute la côte de l'Adriatique depuis Capo-d'Istria jusqu'aux bouches de la Boïana, en Albanie, et des rivages du Danube depuis Vidin jusqu'aux approches de Pesth. Quand on se rappelle la prodigieuse anarchie de langues qui régnait, à l'entrée de ce siècle, parmi les Slaves du sud, quand on pense à ces systè-

mes d'ortographe, à ces littératures microscopiques qui se disputaient chaque coin de l'Illyrie, on ne peut s'empêcher d'admirer la constance déployée par les chefs de ce mouvement unitaire. Que de dégoûts, que d'obstacles il fallait surmonter! Comment répondre à toutes les niaises objections du provincialisme et des intérêts de clocher? Le succès a néanmoins couronné les efforts des unitaires.

Dès lors on conçoit que, sortis vainqueurs d'un si long combat, les unitaires illyriens, dans l'ivresse de leur triomphe, en aient exagéré les conséquences? Représentant en politique l'école française ou centralisatrice, ils devaient être portés à l'esprit d'exclusion; cette tendance, poussée à l'extrême, a fait leur malheur. A force de tout rapporter à un principe unique, de condenser pour ainsi dire en une seule famille tous les peuples d'Illyrie, ils ont fini par s'aliéner quiconque n'était pas membre de ce peuple élu, et un jour ils se sont trouvés seuls en face des Allemands et des Maghyars conjurés. Sur un champ de bataille, ils n'auraient pas fléchi; dans les chancelleries, que pouvaient-ils contre toute la noblesse et la bureaucratie de l'empire? Ils ont dû, en vrais Slaves, faire comme le roseau, et ils attendent, la tête courbée, que l'orage passe.

L'orage passera, et l'avenir verra les Iugo-Slaves se relever avec des forces nouvelles. Ses émancipateurs n'oublieront plus surtout que, destinée à frustrer la race allemande de ses prétentions sur l'héri-

[redacted]

tage de l'Orient, la nationalité illyrienne doit, comme tout empire oriental, présenter des éléments complexes, quoique en défendant leur race contre d'injustes et absurdes projets d'absorption, ils ne parleront plus de se séparer des Maghyars, avec lesquels la nature paraît les avoir indissolublement unis. Comment, en effet, exclure ce peuple qui habite au centre même du pays, au bord du grand fleuve de l'Illyrie, avec Pesth pour capitale? Ce serait se mutiler soi-même. Aussi, du moment que les Maghyars purent supposer chez les patriotes croates l'intention, même la plus vague, de se séparer d'eux pour former un empire à part, une grande Illyrie slave, un choc terrible entre les deux races fut imminent. Pour la race maghyare, cette séparation eût été le coup de la mort. Elle, si ambitieuse dans ses projets, mais restreinte à un si petit nombre d'hommes, comment pouvait-elle, séparée des Slaves, atteindre les destinées qu'elle rêvait? Comment se maintenir souveraine en face de l'Allemagne qui l'écrase et de la Russie qui la menace? Ce noble Maghyar, si justement fier des magnifiques privilèges qu'il avait su conserver et défendre, en dépit des maîtres allemands de la Hongrie, ne devait-il pas être indigné en voyant son compatriote le Slave repousser avec dédain les institutions hongroises, pour se tourner vers ces pauvres Slaves enclavés comme des machines dans les états héréditaires des Habsbourg? On pouvait prévoir que l'aristocratie souveraine des Maghyars chercherait à s'assurer, par des

mesures extra-légales, l'ascendant politique ; c'est ce qu'a prouvé l'insurrection de 1848. Quant à ce que les magnats appelaient la *maghyarisation* des Slaves, ce coup d'état, cru nécessaire pour effrayer le parti dit *illyrien*, était, en exécution, aussi absurde que l'était chez les Slaves la pensée de se séparer des Maghyars. L'exagération du patriotisme a jeté les uns et les autres dans l'extrême, et il en est résulté leur ruine commune.

Pour se relever un jour, le Maghyar doit donc renoncer à persécuter les Slaves ; sa vaste ambition lui prescrit elle-même une conduite fraternelle vis-à-vis des autres Illyriens. Ils sont passés, ces temps de conquête brutale qui voyaient une horde de Turcs ou de Huns partis de la steppe subjuguer d'immenses populations. S'il continue de s'aliéner les Slaves, s'il les pousse à se retrancher exclusivement dans le panslavisme, s'il s'obstine à ne voir dans la Hongrie que le *magyar orszak* (royaume maghyar) de ses aïeux, dans ce cas le maghyarisme se prépare à lui-même une destruction définitive. Ce n'est qu'à l'aide du fédéralisme et d'une souveraineté également répartie entre les deux races, que la Hongrie pourra se relever du tombeau, en s'associant de nouveau cette Grande-Illyrie, dont l'avenir pend, comme un glaive de Damoclès, sur l'Autriche aussi bien que sur la Turquie. Fraternellement unis, Maghyars et Iugo-Slaves pourraient encore espérer de former, en face de l'Allemagne, un puissant faisceau d'états, représentés par une

diète suprême. Là, le Maghyar verrait sa langue librement acceptée, parce qu'il aurait accepté et appris lui-même la langue de ses voisins; là, il pourrait faire briller aux yeux du monde entier l'éloquence dont il est doué. Son union avec les Croates pousserait les limites de sa puissance morale jusqu'au-delà de Trieste, jusque chez les Ilires de Carinthie et du Frioul. Cette union slavo-maghyare serait en Occident le contre-poids de l'union orientale des Bulgares et des Serbes, étendue jusqu'à la mer Noire. En se ralliant ensemble, ces deux groupes d'états atteindraient le chiffre de 20 millions d'hommes, placés dans des positions géographiques qui sont stratégiquement, après celles des Grecs, les plus belles de l'Europe.

Nous venons d'apprécier la situation réciproque des quatre nationalités slaves, sous les divers points de vue statistique, géographique et politique : il ne nous reste plus qu'à en esquisser le développement intellectuel et littéraire, et nous aurons tracé un tableau complet de l'ensemble du monde slave.

VI

Appréciation comparative des quatre langues nationales slaves.

Comme il y a chez les Slaves quatre grandes nationalités, de même il y a chez eux quatre langues littéraires prédominantes. Pour juger l'importance de ces langues, il suffit de réfléchir que le nombre des Européens qui les parlent est de 80 millions d'hommes, sans compter les peuples soumis ou incorporés aux Slaves, et qui obéissent à des lois promulguées en slave.

Au berceau même de toutes les littératures slaves se trouve une langue anté-historique, d'origine inconnue, et que nous appellerons par excellence le *slavon*, langue sacrée des églises d'Orient, idiome qui n'existe plus qu'à l'état de langue morte, à peu près comme le latin en Occident, mais qui forme par cela même le point de départ de toutes les littératures slaves. Les quatre langues vulgaires se groupent donc autour de ce religieux et primitif idiome, qui a possédé jusqu'à ce jour ses livres à part, ses écrivains et ses imprimeries spéciales.

Les autres langues slaves ont subi, comme les peuples qui les parlent, deux grandes influences, celle du génie grec et celle du génie latin. Au rite grec, et par conséquent à la civilisation orientale, appartiennent les deux langues illyrienne et russe. Les deux littératures polonaise et bohême se sont au contraire inspirées du latinisme; et la civilisation occidentale s'est combinée, dans leur développement, avec les idées slaves.

Le plus perfectionné, le plus lu, le plus influent de tous les dialectes slaves est sans contredit le polonais. Il ne faudrait pas néanmoins mesurer la puissance de cette langue à l'étendue du territoire, ni même au nombre d'hommes sur lesquels elle règne. L'étendue de territoire qu'embrasse l'idiome polonais paraîtrait presque insignifiante, comparée à l'étendue géographique des domaines de la langue russe. La puissance réelle du polonais doit donc se mesurer à l'étendue de son influence morale; et sous ce rapport on ne doit pas craindre d'affirmer que cet idiome lutte sans désavantage contre son rival moscovite. En effet, il n'y a plus actuellement peut-être une seule ville slave où ne se trouvent des lecteurs assidus des ouvrages polonais, tandis que la littérature officielle de la Russie demeure inconnue très souvent aux Russes eux-mêmes.

Envisagé au point de vue purement philologique, le polonais a quelque chose à la fois du grec ancien et du français. Il se prête avec une égale aisance à l'expression des sentiments les plus tendres et aux mou-

vements oratoires les plus impétueux. Pour la grâce, la mélodie, la force des pensées, les *Discours parlementaires* de Stanislas Potocki pourraient soutenir le parallèle avec ceux de nos plus grands orateurs. Les *Discours funèbres* de l'évêque Jean Voronicz rivalisent, pour la magnificence du style, avec les *Oraisons* de Bossuet. En poésie, le polonais présente des modèles de tout genre. Le défaut de cette langue, c'est d'être en quelque sorte trop savante. Aussi, à force d'atticisme et de finesses de langage, a-t-elle fini par perdre beaucoup de la grandiose et naïve simplicité naturelle aux idiomes slaves.

La langue polonaise se partagea longtemps en trois branches : le *mazure*, qui s'étend très avant en Russie ; — le dialecte du royaume ; — celui du grand-duché de Posen et de la Silésie. Observons toutefois que ces différences sont aujourd'hui presque entièrement effacées. Plusieurs dialectes secondaires, étroitement affiliés au polonais, prolongeaient durant le moyen-âge, vers l'Occident, la puissance de la Pologne. Sous le nom général de Vendes, des peuplades d'origine et de mœurs plus ou moins polonaises couvrirent, jusqu'au x[e] siècle, les deux rives de l'Elbe, la Saxe avec ses différents duchés, la moitié de la Prusse, le Hanovre, une partie même du Holstein. Les Slaves de la Poméranie et du Mecklembourg, tout comme ceux de la steppe sablonneuse où s'élève aujourd'hui Berlin, parlaient un dialecte à demi polonais, et formaient plusieurs états indépendants, qui

résistèrent, jusqu'au XIIe siècle, à tous les efforts des conquérants germaniques. Enfin, subjugués par l'Allemagne, ils se virent soumis au servage le plus abrutissant, et à des vexations dont il ne leur était possible de se délivrer qu'en renonçant à leur langue et en se faisant Allemands. C'est ainsi que les indigènes de la Saxe actuelle sont peu à peu devenus teutons. Les derniers habitants de Leipzig parlant slave, moururent vers la fin du XIVe siècle. Adelung, dans un travail sur le style allemand, a tâché de prouver que la finesse de prononciation qui caractérise aujourd'hui les Allemands de la Saxe, est due à leur origine slave.

La contrée où l'idiome polono-vende se conserva le plus longtemps, fut cet angle du Hanovre environné par la mer et appelé principauté de Lunebourg. Là, séparés de leurs maîtres teutons, les Vendes purent garder leur langue jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Enfin les persécutions civiles des employés allemands parvinrent à consommer l'œuvre des barons féodaux. Ce fut en 1751 que la principauté de Lunebourg vit célébrer à Voustrov le dernier office religieux en langue vende. Une destinée encore plus cruelle frappa les Slaves du Brandebourg, appelés Oukrainiens, parce qu'ils formaient comme la frontière (*Oukraine*) de la Pologne vers l'Occident. Ces Oukrainiens furent presque tous exterminés, dès le XIIe siècle, par Albert, surnommé l'Ours. Cependant leur dialecte, appelé dialecte prussique, était encore parlé autour de Berlin au XVIe siècle; mais, vers la

fin du XVIIe, cet idiome, absorbé par la conquête allemande, n'était déjà plus connu que des vieillards. Les vieillards moururent, la langue s'éteignit, et les Prussiens perdirent bientôt le souvenir, mais non les traits distinctifs de leurs aïeux slaves ; car la spontanéité, l'élégance, l'enthousiasme patriotique, tout ce qui rend les Prussiens supérieurs aux autres Allemands leur vient précisément de leur origine polonaise et slave. Cependant, loin de se laisser émouvoir par cette pensée en faveur de la Pologne, les Prussiens n'en semblent aujourd'hui que plus empressés de s'unir au reste de l'Allemagne pour étouffer la langue et la littérature polonaises ; mais on peut espérer que leurs efforts seront vains. Si même les puissances coalisées parvenaient à détruire la nationalité de la Pologne, elles ne détruiraient pas pour cela sa langue et sa littérature. Désormais cette littérature est devenue essentielle au développement du monde slave ; elle est le lien providentiel qui renoue ce monde avec l'Europe.

Immédiatement au-dessous du polonais se place l'idiôme bohême, également divisé en trois variétés : le tchekh, le morave et le slovaque. Le bohême, par ses origines, se rattache si intimement au polonais, que ces deux langues paraissent, à l'entrée du moyen-âge, n'en avoir formé qu'une seule. Dans la théorie qui fait venir de l'Illyrie les trois nations, comme les trois langues slaves du nord, il est clair en effet, que le dialecte plus tard appelé polonais, avant d'arriver

en Pologne, dut d'abord traverser la Bohême, et y séjourner au moins quelques siècles. Ainsi, le bohême et le polonais composèrent primitivement une unité, l'unité slave occidentale, destinée à servir de contrepoids à l'unité slave orientale, formée par le russe et l'illyrien. Quoique unis par la religion, les dialectes slaves d'Orient sont loin d'avoir entre eux les rapports intellectuels qui rapprochent le bohême et le polonais. Ce qui malheureusement paralyse l'action du bohême et de sa littérature, ce sont les provincialismes dont il n'a point encore pu se purger. L'avantage principal du polonais sur tous les autres dialectes slaves, c'est d'avoir, au contraire, ramené à l'unité les éléments divers qui le constituaient primitivement. Cette unité est même si complète, que le russe ne peut lutter, sous ce rapport, avec le polonais.

L'idiome russe se trouve jusqu'à ce jour scindé en deux grands dialectes, le ruthénien et le moscovite, dont les différences sont encore fortement tranchées. Nous ne compterons pas une troisième variété, beaucoup moins marquée, celle du *bielo-russe*. Parlé dans presque toute la Litvanie, à Grodno, à Bialystok et jusqu'en Volhynie, ce troisième dialecte est trop vivement pressé entre les deux influences polonaise et moscovite pour avoir conservé une existence littéraire. A la vérité, dans les temps anciens, les trois dialectes russes qui correspondaient aux trois divisions primitives de la Russie, *blanche*, *rouge* et *noire*,

ces trois dialectes avaient chacun sa littérature à part, tout comme les trois Russies avaient chacune un gouvernement et des princes particuliers très jaloux les uns des autres ; mais ces princes, à force de se combattre, ont fini par s'entre-détruire. Pour échapper à des milliers de tyrans, le peuple a laissé croître l'autocratie au-dessus de leurs têtes, et les tsars moscovites, après une lutte opiniâtre, ont fait de leur idiome la seule langue littéraire de l'empire.

Le ruthénien ou malo-russe est resté toutefois la langue populaire des provinces méridionales. Ce dialecte qui règne sur les steppes depuis le Kouban jusqu'aux Karpathes, et depuis Odessa et la Crimée jusqu'en Galicie, ce dialecte a conservé une sorte de littérature nationale, représentée par les chansons des paysans, des guerriers et des classes inférieures. Une variété du ruthénien, sous le nom de *roussniaque*, s'étend par la Boukovine jusque dans le nord de la Hongrie, sur les comitats de Marmaroch, Ung et Bereg. Parlé par treize millions de Slaves des plus intelligents, le ruthénien aurait pu devenir une langue littéraire du premier ordre ; mais, refoulé à la fois par le moscovite et le polonais, il perd chaque jour du terrain.

Quant au moscovite, la position centrale des populations qui l'ont adopté lui permet de se répandre de plus en plus dans toute la Russie. De Moscou et de Pétersbourg, il s'est propagé jusqu'en Sibérie et sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Il n'y a pas

d'autre langue européenne qui occupe sans interruption un aussi vaste espace. On pourrait ajouter qu'il n'est peut-être pas d'idiome au monde qui soit prononcé dans les contrées où il règne d'une manière aussi uniforme que le moscovite ; cette langue du commandement est parlée avec une précision toute militaire. Il est impossible de distinguer d'une province à l'autre la moindre nuance d'accent. On doit regretter que ce dialecte soit mêlé de mots finnois et mongols qui parfois en altèrent profondément le caractère slave. Néanmoins, au milieu de ses mongolismes anciens et de ses gallicismes modernes, le moscovite a conservé les principales qualités du slavon : une extrême flexibilité de tournures, la concision des périodes, quelque chose à la fois de musical, d'impératif et d'héroïque.

Ces dernières qualités se révèlent plus nettement encore dans l'illyrien ou le iugo-slave que dans le russe. L'illyrien est parlé vers le sud depuis les monts du Frioul aux environs d'Udine en Italie jusqu'au fond de l'Albanie, et à travers la Macédoine jusqu'à la mer Égée. Au nord, l'illyrien retentit tout le long du Danube ; il s'étend depuis Sillian dans le Tyrol jusqu'au banat de Temesvar et jusqu'aux bords du Pruth en Moldavie. Le territoire géographique de la langue iugo-slave est, après celui de l'idiome moscovite, le plus vaste entre ceux des quatre idiomes slaves. Le polonais lui-même est loin d'avoir un domaine aussi étendu. Pourtant, des quatre grandes

littératures slaves, la moins connue est celle de l'Illyrie. A peine l'Europe sait-elle qu'il existe dans ce pays une littérature nationale.

Peut-être objectera-t-on que cela même prouve l'insignifiance du mouvement littéraire iugo-slave, et que, si ce mouvement n'a pas encore été remarqué, c'est sans doute parce que les Iugo-Slaves ont jusqu'ici trop peu fait pour intéresser le monde savant. Il ne faudrait pas pousser ce raisonnement au-delà de certaines bornes. La littérature illyrienne, quoique encore peu avancée, a pourtant eu dans Raguse, du quinzième au dix-septième siècle, une période brillante. On fait même remonter l'école ragusaine jusqu'au douzième siècle, époque où paraissent déjà des poëmes et des chroniques dans le dialecte de la Serbie et de la Dalmatie, et le savant Chafarjick va jusqu'à soutenir que l'illyrien a été de tous les idiomes slaves celui dont la marche progressive a jusqu'à nos jours été la plus régulière. On peut du moins affirmer que, par l'abondance des voyelles, par l'heureuse fusion des sons doux et des sons rudes, la langue serbe est à la fois la plus harmonieuse et la plus héroïque, la plus douce et la plus mâle des langues slaves. Elle commande avec plus de fermeté que le russe, elle flatte, caresse et gémit avec plus de douceur que le polonais; elle sait au besoin heurter entre eux les sons avec plus de rudesse expressive que le bohême. Dans son *Voyage au Monténégro*, fait par ordre de Napoléon, Vialla de Sommière, qui ne se doutait pas que cette langue fût slave,

et qui y voyait un dialecte grec, dit que l'idiome illyrien est *riche, laconique, harmonieux, oratoire*, qu'*il s'emploie aussi heureusement à chanter les douceurs de l'amour que les hauts faits et les sanglants trophées de Mars*; que *c'est en un mot la langue des héros*.

Il faut regretter qu'une foule de variétés provinciales éparpillent encore en tendances opposées la puissance morale de cette langue. La littérature, comme la nation iugo-slave, est encore la moins centralisée d'entre les quatre littératures et les quatre nations slaves. Parmi les branches diverses dont cette famille se compose, l'une, celle des Bulgares, forme presque une nationalité à part de plus de quatre millions d'individus; mais les patriotes commencent à ouvrir les yeux sur les conséquences de ce fatal morcellement. L'Illyrie marche donc vers l'unité et s'en rapproche chaque jour davantage. En mettant à part le bulgare, qui forme une sorte de langue isolée (et dont le développement, nous n'hésitons pas à l'affirmer, serait un malheur), il y a en Iugo-Slavie trois différents dialectes ou plutôt trois variétés de la même langue : le serbe, le croate et le vende. Après s'être disputé durant des siècles la domination littéraire, ces trois idiomes ont enfin cessé de se combattre. Les deux plus faibles ont volontairement reconnu la suprématie du plus fort, de l'idiome serbe. Proclamé maintenant comme leur seule langue littéraire par huit millions d'hommes, le dialecte illyro-serbe a devant lui un bel avenir, et, si l'Europe l'encourage, il pourra opposer

un jour une heureuse résistance à l'extension de la langue et de la littérature russes parmi les Slaves du midi.

TROISIÈME TABLEAU.

LE PANSLAVISME.

OU

Du mouvement unitaire des peuples de race slave.

L'Europe tend à l'unité, et pour y arriver, la Providence qui la guide pousse d'abord les divers rameaux de chaque race à ne faire qu'un seul corps, en attendant que, par suite des lents progrès de la civilisation, les races et les langues, distinctes et différentes de génie et d'origine, s'amalgament également les unes dans les autres, pour ne plus former qu'une grande république de nations libres. Ainsi s'explique le mouvement d'unité des populations teutoniques, mouvement qui, une fois consommé, comme il semble qu'il le sera bientôt, déterminera un travail d'assimilation analogue chez les peuples occidentaux, obligés, pour faire face à l'Allemagne, de se coaliser eux aussi en une grande unité latine ou celto-romane. Or, si l'on trouve ce fait naturel pour l'Occident, comment ne le serait-il pas de même pour le monde

Slave? Pourquoi trouver mauvais qu'au *pangermanisme* envahisseur et conquérant, le *panslavisme*, vienne faire équilibre?

Le tableau précédent nous a déjà montré dans quels rapports d'influence et de développement se trouvent vis-à-vis l'une de l'autre les quatre langues et littératures nationales de la race Slave. Ces quatre littératures et nationalités ont, quant à leur génie fondamental, les mêmes ressemblances, les mêmes analogies qu'offrent entre elles les langues romanes d'Occident. Malheureusement, dans les temps modernes elles se sont constituées réciproquement en état d'opposition systématique. Un funeste esprit d'antagonisme s'est surtout développé en Pologne et en Russie; il a créé entre ces deux grand pays des barrières politiques et religieuses infranchissables. En effet, la Pologne fut dès l'origine dans le monde Slave l'organe du latinisme et de la civilisation occidentale. La Russie au contraire se porta comme champion de l'église grecque et des institutions orientales. De là le choc continu des deux camps, et ce long cri de guerre qu'ils font entendre l'un contre l'autre à travers les siècles. Quoique moins divisés entre eux que les Polonais et les Russes, les autres peuples Slaves sont pourtant loin d'être unis. Des défiances de tout genre les empêchent de se tendre la main, de marcher vers un but commun. Aussi les conséquences terribles du *divide et impera* pèsent-elles sur eux de tout leur poids.

Cependant toute l'histoire des peuples Slaves prouve

que cet antagonisme est un état anormal, contraire à leur génie, un fait factice et violent, destiné, s'il se perpétue, à vicier le développement de la race entière, et à la plonger peut-être dans un esclavage sans remède. Aussi tous les slavistes dont la pensée se meut un peu au-delà de leur propre nationalité, sont-ils préoccupés des moyens de faire cesser enfin les rivalités intérieures. Les uns se bornent à une propagande purement littéraire, les autres ne croient la conciliation possible que par un affranchissement préalable des nationalités ou bien par leur absorption définitive dans l'empire russe. Ces derniers assignent ainsi à leur action littéraire un but tout politique.

I

Du panslavisme littéraire.

Parmi les slavistes purement littéraires se distinguent les savants bohêmes. Armés de toute la supériorité d'érudition qu'ils doivent à leur éducation allemande, ils comparent sans cesse entre elles les littératures, les nations slaves, et s'efforcent aiusi d'opérer un rapprochement de plus en plus désirable entre leurs frères de race. Les écrivains russes et polonais s'accusent sans cesse de partialité et se refusent toute confiance ; ils écoutent au contraire, sans aucun soupçon préconçu, la parole du savant bohême, qui, n'étant pas, comme le Russe, juge et partie, offre des gages d'une plus saine appréciation. De tous les moyens imaginés par les érudits bohêmes pour rapprocher entre eux les différents peuples slaves, le plus notable, le plus efficace, est celui que Kollar et Chafarjik ont désigné par le nom de *vzaiemnost* (réciprocité). Conçu comme système d'action, le *vzaiemnost*

n'est pas autre chose qu'une espèce de panslavisme dans l'ordre linguistique et intellectuel. Ce panslavisme des savants, qu'il faut examiner d'abord, nous mènera comme un fil conducteur au panslavisme des peuples.

S'étant réveillée, au commencement de ce siècle, d'un long assoupissement, la nationalité bohême, après avoir tenté de se créer par ses seules forces une littérature indigène, ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle n'était plus en état de développer le génie de sa propre langue, ni même de la conserver dans sa pureté individuelle, sans s'aider de la connaissance et du concours des autres idiômes slaves. C'est ainsi qu'on arriva peu à peu à se convaincre que les quatre langues slaves forment ensemble un groupe indivisible, et que leur isolement les a seul empêchées, durant tant de siècles, d'arriver à un état florissant. Tout en reconnaissant comme nécessaire le développement propre et individuel, l'existence séparée de chacune de ces quatre littératures, on chercha donc à établir entre elles des relations de famille, une espèce de solidarité intellectuelle, d'après laquelle les progrès, les conquêtes, accomplis par chaque langue slave, devraient tourner à l'avantage des autres.

Il est remarquable que la contrée où ce panslavisme littéraire et contemporain rencontra dès sa naissance le plus de prosélytes fut cette même Slovakie où le premier panslavisme qui ait existé, le panslavisme religieux des apôtres Cyrille et Méthode, fondateurs de

la liturgie slave, avait trouvé dès le neuvième siècle ses plus zélés défenseurs. Le dialecte des Slovaks tient une espèce de milieu entre les dialectes slaves, à peu près comme les Karpathes, que ce peuple habite, forment le centre, la citadelle, le nid primitif de la race. On comprend donc que les Slovaks de Hongrie aient saisi les premiers, et avec le plus d'ardeur, l'idée du panslavisme littéraire ou de la solidarité intellectuelle entre les diverses nations slaves. Ce fut peu de temps après 1815 que les premiers germes de ce panslavisme furent jetés dans les esprits. A cette époque, Varsovie, Vilna, Pétersbourg, voyaient se former des sociétés secrètes, où Russes et Polonais entraient ensemble dans le dessein d'obliger l'empereur Alexandre à donner à ses peuples une constitution plus ou moins modelée sur la constitution française. Tandis que ces sociétés s'organisaient dans l'ombre, les Bohêmes et les Illyriens de la Hongrie formaient à découvert des associations à la fois savantes et patriotiques pour réveiller au sein des peuples slaves, par des publications littéraires, le sentiment endormi de la nationalité. Une académie illyro-serbe, fondée à Novisad sous la direction du célèbre Chafarjik, commença à répandre parmi la jeunesse l'amour du dialecte illyrien et des idiomes qui lui sont affiliés. Enfin une réunion de riches propriétaires, formée dans la Slavonie hongroise sous le nom de *Serbska Matitsa (la Ruche serbe)*, fournit les fonds nécessaires pour la publication d'une *revue* serbe, destinée à propager les principes pansla-

vistes, qui avaient déjà présidé à la création de l'académie illyrienne de Novisad. Depuis lors, cette *revue* n'a pas cessé de paraître. Son influence se combine avec celle d'un autre organe encore plus important du panslavisme, le *Tchasopis tcheskeho museum* (*Annales du musée de Bohême*), qui se publie à Prague, également aux frais d'une société riche et animée des intentions les plus généreuses.

Autour de ces sociétés, toutes pacifiques et exclusivement littéraires, n'ont pas tardé à se grouper des sociétés moins paisibles, surtout depuis la révolution polonaise de 1831. Dans la plupart des universités des pays slaves, les étudiants et toute la jeunesse éclairée ont commencé à fonder des casinos et des lieux de réunion, pour s'y procurer et pour lire les journaux et les ouvrages remarquables qui se publient dans toutes les langues slaves. Il en est résulté une fermentation inaccoutumée des esprits. Le public russe lit avec sympathie les publications polonaises; les Illyriens s'intéressent aux recueils publiés à Prague, et les Bohêmes aux recueils de la Croatie. Ce mouvement ne peut avoir qu'une heureuse influence. Une telle réciprocité élargira les idées, propagera la civilisation parmi les Slaves, dissipera les préjugés réciproques qui les ont jusqu'ici empêchés de se comprendre, et qui ont amené leur commune oppression. La littérature y trouvera un avantage immense. Ce qui a surtout paralysé les écrivains slaves, c'est qu'un public suffisant pour la vente et l'écoulement de leurs ou-

vrages leur a manqué jusqu'à ce jour. Tous ceux d'entre eux à qui le destin avait refusé une fortune patrimoniale étaient donc condamnés irrévocablement à la misère. Si au contraire les Slaves éclairés s'accoutument à lire tous les ouvrages remarquables publiés dans les quatre langues slavones, alors les auteurs slaves pourront tirer de leur plume des ressources d'existence matérielle dont ils ont jusqu'ici été privés.

En outre, une communication plus intime entre les quatre dialectes slaves aidera les écrivains à purifier peu à peu leur style d'une foule d'expressions étrangères qui l'ont envahi et le dénaturent. Telle idée qui se trouve en russe rendue par un mot tatar, se trouvera en polonais exprimée par un mot slave. Telle tournure allemande en Bohême pourra se modifier par une tournure plus nationale empruntée à l'illyrien. Loin de se nuire par ces emprunts mutuels, les langues slaves se complèteront, et pourront recouvrer avec le temps leur pureté primitive. Malheureusement les gouvernements absolus qui entravent les communications politiques des Slaves entravent aussi leurs communications littéraires. C'est donc hors des pays slaves que pourraient se tenir le plus facilement des espèces de congrès entre les slavistes des différentes nations. Demeurant tout-à-fait étrangères à la politique, ces réunions, modelées sur les congrès annuels des savants allemands de Prusse, d'Autriche, de Bavière, pourraient attirer des hommes des nuances les plus opposées, mais s'accordant tous à désirer

D'intimes et continuels rapports, facilités par le peu d'étendue territoriale des petits états de la Grèce, unissaient entre elles les diverses peuplades de la race hellénique. Entre les nations slaves, les mêmes rapports n'existent pas ; l'immense étendue de territoire qu'elles occupent rend leurs communications beaucoup plus difficiles. Voilà pourquoi les divers dialectes slaves diffèrent entre eux beaucoup plus que les anciens dialectes grecs ; mais la nécessité de les mettre en contact, d'assurer par la solidarité littéraire le développement normal et simultané de chacun d'eux, cette nécessité est de plus en plus sentie par tous les slavistes, et, on peut le dire, par les gouvernements eux-mêmes. Delà les chaires publiques de littérature slave déjà établies sur tant de points différents.

Le premier résultat du panslavisme littéraire devra être d'abattre toutes les barrières morales élevées par le despotisme pour séparer les peuples. Le panslavisme sera dans l'Orient slave ce que sont en Occident les chemins de fer. Le Panslavisme comblera les abîmes. Même séparé politiquement, même servant des monarques ennemis les uns des autres, sujet du sultan, ou de Frédéric-Guillaume, Polonais, Moscovite ou Illyrien, tout vrai Slave, faisant taire ses opinions de parti, tendra à son frère malheureux une main amie. En tout ce qui ne nuira pas à sa patrie particulière, il soutiendra les autres patries slaves, et jouira du progrès fait par chacune d'elles dans les voies de l'émancipation.

Sans doute les partisans de l'insurrection militaire

sont peu favorables aux panslavistes; ils se moquent de ces paisibles et inoffensifs savants qui prétendent amener sans effusion de sang une transformation sociale, qui croient que les idées libérales triompheront par leur propre force, comme si les idées, privées d'un levier matériel, étaient autre chose qu'une impuissante rêverie, une vaine science au profit des despotes! Les rois absolus, nous dit-on, ont, eux aussi, des idées à leur service, et de plus ils ont des baïonnettes pour les faire exécuter. Comment donc les idées émancipatrices résisteront-elles, livrées sans arme à cette double attaque de l'ennemi? On peut répondre qu'il y a du moins ceci de rassurant dans les tendances du siècle, que, malgré son apathie, son amour de l'or et son culte des faits accomplis, notre époque a pourtant conservé un respect invincible pour les droits internationaux. Les diversités de mœurs et d'institutions ne nous choquent plus comme elles choquaient nos pères; on a enfin reconnu le droit de vivre aux races inférieures et aux petits peuples tout comme aux grandes nations. Toute tentative du fort pour absorber le faible excite aujourd'hui la réprobation. C'est ce sentiment désormais général qui me paraît assurer le développement égal et parallèle des quatre dialectes slaves, même en dépit des pouvoirs constitués qui paralysent les uns au profit des autres; mais, pour triompher des obstacles, il faut que la solidarité soit franche et complète. Pour obtenir d'être appréciés et admirés du public russe, il faut que de leur côté les critiques polonais apprécient

à leur juste valeur les écrivains moscovites; il faut que l'enfant de la Pologne ne soit plus seulement Polonais, mais Slavo-Polonais, que le Moscovite se sente Slave avant de se sentir Russe, qu'il ne se croie pas instruit tant qu'il ne sera pas arrivé à pouvoir lire des revues et des journaux non-seulement dans sa langue, mais encore dans les langues polonaise, bohême, illyrienne. Grâce à ces communications, les différents dialectes de la race puiseront les uns dans les autres une force nouvelle; ils se protégeront réciproquement contre l'invasion étrangère, ils s'entr'aideront même à perfectionner les traits de leur physionomie individuelle, en la rendant plus conforme au type général slave; à peu près comme dans l'ordre de la civilisation un peuple est d'autant plus puissant, développe d'autant mieux sa propre nationalité, qu'il se donne des lois plus libérales, plus en harmonie avec les tendances communes du genre humain.

II

Du panslavisme politique et fédéral des peuples.

Comme toute conception dans l'ordre des idées aspire à se réaliser dans l'ordre des faits, il s'ensuit que le panslavisme n'est pas seulement une question littéraire: c'est encore une question politique, une question sociale. Quel système politique, quelle organisation sociale fera-t-on dériver du panslavisme? Ce problème, au point de vue théorique, peut se résoudre en quel-qu .

Il y a quatre langues et quatre littératures slaves : or une langue littéraire, c'est une nation ; il y a donc quatre nationalités slaves. De même qu'en littérature ces nations, se déclarant solidaires, cherchent à se faire de mutuels emprunts, à s'enrichir chacune avec le travail de toutes, de même en politique elles doivent se prêter un appui réciproque pour atteindre un but qui leur soit commun et cher à toutes également. Ce but, quel sera-t-il? Il semble que pour tout homme in-

dépendant il ne peut être autre que la plus grande civilisation et la plus grande liberté possibles de tous les Slaves. Le démembrement d'une des quatre nations slaves par les trois autres, ou l'absorption des trois plus faibles par la quatrième, serait-ce de la solidarité? serait-ce là du panslavisme? Les Russes eux-mêmes n'osent pas le soutenir.

Le seul panslavisme politique qu'indique la nature, le seul que réclament les masses, c'est donc avant tout l'affranchissement des quatre nationalités slaves; et, comme une de ces quatre nationalités jouit déjà de son gouvernement propre et indigène, il s'agit de faire obtenir aux trois autres le même avantage. Voilà le but définitif de tous les panslavistes sincères. Ils se proposent d'organiser une sorte d'assurance mutuelle, une ligue tacite, mais effective, pour l'émancipation; ils voudraient surtout amener une coalition des trois nationalités slaves démembrées, et leur persuader d'unir leurs efforts pour redevenir enfin ce qu'elles étaient jadis, des états indépendants. Le panslavisme des patriotes est sans doute encore loin de se montrer aussi affermi dans sa marche que le panslavisme des savants. La raison de l'infériorité du premier est toute simple; la police le persécute et travaille partout à le dissoudre, pendant qu'elle tolère l'autre. Cependant, quoiqu'ils poursuivent des buts différents, l'un et l'autre sont intimement liés. Leur propagande se confond sous plus d'un rapport, et notamment dans les universités, où est leur principal foyer. Cette propagande présente

trois degrés d'initiation. Au premier degré se placent les nouveaux convertis, ceux qui, longtemps indifférents à la gloire et aux souffrances de leur patrie, sentent enfin naître en eux le goût de la langue et de la littérature nationales. Au second rang des initiés sont ceux qui lisent depuis longtemps les livres slaves, qui favorisent l'épanouissement de la langue et des lumières chez leurs compatriotes, mais qui tremblent à l'idée de se jeter dans des projets d'affranchissement politique. Au troisième rang enfin sont ceux qui regardent la littérature comme une lettre morte, tant qu'elle ne pousse pas au dévouement, à l'action. Ces derniers proclament hautement qu'une littérature sans nationalité est une fleur sans parfum; ils veulent unir la plume et l'épée. Le nombre de ces hommes résolus augmente tous les jours; mais il est encore, il faut bien l'avouer, beaucoup trop restreint pour agir. Voilà pourquoi le panslavisme jusqu'à présent a été surtout une question littéraire, débattue dans les universités et parmi les érudits.

Cette existence jusqu'ici trop scientifique du panslavisme explique aussi comment les agents du tsar ont pu donner le change en Europe sur les tendances des patriotes slaves, et faire entendre, au lieu du cri de *solidarité*, celui d'*unité gouvernementale* de la race slave. Les hommes du *statu quo* objectent continuellement que la nationalité russe a acquis sur ses trois sœurs une prépondérance trop marquée pour qu'elle puisse la perdre jamais. Loin d'accepter cette objection

comme sans réplique, on peut, au contraire, affirmer que les trois nations opprimées du monde slave, si elles s'entendaient pour réclamer de concert leur indépendance, dicteraient sans peine la loi aux Russes, car elles sont beaucoup plus fortes, même numériquement, qu'on ne suppose en Europe. La nation bohême, la plus faible des trois, compte déjà plus de sept millions d'individus, tant dans le royaume de Bohême proprement dit que dans la Moravie et la Slovakie hongroise, provinces qui toutes parlent la même langue, et reconnaissent un même principe national. Les Illyriens d'Autriche, de Hongrie et de Turquie forment une population de 10 à 12 millions. Enfin la nationalité polonaise peut ranger sous sa bannière de 20 à 22 millions d'hommes, en y comprenant les 10 à 12 millions de Ruthéniens, tant Malo-Russes que Kosaques, qui, bien que parlant une langue différente du polonais, sont rattachés à la Pologne par tous leurs souvenirs historiques, et par tous leurs intérêts matériels et moraux ; car ils ne pourront jamais, sans l'aide de la Pologne, reconquérir leurs anciens priviléges, Ainsi les trois nationalités slaves subjuguées composent un ensemble de plus de 40 millions d'hommes. La quatrième nation, celle des Moscovites, forme, il est vrai, un corps assez compact de 35 millions d'individus sans ses annexes ; agglomération assurément redoutable, mais dont le triomphe serait douteux dans une lutte contre ces trois autres nations slaves réunies. Chez les 40 millions de Slaves non moscovites, qu'a-

nime un même désir d'émancipation nationale n'y a-t-il pas les éléments d'une ligue assez imposante pour mériter l'attention sérieuse des hommes d'état?

Il faut malheureusement regretter que les plus actifs des patriotes polonais donnent peu dans ce système. Voyant avec quelle habileté et quel succès la diplomatie de leurs ennemis exploite le réveil politique des Slaves du Danube, la plupart des Polonais ont adopté l'expédient trop facile de nier l'existence de ces nationalités, dans lesquelles ils craignent de voir un jour des rivales de leur propre patrie ou des auxiliaires du tsar. Nier un mal, ce n'est pas le détruire. Pour paralyser les prédications du panslavisme russe chez les Illyriens et les Bohêmes, il faut savoir lui opposer un panslavisme d'un autre genre : celui qui se fonde sur la distinction des nationalités et la conquête à frais communs de l'indépendance, qu'elles doivent se garantir les unes aux autres. C'est ainsi que le noyau de 10 à 12 millions d'hommes qu'on pourrait appeler les Polonais pur sang attirerait facilement à sa cause, par un principe plus largement fédéral que celui de l'ancienne Pologne, les Ruthéniens, les Malo-Russes de l'Oukraine et les Kosaques de la mer Noire. Ces populations sont étrangères par les mœurs et le langage à la Moscovie, qui ne maintient chez eux son idiome comme langue des lois et des livres que grâce à l'éloquence du knout. Il y a donc des éléments pour organiser dans le nord-est de la Slavie une confédération ruthéno-polonaise de 25 millions d'hommes. Dans le

[redacted]

midi un autre corps fédéral de 20 millions de slaves de Bohême, de Hongrie et de Turquie pourrait également, si l'Europe y daignait concourir, se constituer dans une même pensée de résistance nationale contre la Russie et l'Allemagne.

On conçoit qu'un tel panslavisme soit attaqué avec violence d'un côté par les agents du tsar, qui le représentent comme une folie, et de l'autre par les journaux d'Allemagne, qui le dénoncent comme une intrigue russe. Il faudrait nous garder d'ajouter foi à ces dénonciations, et de déposer, en quelque sorte sur l'injonction de nos ennemis, l'arme la plus redoutable que nous puissions tourner contre eux. Loin de s'isoler, la Pologne et son émigration devraient représenter pour l'Europe entière le genie slave dans ce qu'il a de plus sympathique et de nécessaire au monde. Pour triompher, il faudrait que la Pologne devînt la tête du mouvement slave; il faudrait qu'elle imitât la France de 1789, qu'elle appelât à une liberté commune tous les peuples qui l'environnent, et jusqu'à ses bourreaux même. Certes, si les Polonais ont acquis un droit sacré, c'est bien celui de présider à la coalition des peuples opprimés. Ils sont entre tous les Slaves ceux qui ont le plus souffert, ceux qui comptent le plus de martyrs, ceux qui offrent par conséquent le plus de garanties d'un amour sincère de la liberté.

On peut dire que, par ses malheurs même, la Pologne, et principalement l'émigration polonaise, est providentiellement appelée à servir de lien entre tous les

Slaves sans patrie, ou, en d'autres termes, à diriger le mouvement panslaviste. Malheureusement l'éducation et le passé des patriotes polonais les rendent peu aptes à jouer ce nouveau rôle. Jusqu'ici absorbés par leurs propres souffrances, ils n'ont pu songer à celles de leurs voisins capables de leur prêter main-forte. L'idéal qu'ils poursuivent, c'est toujours le rétablissement de leur patrie sous la forme et dans les conditions anciennes, conditions telles cependant que les Polonais ne peuvent les formuler sans s'aliéner aussitôt un grand nombre de leurs frères slaves. « Où sont allées, dit en soupirant le poète Karpinski, ces heureuses années de notre gloire, où nous étions parés des couronnes de la terre, où le Bohême, le Hongrois, le Valaque, le fier Prussien, se rendaient à nous, et où le Moscovite venait du nord déposer son sceptre pesant à nos pieds! » Ce n'est pas avec un tel langage que la Pologne pourra transformer sa cause en une question générale de liberté pour tous les autres Slaves. Les Polonais, il est triste de le dire, ont si peu de foi en une confédération slave, qu'en se jetant dans l'insurrection hongroise ils espéraient attirer à eux leurs frères, les Slaves du Danube, et de les faire combattre sous leur drapeau, sans leur avoir rien garanti pour le cas du triomphe.

En général, les Polonais ne voient dans le monde slave que deux éléments : eux-mêmes et les Russes. Aussi, les révolutions de 1848 et 49 ayant échoué, les plus aventureux d'entre les vaincus se sont-ils jetés à

[redacted]

corps perdu dans la propagande moscovite. Supposant chez les ministres de Pétersbourg un revirement d'idées pareil à celui qui s'était opéré dans leurs têtes, ils ont répandu aveuglément les bruits les plus invraisemblables. Suivant eux, Nicolas se serait soudainement épris d'amour pour la nationalité polonaise ; il aurait juré de lui faire reprendre un rôle plus brillant que celui qu'elle avait jamais pu jouer. Il ne mettrait à cette résurrection de la Pologne qu'une condition : celle de son élection spontanée et sincère comme monarque de tous les Slaves. Un grand nombre de propriétaires de Posen et de la Galicie ont envoyé des pétitions au tsar, l'appelant leur protecteur naturel, et le priant d'intervenir. On est allé jusqu'à dire que Nicolas voulait rappeler tous les patriotes exilés en Sibérie depuis 1831, et que des négociations étaient déjà entamées par lui avec les cabinets d'Occident, à l'effet d'opérer par voie diplomatique le retour de toute l'émigration polonaise dans ses foyers.

Sans doute l'ennui de l'exil peut faire passer d'étranges mirages devant les yeux des proscrits ; mais on ne saurait expliquer une transformation aussi inattendue sur le sol même de la Pologne que par des intérêts personnels élevés à l'état de passion. Ces intérêts, cette passion non assouvie, sont le besoin de sécurité domestique et le désir de la vengeance. En effet, la bureaucratie allemande dans ces provinces a tellement abusé de sa position, que le gouvernement lui-même est devenu impuissant contre elle, et doit par

conséquent souffrir toutes ses exactions. La terreur y est telle, qu'on y a vu en 1846 et 48 beaucoup de propriétaires se rendre aux chefs-lieux des districts qu'ils habitent, pour s'y dénoncer eux-mêmes comme complices des révolutionnaires, avec lesquels ils n'avaient jamais eu aucune relation. Ils espéraient par là se faire emprisonner avec leur famille, et garantir ainsi du moins la vie de ceux qui leur étaient chers, vie que les pachas autrichiens ne veulent ni ne peuvent plus garantir contre les paysans égarés.

Les moyens que n'a pas craint d'employer la police autrichienne pour terrasser l'aristocratie polonaise ont éveillé dans le cœur des opprimés une haine implacable. Livrés, traqués comme un troupeau de bêtes fauves par les paysans, dont on leur a aliéné les sympathies, les seigneurs voient grandir de plus en plus l'abîme qui les sépare des classes inférieures. Cet abîme, la vieille noblesse de Pologne s'efforce vainement de le combler : elle se voit arrêtée par les obstacles que lui oppose le gouvernement et par sa propre aversion pour les théories suivant elle extrêmes du parti démocratique. Aussi, préférant de deux maux le moindre, plusieurs d'entre les magnats inclinent-ils de plus en plus à invoquer la Russie, qui est au moins slave, contre l'Allemagne, qui n'a avec les Slaves rien de commun.

Il existe encore une autre cause des progrès de la propagande russe en Pologne, c'est l'avènement du tiers-état ou de la bourgeoisie au pouvoir. Depuis l'oc-

cupation russe, la situation des marchands et des habitants des villes a changé complètement. Tandis que le gentilhomme s'appauvrit partout, le bourgeois accroît ses richesses, et son commerce envahit jusqu'à la Russie même, trop peu avancée dans les voies de la civilisation et de l'industrie pour pouvoir concourir avec les villes polonaises. Le paysan passe peu à peu du joug des nobles sous le joug, comme on le sait, très pacifique des boutiquiers. Les marchands craindraient de voir leur commerce s'amoindrir et leurs industries tomber par suite d'une révolution qui les séparerait de la Russie.

D'un autre côté, la cour de Vienne, exploitant la haine qu'elle a su fomenter entre les nobles et leurs anciens serfs, a enlevé depuis 1846 à tous les propriétaires de la Galicie le droit de justice et de corvée sur leurs terres ; maintenant la loi déclare égaux les paysans et leurs seigneurs devant les tribunaux de chaque cercle. L'aristocratie voit dans cette mesure qui lui est imposée par ses ennemis, une violation des droits imprescriptibles attachés au sol de ses domaines. Elle réclame des indemnités dont le gouvernement est disposé à faire peser tout le poids sur les habitants des villages. Il en résulte une mésintelligence croissante entre les paysans émancipés et leurs maîtres, et chaque jour on voit s'élever des rixes qui souvent dégénèrent en pillages et en assassinats. Dans un tel état de choses, les communes ne pouvant plus maintenir la police sur leurs territoires respectifs, toute l'auto-

rité passe de plus en plus aux employés impériaux et à la gendarmerie mobile, dont les détachements parcourent incessamment les campagnes. C'est ainsi que l'astuce autrichienne a su faire tomber peu à peu le prestige de libéralisme qui avait si longtemps entouré la noblesse polonaise, et qui l'entourerait plus que jamais si elle était laissée libre d'agir.

La même scission entre les paysans et les nobles menace également de s'accomplir en Bohême, où les redevances les plus exorbitantes écrasent l'habitant des campagnes. Quant à la Hongrie, on sait trop à quel misérable rôle se trouvait réduite jusqu'en 1848 toute la partie de la population qui n'est pas noble. L'état des choses n'est que légèrement changé. Aussi l'Autriche pourrait-elle au besoin fomenter dans les cercles les plus arriérés de la Bohême et de la Hongrie, tout aussi facilement qu'elle l'a fait en Galicie, une jacquerie officielle, qui la débarrasserait sans guerre de ses plus illustres ennemis. Les magnats le savent, et, depuis les massacres de Tarnow, ils se sont la plupart abstenus de participer à toutes les insurrections qui viennent de passer sous leurs yeux.

Voilà comment l'imprévoyance des hautes classes et les préjugés aristocratiques conspirent d'un côté avec l'Autriche, de l'autre avec la Russie, pour perpétuer l'oppression. Aussi peut-on dire que, dans le monde slave tout entier, ceux qui défendent le principe des nationalités n'ont plus qu'une seule chance de salut : c'est de se déclarer unanimement contre le

servage, contre les privilèges nobiliaires, et d'en poursuivre énergiquement par tous les moyens possibles une abolition si radicale, qu'elle dépasse les plus séduisantes promesses des cabinets centralisateurs. Le panslavisme fédéral ne triomphera qu'à ce prix des mille obstacles qui l'entourent.

III

Du panslavisme officiel et centralisateur de Pétersbourg.

Frappé des progrès rapides que faisaient les nationalités slaves hors de son empire, le cabinet de Pétersbourg s'imagina, il y a une vingtaine d'années, de contreminer ce mouvement, non point par un travail contraire, mais par un travail analogue, et pour ainsi dire parallèle. D'accord avec leur gouvernement, qui les comblait de faveurs, les slavistes russes prêchèrent un panslavisme nouveau, qui, en littérature, s'efforça de prouver l'identité de ces deux mots : *slave* et *russe*. Veneline et Bulgarine, dans des écrits multipliés, tentèrent de démontrer, par une interprétation captieuse des documents historiques, que tous les Slaves sans exception étaient sortis de la Russie, qui, depuis les temps primitifs, n'avait jamais cessé d'être leur mère commune. L'église schismatique russe fut présentée comme la seule véritable église slave. La langue russe fut vantée partout comme la

plus belle et la plus riche des langues slaves, comme étant surtout bien supérieure au dialecte mou et efféminé de la Pologne. Le conseiller Oustrialof prétendit même établir qu'isolée de l'histoire russe, l'histoire de la Pologne n'a aucun sens. A force d'adresse, l'écrivain officiel parvint presque à démontrer qu'il n'y avait jamais eu de Pologne, et que le nom de nationalité polonaise était un malentendu.

Passant de l'étude à l'action, les savants moscovites ne tardèrent pas à se mettre en campagne. Devenus voyageurs, ils parcoururent en tous sens les pays slaves, sous prétexte d'y rechercher les monuments nationaux, et de les rattacher à l'histoire de la grande métropole. Stroïef et Pogodine se sont, depuis dix ans, montrés, sous ce rapport, d'infatigables apôtres, et, quel que soit l'esprit qui ait dicté leurs recherches, on ne peut nier que ces écrivains n'aient acquis des titres impérissables à la reconnaissance du monde savant; mais il y a dans toutes les publications des slavistes russes un côté qu'on ne saurait trop stigmatiser. Voulant agglomérer toute leur race sous le sceptre des tsars, ils voient, avec une jalousie mal dissimulée, se développer le principe de solidarité entre les nationalités slaves, et ils s'efforcent de substituer à ce lien fraternel le vieux principe de la centralisation romaine.

En outre, ces panslavistes officiels tendent à élever entre les peuples slaves et la civilisation du reste de l'Europe une sorte de muraille chinoise. A les en croire, chacune des diverses races humaines

compose comme un monde à part. Chacune a ses mœurs, ses lois, presque sa religion, et ne saurait se mêler à ses sœurs sans perdre sa force et sa pureté natives. Ce système, qui voudrait parquer chaque race dans son foyer comme dans une triste officine, comme un essaim d'abeilles dans sa ruche, en perpétuant entre les diverses branches de la famille humaine l'aversion et la guerre, consoliderait infailliblement chez les Slaves qui l'accepteraient la domination russe. En effet, s'étant privés eux-mêmes, par une aveugle antipathie pour l'étranger, de tout conseil et de tout secours du dehors, ces peuples, déjà si tristement divisés entre eux, deviendraient bientôt la proie de l'anarchie, et le plus fort parmi eux absorberait les autres. Voilà le calcul des hommes de Pétersbourg.

Ce sont principalement les peuplades slaves du midi que le cabinet russe travaille à s'assujétir. Depuis un demi-siècle, il entoure les Slaves schismatiques de Turquie et d'Autriche d'une protection toute spéciale. Promesses, dons magnifiques, rien n'est épargné pour les séduire. Des ornements sacrés envoyés par la Russie remplissent leurs églises; leurs plus beaux livres liturgiques sont des présents du saint-synode de Pétersbourg. Les principaux personnages d'Illyrie et de Bohême sont pour ainsi dire harcelés d'hommages par les agents russes. Les savants de Prague reçoivent toute sorte de gratifications du tsar : des anneaux en brillants, des décorations même leur arrivent de la Néva, comme récompense des services rendus à la

cause des lettres slaves. Sous cette propagande purement littéraire, les agents moscovites savent cacher une propagande politique des plus actives. Au nom de l'indépendance de toute la race, ils appellent les Slaves subjugués du midi à une coalition avec le tsar contre leurs oppresseurs. C'est ainsi qu'ils prétendent fonder un panslavisme d'un ordre à part, qui consisterait à grouper sous le sceptre des Romanof, et à titre de puissances protégées, les différentes nationalités slaves. Cette pensée perce d'un bout à l'autre de la longue épopée panslaviste du poète slovak, Jean Kollar, intitulée *Slavy Dcera*. Les peuples slaves y apparaissent formant tous ensemble un immense empire que le poète se représente comme une espèce de colosse imité de celui de Babylone dans la Bible. La Russie en forme la tête, la Pologne le cœur, la Bohême et l'Illyrie en sont les bras et les pieds.

Il serait imprudent de contester ce que ces idées ont de séduisant et de dangereux. Il faut bien reconnaître l'existence d'un panslavisme russe; seulement on peut nier qu'il soit slave par son caractère, et qu'il puisse jamais avoir la sympathie d'aucun Slave indépendant. Si le cabinet de Pétersbourg soutient avec tant de zèle ses coreligionnaires du Danube et de l'Adriatique, c'est à la condition que ces opprimés ne s'élèveront jamais, comme ils ont osé le faire en Serbie, à la prétention d'une existence nationale distincte. De ce moment, en effet, comme on l'a vu pour la Serbie, les Slaves protégés du tsar trouveraient aussitôt dans

leur *grand protecteur* leur ennemi le plus acharné. Qu'on parcoure l'histoire de ces protectorats russes, depuis celui exercé sur les derniers rois de Pologne et de Géorgie jusqu'à ceux que le tsar exerce actuellement sur les principautés serbes et moldo-valaques et sur l'empire croulant de la Perse : on verra que ces divers protectorats ont toujours eu et ont encore pour but unique d'empêcher les nations protégées de se relever de leur abaissement et de renaître à l'indépendance. En est-il d'ailleurs autrement de tous les protectorats? Ceux qu'exerce l'Angleterre depuis un demi-siècle en Asie ont-ils un autre but que l'asservissement universel des peuples et la concentration forcée du commerce et de l'industrie du globe sous un seul pavillon? La Russie n'est donc pas plus coupable sous ce rapport que les autres empires.

Évidemment le protectorat russe, par cela même qu'il est protectorat, doit avoir pour conséquence de paralyser, d'asservir les nationalités auxquelles il s'impose. Il a encore un autre résultat non moins funeste, celui d'inoculer aux peuples protégés des mœurs et des institutions contraires à leur génie. C'est ainsi que le système russe des boïards s'est enraciné dans les principautés moldo-valaques, et que de nombreuses tentatives ont été faites par les consuls russes de Belgrade pour introduire en Serbie le système hiérarchique et jusqu'aux *ghildes* ou corporations commerciales de la Moscovie. Le péril est ici d'autant plus grand, que le système russe n'est pas sans avoir de nom-

breux liens de parenté avec les institutions slaves. La civilisation russe actuelle, bien qu'elle soit un mélange d'institutions anglaises et napoléoniennes altérées, repose néanmoins sur un fonds d'idées propres à tous les Greco-Slaves, et ne rencontre pas chez eux l'antipathie qui accueille la civilisation et la police germaniques. La Russie, étant slave, offre aux peuples de cette race plus de garanties de bienveillance qu'aucun autre empire, la même situation politique étant donnée, c'est-à-dire que, dans l'alternative d'avoir pour dominateurs ou des Russes ou des Allemands, les Slaves se tourneront toujours vers les Moscovites, leurs frères de langue et d'origine, avec moins de répugnance que vers l'Allemand, qui leur est absolument étranger. Il ne faut donc pas croire que le système russe actuel, tout en excitant la juste répulsion des Slaves, leur soit assez antipathique pour les jeter aveuglément et sans condition aux bras de l'Occident. C'est là une déplorable illusion de la diplomatie. Cette illusion constitue précisément le plus grand danger de la situation. En faisant entendre à l'Orient greco-slave qu'il ne lui reste plus qu'à opter entre le protectorat de l'Allemagne et celui de la Russie, c'est-à-dire entre deux jougs, on espère que les populations condamnées se résigneront au joug allemand. C'est justement le contraire qui se prépare. « Ayons confiance, se disent tout bas les Slaves, dans le patriotisme du tsar : comme empereur de toute notre race, il suivra des doctrines plus larges que

celles qui asservissent encore le souverain de la Moscovie. La Prusse et l'Autriche ont juré de faire de nous des Allemands. Ce n'est que d'un grand empereur slave que peut nous venir la délivrance. »

Ce qui rapproche le plus de la Russie ses voisins slaves, c'est, sans nul doute, la haine de l'Allemagne. Seule, la Russie se montre à eux comme pouvant les venger des maux qu'ils souffrent. Seule, la Russie, ennemie mortelle de la nationalité allemande, la contremine partout. Tandis que l'Autriche et la Prusse font tous leurs efforts pour *germaniser* leurs provinces slaves, le cabinet de Pétersbourg, comme par représailles, *russise* de plus en plus ses provinces allemandes d'Esthonie, de Courlande et de Livonie. Le schisme greco-russe vient de conquérir en Livonie un si grand nombre de villages, que le saint-synode ne peut trouver assez de popes pour occuper les cures abandonnées par leurs pasteurs protestants. Ces conversions officielles menacent de prendre encore une plus grande extension en Courlande et en Esthonie. Protecteur fanatique de quiconque reconnaît son autocratie religieuse, plein de défiance et de haine contre ceux des nobles de son empire qui obéissent aux prescriptions liturgiques de Luther ou du pape, le tsar s'efforce, en revanche, de se donner pour le père des paysans. Il se montre surtout jaloux de ce titre dans les provinces allemandes et polonaises, et parmi les populations nouvellement converties au schisme. L'émotion causée dans l'Allemagne du nord par ces con-

versions si nombreuses a décidé la noblesse de Livonie à réclamer pour les provinces baltiques le maintien du protestantisme, comme faisant partie inhérente de leurs priviléges; mais les députations diverses envoyées par les nobles livoniens au pied du trône impérial n'ont reçu du monarque qu'une réponse évasive, ou plutôt la réponse a été accablante, puisque, immédiatement après, des mesures ont été prises pour soustraire à l'influence de leurs seigneurs tous les serfs des provinces allemandes de l'empire.

Il y a, dans de tels évènements, matière à de sérieuses réflexions pour les princes du corps germanique. Pendant que ces princes discutent ensemble pour savoir s'ils donneront enfin les constitutions promises depuis 1815, pendant que les populations de cette vaste Germanie, morcelée en une foule de petits états, rêvent la conquête prochaine de leur unité politique, la Russie, plus rapide dans ses mouvements, et sans rêver ni discuter, gagne chaque jour du terrain. Déjà, au moyen de réformes sociales, le cabinet de Pétersbourg *russise* les populations allemandes enclavées dans ses domaines, et laisse entrevoir aux Slaves du dehors le moment où il pourra intervenir, comme juge et comme vengeur, entre eux et l'Allemagne humiliée.

Dès 1846, dans la vingt-huitième séance de l'assemblée des députés de Bade, le représentant Hecker prononçait déjà sur l'avenir des Slaves des paroles qui eurent un long retentissement: « Je crois, avait-il dit,

qu'une catastrophe peu éloignée nous menace. Remarquez le progrès des littératures slaves, et comment s'y développe la conscience nationale. Allez écouter les leçons de la chaire slave de Paris, prêtez l'oreille à ce que disent les Slaves au sein même de l'Allemagne, lisez le testament de Pierre-le-Grand : tout pronostique à notre patrie allemande une des crises les plus graves qu'elle ait jamais eu à subir. Le panslavisme l'envahit sur tous les points. Parcourez la Bohême, la Hongrie, la Croatie : partout où un Slave a son foyer, dans la hutte enfumée du plus misérable serf, vous trouvez appendu le portrait du tsar. A votre question : De qui est ce portrait ? On vous répond : C'est le portrait du *petit père*, du maître qui doit réunir un jour toute notre race en un seul corps. Le jour où cette réunion s'accomplira, je vous le demande, messieurs, comment serons-nous en état d'opposer une force de résistance égale à la force d'attaque des Slaves ? Qui nous assure que leurs dévastations ne surpasseront pas celles des Mongols ? Le panslavisme grandit si rapidement, qu'on peut craindre de le voir prendre bientôt dans le monde le rôle dominateur enlevé successivement aux Romains et à la race germanique. »

Quelque exagération qu'il y ait dans ce discours, quelque faux qu'il soit de dire que tous les paysans slaves ont chez eux le portrait de l'empereur Nicolas, il n'en est pas moins singulier d'entendre de telles paroles tomber du haut d'une tribune allemande. C'est

une preuve des tristes pressentiments qui saisissent de toutes parts l'Allemagne ; le démembrement de la Pologne, accompli par ses rois, la poursuit comme un remords sinistre. Le cours des évènements appellera, dans un avenir prochain, la confédération germanique à protester, à main armée, contre les envahissements de la Russie, et à s'élever comme champion du latinisme contre les exigences à la fois politiques et religieuses de l'Orient schismatique. Malheureusement l'Allemagne ne jouit pas de l'unité que réclame un tel rôle. Après avoir été si longtemps le *saint-empire* d'Occident, l'Allemagne s'est violemment scindée en deux camps. Sur l'un domine la Prusse, principal organe du protestantisme, et par conséquent la plus mortelle ennemie du catholicisme et de Rome ; sur l'autre camp règne l'Autriche, prétendue héritière de l'empire germanique, mais qui ne compte que quelques millions d'Allemands, puissance amphibie dont la tête est latine, mais dont le corps presque tout entier est slave et oriental. C'est avec des éléments si discordants, avec ses milliers de sectes religieuses, et la multiplicité de ses petits états politiques, tous rivaux les uns des autres, que l'Allemagne sera forcée de se lever contre la formidable unité militaire et religieuse de l'empire russe.

Refoulée sur le Rhin par la France, l'Allemagne se flatte de trouver sur le Danube d'amples compensations, et de se frayer, à l'aide de ce fleuve, un chemin d'or vers l'Orient ; mais comme le bassin du Danube est aux trois quarts peuplé par des Slaves, plus l'im-

portance commerciale de ce fleuve augmentera, plus il deviendra un instrument formidable de l'Orient slave contre l'Allemagne et l'Europe. Si elle ne se proposait que son indépendance, l'Allemagne, au lieu de canaliser les passages difficiles du Danube, devrait plutôt en semer le cours de cataractes pour y rendre la navigation impraticable. Il est remarquable que l'Autriche est la seule des grandes puissances qui n'ait jamais fait la guerre aux Russes. Ce fait a une raison plus profonde qu'on ne le pense. En effet, qu'une armée française occupe Vienne, le lendemain de son arrivée elle négocie les conditions de son évacuation. Elle n'est retenue sur le sol autrichien par aucun rapport de consanguinité, par aucun intérêt national direct. Il n'en est pas de même d'une armée russe. Maîtresse de Vienne, elle voit aussitôt autour d'elle l'Illyrie, la Bohême, la Galicie et les Slovaks lui tendre les bras et l'invoquer dans une langue qu'elle comprend. Pour peu que la Russie, dans une telle circonstance, écoutât son propre intérêt, elle organiserait d'un seul coup sur l'Adriatique, en Hongrie et en Bohême, trois états indépendants, qu'elle pourrait, en se retirant, laisser derrière elle à la place de l'empire des Habsbourg.

On ne court pas volontiers de pareilles chances, et, plutôt que de faire la guerre à la Russie, l'Autriche préférerait mettre, comme elle l'a déjà fait tant de fois, toutes ses armées au service du tsar contre la France et l'Occident. Quant à l'Allemagne, supposons

que, réduite, en face de la Russie, aux états non autrichiens, elle parvienne à se centraliser, à grouper ses membres épars en un seul grand empire de trente à quarante millions d'hommes ; il n'est guère à espérer que cette terre classique du protestantisme et de l'anarchie intellectuelle sache créer une unité militaire assez compacte pour contrebalancer celle de la Russie. Le tsar, en effet, n'a pas seulement des armées admirablement dociles, il a toute une nation qui lui obéit comme un seul homme. Ecoutons à ce sujet l'un des panslavistes russes les plus fanatiques, le comte Gurovki, dans son livre intitulé *la Civilisation et la Russie :* « L'autocratie, se tenant toujours en avant du progrès et de ses besoins, ayant sans cesse l'initiative du développement, reste enveloppée de l'auréole, et est la vraie colonne de lumière qui marche devant le peuple... Ce pouvoir est seul en homogénéité avec la Russie... Il est providentiel.... Il est, entre les mains du Tout-Puissant, le burin qui grave et inscrit la présence de la race slave dans les annales de l'humanité..... C'est au profit des destinées et de l'avenir de toute la race que le pouvoir autocratique conduit la Russie à passer sur le corps de ces nationalités stériles qui se sont séparées de la souche, et qui, par leur proximité, pourraient l'endommager ou lui communiquer la corruption qui les a rongées. Au nom de la providence de notre race, l'autocratie fond et consume peu à peu ces diverses nationalités, augmentant par cette absorption l'inten-

sité de ses moyens, et faisant aussi par là avancer l'œuvre de l'unité slave. »

Voilà, ce semble, un langage assez explicite : c'est à la France, c'est à l'Allemagne surtout de le comprendre. Il y a longtemps que Thucydide a dit en parlant des Slaves, qu'il désignait sous le nom général de Scythes : « Si ces peuples s'unissent jamais sous un même chef et dans une même idée, aucune puissance, ni d'Europe ni d'Asie, ne pourra leur résister. » A la vérité, il s'est déjà écoulé des milliers d'années depuis Thucydide, et sa menaçante prophétie ne s'est pas encore réalisée ; mais aujourd'hui, l'ascendant de la Russie change l'état des choses. Heureusement, par suite de la nature indomptable des Slaves, leur réunion sous un seul sceptre suppose dans le gouvernement qui l'accomplira une sagesse administrative, un degré d'équité, une hauteur de civilisation que la Russie n'a point encore atteints. La nature physique elle-même oppose à cette réunion des obstacles plus grands que les tsars ne se le figurent. Quelqu'intimes relations de langue et de mœurs qu'ils parvinssent à faire prévaloir entre les Sibériens de la mer Glaciale et les Dalmates de la Méditerranée, les différences climatériques continueraient cependant de réagir sur l'ordre moral. Le baleinier russe d'Arkangel, à demi gelé sur son tillac, silencieux, endormi, doué de sens tellement grossiers qu'à peine se distinguent-ils de ceux de l'animal polaire, cet homme, qui ne sait qu'obéir et souffrir, rend inutile à ses gouvernants le déploie-

ment de précautions qu'exige le caractère indomptable, spirituel, ardent du Slave des îles dalmates et des bouches de Kataro. Il y a un abîme entre le spartiate slave du Monténégro et le moujik de Moscovie.

Pour que la Russie pût gouverner sans révolte, sans péril pour son intégrité comme empire, des populations si différentes de caractère, d'usages et d'idiomes, il faudrait accorder à chacune d'elles un système administratif particulier et des franchises appropriées à ses besoins. Il faudrait rendre la Pologne à son système propre, restituer à tous les slaves latins leurs lois antiques et une constitution indigène. Or, loin d'admettre ce mode de gouvernement, la domination russe s'efforce d'introduire, partout où elle s'étend, l'uniformité de lois, de langage et même de religion, comme le prouvent sans réplique les persécutions contre les Grecs unis et l'église latine de la Pologne. L'oppression des consciences n'est jamais un moyen durable de gouvernement. Pour centraliser sous son sceptre toute la race slave, le cabinet russe devrait se latiniser lui-même en partie, admettre les institutions libérales et constitutionnelles de l'Occident, et enfin proclamer l'égalité la plus absolue devant la loi pour tous les cultes chrétiens dans son empire. Or, la religion greco-russe est, par son essence même, ennemie d'une telle égalité ; elle est exclusive et veut régner sans partage : d'où il suit que les Slaves qui la professent sont malgré eux rejetés vers l'Orient et séparés de leurs frères latins par les

idées et les tendances. Ce n'est donc que l'apathie et l'inexplicable indifférence de l'Europe occidentale qui laissent prendre à la Russie un ascendant si absolu sur les affaires des Slaves. Les cruautés du tsar envers la Pologne sont plus que suffisantes pour éloigner de lui quiconque peut placer ailleurs une espérance. Ceux-là seuls d'entre les Slaves qui sont entièrement abandonnés de l'Europe invoquent le cabinet de Pétersbourg.

Avant d'obtenir la sympathie des Slaves libres, la Russie devra changer complètement et sa politique extérieure et son organisation intérieure. « Nous aimons, a dit un panslaviste bohême, et nous respectons nos frères de Russie, mais avec les hommes d'état russes nous n'avons rien de commun. Tant que le tsar n'aura pas rendu librement à la Pologne sa nationalité, il y aura entre les Russes et les autres Slaves un mur infranchissable. » Le cabinet de Pétersbourg est tellement convaincu des dispositions signalées par l'écrivain bohême, que, dans toutes ses négociations officielles, il ne lui arrive jamais d'invoquer le principe des nationalités, mais toujours et partout des principes d'humanité et de cosmopolitisme. Trop habile pour se laisser entraîner par le mouvement panslaviste qu'il compte exploiter à son profit, il sait agiter les opprimés sans rompre avec les oppresseurs. C'est ainsi que, dans toutes les branches de l'administration, les Allemands sont constamment traités à l'égal des Russes. On pourrait presque dire que les postes

de confiance sont donnés de préférence aux Allemands. Ce sont eux qui ont dans l'armée la plupart des commandements supérieurs. Qui ne sait que dans le cabinet même de l'empereur la direction suprême des affaires fut pendant de longues années remise à trois Allemands, les comtes de Cancrin, Nesselrode et Benkendorf? Dans les insurrections de Cracovie, de Galicie et de Hongrie, en 1846, 48 et 49, quel rôle a joué le cabinet russe? Constamment le rôle d'allié de l'Allemagne absolutiste. Une armée auxiliaire offerte à l'Autriche dès 1846, est allée en 1849 écraser les rebelles et relever la monarchie. Toutes les pétitions, toutes les adresses secrètes de la noblesse galicienne et hongroise à Nicolas pour obtenir une intervention favorable à leur cause, ont été repoussées dédaigneusement. A toutes ces supplications, le tsar n'a répondu que par des coups de canon et des oukases qui mettaient en état de siége la moitié de son propre empire, et y proclamaient la loi martiale. Il faut le dire, la propagande moscovite en Galicie et en Poznanie est plutôt faite par les Polonais eux-mêmes que par les agents russes. L'autocrate se sent-il donc tellement fort qu'il puisse rejeter jusqu'aux avances que lui fait la fortune, et qu'il ne veuille pas même d'une Pologne qui se donnerait à lui à titre de nation protégée et tributaire? Je ne crois pas qu'on puisse supposer au cabinet russe un tel excès de confiance dans son avenir. Ce qui le fait reculer, c'est la crainte d'un piége de la part de ceux qui l'invoquent. La Russie a devant elle l'exemple

de la Grèce dont elle avait aussi, par ses flottes, ses soldats et son or, provoqué l'émancipation ; et, une fois émancipés, les Grecs ont renvoyé en Russie leurs émancipateurs trop suspects. Le cabinet du tsar craindrait d'avoir le même sort dans les provinces slaves d'Allemagne, et il s'abstient. Ce qui l'arrête aussi, c'est la menace de l'établissement du système constitutionnel en Prusse. Le tsar a un intérêt majeur à maintenir l'absolutisme dans les états qui l'avoisinent, et il sent qu'il ne peut maîtriser l'explosion des idées libérales en Allemagne qu'en s'appuyant sur la force d'inertie de l'Autriche. C'est pourquoi les deux cabinets de Vienne et de Pétersbourg se sentent plus que jamais nécessaires l'un à l'autre. Aussi, loin de se désunir, ont-ils resserré leurs liens depuis les derniers événements, à tel point que la Russie, sans interrompre pour cela le travail de ses agents panslavistes, n'a pas craint de se déclarer officiellement solidaire de l'Autriche et de réclamer sa part de responsabilité morale dans tous les massacres de ces dernières années : c'est de sa part un raffinement d'habileté qui ne doit faire illusion à personne.

la Russie. En outre, il résulte de là que le panslavisme véritable, confondu avec son homonyme de Russie, demeure sans aucun encouragement de la part de l'opinion publique de l'Europe, et qu'une foule d'hommes énergiques sont réellement forcés par la misère d'offrir leurs services aux Russes.

Malgré tant de circonstances fâcheuses, le monde slave porte en lui trop d'éléments hétérogènes pour pouvoir jamais être transformé d'une manière permanente en un seul état. Les Slaves, espérons-le, sauront prendre dans l'Europe moderne la position qu'ont occupée dans le monde ancien les Hellènes. Comme il y avait le belliqueux empire de Macédoine en face des commerçantes et paisibles républiques d'Athènes, de Sparte, d'Argos, toutes plus ou moins unies contre les envahissements des Philippes; ainsi dans le monde slave il y a d'un côté l'empire tout militaire de la Russie, formé des éléments les plus opposés, et qui menace de tout fondre dans sa substance; de l'autre côté, il y a les Slaves purs, qui ne peuvent garder une existence indépendante qu'en se confédérant, qu'en créant une sorte d'amphyctionie. Cette ligue, renouvelée pour le fond de celle des anciens Grecs, en différerait sans doute pour la forme, puisqu'elle supposerait une centralisation intérieure et une organisation de forces suffisante pour repousser toutes les intrigues, toutes les attaques des Philippes de Moscovie. Que ceux qui reculeraient devant les énormes difficultés d'une pareille coalition cherchent un autre moyen de

refouler la Russie. Je ne connais, pour ma part, de réalisable qu'une fédération d'états slaves créés et garantis par l'Europe et destinés à grandir sous sa tutelle jusqu'à ce qu'ils soient enfin capables de se défendre par eux-mêmes contre l'autocratie. Qu'on l'appelle comme on voudra, cette confédération sera toujours du panslavisme, comme dans l'antiquité l'amphyotionie grecque était du panhellénisme.

Je sais que beaucoup d'hommes éminents hors des pays slaves traitent ces idées d'utopies; on va jusqu'à regarder la coalition libre des diverses nations de race slavone comme tout aussi impossible que le serait la réunion de toutes les nations romanes ou germaniques en un seul corps; mais on peut répondre que, si de telles coalitions ne sont pas encore possibles dans l'ordre politique, elles deviennent peu à peu un fait dans l'ordre moral. L'Angleterre, l'Italie, l'Espagne marient chaque jour davantage leur génie et leurs idées au génie et aux idées de la France, et l'heure où notre pays serait sérieusement menacé dans son indépendance serait infailliblement l'heure qui verrait se décider d'une manière définitive avec l'union celto-latine une espèce de *panromanisme*. Quant à la centralisation de tous les états allemands en un seul, cette antique chimère entre de plus en plus dans le monde réel. Depuis la fondation déjà vieille du *Zollverein*, l'unité germanique a fait des progrès rapides et peu rassurants, il faut l'avouer, pour la France. Si cette unité du germanisme ne peut déjà plus être appelée une utopie,

pourquoi l'unité slave en serait-elle une? Il y a de bien plus grandes différences de mœurs et d'intérêts entre les Autrichiens, les Prussiens et les Hollandais, qu'il n'y en a certes entre les Polonais, les Bohêmes et les Illyriens.

Ce sont principalement les écrivains allemands qui présentent en Europe le panslavisme comme un fantôme sinistre. La raison en est toute simple. L'Autriche et la Prusse sont engagées par la loi même de leur conservation à combattre l'indépendance des Slaves. Pour que l'Allemagne soit puissante, il faut que la Pologne, la Bohême et la Hongrie languissent paralysées et sous une tutelle éternelle. Voilà pourquoi les cabinets germaniques s'efforcent dans leurs feuilles officielles de dérober à la connaissance de l'Europe les véritables tendances des panslavistes. On dira peut-être que l'intérêt de l'Allemagne serait pourtant d'avoir un rempart entre elle et la Russie, et qu'elle doit désirer le rétablissement de la Pologne. J'admets qu'il faut à l'Allemagne une barrière contre la Russie; mais si elle peut se former ce rempart avec des Slaves subjugués et germanisés, croit-on qu'elle ne préfèrera pas mille fois un tel rempart à un royaume de Pologne, quelque subordonné qu'il fût à l'Allemagne? Les Allemands, même les plus libéraux, même les plus dévoués à la nationalité polonaise, ne sauraient donc la soutenir que jusqu'à de certaines limites. Une confédération de peuples slaves, tout à fait indépendants entre Moscou et Berlin, entre Constantinople et Vienne,

ne sourira jamais aux Allemands. C'est pourquoi, je le répète, ils cherchent à rendre odieuses en Europe les idées panslavistes.

Etrangère aux questions slaves, la presse française reproduit aveuglément ce que lui envoie sur ces questions la presse d'outre-Rhin, et les idées les plus fausses s'emparent ainsi des esprits. Il faut tâcher de démasquer les pièges que tendent à la bonne foi de la France et la presse allemande et les cabinets du Nord. Ces cabinets, après avoir démembré la Pologne, voudraient bien briser autour d'elle tous les éléments nouveaux qui lui viennent en aide. C'est aux vrais amis des Slaves qu'il appartient d'arracher enfin la Pologne au fatal isolement dans lequel elle a jusqu'ici vécu au milieu des autres peuples de sa race. Plaignons ceux qui prétendent que le panslavisme n'est qu'une machine de guerre de la Russie contre l'Europe, car un tel langage vient nécessairement ou de l'ignorance ou du désir coupable de ne pas voir s'élever dans le monde d'autre puissance slave que la puissance moscovite. Loin d'être une machine de guerre de la Russie, le vrai panslavisme pourrait bien plutôt devenir le puissant levier de la Pologne contre le tsarisme. En effet, si elle parvenait à s'approprier ce système et à s'en faire reconnaître comme l'organe littéraire, la société polonaise deviendrait par là même le centre intellectuel du monde slave. Tous les peuples slaves qui voudraient s'émanciper tourneraient les yeux vers cette grande victime pour en re-

cevoir l'impulsion. Il y a de telles analogies de situation entre ces peuples et la Pologne, qu'ils sont tout naturellement poussés à agir avec elle de concert. Jamais ils ne pourront impunément séparer leurs intérêts de l'intérêt polonais. Réunies, ces causes diverses forment un ensemble qui, sous le nom de panslavisme, deviendra tôt ou tard pour l'Europe la plus importante de toutes les questions internationales.

On connaît maintenant le chemin qu'a fait la Russie au sein du monde slave; on voit aussi que le panslavisme bien compris, loin d'être une arme entre ses mains, peut devenir un rempart contre ses empiétements. Si quelque chose pouvait encore redoubler notre intérêt pour les peuples opprimés de l'Europe orientale, ce seraient les tristes complications au milieu desquelles ils se débattent depuis quelque temps. Les mêmes passions anarchiques qui dévorent la Pologne se retrouvent dans les autres pays slaves. La jalousie des chefs, l'ignorance des masses, l'acharnement des partis à s'entre-détruire, enfin l'obstination d'une partie de l'aristocratie à conserver le plus qu'elle peut de ses antiques priviléges; voilà les obstacles qui arrêtent le progrès des nationalités ou le panslavisme politique.

Quant au panslavisme littéraire, celui-là du moins jusqu'à présent ne recule pas. De plus en plus les savants des divers pays slaves étudient leurs langues respectives et mêlent ensemble leurs travaux et leurs idées. De cette comparaison continuelle et de ces

emprunts réciproques, il résulte que chacun se confirme dans ses sentiments propres, et que les diversités nationales, en s'épurant, deviennent plus raisonnées. Au lieu de s'affaiblir, chaque littérature slave se fortifie donc et grandit en s'appuyant sur ses sœurs. Désormais on ne peut plus douter que, quand même le joug russe réussirait, par l'apathie de l'Europe, à s'étendre sur tout le monde slave, les littératures polonaise, bohême et illyrienne ne cesseraient pas pour cela d'exister. Or, tant qu'un peuple conserve une littérature nationale, il garde par là même intact pour un avenir plus heureux le germe essentiel de sa nationalité, qui ressemble alors au grain déposé en terre et fermentant sous la neige, jusqu'à ce que les rayons du printemps viennent en faire sortir une riche moisson.

QUATRIÈME TABLEAU.

LA RUSSIE

ÉTUDIÉE COMME NATION ET COMME EMPIRE

et son rapport avec les tendances Slaves.

Il est impossible de se livrer à une étude approfondie du slavisme, sans y faire entrer en première ligne la Russie : forcément on ne trouve d'issue à aucune question slave sans l'intervention moscovite. Nous devons donc, pour arriver à des idées claires sur les développements ultérieurs et l'avenir de la race slave, nous livrer, aussi nous, à une appréciation du grand empire. C'est sans doute un sujet bien rebattu que l'étude de la Russie : et pourtant de tous les problèmes de politique et d'histoire contemporaine, il n'y en a pas certes de plus obscur, de plus inextricable que le problème des tendances intellectuelles, sociales et politiques de l'empire russe. Des milliers de touristes s'y rendent chaque année en curieux, la plume et le crayon à la main. Mais ceux-là même qui ont la courageuse conscience d'explorer à fond leur sujet,

ne conversent guère dans leurs courses qu'avec des habitants, étrangers comme eux, le plus souvent avec des personnes parlant leur propre langue, attendu que la Russie abonde d'émigrants de toutes les nations.

Les cicerones les plus habituels sont des Allemands, espèce d'hommes instinctivement jaloux, et hostiles contre tout ce qui est slave, et notamment contre ce qui est russe. Même dans le cas où nos explorateurs ont le bonheur de rencontrer pour compagnons de voyage des indigènes, ces derniers qui sont naturellement des hommes bien élevés, vivent, comme le *bon ton* l'ordonne en Russie, à la façon occidentale. Ils ne peuvent par conséquent donner à leurs hôtes que des idées faussées comme leur propre intelligence, sur le véritable esprit de leur nation. Aussi le monde est-il las de ces frivoles relations de voyage, qui s'entre-copient toutes avec une assommante monotonie. Les derniers écrivains qui ont réussi à se faire lire, MM. Hommaire de Hell, Custine, Haxthausen, et l'auteur anonyme des *Révélations sur la Russie*, ont dû se placer à des points de vue nouveaux.

Pour être originaux et neufs, ces points de vue en sont-ils plus justes? C'est ce que nous contestons. Si l'organisation de l'empire se trouve disséquée dans tous ces livres avec une grande sagacité, il y manque une étude essentielle, fondamentale, l'étude du peuple russe. Le marquis de Custine surtout est prodigieux d'ignorance sous ce rapport. Les hautes classes seules

lui apparaissent ; elles seules avec la cour forment pour lui la nation. A ses yeux le paysan est à peu près comme le nègre qu'on implante dans nos colonies : il n'est pas du pays, il n'adhère pas au sol ; c'est une espèce de brute qui ne fait pas réellement partie de la société. L'auteur anglais des *Révélations* se pose à un autre extrême : tout est enfer pour lui dans la Russie, le peuple comme la cour. Tandis que l'efféminé marquis français, même sur la Neva, se berce dans le climat d'Odessa, le sceptique et rigide Anglais ne quitte pas un moment, durant tout son livre, l'atmosphère acérée de Tobolsk. La haine chez lui tue la logique. Hommer de Hell, géographe, économiste, statisticien exact, n'échappe aux erreurs qu'en s'abstenant de monter dans des régions à lui inconnues. Le seul baron de Haxthausen a dévoilé un large coin du voile qui cache depuis son origine la vie du peuple russe. Cet observateur, le plus bienveillant du monde, érudit comme il y en a peu, visita en 1846 la Russie dans un but qui n'y avait encore attiré personne : dans le but fort étrange pour un Européen, d'étudier en détail les mœurs des paysans russes. Haxthausen est, comme on voit, l'antithèse complète de M. de Custine. Pourtant le baron allemand lui aussi est légitimiste, il adore l'autocratie, il se prosterne ébloui devant cette puissance qui s'appuie sur un million de baïonnettes, et qui donne pour prison à ses bannis un espace bien des fois plus grand que la France. Il voit dans le tsarisme la source féconde de tout ce que la

ment dans trois personnalités puissantes qui sont le *pope*, le *moujik* et le *gost*.

LE POPE.

L'église qui s'intitule orthodoxe orientale est si bien la source et le fond de la nationalité russe, qu'on ne peut plus désormais concevoir l'une sans l'autre. A l'époque où les Khans de l'*ordre d'or* foulaient sous les pieds de leurs chevaux tout ce qu'il y avait de cher et de vénérable pour les Russes, souvent attelés comme des bêtes de somme aux kibitkes tatares, alors l'église orientale était la seule consolation des opprimés. Ils ne se distinguaient plus des autres esclaves des Khans que par le titre d'orthodoxes, devenu leur seul titre d'honneur. Toute leur existence politique s'était concentrée dans l'église. L'oppression, en changeant de nom, n'a pas changé de nature; et l'église est encore aujourd'hui pour les trois quarts et demi de la population russe, la seule cité qui ait des droits inviolables. Au fond cette église d'Orient repose sur une constitution extrêmement libérale, héritage magnifique des apôtres et des docteurs grecs des premiers âges. Les mille rouages du constitutionalisme occidental, pénible élaboration de la philosophie moderne, se retrouvent dans l'église greco-slave comme un fruit spontané de la nature ou plutôt de la révélation évangélique, restée à son état de pureté native. En vain le schisme est venu recouvrir en quelque sorte d'une croûte de barbarie les admirables institutions grecques; il n'a

pu en altérer l'essence. Pierre Ier, qui ne comprenait rien aux questions religieuses, a bien su, à la faveur des guerres étrangères, et sous prétexte d'arracher son clergé aux intrigues des latins, abolir le patriarcat de Moscou. Mais en s'affublant lui-même de la tiare, il n'a fait aux yeux de son peuple, qu'une comédie grotesque. Vainement ses successeurs se décorent officiellement du titre de chefs de l'église. Le saint-synode qu'ils ont créé comme tribunal suprême en religion, se refuse à être l'exécuteur passif des volontés du tsar dans les affaires religieuses. Ce concile permanent de l'église russe, qui depuis 1721 remplace le patriarcat, et qui se compose des métropolites et des prélats les plus distingués de l'empire, prononce en matière de divorce, de canonisation et d'hérésie. Son cercle d'action est beaucoup plus étendu qu'on ne le suppose; et malgré que la cour se soit arrogé le droit de présenter les candidats aux siéges ecclésiastiques vacants, le saint-synode les rejette résolument quand il les croit indignes. Dans cette Russie où toutes les dignités, tous les droits ne sont qu'une chose viagère, où toutes les classes de la société se changent et se transforment incessamment, la classe des popes ou prêtres séculiers est le seul corps de l'état qui se perpétue immuable de père en fils. Jusqu'à l'empereur Nicolas, les popes et les couvents ne payaient pour leurs terres aucun impôt; c'est seulement depuis 1842 qu'une partie de ces biens a été retirée des mains du clergé; et pour ce qui leur reste, les popes se voient maintenant im-

posés comme les autres sujets. Mais leur popularité par là n'a fait que s'accroître ; et ils s'identifient plus que jamais aux basses classes dont ils sont l'unique consolation.

Tout le secret de la puissance du clergé russe gît dans le prestige qu'exerce sur l'imagination des Slaves la liturgie slavone. Cette liturgie admirablement appropriée aux mœurs russes, offre des ressemblances frappantes avec les cérémonies de l'ancien judaïsme. Le temple de Salomon se reproduit dans une foule de détails de la cathédrale du Kremle de Moscou. Le don de prophétie des anciens voyants juifs n'est pas encore censé disparu des couvents russes. La vivacité de foi du peuple va en Russie jusqu'aux antiques exagérations païennes. Le culte des icones y est accompagné de superstitions étranges, comme celle qui suppose que les saints, quoique invisibles, résident en chair et en os dans leurs images miraculeuses, entourées pour cela d'or et d'argent. Ces côtés sombres de l'église russe sont loin de diminuer sa puissance. Progressive et libérale par en haut, obscurantiste par en bas, elle n'en répond que mieux aux besoins les plus divers des peuples qu'elle dirige. Elle a ainsi le magnifique privilège de représenter tout le slavisme en religion. Aussi voit-elle devant ses pas se développer un avenir immense.

LE MOUJIK.

Le peuple russe est représenté avant tout par un

être ou plutôt par un granit brut, en qui se résument merveilleusement tous les défauts, comme toutes les énergies natives de la nationalité : cet être c'est le *moujik*. Mouj veut dire en slavon l'homme viril ou fort ; le moujik est en quelque sorte l'homme élémentaire. Il faut donc étudier ce bloc humain, dont toute l'existence morale est dans les pratiques de son culte, et qui, s'il n'y avait pas les réflexions auxquelles ce culte l'oblige, vivrait comme un animal, sans pensées et sans désirs. Ayons le secret de ses mœurs, nous aurons celui des forces de la Russie. Toute la puissance russe est concentrée dans ce cœur qui renferme aussi l'avenir de la liberté slave. Le trait le plus prononcé de son caractère est un amour exalté de la patrie, dont le culte se confond dans sa conscience avec celui de Dieu. Ce patriotisme souvent poussé jusqu'au fanatisme, et par lequel la religion et l'état, le Christ et le monarque sont inséparablement unis, électrise le moujik esclave, qui sans cela n'aurait point de patrie terrestre. Ce sentiment, malgré ce qu'il a de peu sensé, prépare par degrés à la liberté civile : on ne peut aimer à ce point sa patrie sans mériter d'en devenir citoyen. « Si l'on examine ces corps robustes qui défient la rigueur des supplices comme celle des climats, écrivait naguère un voyageur dans l'*univers pittoresque*, si l'on interroge ces physionomies expressives, on sera forcé de reconnaitre dans cette race d'hommes une organisation riche et puissante, et de pressentir que leurs descendants auront un jour la

parole haute et libre, là où leurs ancêtres auront fécondé le sol sous le fouet et l'orgueil d'un maître... L'émancipation des esclaves donnera seule à la Russie un rang élevé parmi les peuples. C'est dans la partie la plus méprisée de sa population actuelle que dorment les germes de son éclat futur. »

Le mot de moujik était autrefois un terme honorifique. Ceux qui s'appelaient de ce nom formaient le souverain collectif de la Russie : leurs mandataires siégeaient autour du trône comme législateurs. En contemplant aujourd'hui leurs vigoureux descendants, on ne saurait plus douter qu'ils ne soient à la veille de redevenir ce qu'étaient leurs aïeux. La condition de cette métamorphose du moujik est qu'il reste fidèle à ses mœurs et à ses coutumes héréditaires. Deux éléments plus forts chez lui que chez la plupart des autres peuples, l'ont maintenu debout jusqu'à ce jour : c'est la vie de famille et la vie de commune. Dans sa famille le moujik, même esclave, est patriarche et roi ; et son foyer est pour tous ses parents ce qu'est le foyer communal pour tous les membres du village. Dans l'un comme dans l'autre de ces foyers, la solidarité la plus étroite unit, comme une seule âme, tous ceux qui y sont assis.

La commune champêtre en Moscovie est organisée dans un sens moitié communiste et moitié patriarcal. Chaque famille ou couple marié reçoit une part de terrain proportionnelle au nombre de ses enfants. Cette propriété purement viagère est le droit inalié-

nable de chaque moujik. Ainsi dans tous les villages où cette organisation prévaut, le prolétariat est une plaie absolument inconnue. Car ce système, partout où il règne, produit une telle abondance d'aliments et d'objets de consommation, qu'elle suffit à la fois aux besoins locaux, aux greniers de prévoyance et à l'exportation. Ignorant le supplice de la faim, le paysan russe dédaigne tous ceux des aliments qui, dans les pays surchargés de population, forment la nourriture du pauvre. La culture de la pomme de terre, par exemple, lui paraît si méprisable que, malgré l'ukase de 1769 qui la lui prescrivait, il a fallu qu'en 1842 Nicolas recommandât avec plus de sévérité cette culture, et promît des médailles d'or et d'argent à tous ceux qui s'y distingueraient.

L'égalité la plus absolue règne entre tous les anciens ou pères de famille de la commune. Parmi eux, toute fonction publique est le fruit de l'élection, comme toute profession privée est le fruit d'un choix libre : les communes de serfs sont sous ce rapport aussi *démocratiques* que les communes affranchies. Chaque village fait sa police, a ses gendarmes, sa prison, son hôpital et son école, et est responsable devant les tribunaux de la moralité de chacun de ses membres. Toutes les terres d'une pareille commune étant la propriété collective des habitants, on conçoit l'énorme différence qu'il y a entre elle et la commune occidentale. La commune en Russie est comme une seule famille ; c'est une unité indissoluble : c'est à la fois une

république en miniature, et le seul individu social, le seul citoyen reconnu par l'état.

On voit donc ici l'opposé de ce qu'offre dans le reste de l'Europe la commune, assemblage confus d'êtres qui se font les uns aux autres une concurrence acharnée et destructive. Là le tien et le mien ne se font point la guerre comme chez nous. Là on n'a jamais adoré ce sombre dieu appelé le dieu borne ou Terme, que le vieux code romain plaça entre les héritages privés. La borne slave primitive (énorme tumulus de pierre et de maçonnerie) n'existe qu'entre les communes. De là une différence essentielle, immense, entre le code slave et tous les codes occidentaux ou romans. La commune slave et russe, au lieu d'offrir une réunion fortuite de familles étrangères entre elles, ne forme pour ainsi dire qu'une seule famille, propriétaire collective de tout le sol communal. Aussi la transmission d'un champ d'une main à l'autre ne peut-elle avoir lieu ni par vente ni par achat. Tous les droits sur le sol demeurant invariablement dévolus à la commune, c'est elle uniquement, et non des individus isolés, que le gouvernement reconnait et impose comme propriétaire et contribuable. La commune seule est responsable, devant le pouvoir, des impôts et des recrues : elle exerce sur elle-même une juridiction disciplinaire et correctionnelle. Elle a droit d'exclure de son sein ceux de ses enfants qui troublent l'ordre ; elle peut s'adjoindre de nouveaux membres, en se portant garant de leur conduite.

Ce mécanisme, assurément merveilleux au point de vue de la moralité sociale, mais qui tend toujours plus ou moins à absorber l'individu dans la famille, et la famille dans la commune, n'est sans doute compatible qu'avec une civilisation très simple, et un ordre public encore peu compliqué. Là où les besoins croissants du luxe et de l'intelligence font commencer la hiérarchie, qui n'est que l'inégalité des classes, là aussi le communisme primitif cesse. C'est pourquoi dans les villes slaves il revet une forme tout autre que dans les campagnes; il se fait industriel, renonce à la possession de la terre, et crée les différentes confréries ou ghildes d'ouvriers et de marchands.

LE GOST.

Ce sont les confréries ouvrières et marchandes qui forment, après les communes rurales, la seconde base de la société russe. Les *gosts* ou négociants russes se régissent d'ailleurs par des institutions singulièrement analogues à celles des moujiks. Les gosts aussi possèdent une partie de leur fortune en commun, dans ce sens que chacune de leurs associations a sa banque ou caisse de crédit, ouverte à tous ses membres, et qui les garantit contre les razzias des usuriers juifs, fléau du commerce dans la majorité des autres pays slaves ; tandis que dans les provinces proprement moscovites leurs usures ne sont pas même tolérées. Aussi les gosts y forment-ils une classe opulente, éclairée, li-

bérale, et qui s'est constamment distinguée par un patriotisme ardent.

De temps immémorial, les *gosts* russes se classèrent en confréries ou communes industrielles, modelées sur celles du peuple même des campagnes, et qui s'administrent elles-mêmes, élisant leurs magistrats, leurs prudhommes, faisant leur police intérieure et jugeant leurs procès. Mais ces confréries établies dans les villes et les citadelles même où siégeait le pouvoir impérial, avaient fini, à cause de leur esprit de corps et de leur opulence, par donner de l'ombrage aux tsars. A chaque pas qu'il faisait dans les voies de la réforme, Pierre-le-Grand rencontrait ces gosts barbus et à robes longues, en travers de sa route. Ils étaient devenus pour ce révolutionnaire monopoleur et couronné, comme de véritables *ateliers nationaux*. Il jura de les dissoudre, mais sans pouvoir y réussir. Car la transformation qu'il leur fit subir n'a point altéré le fond même de leur existence. En effet, les six ghildes nouvelles, qu'il créa, ne diffèrent des anciennes classes marchandes, qu'en ce que l'argent, au lieu du mérite et de l'élection, y fait seul la base des droits.

Pour être membre de la première ghilde, il faut posséder un capital de 50,000 roubles. Arrivés à ce haut chiffre, les gosts sont dès-lors assimilés aux nobles ; ils ont comme eux le droit d'acheter des terres nobles et des villages de serfs : ils peuvent jouir féodalement dans leurs domaines de tout ce qui est sur le sol, sous le sol, dans l'air et dans les eaux. Les deux

ghildes suivantes composent la bourgeoisie proprement dite ou le corps des marchands des villes. Pour entrer dans l'une, il faut 20,000 roubles, et 8,000 seulement pour être inscrit dans l'autre. Elles ne sont autorisées qu'à posséder des maisons ou des biens sans paysans; elles ne peuvent s'exempter de fournir à l'armée un nombre fixe de recrues, pesante obligation à laquelle les gosts plus riches peuvent se soustraire, en achetant pour leurs fils des remplaçants. Après ces trois premières corporations vient la ghilde des artistes, comprenant tous ceux qui professent quelque art libéral : puis celle des *mechtchenines* (boutiquiers et petits négociants). Enfin dans la dernière ghilde se groupent les diverses confréries de métiers, chacune avec ses statuts, chacune portant dans les solennités nationales un étendard symbolique particulier.

Le plus sérieux reproche qu'on puisse adresser à cette organisation, c'est sa dépendance du gouvernement, qui, sous prétexte de vérifier le chiffre de fortune voulu par la loi, décerne ou refuse arbitrairement les patentes suivant les besoins de son fisc, ou pour mieux dire de ses *tchinovniks*. Mais considérées en elles-mêmes, les ghildes forment une progression sociale assez logique. Leur réseau, d'une élasticité parfaite, n'exclut absolument personne, pas même l'esclave. S'il est las de sa situation servile, et s'il veut en sortir, le moujik se procure sans trop de peine, par un travail assidu de quelques années, la modique somme nécessaire pour acheter sa liberté, et pour en-

trer dans la plus basse des ghildes. Une fois qu'il y est inscrit, il peut passer successivement d'une corporation inférieure dans une autre plus élevée : arrivé enfin à la ghilde suprême, il est de droit égalé aux nobles, puisque les marchands de cet ordre ont tous les privilèges attachés à la première des quatorze classes aristocratiques de Russie. Il est vrai qu'une telle fortune n'arrive presque jamais au moujik. La vie est trop courte pour qu'il puisse avant sa mort traverser une si longue série d'épreuves, dont il laisse d'ordinaire la plus grande partie à surmonter à ses enfants.

C'est surtout au gostinoï-dvor (bazar) de Pétersbourg que le voyageur comprend avec une saisissante clarté la force féconde des idées hiérarchiques au sein des classes ouvrières. Là point d'oisifs, comme aussi point de visages que la faim dévore. Là chacun a son travail marqué. Les divers métiers, qui ailleurs sont confondus, ont ici chacun son quartier spécial. De même les marchands, selon les articles qu'ils tiennent, occupent dans ce bazar des lignes de boutiques entièrement séparées. Il est vrai que cette vue rappelle involontairement à l'esprit les castes de l'Inde et les statues engaînées de Memphis, dont chacune était confectionnée par une foule d'ouvriers qui y travaillaient à la fois. L'un sculptait les mains, un autre les pieds, un troisième savait faire les oreilles, un quatrième les yeux. — De tout cela ne résulte pas la perfection, ni sociale, ni artistique; mais il en sort au moins l'ordre, l'abondance matérielle, et même un commencement

de beauté. Ce que les ghildes russes offrent d'un peu trop asiatique, est du reste amplement compensé par le caractère phalanstérien qui ressort de leur organisation intérieure.

Le commerce est d'ailleurs une chose tellement naturelle, tellement indispensable à la vie russe, qu'en dépit du climat et du despotisme, l'industrie marche dans ce pays d'un pas vraiment gigantesque. Aujourd'hui, de Moscou à la mer Noire, toutes les *villa* sont transformées en usines, et les serfs en ouvriers de manufactures. La plus haute noblesse s'est faite industrielle. Des princes, des généraux sont devenus fabricants de drap, et filateurs de coton. L'industrie leur présente de tels avantages, qu'il y a encore bénéfice pour les nobles manquant de capitaux, à emprunter au Lombard, et à engager leurs terres à 6 pour 100. En 1832 on ne comptait encore à Pétersbourg qu'un négociant sur quarante-huit habitants, et à Moscou un sur cinquante-quatre. Ce chiffre à Moscou a presque décuplé. L'ancien esprit d'opposition aristocratique de Moscou, que Catherine-la-Grande appelait *sa petite république orgueilleuse,* deviendra peu à peu un libéralisme mieux entendu, qui soutiendra les intérêts matériels du pays contre des désirs mal placés de conquête. Moscou sera bientôt ce que Lyon est depuis longtemps en France.

Les temps sont passés où les négociants ruinés du reste de l'Europe pouvaient venir chez les Russes, sûrs d'y refaire rapidement leur fortune aux dépens de ces

riches barbares. Dans les places de commerce de Russie, il y avait naguère encore une telle quantité d'étrangers, qu'ils se divisaient en *slobodes* ou communes de peuples : il y avait presque dans chaque ville la slobode française, allemande, grecque, arménienne, anglaise. Tout cela n'existe plus aujourd'hui. Les marchands *barbus* ont pris partout en Russie la place des étrangers qui n'occupent plus que les points maritimes, et pour ainsi dire les bordures extérieures de l'empire. Car une marine marchande, la nature paraît l'avoir refusée aux Russes. Pour arriver à en posséder une, il faudrait qu'ils s'emparassent de la Turquie et du Bosphore. Mais cette conquête serait la mort de Moscou et de Pétersbourg, et le signal du démembrement. La cour et la noblesse peuvent convoiter ces belles provinces, mais c'est contre le vœu national et l'intérêt du pays. En restant elle-même, la Russie n'aura jamais de marine que pour la guerre; et quelques formidables qu'apparaissent ces immenses vaisseaux noirs, à voiles grises, à lourde allure, qu'on voit trois mois par an croiser dans le brouillard, entre la Suède et la Finlande, ils servent plutôt pour la parade que pour l'usage. « L'Angleterre, disait un ami de la Russie, Loëve-Weimars lui-même, ne craint rien de cette marine militaire, toute nombreuse qu'elle est, parce qu'elle ne se recrute pas dans une marine marchande. »

Le Moscovite est l'entremetteur naturel entre l'Asie et l'Europe. Toute sa puissance politique, de même

que sa principale source de richesses, ressort de sa situation continentale. C'est pourquoi tout son commerce doit se faire par voie de terre. Sous l'impératrice Catherine II, on avait déjà cette conviction et cette espérance. Bernardin de Saint-Pierre disait alors : « Je suis étonné que des vaisseaux partent tous les ans des ports de l'Europe, traversent une étendue immense de mers et pénètrent aux Indes à travers mille dangers, tandis qu'une chaloupe partie de Pétersbourg peut faire dans la moitié moins de temps le même voyage sur les plus belles rivières du globe. » C'est ainsi que les anciens venedes ou marins slaves parcouraient le monde avec des bateaux en cuir, où il pouvait s'asseoir jusqu'à quinze personnes, et qu'on ployait comme une tente pour les porter d'un fleuve à l'autre. Mais aujourd'hui les portages ne seraient plus nécessaires, puisqu'au moyen de quelques canaux, si faciles à creuser dans le sable des steppes, on unirait tous ces grands fleuves qui des confins de l'Allemagne pénètrent en Perse, atteignent jusqu'au cœur de l'Inde et jusqu'aux frontières de la Chine.

Il est donc inévitable que la Russie devienne un jour plus puissante encore par son commerce que par ses armes. L'esprit calculateur et entremetteur du Russe, joint à sa nature pacifique, l'éloignent de la guerre qu'il ne fait qu'à contre-cœur, quand ses chefs l'y contraignent. En général pour tous les Slaves, les seuls Polonais exceptés, la guerre est sans charmes. On a tort de se les figurer comme des peuplades

guerroyantes. Dès leur origine, ils apparaissent bien plutôt comme des tribus ambulantes de marchands qui apportent au midi les produits du nord, et à l'Europe ceux de l'Asie. A leur primitive Venise de l'île de Rugen succède la Vineta des Bouches de l'Oder, avant-courrière de Novgorod. La Venise de l'Adriatique leur dut en grande partie sa puissance; et aujourd'hui ce caractère mercantile et pacifique des Slaves se développe plus que jamais. Ainsi les vues principales que doit se proposer un souverain russe, l'accroissement de la population, de la richesse et de l'agriculture, ne sauraient se concilier avec la guerre; et il se passera encore plusieurs règnes avant que la Russie puisse se permettre le luxe d'une guerre contre l'Occident, à moins que la question de son existence politique n'y soit engagée. Toute lutte contre le reste de l'Europe serait opposée aux intérêts de cet empire. Aussi voit-on depuis un siècle les souverains russes subir successivement, et quelquefois malgré eux, cette loi de nécessité qui les ramène après de vains efforts vers un système pacifique.

CONCLUSIONS

Sur les communes et les jurys de moujicks, de gosts et de nobles en Russie.

MOSCOU.

L'autonomie de la commune est, comme on l'a vu, le fond du système russe. La vie de commune s'étend en Russie à toutes les classes sans exception. Les moujiks, les gosts, les nobles, tous chacun à sa manière, forment des communes. On vient de constater comment ces communes fonctionnent au sein des ghildes. Parmi les nobles éparpillés sur tout le sol de l'empire, la commune devient plus élastique encore que pour les gosts. Par ce nom de commune ou congrégation nobiliaire, nous entendons la réunion de tous les nobles d'un comitat ou district, ayant des réunions périodiques, diétines, présidées par un sous-maréchal, élu de tous, et où se discutent et se gèrent les affaires communales, dont les plus importantes sont renvoyées à la diète générale, qui a lieu tous les ans dans chaque *gubernie*, sous la direction d'un maréchal de la noblesse. Les députés envoyés à ces diètes ont des attributions administratives assez étendues. Ils répartissent l'impôt, les recrues; ils surveillent la moralité de leurs confrères nobles; ils peuvent réprimander, pu-

nir même par l'expulsion du corps de la noblesse les écarts trop criants hors du chemin de l'honneur. Enfin ils constituent des tribunaux de jury, et aucune enquête judiciaire concernant un noble ou ses biens ne saurait être conduite par les procureurs impériaux sans la participation de ces jurys. Il en est de même pour les gosts et pour les moujiks, qui, à défaut de diétines, tiennent au moins des assises où ils se rendent justice entre eux par des jurés ou prudhommes qu'ils ont élus.

Chaque village ou *celenie* (colonie rurale) a sa municipalité (starostie) dans laquelle siègent les jurés, élus de la commune, et présidés par le *staroste*, juge de paix et maire tout à la fois. Un certain nombre de starosties réunies forment un tribunal de district ou de première instance, composé de huit jurés élus tous les trois ans par le pays, et dont quatre seulement sont nobles, les quatre autres étant toujours moujiks ou paysans. Il est vrai que ces pauvres serfs, quoique exempts durant trois années de punitions corporelles, ne cessent pas d'avoir des cœurs d'esclaves sous leurs toges de magistrats. Mais ils sont responsables de leurs votes devant leurs commettants; ce qui met un certain frein à leur vénalité. Ainsi composé, le jury offre donc pourtant aux malheureux moujiks incriminés, plus de garanties que s'il était exclusivement composé de nobles. Du tribunal de district il y a appel au tribunal de la province, établi au chef-lieu, et qui juge tous les démêlés des nobles entre eux ou avec leurs paysans. Les

marchands des différentes ghildes ont également, pour décider dans leurs procès, des tribunaux de jury dans chaque petite ville ; ainsi qu'il y a des jurys mixtes pour juger les causes mixtes entre les gosts et les nobles, de façon que chacun est jugé par ses pairs.

Vis-à-vis de ces différents tribunaux, le pouvoir, sauf envahissement, n'est de droit qu'un conservateur des archives, chargé d'enregistrer les arrêts d'une magistrature mobile et élective que lui envoient périodiquement les différentes classes du peuple. Ainsi les nobles, les marchands, les paysans et les serfs même se jugent entre eux. L'administration de la justice est donc, tout comme l'administration des provinces et des communes, un droit national, devant lequel doit s'incliner le despotisme. Ces franchises judiciaires et administratives, en d'autres termes le jury et la commune, sont incontestablement la source principale de la prospérité intérieure et des progrès de l'industrie en Russie.

Pour bien juger la nation russe, c'est à Moscou qu'il faut aller l'observer. Pour ma part, je n'oublierai jamais l'impression en même temps d'admiration et de bonheur que me causa la vue de cette capitale. Après avoir cherché de longues années à travers l'Europe une ville qui réalisât à mes yeux l'idéal que je me formais de la véritable cité slave, je me sentis tout-à-coup frappé du sentiment que j'avais enfin trouvé la ville objet de mes rêves. Moscou a dans son aspect extérieur quelque chose qui révèle à l'âme tout à la

fois les monuments fériques du vieux Orient et les monuments non encore nés de l'Europe future. Cette recherche des beaux sites pour y asseoir les édifices publics, ces vastes perspectives qui remplacent nos rues étroites, ces places d'armes à perte de vue, ces larges espaces vides et plantés d'arbres, où des troupeaux paissent l'herbe le long des barraques en bois des marchands ambulants, et où de petites villes s'asseoiraient à l'aise au milieu de la grande cité, ces jardins qui entourent presque chaque maison, les pots de fleurs qui en décorent les fenêtres et les seuils : tout trahit dès le premier coup d'œil l'amour de la nature, de l'air libre, de la vie champêtre, en même temps que de la vie de famille; traits qui partout caractérisent le Slave.

Ce ne sont pas seulement les mœurs et l'esprit social russes, qui se sont conservés purs à Moscou. La religion même du pays a fait de cette ville son sanctuaire et sa citadelle. Le Kremle est la véritable Sion des chrétiens greco-slaves. Les tsars modernes ont eu beau transférer à Pétersbourg le saint-synode, héritier du patriarcat moscovite aboli, ils ont eu beau transférer les reliques même les plus vénérées de Moscou sur la Neva, malgré tout cela Moscou est restée la ville sainte, la ville de l'église, des popes, des monastères et des icones miraculeuses. Moscou est la vraie représentation de la Russie comme nation, de même que la cité toute cosmopolite de Pétersbourg est l'expression parfaite de la Russie comme empire.

Aux premiers siècles de son histoire, Moscou offrait le type le plus grandiose de l'antique commune slave, dans son autonomie presque illimitée et sa large existence. Aujourd'hui elle ne conserve plus qu'une vaine ombre de ses privilèges magnifiques d'autrefois. Les parties de la Russie où l'esprit communal slave s'est conservé le plus longtemps sont l'Oukraine et les différentes Kosaquies. Les communes de ces contrées furent durant des siècles de véritables républiques démocratiques. C'est à partir seulement de 1834 qu'on les a soumises à un impôt en argent, et que le gouvernement s'est arrogé le droit de nommer leurs magistrats et leurs officiers militaires. Dès lors les communes kosaques ont subi, comme toutes les autres, le régime du knout.

En réfléchissant à fond aux envahissements que la centralisation impériale a faits partout sur l'autonomie des communes, on trouve que ces envahissements étaient inévitables. La commune en Russie, et généralement chez tous les Slaves, est trop patriarcale, trop soumise à l'influence de ses *starchines* (vieillards). L'esprit routinier et stationnaire, toujours plus ou moins inséparable de la vieillesse, imprime nécessairement à toute société qui lui est soumise une progression très lente. C'est pourquoi la commune slave n'offre généralement qu'un champ fort restreint à la concurrence et aux élans de l'ambition et du génie. Il est singulier et digne de remarque qu'en russe le mot liberté (*sloboda*) désigne une simple commune,

un gros village. Ceci est significatif. En effet, la liberté slave n'a pu jusqu'à présent créer en permanence que des *slobodes*, c'est-à-dire des villages ou tout au plus de petits états microscopiques, comme le Montenegro et la Serbie. C'est précisément ce côté passif de la vie communale slave, qui a rendu possible la formation de l'autocratie; et qui a provoqué en Russie la réaction européenne et toute occidentale de Pétersbourg contre le sommeil slave et quasi asiatique de Moscou.

Pierre-le-Grand vint tirer les Russes de ce sommeil profond. Il provoqua dans tout son empire une sorte de lutte dualistique entre la tradition et la réforme, le passé et le présent. Cette lutte renferme toute la signification historique de la période de Pétersbourg, et tout le secret de la centralisation impériale. Ce n'était pas certes une idée essentiellement mauvaise de secouer ainsi la vie de village, et ce communisme patriarcal slavo-russe, où s'absorbe la personnalité. Habitué à se reposer de tout sur la commune, à la prendre pour son unique boussole, l'individu dans ce système ne sait ni penser ni agir par lui-même. Isolé il ne sent que son impuissance. Au moindre péril il court se cacher parmi les siens, et sous l'abri de son clocher, comme un enfant au berceau se cache, quand il a peur, dans le sein de sa nourrice. L'objet, le but de l'empire russe a été de déraciner cette adhésion aveugle du slave à la vie de commune. Il nous reste à examiner comment ce but a été rempli.

II

La Russie empire.

Nous venons de caractériser d'une manière générale la Russie comme nation : caractérisons-la maintenant comme empire. Impériale, la Russie repose sur trois principes vitaux, que nous résumerons dans ces trois mots : le tsar, le tchin et le knout. L'analyse de ces trois éléments va nous montrer qu'aucun d'eux n'est essentiellement slave. Étrangers à l'esprit russe et par leurs origines et par leur développement moderne, ils ont dû amener en Russie un état social factice et violent, état qui, malgré son triomphant passé, ne présente, comme nous allons le voir, aucun gage de durée.

LE TSARISME.

Le pouvoir autocratique, n'en déplaise à nos libéraux, est en réalité un produit d'origine occidentale. Tsar veut dire *César*. Un tsar c'est l'empereur romain de l'Orient. Les premiers tsars d'Orient furent les

empereurs chrétiens de Constantinople, appelée encore aujourd'hui par tous les Slaves *Tsarigrad*, la ville du tsar. Cette capitale de l'Orient ayant été prise par les Turcs, comme il fallait cependant un César aux chrétiens de rite oriental, ils se tournèrent vers le grand prince de Moscovie, comme vers le plus puissant souverain de leur rite. Le pape lui-même, comptant attirer par là le chef des Russes à sa communion, lui envoya la couronne des Cantacuzène, et le déclara, au nom de l'Occident, héritier légitime du titre impérial bysantin. Les premiers tsars de Moscou saisirent ainsi de prime-abord la position magnifique laissée vide dans le monde chrétien par la mort héroïque du dernier Constantin sur les remparts de *Roma-Nova*. Entre ce titre sacré, ce titre hiératique de la vieille Bysance et le nom des *Romanof*, ou descendants de Roman, chacun peut remarquer une coïncidence qui, pour ne pas être très grammaticale, n'en est pas moins singulière. Les Romanof ont en effet la prétention d'être les rénovateurs de Rome et de son empire, à la fois politique et religieux. Un manuscrit russo-slavon de la Bibliothèque nationale de Paris, intitulé *Abrégé historique des vies et gestes des princes russes*, nomme Rurik *frère de l'empereur romain Auguste*. Ce manuscrit, de l'an 1563, qui ne descend que jusqu'au règne du tsar Ivan Vasilievitch, et à la prise de Polotsk sur les Polonais, montre clairement quel était déjà l'esprit de la diplomatie des tsars.

Ce qui a d'ailleurs contribué plus que tout le reste

à faire grandir l'autocratie, c'est l'avantage incontestable et si rare qu'a eu la dynastie actuelle de fournir sans interruption, depuis Pierre-le-Grand jusqu'à Nicolas, une série de souverains véritablement supérieurs. Cette supériorité toute personnelle, et marquée pour ainsi dire d'un sceau fatal, a pu seule faire oublier aux Russes le caractère médiateur et essentiellement slave, c'est-à-dire à la fois cosmopolite et national, de l'autocratie ou plutôt de la royauté primitive. Les éléments connus de cette royauté étaient des plus constitutionnels. Ils émanaient du libre vote de grandes assemblées populaires appelées *vetches*, qui faisaient ou défaisaient à leur gré le gouvernement, et proclamaient la chute des princes. Ainsi dans Nestor on voit la vetche de Pskof et de Ladoga exiler son souverain Vsevolod, *attendu qu'il n'aimait que les plaisirs et les chiens, et qu'au combat d'Idanof il avait le premier fui du champ de bataille.* Ces vetches plaçaient autour du trône des conseillers électifs et révocables, nommés boïards ou *boliars*, c'est-à-dire les meilleurs d'entre le peuple, hommes que la poésie populaire nous montre, dans les luttes contre les Tatars, délibérant sous la tente royale, tous égaux assis sur un même tapis. Le pouvoir russe primitif joignait à son origine démocratique un caractère essentiellement fédéral. Il reposait sur une amphyctionie de princes et de républiques toutes solidaires entre elles, et feudataires du pays.

Il parut en 1842 à Paris, sous le pseudonyme du

comte d'Almagro et avec le titre : *les Principales familles de Russie*, un opuscule qui fit alors sensation, mais qui attira en même temps sur son auteur, le prince Dolgorouki, de rudes expiations. Pourtant cette brochure n'offrait, à vrai dire, qu'une nomenclature chronologique des titres et des rangs de préséance des familles princières russes. Mais à cette nomenclature se trouvait adjoint un appendice sur la famille des princes Trubetskoï, dont un des descendants a si cruellement expié en Sibérie sa complicité dans la conjuration ourdie lors de la mort de l'empereur Alexandre.

L'un des concurrents du premier des Romanof au trône moscovite avait été un Trubetskoï. Le fondateur de la dynastie actuelle ne s'était fait accepter des boiards de Moscou qu'en jurant en 1613 une constitution. Cette constitution reconnaissait un sénat, composé des boiards ou majores (boliari), et une chambre des communes, formée des députés de la noblesse, de la bourgeoisie et du clergé. Elle interdisait au souverain d'établir de nouveaux impôts, de déclarer la guerre, de conclure des traités de paix, et de signer des arrêts de mort, sans le vote préalable des deux chambres. C'est pourquoi jusqu'au règne de Pierre Ier tous les oukases portaient en tête cette formule : tsar oukasal, i boiari prigovorili (le tsar a ordonné et les boiards ont consenti). Cette charte avait été surtout pratiquée avec vigueur sous les deux règnes de Michel et d'Alexis son fils; et c'est à elle principalement que la Russie doit son existence poli-

tique. Sous cette égide constitutionnelle, la Russie renaissante a pu devenir peu à peu formidable à ses voisins, et elle a vu l'ordre et la moralité s'établir par degrés dans l'administration et dans l'armée.

Tout-à-coup Pierre Ier monte sur le trône. Ce digne élève de Louis XIV avait naturellement peu de goût pour les formes constitutionnelles ; son premier acte fut d'abolir les deux chambres délibérantes ; et depuis lors aucun livre russe n'a osé seulement en faire mention. Mais les documents officiels n'en existent pas moins aux archives de l'empire. Couvrant sa révolution dans le sens du despotisme, sous le prétexte d'une réaction contre l'aristocratie, Pierre Ier abolit entièrement le reste d'autorité des *kniazes* ou princes, descendants des anciens chefs de tribus russes qui, aux temps de la prépondérance polonaise, avaient régné presque en rois sur les provinces. Les kniazes furent forcés de quitter leurs terres pour venir habiter la capitale, et dépenser leurs richesses à la cour. Cette haute aristocratie, formée tout au plus de trente à quarante familles, se trouva en droit assimilée à la petite noblesse. Cette dernière classe elle-même n'eut plus aucun privilège qui la distinguât des gosts ou marchands de la première ghilde. Voilà comment la Russie empire a remplacé la Russie nationale.

Pierre-le-Grand qui dans son enfance avait, en vertu de la loi de proximité et d'attraction, subi aveuglément l'influence allemande, acceptée par ses prédécesseurs, ne tarda pas à apercevoir par-delà la froide

Germanie le foyer ardent de cette civilisation romaine, jusqu'alors transmise de seconde main, et comme par reflet aux Moscovites. Pierre s'adressa donc au foyer même ou à la France ; et le Slave du nord si souple, à la conception si rapide, se francisa bien vite. La grande Catherine n'est déjà plus qu'une Française, et Alexandre au fond de son cœur était tout aussi Français que Napoléon. Pourtant il restera à jamais regrettable que le réformateur de la Russie n'ait pas compris combien étaient déjà usés les modèles occidentaux, objets de son admiration. Ce qui le fascinait à la cour de Louis XIV n'avait pas plus d'avenir que le vieux byzantinisme même qu'il avait entrepris d'extirper à Moscou. Issues de la paix de Westphalie, les formes politiques du dix-septième siècle, résumées dans cette royale parole : *L'État c'est moi*, n'étaient que les derniers efforts d'une époque finie, que devaient enterrer pour jamais les jacobins de 93. Par une corrélation singulière, mais pleine de sens, la statue équestre de Pierre Ier à Pétersbourg n'est qu'une reproduction complète de la statue équestre de Constantin dans sa Rome nouvelle du Bosphore, replâtrage de la Rome décrépite du Tibre. Pierre de même transfère parmi les Slaves la vieille cité occidentale, dont il prolonge ainsi la durée, mais sans en guérir les blessures ni lui rendre la jeunesse.

Pierre ne savait pas créer, il n'était qu'imitateur. Dans son engouement pour les formes étrangères, il se mit à haïr toutes celles de son pays, sans penser à en conserver ce qu'elles pouvaient avoir de bon et

de salutaire. En outre, comme malgré son tempérament révolutionnaire, il était toujours un monarque, il se gardait bien de transplanter les libres institutions de sa Hollande chérie dans la nouvelle Amsterdam qu'il reconstruisait avec tant d'amour aux bords de la Neva. Au lieu de restreindre par la loi la puissance des tsars, il l'agrandit encore en lui livrant tous les moyens de police de l'absolutisme européen, et en renversant les barrières que les mœurs avaient peu à peu élevées contre l'arbitraire. Pierre inaugura la voie violente où ont marché depuis lui tous ses descendants, et qui est devenue pour eux une sorte de nécessité. C'est pourquoi les adorateurs du tsarisme font un dieu de cet homme, sans lequel en effet le tsarisme n'existerait pas. « Pierre le Grand, écrit Gurovski, domine tous les personnages les plus saillants de l'histoire, comme le ciel domine la terre... Tout mortel qu'il était, un sentiment de vénération nous porte à croire que l'Éternel déversa dans son âme plus de son feu céleste que dans aucun mortel des temps connus... Mais aussi l'œuvre du travailleur choisi paraît la plus vaste et la plus féconde de toutes celles que l'histoire du genre humain ait inscrites dans ses fastes. Pierre a gravé la sienne page à page dans chaque pulsation développatrice de son peuple. Je ne crois pas que son histoire puisse se résumer autrement que dans celle de la Russie..... La supériorité incontestable de Pierre-le-Grand sur tous les grands hommes de l'antiquité et des temps modernes, sur

Charlemagne comme sur Napoléon, consiste principalement en ce que ceux-ci étaient plus ou moins des résumés sortis du monde de leur époque, agissant sous l'influence des idées de leur siècle, tandis que Pierre a à lutter contre sa nation et son siècle, etc. »

Il y a d'autres courtisans qui nous disent qu'à l'inverse de ses prédécesseurs trop occidentaux, Nicolas s'est refait Russe ; mais ce n'est là qu'une couleur, un manteau de popularité. Élevé sur le trône, malgré le peuple, à l'aide d'une révolution de palais qui envoya périr au gibet les meilleurs patriotes de l'empire, Nicolas avait besoin de se réhabiliter dans l'esprit de ses sujets. Il couvrit donc des semblants de l'amour pour la nationalité la haine que lui inspiraient les libéraux de son empire, comme les démocrates du monde entier. Mais son patriotisme étrange le poussa à s'entourer exclusivement d'une aristocratie de cour, greffée sur les souches pourries de la féodalité allemande des derniers siècles. En conséquence de ce système, Nicolas repousse la petite noblesse, qui, composée de pauvres gentilshommes, relie dans tout le monde slave le bas peuple avec les grands. Cette classe intermédiaire si utile, si nationale en Pologne, le tsar l'a rejetée sous le nom d'*odnodvortsi* dans la classe des paysans corvéables et taillables à volonté. Quant à ses hauts dignitaires, non content de les gorger d'honneurs et de richesses, il a créé pour eux toute une hiérarchie de titres nouveaux. Les majorats même en faveur du fils aîné de chaque grande famille, mon-

truosité féodale que les Slaves ne connurent jamais, — ont été introduits par Nicolas dans le code civil de son empire. C'est ainsi qu'au moment même où la réforme sociale la plus radicale triomphait à Paris, à Berlin et à Vienne, et que la nouvelle en était portée à Pétersbourg, une autre nouvelle arrivait aux Polonais sur la Vistule, les informant qu'un majorat immense venait d'être constitué dans la Pologne méridionale, sous le nom du fils aîné du maréchal Paskievitch, pour se transmettre à perpétuité à ses descendants en ligne de primogéniture. Tels sont les progrès sociaux accomplis par le tsarisme. Tel est le patriotisme slave du cabinet de Pétersbourg.

Au lieu de s'inspirer de l'esprit slave, il renforce, tant qu'il peut, la centralisation bureaucratique importée d'occident dans son empire. L'empereur lui-même affecte d'imiter en toute occurrence le plus grand centralisateur qu'ait eu le monde moderne. Comme Napoléon, Nicolas s'est donné deux gardes impériales, la jeune et la vieille. Il a fait lui aussi sa colonne Vendôme. Il a lui aussi ses protectorats et ses rois feudataires. Il aspire à réaliser ici-bas l'unité de pouvoir la plus mathématiquement rigoureuse : un Dieu au ciel, un tsar sur terre! voilà son adage. — En un mot, l'ancien empire français est l'idéal perpétuellement présent aux yeux de la cour comme de la noblesse russe, malgré qu'elles affectent pour la France un profond dédain, et cherchent toutes les occasions de la ridiculiser. Seul le peuple est plus juste, et sans

s'inquiéter de juger le génie de la France, il réprouve avec dégoût ces institutions faussement démocratiques, qu'on lui impose, et sous lesquelles se cache une centralisation sans entrailles, dont nous allons tâcher de disséquer ici l'étrange organisme.

LE TCHIN,

OU

l'administration judiciaire, civile et militaire de Russie.

Depuis Pierre Ier il y a en Russie quatorze classes d'hommes qui constituent la société proprement dite, c'est-à-dire qui jouissent des droits de citoyens. Un nom commun les désigne tous, le nom de *tchinovniks* ou membres du Tchin. Ce mot de tchin signifie action : il s'applique en Russie à tous les services publics de quelque nature qu'ils soient. Devant l'autorité, chaque russe doit avoir un tchin ou un rôle; sans cela on est paysan et presque serf. Cette institution récente qui a perverti tout l'état social des anciens Slaves, a dans ses allures quelque chose de si extraordinaire, de si peu européen, qu'on la prendrait pour une imitation des ordres lettrés de la Chine, si on ne savait par l'histoire qu'elle fut un fruit de la philosophie occidentale, et que Pierre Ier en conçut l'idée dans ses conversations avec les esprits forts de France, d'Angleterre et d'Allemagne.

Le tchin constitue la seule noblesse reconnue par les lois. En conséquence, tout employé quelconque,

militaire ou civil, est noble par le seul fait de ses fonctions, ne fût-il que simple maître d'école de village. D'après cela on conçoit que le nombre des nobles en Russie soit pour ainsi dire innombrable. Pour que ce privilège de la noblesse ne finisse pas par devenir universel, la loi russe a statué qu'il passe du père au fils, mais s'arrête au petit-fils qui cesse d'être noble s'il ne se remet pas de nouveau au service de l'État. Sous ce rapport du moins, le tchin concorde avec le droit slave qui n'admet pas l'hérédité de la noblesse. Les anciens boiars, russes, serbes, bulgares et autres, étaient électifs; et à leur exemple les tchinovniks sont sinon élus, du moins nommés au concours, et toujours révocables.

La noblesse est ainsi devenue toute personnelle, et forme le premier point de mire auquel tendent toutes les ambitions même les plus modestes. Malheureusement au droit de concours illimité s'est adjoint le droit d'intrigue. Les quatorze degrés du tchin sont devenus comme une échelle à laquelle chaque famille en Russie se tient plus ou moins accrochée. Ceux qui ne peuvent encore y atteindre se cramponnent à ceux qui y sont arrivés; et ces derniers s'attachent eux-mêmes à ceux qui sont immédiatement au-dessus d'eux. Plus est grand le nombre de ceux qui s'accrochent à vous pour monter à cette échelle du paradis terrestre, plus vous devenez important, et plus vous pouvez vous élever haut.

La société russe, suivant l'ingénieuse remarque de

Blasius, ressemble ainsi à un arbre qui végéterait en sens inverse. Là où devraient se trouver ses racines, se trouvent ses feuilles et ses boutons : les racines en sont la partie la plus frêle, la plus changeante, et au lieu de vivifier le tronc tout entier, elles périssent le même jour que les fleurs dont elles recevaient leur sève. Avec celui qui est monté le plus haut, tous les autres montent ou tombent. C'est à Pétersbourg que se trouvent les véritables forêts primitives de ces arbres généalogiques de protection et d'intrigue, auxquels le climat de Moscou semble être moins favorable. Sur la Neva ce serait presque une insulte faire à un tchinovnik que de ne pas invoquer, en l'abordant, sa protection.

Aucune fonction vraiment sociale ne peut être exercée qu'au nom et par l'intermédiaire du tchin : à tel point que le dernier maître d'école de village se voit classé et traité comme tchinovnik. Mais ce qu'il y a de plus excentrique, c'est que le clergé même est forcément enrégimenté dans le tchin. L'évêque a le même grade que le général, et ainsi de suite, en descendant jusqu'au pauvre pope qui n'est plus assimilé qu'au simple officier.

L'avancement dans toutes les branches administratives, se règle uniquement sur la durée et la valeur des services, sans que le droit de naissance soit censé entrer pour rien dans les promotions, aussi n'est-il pas rare de rencontrer en Russie des guerriers ou des artistes récemment anoblis qu'on appelle *bla-*

gorodni (issus de noble race), quelquefois même *visokorodni* (très hautement nés), tandis que leurs pères sont encore serfs, et personne ne trouve cela étrange, parce qu'en Russie toute capacité supérieure devient noble, dès qu'elle se fait connaître. Ainsi, la naissance civile tenant lieu de la naissance par les aïeux, la noblesse russe n'est point une caste; les grades n'y sont que le fruit de services personnels, et l'héritier d'un feld-maréchal, s'il n'est pas digne de son père, retombe au plus bas degré.

Malgré tout l'arbitraire des nominations et des avancements qui ont lieu au sein du tchin, on ne saurait néanmoins se dissimuler ce qu'un tel mécanisme pourrait avoir d'activant et de fécond. Malheureusement les employés civils ne recevant, pour la plupart, que des appointements illusoires, sont réduits à vivre de concussions, d'avanies, — et pour trancher le mot, de vols sur leurs concitoyens. Aussi malheur à la bourse de quiconque est obligé de franchir le seuil d'une chancellerie. Mais ces abus ne jettent aucun discrédit sur l'empereur, ni sur son gouvernement. Il faudrait de plus forts impôts pour que les employés reçussent de plus forts appointements. Et comme le peuple paie peu d'impôts directement à l'État, tout le reste des charges et des corvées horribles qu'il endure, il les attribue à la mauvaise volonté des fonctionnaires publics. L'empereur est bon, dit le peuple, mais ses *tchinovniks* sont des coquins. La censure impériale elle-même laisse sous ce rapport

une latitude extrême aux critiques populaires : pourvu qu'on épargne la personne du tsar, tout le reste est permis. Ce qu'a écrit Gogol sur l'administration moscovite, n'aurait pu s'imprimer dans aucun pays d'Allemagne.

Il n'en est pas moins certain que le système du tchin a totalement perverti la nature et le développement de la nationalité russe. C'est surtout pour les paysans que la réforme de Pierre 1[er] a été dégradante et destructive. On sait que le tsar *philosophe* leur enleva tous les droits civils, et la large existence dont ils avaient joui jusqu'alors. Pierre n'aimait pas le moujik russe; il n'entendait rien à sa manière toute slave de vivre et de penser : ou plutôt il le comprenait trop, et il devinait en lui l'ennemi mortel de ses réformes. C'est pourquoi il riva avec une cruauté froide toutes les chaînes du servage déjà introduit par ses prédécesseurs. S'armant des principes absolutistes qui déclarent le monarque propriétaire suprême de toutes les terres de ses états, Pierre I[er] s'arrogea le droit de disposer des villes et villages russes, pour les donner en présents à ses favoris, et aux hommes qui avaient bien mérité du trône. Du droit de vendre la terre, on passa au droit de vendre les hommes, et l'esclavage le plus complet des paysans se trouva ainsi consacré. Depuis lors le tiers des paysans a appartenu à la noblesse. Le tiers des paysans de l'empire n'a plus été qu'un vil bétail, que les seigneurs ont pu se partager, vendre et revendre à volonté. — Neuf

cent mille nobles ont en Russie cet odieux privilège de posséder des âmes humaines.

Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a commencé à voir l'action destructive d'un tel système sur l'empire lui-même. Depuis surtout que la vie manufacturière s'est introduite dans les campagnes, et que l'amour de l'or et du gain a saisi les châteaux, les serfs et leur vie sont devenus de la part des maîtres l'objet d'un négoce infâme. Ils les ont vendus ou loués, comme des machines motrices, à des spéculateurs impitoyables qui n'avaient qu'un but, celui d'extraire d'eux dans le plus bref délai la plus grande somme possible de travail. Il a fallu lancer des oukases pour mettre fin à ce trafic de chair humaine. Maintenant le noble ne peut plus vendre l'homme sans la terre à laquelle il est attaché par inscription, ni l'enfant sans la mère, ou la femme sans son époux. L'esclave à la façon asiatique est devenu ainsi serf de la glèbe. Un progrès s'est ainsi accompli pour les Russes, mais toujours en dehors de l'idée slave, et en se rapprochant de plus en plus de la féodalité teutonique.

Au fond le cabinet impérial, dans tous ses règlements agronomiques, n'a qu'un but : celui de s'approprier le plus grand nombre possible de serfs, qu'il prétend affranchir en les décorant du nom de *paysans de la couronne*. « Le but de l'ambition de tous les paysans russes est, nous dit M. de Custine, d'arriver à cet état de serfs directs de l'empereur. » On prétend que parvenus à ce point ils se regardent comme par-

faitement libres, et qu'à la question : Quel est leur seigneur? ils répondent alors avec un fier sourire : *Gospodina romanova*, notre maître est madame Romanof. En somme ils sont pourtant beaucoup plus pressurés que les autres moujiks : car ils n'ont point, comme les autres, de seigneur intéressé à les protéger contre les exactions fiscales de leurs ennemis naturels, les tchinovniks, qui se trouvent alors devant eux comme face à face. Pauvres et ignorant les lois, ils n'ont personne qui les soutienne dans leurs procès; plus de main secourable qui les nourrisse dans les années de disette. Ils ont à supporter tous les fardeaux de la liberté, sans qu'il leur soit permis d'en recueillir les fruits. Aussi les moujiks en général se sentent-ils très peu attirés vers cet état de prétendu affranchissement.

Une classe de paysans qui prospère davantage est celle des *économistes*, moujiks devenus libres de leur personne, mais qui restent encore liés à leurs seigneurs par certaines corvées et services stipulés dans le contrat réciproque. Ceux-là vont presque de pair avec les odno-dvortsi, propriétaires d'un *dvor* ou logis champêtre : hommes que rien ne distingue plus des nobles, si ce n'est les privilèges du *tchin*. Quant aux seigneuries proprement dites, elles se trouvent en Russie extraordinairement morcelées, attendu que chacune d'elles ne se compose guère que d'un seul village. L'idéal du plus mince et du plus petit tchinovnik, pendant la durée de ses fonctions, est d'a-

masser par tous les moyens un petit capital, pour s'acheter quelque part que ce soit un humble hameau avec une dixaine de serfs, au milieu desquels, ou plutôt sur les épaules desquels il achèvera tranquillement sa carrière.

Les populations champêtres sont donc livrées comme un aliment aux insatiables appétits du tchin. Et c'est ici que brille dans tout son jour la profonde astuce des hommes qui ont créé le système russe. Les tchinovniks sont le soutien, le bras droit du tsarisme, qui, pour s'assurer davantage leur dévoûment aveugle, leur donne tout un peuple à dévorer. Mais en même temps le tsarisme emploie mille artifices pour rendre les tchinovniks odieux à leurs victimes, à qui il promet sans cesse un meilleur sort que celui sous lequel la noblesse les fait gémir. Le bas peuple n'entrant jamais en contact direct avec le gouvernement, ne suppose que du bien et des vertus divines dans ces hautes régions inaccessibles à son œil. Dans tous ses maux il invoque le tsar contre ses oppresseurs, et s'il n'est pas aussitôt délivré, c'est parce que le *batouchka*, le père de tous, n'a pu l'entendre. Pourtant le batouchka les entend si bien que chaque fois que son despotisme est menacé par les hautes classes du tchin, il fait mine avec grand bruit de lancer son oukase toujours prêt d'affranchissement des paysans. Nicolas surtout parle à tout propos de son intention d'immortaliser son règne en dotant l'empire d'un puissant tiers-état, et d'une bourgeoisie intelligente et

riche, qui fasse contrepoids à la noblesse. Bercé par cette espérance d'une prochaine émancipation, le bas peuple est l'appui le plus dévoué du trône contre les tchinovniks; et le tchin à son tour est lui-même, pour pouvoir se perpétuer, l'instrument maudit de l'autocratie contre le peuple. Voilà comment à force d'artifices, on a scindé la nation en deux camps qui se détestent, et entre lesquels il faut absolument laisser subsister comme médiateur le tsarisme.

LE KNOUT.

La troisième base du système impérial russe est le knout, ou le régime permanent de la loi martiale appliquée à toute la société. L'origine du knout, comme celle du tchin, n'est ni russe, ni slave. Knout vient du mot teutonique knoten, nœud et corde nouée, instrument de supplice des matelots jusqu'à ce jour, et qui fut sans doute importé dès les premiers siècles en Russie par les marins scandinaves, compagnons de Rurik et des autres conquérants. Le knout personnifie toute la police russe; il en est l'apogée comme le fondement.

Le knout a été en Russie la baguette des prodiges. Sans lui, il n'y aurait ni empire, ni capitale, ni armée, ni flotte russe. Lui seul a fait sortir Pétersbourg du sein des marécages, et en a bâti comme miraculeusement le colossal ensemble en dépit des climats, et pour ainsi dire de la logique humaine, au-dessous du

niveau de la mer et de la Neva elle-même, qui déchaîne en vain ses flots et ses tempêtes contre les quais qui la captivent. Dans toutes les villes russes le knout a créé une police admirable de promptitude dans la répression des abus, et il rivalise sous ce rapport avec le bâton turc. A chaque coin de rue la *butka* veille à l'ordre public. Au moindre cri d'auberge, au moindre tapage inaccoutumé, les *boutchniks*, la verge ou batoche à la main, paraissent : à la fois juges et exécuteurs de l'arrêt vis-à-vis du peuple, ils couchent le coupable au milieu de la fange de la rue, et peuvent lui administrer sur place jusqu'à huit ou dix coups de leurs batoches. Cette justice sommaire de l'Orient n'est pas seulement en vigueur dans les grandes villes : la mairie de chaque village a le même droit de bastonnade sur ses administrés pour les délits secondaires. En un mot le knout est l'instrument le plus actif de la centralisation impériale. Il préside à l'ordre judiciaire, à l'ordre civil, à l'instruction publique, aux exercices militaires et aux relations même de la Russie avec le reste de l'Europe.

La procédure russe pour les causes criminelles ne connaît absolument que les châtiments corporels. Le nombre de coups sert à mesurer le degré de culpabilité du condamné. On objectera que les arrêts étant presque toujours dictés par le jury, offrent du moins des garanties d'une certaine équité. Mais près de chaque jury siégent en qualité de juges des assesseurs impériaux, chargés de savoir et d'interpréter le code

pour tous. Or, ce code russe, *Zvod zakonov*, est une indigeste et énorme compilation d'oukases, promulgués de règne en règne depuis Pierre Ier, oukases qui se contredisent entre eux, et où il est toujours facile de trouver, quand on sait l'y chercher, une loi pour ou contre la cause qu'on défend ou qu'on attaque. Il est vrai que l'empereur actuel a travaillé avec zèle à faire disparaître du code russe toutes les dispositions contradictoires. Mais il est loin encore d'avoir complètement réussi. Il s'ensuit que très souvent les juges assesseurs se croient obligés de casser les arrêts du jury et d'en appeler à un tribunal supérieur. La vénalité de ces messieurs est, d'ailleurs, passée en proverbe. Un peu d'or brille à leurs yeux mieux que la meilleure cause : aussi nulle propriété ne peut se dire assurée, comme nul individu n'est à l'abri de la Sibérie. — Les seuls juges en Russie qui fassent preuve d'un peu d'indépendance, ce sont les membres du tribunal suprême ou du sénat dirigeant. Ce corps, l'unique institution russe, capable de rappeler de loin la chambre des pairs des monarchies constitutionnelles, se compose de hauts magnats et d'anciens officiers supérieurs en retraite, qui la plupart ont placé leur ambition hors de la judicature, et qui vu leur haute position ne sont pas achetables aisément.

Imitée de l'antique sénat romain de la décadence, tel qu'il s'était perpétué dans l'empire grec, cette chambre n'a d'ailleurs d'autre attribut politique que celui d'enregistrer passivement les oukases et de les

interpréter en jugeant en dernier ressort dans les procès privés. C'est donc à cette cour suprême qu'aboutit toute la magistrature russe. Du jury de district on peut appeler à celui du département, puis à celui de la *gubernie*, c'est-à-dire à une subdivision du sénat qui siége auprès de chacun des quatorze gouverneurs généraux qui se partagent l'empire, et dont plusieurs ont des domaines plus grands que la France entière. Ces espèces de vice-rois, armés d'un pouvoir discrétionnaire et remplaçants de l'empereur, auquel seul ils ont à rendre compte de leurs actes, doivent, pour les rendre valides, souscrire les sentences portées par le sénat ou le conseil de régence, aussi bien que les arrêts des cours inférieures. Ce sénat, s'il est d'un avis contraire, ne peut qu'inscrire ses observations au bas du procès-verbal destiné pour l'empereur. En attendant la volonté du vice-roi s'exécute : car le pouvoir dans l'état ne doit pas être un seul moment en question.

D'appel en appel on arrive au tribunal de cassation définitive du sénat de Pétersbourg, présidé par un haut procureur qui tient la place du tsar. Or, celui-là encore, appuyé de l'opinion de trois jurisconsultes qu'il est toujours facile de trouver ou d'acheter, peut refuser de contresigner le jugement. Il est alors renvoyé au ministre de la justice, et de là à l'empereur ou mieux à la décision des favoris. Ainsi tous les droits de justice, et par contre coup tous les droits de propriété, sont concentrés dans le tsar, en vertu du vieux

et féodal principe : toute justice émane du roi. On nous répond qu'un principe plus moderne, celui que toute justice émane du code, vient d'être installé par l'empereur Nicolas dans la jurisprudence de son empire. Ce prince a fait en réalité des efforts inouis pour régulariser les pandectes moscovites, et classer dans un tout concordant les cent cinquante mille oukases qui jusqu'à lui avaient force de loi. Mais tout en réformant le code, il n'a pas eu le courage de s'y soumettre lui-même : il persiste à se tenir comme loi vivante au-dessus de la loi écrite. Il en résulte que ce code écrit le tsar peut le violer chaque fois que bon lui semble; par conséquent l'état de siège et les cours martiales subsistent en permanence; de sorte qu'en dernière analyse la justice russe c'est le bon plaisir du souverain, bon plaisir formulé jusqu'à présent par le knout et l'importation en Sibérie.

Dans l'ordre civil le knout, ou le terrorisme et l'arbitraire, ne se montre pas moins puissant que dans l'ordre judiciaire. Chaque *gubernie*, image complète de l'empire, est administrée à la façon bysantine, c'est-à-dire que toutes les fonctions, tous les dignitaires qu'on voit autour du tsar, se retrouvent autour du natchalnik ou président de la gubernie. Il est dans sa circonscription aussi absolu, aussi infaillible que le tsar dans la sienne. Mais cette centralisation inflexible de toutes les volontés en une seule est masquée par une foule de formes atténuantes et d'apparences constitutionnelles destinées à tromper l'œil. L'organisme en-

tier de l'empire n'est guère qu'un organisme d'apparat, une décoration de théâtre, pareille à ces monuments d'architecture de Moscou qui, vus du dehors, font un effet magique, et qui, vus du dedans, sont informes. On pourrait appeler la Russie *le monde des façades :* le knout qui en fait l'âme, y est partout artistement caché sous des guirlandes de fleurs.

Cet instrument de tout l'ordre officiel moscovite s'est montré incontestablement un énergique moyen de colonisation dans les steppes. C'est à lui qu'on doit le refoulement de la vie nomade. Sans lui *la paresse slave*, comme disent les chefs allemands du cabinet de Pétersbourg, n'aurait jamais réussi à défricher tant de déserts. Sans lui les hordes errantes seraient encore campées au sein de l'Europe, qui aurait encore à redouter l'invasion de nouveaux Timours.

Dans l'instruction publique le knout est aussi un puissant pédagogue. Comme autrefois le cep de vigne du centurion romain enseignait le latin à tous les barbares de l'occident, le knout enseigne l'idiôme et les idées russes à tous les vaincus de l'orient européen. Les Tatares de Crimée parlent aujourd'hui en russe très pur. Les indomptables tribus de la Circassie et du Caucase comprennent de plus en plus le langage de leur grand instituteur. Le knout centralise tout le développement intellectuel de la jeunesse dans une seule pensée d'obéissance au tsar, vicaire de Dieu, et cela jusque dans les recoins restés les plus teutoniques des provinces allemandes de la Baltique, jusqu'en Fin-

lande et jusqu'au cœur de la Pologne. Ebloui par tant de triomphes, le knout impérial prétend instruire bientôt à la russe l'Europe entière et ramener chez elle l'unité de croyance religieuse et politique détruite, selon lui, par les prétentions excentriques du papisme et de la révolution.

Voilà un résumé des bienfaits qu'a rendus et qu'espère rendre encore à la civilisation le knout de Pierre-le-Grand. Mais c'est principalement sur l'armée qu'il agit comme une verge magique. Aux inondations assez fréquentes de Pétersbourg, on voit des factionnaires se laisser gagner par les eaux, et immobiles à leur poste plutôt que de fuir, disparaître peu à peu dans le fleuve montant qui finit par les engloutir. En temps de guerre un ordre énergique de vaincre a souvent suffi pour faire remporter la victoire. En 1849 on a vu le tsar à Varsovie entouré d'un peuple innombrable qui lui demandait à grands cris une constitution, le faire mettre à genoux d'un geste ; et ces hommes ainsi prosternés comme en adoration devant la force brutale, c'étaient pourtant des héros de la liberté, des Polonais.

Un général allemand, le comte de Bismark, a publié sous le titre : *La puissance militaire de l'empire russe en* 1835 *ou mon voyage à Saint-Pétersbourg*, des détails statistiques étendus et consciencieux sur la force armée dont dispose l'autocratie. Il l'élève à 800 mille hommes, dont 500 mille de troupes régulières et admirablement disciplinées, 100 mille cavaliers, partie ré-

guliers, partie irréguliers, et 200 mille vétérans cantonnés dans les villes et forteresses où ils reçoivent les recrues et les exercent. L'anonyme anglais, auteur du livre : *Revelations of Russia*, paru à Londres en 1844 dans le but spécial de révéler les côtés forts et faibles de l'armée russe, tout en établissant d'autres chiffres que ceux-ci, n'arrive pas à des résultats essentiellement différents. Il donne des détails curieux sur la tenue intérieure de la garde impériale. Ce corps d'armée, objet des prédilections de l'empereur Nicolas, se compose, infanterie et cavalerie, de 120 mille hommes. Dans les parades et les revues, ces troupes d'élite frappent d'étonnement par leur aspect martial et leur imposante attitude. Tous les soldats qui y entrent ont été choisis dans les autres rangs de l'armée, et il n'y en a pas un qui n'ait ses cinq pieds onze pouces. Tous ont la même figure bronzée par les bains à vapeur, les mêmes manières, et pour ainsi dire la même physionomie. Un oukase indique à une ligne près la longueur que doivent avoir leurs favoris, leurs cheveux, et de quel côté le peigne doit les faire pencher.

Toute l'armée régulière est partagée en huit corps d'armée, tenus constamment en pleine paix sur le pied de guerre, et prêts à se mettre en campagne au premier signal. Il en est de même des différents corps d'artillerie, dont les pièces toujours attelées se promènent incessamment d'une frontière à l'autre, de la Chine à la Perse et du Caucase à la Pologne. Cette artillerie étale de magnifiques attelages : la beauté de ses che-

vaux est sans égale. Aussi manœuvre-t-elle avec la rapidité de la foudre. Mais cette vélocité dans la course nuit, dit-on, chez les pointeurs à la justesse du coup-d'œil. Sans cela les canonniers russes seraient les premiers du monde. Quant aux terribles Cosaques on se défie de leurs tendances républicaines, au point qu'on a réduit leur armée à 40 mille hommes. Mais on élève encore à 135 mille le nombre des cavaliers kalmouks, bachkires et tatares, toujours prêts à marcher sans recevoir d'autre solde que la permission de piller.

Généralement l'absence de solde est ce qui dégrade le plus le soldat russe. Le duc de Raguse dans son *Voyage*, a remarqué que, tandis que le soldat français coûte en paix 340 fr. à l'état, et l'anglais 598, le russe n'en coûte que 120 à son gouvernement. Outre qu'il est nourri comme un vil animal, le soldat moscovite est encore plus roué de coups que le nègre. Aussi sans les cartels d'extradition conclus avec la Prusse, l'Autriche et la Chine, l'armée russe ne maintiendrait pas longtemps ses cadres intacts contre la désertion. De pareils soldats, formidables sur leur sol et tant que le knout les enserre de ses mille et mille replis, ne sont pas sans doute bien à craindre dès qu'ils foulent une terre libre. On n'estime pas d'ailleurs à plus de deux à trois cent mille le nombre des hommes que le tsar pourrait détacher de ses garnisons et lancer sur l'Europe.

Ce n'est donc pas par son armée de terre, c'est par sa flotte, c'est à titre d'héritière de Rurik et des anciens rois de la mer scandinaves et normands, que

l'autocratie prétend terroriser l'Europe. Cinquante vaisseaux de ligne, dont trente dans la Baltique avec un nombre proportionnel de frégates, de bricks et de corvettes, montées par à peu près cinquante mille marins bien exercés : c'est plus de force qu'il n'en faut pour lutter contre la marine de guerre anglaise, en supposant celle-ci abandonnée par la France. Il est vrai que la Russie manque encore d'une flotte à vapeur suffisante pour remorquer contre le vent ses citadelles flottantes. Les bâtiments russes ne sont pas bons voiliers; ils sont trop courts, trop pesants et ne savent pas esquiver les coups de lame : mais leur artillerie est terrible, leurs gros canons lancent des bombes de quarante jusqu'à cent vingt livres. C'est par l'organe de ces foudres de l'océan que le knout parle à l'Europe; et son langage est tel qu'il devient pour les révolutionnaires de tout pays un calmant des plus énergiques. Bien plus, il terrorise comme une tête de Méduse, et transforme forcément tous les élans régénérateurs des peuples en réaction.

Les conséquences du knout sur le moral même des Russes sont horribles. Le moujik, cet homme d'un naturel si bon, si conservateur, devenu soldat, se venge de ses tortures sur tout ce qui ne saurait lui résister. Il devient pillard et destructeur par plaisir. Après une orgie, il brise les plats et les bouteilles pleines que son ventre ne peut plus absorber. Voilà ce que le knout fait des Slaves, de la race conservatrice et médiatrice en Europe !

Il ne faut confondre ici avec les soldats bâtonnés et fouettés comme des bêtes, les officiers exempts des punitions corporelles. Le corps des officiers russes se distingue généralement de celui des autres nations en ce que la plupart d'entre eux sont des hommes indépendants, possédant des terres et des châteaux, et qui ne servent pas pour de l'argent, mais pour acquérir de l'honneur et une place dans la société, après quoi ils se retirent comme gentilshommes dans leurs domaines. Les officiers russes sont le seul corps de fonctionnaires un peu estimé par le peuple, et la plupart d'entr'eux méritent en effet l'estime par leur caractère spontané et généreux. Mais tous ces militaires, si galants, si libéraux à l'armée, une fois de retour dans leurs terres, y deviennent des conservateurs et des champions obstinés des vieux abus. Leurs rapports contre nature avec leurs paysans, les forcent à abdiquer tous leurs anciens rêves d'humanité. — C'est donc le servage, ou mieux, son principe le knout, qui est la source de tous les maux. Seul le knout maintient la Russie à l'état d'empire exclusivement militaire, à tel point que les employés civils eux-mêmes y sont revêtus de titres empruntés à l'armée. Cette organisation cependant n'a rien de national. Elle va directement contre les tendances toutes pacifiques, toutes commerciales du peuple russe : elle seule suffirait en se perpétuant, pour épuiser jusqu'aux dernières sources de vie de la Russie, et amener son inévitable dissolution.

III

Influence de la Russie comme empire et comme nation sur le développement du Slavisme.

Que peuvent espérer la race et l'idée slave pour leur développement ultérieur de la Russie comme empire, et de la Russie comme nation ? Pour répondre suffisamment à cette double question et en dérouler toutes les incalculables conséquences, il faudrait écrire un volume. Nous ne ferons ici qu'effleurer cet immense sujet.

L'influence de la Russie empire sur les destinées du slavisme a été, jusqu'à présent, et semble devoir rester minime. On a déjà vu en quoi se résume la Russie empire : le tsar, le tchin, le knout, voilà ses trois éléments essentiels, éléments dont pas un ne peut prétendre à être slave d'origine. Bysantines, mongoles, teutoniques, les institutions tsariennes ne concordent en rien avec le génie slave. Les seuls refuges qui lui aient été laissés en Russie sont les fran-

chises communales, les diètes provinciales et les jurys. Or c'est là précisément ce que le gouvernement russe réprouve et contremine avec le plus d'ardeur au moyen de sa centralisation bureaucratique. Toutes ces franchises traditionnelles furent un moment non pas établies, comme on l'a écrit, mais encouragées et soutenues par Catherine II. Car c'est, dit-on, à cette Sémiramis du Nord que la Russie est redevable de ses meilleures lois. Il serait plus vrai de dire que la femme, esprit fort, qui a aboli en Russie tant d'institution slaves, pour les remplacer par des institutions occidentales, n'a pu cependant déraciner celles-ci, parce qu'elles étaient trop puissantes. Ainsi les historiographes de cour en Russie savent gré aux tsars du mal qu'ils ne font pas. Mais en dépit des tendances anti-nationales du gouvernement, les communes et les jurys se maintiennent en Russie. Or ce sont ces libertés qui, partout où elles échappent à la dent rongeuse du temps, conservent intacte la vie des nations. Tant qu'elles n'ont pas succombé aux étreintes de la centralisation, tant que ce boa impitoyable n'a pu encore les triturer, pour s'en nourrir, comme il fait en Occident, jusque-là il y a espérance de renaître, il y a le germe latent d'un développement infini. C'est ce qu'on peut affirmer sans exception de tous les peuples slaves, et même des Russes.

Aussi, considérée comme nation, la Russie est-elle inévitablement appelée à exercer sur les autres Slaves une influence décisive. Le cabinet de Pétersbourg

a beau affecter des allures cosmopolites, il a beau répéter à tout venant qu'il n'est pas plus Slave qu'Allemand, qu'il n'est d'aucune race; pourtant l'énorme supériorité numérique de l'élément slave en Russie est un fait qui saute aux yeux. Les races étrangères au slavisme dans l'empire sont tellement disséminées et isolées les unes des autres; acculées qu'elles sont aux frontières de l'empire, elles occupent des positions stratégiques et commerciales si désavantageuses, qu'on ne saurait, pourvu seulement que l'empire subsiste, leur supposer d'autre avenir qu'une russification complète. D'ailleurs leur esprit de nationalité s'évanouit rapidement.

Les nobles Allemands de la Baltique se sont faits, par amour de l'or, les instruments, méprisables à leurs propres yeux, de l'absolutisme qui les dégrade. La race juive qui, évaluée à cinq millions sur tout le globe, en compte trois millions sous le joug des tsars, ne se montre pas à beaucoup près aussi dangereuse qu'on pourrait le supposer au commerce indigène. Les *Gosts* barbus de Moscou sont tout aussi rusés que les Juifs : et de plus ils ont la force. Quant aux Finnois, aux Tatars, aux Mongols, leurs instincts nationaux sont déjà presque éteints. Or, qu'on se place à l'époque désormais prochaine où toutes ces masses de peuples conquis seront devenus Slaves et parleront une langue slave, comment alors la bureaucratie tsarienne pourra-t-elle continuer l'exercice du principe qui fait sa force, du *divide et impera*? On ne saurait

donc un seul instant douter que le génie slave ne se fasse enfin jour dans l'empire russe sur les ruines des institutions exotiques et de la centralisation romaine installée par Pierre-le-Grand.

L'autocratie a d'ailleurs l'instinct très clair du sort que lui réserve le slavisme. Tout en le provoquant dans les empires qui l'environnent, elle cherche plus que jamais à l'étouffer sur son propre sol. L'explosion des idées slaves au sein des universités russes date de 1846. La cour impériale après 1830, afin de colorer sa réaction et de motiver son mépris croissant pour la France et pour l'Occident, s'était crue obligée à un certain retour vers les formes nationales et les manières populaires slaves. Mais la jeunesse libérale saisit bien vite ce défaut de la cuirasse de l'absolutisme. La seule force des idées poussa ces néophytes du slavisme hors de toutes les voies politiques, propres au cabinet de Pétersbourg. Aux idées de centralisation succédèrent celles d'un large fédéralisme et d'une liberté *comme l'Occident n'en eût jamais*. Ces théories inattendues furent aussitôt stigmatisées par la police comme incendiaires et communistes. Afin de les confondre avec celles des sans-culottes et des terroristes de 93, la censure alla jusqu'à alléguer le bonnet rouge porté par les anciens Russes, et qui reparaissait dans toutes les hautes écoles de l'empire comme signe caractéristique de ce qui s'appelait le parti slave. Au fond, ce parti slave entendait sinon détruire, au moins transformer complètement le

tsarisme. Mieux valait encore pour les hôtes de l'Ermitage redevenir français et occidentaux, que de se faire Slaves à ce prix. La Gallomanie a donc ressaisi tout le monde officiel.

Le slavisme, plus proscrit que jamais à la suite des évènements de 1848, n'a trouvé de refuge qu'à Moscou, qui est, comme on sait, le cœur de la nationalité, et son centre de résistance à l'autocratie. L'esprit moscovite, il faut lui rendre cette justice, n'a point les tendances serviles qu'on lui suppose. Le peuple de Moscou est à la fois modéré et tenace dans ses volontés, discipliné sans bassesse, et dévoué sans aveuglement. Économe pour lui-même, et prodigue pour les autres dans sa vie intérieure, il a comme être social un idéal politique immense devant son esprit, il aime la gloire et meurt avec joie pour l'obtenir. L'oppression en apparence inexplicable qui pèse sur un tel peuple, a pour unique motif la coalition machiavélique du tsarisme avec le tchin. Mais toute l'innombrable armée des Tchinovniks aboutit nécessairement à quelques hauts sommets, qui ont seuls le privilége d'entourer le trône. Or la réaction anti-tsarienne commence précisément de la part de ces hauts dignitaires comblés par le souverain des faveurs et des monopoles les plus odieux. Tous les Kniazes et hauts barons de l'empire, devenus l'unique appui du trône, se sont mis à menacer leur maître. Des conspirations de palais ont commencé à germer sous mille formes; pronostics d'une ère nouvelle, ces complots naissent

en foule : ils sortent, pour ainsi parler, comme les insectes du sein de la terre aux premiers rayons du printemps. C'est surtout au milieu des assemblées provinciales appelées *diétines* que s'organise l'opposition. Aux diétines tout gentilhomme a le droit de siéger. Dans chaque province c'est la diétine qui vote les sommes nécessaires pour l'administration et la police des campagnes; c'est elle qui répartit l'impôt impérial, et qui élit sans aucun contrôle tous les magistrats municipaux. Derniers débris des anciennes diètes souveraines, ces diétines forment le boulevard du peuple contre l'autocrate. Refoulée jusque dans cette région infime, la souveraineté nationale s'y est maintenue avec d'autant plus d'acharnement. Le choix des jurés qui prononcent les verdicts dans les cours de justice, et le choix des maires et employés des communes, voilà deux droits précieux et féconds que jamais l'autocratie n'a pu arracher aux diétines; et qui avec une opinion publique mieux éclairée, peuvent devenir bientôt de formidables instruments d'émancipation aux mains de la noblesse et des ghildes bourgeoises qui lui sont associées.

Malgré tous les efforts de Nicolas pour anéantir l'influence de ces hautes classes, leur ascendant progresse, et il est sur le point d'annuler comme pouvoir populaire, le pouvoir même du tsar. En effet, la noblesse russe est essentiellement une noblesse de services rendus à l'état. Les quatorze catégories dans lesquelles elle se trouve renfermée, sont toutes marquées

du sceau militaire. Ces classes descendent hiérarchiquement depuis le grade de feld-maréchal jusqu'à celui de porte-enseigne, auquel un maître d'école est légalement assimilé. De ces quatorze classes, les huit premières seulement confèrent la noblesse héréditaire; les autres ne donnent qu'une noblesse éphémère : et même la noblesse de naissance est si peu considérée, les privilèges sont si peu de chose, que le fils d'un prince, s'il n'a aucun grade dans l'armée ou dans l'administration, descend au niveau des artistes et des marchands. Cependant un pareil état de choses n'a point amené le résultat que les tsars en attendaient. Au lieu de leur fournir une noblesse soumise en tout à leurs caprices, ce système a produit précisément l'aristocratie la plus ambitieuse qui existe. Pour satisfaire son ambition, il lui faut le pouvoir suprême, et elle ne peut le conquérir qu'à l'aide du peuple.

Qu'on réfléchisse maintenant combien un tel peuple de 60,000,000 d'hommes libres pèsera à la fois sur son gouvernement et sur l'Europe : quand les plus grandes puissances constituées devront compter avec lui, il faudra bien à plus forte raison que les autres Slaves en subissent l'influence. De là l'impossibilité où sont partout les libéraux slaves de séparer leur cause de celle de la Russie, considérée je ne dis pas comme empire, mais comme nationalité. C'est qu'en mettant à force de victoires matérielles les Russes à la tête des autres Slaves, la Providence avait ses vues

nécessairement salutaires, quoique nous n'en ayons pas encore la preuve. Peut-être, comme jadis l'autocratie macédonienne dut triompher de l'aristocratie grecque, pour que l'hellénisme et son génie émancipateur atteignissent leur plein développement et portassent leurs fruits de salut pour le monde; qui sait s'il ne fallait pas aussi qu'une nation slave prît sur toutes ses sœurs la prépondérance, et fondât une vaste monarchie pour que le slavisme opprimé se fît jour. Sans cela il eût disparu englouti d'un côté par la Babylone autrichienne, de l'autre par le teutonisme prussien, et en Orient par l'islamisme et les Turcs, qu'appuient machiavéliquement la propagande latine et la diplomatie des princes occidentaux.

On répand à dessein les plus fausses notions sur le caractère de l'action que la Russie exerce parmi les autres Slaves. On suppose que cette action émane tout entière du cabinet impérial : on ignore que loin de là les panslavistes les plus actifs de Russie sont des patriotes en disgrâce, qui cherchent à se faire, à l'aide des idées slaves, une patrie nouvelle et plus large que celle d'où ils se trouvent exclus. Dans l'état d'oppression nationale où languissent les Slaves hors de Russie, il est naturel qu'ils cherchent à se mettre à l'abri derrière la terreur qu'inspire à leurs tyrans le nom de la Russie. Le knout est pour eux un symbole de délivrance : c'est l'*hoc signo vinces* de leur nationalité. S'il n'y avait pas chez les souverains germaniques cette crainte salutaire du knout, à quelle triste desti-

sée n'auraient-ils pas depuis longtemps condamné leurs sujets slaves !

Les touristes prétendent que le libéralisme marche en Russie à l'aide des étrangers qui viennent y revêtir des emplois : il n'en est rien. La plupart en effet de ces étrangers sont des Allemands; adorateurs du veau d'or, accourus en Slavie pour remplir leur bourse le plus vite possible, et se retirer ensuite dans leurs foyers. De pareils mercenaires, indifférents à tous les systèmes politiques, sont d'ordinaire les instruments les plus dociles du despotisme. Aussi les libéraux russes ont-ils pour eux un profond dédain. Il n'y a donc en Russie que l'élément indigène ou slave qui puisse amener l'émancipation de tous.

Cet élément slave, on l'a vu, n'est point favorable à l'autocratie. Aussi, pour se sauver, celle-ci rêve-t-elle d'opérer une double révolution, ou plutôt un double bouleversement intérieur et extérieur. A l'intérieur, pour obtenir la tranquillité et gagner les paysans, dont les masses soumises au servage s'agitent et frémissent comme les vagues de l'Océan aux approches d'une tempête, Nicolas promet à tous les serfs de son empire la délivrance absolue des corvées et des redevances seigneuriales. Démocrate couronné, il menace hardiment d'égaler à la noblesse humiliée 40,000,000 de serfs. Voilà son plan à l'intérieur. A l'extérieur il brûle de s'élancer sur l'Europe en vengeur de la justice et du droit divin outragé, donnant à son prétendu zèle pour la religion une teinte d'orthodoxie orientale,

qui est essentiellement radicale et révolutionnaire pour l'Europe. Ainsi, empire ou nation n'importe, la Russie surgit sur le vieux monde comme un dissolvant inévitable. Or tout bien considéré, c'est encore à titre de nation ou comme avant-garde de la race slave, et comme champion du slavisme, que cette puissance présente le moins de dangers.

CINQUIEME TABLEAU.

LA LUTTE DE L'ABSOLUTISME ET DE LA LIBERTÉ CHEZ LES SLAVES.

Ses phases historiques et ses lois.

I

Parallèle entre l'esprit de l'histoire des peuples slaves et l'esprit du reste de l'Europe.

Une opinion trop généralement répandue tend à nous représenter les Slaves comme moralement séparés de l'Europe, et à nous faire croire que leurs coutumes orientales élèvent une barrière infranchissable entre eux et les nations de l'Occident. Si cette erreur se perpétuait, elle pourrait finir par allumer au sein de la grande famille des peuples chrétiens des antipathies et des guerres d'autant plus acharnées que ce seraient des guerres entre frères. L'époque où l'influence des conquérants asiatiques donnait encore à cette opinion une apparence de vérité est désormais passée sans retour. Partout le sol primitif reparaît, déblayé par la liberté et la civilisation.

tion ou la famille était tout. A l'exemple des familles ou fraternités féodales, les habitants des villes avaient créé des confréries d'arts et de métiers. Nul ne pouvait être peintre, tailleur ou maçon sans en avoir obtenu la patente de sa confrérie spéciale, dont chacune commandait à tous ses membres comme un père à ses enfants. La société entière n'était alors qu'un vaste assemblage de pareilles confréries séparées et rivales. Rien de public, rien de général ; par conséquent point de droit commun, point de politique proprement dite, et par suite point de nationalité. La naissance des nationalités distinctes est contemporaine de celle des gouvernements réguliers, ou de l'affranchissement des rois du joug des seigneurs. Alors l'Occident se régularise ; les trois ordres : clergé, noblesse et bourgeoisie sortent du chaos du moyen-âge. C'est cette métamorphose qui, amenée par des convulsions de tout genre, du treizième au seizième siècle, donne enfin pour résultat le génie moderne.

Mais chez les Slaves l'esprit de progrès suit une autre marche ; chez eux la liberté nous apparaît au moyen-âge plus grande qu'aujourd'hui. La *pravda ruska* des souverains primitifs de Kiöv assurait à tous les Russes, même aux plus pauvres, des droits et une égalité que leur renie le régime actuel des tsars. En Pologne, les statuts de Vislitsa assuraient également aux paysans bien plus de droits que ne leur en laissa l'époque moderne. N'ayant jamais été paralysés par l'anarchie féodale, les progrès de la liberté slave

se distinguèrent toujours de ceux de la liberté en Occident par leur but spécial, qui est l'amélioration progressive du sort des paysans et habitants des campagnes ; tandis qu'en Occident le progrès, d'âge en âge, se marqua et se marque encore par l'augmentation de droits des bourgeois ou habitants des villes et des gros bourgs. Les classes commerçantes d'Occident n'ont jamais oublié comment elles étaient traitées au moyen-âge, alors que les barons campagnards parcouraient le plat pays comme de véritables voleurs de grands chemins. Alors les marchands pour faire leurs tournées, se réunissaient en caravanes d'hommes armés jusqu'aux dents, afin de se défendre contre les bédouins féodaux des déserts de France et d'Allemagne. Enfin, lasse d'être pillée dans les *maupas* et les embuscades que leur dressaient incessamment les chevaliers, la bourgeoisie des villes s'insurgea en masse contre les châteaux. Bientôt il s'organisa un formidable et universel dualisme. Chaque ville se trouva en lutte sanglante contre un seigneur. Les citadins des douzième et treizième siècles en Occident, portaient sur le dos la cotte-de-mailles, et au côté le couteau de guerre. Leur vie était presque aussi orageuse que celle des aventuriers qu'ils combattaient. Le droit du plus fort était le seul droit reconnu.

Chez les Slaves d'alors, rien de pareil, ou plutôt on voyait presque le contraire ; c'est-à-dire que le patriciat des villes constituait la noblesse du sol, et là où il y avait oppression, elle venait des cités, et elle

était endurée par les propriétaires des campagnes. Les républiques slaves du moyen-âge avaient, comme l'aristocratie féodale, la famille pour base. Mais à l'inverse de la hiérarchie de la féodalité, ces républiques consacraient l'égalité la plus complète entre toutes les familles de l'état. En Illyrie régnait et règne encore une véritable démocratie patriarcale. En Pologne, il y avait une égalité absolue entre tous les citoyens à la fois, électeurs et éligibles aux plus hautes fonctions de la société. Dans toutes les Russies, l'élection des magistrats se faisait également par le peuple entier, qui se réunissait à époques fixes sur la place ou dans l'enceinte même du *sobor* (la cathédrale) de la commune. Ainsi nommés, les magistrats gouvernaient avec toute la puissance de leurs mandataires, sauf à rendre compte de leur gestion à la nouvelle assemblée populaire qui se réunissait l'année suivante au même lieu pour élire d'autres représentants.

Soumis ainsi à un contrôle sévère par leurs concitoyens, les riches seigneurs slaves n'avaient aucun moyen d'afficher des prétentions féodales ; ils ne trouvaient nul avantage à se cloîtrer dans des donjons et à s'isoler de leurs pareils pour essayer de les dominer. La police des campagnes était comme celle des villes faite par le peuple même. Comme conséquence de l'égalité reconnue entre les familles, l'esprit de la commune, l'esprit municipal, régnait partout, là même où, comme en Pologne, il y avait pour ainsi dire absence totale de villes. Là c'était la Pologne entière qui

formait un immense municipe à l'antique façon romaine, seulement sans esclaves. L'Illyrie différait peu de ce modèle. Les Illyriens ajoutèrent, il est vrai, à leur type municipal slave quelques formes italiennes. On vit parfois chez eux la noblesse de banque et d'argent prendre la place du patriciat territorial. Dans les municipes dalmates on vit même des podestas et un sénat à vie à la place des staréchines ou starostes et des diétines populaires slaves. Mais le plus souvent ce qui en Illyrie semble italien au premier coup-d'œil, se trouve en réalité avoir une origine slave. Généralement, d'ailleurs, la commune slave et la commune italienne offrent les plus frappantes analogies. Ici et là le peuple était regardé comme maître absolu du terrain qu'il cultivait, et le droit de faire la loi était inhérent et identifié au droit de culture et de cité.

Il en résultait que chaque commune formait comme une petite république indépendante. Ce morcellement de forces présentait sans doute contre l'ennemi du dehors peu de moyens de résistance. Les Slaves suppléaient à ce côté faible par un esprit de solidarité, un besoin de vie commune et de fédéralisme qu'aucune autre race ne possède au même degré. A l'instar de la ligue des républiques lombardes, les communes illyriennes en se coalisant formaient des jupanies souveraines, chacune chez elle, à peu près comme l'est chaque canton de la Suisse; et plus d'une fois ces républiques à l'intérieur revêtirent au dehors la forme de monarchies redoutables. Tel fut par exemple l'éphémère empire

serbe du temps de Duchan. — Dans le nord, la riche confédération des villes russes s'étendait de Kiöv à Novgorod et à Pskof. Cette ligue marchande antérieure aux premiers monuments de l'histoire slave, prépara et fit naître la hanse germanique, colossale union de soixante-douze républiques, qui allait de Novgorod la Grande jusqu'à Bruges en Belgique. C'est ainsi que la bourgeoisie allemande cherchait contre ses tyrans féodaux la protection du génie démocratique des Slaves.

Sous l'égide de Novgorod les cités de la Baltique s'élevèrent à un libéralisme, dont aucune monarchie n'offrait l'image, ce qui leur permit de s'approprier rapidement toutes les jouissances de la civilisation la plus raffinée. Voilà comment dès le moyen-âge l'esprit d'association et de solidarité slave, qui n'exclut aucune race, et qui offre à toutes les mêmes droits, contrebalança en Europe l'esprit d'isolement germanique, et la tendance féodale à n'accepter que la force comme base des garanties et des droits internationaux.

Mais chose étrange, en Slavie comme en Italie, malgré les institutions communales les plus parfaites qu'on puisse voir, la liberté générale du pays va toujours décroissant. Dans la plupart de ces républiques, l'abus que le peuple fait de ses droits, et le défaut de sécurité devant les hordes d'Asie, sont tels, que les divers partis ou factions, quelle que soit leur couleur, sont inévitablement poussés à chercher leur refuge dans un système moins mobile et moins orageux. Ils

se laissent envahir par l'aristocratie et finalement par l'oligarchie. C'est ce qu'on voit dans Venise, Milan, Florence et Gênes, comme à Novgorod et à Pskof. Aussi les patriotes italiens d'aujourd'hui regrettent-ils qu'au lieu de s'être divisées en une foule de républiques, leurs provinces n'aient pas passé, comme la France, par une centralisation despotique qui aurait produit un peuple, et qui aurait rendu ce peuple indépendant de l'étranger. La même réflexion peut s'appliquer aux nations slaves et notamment à la Pologne. Qui ne connaît les anciennes diétines polonaises et leur incurable anarchie? La noblesse dans ces diètes formait à elle seule l'état. L'égalité la plus absolue régnait parmi ses membres. La noblesse souveraine donnait à son gouvernement le nom de république, quoiqu'elle s'imposât un roi pour chef. Il est vrai que cette royauté n'était qu'une ombre. Les chartes modernes accordent aux rois constitutionnels d'Occident beaucoup plus de droits que n'en accordaient les *pacta conventa* aux rois de Pologne, qui étaient obligés de se conformer à ces conventions, s'ils ne voulaient pas être déposés par la diète.

Bientôt armés des débris du droit commun usurpé sur les paysans, les nobles les plus riches voulurent, comme dans l'ancienne Rome et plus tard à Gênes et à Venise, constituer une oligarchie patricienne au détriment des nobles moins riches et des paysans dépossédés de leurs droits civiques. La grande et la petite noblesse formèrent alors deux camps rivaux,

jupanies illyriennes et les villes libres d'Italie. La première république française, en inaugurant au milieu de l'Europe le principe populaire et le vote universel, s'éleva contre ces républiques aristocratiques dont elle stygmatisa le monopole. La guerre de plume amena la guerre du canon. Venise fut détruite par les républicains français qui en 1797 anéantirent également la république génoise, contre laquelle ils commirent des horreurs. Les mêmes faits s'accomplissaient d'une autre manière sur la Vistule. Des rois imbus de l'esprit révolutionnaire français usaient en même temps contre la Pologne des mêmes violences auxquelles se livraient les jacobins de France contre Gênes, Venise et Florence. La république polonaise fut donc détruite comme toutes les républiques du moyen-âge, issues de l'idée romaine du patriciat, qui d'abord égalitaire avait dégénéré partout en oligarchie.

Mais la société française a fini par revenir elle-même aux monopoles qu'elle avait prétendu détruire chez ses voisins. Après plusieurs restaurations successives, elle est à la veille de glorifier de nouveau l'antique système des patriciats, qui après avoir conduit l'empire romain à sa ruine, perdit également la Pologne et toutes les républiques italiennes. *Latifundia perdidere italiam,* écrivait déjà Pline. Les immenses domaines sénatoriaux, en faisant disparaître les petites propriétés, avaient réduit toute la masse du peuple romain au rôle d'un prolétaire affamé, qu'il fallait nourrir à l'aide d'une loi sur les céréales, (la loi *fru-*

mentaria) comme aujourd'hui le *corn-bill* en Angleterre, où souvent le lord chasse de ses terres de nombreuses familles de laboureurs pour y introduire quelques bergers et des troupeaux de bœufs ou de chevaux. Les patriciats anciens, contre lesquels on a tant écrit, ne faisaient rien de pire que ceux de nos jours. Après cela comment s'étonner que la période révolutionnaire se prolonge, et que les explosions les plus violentes se succèdent les unes aux autres sans amener de solution?

Sous ce rapport, la comparaison des tendances slaves avec les tendances de l'Occident, est féconde en contrastes et présente à l'histoire de hauts enseignements. Entre le développement historique des Slaves et celui des Occidentaux, nous voyons en effet une différence radicale, une marche presque opposée. De la plus large existence domestique et féodale, l'Occident arrive à la monarchie absolue. Les Slaves au contraire commencent par la monarchie; et à mesure qu'ils grandissent, ils développent chez eux l'élément communal, assez pour pouvoir le mettre sur plusieurs points à la place de la royauté. Le statut de Vislitsa relève en Pologne le génie slave, ruiné par le latinisme. Alors commence une période admirable d'équité chrétienne, une période qu'on pourrait appeler en politique la période de l'amour, et qui distingue essentiellement l'histoire de la Pologne d'avec celle de l'Autriche et des autres états germaniques, tous absorbés dans l'égoïsme. Malheureusement cet état de

choses dure peu : entraînés par la contagion de l'exemple, les Polonais oublient leurs institutions naturelles et indigènes. Tandis que l'Occident va de l'anarchie féodale à l'ordre monarchique, la Slavie et la Pologne, par un sort fatal, passent de leur primitive monarchie tempérée et populaire, à une sorte d'anarchie féodale, imitation posthume du moyen-âge germanique.

II

De la constitution slave en général.

Nous venons de constater les péripéties historiques traversées par l'idée libérale slave depuis qu'elle est en lutte contre le despotisme, c'est-à-dire depuis sa naissance. Mais le démembrement et la conquête, d'abord des états Iugo-Slaves par les Turcs, puis de la Bohême par l'Allemagne, et de la Pologne par les trois grandes puissances, sont venus brusquement interrompre le libre épanouissement du slavisme. Au milieu du débordement d'oppression qui les a comme submergés, les Slaves n'ont pu conserver de leur ancienne foi politique qu'un seul point : la croyance irrésistible à la nationalité et à son droit.

Suivant eux le droit dans le christianisme signifie tout autre chose que dans l'antiquité. Le droit avant Jésus-Christ émanait de la force et mourait avec elle. Aussi les anciens empires étaient simples, ils suivaient une seule et même idée du commencement à la fin. Là point de révolutions de principes, car là point d'é-

gards pour les droits du plus faible. Il fallait que le vaincu devînt esclave ou qu'il s'absorbât dans les rangs des vainqueurs. Les monarchies des Mèdes, des Assyriens, d'Alexandre et des Césars nous montrent constamment une seule nation qui règne et qui écrase les nations soumises. Chez les chrétiens, au contraire, le *vœ victis* est censé aboli. Il en résulte des droits imprescriptibles même pour les vaincus ; donc sous la loi de l'Evangile, la survivance des nationalités qui succombent est sauvegardée. Cette survivance résulte logiquement du droit des gens conçu d'une manière chrétienne.

Le même droit commun qui constitue l'égalité de tous les individus devant le code de chaque pays, constitue aussi l'égalité de tous les peuples devant le code européen de l'opinion publique. De là est venue pour les citoyens la personnalité, sentiment moderne que l'antiquité ne connaissait pas, fondue qu'elle était dans une sorte de moule panthéistique ; et de là aussi pour les peuples la nationalité, sentiment dont le moyen-âge lui-même ne se doutait pas encore. De ces deux sentiments jaillit comme d'une source intarissable la merveilleuse variété d'idées, de tendances, d'usages et de lois des nations comme des individus dans le christianisme : variété qui est pour l'ordre social moderne, ce que sont en musique les chœurs et l'orchestre comparés à la musique monotone des anciens. Mais l'esprit païen, l'esprit de l'antiquité pèse toujours sur le génie moderne et cherche à l'étouffer.

Il s'ensuit que le génie moderne réagit contre cette pression par des secousses violentes : et ces secousses qu'on appelle des révolutions, ont la plupart pour but de réaliser dans les faits l'égalité reconnue en droit entre les peuples comme entre les citoyens. Or la période révolutionnaire a chez les Slaves un caractère spécial, qui la différencie essentiellement de la même période dans le reste de l'Europe : et ce sont ces différences que nous avons pour but de constater ici.

Nulle part l'esprit des nations ne se reflète aussi fidèlement que dans les constitutions qu'elles se donnent elles-mêmes, soit à la suite d'une révolution heureuse, soit par la lente élaboration de leurs mandataires et des chambres qu'elles ont choisies. Or la Slavie possédait naguère encore trois de ces constitutions émanées du vote national, et que le triomphe momentané du despotisme en 1849 est seul parvenu à mutiler, sans en étouffer l'esprit, toujours vivant au sein du peuple. Ce sont ces trois constitutions, polonaise, slavo-hongroise et serbe, qui vont nous servir de base pour apprécier les tendances slaves vis-à-vis de la révolution. Mais il est remarquable que ces trois chartes slaves pour tout ce qu'elles ont de traditionnel se rapportent à la vieille constitution bysantine, et pour toutes leurs additions modernes elles concordent avec la nouvelle charte hellénique d'une manière si complète, qu'on ne saurait s'empêcher de voir dans ces quatre monuments nationaux, quatre rayons sortis d'un seul foyer, et comme les quatre faces d'un même génie. C'est pour-

quoi nous n'avons jamais pu admettre l'idée slave comme séparée de l'idée grecque. Mais en se mariant intimement, toutes les deux ont créé un monde, une Europe à part, que nous avons désignée depuis longtemps par le nom de *monde greco-slave*.

Ce monde pris dans son ensemble renferme essentiellement la Russie. Aussi l'esprit russe libéral se reflète-t-il parfaitement dans les quatre constitutions grecque, serbe, hongroise et polonaise, qui ont été jusqu'ici les seules manifestations spontanées et vraiment officielles du libéralisme greco-slave.

Le principe fondamental posé au fond de ces quatre constitutions est l'unité indivisible de la nation et de son gouvernement, en d'autres termes, l'absence de ce fait abstrait, absolu, brutal sous ses apparences philosophiques, qu'en Occident on appelle l'*état*. Les Greco-Slaves ne peuvent comprendre l'état comme nous : ils repoussent cette vaste machine administrative dont les mille rouages engrénés les uns dans les autres fonctionnent passivement, sans aucune responsabilité devant le pays, en ne subissant d'autre impulsion que celle du pouvoir central. Envisagé dans sa forme moderne, l'état est une invention purement occidentale, si nouvelle pour l'Orient, qu'elle n'a pu encore s'y produire nulle part, excepté peut-être en Russie et momentanément en Egypte. Le royaume grec même est loin de réaliser l'idée occidentale de l'état, malgré sa charte nouvelle, qui rattache en apparence d'une manière si intime le système grec moderne au

système français. Ces analogies ne sont que dans la forme : le génie grec ne se développe au fond qu'en suivant sa voie propre. Les Grecs conçoivent la liberté autrement que les Occidentaux. Au lieu donc de chercher les analogies qui existent entre la charte hellénique et la charte française, analogies d'où peuvent sortir une foule de mécomptes dans nos rapports diplomatiques, il serait bien plus important d'examiner, au contraire, en quoi les deux constitutions diffèrent.

Le Greco-Slave, avons-nous dit, ne se fait point de l'état la même idée que nous. Pour lui, l'état n'est point un fait logique ni un fait purement civil ; c'est un fait à la fois naturel et divin, et qui par conséquent s'appuie essentiellement sur la religion. La guerre actuelle entre le clergé et l'Université de France, entre l'enseignement ecclésiastique et l'enseignement séculier, serait, pour le dire en passant, impossible chez ces peuples, attendu que l'église n'y peut être séparée de l'état, ni l'état de l'église. Suivant les défenseurs officiels de l'Université, l'enseignement, chez nous, doit être, non pas athée, mais laïc, à l'exemple de la société elle-même, qui, devenue majeure, s'est désormais soustraite à la tutelle cléricale. Ce langage est conforme à l'esprit moderne de l'Occident ; mais en Orient, on ne pourrait l'entendre sans crier au blasphème. La plupart des Orientaux tomberaient, en nous accusant d'athéisme, dans une erreur analogue à celle que nous commettons nous-mêmes quand nous regardons les Orientaux comme servilement soumis au

joug sacerdotal, parce qu'ils font dériver toutes choses du principe religieux. Nous ignorons qu'organisée selon le mode greco-slave, l'église devient la source des plus magnifiques libertés.

Aux yeux de l'Oriental, la souveraineté absolue ne réside que dans la religion ; toute autre loi que la loi divine n'a donc qu'un pouvoir relatif, subordonné. En Orient, c'est l'église qui fait naître les nationalités et les sauve de la mort quand elles succombent. Ainsi l'église seule a ranimé la nationalité russe détruite par les Mongols, et la nationalité grecque absorbée par les Ottomans. En Russie comme en Grèce, c'est le diocèse qui a formulé la province politique : l'une et l'autre de ces divisions s'expriment par un seul mot, *éparchie*. L'évêque et le gouverneur occupent dans l'église deux trônes parallèles, de même que dans l'état ils se contrôlent mutuellement. Le terme qui désigne un évêque, en grec *despotis*, en slavon *vladika*, signifie proprement le maître, la source du pouvoir. Si l'état politique s'écroule, le pouvoir épiscopal lui survit et le supplée provisoirement. Ainsi, au montenegro, le vladika est devenu prince temporel; à Constantinople, le patriarche remplace l'empereur bysantin aux yeux des anciens raïas grecs, qui regardent la cour patriarcale comme le tribunal suprême de leur nation. En Pologne et en Hongrie, l'histoire nous montre le pouvoir des évêques comme étant également très étendu ; mais là ce pouvoir a dégénéré. En effet, dans l'Orient vraiment chrétien, le

prince et de comte, pris par les magnats, n'élevassent en rien leur condition, le gentilhomme pauvre n'en était pas moins obligé d'offrir pour un salaire ses services aux magnats. La petite noblesse de Pologne représentait donc sous forme chrétienne ce *populus romanus* que les opulents patriciens et le sénat devaient nourrir, vêtir et amuser (*panem et circenses!*); il y avait donc en Pologne une véritable oligarchie de grands propriétaires. Seulement cette oligarchie, que tenait constamment en échec le peuple indomptable des petits gentilshommes, ne put jamais réussir à consolider son monopole par la création d'une armée permanente. L'armée ou plutôt la garde nationale polonaise ne se composa durant des siècles que de gentilshommes : cavalerie magnifique, formée d'escadrons improvisés, qui combattaient héroïquement, mais qui n'ayant point d'organisation fixe, écrasaient l'ennemi à la frontière, puis se dispersaient sans tirer profit de leur triomphe. De là ces paroles de M. de Salvandy, dans sa biographie chaleureuse de Sobiesky : « Les Polonais furent le seul des peuples belliqueux connus dans le monde, à qui la guerre, ou même la victoire, ne donna jamais ni des conquêtes ni la paix. » Ce fait étrange s'explique tout naturellement par ce qu'on vient de dire sur la composition et la discipline de l'armée en Pologne.

En définitive, telles que furent en grand les dernières ligues ou confédérations de communes polonaises, telles avaient été aussi sur une plus petite échelle les

la paternité forme à ses yeux la seule souveraineté civile qui soit de droit divin et ne dépende de personne. Les droits du père, en Orient, n'ont d'autres limites que celles que leur assigne, non pas l'état, mais la loi religieuse. Chez ces peuples, l'omnipotence de la paternité se fonde sur l'idée que, la vie du père étant un continuel sacrifice en faveur des enfants, il serait imprudent d'imposer à ce sacrifice tout spontané son mode d'existence. Le père n'abrège-t-il pas sa vie par le travail en faveur de ses enfants? ne déchire-t-il pas, comme l'oiseau mythologique, ses propres entrailles pour nourrir sa famille du fruit de ses sueurs? Comment croire qu'il emploie son autorité sur sa progéniture à un autre but qu'à la rendre vertueuse? L'autorité légale du père, chez les Greco-Slaves, a si bien pour but la conservation, au sein du foyer, des lois sacrées de la nature et de l'église, que si l'immoralité, la maladie ou la vieillesse empêchent un père d'accomplir ce devoir, il perd par là même l'autorité domestique, que la famille réunie transporte alors d'un commun accord sur une autre tête.

Le pouvoir royal chez les Greco-Slaves est de la même nature que le pouvoir paternel. Aussi voyez combien l'expression de *batouchka*, petit père, appliquée au tsar, est populaire en Russie. Les dénominations les plus usitées pour désigner le souverain, comme *hospodar* et *sultan*, signifient seulement un chef de famille. Ainsi Otman est regardé comme le père des Ottomans parce qu'il fut leur premier roi, et tous

se disent issus de lui, comme les Maronites se disent issus de Maron, les Juifs de Jacob, et les Arabes d'Ismaël. Nos idées romaines de légitimité exposées devant un Greco-Slave le feraient sourire, il ne saurait comprendre que nos aïeux aient attaché au mot de roi le sens latin de *rex, rectus*, père de la justice, règle du droit. Pour une tribu orientale, la seule règle du droit, c'est la volonté de tous ; pour elle, le pouvoir suprême n'étant qu'une délégation de l'autorité paternelle, implique avant tout le sacrifice de soi-même aux intérêts de la race. Les sujets d'un prince greco-slave doivent être tous plus ou moins ses enfants : un prince qui, comme le sultan, n'a de commun avec ses sujets ni le sang, ni l'adoption nationale, ni la croyance religieuse, perd tout droit à les commander ; il peut être leur maître par la force de l'épée, mais il n'est pas leur souverain. Le seul moyen offert à ce maître étranger pour légitimer son autorité, c'est de gagner à sa cause un certain nombre de chefs ou de conseils de tribus qui, étant souverains de droit, l'entourent en quelque sorte de leur puissance sacrée. Il en résulte une monarchie fédérale, mais chaque tribu n'en reste pas moins toujours *autonome*, c'est-à-dire souveraine sur son sol, dans ses foyers et dans ses temples. Telle est la base gouvernementale des pays greco-slaves.

La Hongrie, dans son état d'avant 1848, offrait un des types les plus parfaits de cette organisation. Divisée en plusieurs royaumes et principautés sous une couronne unique, elle laissait chacune de ses provin-

ces s'administrer par des lois et des magistrats de son choix, sans autre obligation que celle de se conformer pour la politique extérieure aux décisions de la diète générale, où siégeaient et votaient avec la plus complète liberté les représentants des diverses nations associées. C'est jusqu'à Homère qu'il faut remonter pour trouver l'idée primitive qui a présidé à la formation de ce système. Le type des états greco-slaves est cette amphictyonie de royaumes et de républiques, qui eut pour premier président Agamemnon, et pour dernier maître Alexandre. Chaque province considérable ayant ainsi une administration spéciale, il s'ensuit qu'un état greco-slave est ordinairement une réunion de petits états juxtaposés, que la loi de leur propre conservation relie entre eux dans un conseil souverain, où se discutent les intérêts divers des pays confédérés. Évidemment sous un tel système le monarque n'a d'autre droit que celui de faire observer les lois religieuses et nationales qui régissent ces états divers, et il ne peut légitimement rien changer dans aucun de ces pays, sans le consentement même des habitants. La royauté greco-slave n'est donc qu'une présidence suprême sur un certain nombre de tribus librement associées; cette présidence peut bien être héréditaire dans une famille, mais son gouvernement doit être sans cesse contrôlé et consenti par les représentants des tribus ou des provinces.

Après l'église, le premier élément social de tout etat greco-slave, c'est donc la province et ses assem-

blées ou *diétines*. L'organisation de la diétine, qui est notre conseil départemental élevé à la puissance d'une chambre délibérante, varie chez les Greco-Slaves d'un empire à l'autre, mais elle se trouve partout, même en Russie. Le pouvoir extraordinaire conservé à ces assemblées se fonde sur des bases à la fois morales et physiques. Restées plus fidèles que les Occidentaux au culte du foyer, les populations greco-slaves se sont peu mélangées. Malgré leurs courses aventureuses, leurs instincts les ramènent toujours au lieu natal; elles ont gardé la vie de tribu dans toute l'intensité compatible avec les progrès de la civilisation; elles offrent encore de nos jours les mœurs des âges héroïques, moins ce que ces mœurs avaient de grossier. Parmi les membres de la tribu règne une égalité complète, une union fraternelle, une solidarité pleine d'amour, une telle uniformité de manières, qu'ils peuvent se reconnaître à mille lieues de leur patrie, au moindre accent de la parole, au moindre pli du vêtement. Élevé au-dessus du cercle étroit de la vie matérielle, leur esprit de famille se nourrit incessamment de tout ce qu'il y a de glorieux dans les souvenirs locaux. Chaque province a ses bardes qui chantent son histoire; et ces rapsodies populaires se transmettent de bouche en bouche et de siècle en siècle. La province greco-slave n'est donc pas, comme l'est chez nous le département, un espace arbitrairement fixé par le pouvoir central; c'est une division naturelle, primitive. Par exemple, les provinces de l'Hellade

des Greco-Slaves repose sur deux bases : le culte de la famille et le culte de la vieillesse ou de l'expérience sociale. A la ville comme au village, le dernier mot des discussions les plus animées est toujours : Consultons nos vieillards, c'est aux vieillards à décider. Les vieillards, en slavon *starèchines*, en grec *gérontes*, en turc *kodja*, en albanais *pliaks*, n'ont jamais cessé de jouir en Orient des plus grands priviléges. Dans les tribus greco-slaves restées primitives, on retrouve, comme chez les anciens Romains, une *chevalerie* composée de toute la jeunesse libre, qui se charge de faire la police et d'exécuter l'ordre des *pères conscrits* ; mais, au-dessous de ces deux classes, il n'y a pas, comme à Rome, une masse souffrante de plébéiens ; car la loi greco-slave, dès qu'elle est libre d'influences étrangères, tend à ennoblir tous ses sujets. Chaque starèchine (vieillard en âge ou en sagesse) représente une ou plusieurs familles alliées, qui l'ont élu pour chef, et dont il gère les intérêts. La réunion de ces anciens forme le conseil communal : chaque conseil se choisit un président qui s'appelle *knèze* ou prince, en turc *aga*, en grec *démarque* ou *démogéronte* (l'ancien du peuple). Ce terme, déjà usité dans Homère, l'est encore dans toute la Grèce. La fonction de ces princes des communes est de répartir l'impôt, d'administrer la fortune et la caisse communale, de présider à la police et au tribunal correctionnel du lieu.

Tant d'attributions différentes, réunies entre les mains d'un seul magistrat, n'ont pas chez les Greco-

Slaves les inconvénients qu'elles entraîneraient chez nous, par la raison que le démogéronte qui cesse de gérer sa charge à la satisfaction générale peut être destitué à l'heure même par les vieillards ses collègues. Ainsi l'opinion publique ne cesse pas un seul instant d'exercer une salutaire influence sur la conduite des magistrats. S'agit-il d'en élire de nouveaux, c'est le suffrage du peuple entier, et non une classe privilégiée qui les proclame. Chaque citoyen étant éligible en même temps qu'électeur, une noble ambition s'empare de toutes les âmes; l'exclusion prononcée par la voix de tous s'empreint d'une autorité qui réduit au silence les candidats même les plus remuants. En outre, le système de réciprocité qui préside à la répartition des impôts fait envisager la prospérité de chacun comme un bonheur pour tous, et la pauvreté privée comme un malheur public. Chacun, en cautionnant son voisin, devient naturellement le censeur de ses actes, et loin d'y perdre, l'existence individuelle s'élève par-là à toute la dignité de l'existence commune. Sans doute, cette solidarité n'est pas partout bienfaisante, dans les pays barbares ou soumis à des tyrans, elle s'empreint comme tout le reste de barbarie. En Serbie, du temps de Miloch, chaque commune était responsable même des vols et des meurtres commis sur son terrain. Cet usage, qui remonte au moyen-âge, et dont parlent déjà les lois du tsar serbe Douchan, se retrouve encore dans la plupart des provinces slaves de Turquie, où le rachat d'un meurtre, pour

[redacted]

un village qui ne peut livrer le coupable, s'élève à plus de mille piastres. C'est ainsi que la tyrannie abuse des principes les plus salutaires.

Le système de solidarité greco-slave offre d'ailleurs la plus grande variété dans ses applications. S'accommodant à tous les lieux, à tous les peuples, à tous les degrés sociaux, il s'épanouit dans les tribus de pasteurs, et se restreint dans les cités marchandes de la Grèce et de la Russie; dans le nord, il adoucit, pour les Kosaques, le joug du tsar; comme, dans le midi, il conserve sous le joug turc les nationalités chrétiennes. Il n'est pas jusqu'au serf de la Moscovie qui ne trouve dans le système communal un allégement à sa servitude: le droit de s'administrer eux-mêmes, laissé à ces esclaves dans leurs steppes dédaignées, empêche leur fierté de s'éteindre et leur donne l'espérance d'une future émancipation.

C'est surtout dans les parties du monde greco-slave restées inaccessibles aux conquérants que les institutions communales portent des fruits admirables. Sur les hautes montagnes de la Macédoine, et dans celles des îles grecques qui, écartées des grands chemins maritimes, n'ont pas vu leurs coutumes s'altérer au contact du commerce européen, se cachent à tous les yeux de véritables paradis terrestres. Ces districts heureux ne connaissent ni espions ni police; chaque famille y est souveraine dans son foyer; le père y est vraiment le roi de ses enfants, et n'abuse pas de sa royauté; car l'accomplissement des devoirs domesti-

ques fait les délices de ces âmes simples. C'est là qu'on trouve réalisée l'égalité fraternelle, sur laquelle on ne sait faire que des rêves en Occident. Là point de cens électoral qui restreigne à quelques-uns la participation aux droits civiques ; le pauvre artisan n'est pas contraint de s'abaisser devant le propriétaire ; tous les deux ont la même importance sociale. L'opulence ne crée point là comme chez nous des mœurs à part : le riche laboure son champ de ses mains aussi bien que le pauvre ; les femmes les plus délicates aident leurs compagnes à laver leur linge aux fontaines, comme les princesses de l'Odyssée. La domesticité elle-même est ennoblie par l'adoption ; le maître appelle le serviteur *l'enfant de son âme* (*psycho paidi*).

Malheureusement ce sont là des oasis sociales. Dans les parties de l'Europe où le Greco-Slave a subi l'influence plus directe du joug turc, russe ou germanique, il est loin d'avoir conservé aussi complètement la loyauté de ses mœurs. On doit rendre cette justice au gouvernement turc, qu'il n'a cherché que très tard à étouffer les libertés communales, comme l'ont fait de si bonne heure les autres gouvernements européens. L'histoire nous montre même les Turcs, en partie subjugués par le génie greco-slave, organisant leurs propres communes à l'instar de celles des Grecs. Cette imitation est allée jusqu'à constituer la province ottomane comme les éparchies des états greco-slaves.

Tant que l'empire turc respecta les privilèges municipaux et provinciaux des peuples conquis, il put

[redacted]

résister à l'Europe entière, car il avait pour lui la sympathie de ses sujets ; mais dès qu'il eut commencé à se montrer centralisateur à la façon des monarchies occidentales, et à sévir contre les pouvoirs locaux, sa décadence fut rapide et sa ruine inévitable. Aussi ceux des hommes d'état orientaux qui veulent sincèrement aujourd'hui régénérer l'Orient, n'imaginent-ils rien de mieux que de rétablir ce qui fut autrefois ; seulement ils le font du point de vue d'un patriotisme égoïste : chacun d'eux veut le triomphe de sa race sur les races voisines. La Porte, qui a rétabli sous le nom de *siouras* les conseils provinciaux, se vante d'admettre à ces conseils, sans acception de race ni de culte, tout député élu dans les districts de la province. Si ce système était réellement pratiqué, les districts grecs devraient être représentés par des députés helléniques ; mais les *siouras* épirotes et thessaliennes prouvent qu'il n'en est rien. De plus, chaque sioura est présidée au nom du sultan par le *mouhazil*, gouverneur civil du lieu ; il vient, entouré d'officiers dont les ceintures sont pleines de poignards et de pistolets. L'évêque, qui préside au nom des raïas, n'a pour armes que des anathèmes spirituels, auxquels l'Osmanli répond par un sourire plein de morgue philosophique. Les séances se passent donc en délibérations arbitraires de la part des maîtres, en *téménas* (saluts profonds) de la part des sujets, et malheur au pauvre *effendi* (député grec) qui voudrait par un vote indépendant contribuer à la régénération de sa pro-

vince! Au sortir de la sioura, l'avanie l'attendrait.

Le statut de Gulhané, que l'Europe avait décoré du nom de charte ottomane, n'est donc qu'un mensonge; il avait été dicté par l'intention la plus tyrannique; on se flattait d'établir une centralisation impossible au sein de populations essentiellement diverses. Les peuples orientaux sont placés à des degrés relativement trop distincts de l'échelle sociale, pour que la même constitution puisse être également bonne pour tous. Le seul moyen de salut est de laisser chaque peuple du monde greco-slave se constituer à sa guise. Une charte vraiment populaire doit résumer en elle tous les éléments du génie national. De telles chartes sont rares, puisqu'elles ne peuvent être que l'œuvre suprême d'une nationalité dans un état complet d'indépendance. On ne peut donc regarder comme des constitutions véritables, ni celle des Ottomans, fruit du machiavélisme, ni celle des Moldo-Valaques, écrasés par la Russie. Les chartes de Grèce, de Serbie, de Hongrie et de Pologne nous paraissent, dans toute l'étendue du monde greco-slave, les seules qui méritent, au point de vue national, le nom de constitutions.

III

Les chartes grecque, serbe, hongroise et polonaise comparées.

Un examen approfondi des quatre principales constitutions greco-slaves permet de saisir entre elles de si profondes analogies, qu'on ne peut s'empêcher de les regarder comme exprimant toutes un même principe social. L'influence aristocratique, qui domine dans quelques-uns des pays soumis à ces chartes, n'a pu détruire les analogies que nous signalons ; en dépit des entraves féodales, le génie opprimé de la race greco-slave se révèle, même dans ces contrées, par l'absence d'hiérarchie et une tendance invincible à l'esprit de famille et de communauté, c'est-à-dire à l'égalité civile en même temps qu'à l'égalité religieuse. Cette double tendance que partagent tous les états greco-slaves provoque une législation intérieure qui est tout à l'avantage de l'indigène et au préjudice de l'étranger. La première condition pour être citoyen, c'est de professer la religion commune. On ne peut

s'en étonner, si l'on se rappelle que le principe religieux domine toutes les constitutions de l'Europe orientale.

La plus haute, la plus pure expression des idées greco-slaves sur la liberté des sujets et l'organisation des états, se trouve dans la nouvelle constitution hellénique. C'est donc la charte d'Athènes que nous prendrons comme point de départ. Quoique votée à la suite de sa révolution anti-bavaroise du 3 septembre 1843 par le peuple le plus indépendant du monde greco-slave, cette charte sort tout entière de ce principe, à nos yeux si peu libéral : la religion orthodoxe d'Orient étant la religion dominante des Grecs, tout prosélytisme contre elle est interdit aux autres communions chrétiennes. Ce n'est pas à dire que ces communions soient exclues du royaume; elles y peuvent pratiquer même publiquement leur culte en pleine sécurité, mais elles y demeurent étrangères. La loi de succession au trône déclare que le prince royal devra être *orthodoxe*, sinon il perdra son droit de succession. S'il n'a pas été stipulé que l'épouse du monarque doit pratiquer, comme le monarque lui-même, la religion nationale, c'est par la seule considération que, dans l'état actuel des choses, si ce principe était adopté, les rois de Grèce ne pourraient s'allier à aucune autre maison régnante qu'à celle de Russie. De ce premier article il suit assez, quoique la charte ne le dise pas, que l'exercice des droits politiques en Grece présuppose la profession de foi orthodoxe. La

[redacted]

charte que se donna le peuple serbe en 1835 renferme des dispositions complètement analogues à celles qu'on vient de lire. Les Serbes, dans leur charte légèrement modifiée par la Porte en 1839, vont même, sous le rapport de la religion, plus loin que les Grecs, puisque le prince de Serbie, sous peine de déchéance, doit non-seulement rester fidèle au rite greco-slave ou orthodoxe, mais encore ne se lier par mariage qu'avec des personnes professant ce rite. Enfin la Hongrie reconnaissait également dans ses lois une église privilégiée, l'église catholique latine.

Outre l'unité religieuse, les constitutions greco-slaves consacrent encore l'unité politique de la race, en établissant la plus complète égalité civile. Ce second principe sert, comme le premier, de base à la charte hellénique, qui déclare électeur tout Hellène âgé de vingt-cinq ans, de quelque rang et profession qu'il soit, pourvu qu'il ne serve pas comme domestique. Le cens n'étant pas en Grèce, comme chez nous, la mesure des capacités civiques, le droit électoral y découle de la commune et non de l'état. En outre, les collèges électoraux n'ont point le caractère profane qu'impriment à ces réunions les mœurs occidentales; les élections grecques sont presque un acte religieux; elles s'accomplissent dans l'église ou en face de l'église, à la suite de prières solennelles. Il est interdit au roi de distribuer des titres qui établiraient entre les citoyens des distinctions de rang, et d'accorder des privilèges qui pourraient rappeler l'aristocratie européenne.

On a reproché avec raison à l'assemblée constituante d'Athènes un *autochthonisme* étroit, lorsqu'elle a décrété que les indigènes de l'Hellade seraient seuls admissibles aux charges civiles et militaires de l'État. Il faut cependant reconnaître que cette clause est, sinon nécessaire, au moins très utile au maintien de la nationalité grecque, tant qu'elle ne sera pas sortie de la position dangereuse et transitoire où elle se trouve aujourd'hui.

L'ancien principe occidental, que *toute justice émane du roi*, ne fut jamais celui des Greco-Slaves; pour eux, l'administration de la justice a un caractère purement national. Aussi le roi Othon, qui voulait, dans ses amendements à la charte, rétablir l'axiome romain, a-t-il éprouvé un refus de la part du congrès, et n'a-t-il pu obtenir que cette déclaration : *Le soin de la justice est confié au monarque, mais elle est administrée par les tribunaux du pays*. La police est en outre faite par les communes, et aux frais des *démarchies* (conseils municipaux). Les *chorophilaques* (mot que les journaux français traduisent à tort par celui de gendarmes) ne sont que les *gardiens champêtres* ou communaux de la sécurité publique [1]. Toute maison privée est inviolable, et ne peut être visitée par les employés de l'État, sans que la loi les y autorise spécialement. Le gouvernement ne peut dans aucun cas

(1) Une espèce de gendarmerie royale vient, à la vérité, d'être établie en Grèce; mais son rôle restera, on l'espère, uniquement politique.

[redacted]

confisquer les biens de famille (γενικη δημευσις) d'un coupable, même traître à la patrie. Cette disposition repose sur l'idée tout orientale que l'héritage du γενος ou de la famille est sacré comme la famille même, que Dieu seul peut l'éteindre, et que, tant qu'elle existe, son héritage doit se transmettre intact de génération en génération. Le secret des lettres ne peut sous aucun prétexte être violé; la liberté de la presse ne peut subir aucunes restrictions; les gérants ou éditeurs de journaux ne sont point tenus au cautionnement; ils doivent seulement être citoyens grecs. Enfin, le jury ou le jugement du peuple peut seul prononcer sur les abus de la presse. Ne semble-t-il pas voir percer dans la plupart de ces dispositions l'intention secrète dont furent constamment animés les Hellènes de rivaliser de civilisation avec l'Occident, et de faire, s'ils pouvaient, mieux que l'Occident lui-même? Nous allons voir toutefois que cet antagonisme n'a pas été poussé jusqu'où il pouvait l'être.

Aux yeux des Greco-Slaves, le pouvoir suprême est un et indivisible; il réside dans l'idée même de la nationalité. Quant à l'exercice de ce pouvoir, il est confié au roi et à la diète, qui jouissent l'un et l'autre d'une puissance égale, sous la surveillance du pays. Le roi de Grèce partage donc le droit de faire les lois avec l'assemblée délibérante (βουλευτικη συνοδος); mais cette assemblée *co-souveraine*, qui, dans les idées grecques, devrait être unique comme la nation, se trouve

actuellement scindée en deux chambres, par suite des sollicitations impolitiques de la France et de l'Angleterre, qui voulaient garantir par là le principe monarchique, et lui ont au contraire préparé de nouveaux orages. Le non-sens que présentent en Orient deux chambres législatives n'a point été compris par la diplomatie anglo-française. Dans nos sociétés occidentales, où les passions fermentent avec tant de violence, il peut être utile quelquefois, pour équilibrer les forces sociales, d'avoir deux parlements, l'un stationnaire, et l'autre progressif, délibérant, l'un au nom du roi, et l'autre au nom du peuple. La Grèce, dans son génie unitaire, pouvait se passer de ce dualisme savant, de cette organisation factice, plus propre, chez les populations simples et naïves de l'Orient, à provoquer l'anarchie qu'à l'arrêter. Pour ces jeunes nationalités, il n'y a pas, comme chez nous, deux forces distinctes dans l'État : le gouvernement et le pays. Ce sont nos antécédents féodaux, heureusement inconnus des Greco-Slaves, qui ont créé parmi nous cette dualité que tant de révolutions n'ont encore pu détruire. Mais pour la plus grande partie de l'Europe orientale, l'esprit de famille, en se maintenant, a su conserver intacte l'unité du pouvoir dans tous les cercles sociaux, depuis le foyer jusqu'au trône.

Il est remarquable que les langues greco-slaves n'ont pas même d'expression qui distingue les deux parlements. Le mot de *gérousie* (réunion de *gérontes* ou vieillards), chez les Grecs, désigne avec assez

[redacted]

d'exactitude leur chambre des pairs; mais après cela ils ne peuvent désigner par un terme spécial la chambre des députés, car le nom qu'ils lui donnent, *vouli* (conseil), peut s'appliquer indistinctement aux deux chambres. C'est qu'en réalité l'une et l'autre ne font qu'un même corps, et le vrai nom, le seul nom populaire de l'assemblée nationale est celui de *gérousie*. Pourquoi donc a-t-on donné exclusivement ce nom à la chambre des pairs? Cette erreur serait-elle une ruse du parti absolutiste, qui espérerait attirer ainsi à la chambre des pairs une popularité arrachée à la chambre des députés? Pour rester dans la vérité, il eût fallu garder à l'assemblée des pairs son nom ancien de conseil royal (*vasiliki vouli*), appeler l'assemblée des députés le conseil national (*i ethniki vouli*), et continuer d'appeler du nom commun de *gérousie* les deux chambres. Ainsi du moins les législateurs eussent été clairs et compris par le peuple.

En Serbie, pays qui a, mieux que la Grèce, conservé ses mœurs primitives, le sénat (*soviet*) n'est que la partie du conseil d'état qui représente le peuple, comme associé à son prince dans l'exercice de la souveraineté. Aussi, quand la nation entière, par ses représentants ou par les chefs des communes et des familles, se trouve réunie à son roi, dans la *skoupchtina* (états-généraux), le rôle du *soviet* cesse à l'instant, le congrès national prend sa place, et absorbe en lui les sénateurs. De même, la gérousie grecque ne devrait être auprès du trône que l'organe permanent de la

nation, et devrait se fondre dans le congrès chaque fois qu'il se trouverait réuni. En vertu du principe de l'unité du pouvoir, le peuple et le prince de Serbie concourent ensemble aux nominations des membres du sénat, le peuple par la présentation des candidats, le prince par le droit de faire un choix. En Hongrie, la chambre des magnats, quoique séparée par suite du principe aristocratique d'avec la chambre basse, était cependant tout aussi nationale que sa rivale, et les membres n'en étaient pas, du moins en grande partie, nommés par le roi. De cette manière, l'unité se maintenait dans la diète comme dans la nation; mais à Athènes, du moment que la diplomatie anglo-française est parvenue à créer deux chambres distinctes, l'une et l'autre ont dû agir séparément : le peuple choisit l'une, et les places de l'autre restent exclusivement et sans contrôle à la nomination du roi, comme en Occident.

Non contente d'avoir ainsi désuni le gouvernement et le pays, la royauté et le peuple grec, l'Angleterre, par la note officielle de lord Aberdeen, était allée jusqu'à demander l'institution d'un sénat héréditaire. Cette fois le congrès d'Athènes protesta avec indignation contre les exigences britanniques, qui tendaient à changer la terre classique de la liberté et de la fraternité en un pays de privilèges et d'aristocratie à l'anglaise. Tous les citoyens s'associèrent par un *veto* commun au vote des députés, en déclarant fièrement que la nation avait donné à tous ses fils l'*eugeneia* (no-

[redacted]

blesse du sang). Les diplomates d'Occident sentirent bientôt eux-mêmes le ridicule et le danger qu'il y aurait à montrer à un peuple oriental des enfants imberbes siégeant par droit de naissance à la gérousie, au même rang que les vieillards à cheveux blancs, éprouvés par de longs services. Obligée de céder sur ce point, l'Angleterre insista pour que du moins les sénateurs fussent nommés à vie, contrairement au vœu national, qui fixait à dix ans la durée de leurs fonctions. En adhérant, sous ce rapport, au vœu anglais, la diplomatie française détermina le congrès à céder, et à décréter que les membres de la gérousie seraient nommés à vie. Cette résolution était si contraire au désir de la Grèce, que la plupart des journaux, en l'annonçant, parurent encadrés de noir. Malgré l'amendement qui établissait que les sénateurs ne seraient choisis que parmi les hauts dignitaires et les hommes entourés de l'estime générale, les patriotes n'ont pu se consoler de cet échec, et sans doute ils chercheront à le réparer.

Le roi de Grèce ne peut dissoudre les chambres qu'à la condition de convoquer, au bout de quarante jours, les collèges électoraux, et au bout de deux mois les chambres nouvelles. Les proportions de la représentation nationale sont, en Grèce, d'un député sur dix mille citoyens. Les provinces peuplées de vingt mille habitants ont ainsi droit à deux représentants. Les réélections n'ont lieu que tous les trois ans; mais chaque province a le droit de révoquer un député dont

elle serait mécontente, et d'en envoyer un autre à sa place. La responsabilité, qui n'est point chez ces peuples une chimère comme chez nous, pèse sur tous les employés ; et pour qu'elle atteigne d'une manière effective les ministres eux-mêmes, un article de la charte a stipulé que le roi, investi, pour tous les autres cas, du droit de grâce, ne pourrait ni commuer ni diminuer les peines légales prononcées par le congrès contre un ministre coupable. Cependant aucun ordre du roi n'est obligatoire sans la signature d'un ministre. En devenant ainsi réelle et en s'étendant à toute chose, la responsabilité établit nécessairement, sauf le cas de violence étrangère, l'unité la plus intime entre l'État et le pays, les gouvernés et les gouvernants.

Les Greco-Slaves s'écartent encore des idées de l'Occident en ce qui touche les questions de finances, l'impôt, sa quotité et son mode de perception. La fiscalité, dont on abuse si indignement en Europe, est à peine au berceau chez ces peuples. Ils ne grèvent pas comme nous l'industrie par d'innombrables patentes. Le principal revenu du gouvernement est l'impôt en nature ou les dîmes, d'où il suit que les états greco-slaves, nécessairement restreints à un budget peu considérable, sont forcés de laisser entre les mains du peuple presque toutes les branches de l'administration locale. Ils ont pour maxime que leur dépense doit être calculée d'après leurs revenus, et n'en sont pas encore arrivés à reconnaître qu'un état a d'autant

[redacted]

plus de garanties de prospérité qu'il a plus de dettes, plus de créanciers intéressés à le soutenir. Ces maximes occidentales n'ont pu jusqu'ici trouver d'écho chez les Greco-Slaves.

Beaucoup de journaux ont cru voir dans la nouvelle charte hellénique un calque des chartes de France et de Belgique; il n'en est rien. La charte née le 3 septembre 1843, est, dans ses éléments constitutifs, aussi ancienne que le génie grec; elle remonte à l'antiquité même, on pourrait presque dire qu'elle vient de Lycurgue et de Solon. La constitution lacédémonienne, inspirée à Lycurgue par l'oracle national de Delphes, était déjà, comme celle des Grecs modernes, à la fois monarchique et républicaine. Cette loi, qui, plus que toutes celles des temps anciens, portait l'empreinte de la durée et de la force, consacrait les droits d'une dynastie en face du peuple, représenté par des éphores élus et responsables. Les souvenirs de cet ordre de choses, religieusement conservés à travers les tyrannies romaines du Bas-Empire, se réveillent aujourd'hui. C'est ainsi, du moins, que le pensent les Grecs. Il ne s'agit donc plus de leur inoculer des institutions étrangères qu'ils peuvent bien admirer, mais dont ils ne veulent pas. Il sera plus utile, même aux intérêts de l'Europe, d'aider les chrétiens d'Orient à marcher dans la voie qui seule leur est chère, parce qu'elle est celle de leurs aïeux.

Il faut rendre, d'ailleurs, à la démocratie grecque cette justice, qu'elle est à la fois la plus vive et la plus

sage, la plus progressive et la plus religieuse de toutes les sociétés greco-slaves. Les Serbes et les Illyriens, races de pasteurs, quelque indépendante que soit leur nature, sont loin d'éprouver, pour la religion et la liberté, ce sentiment enthousiaste qui est comme la *furie hellénique*. Quoique également fondée sur l'élection, la démocratie serbe a des instincts plus matériels, par conséquent plus stationnaires : ses knèzes et autres magistrats sont ordinairement nommés à vie; elle accorde aux familles et aux corporations une existence plus large. On pourrait dire que la Serbie offre dans ses lois quelque chose de rude et d'agreste comme elle-même. On sent que cette société n'est pas encore totalement sortie des forêts; l'esprit de tribu, l'esprit de clan, qui la gouverna si longtemps, a laissé dans son état actuel des traces profondes. Mais elle n'en aime que mieux sa patrie. Ses luttes obstinées, d'abord contre les Turcs, puis contre les Obrenovitj et la Russie, pour être inconnues de l'Occident, n'en demeurent pas moins historiques.

Depuis qu'elle est libre, la Serbie s'est donné successivement trois *oustavs* ou constitutions, qui ne sont que la conséquence logique l'une de l'autre. Arrachée à Miloch en 1825, la première de ces constitutions porte, malgré ses réticences absolutistes, un cachet profondément greco-slave. Dédaignant les classifications hiérarchiques et l'égalité roturière de l'Occident, elle cherchait à élever tous les rangs, sans en rabaisser aucun, et déclarait nobles sans distinction tous les

indigènes de Serbie, par la seule raison qu'ils professaient la religion du Christ. En l'absence d'un code civil, elle déclarait prendre l'Évangile pour base de l'administration de la justice, ce qui ne l'empêchait pas, par une bizarre inconséquence, d'abolir les tribunaux ecclésiastiques, et de laisser les juges civils prononcer même en matière de divorce. Chaque province répartissait à sa guise les impôts; chaque commune était solidaire des actions de ses enfants; elle devait livrer elle-même au gouvernement les coupables et les malfaiteurs, et restituer aux victimes l'équivalent des vols commis sur ses terres.

La constitution nouvelle, proclamée après l'insurrection victorieuse de 1835, fut la première charte proprement dite du peuple serbe. Malgré son éducation philosophique et assez peu orthodoxe, l'auteur de cette charte, Davidovitj, dut se conformer aux idées de sa nation sur l'origine religieuse du pouvoir. C'est à la religion que, d'après la charte serbe de 1835, les citoyens doivent tous leurs droits politiques, et le souverain toutes ses prérogatives. Le sénat (*soviet*) est investi, conjointement avec le prince ou kniaze, de tout le pouvoir législatif. Le prince ne peut promulguer ni faire exécuter aucune loi avant que le sénat l'ait consentie et signée par la main de son président. Le sénat, qui siége en permanence, représente vraiment le pays, partageant avec son kniaze la souveraineté. Ainsi la Serbie est en quelque sorte une démocratie de vieillards; la *skoupchtina* (chambre des

communes), composée des députés des villages, et qui représente, pour ainsi dire, la jeunesse nationale, ne participe point à la confection des lois ; elle ne se rassemble momentanément chaque année que pour consentir, modifier ou rejeter l'ordonnance du budget. Cette charte ne déclare plus, comme la première, tous les Serbes nobles, mais elle les fait du moins égaux devant la loi, et la loi est indépendante du souverain ; les juges n'ont à rendre compte à personne de leurs arrêts. Aucun citoyen serbe ne peut être arrêté sans une accusation légale, ni rester détenu plus de trois jours sans subir son jugement. Sur la terre étrangère même, le Serbe reste soumis aux lois de sa patrie. Le paysan affranchi de toute servitude ne rend plus de corvée qu'à l'État, et même dans ce cas le gouvernement doit lui payer un salaire raisonnable.

Le vice principal de la charte de 1835 était que les sénateurs, bien qu'ils représentassent presque à eux seuls la portion de la souveraineté qui revient au peuple, ne devaient cependant pas leur nomination au peuple, mais au kniaze, qui choisissait de même le président du sénat. La charte statuait, il est vrai, que les ministres déposeraient chaque année un compte détaillé de leurs actes devant l'assemblée nationale, et qu'en cas de violence faite par eux aux lois, ils pourraient être mis en accusation sur la demande de la skoupchtina, puis jugés par le sénat, devenu, suivant les paroles de l'oustav, le *tribunal suprême entre le prince et le peuple*. On reconnaissait au sénat le droit de con-

[redacted]

damner les ministres coupables, même sans le consentement du prince; mais l'exercice de ce droit était presque éludé par l'article qui accordait au kniaze la nomination des sénateurs, et lui permettait en outre de leur donner des emplois dont la gestion nécessitait leur éloignement de la cour. Il n'y avait donc pas de garanties complètes contre les abus de pouvoir du prince. Ces garanties absentes ne furent point oubliées par les patriotes lorsqu'en 1838 ils furent chargés de rédiger, sous les yeux du divan de Constantinople, la nouvelle charte serbe. Ils restreignirent sans doute beaucoup trop les prérogatives du trône. Le kniaze n'est plus guère que le président des knèzes; il a repris, depuis lors, la place qu'avaient chez les Serbes au moyen-âge les prédécesseurs de Douchan, et en Russie les héritiers de Vladimir, avant qu'on leur eût accordé le titre de tsars. Ainsi l'esprit de tribu domine encore dans les dix-sept nahias ou cercles de la Serbie, représentées au sénat chacune par un hospodar, l'élu de ses knèzes et des conseils de famille. Ces dix-sept sénateurs inamovibles sont comme autant de patriarches assis autour du souverain national à la manière de nos anciens pairs féodaux, avec cette différence qu'ils ne sont pas héréditaires et ne jouissent que d'un pouvoir délégué. En effet, de même que les knèzes représentent au chef-lieu et au tribunal de la nahia les pères de famille de leurs *knéjines* ou districts respectifs, de même les sénateurs représentent au conseil général de la nation les knèzes des provinces. Le sys-

tème constitutionnel de la Serbie repose donc tout entier sur le respect des liens de famille et des droits communaux. Il est vrai que Miloch ayant durant tant d'années imposé des knèzes de son choix aux localités, et cet abus s'étant depuis lors mainte fois reproduit, le knèze aujourd'hui se considère autant comme employé de l'État que comme délégué du pays, et souvent il est aussi bien le chef militaire que le chef civil de sa commune. Ce mélange de fonctions et de caractères se retrouve chez les sénateurs, qui sont à la fois les élus du pays et les élus de l'Etat. En effet, la charte reconnait au prince le droit de les nommer, mais de concert avec le peuple et à la condition que le choix tombera exclusivement sur des hommes éprouvés par de longs emplois.

On ne peut donc méconnaitre l'infériorité de cette constitution comparativement à la charte grecque. Simples pasteurs, les Serbes n'éprouvent point encore le besoin d'une foule de droits devenus indispensables aux Hellènes. La presse est encore trop insignifiante en Serbie pour qu'on y sente généralement le besoin d'abolir la censure; le public n'est point admis à écouter les débats politiques du sénat, qui se font à huis-clos. La skoupchtina, qui figure la chambre des députés, est encore, comme autrefois, une assemblée tumultueuse, dont les attributions vagues ne se trouvent nulle part précisées. Les Serbes ont transporté dans leur loi les habitudes casanières et traditionnelles de leur vie domestique; ils ont statué que chaque employé

doit suivre toute sa vie la carrière à laquelle il s'est d'abord consacré; le légiste est attaché pour toujours au barreau et aux tribunaux, et le militaire ne peut obtenir aucun service public hors de l'armée.

Considérée comme transition entre les institutions de la Grèce et celles de la Hongrie, la charte serbe prêterait matière à une foule d'antithèses et de rapprochements curieux. Nous ne constaterons ici qu'un seul fait. Bien qu'ils aient à peu près le même genre de vie pastorale et agricole, les Serbes et les Hongrois forment cependant, les uns une démocratie, les autres un état radicalement aristocratique. Nous ne saurions expliquer cette différence qu'en rappelant que la Serbie, oubliée de l'Europe, n'a point été arrachée à ses instincts naturels, tandis que la Hongrie, longtemps asservie aux Allemands, a reçu d'eux la féodalité, qui, en violentant les instincts nationaux, a peu à peu dépouillé le peuple de sa constitution primitive. Toutefois, quelque occidentale que soit devenue la Hongrie par son culte et sa hiérarchie sociale, elle est encore, par ses mœurs, profondément orientale. La féodalité n'y règne, on peut le dire, qu'à la surface; tout le fond des idées demeure greco-slave. Il suffit, pour s'en convaincre, d'un simple coup-d'œil sur sa constitution nationale avant 1850, c'est-à-dire avant l'année de sa ruine définitive.

L'état hongrois avait, comme l'état grec, la religion pour base; il dépassait même, sous ce rapport, les justes limites, en accordant au clergé une influence

politique outrée. Ce fait vient peut-être de ce que les rois de Hongrie, employés par la cour romaine comme son principal instrument pour latiniser l'Orient chrétien, ont autrefois reçu à perpétuité du pape Sylvestre II tous les droits des légats apostoliques. Chez les Slaves proprement dits de la Hongrie, les évêques jouissent de tous les privilèges princiers. Le métropolite de Karlovits est traité en Syrmie comme un petit roi. Les Croates en agissent de même à Agram à l'égard de l'évêque. Seuls, les Maghyars, par suite de leur éducation occidentale, se montrent moins favorables au clergé, ce qui ne les empêche pas de décerner au primat de leur église des honneurs presque souverains. Comme tous les peuples d'Orient, les Hongrois ont traversé des périodes d'affreuse tyrannie; mais au milieu des plus rudes persécutions politiques, ils ont su garder intactes leurs libertés communales et provinciales. En vain la maison d'Autriche a introduit, tant qu'elle a pu, son génie absolutiste dans les hautes branches de l'administration; la diète suprême et les diétines des provinces ou comitats ont constamment, jusqu'en 1850, repoussé sous toutes ses formes la bureaucratie autrichienne.

Chaque diétine hongroise, sous le nom de *congrégation*, s'assemblait une ou plusieurs fois l'an, pour délibérer et décider en souveraine sur tout ce qui concernait l'administration intérieure du comitat. La session générale s'ouvrait par la lecture du protocole de la congrégation précédente. On discutait les res-

crits et l'administration du roi, la répartition de l'impôt, le recrutement, les travaux publics, les besoins de l'industrie indigène, les demandes des comitats voisins. On élisait les magistrats locaux, et les deux députés qui devaient aller représenter le comitat à la diète générale. En se séparant, la congrégation confiait au *brachium*, c'est-à-dire à la gendarmerie communale des *pandours*, le soin d'exécuter ses conclusions législatives et ses arrêts judiciaires. La diétine était présidée, au nom du roi, par le *fö-ispan* (*ober-gespan*), littéralement le haut caissier, ou par le *vice-gespan*. Ces deux titres, qui équivalent aux noms de comte et de vicomte, désignaient en Hongrie l'administrateur suprême d'un comitat et celui qui le suppléait dans les affaires secondaires. Les *ober-gespans*, qui correspondent à nos préfets de départements, étaient nommés par le roi, et seulement à vie, excepté dans quelques comitats où ces gouverneurs avaient conservé le droit féodal de transmettre leur dignité comme héritage à leur fils aîné. Chaque comitat avait son tribunal local, que présidait le vice-gespan assisté par un juge; et de plus une espèce de cour d'appel ou de tribunal royal, que l'ober-gespan devait, sauf les cas d'absence, présider en personne.

Les ober-gespans étaient magnats; réunis aux autres comtes hongrois, ils composaient dans l'assemblée nationale la première table, dite *table des magnats*, où siégeaient également tous les prélats du royaume, tant latins que grecs, unis et non unis.

Outre cette première table, qui représentait les intérêts de la haute noblesse et ceux de l'épiscopat, l'assemblée nationale renfermait encore la *table des états* ou des députés du peuple, c'est-à-dire de la petite noblesse, des villes libres et du bas clergé. Malheureusement les villes n'étaient point représentées dans ces états, en proportion de leur importance, puisqu'elles n'y avaient toutes ensemble qu'une seule voix collective. On donnait pour motif de cette exclusion, que presque toutes les villes, étant peuplées d'Allemands et d'étrangers, sympathisaient trop faiblement avec les populations indigènes : d'où il suivait que dans l'intérêt de leur propre conservation, et afin de pouvoir résister au despotisme autrichien, les peuples de la Hongrie devaient restreindre autant que possible les droits politiques des cités. La réunion des deux tables des magnats et des députés composait la diète ou *comitia*. Les représentants se rendaient armés à cette assemblée, comme par une dernière réminiscence de la barbarie féodale et des temps où la diète n'était qu'un rendez-vous de guerre, destiné à faire voter par les guerriers sur un champ de mars national, au milieu du bruit des armes, une nouvelle campagne contre les Allemands ou les Turcs.

Entouré de la garde hongroise, le roi ouvrait la diète par un discours sur l'état actuel du royaume et de ses relations extérieures, puis il se retirait, et la diète commençait à délibérer avec une franchise et une rudesse de langage dignes des enfants de la steppe.

Responsables de leurs votes devant ceux qui les avaient élus, les députés devaient écrire chaque semaine à leur comitat ce qui se passait aux comices. Quatre fois par an, les électeurs de chaque comitat se rassemblaient en congrégation pour lire publiquement la correspondance de leurs mandataires, scruter leur conduite, et les remplacer par d'autres, s'ils en étaient mécontents. Les effets bienfaisants de cette responsabilité ne s'étendaient pas, il est vrai, en Hongrie, jusqu'aux ministres de la couronne. Ceux-ci n'avaient aucun compte à rendre à la diète pour la gestion des deniers publics. De plus, le roi, qui n'avait pas l'initiative des projets de loi, avait pourtant le droit de veto absolu, et sans sa signature aucune décision de la diète n'était valide. Il est vrai que la diète votait l'impôt de la guerre et le contingent des troupes, et elle pouvait refuser ces deux articles, si le gouvernement suivait une voie anti-nationale. Ainsi tenue en bride, la royauté ne pouvait commettre que des abus partiels, ce qui n'empêchait pas que ses prérogatives ne fussent excessives. Aussi la diète cherchait-elle par tous les moyens à les restreindre.

Ce n'est pas toutefois dans la prépondérance royale que se trouvait le principal defaut de la charte hongroise; le vice radical de cette constitution était le monopole politique accordé à l'aristocratie. La magnifique institution des diétines, où primitivement tout citoyen quelconque, pourvu qu'il fût libre, venait parler et voter, était devenue un champ d'intrigues

dans lequel les nobles avaient seuls le droit d'agir. On a estimé qu'il y avait en Hongrie, avant 1848, près de 500,000 gentilshommes, dont la plupart, vivant dans la misère, étaient réduits à se faire artisans, cochers ou valets. On conçoit que de tels citoyens n'allassent aux congrégations que pour y voter en faveur de leurs maîtres : quant à ceux qui étaient sans maîtres, ils vendaient, comme en Angleterre, leurs votes pour de l'argent, pour un bon dîner, souvent pour un verre d'eau-de-vie. Les riches candidats s'attachaient de cette manière des bandes d'électeurs; souvent ils campaient à part sous des tentes, comme des troupes en temps de guerre. Le matin du jour décisif, ces milliers de partisans, entourant leurs chefs respectifs, s'avançaient, bannière et musique en tête, vers la maison du comitat, et chaque bande cherchait à occuper le plus vite possible les principales avenues, afin de couvrir par ses cris la voix de tous les orateurs qui voudraient du haut des tribunes parler à l'assemblée contre son candidat. Faut-il s'étonner que de pareilles réunions électorales dégénérassent souvent en mêlées sanglantes, et que les coups de sabre y eussent plus d'ascendant que les bonnes raisons?

Malgré les criants abus de cette liberté sauvage, il y avait dans le système hongrois des vices encore plus déplorables. Ces vices dérivaient tous de l'état d'asservissement où étaient tenus le bas peuple et la classe agricole. Heureusement la noblesse elle-même sentait

ce mal; et à chaque diète nouvelle, des réformes de plus en plus décisives s'accomplissaient dans la législation, en faveur des paysans. La diète de 1832, qui fut une sorte d'assemblée constituante pour la Hongrie régénérée, avait commencé héroïquement la lutte contre l'intérêt aristocratique et les préjugés indigènes; elle avait posé des principes d'où devait sortir un jour l'émancipation complète de toutes les classes de la nation. Le paysan acquit bientôt en Hongrie des droits considérables, un code nouveau le protégea contre son seigneur; il put racheter, par une somme assez modique, les corvées et redevances dont sa terre était grevée. La bourgeoisie des villes se vit chaque jour mieux garantie dans ses stipulations commerciales. Les nobles purent être arrêtés pour dettes. Enfin, la liberté de la presse, bien qu'elle ne fût pas légalement reconnue, existait à peu près dans ce beau royaume, puisque la censure y était surveillée par la diète elle-même. Il ne faut donc pas juger la Hongrie par ce qu'elle est devenue aujourd'hui, mais par ce qu'elle voulait devenir. La noblesse y était avant sa ruine animée du plus large esprit de libéralisme; elle était, on peut l'affirmer, vraiment démocrate de désir, et on ne saurait guère montrer en Europe un pays où le progrès social marchât relativement avec plus de rapidité.

Mais, dira-t-on, qu'était-ce qu'un pays où tous les gentilshommes se trouvaient de droit électeurs et éligibles, et où le plus vil scélérat, pourvu qu'il pos-

sédât une terre noble, fût-elle de dix pieds carrés, pouvait devenir député de la nation? Aux Français qui crieraient contre un tel système, les patriotes hongrois répondent qu'en France le droit ne repose pas plus qu'en Hongrie sur la capacité. D'un côté, c'est l'argent ou le cens qui donne les droits politiques, de l'autre c'était le hasard de la naissance. L'aveugle dieu de l'or serait-il moins hostile que l'aveugle droit de naissance à l'extension des droits civiques? Vraiment, l'avenir seul, et non le présent, peut répondre à cette question. Il suffirait de ce seul fait pour ôter à la France le droit d'être sévère dans son appréciation des systèmes électoraux étrangers. Les réformateurs hongrois et slaves éprouvent au reste peu d'attrait pour l'esprit égalitaire des états occidentaux, qui, à les en croire, rabaisse les uns pour élever les autres, et amène finalement une progression effrayante du paupérisme, de sorte qu'en Occident les jouissances légitimes de la vie semblent n'être plus que pour les riches. L'aristocratie hongroise, en émancipant ses serfs et le tiers-état, prétendait donc n'abdiquer aucun de ses privilèges, mais les faire partager successivement à toute la nation; elle parlait d'ennoblir toutes les classes : elle ne songeait pas à descendre vers le peuple, mais à l'élever jusqu'à elle. C'est en cela qu'elle espérait se distinguer des démocraties occidentales, vis-à-vis desquelles la Hongrie ne dissimule, pas plus que la Grèce et la Slavie, ses intentions d'antagonisme. Bien qu'ils nous préfèrent à tous les

autres peuples, eux exceptés, les Hongrois nous critiquent souvent, et il faut l'avouer, avec quelque justesse. Nous pouvons sans jalousie souhaiter à ces peuples bonne réussite dans leur entreprise. Il n'y a pas qu'une manière d'être libre, et on peut l'être à un haut degré sans l'être à la manière française.

Observons toutefois qu'il était malséant aux Hongrois, après avoir affiché de telles prétentions, de se vanter à tout venant des rapports nombreux qui existent entre leur charte et celle d'Angleterre, comme la division du pays en plusieurs royaumes unis, sa subdivision en comitats présidés par des comtes et vicomtes (*gespans* et *vice-gespans*), représentants du roi, les droits municipaux des cités, les orages des réunions électorales, et mille autres analogies. Si les législateurs maghyars répudiaient les tendances de l'Occident, ce ne devait pas être pour se mettre à la remorque du génie britannique; ils avaient à jouer un plus beau rôle que celui d'imitateurs. Race orientale, les Hongrois n'avaient qu'à se livrer au génie de l'Orient, c'est-à-dire au génie greco-slave : tel était pour eux le plus sûr moyen de créer une société vraiment nouvelle, et de devenir une puissance de premier ordre. En réalité, la charte hongroise ressemblait beaucoup plus à celle de l'ancienne Pologne qu'à celle d'Angleterre. Le principe même qui faisait la noblesse maghyare est essentiellement autre que celui de la noblesse britannique. Tandis qu'en Angleterre le fils aîné d'un pair hérite seul de la pairie, en Hongrie tous

les fils d'un magnat étaient magnats comme leur père, conformément aux anciennes lois slaves, turques et grecques. Si le système héréditaire de la Hongrie blessait les idées orientales, c'était surtout en appelant les jeunes magnats encore imberbes à siéger dans les diètes au même rang et avec les mêmes droits que les têtes vénérables, blanchies par l'âge et le travail. Combien ce culte féodal de la naissance et de la propriété est grossier, comparé au culte des Greco-Slaves pour la vieillesse et la capacité! Aussi l'avenir de la race maghyare et son ascendant politique sur les races environnantes dépendent-ils, suivant nous, principalement de son retour aux éléments démocratiques qui la constituaient à l'origine, avant que le germanisme eût implanté en Hongrie son code aristocratique. Les années 1848 et 1849 ont suffisamment prouvé que les seuls alliés naturels des Maghyars sont les Polonais. Ces deux peuples ont d'autant plus d'intérêt à s'entr'aider, que, ruinés par les fautes de leur noblesse, tous les deux ont également besoin d'une réforme politique intérieure avant de se relever comme puissances morales sur la scène du monde.

Comme celle des Hongrois, la charte polonaise du 3 mai 1791 est surtout défectueuse sous le rapport des privilèges aristocratiques. Cette charte, qui depuis cinquante ans a servi constamment de point de départ à tous les mouvements nationaux de la Pologne, établit que les plébéiens peuvent devenir représentants à la diète, officiers à l'armée, employés dans toutes les bran-

ches de l'administration, mais qu'arrivés aux degrés supérieurs civils ou militaires, ils deviennent par ce fait même gentilshommes. Cette loi, qui pour l'époque fut certes un pas immense vers l'affranchissement, tendait néanmoins à éterniser la prédominance des nobles, en rejetant dans leur corps tout ce que la roture produisait d'illustre. Un autre inconvénient de cette constitution étàit d'employer l'église comme instrument de domination politique, et de la rendre complice des passions nationales. La Pologne latine, en posant comme base unique de ses lois l'Église romaine, se mettait naturellement en guerre ouverte avec la majorité des peuples slaves, qui sont d'une autre Église. Au lieu d'imiter l'habileté politique des Maghyars, qui, placés dans un cas semblable, accordent aux prélats hétérodoxes les mêmes priviléges qu'aux pontifes de la religion nationale, la Pologne, chevaleresque et dédaigneuse, préféra se renfermer en elle-même. Sans avoir, les mêmes conditions d'unité que les Grecs, elle décréta comme eux que l'Église polonaise était seule privilégiée, que le prosélytisme contre elle était interdit, que sans encourir les peines terribles réservées à l'apostasie nul catholique romain ne pouvait passer à une autre église. Ces dispositions impolitiques, dans un royaume comme la Pologne, étaient cependant inspirées par un principe éminemment greco-slave, celui qui cherche avant tout l'unité sociale et déclare indissolubles les liens entre l'église et l'état. De là que peut-on conclure, si-

non que les contradictions et les malheurs, pour toute société chrétienne d'Orient qui se fait latine, sont aussi inévitables qu'ils le seraient pour une société occidentale qui se ferait grecque?

La charte du 3 mai abrogeait l'éligibilité du pouvoir royal, et le déclarait héréditaire et inviolable; mais les ministres étaient responsables devant la diète de tous les actes du monarque. Tout le pouvoir exécutif appartenait au roi; mais la souveraineté proprement dite, c'est-à-dire le droit de décréter les lois, l'impôt, la paix ou la guerre, restait encore aux mains de la diète. Cette assemblée suprême se composait de deux chambres : celle des sénateurs, et celle des nonces ou députés. Le sénat n'était qu'un conseil royal où siégeaient les ministres, les évêques, les voievodes, les castellans : il n'avait pas l'initiative des lois, réservée à la chambre des nonces, et il était même obligé de souscrire toute loi qu'il avait d'abord rejetée, si elle était une seconde fois votée par les nonces. Les députés polonais, comme ceux de Hongrie, étaient responsables de leurs votes devant les colléges électoraux. Ces colléges étaient encore, il est vrai, de deux espèces : il y avait les colléges nobles et les colléges bourgeois; mais les uns et les autres jouissaient de droits égaux. A ces colléges pouvaient assister et voter tous les citoyens, c'est-à-dire tous les propriétaires, tant nobles que roturiers de la Pologne. L'effet de cet article, qui établissait sur une large base l'existence politique des classes moyennes,

était encore fortifié par la restitution assurée aux cités de toutes les anciennes franchises communales dont elles avaient joui avant les usurpations aristocratiques.

Il restait à opérer une restitution encore plus importante, c'était celle de la liberté à tous les kmietses ou serfs du royaume. La charte du 3 mai les déclare en effet libres; et tout esclave, fût-il musulman, dès qu'il touche le sol polonais, cesse d'avoir un maître. Tout paysan peut quitter à son gré la ferme qu'il exploite, s'il s'y sent trop grevé par le propriétaire. L'acquisition progressive du sol qu'ils ne possèdent pas est assurée aux kmietses, moyennant un dédommagement envers les possesseurs seigneuriaux. Ainsi le droit était respecté et se conciliait avec l'affranchissement. L'incurie polonaise ne donna pas malheureusement une exécution assez prompte à ces brillants décrets. La Russie se hâta de venir protester par les armes, et, les guerres de démembrement et de partage ayant recommencé, le paysan polonais, tout en n'étant plus serf, resta exclu de la possession de la terre. Il n'en est pas moins vrai que l'état social des basses classes de Pologne à cette époque était bien supérieur à l'état de ces mêmes classes dans la Prusse, l'Autriche et la Russie. Quoiqu'elles aient prétendu faire acte d'humanité en intervenant, disaient-elles, dans l'*anarchie polonaise*, contre le seigneur pour le serf opprimé, ce sont au contraire ces trois puissances qui ont empêché la noblesse polonaise d'achever la réfor-

me sociale qu'elle avait si glorieusement commencée par sa charte du 3 mai, charte qui précéda le serment du Jeu-de-Paume à Paris, et qui donna pour ainsi dire le signal à la révolution française.

La Pologne une fois démembrée, il ne pouvait plus être question pour elle de débats politiques; mais il lui restait à défendre la liberté individuelle et les droits du citoyen : c'est sur ce nouveau terrain que se transporta l'amour d'indépendance qui caractérise la nation polonaise. Napoléon, en fondant le grand-duché de Varsovie, ne put s'empêcher de lui octroyer une constitution; elle fut proclamée en 1807. Au lieu de se modeler sur celle du 3 mai, la charte napoléonienne était, comme on devait bien s'y attendre, toute française. Si le mouvement du 3 mai ne répondait plus aux idées et aux besoins nouveaux de la société, il avait eu du moins l'honneur d'abolir le servage, qui depuis cette époque n'a plus reparu sur les terres polonaises. La constitution donnée par l'empereur était donc une injure à la Pologne, lorsqu'elle déclarait comme un fait nouveau l'abolition de l'esclavage. Nous ne nierons pas que l'intervention française n'ait eu les plus heureux résultats. L'introduction du code napoléon, en proclamant l'égalité absolue de tous les habitants du pays devant la loi, nivela les rangs et les mœurs, et créa pour la première fois en Pologne une législation uniforme. Ce code fit plus que donner l'égalité civile, il donna l'égalité politique. C'était un grand pas de fait pour reconquérir l'unité morale,

dont l'aristocratie avait par ses excès dépouillé la nation. Ce grand pas était dû à la France ; mais combien d'injustes entraves le protecteur laissait encore peser sur sa généreuse alliée.

La diète, appelée à fonctionner de nouveau, ne fut plus que l'ombre des diètes anciennes. Toute ingérance dans l'ordre politique lui fut interdite : elle ne put délibérer que sur les finances, le système monétaire, la législation civile et criminelle, et même, sur ces questions si restreintes, l'initiative des projets de loi fut réservée au gouvernement. La diète ne pouvait pas non plus discuter en public ces projets de loi ; elle devait les faire examiner par des commissions, dont les membres avaient seuls le droit d'énoncer leur avis devant l'assemblée, et de faire à ce sujet des discours; les autres députés devaient se taire. De plus, les ministres du monarque pouvaient en toute occasion répondre aux objections des commissaires, et au moment des votes, ils avaient leur voix tout comme les nonces. Ajoutons que le maréchal, ou président chargé de maintenir l'ordre dans la diète, était désigné par le roi. Ainsi le gouvernement s'assurait une énorme prépondérance pour toutes les mesures légales qu'il désirait faire adopter. L'administration du pays n'était pas moins enchaînée que sa législature. Tous les grands emplois, enlevés à la surveillance du pays, ne relevaient que du souverain étranger, qui les soldait, et réglait à sa guise les promotions.

Par la chute de l'empire français, le grand-duché

vit restreindre encore ses frontières déjà si rétrécies; il fut élevé par la sainte-alliance à l'état de royaume, et ce royaume échut à l'empereur Alexandre. Ce prince, qui n'était peut-être pas, quoi qu'en ait dit Napoléon, *le plus rusé des Grecs*, avait du moins tous les instincts grecs, et par conséquent un grand amour de la liberté. Il octroya donc, en 1815, à son nouveau royaume une constitution beaucoup plus libérale et surtout beaucoup plus polonaise que ne l'avait été celle du duché napoléonien. Cette charte reconnut à la diète le droit de discuter les questions administratives, la levée des recrues, les recettes et les dépenses de l'État; la diète put réduire ou même refuser l'impôt, qui dut être voté au moins tous les quatre ans. Il est vrai que le monarque se réservait le droit de réviser les décrets de la diète, qui, privés de sa sanction, n'avaient aucune validité; mais, en retour, un projet de loi rejeté par les chambres ne pouvait plus être reproduit, dans la même session, sans avoir été modifié. Les membres du conseil d'état perdirent le droit de voter. La session, qui, sous Napoléon, n'était que de deux semaines, put se prolonger trente jours. Tout nonce put parler et discourir. La Pologne recouvra la liberté de discussion, et même la liberté de la presse; malheureusement les principales entraves subsistèrent : la diète ne put prendre l'initiative d'une loi que sous forme de pétition, la souveraineté absolue continua de rester en des mains étrangères, les contrôles de l'administration et la révision des comptes ne relevèrent que du roi.

Malgré ces changements notables, tous les bienfaits de l'influence française furent conservés. L'égalité civile et politique de tous les citoyens du royaume devint un principe fondamental, et se combina avec le principe slave du vote universel. Pour montrer combien, en dépit de l'oppression politique, ce nouvel état de choses était un progrès social sur celui de l'ancienne Pologne, il suffira de dire que, réduit à quatre millions d'habitants, le royaume comptait presque autant d'électeurs que l'ancienne république polonaise, forte de vingt millions d'hommes. Ces électeurs, nobles, bourgeois et paysans, tous également éligibles, formaient une masse aussi nombreuse que le corps électoral de France avant 1848, et si chacun eût voulu remplir les conditions de la loi, en se faisant inscrire sur le livre civique, il eût été facile de doubler ce nombre. Pour devenir une des sociétés les plus complètes et les mieux organisées de l'Europe, la société polonaise n'avait plus besoin que de l'indépendance politique. On conçoit que, ne pouvant la reconquérir autrement, elle l'ait cherchée sur les champs de bataille, et que, même vaincue, sentant sa vitalité intérieure, elle ne désespère pas de l'avenir.

Le pays où la charte polonaise avait subi le moins d'altération jusqu'en 1848 était le grand-duché de Posen. Les diètes de ce duché avaient recouvré après 1830 une grande importance, et l'on pouvait dire qu'elles influençaient la société prussienne elle-même. En effet, l'introduction récente en Prusse du système

des diètes provinciales, qu'est-ce autre chose qu'un premier emprunt, fait par des mains habiles, à l'ancienne constitution polonaise? Sans s'en douter, la Prusse nouvelle incline aux institutions greco-slaves. C'est que, par toute son histoire, et, on peut le dire, par ses racines même, ce royaume se trouve rattaché à la grande famille slave. La seule classe d'habitants du Brandebourg qui soit incontestablement d'origine allemande, c'est l'aristocratie. Le reste offre un mélange confus de races où le sang slave domina à l'origine. Les Prussiens, dans leur vaniteuse prétention de tout faire autrement et mieux que les Français, n'ont au fond que légèrement modifié, en les adoptant, les diétines polonaises; mais ils n'ont pu encore compléter le plagiat, en érigeant, comme le fit la Pologne, au-dessus des diétines une diète suprême qui seule peut donner aux réunions provinciales une véritable importance politique. C'est qu'avec sa mosaïque de provinces prussienne, polonaise, française, westphalienne et saxonne, dont chacune veut faire prévaloir sa nationalité sur les autres, la monarchie de Frédéric pourra difficilement supporter une diète générale sans tomber dans l'anarchie. Que diront, par exemple, les nonces polonais à la diète de Berlin? y voteront-ils comme des Allemands, dans un moment de crise où il s'agira de l'influence ou germanique ou slave à faire prévaloir sur le continent? Dès lors un dualisme destructeur s'enracinera au sein de la Prusse et de l'Allemagne entière livrée en proie à la guerre civile.

Ce fait est de nature à faire regretter l'ancienne Pologne, que l'impuissante nationalité prussienne prétend remplacer en face de la Russie? Il y avait au moins dans ces gentilshommes slaves, dans cette *szlachta* aujourd'hui terrassée, assez d'esprit public, assez d'ensemble moral pour constituer une diète compacte et par conséquent une véritable nationalité. Sans doute le cabinet prussien mérite les plus grands éloges pour sa forte organisation militaire; mais cette organisation ne peut créer l'unité sociale. En s'interdisant, dans son antipathie innée contre la France, toute imitation française, la Prusse tombe dans des imitations d'un autre genre, tant il est vrai qu'un organisme vraiment populaire manque et manquera toujours à ce pays. Il n'est pas d'ailleurs aussi facile que semblent se l'imaginer les législateurs allemands de créer une constitution nouvelle, originale, et qui ne soit pas plus ou moins la reproduction des formes anglo-françaises.

Il n'y a plus réellement en Europe que deux systèmes sociaux qui aient de l'avenir et qui portent en eux le principe du progrès. C'est d'un côté celui d'Occident, que dirige la France, et de l'autre côté celui d'Orient, ou des races greco-slaves, qui a pour organes la Pologne et la Grèce en présence des deux puissances inertes de Vienne et de Pétersbourg. Quiconque ne tend pas à la liberté par les théories centralisantes de 1789 y tend nécessairement par les théories fédéralistes qui ont dicté les quatre constitutions

libres du monde greco-slave. Les quatre chartes que nous venons d'examiner présentent entre elles, comme on voit, de frappantes analogies : diétines polonaises, synodes grecs, congrégations maghyares, skoupchtinas serbes, sobors illyriens, toutes ces institutions sont identiques. Seulement, à mesure qu'on s'éloigne de la Grèce, on voit les idées civiques devenir moins claires, l'inégalité naître, l'esprit de privilège augmenter. En Serbie, tout reflète encore le système grec primitif; en Hongrie, ce ne sont plus que les cités qui conservent l'esprit démocratique des Hellènes. Dans la Pologne enfin, les institutions que la Grèce étend au peuple entier, comme l'*armatolis*, la *gérousie*, les *démogéronties*, se trouvent concentrées sur la noblesse seule. On aurait tort d'expliquer par un instinct de tyrannie la tendance au monopole qui se remarque chez les nobles hongrois et polonais. Toute noblesse slave est instinctivement portée à l'égalité et à la démocratie; mais les invasions allemandes du moyen-âge, en important dans ces contrées greco-slaves le rite latin et les mœurs germaniques, firent une obligation à ceux qui avaient adopté ces mœurs de tracer une ligne de séparation haineuse entre eux et les autres classes du peuple restées fidèles aux anciennes lois. L'oppression des indigènes devint ainsi durant des siècles presque une condition d'existence pour toutes les aristocraties latines du monde greco-slave. Cet état devait durer jusqu'au jour, à peine encore éclos, où la civilisation latine, en proclamant aux risques de l'a-

narchie la séparation de l'état et de l'église, a rendu enfin possible la cohabitation, sur le pied d'égalité, de divers cultes dans un même pays.

Nous l'avons dit, des mœurs politiques communes unissent toutes ces nations que leurs rites séparent. Toutes envisagent de la même manière la royauté, l'organisation électorale, la responsabilité des mandataires et des magistrats, le contrôle à exercer sur l'administration, l'autonomie ou l'indépendance intérieure des communes. Quant au principe aristocratique, le seul qui établisse entre elles une différence, l'histoire prouve qu'il est étranger originairement aux Greco-Slaves ; il est dû à l'influence latine et germanique, qui, en s'infiltrant chez ces peuples à la fois enthousiastes et sensuels, a fait dégénérer leur culte pour les capacités morales en un culte matériel pour les droits du sang et de la propriété. On peut remarquer toutefois qu'en se faisant aristocratiques, les sociétés de Hongrie et de Pologne ont gardé le principe fondamental des démocraties greco-slaves, qui est l'égalité de toutes les familles de la nation ; elles se sont constamment refusées à admettre la hiérarchie féodale. En donnant pour base à leurs codes cet axiome, qu'aucune famille, à moins d'être royale, ne peut prétendre à des privilèges, mais que toutes sont égales devant le pays, les Greco-Slaves établissent naturellement entre les diverses familles de chaque commune la même solidarité fraternelle que celle qui unit les uns aux autres les divers membres de chaque famille particu-

lière. Les communes deviennent de cette manière autant de familles collectives dont l'ensemble compose la grande famille de l'état. En résumé, on trouve chez ces peuples l'état solidaire de l'église, comme l'église est solidaire de l'état; le roi dépendant du peuple, comme le peuple dépend de son roi; le député responsable pour tous ses votes devant ses électeurs; le droit électoral étendu à la presque totalité des citoyens, et octroyé non par l'état, mais par la commune, d'après la moralité reconnue, et non d'après la quotité d'impôts versée dans les caisses du fisc; l'absence du prolétariat, puisque le pauvre, pourvu qu'il soit libre et membre d'une famille indigène, jouit des mêmes droits politiques que le riche; l'absence enfin du paupérisme, puisque, les individus n'étant point isolés comme chez nous, le pauvre trouve au besoin l'appui assuré de la famille ou de la commune dont il est membre. La société a ainsi gardé toutes ses harmonies chez ces peuples restés fidèles aux mœurs de la nature, et quoiqu'ils n'aient ni police secrète, ni bureaucratie, ni centralisation, leurs instincts d'ordre et d'union les protègent, et font que tous les citoyens d'un état deviennent spontanément, aux jours de péril ou d'honneur, comme les membres d'un même corps.

Nous connaissons maintenant les institutions des greco-slaves et les chartes que ces peuples se sont données quand ils ont pu agir en liberté; mais un adversaire terrible les paralyse et contremine leurs efforts :

cet adversaire, c'est le système impérial des tsars. Il n'est pas sans intérêt d'examiner en quoi les institutions civiles de la Russie s'éloignent de l'organisation des autres sociétés greco-slaves.

IV

LES INSTITUTIONS IMPÉRIALES RUSSES

comparées aux institutions Slaves.

Prouver que les institutions impériales russes n'ont rien de slave, mais qu'elles reposent sur des bases exotiques, est une thèse des plus faciles. Nous n'insisterons donc pas longtemps pour démontrer que le tsarique, le tchin et le knout sont nés ailleurs qu'en Slavie.

Le mot *tsar* est une abréviation de César. Le premier des Césars ne fut, et le dernier d'entre eux ne sera jamais qu'un dictateur (*imperator*) investi par son pays, pour une époque de crise, d'un pouvoir passagèrement illimité, pouvoir matériel, pouvoir de fait, simple délégation du pays, en qui résidait le droit, chez les Slaves comme dans l'antique Rome. Se portant pour les héritiers orientaux des anciens césars romains, les tsars ne peuvent donc prétendre à tirer leurs attributions et leur puissance d'une autre source que du droit romain. Sous ce rapport, le tsarisme ressemble donc totalement aux autres souverainetés

européennes, issues, elles aussi, du même droit. Tout ce qui dans l'autocratie dépasse les limites assignées à la royauté par le génie de l'Europe, est usurpé et illégitime aux yeux même de la nation russe, les courtisans exceptés, qui ne sont, comme on le sait, nationaux nulle part. En Russie, l'administration de la justice émane, non du tsar, mais des jurys, élus par le pays, de même que toutes les magistratures municipales et provinciales de l'empire. Cette observation, d'une haute importance, réduit d'un mot à d'étroites bornes le pouvoir légal des autocrates en fait de justice.

On sait que tous les Slaves et, par conséquent, les Russes, ne comprennent le pouvoir qu'au point de vue de l'élection libre, et de la représentation des intérêts de tous. Le titre même que porte aujourd'hui le sénat de Russie est en contradiction flagrante et honteuse avec l'obéissance passive dont il fait profession. En effet, ce corps continue de revêtir un titre qui rappelle son ancienne participation à la souveraineté; il s'appelle *Pravitelstvuïuchtchi-Senat*, le sénat gouvernant, ou qui fait la loi. Ainsi, même en Russie, on observait la maxime : *Le roi règne et ne gouverne pas*. Cette maxime n'est jamais sortie un moment de l'esprit de la noblesse. En 1730, on vit les seigneurs prescrire à l'impératrice Anne une constitution, qui changeait l'empire en monarchie limitée; sous les tsars Paul et Alexandre, les mêmes tentatives se renouvelèrent. Si le sénat se trouve être aujourd'hui l'unique

représentation du peuple auprès du trône, et si ce sénat a cessé d'être une véritable assemblée constituante et législative, c'est par suite d'usurpations, qui ne constituent pas un droit.

Au point de vue religieux, les droits fondés du tsar sont encore plus limités. Quoiqu'il prétende, l'empereur n'est pas le chef de l'Eglise. Même en Russie, l'Eglise orientale ne reconnaît pas à un laïc le droit de la diriger. La prétendue papauté des tsars se réduit à une violation odieuse des droits de l'épiscopat russe, qui n'a pas cessé de protester depuis qu'il est spolié. Le patriarcat de Constantinople, malgré sa dépendance temporelle des anciens césars byzantins, était indépendant spirituellement. Dans toute église greco-slave il y a deux trônes destinés aux deux pouvoirs, et qui sont d'égale hauteur, comme pour mieux indiquer que l'Eglise et l'Etat sont également souverains, et qu'ils forment deux empires distincts et libres l'un et l'autre, quoique unis. Ainsi, en tendant, à la façon de Louis XIV, à absorber l'Eglise dans l'Etat, et à donner par conséquent à l'Etat une légitimité indépendante à la fois de la religion et du pays, le tsarisme agit directement contre l'esprit social des Greco-Slaves ; il suit les traditions philosophiques et anti-religieuses de Pierre-le-Grand ; il tend à constituer l'empire sur des bases analogues à celles des Etats sécularisés, c'est-à-dire protestantisés de l'Occident. Rien de plus antislave que de pareilles tendances. Ainsi, les tsars ne sont pas plus autorisés à se dire les souverains pontifes

de leur Eglise, qu'ils ne le sont à se croire les propriétaires absolus de leur empire.

Combien donc sont loin du vrai ces flatteurs éhontés de Nicolas, qui osent écrire des lignes pareilles à celles qu'on va lire! « Basé sur la religion, confondu avec elle sans être néanmoins théocratique, le pouvoir, en Russie, est la source et le but de toute la vie nationale. Tout ce qui existe, tout ce qui se fait, tout ce qui se fera encore, n'est que l'œuvre du pouvoir, l'émanation de sa volonté... Etudier la Russie, c'est proprement étudier le pouvoir dans son action comme unique force créatrice et agissante. C'est bien en parlant de lui qu'on peut retourner la sentence catholique : Hors de l'Eglise, point de salut... En Russie, l'essence du pouvoir en fait l'expression la plus littérale de l'ordre divin transmis sur la terre, puisqu'il est omnipotent, unique, universel comme lui. Concentré, absorbé même dans la personne de l'empereur, qui est à la fois la tête de l'Etat et de l'Eglise, le pouvoir est une loi vivante; *car aucune parole écrite du passé ne peut lier ses décisions. Na milost obraztsa niet,* il n'y a pas de règle pour la grâce, dit le proverbe national, parlant de la volonté souveraine, comme pour exprimer l'infini du pouvoir, en appelant grâce tout le bien qu'il fait... Enfin, le territoire même de la Russie, comme sol, appartient au souverain, avec tout ce qui y existe, vit et se meut : car tel est le principe fondamental de l'autocratie. »

Ce scandaleux passage renferme autant de faussetés

que de lignes. Dès lors on conçoit que les voyageurs occidentaux se jettent dans l'extrême opposé ; et qu'en présence de cette idolâtrie pour un trône, M. de Custine s'écrie avec dégoût : « La Russie n'est autre chose qu'une monarchie absolue, *tempérée par l'assassinat*... Ici la fortune se compte par âmes... L'homme non libre est monnayé : Il vaut l'un dans l'autre dix roubles par an à son propriétaire, beaucoup plus dans certaines provinces industrieuses... Quand je pense à tous ces faits, je prends le pays, le gouvernement et toute la population en haine : Je ne songe plus qu'à fuir. » Ces phrases sonores, mais vides, ne rendent point la vérité. Autrement M. de Custine devrait prendre en horreur ses propres aïeux : car c'est précisément l'implantation de l'ordre de choses occidental qui a donné aux Russes l'absolutisme et le servage à la place de leur primitive liberté. Il est historique que la position exceptionnelle des tsars leur a été faite en grande partie par l'Europe même, par l'Allemagne et la Pologne, et par l'hostilité invétérée du latinisme contre les intérêts nationaux des Slaves d'orient, qui se sont vus par là forcés de recourir à la dictature militaire. Mais cette dictature, transitoire comme tous les comités de salut public, cesserait du moment où l'Europe deviendrait plus sympathique aux Slaves et à leur gloire que ne l'est l'étrange pouvoir chargé de sauver et de faire progresser le Slavisme.

On avait cru durant quelque temps Nicolas passionné pour les idées slaves. Tout cela était de pures appa-

rences. La gallomanie subsiste et subsistera à Pétersbourg comme le plus fort auxiliaire du despotisme. Otez cela, la liberté slave déborderait de toutes parts et tuerait le tsarisme. C'est en enveloppant son peuple d'institutions étrangères, que le tsar est tout puissant. Tant il est vrai qu'une race ne peut s'affranchir qu'à la condition de rester elle-même. Chacune d'elles a reçu de la Providence, avec un génie propre, tous les moyens de développer et de défendre sa liberté et son bonheur. Si elle emprunte aux races voisines, ce ne doit être qu'à la condition d'approprier l'objet emprunté aux allures distinctives de ses enfants. Loin d'agir ainsi, le tsarisme dans ses réformes a pris une marche inverse. Aussi tout ce qu'il a créé n'a-t-il d'autre résultat que la glorification insensée du knout. Il a produit une merveilleuse organisation de police, mais non un gouvernement. Enfin le tsarisme est dans la vieille Russie un fait comparativement très récent. On l'avait accepté comme un fardeau nécessaire dans des temps difficiles. Maintenant cette dictature des temps d'invasion n'a plus de raison d'exister.

On peut affirmer à peu près la même chose du *tchin*. Une fois devenus anti-nationaux, une fois réduits à prendre le terrorisme comme moyen de se faire obéir, les tsars durent forcément créer une administration indépendante du pays, et une hiérarchie nobiliaire, dont les places fussent exclusivement à la nomination du trône. Ce fut Pierre Ier qui, pour mieux assurer l'influence de la couronne sur les classes les plus in-

dépendantes du pouvoir central, sur les propriétaires terriens et sur les marchands, abolit l'ancienne noblesse du pays, et la remplaça par une noblesse de services et d'état, qu'il divisa en quatorze classes. Il réussit de cette manière à former une échelle non interrompue de rapports légaux et directs depuis l'esclave jusqu'au tsar, échelle qui de la monarchie fédérale et communale des anciens Russes, fit sortir l'empire le plus centralisé qui existe, et, au lieu d'une royauté précaire et dépendante, créa tout-à-coup l'autocratie. Or en se refusant à reconnaître une valeur quelconque à tout individu qui n'est pas classé parmi les agents de l'état, et en étendant la centralisation et le joug de la loi officielle jusque dans les rapports les plus intimes de la vie des sujets, le tsarisme arriva à absorber en lui seul, ou mieux à faire disparaître l'idée même de la nationalité? Il alla donc plus loin même que Louis XIV, qui se bornait à dire : *L'état, c'est moi?* Une telle organisation peut être admirable au point de vue gouvernemental ; elle peut cacher une force de résistance et de durée incalculable : elle peut offrir les analogies les plus frappantes avec le système chinois, elle n'en offre certes aucune avec l'organisation sociale des pays vraiment greco-slaves.

La tchin n'est donc pas plus slave que le tsarisme. Cette noblesse de cour et d'état est le contraire de la noblesse russe primitive, simple patriciat agricole issu des mœurs et du choix spontané des habitants, qui consacrait les droits de protection et non pas de con-

trainte, des pères de famille sur leurs enfants et leurs clients. Quant aux six ghildes bourgeoises dans lesquelles sont classés, chacun suivant la somme déclarée par eux, tous les propriétaires non nobles de l'empire, que faut-il en penser? Les ghildes concordent sans doute beaucoup mieux que le tchin avec l'idée sociale slave. Leur organisation n'aurait même rien d'oppressif, si elles ne dépendaient que d'elles seules et des villes ou communes qu'elles enrichissent, et si, se recrutant par leurs propres votes, elles étaient autonomes, comme chez tous les Greco-Slaves. Mais, en Russie, les ghildes dépendent directement de l'Etat: nul ne peut y entrer sans la permission des commissaires de police impériaux, qui disposent ainsi de la fortune et de l'avenir des citoyens. Cependant, au-dessous des ghildes, l'Etat ne reconnait plus de classe légale; il ne voit plus que de la populace, des esclaves, destinés à servir des privilégiés; et, comme ceux-ci sont eux-mêmes à leur tour les esclaves du trône, il s'ensuit dès-lors qu'il n'y a dans l'empire entier qu'un seul être, le tsar, qui puisse se dire libre.

On parle beaucoup du servage des paysans russes, et l'on suppose généralement les autres Slaves soumis tous plus ou moins au même joug. La vérité est que le Slave, naturellement agriculteur, admit dès les temps primitifs une classe de patrons ou patriciens, pour les conduire et les protéger. Cette classe, puissante et honorée, quoique sans hérédité et sans monopole, se retrouve encore aujourd'hui chez les Bulgares et les

Serbes danubiens, telle qu'elle était parmi les anciens moujiks de Russie, à l'état de patriarcat champêtre et populaire. Mais le servage moscovite actuel est si peu dans l'esprit russe et slave, que toute la popularité de Nicolas vient de ses tentatives multipliées pour arriver à l'abolition du servage. Enfin, tout le monde voit clair en Russie sur les conséquences, même industrielles, de cette institution barbare. Malgré l'innombrable quantité de mains employées à la construction des routes, des canaux et des chemins de fer, ces travaux marchent en Russie avec une désespérante lenteur : c'est que les ouvriers qui les font sont des esclaves menés à coups de fouet, et dont cinq font à peine le travail d'un homme libre. Loués par leurs propriétaires aux entrepreneurs des voies publiques, ces infortunés sont traités, logés et nourris comme un vil bétail : ils succombent en foule aux misères de leur sort; et, si les entrepreneurs n'avaient pas 100 roubles à payer pour chaque tête de serf qui meurt au milieu du travail, il y aurait encore beaucoup plus de victimes. A force d'amères expériences, la noblesse en est venue à désirer vivement de voir ses serfs libres. Aussi, l'abolition de la servitude a-t-elle marché d'un pas rapide, et elle n'écrase plus maintenant que 10 millions d'hommes, sur les 70 millions dont se compose la Russie. Nicolas voudrait bien, dit-on, restreindre ce chiffre encore énorme d'opprimés; mais les hauts magnats qui l'entourent lui font craindre le sort de Paul Ier et d'Alexandre, et l'obligent obstinément, depuis près de

vingt années, à ajourner comme prématuré l'ukase d'affranchissement définitif de tous les serfs.

Le servage russe, malgré son origine étrangère, conserve du reste, dans sa physionomie, de nombreux traits slaves. On sait qu'à l'opposé des seigneurs allemands. les seigneurs slaves, en général, habitent les villes au lieu d'habiter sur leurs terres, et ont des palais au lieu d'avoir des châteaux; il s'ensuit que les serfs russes ne connaissent que très peu leurs maîtres. Seigneurs et sujets se voient tout au plus une fois par an. Il en résulte qu'aucune solidarité ne peut s'établir entre eux : ils se trouvent dans les rapports de deux peuples distincts, dont l'un aurait subjugué l'autre. Les serfs russes sont vis-à-vis de leurs seigneurs à peu près comme les raïas chrétiens de la Turquie vis-à-vis de leurs spahis. La capitation ou l'impôt pour chaque tête mâle, que le raïa nomme *haratch*, le serf russe l'appelle *obrok*. L'un et l'autre impôt est prélevé par les seigneurs de la même manière, c'est-à-dire à l'aide des anciens (*startsi*), élus par les serfs eux-mêmes pour faire la police de leurs villages. En outre, tout le territoire du village est cultivé en commun, et chaque année on tire au sort le lot qui doit échoir à chacun. De cette manière, les villages de serfs en Russie, malgré leur servitude, s'administrent d'une façon essentiellement républicaine. Pour eux le conseil de la commune, appelé *mir*, est comme la loi vivante. Aucune loi d'Eglise ou d'Etat n'est obligatoire pour ces serfs grossiers, si elle n'est ratifiée par le mir. Or, dans le

mir le seigneur n'a pas accès : il n'en peut être membre. Voilà comment il se fait que, malgré le plus avilissant servage, les paysans russes conservent pourtant des tendances essentiellement démocratiques.

Leurs hameaux offrent l'aspect d'autant de petites républiques, munies chacune de son arsenal, de son trésor, de son grenier d'abondance, de son hôpital, et de beaucoup d'autres institutions communales. Chez eux la culture du sol ne se fait pas comme chez nous, isolément et par chaque travailleur renfermé dans son champ, mais par de grandes réunions d'hommes labourant tous ensemble de vastes espaces, où les limites des propriétés individuelles s'absorbent et disparaissent sous une mer roulante de moissons. Il est vrai que ce système, trop simple, trop uniforme produit un revenu net bien inférieur au mode de culture d'Allemagne et d'Occident. Aussi les seigneurs s'efforcent-ils tant qu'ils peuvent de l'abolir, pour y substituer ce qu'ils appellent des fermes économiques ou la culture à l'anglaise.

Le gouvernement favorise cette tendance des seigneurs avides d'augmenter ainsi leur richesse. Mais, d'un autre côté, il pousse les moujiks à la résistance contre toute tentative de réforme qui leur vient des propriétaires du sol. Ainsi le moment d'une révolution radicale approche pour les paysans russes, machiavéliquement placés entre deux ennemis également mortels pour leur existence, et dont il faudra tôt ou tard qu'ils se débarrassent, s'ils ne veulent pas cesser

qui est un avec le gouvernement, se compose des députés des diverses provinces présidés par le roi, qui représente dans le monde la nation entière. Ce système, on le voit, est une combinaison de démocratie à l'intérieur et de monarchie au dehors. L'aristocratie, considérée comme classe à part, comme noblesse de sang, est naturellement étrangère à un tel régime. Tout vrai Slave est noble, puisque, en qualité de membre d'une famille indigène, il participe nécessairement, dans une mesure quelconque, à l'exercice du pouvoir souverain. Ce droit de noblesse ou d'inviolabilité des familles et des communes rend impossible toute centralisation administrative ; chaque famille a, pour ainsi dire, son dieu lare; chaque cité, chaque province a son génie, son conseil, et s'administre elle-même par des magistrats de son choix.

On voit combien le tsarisme moderne a dénaturé les trois grands principes sociaux des Greco-Slaves : la participation du peuple au pouvoir souverain, l'absence de noblesse ou l'égalité des familles, et l'absence de centralisation administrative ou l'autonomie des communes. Par suite de son origine violente et de son caractère factice, le régime russe moderne est presque en tout l'opposé du génie slave, puisqu'il tire le pouvoir d'en haut et le fait découler du trône sur tout le pays, au lieu de le faire naître, comme un grand fleuve, de la multitude des sources locales. Loin d'être la conséquence logique et suprême de tout l'ordre social, le tsarisme s'impose au contraire à toute la société

comme une force de contrainte irrésistible. Tandis que chez les autres peuples greco-slaves la société façonne le pouvoir à son image, chez les Russes, le tsarisme façonne la société et la subordonne à ses besoins. Le peu d'éléments sociaux qui soient restés slaves en Russie forment avec ce régime le plus criant contraste. Tels sont, par exemple, les magnifiques priviléges légaux de la commune russe opposés aux mesures oppressives de l'administration impériale, ce qui met perpétuellement en conflit les droits des pouvoirs locaux avec les exigences du pouvoir central, et fait lutter avec une énergie toujours brisée, mais toujours renaissante, la loi contre le sabre, la nation contre le tsar.

Le tsarisme ne se contente pas de violer le génie slave en abolissant les franchises des provinces et en introduisant partout de force un code, une langue, un culte unique, tandis que les différences morales les plus tranchées séparent entre elles les populations de l'empire. La loi du tsar combat encore les mœurs slaves par la hiérarchie nobiliaire qu'elle établit. En effet, même chez ceux des peuples slaves où l'influence germanique a implanté l'aristocratie, comme en Hongrie et en Pologne, l'égalité la plus parfaite règne au moins parmi les nobles, et les titres qu'on y rencontre ne sont que des titres allemands, sans aucune valeur indigène. En créant des comtes et des barons de l'empire, en établissant des majorats et un code spécial pour la noblesse, les tsars vont directement contre le génie de leur nation. Le Russe, en effet, n'a pas même d'expres-

sion pour désigner l'idée de noblesse ; il la rend par le mot *dvoranstvo*, qui signifie à la fois la courtisanerie et la réunion des cultivateurs possédant en propre une cour et une terre qu'ils sont censés labourer de leurs mains. Le mot *blagorodie* (littéralement, bonne naissance) ne désigne qu'une naissance honnête, et convient à tout homme libre, sans désigner une classe particulière de citoyens. Il en est de même de l'ancien mot *boïar*, qui s'appliquait indistinctement à toutes les personnes riches.

Enfin, si l'on compare la liberté dont jouissent le paysan et le prolétaire greco-slave dans tout l'Orient non russe avec l'état de ces mêmes hommes sous le sceptre du tsar, on ne peut se défendre d'une douloureuse pitié pour les serfs moscovites. Les statistiques russes nous révèlent un fait terrible qui en dit plus contre le régime tsarien que les déclamations les plus passionnées : l'empire apparaît plus peuplé et plus florissant là où se trouvent le plus d'esclaves. Ainsi la *gubernie* de Moscou, terre classique de la servitude, a huit cents habitants par lieue carrée, tandis que celle de Smolensk, toute voisine, et dont le sol est beaucoup plus fertile, mais qui garde des traces du régime polonais, n'offre dans la même proportion que trois cent quarante habitants, et la gubernie de Novgorod, terre républicaine, n'en a par lieue carré que cent quarante-cinq.

On prétendra que l'amélioration progressive du sort des serfs est le but des efforts constants du gou-

vernement russe, que c'est pour relever ces malheureux qu'il abaisse et humilie de mille manières l'aristocratie. Nous répondrons que le vrai génie slave n'agit pas ainsi. Au lieu d'abaisser les uns au profit des autres, il fait participer tous les citoyens au pouvoir avec un égal amour, et, au lieu de diminuer leurs droits, il les augmente progressivement. Partout où se manifeste un travail de régénération vraiment conforme au génie greco-slave, on voit chaque élément provincial, chaque force indigène, jouer sans crainte d'être étouffé le rôle que lui a décerné la nature. Le vieux principe romain, le principe impérial de la centralisation absolue, qui fait abstraction des nationalités en faveur de l'état, élève sous ce rapport entre l'orient slave et la Russie une insurmontable barrière. Pour les Greco-Slaves, souveraineté et nation sont deux mots synonymes, et un seul état pour plusieurs peuples n'est possible à leurs yeux qu'à la condition du plus large fédéralisme. Les patriotes slaves, dans leur puissant travail d'émancipation au sein des trois empires orientaux de Russie, de Turquie et d'Autriche, ne peuvent se proposer autre chose que de relever l'antique système grec des amphictyonies, en lui imprimant la forte discipline moderne. Leur but est de réagir à la fois contre les trois empereurs coalisés de l'Orient, pour établir partout des administrations indigènes à la place d'une bureaucratie d'étrangers, pour substituer le règne des capacités locales au règne des créatures ministérielles, et au choix de cour le

choix populaire. Quoique affaiblie par sa division en mille tribus diverses, la race greco-slave n'a point cherché à diminuer le nombre de ces tribus; vaincue ou non, chacune d'elles est restée inviolable dans son foyer. Les gouvernements occidentaux, si tristement habiles à détruire les nationalités qui les gênent, n'ont pu réussir encore dans leurs coupables desseins sur l'Europe orientale. Les puissances qui l'ont jusqu'ici opprimée n'ont su atteindre que le corps, elles n'ont pu étouffer les consciences. Or c'est cette conscience sociale des peuples qui, aujourd'hui réveillée, remue toutes les provinces des trois empires d'Orient. Lisez l'histoire de ces empires : depuis un demi-siècle, les patriotes n'y connaissent qu'un ennemi, et les absolutistes n'y ont qu'un allié, la centralisation. Plus la cour s'obstine à absorber, plus les provinces s'efforcent de retenir le pouvoir et de reconquérir leurs droits. Toutes les guerres insurrectionnelles de cette partie de l'Europe n'ont qu'un but : relever les petits et les faibles vis-à-vis des puissants, réagir en faveur des indigènes contre les étrangers, et effacer jusqu'aux traces de conquêtes séculaires qu'on avait pu croire consommées. En un mot, la révolution qui s'accomplit dans l'Europe orientale diffère de celle qui agite encore l'Occident en ce qu'elle est et restera un mouvement décentralisateur.

Ces tendances n'ont évidemment rien de favorable au développement de l'autocratie; de là vient que le cabinet russe les combat avec acharnement. Les muni-

cipalités, base de l'existence des nations orientales, sont surtout l'objet de la haine du tsar, qui ne se lasse pas de les poursuivre, au nom de l'*ordre public*, dans tout son empire, et jusqu'en Turquie et en Grèce, opposant partout où il le peut à cet élément qu'il nomme *démagogique* le monopole nobiliaire. En faut-il davantage pour montrer combien le cabinet russe exerce parmi les Greco-Slaves une action funeste? voulût-il même se montrer généreux, nous sommes convaincu qu'il ne le pourrait pas ; car, sous peine de déchoir et de cesser d'être impérial, il doit se maintenir centralisateur, il doit garder les traditions d'unité romaine, monarchique et militaire, au milieu de peuples fédéralistes par leurs institutions, démocrates par leurs instincts, et qui sont essentiellement pacifiques. Ainsi la législation primitive des Greco-Slaves se trouve, par un invincible intérêt d'état, faussée et paralysée en Russie. Sans doute la société russe proprement dite est encore, et restera slave ; mais tant que cette société n'arrivera pas à dominer tout-à-fait son gouvernement, les autres Slaves ne peuvent espérer d'elle qu'un dangereux appui. Exclusivement protégés par le tsar, les Greco-Slaves finiraient par perdre leur nature propre, et toutes les qualités qui doivent le plus exciter en leur faveur les sympathies de l'Europe.

C'est donc à tort que tant de publicistes occidentaux voudraient confondre la question russe avec la question slave. Sans doute le monde greco-slave forme

une grande unité, et dans ce monde nouveau tous les esprits généreux, tous les hommes vraiment libéraux, à quelque parti qu'ils appartiennent, s'entendent et s'unissent pour glorifier la race dont ils sont les enfants ; mais ce n'est point par l'idolâtrie du tsar, c'est par un dévoûment de plus en plus actif au progrès et à la liberté qu'ils prétendent appeler sur leur commune patrie les sympathies de l'Europe. Quant aux peuples slaves non encore asservis à la Russie, un double intérêt, politique et moral, les portera toujours à désirer le refoulement de cet empire, qui les menace d'un double danger, car le tsarisme, faut-il le répéter ? ne reconnaîtra jamais que forcément l'indépendance des nationalités slaves étrangères à la Russie ; et une fois placées sous la suzeraineté du tsar, quelque large et tolérante que la supposent ses partisans, les nations slaves ne tarderaient pas à perdre entièrement leurs institutions propres et leurs tendances naturelles. En effet, si les peuples d'Occident, fiers de leur énergie, de leur activité généreuse, dédaignent avec raison les vertus passives où se concentre aujourd'hui la force nationale de la Russie, ils ne peuvent se montrer aussi superbes vis-à-vis des autres Greco-Slaves. Loin d'avoir comme les Russes actuels, pour religion politique, le devoir et la soumission, ces peuples, au contraire, se distinguent par un culte ardent pour la gloire, qu'ils appellent du nom même de leur race, *slava*.

La gloire et l'assurance de jouer dans le monde un

rôle illustre, tel est le seul prestige par lequel la Russie pourrait fasciner les Slaves. Aidez-les à acquérir sans la Russie cette gloire, objet de leur culte ; qu'ils se voient aimés de l'Europe, qu'ils sachent seulement qu'on les admire dans leurs luttes pour la liberté, et ils resteront à jamais les adversaires naturels du tsarisme. Deux idées sont indissolublement unies dans le nom même de cette race : ces deux idées, pour ainsi dire jumelles, exprimées par les mots *slovo* et *slava*, parole et gloire, indiquent les deux passions dominantes et primitives des Slaves, qui n'ont jamais pu renoncer à avoir la parole haute, le droit d'élire et de voter joint au droit d'aspirer à toutes les charges, à toutes les illustrations civiques, c'est-à-dire de participer à tout ce qui peut élever l'homme. Un Slave dépouillé de ses deux privilèges du *slovo* et de la *slava* n'est plus un Slave, c'est un transfuge banni des foyers paternels, c'est un être déchu qui, dans les dialectes slavons, n'a pas d'autre nom possible que celui de *muet* (*niemets*). C'est pourtant à ce mutisme social, c'est à l'état de race sans parole et sans gloire que le régime russe réduirait les Slaves. Comment supposer qu'ils consentent jamais à le subir ? Non, ceux qui travaillent à détrôner dans le monde l'absolutisme n'ont pas d'auxiliaires plus assurés que les Greco-Slaves. Mourir en hommes libres est le refrain de tous les chants serbes comme des hymnes polonais. Chaque peuple opprimé du monde greco-slave secoue aujourd'hui ses chaînes, et répète à sa manière le fameux dithyrambe

que les Grecs modernes chantent dans tout l'Orient aux oreilles des oppresseurs :

« Enfin, nous te revoyons, ô Liberté! tu te fais reconnaître à ton glaive tranchant, au regard rapide dont tu mesures la terre. Sortie des ossements sacrés des martyrs, et pleine d'une nouvelle énergie, salut, ô Liberté hellénique!

« Depuis des siècles, tu gisais dans la poussière, abreuvée d'amertume et de honte, attendant qu'une voix divine te dît : Sors du tombeau. Sans toi, nous n'osions ni parler ni lever les yeux; la terreur des tyrans comprimait nos âmes. Que tu as tardé à te réveiller!

« Infortunée, il ne te restait que la triste consolation de réciter aux oreilles de nos fils tes gloires évanouies. Tu te meurtrissais le sein, et tu fondais en larmes, priant le ciel de te secourir.

« Sous ton linceul sanglant, tu te dressas enfin, et glissant d'un pas furtif, tu allas mendier l'assistance des nations étrangères... Mais tu revins seule! Il est si difficile d'ouvrir les portes, quand c'est la main de la misère qui frappe.

« O mère, à ton retour, tu laissais tomber languissamment la tête, comme le condamné pour qui la vie n'est plus qu'un pénible fardeau. Cependant, dès que la lionne revenue dans son repaire, s'aperçoit de l'enlèvement de ses lionceaux, elle s'élance, elle rôde, altérée de sang; elle court, elle vole à travers les bois, les vallons, les collines, et promène en tous lieux la fureur, la ruine et la mort.

« La mort, la ruine, la fureur, signalent aussi ton passage, et le cimeterre insolent des maîtres ne fait qu'enflammer ta colère. Sortie des ossements sacrés des martyrs, et forte de ton antique énergie, salut, Liberté grecque, salut à ton retour! »

Ce dithyrambe ardent peut être regardé comme le cri patriotique de tous les Greco-Slaves. Est-il donc possible d'accuser ces peuples d'être dévoués à la cause et au génie des tsars? Conçoit-on qu'il y ait en France et en Angleterre des diplomates qui s'acharnent au nom de la liberté contre les nationalités slaves? Que leur hardi réveil effraie les absolutistes, nous le concevons; mais ce n'est pas aux puissances libérales qu'il convient de craindre cette Europe nouvelle qui se lève dans toute la générosité et la noble exaltation de la jeunesse. Il serait temps que la vieille Europe comprît enfin cette sœur puînée, et que l'Occident latin sentît la nécessité de s'unir plus intimement aux descendants de ses vieux confédérés slavons contre les exigences ultra-orientales d'une autocratie asiatique, qui de plus en plus mine nos frontières.

SIXIÈME TABLEAU.

L'AUTRICHE

ANCIENNE, NOUVELLE ET FUTURE

dans ses rapports avec le Slavisme.

Nous avons jusqu'à présent esquissé dans ses traits les plus généraux la physionomie du monde slave. Nous avons passé en revue les diverses faces du panslavisme. Nous connaissons la Russie, officielle et populaire, comme empire et comme nation, et enfin les nombreuses péripéties de la grande et perpétuelle lutte du despotisme et de la liberté en Slavie. Cherchant ce que les Slaves ont à craindre, et ce qu'ils ont à espérer de la Russie, nous avons vu dans cette puissance considérée comme empire, la citadelle et le camp du despotisme slave. Il semble qu'on peut essayer de montrer comment l'Autriche nouvelle, l'Autriche de l'avenir, est providentiellement appelée à devenir pour tous les Slaves le rempart et le camp de la liberté. Pour cela disséquant jusque dans ses fibres les plus intimes la conscience autrichienne, et séparant avec

soin le côté factice et bureaucratique du côté naturel et populaire, nous allons montrer successivement, et toujours au point de vue slave, l'Autriche ancienne, nouvelle et future, afin d'en conclure les corrélations, sinon existantes, du moins possibles entre l'Autriche et le slavisme.

I

L'AUTRICHE ANCIENNE,

Son origine, ses progrès et sa conservation dus aux Slaves.

Un simple coup-d'œil sur la carte d'Autriche fait voir combien est centrale et dominante la situation de ses provinces slaves. La Moravie et la Styrie, l'Illyrie et la Bohême, forment comme les quatre membres de l'embryon autrichien. Ce sont ces provinces qui ont fait constamment le nerf de la monarchie depuis qu'elle existe. Bien plus, ce sont les Slaves eux-mêmes qu'on doit regarder comme les pères, les fondateurs de cet empire. L'histoire abonde de preuves que l'Autriche est d'origine slave.

Vienne (Vindobona) fut longtemps le siége des derniers Vendes indépendants, refoulés par les Romains de l'Adriatique vers le Danube. Marc-Aurèle enfin étant venu les chercher jusque dans Vindobona, y bâtit, pour les tenir en bride, un castel et une caserne, où il installa la fameuse légion fabienne : de là le nom de *fabiana* porté quelque temps par la ville des Ven-

des. Mais cette race étant aborigène dans les Alpes d'Autriche, continua d'y mener sa vie agricole et pastorale sous la domination romaine, jusqu'à ce que les Obres ou Avares d'Asie firent à leur tour invasion dans le bassin du Danube, d'où ils chassèrent les derniers Romains. Fabiana, désertée par les légionnaires fabiens, redevint Vindobona ; et les Slaves reparurent formant comme toujours le fond de la population du sol.

Charlemagne, marchant contre les Avares, passe avec ses Francs par la cité des Vendes, et un donjon français y remplace le castel romain de Marc-Aurèle. A la place de la basilique de son premier évêque, Mamertin, Vienne voit s'élever par la main des Francs une chapelle dédiée à l'apôtre du Salzbourg et au missionnaire des Vendes, à saint Rupert : c'est aujourd'hui dans Vienne le plus ancien monument connu. Douze cures allemandes furent créées par Charlemagne, et fleurirent sur cette terre vende, jusqu'au jour où la croix grecque de saint Cyrille y vint remplacer la croix latine de saint Rupert.

L'élément slave émancipé par les Avares n'avait pu être qu'imparfaitement remis sous le joug par Charlemagne. L'empire morave fut une des puissances qui émanèrent du démembrement de la monarchie carlovingienne. Les empereurs moraves englobèrent dans leur domination toute l'Autriche actuelle. Une branche des Ogres, affiliée aux Obres ou Avares, et connue sous le nom de Maghyars, est enfin appelée, des bords de la mer Noire, par les conquérants allemands des

pays vendes, pour les aider à écraser le slavisme naissant, qui succombe sur le Danube où la barbarie le remplace. Ce fut alors que pour opposer une digue aux débordements de la férocité maghyare, l'empereur Othon fonda en 984 le margraviat de l'Ostmark (frontière d'Orient), dont le premier margrave fut Léopold de Babenberg.

Je me suis souvent demandé d'où pouvait venir ce nom de Babenberg, porté par la première dynastie princière de l'Autriche. La racine *bab* est tout à fait étrangère aux idiomes germaniques. *Bab, Baba* est un mot essentiellement slave, et désignait dans le paganisme slavon la divinité de la matière, le génie femelle de l'univers; c'était la mère du monde, l'épouse du dieu Soleil, comme Isis, Cybèle ou Diane. Il y a encore en Slovakie la cime sacrée des Karpathes, dite Baba-Hora, mot qui se traduit assez bien en allemand par Babenberg. Les premiers margraves d'Ostmark auraient-ils fait comme plus tard les seigneurs slaves de *Tserna hora* et de *ïasna hora*, qui pour complaire aux conquérants traduisirent en teuton les noms antiques de leurs aïeux, pour s'appeler Schwarzenberg et Lichtenstein? Qui sait si les Babenbergen ne tiraient pas leur nom du culte de la grande *Baba*, ou mère nature des Vendes du Danube, dont leurs ancêtres avaient peut-être élevé l'autel sur quelque cime aérienne, sur quelque *baba hora* des environs de Vienne? Devenus les sentinelles de l'Allemagne en Slavie, ces margraves bâtirent leur première citadelle

à Melk, dont la situation péninsulaire au milieu du Danube indique assez que ceux qui y tenaient leur cour, se sentaient en terre étrangère et ennemie.

A force de combats, le margrave Saint Léopold se glisse plus avant chez les Vendes, et réussit à aller se construire un castel, au-dessus même de Vindobona, sur le Kahlenberg, montagne chauve, nom qui, lui aussi, porte une empreinte éminemment slave. Toutes les villes des Slaves païens possédaient un pareil mont chauve ou dépouillé de verdure, montagne de Vid ou de Perun, le dieu blanc, le dieu de la lumière et du feu. Cette montagne où se faisaient tous les sacrifices expiatoires, destinés à apaiser la colère du ciel, était regardée comme un paratonnerre soutirant la foudre, et protégeant à ce titre la ville bâtie à ses pieds : c'est pourquoi on la représente toujours foudroyée et calcinée par le feu du ciel. Nestor nous montre au-dessus de Kiëv un pareil mont chauve, où Vladimir met en pièces la statue de Perun. La même chose se retrouve à Cracovie, où la *Lysa Gora* porte encore sur sa pointe le plus ancien couvent de la Pologne, élevé sans doute sur les ruines du principal sanctuaire du paganisme lekhite. A Moscou même, le peuple, quoique chrétien, a voulu, fidèle à ses souvenirs, avoir comme paratonnerre auprès de ses murs une montagne chauve pareille au Kahlenberg viennois.

Ce furent les croisades qui rendirent l'Autriche tout à fait allemande, et lui donnèrent son rôle historique. La situation de ce pays limitrophe à la Grèce et aux

états musulmans l'appelait naturellement à devenir l'entrepôt des vivres, des marchandises, des provisions de guerre de toute espèce, nécessaires aux armées des croisés. On sait d'ailleurs que jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance, le Danube avait formé la grande artère de communication entre l'Asie et l'Europe, l'unique canal des caravanes de l'industrie, comme des armées conquérantes. Aussi quand l'Occident fanatisé parut vouloir se déverser tout entier sur l'Orient mécréant, l'Autriche, naguère encore obscure et ignorée, devint comme un port de salut, et le point de repos des pèlerins entre Ratisbonne et la Grèce, entre Constantinople et Paris. Toutefois les Slaves sentaient que les croisades n'étaient pas pour eux, que faites par leurs oppresseurs, elles ne devaient avoir pour résultat que d'agrandir les états de leurs conquérants. C'est pourquoi ils n'y prirent jamais une part enthousiaste. Les courtisans slaves des princes germaniques suivaient seuls leurs maîtres en Syrie.

La première croisade que l'antique cité des Vendes vit défiler sous ses murs germanisés fut celle du duc de Saxe, Henri-le-Lion. Ce fameux bourreau des Slaves de la Baltique descendit le Danube avec une armée magnifique. Sa flottille dorée, pavoisée de mille orgueilleux écussons, et chargée des dépouilles des sanctuaires slaves de l'Elbe, qu'elle portait à Jérusalem, parada devant le Babenberg Henri Iasomirgott, qui descendit de son kahlenberg, et alla au devant du lion de Saxe jusqu'à Klosternenbourg. Puis le chef saxon

continue sa route à travers la Slavonie, la Serbie et la Bulgarie, où ses louangeurs racontent de lui des aventures fabuleuses au milieu des prétendus païens slaves. La seconde croisade, celle de l'empereur Conrad III, passe également par Vienne et emmène en Judée Iasomirgott. Battu, le margrave autrichien revient sans armée, et l'oreille basse, à son castel du Leopoldsberg, où il oublie son malheur dans les bras d'une belle princesse greco-slave ou bysantine, de Theodora, qui, exemple parfait de la fécondité slave, donna à son époux dix-neuf enfants. Il semblerait que ce prince avait tendu la main aux Slaves, au point d'adopter en partie leur langage. Le nom singulier de ce Babenberger n'offre qu'une syllabe allemande, la dernière, *gott* qui signifie Dieu. Quant au mot *Iasomir*, il ne s'explique bien qu'en slavon. *Iaz*, canal souterrain, fossé ou retranchement, et *mir*, la paix, c'est-à-dire le retranchement, la forteresse de la paix, de la paix féodale, ou paix de Dieu.

Grâce à ce prince habile, et à la paix qu'il savait maintenir dans ses domaines, Vienne, la champêtre cité des Vendes, se transforma en une grande et opulente cité. Aussi Iasomirgott obtint-il de l'empereur le titre de duc, et son pays celui de duché. En 1165 le nouveau duc maria sa fille Agnès au roi de Hongrie, Étienne III. Les noces eurent lieu à Vienne, et donnèrent lieu pendant quatorze jours à des fêtes d'une magnificence féerique. Prague la dorée devient jalouse de Vienne : elle voit en elle une future rivale,

et une rivale odieuse; car c'est une cité allemande en Slavie. Les chevaliers bohèmes se lèvent donc pour aller la réduire en cendres. Assiégée par eux, Vienne se défend bravement; mais son duc Iasomirgott qui veut prendre en flanc les assiégeants, est blessé mortellement par eux sous les murs de la ville en 1177. L'antagonisme entre le germanisme et le slavisme devient flagrant. Le Danube, slave jusqu'alors, est disputé aux Slaves à la fois par les marchands et les barons germains. Ce fleuve se couvre de villes qui regorgent de richesses, et où par contrecoup affluent les colonies teutones. L'Autriche germanisée devient un duché pareil à la Bavière.

La troisième croisade, celle de Frédéric Barberousse, en passant par Vienne, en emmène le nouveau duc, Léopold, dit le vertueux, en Syrie. Ce vaillant, mais vindicatif chevalier se querelle à Saint-Jean-d'Acre avec Richard Cœur-de-Lion qui, à la prise de cette place, jette la bannière de l'Autrichien du haut des remparts dans la boue. Bien des années après, Richard seul, fugitif, ayant perdu son dernier soldat, traverse l'Orient et la Grèce, déguisé en marchand normand, il arrive en Autriche, est reconnu dans une misérable auberge à Erdberg, et est conduit au duc Léopold qui se vengea de lui d'une manière autrichienne peut-être, mais fort peu chevaleresque. Son fils et son successeur Frédéric I[er], s'en va mourir en Palestine, à Ptolémaïs, au lieu même où son père avait reçu l'affront du Cœur-de-Lion. On cite également une

duchesse d'Autriche, Itha, veuve de Léopold-le-Beau, qui s'étant jointe aux croisés, disparut, prise par les infidèles, et passa, dit-on, au sérail du sultan Massoud, qui eut d'elle un fils duquel naquit Noureddin. Les continuelles et souvent honteuses défaites des croisés finirent par déconsidérer la guerre sainte chez les Allemands autant qu'elle l'avait toujours été chez les Slaves; et les Babenberger eux-mêmes qui devaient leur grandeur à ces expéditions finirent par y renoncer.

On ne songea plus à la cour de Vienne qu'à mener la vie joyeuse des chevaliers : tournois, danses, peintres grecs, chanteurs d'amour et de prouesses occupaient les loisirs des châtelains. Le luxe des Babenberger était extrême. Le plus célèbre et le plus grand d'entre ces princes, Léopold dit *le Glorieux*, vivait entouré d'artistes de tout genre. Slaves et Allemands trouvaient à sa cour un égal accueil. Les uns et les autres se communiquaient réciproquement leurs souvenirs et leur génie. Il en est résulté le *Niebelungenlied*, épopée qui est autant slave qu'allemande, ou plutôt qui, allemande par le langage, est tout à fait slave par le sujet. Expression la plus parfaite de l'Autriche primitive, ce poème, pour ainsi dire mixte, où toutes les poésies de race de l'Europe orientale se trouvent en quelque sorte concassées et unies à l'état de mosaïque, a pour base et pour dénouement la ruine des Huns et la mort d'Attila, ou la déroute définitive des hordes de cavaliers nomades, c'est-à-dire des ennemis éter-

nuis du Slavisme. Aussi le Niebelungen-lied fourmille-t-il de noms slaves restés jusqu'à présent inaperçus aux érudits, et qui prouvent que parmi les minnesänger d'alors un grand nombre étaient slaves. Parmi eux se distinguait le Carinthien Walter de Vogelweide qui nous peint la cour du duc Léopold sous des couleurs séduisantes. On sait qu'au fameux combat poétique de Wartbourg, ce duc fut célébré par les lauréats d'alors, comme le soleil de l'empire, et mis par arrêt de la lyre au-dessus de tous les princes du temps.

Pour l'architecture et les arts monumentaux, les Babenberger ne se montraient pas moins magnifiques. Aux villes de bois des anciens Vendes déjà le duc Jasomirgott avait fait succéder les fortes constructions allemandes en pierre et en granit; il avait commencé le puissant dôme de Saint-Étienne, dont un Polonais, Octavian Walzner de Cracovie, jeta les fondements et éleva la façade bysantine, qui par ses sculptures et son symbolisme curieux étonne encore aujourd'hui. Ce dôme admirable auquel on travailla durant soixante-quatorze ans, fut terminé par un autre Slave, par Antoine Pilgram de Brünn, qui eut la gloire d'en achever en 1434 la superbe tour, la plus belle qui existe au monde.

Ce fut Léopold-le-Glorieux qui érigea Vienne en ville libre, créant un sénat de citoyens chargés de veiller au maintien des privilèges de la ville, à sa police intérieure et à sa prospérité. Il fut alors interdit à tout individu de marcher dans les rues avec l'arc

bandé ou le gantelet de fer à la main. Non content d'avoir affranchi Vienne, Léopold prodigua ses trésors pour l'orner de palais, de couvents et de monuments de toute espèce.

Pendant ce temps la lutte de l'empire et du sacerdoce avait succédé à la lutte des croisades. La dynastie impériale des Hohenstaufen, ayant encouru la colère des papes, se vit excommuniée, et toute l'Allemagne avec elle. Ce fut un spectacle étrange et terrible: plus de messe, plus de baptêmes, plus de convois funèbres, les cloches muettes, les cierges éteints sur les autels, les églises fermées, les prêtres passant sombres à travers la foule! Cette situation violente surexcitait au plus haut point les passions des partis; bientôt toute la société se trouva scindée en deux camps, Guelfes et Gibelins, ultramontains et impériaux. Au milieu de cette anarchie les rusés ducs d'Autriche se mettaient contre l'empire du côté de l'église, aussi étaient-ils l'objet de la prédilection des papes qui les recommandaient continuellement aux électeurs ultramontains en Allemagne. Seul, Léopold-le-Glorieux, tâche de se maintenir impartial entre les deux grands pouvoirs belligérants de la chrétienté. Maîtrisé par l'idée de réconcilier ensemble le pape et l'empereur, il faisait dans ce but de continuels voyages de l'un à l'autre, et mourut l'année 1230 en Italie, occupé de ces négociations.

Ce prince avait durant son long règne poursuivi une seule pensée, celle de faire fraterniser les races di-

verses et les pouvoirs antagonistes, dans l'intérêt de la paix et du bonheur de tous. Le duc qui lui succéda, Frédéric-le-Guerroyeur se fit détester autant que Léopold s'était fait chérir. Son règne semble avoir été une réaction du germanisme qui se sentait de plus en plus débordé par les mœurs slaves en Autriche. Frédéric vécut comme un vrai Teuton, en guerre avec tout le monde. D'abord il conspira avec les magnats hongrois contre leur roi Bela IV ; mais ce roi furieux fondit sur l'Autriche où il exerça des dévastations telles que l'empereur lui-même dut marcher au secours de Vienne, et l'ayant délivrée, il la déclara libre et indépendante de son duc héréditaire. Mais le guerroyeur Frédéric n'entendait pas se laisser spolier ainsi sans combat ; il lutta contre les impériaux, et après un siège mémorable reprit sa cité de Vienne et se fit réintégrer par l'empereur lui-même dans tous ses droits. Alors avec l'appui des magnats hongrois, c'est-à-dire de la noblesse maghyare, il recommença sa lutte contre le roi de Hongrie, c'est-à-dire très probablement contre les Slaves illyriens et croates, que ce roi favorisait trop au gré des Allemands et des Maghyars. Le terrible Frédéric meurt enfin dans sa lutte contre les Hongro-Slaves, à la bataille acharnée de Neustadt, en 1246. En lui s'éteint la dynastie des Babenberger ; en lui le germanisme se trouve momentanément vaincu sur le Danube.

Cependant depuis la catastrophe de Neustadt, les Maghyars et les Slaves de Hongrie ne cessaient plus

un seul jour d'aller butiner et piller en Autriche. Le saint empire allemand n'était plus en état de les repousser; contre les Slaves barbares il invoqua les Slaves civilisés, c'est-à-dire les Tchekhs qui, pour leur propre ruine, acceptèrent ce nouveau rôle. Le roi de Bohême, Venzel envoya son fils Ottakar délivrer l'Autriche des dévastations hongroises. Le brillant Ottakar, surnommé le Doré et le Magnifique, entre dans Vienne en triomphateur, et y est proclamé duc par la bourgeoisie enthousiasmée de son courage. Ainsi la vieille cité des Vendes, même après être devenue allemande, revient spontanément se placer sous une dynastie slave; et les princes tchekhs succèdent en Autriche aux Babenbergs.

Ottakar dota Vienne de privilèges de tout genre; il montra surtout sa libéralité envers elle après l'incendie de 1276, où presque toute la ville avait été détruite par les flammes. Ottakar la rebâtit presque entièrement à ses frais et par les mains de ses fidèles Tchekhs. Devenue une véritable république, Vienne se gouvernait démocratiquement en nommant elle-même les vingt-quatre consuls ou mandataires chargés de l'administration. Vengeur trop dévoué des intérêts allemands contre la Hongrie, Ottakar poursuit les Hongrois vaincus hors de l'Autriche, et marche pour enlever à Béla IV la Styrie, que ce roi avait conquise. Les deux grandes armées, bohême et hongroise, se rencontrent dans le Marchfeld, au pied des Karpathes moraves. Longtemps elles redoutent d'en venir

aux mains, à tel point que la disette se met dans les deux camps. La bataille enfin s'engage, et les Maghyars, culbutés, remplissent la rivière de la March de quatorze mille cadavres entassés, qui servent de pont aux Slaves vainqueurs pour poursuivre le roi Béla et ceux des ennemis qui avaient survécu. Béla implore la paix. Alors le généreux Ottakar se rapproche du roi vaincu ; il contracte avec lui une alliance dont il sera la victime, et, après un divorce fatal, il va jusqu'à épouser, pour son malheur, la nièce même de Béla, la belle Kunigonde. Le mariage a lieu à Vienne, où la cour hongroise étale un luxe asiatique, qui contraste avec la rudesse austère des bourgeois allemands de la ville, mais qui concorde assez avec l'élégance slave. Les chroniques disent que les costumes des magnats hongrois ruisselaient de pierreries, et qu'ils avaient des diamants jusque dans leur barbe. Non moins magnifiques dans leur costume, les Bohêmes déployaient plus de tact et de bon goût. Quant aux marchands teutons, ils regardaient, ébahis sur le seuil de leurs boutiques, passer ces pompes joyeuses des enfants de l'Orient.

Reçus dans le saint-empire d'Allemagne, les Slaves allaient le féconder et l'imprégner de leur génie : cet empire allait devenir par Ottakar un fruit de l'idée slave. Mais, pendant que le héros tchekh associait généreusement l'étincelante épée slave à la lourde lance des chevaliers germains, ceux-ci, craignant de se voir bientôt dominés par les Bohêmes, devenus prépondé-

rants dans l'empire, payaient les services d'Ottakar par de l'ingratitude. A la place de l'empereur défunt, ils élisaient un pauvre comte suisse, Rodolphe de Habsbourg, qui n'avait d'autre mérite, à leurs yeux, que celui de ne pouvoir rivaliser avec aucun de ses électeurs. Aussi les moqueries des magnats sur sa misère ne tarissaient pas. A son couronnement, le sceptre manque; Rodolphe saisit le crucifix sur l'autel et s'écrie : Voilà mon meilleur sceptre, avec lequel je frapperai sans pitié quiconque me résistera! Les Habsbourg ont tenu parole, et la religion est restée entre leurs mains un moyen de police et de domination irrésistible.

Seul Ottakar se refuse à courber la tête : excité par la perfide hongroise Kunigonde, et malgré les conseils de ses barons, qui ne cessent de lui répéter le proverbe slave : *Les femmes ont les cheveux longs et la raison courte*, Ottakar envoie fièrement au nouvel empereur un cartel de faïda. Les deux armées, allemande et slave, se rencontrent dans le Marchfeld, précisément sur le même lieu où, quelques années avant, Ottakar avait si complètement battu et défait les Hongrois, lesquels cette fois, pour se venger, avaient amené leur armée sous le drapeau de Habsbourg. Cette seconde bataille du Marchfeld, plus sanglante encore que la première, eut lieu l'an 1276. Ce fut une mêlée horrible, où la fleur de la chevalerie fut moissonnée. Treize Trautmannsdorf y périrent. Rodolphe lui-même y fut deux fois en danger de mort. Enfin, vaincu et pour-

suivi sur cette plaine immense, où il avait vu se lever l'aurore de sa gloire, Ottakar, désespéré, cherche la mort à travers les rangs pressés des Schvabes et des Hongrois, réunis encore, comme au temps des Svatopluks, pour l'oppression du slavisme. Couvert de dix-sept blessures, il tombe noyé dans son sang, à l'âge de quarante-huit ans. Rodolphe, en parcourant à cheval ce vaste champ de carnage, arrive pour voir son rival qui se roulait à terre dans les angoisses de l'agonie. Le *pauvre comte* ne pouvait en croire ses yeux; il doutait encore de sa victoire : trois jours et trois nuits il resta campé sur le Marchfeld pour voir si les Bohêmes ne reviendraient pas à la charge. Chaque nuit son armée se croyait assiégée par les fantômes d'Ottakar et de ses Slaves héroïques. On s'attendait qu'au moins leurs descendants allaient accourir pour les venger. Mais, sentant que leur heure n'avait pas encore sonné, les Slaves ne revinrent pas. Ils préférèrent se rendormir sous le joug allemand plutôt que de troubler la paix du monde. Le triste et silencieux convoi d'Ottakar, mort excommunié, semblait préluder aux destinées plus tristes encore qui allaient s'ouvrir pour l'Autriche. Après avoir flotté jusqu'alors incertaine dans ses tendances entre le slavisme et le germanisme, l'Autriche se faisait allemande. Par là elle abdiquait ce caractère de spontanéité et de poésie, cette fraîcheur d'aspect, cette *joyeuseté*, propres aux Slaves et à la cour des anciens Babenbergs.

Le premier Habsbourg célébra sa victoire en faisant

son fils Albert duc d'Autriche, et en comblant de faveurs ses schvabes, qui marchaient dans les rues de Vienne, dit la chronique, tout couverts d'écarlate, ayant des pierreries jusque sur la pointe de leurs souliers. Encore très peu Allemands à cette époque, et se voyant exclus de toutes les charges du duché, les Viennois se révoltèrent contre l'étranger qu'on avait fait leur duc. Albert chassé se retire sur le Kahlenberg, dans le vieux castel de Saint-Léopold, d'où il barre le Danube et affame la ville, qu'il réduit à demander merci. Mais les franchises municipales octroyées par le généreux Ottakar durent être respectées encore quelque temps. Le reste de l'histoire de l'Autriche est trop moderne pour mériter d'être constaté ici en détail.

La manière dont l'Autriche, devenue archiduché, s'agrandit aux dépens des états slaves qui l'entouraient, est connue de tout le monde. Après avoir englobé successivement la Moravie, la Silésie et la Bohême, les provinces illyriennes et la Hongrie ; après avoir enfin démembré la Pologne, l'Autriche devint le membre le plus puissant de la confédération germanique, uniquement grâce à ses éléments slaves. Dans ses longues guerres contre l'ancienne monarchie de Bourbon, la première République française et Napoléon, l'épée slave seule releva et soutint l'Autriche vaincue. Durant les catastrophes de 1848 et 49, la maison de Habsbourg, sans les Slaves, marchait à une ruine inévitable. Tous ses sujets allemands, dégoûtés d'elle, l'avaient si bien abandonnée, qu'elle ne pouvait

plus même trouver parmi eux de quoi composer une garde à son empereur. Pour se mettre en sûreté, la cour dut appeler des Slaves d'élite, dalmates et illyriens, choisis par le ban Ielatchitj, et tirés du Chereg, qu'on vit, dans leur costume pittoresque et sous le nom de cherejani, escorter partout les archiducs fugitifs. Vienne était devenue le plus ardent foyer de la propagande unitaire du pangermanisme, qui n'avait à la diète constituante de Francfort que des tribuns hypocrites, tandis que ses champions, armés et prêts à mourir, luttaient sur les remparts viennois. Alors Italiens, Maghyars, Allemands, tous étaient conjurés pour le démembrement d'un empire ennemi du progrès. Chacun tendait à la séparation et à une politique de race plus ou moins égoïste et isolée. Seuls les Slaves se jetèrent en médiateurs au milieu des partis acharnés, proclamant un système plus fraternel, l'égalité des peuples par leur fédéralisme : et c'est ce système qui a rendu l'Autriche de nouveau possible.

II

L'AUTRICHE CONTEMPORAINE

Sa bureaucratie, sa constitution et ses tendances à l'égard des Slaves.

Nous venons de montrer en résumé ce que l'Autriche ancienne, l'Autriche de l'histoire, a dû aux Slaves depuis son origine jusqu'à nos jours. Maintenant, il faudrait constater l'état de l'Autriche contemporaine dans ses rapports avec le slavisme. Pour cela, il importe d'étudier d'abord l'Autriche officielle, bureaucratique, avant et depuis la révolution d'octobre; puis, on l'envisagera dans ses rapports et ses actes vis-à-vis des peuples vaincus.

L'Autriche, telle que l'ont faite M. de Metternich et les archiducs de la maison régnante, l'Autriche de l'ancien régime et celle de la réaction nouvelle, est essentiellement contraire au progrès. Elle a pour base l'immobilité des gouvernés; elle est par excellence le champion du *statu quo*. Par là même aussi cette puissance est l'antagoniste obligée de la France, l'ennemie la plus constante, la plus acharnée de la révolution en

Europe. Toute l'histoire n'est que la preuve de ce grand fait. Voyez, en effet, comme la main de fer du destin pousse incessamment l'Autriche dans toutes les voies de la réaction. Cet empire eut pour chef, à la fin du dernier siècle, un des plus chauds adeptes de la philosophie voltairienne. Joseph II, durant son séjour à Paris, y fraternisait avec les radicaux, et se moquait de la gentilhommerie française et de la cour de Versailles. Cependant, de retour en Autriche, il devint forcément l'adversaire de cette même révolution française, dont, au fond de sa conscience, il admirait les principes.

Les longues guerres autrichiennes contre notre première république ne s'arrêtèrent pas même devant la réaction impériale de Napoléon : c'est que Napoléon personnifiait encore jusqu'à un certain point la révolution française. Egalité, fraternité, telles étaient les bases de son fameux Code civil, code qui a vraiment constitué la société moderne. Au milieu même de ses plus lointaines conquêtes, le héros avait adopté ce principe d'égalité fraternelle partout et pour tous, jusque pour les musulmans. L'Egypte et la Syrie se souviennent encore de la sévère équité avec laquelle il vengeait la mort d'un pauvre fellah aussi rigoureusement que celle d'un prince. A la question d'un cheik arabe : Est-ce que cet esclave qu'on a tué était ton cousin? le conquérant répondait : Il m'était plus que cousin, car tous ceux que je gouverne sont mes enfants. Napoléon se posait donc devant les rois comme le re-

présentant de la démocratie française. Or, quel était l'obstacle continuel à ses plans d'organisation? L'Autriche. Aussi toute la vie de Napoléon fut-elle une lutte constante contre l'Autriche et ses alliés. Chacun des traités de paix qui suivent ses victoires n'a qu'un but: celui de démolir l'Autriche et de se l'assimiler.

Lisez l'histoire du consulat. Pendant ce temps, que faisait l'Autriche? Elle pesait de tout le poids de son esprit réactionnaire sur la France, et, à l'aide de ses nombreux confédérés, elle la bloquait hermétiquement. Ne pouvant l'entamer sur le Rhin, ses armées la pressaient tout le long des Alpes. Le roi de Sardaigne était son plus fidèle allié. Pour dégager la France de ce blocus moral et faire jour à son influence au dehors, Bonaparte s'élance avec un corps d'élite pour attaquer cet incommode *portier des Alpes,* le roi de Piémont et ses amis autrichiens. Il suffit de deux batailles, à Montenotte et à Mondovi, pour conduire le conquérant de vint-cinq ans à dix lieues de Turin, et à une paix glorieuse avec l'Autriche. Bientôt la reprise des hostilités convia le jeune consul à de nouveaux triomphes. La Lombardie, en appelant les Français, devint la République cisalpine, jusqu'à ce que Napoléon, s'étant fait empereur, donna Milan pour capitale au royaume d'Italie, avec le prince Eugène pour vice-roi.

C'est en combattant l'Autriche dans les plaines de Lombardie que le conquérant fut, pour ainsi dire, amené sur la trace des deux grandes forces slaves, de la Pologne et de l'Illyrie. C'est à Milan que s'organi-

firent sous Dombrovski, successeur de Kosciuszko, les premières légions polonaises émigrées. Portant sur leurs drapeaux leur aigle blanc en compagnie du coq gaulois, elles donnèrent naissance au fameux chant de guerre : *Ieszcze Polska nie zginela*, qui est parti de l'Italie pour aller retentir dans la Slavie entière, de génération en génération. Durant toute l'époque impériale, ce cri de liberté des légions polonaises ne cessa d'ébranler toutes les provinces slaves d'Autriche, de Dresde à Trieste, et d'Agram à Breslau. Mais le coup le plus rude porté par Napoléon à la puissance morale de l'Autriche, fut l'appel à la vie d'une nationalité illyrienne, et la création par le célèbre édit de Milan, en 1809, d'une administration indigène dans les provinces croates et slaves de l'Adriatique. C'était la vaste Illyrie des Romains qui, tout-à-coup, se relevait à la voix du nouveau César. Borné d'abord au littoral slave de l'Adriatique, à la Carinthie, à la Carniole, à la Croatie, le nouvel état slavo-français devait s'étendre avec les événements, et absorber peu à peu dans son sein la presque totalité de l'empire d'Autriche. La force, secondant la nature, allait restituer au monde slave cet empire, dont la diplomatie seule prétend faire un empire allemand, lorsque cette même diplomatie parvint à faire entrer Marie-Louise aux Tuileries. Dès lors c'en fut fait de la fortune du conquérant.

L'empereur tomba pour s'être fait l'élève et le complice de la diplomatie autrichienne. Une fois Napoléon enchaîné, les rois qui l'avaient vaincu relevèrent l'Au-

triche plus haut qu'elle n'avait jamais été. Ce fut dans les murs même de Vienne qu'ils célébrèrent leur fameux congrès de 1815, où figurèrent toutes les puissances absolutistes de la chrétienté. Cet événement, le plus extraordinaire de l'histoire moderne, aurait pu amener une organisation définitive de l'Europe. Dirigé par les diplomates de l'Autriche, le congrès de Vienne ne parvint à signer avec le peuple qu'un arrêté de compte.

Cependant l'Autriche reprit aussitôt son rôle historique. L'exercice du *divide et impera* fut élevé par M. de Metternich à un degré de perfection inoui jusqu'alors. Les peuples ne furent plus que des troupeaux de moutons qu'on s'efforça d'isoler, en les parquant dans le plus grand nombre possible de bergeries. Jamais il n'exista dans l'histoire un empire présentant une aussi grande bigarrure d'éléments hétérogènes : d'un côté les Slaves bohêmes, polonais, croates, serbes, ruthéniens; de l'autre les Italiens, les Maghyars, les Valaques : et au centre de cette mosaïque cinq à six millions d'Allemands exploitant comme une puissante compagnie industrielle trente millions de travailleurs de langues diverses ! Encore faut-il ajouter que ces quelques millions d'Allemands se divisent en Tyroliens, Silésiens et habitants de l'archiduché d'Autriche, subdivisions qui représentent des nuances nationales et des diversités de tendances incontestables. Au milieu de tous ces provincialismes, on ne remarque aucune trace d'une nationalité générale et

commune. L'histoire de la monarchie autrichienne, depuis qu'elle existe, n'offre qu'une collection d'histoires particulières des divers peuples incorporés, et dont chacun, sans reculer ni sans avancer d'un pas, conserve comme stéréotypés ses traits distinctifs. La langue même diffère d'une province à l'autre. A travers tous ces groupes rivaux et opposés, la seule désignation générale à laquelle chacun se reconnaît, comme à un sceau commun de servitude, est celle de *kaiserlich*. A ce mot toute bouche répond machinalement comme par un mouvement magnétique, sans attacher à ce mot aucun autre sens que celui de l'obéissance passive, car tout l'esprit public de la monarchie est concentré dans Vienne et sa banlieue.

Ce mot d'Autriche n'est donc jusqu'à présent qu'une expression fictive. Ce mot ne désigne ni une nation, ni un pays organisé, mais seulement une agglomération de nationalités étrangères les unes aux autres, que la force brutale a seule réunies, et que la force brutale désunira sans peine.

On conçoit qu'en présence d'un tel état de choses, le cabinet autrichien ait cherché à remédier au défaut d'homogénéité de ses populations par une centralisation impitoyable. Metternich en sentit impérieusement le besoin. Dès lors l'invitation fut donnée à toute la haute noblesse de la monarchie de se serrer autour de la maison régnante, qui lui concéda, en retour de ses complaisances, de magnifiques privilèges dans ses domaines. De plus en plus toute la considération et la

fortune s'entassèrent sur deux à trois cents familles des diverses nationalités de l'empire, qui toutes germanisées eurent leurs palais à Vienne, et formèrent la cour impériale. Il suffit de citer un Lichtenstein qui possédait *deux cent mille* sujets, et un Esterhazy, dont les revenus égalent, dit-on, ceux des rois de Saxe, de Bavière et de Wurtemberg ensemble, pour se former une idée de ces existences princières qu'avait héréditairement abritées jusqu'en 1848 l'aigle à deux têtes des Habsbourg.

Outre cette oligarchie superbe, dont les cadets remplissaient les états-majors de ses armées, la chancellerie aulique avait imaginé un système tout nouveau d'administration, que M. de Metternich présentait complaisamment à ses adeptes comme une imitation française. Avec sa bureaucratie il enveloppa tout l'empire d'un réseau immense d'agents de toute espèce, qui, non compris les employés militaires, firent arriver le nombre des fonctionnaires civils au chiffre effrayant de cent quarante mille; sans compter trente mille douaniers, et cent mille pensionnaires de tout grade. L'existence des communes ne tarda pas à s'absorber tout entière dans les appétits insatiables de cette centralisation toujours affamée. Les plus mesquins emplois se trouvèrent dévolus à la nomination du pouvoir central. L'église même se vit jetée sous un servage aussi absurde que celui du clergé de Russie sous son autocrate. Les agents impériaux se mirent à régler jusqu'aux plus minces détails de l'administra-

tion et de la police des villages. Si l'on joint à cela l'absurde système d'impôt de l'Autriche, où toutes les charges pèsent sur l'agriculture seule et sur le bas peuple, en dégrevant totalement l'industrie et le capital, on concevra que les recettes n'étant plus en rapport avec la dépense croissante et les besoins sans cesse nouveaux de l'état, la dette publique ait dû aller augmentant dans une proportion désespérante.

Pour soutenir ce système, il fallut réduire de plus en plus les appointements. Chaque employé n'eût plus en terme moyen, que 800 fr. par an de solde pour lui, sa femme et ses enfants. Dans une situation aussi infime, il n'est pas de petit marchand dont le sort ne soit préférable à celui des employés autrichiens. En outre le rôle d'espion plus ou moins imposé à chacun d'eux par son supérieur, les fit tellement mépriser, qu'ils finirent par n'être plus reçus nulle part dans la haute société. Cette misère des employés s'étendit même aux officiers de l'armée qui n'avaient pas reçu de leurs parents un riche patrimoine. On alla jusqu'à leur donner leur ration de viande et de pain, et ce pain était le même que celui qu'on donne en France aux chiens de garde et aux chevaux en Angleterre.

Pour se sauver de la banqueroute de plus en plus inévitable, le gouvernement aurait dû chercher à regagner l'affection des provinces, en leur rendant des droits communaux, et leur octroyant une existence locale. Loin de là, l'Autriche allait se raidissant et res-

serrant toujours davantage le lien qui rattachait les provinces lointaines à Vienne. Mais autant il y avait exubérance de vie et de jeunesse dans chacun des peuples, appliqués pour ainsi dire à ce vieux cadavre d'empire, autant l'empire se dissolvait à ce contact même, et ressemblait à la momie enterrée que le moindre souffle du dehors doit réduire en poussière. Annulée intellectuellement, l'Autriche n'était plus qu'une immense machine sans âme. La pensée et l'étude étaient comme disparues de cet empire. La censure autrichienne avait dans ses méticuleuses précautions atteint un tel degré d'extravagance, que tout livre imprimé avec sa permission, était par là même condamné aux yeux du public. Aussi dès qu'un auteur autrichien avait acquis une certaine renommée, se hâtait-il de livrer à des éditeurs étrangers, et sous un pseudonyme libéral, ses œuvres, même les plus strictement littéraires ; à plus forte raison quand il s'agissait de considérations politiques et sociales. Cette défiance universelle des esprits avait obligé, depuis déjà longues années, le cabinet aulique d'établir à Leipzig, pour sa propre défense, une fabrique de brochures autrichiennes, censées écrites par des plumes étrangères et indépendantes, et qu'il faisait ensuite introduire et répandre dans la monarchie par voie de contrebande.

On conçoit facilement que l'effet d'un despotisme aussi exagéré, ait été de prédisposer les esprits au radicalisme. La réaction est toujours en raison de l'ac-

tion. Plus la centralisation bureaucratique dissolvait l'esprit national des hautes classes dans les pays conquis, plus le bas peuple se raidissait dans le sens inverse, et développait au contraire sa conscience politique. Or les progrès de la civilisation ayant amené partout le réveil des races, et un épanouissement brillant des littératures jusqu'alors les plus obscures : telles que les littératures illyriennes, maghyare et bohème, il en est résulté cette décomposition étrange et subite de la vieille Autriche, tombée pour ainsi dire en cendre en 1848.

Une fois Schönbrunn évacué, et la cour en fuite vers les montagnes du Tyrol, le gouvernement provisoire convoqua à Vienne l'assemblée constituante, chargée de refaire une Autriche selon le vœu des peuples. Aucun esprit impartial ne pouvait se méprendre sur ces vœux. Le fédéralisme formait l'unique base désirée par tous. Ce principe se résumait dans un seul mot : (gleichberechtigung), égalité de droits entre tous les peuples devenus enfin majeurs. Mais ce mot d'ordre. de ce qu'on appelait le *parti slave*, mettait d'un seul coup à néant et les prétentions absolutistes de la cour et les rêves d'hégémonie des patriotes allemands. Entre ces deux partis extrêmes d'un despotisme vermoulu et d'une démocratie égoïste, il y avait donc possibilité de coalition. Elle eut lieu. La majorité, représentée par le *juste-milieu* slave, se trouva ainsi opprimée; et les plans de centralisation violente, sous un masque de liberté, refoulèrent peu à peu le programme fédératif

La constituante de Vienne avait d'abord été transférée à Kremsier, en Moravie, sous la protection du parti slave. On laissait en apparence libre carrière à ce parti dont tout semblait pronostiquer la victoire décisive. Mais la camarilla impériale qui, au milieu des plus furieuses tempêtes, s'était toujours obstinée à retenir entre ses mains sa centralisation bureaucratique, ne voyait que des instruments dans les amis qui la servaient avec un zèle si digne d'une meilleure cause, et auxquels elle enlevait par là même toute popularité. Indépendamment de ces causes, la formation d'un juste-milieu parlementaire présentait, en Autriche, des difficultés bien plus grandes que dans notre société française. Les deux extrêmes qu'il devait concilier sont, en effet, bien plus séparés l'un de l'autre que ne le seront jamais chez nous la *plaine* et la *montagne*. Néanmoins, la diète de Kremsier a travaillé à ce but de conciliation avec une conscience digne d'éloge. Sans cesser un moment d'être révolutionnaire dans la plus belle acception de ce mot, le parlement autrichien n'a pas cessé non plus de se montrer conservateur. Mais il avait à rapprocher des extrêmes trop antipathiques, et au lieu de devenir, comme en France, maître de la situation, il a succombé à sa tâche.

La diète de Kremsier subit donc en 1849 le même sort que le congrès slave de Prague. Malgré son extrême modération, pour ne pas dire ses complaisances, ce parlement, après avoir remis sur pied la camarilla d'Olmutz, fut jugé par elle trop révolution-

maire. En conséquence, la force armée ferma le local de ses séances et en dispersa les membres avec les plus grossiers traitements. Seize d'entre eux furent même arrêtés, et beaucoup d'autres menacés d'emprisonnement.

Or, le même jour que le ministère dissolvait violemment la Chambre, il avait la précaution de publier la nouvelle charte octroyée par le jeune empereur, en remplacement des libertés conquises par le peuple. Cet audacieux coup d'État avait été élaboré de longue main. Il s'agissait, pour le cabinet, de réduire d'un seul coup à néant, toutes les conquêtes de la révolution, et il n'y pouvait mieux réussir qu'en substituant inopinément, de par le bon plaisir impérial, une charte octroyée au programme achevé de la diète, représentation légale des peuples vainqueurs à Vienne. Les subtils motifs par lesquels le cabinet, dans son manifeste, essaie de justifier un acte aussi arbitraire, sont que tous les États héréditaires de la maison impériale n'étaient pas représentés à la diète de Kremsier; que la Hongrie, la Croatie, la Transylvanie, n'avaient pas encore envoyé leurs députés; qu'ainsi une constitution faite par le parlement autrichien ne pouvait pas être promulguée dans toute la monarchie. Pour que la constitution fût applicable à la généralité de l'empire, il fallait donc que le seul pouvoir reconnu généralement, c'est-à-dire l'empereur, la promulguât. Non content de ces subtilités, le manifeste impérial accuse d'utopie et de mauvais vouloir la diète de

Kremsier : « Nous avions laissé, dit ce document, la « diète convoquée par notre prédécesseur poursuivre « ses débats, même après les évènements peu justi- « fiables d'octobre. Nous l'avions laissée élaborer aussi « mûrement que possible la constitution pour une « partie de notre empire, espérant qu'elle arriverait « enfin à un résultat fructueux. Malheureusement elle « a trompé notre attente. Après bien des mois de dis- « cussion, ses longs débats n'ont rien produit que « des spéculations purement théoriques, étrangères « à l'état actuel et aux besoins de la monarchie. »

Ainsi la cour seule prétendait comprendre en Autriche les besoins de la monarchie. Examinons donc avec impartialité cette charte octroyée d'un empereur par la grâce de Dieu. Nous verrons si réellement elle mérite la confiance des peuples, et si elle tient les promesses solennelles faites par le jeune monarque à son avènement au trône.

Cette charte décrète (article 5) que toutes les races sont égales politiquement (gleich berechtigt), et que tout peuple à un *droit inviolable au maintien et au développement de sa nationalité et de sa langue*. Telle est, en effet, la base de l'Autriche nouvelle. Mais par quelles mesures la charte octroyée met-elle en pratique ce grand principe? Comment la diète particulière de chaque peuple, investie du droit de débattre ses intérêts dans sa propre langue, est-elle mise en état de faire prévaloir ses tendances? L'article 80 nous répond, en restreignant les droits de chaque diète particulière au

simple privilége de répartir l'impôt voté ailleurs, et de surveiller la mise en vigueur des lois faites par la diète centrale d'Autriche. Les articles 88, 89 et 93 stipulent, en outre, que dans chaque État l'administration appartient directement aux ministres de l'empereur, qui ont droit de la surveiller dans tous ses détails. Les gouverneurs, nommés par le cabinet, peuvent même siéger à la diète particulière de la nation, et en suspendre les débats, s'ils sont jugés par eux contraires aux intérêts de l'empire.

Voici donc comment les Habsbourg comprennent la fameuse maxime de la *gleichberechtigung*, l'égalisation politique de toutes les nationalités. Elles seront toutes égales entre elles dans leur asservissement sous le monopole de la bureaucratie de langue allemande, qui étend plus serré que jamais son immense réseau d'argus sur toute l'Autriche.

On vient de voir comment la charte octroyée prétend réaliser la fédération ou la fraternité entre les peuples divers de l'Autriche. Voyons maintenant comment cette même charte entend la fraternité entre les personnes privées. L'article 27 déclare, il est vrai, que tous les citoyens de l'empire sont égaux; mais l'article 19 stipule en même temps que l'empereur peut décerner des distinctions honorifiques et des titres de noblesse, et l'article 44 fixe une quotité d'impôt variables suivant les localités, de 5 à 20 florins münz pour posséder le droit électoral. Ainsi la conservation de la noblesse et du cens électoral s'accor-

dent parfaitement, selon l'empereur Joseph, avec l'égalité de tous les citoyens.

Parmi les faits qui prouvent les prétentions absolutistes du nouveau monarque, nous citerons les articles 16 et 67 qui statuent que le droit de décider sur les questions de guerre ou de paix appartient uniquement à l'empereur, sans que la diète ait le droit d'y voir quelque chose. Enfin les articles 117 et 118 établissent que toutes les lois de discipline militaire sont maintenues en pleine vigueur pour l'armée, et que pour le soldat le serment à la constitution est compris dans le serment de fidélité au drapeau.

En y réfléchissant à fond, on ne sait vraiment ce qui, dans cet ouvrage de Schwarzenberg et de Stadion, mérite le plus d'admiration ou de l'audace réactionnaire qui a présidé à l'œuvre, ou de l'habileté des réticences et de la perfidie des promesses, dont la réalisation est indéfiniment ajournée, et subordonnée à des arrangements ultérieurs. « *Ein weiteres verordnen wird diese verhæltnisse regeln* », dit le texte à plusieurs reprises. Tout cet étalage de libéralisme officiel, qui réserve l'avenir et qui engage à peine le présent, ces simulacres de concessions prétendues volontaires, qui ont pour but de ramener l'antique arbitraire, tout cela excite un profond dégoût.

En présence des tempêtes qu'une telle conduite prépare à l'Autriche future, il ne peut être sans intérêt de voir d'un côté quelles garanties de durée cette puissance offre à ses peuples, et d'un autre côté

quels gages les peuples autrichiens désiraient obtenir.

L'un et l'autre de ces deux problèmes peuvent être jusqu'à un certain point résolus par l'appréciation comparative de la charte octroyée et du programme des représentants de Kremsier. Le parallèle entre ces deux constitutions ne présente pas d'ailleurs d'aussi grands contrastes qu'on devrait s'y attendre. Mais les points nombreux où elles se ressemblent ne serviront précisément qu'à démontrer avec plus de clarté la mauvaise volonté du pouvoir.

Dans le programme de Kremsier, comme dans celui de la cour, le trône est héréditaire en vertu de la pragmatique sanction de 1713, l'intégralité de l'empire est garantie, la personne du monarque est inviolable. Quoique le pouvoir exécutif réside tout entier dans ses mains, ses ministres seuls sont responsables. Mais contrairement à la charte octroyée, le programme de Kremsier statue (art. 69) que la diète peut mettre en jugement les ministres suspects, et que le monarque n'a pas le droit de leur faire grâce. En outre l'empereur ne peut quitter l'empire sans être accompagné d'un ministre responsable (68); et même en ce cas il ne saurait demeurer à l'étranger au-delà de deux mois. article évidemment inséré dans le but de prévenir des visites trop intéressées chez le voisin et l'ami moscovite. On peut rapprocher de ce statut un autre article (151) qui dit : Le ministère ne peut employer de troupes étrangères dans l'empire, sans le consentement du parlement central : ce consentement est indispensable

pour l'entrée de tout corps de troupes venues du dehors, quand même elles ne devraient que traverser le territoire. Une autre garantie, que la charte octroyée n'a pas daigné donner, c'est celle qui stipule (152) que chaque localité de mille habitants et au-dessus doit avoir sa garde nationale.

Le programme des députés établissait encore (53) que tout en pouvant continuer de distribuer des ordres et des titres, l'empereur ne pouvait plus y attacher aucun privilége; qu'à l'entrée de chaque nouveau règne la liste civile doit être (54) révisée et votée par la diète pour toute la durée du règne; qu'aucun traité de guerre, de paix ou de commerce ne peut (48) être mis à exécution avant d'avoir obtenu l'assentiment de la diète centrale; qu'aucun représentant ne peut (82 et 83) être arrêté tant que dure la session, sans que le ministère ait obtenu pour cela une autorisation spéciale de la diète. Enfin une stipulation très grave de la constituante autrichienne se trouvait dans les articles 87 et 88, où il est dit : « Tout projet de loi, que l'empereur refuse de sanctionner, doit être retiré; si à la session suivante le même projet obtient encore la majorité des voix, le ministère peut dissoudre la chambre; mais si à la troisième session le même projet est encore accueilli, alors il a force de loi et l'empereur est contraint de le ratifier.

Comme la charte octroyée, celle des députés avait aussi restreint le droit électoral par le cens, quoiqu'en stipulant que ce cens ne surpasserait jamais 5 florins

münz d'impôt direct. On admettait aussi l'uniformité d'un même code civil pour toutes les parties de l'empire. Mais ces concessions diverses au parti de la cour étaient fortement contrebalancées par une organisation étendue des divers États nationaux de l'empire; organisation pour laquelle les députés de Kremsier s'étaient montrés inaccessibles aux séductions du ministère. Ils avaient tenu à introduire dans le parlement central une représentation sérieuse des nationalités. La chambre haute entière leur avait été réservée sous le nom de *Lænder-Kammer*, mot qu'on pourrait traduire par l'expression de chambre des États, et qui se trouve opposée, comme contrepoids, à la chambre du peuple, *Volks-Kammer*. Tandis que cette chambre populaire se composait de tous les députés élus, sans distinction de race ni de provinces, au nombre de trois cent soixante, non compris les députés absents d'Italie, de la Hongrie et de ses annexes; la chambre des États, au contraire, évaluée provisoirement à cent quinze membres, se composait exclusivement de délégués des diverses diètes nationales, au nombre de six pour chacune d'elles, plus un délégué pour chaque conseil de département (*kreistag*). Quelque restreinte qu'elle fût, une pareille représentation des peuples divers de l'empire offrait au moins certaines garanties. La charte octroyée a refusé de les admettre. Elle ne reconnaît aux deux chambres d'autres titres que ceux de haute et basse. Chaque diète nationale (*landtag*) ne peut envoyer à la chambre haute que deux délé-

gués. Les autres sont élus et tirés du pays, et doivent payer au moins 500 florins münz d'impôt direct: somme exorbitante pour les provinces slaves, et qui devra assurer, dans un temps très rapproché, aux capitalistes allemands et juifs de l'Autriche, c'est-à-dire à l'aristocratie partout cosmopolite des agents de change, le monopole de la représentation des nationalités diverses à la chambre haute.

La constituante de Kremsier avait garanti au pouvoir judiciaire une indépendance absolue. Tous les tribunaux de l'empire, remplis de juges inamovibles, aboutissaient à un tribunal suprême appelé tribunal de l'empire, *reichs gericht*. Ce tribunal, dont l'empereur nommait la moitié des membres, et la chambre des États l'autre moitié, devait juger sans appel dans toutes les causes politiques. De lui relevaient tous les procès de presse, d'attentats de lèse-majesté et de conspiration. Il avait à décider dans toutes les querelles entre les provinces et leurs gouverneurs, ou entre les diètes des nations diverses. La charte de la camarilla, tout en conservant ce tribunal avec les mêmes attributions, dans le but de le remplir de ses créatures, passe sous silence son mode de formation, et ajourne toutes les garanties qui devront assurer à ce tribunal son indépendance et sa popularité. En outre, ce que la charte octroyée appelle *kronland*, pays de la couronne ou de la dynastie, le programme de Kremsier l'appelait bien plus justement *reichsland*, pays de l'empire. De plus, dans son article 5, ce pro-

gramme garantit à chaque reichsland l'intégrité de son territoire et son autonomie nationale; il en résulte que la diète reconnait, quoique tacitement, à chacun de ces *pays de l'empire*, le droit à un gouvernement indigène, *landesgewalt* (102), distinct du gouvernement impérial central (*reichs regierung*). C'est au *landtag*, diète nationale de chaque pays, à régler seul (102 et 112) les affaires intérieures du pays, et ses pouvoirs autonomes (*autonome landesgewalten*). Le gouverneur impérial peut (106) exiger du landtag qu'il lui ouvre l'entrée de ses séances; mais le landtag à son tour peut interpeller le gouverneur et le forcer à répondre. Le gouverneur est, à la vérité, chargé du pouvoir exécutif dans tout le pays, mais en même temps (104) il est responsable pardevant le landtag de l'exécution précise de toutes les lois que le landtag a portées. De cette manière, le gouverneur n'est pas seulement le serviteur de l'empereur et du ministère central qui l'a nommé, il est encore le serviteur du pays chez lequel il se trouve placé. Il peut (105) être mis en accusation par la diète locale, et cité pardevant le tribunal suprême de l'empire.

A l'exemple du parlement central de tout l'empire, chaque landtag national est investi du droit, d'abord de faire, puis de modifier à son gré la constitution spéciale de son pays, qui (111), avant d'entrer en vigueur, devra être sanctionnée par la grande diète de l'empire. Mais celle-ci ne pourra refuser sa sanction sur aucun des points qui concorderont avec les

principes proclamés de la constitution autrichienne. Chaque diète locale pourra (112), dans les séances publiques, faire à son gré usage de la langue indigène. Dans les provinces où habitent des nationalités diverses, le landtag aura le droit d'établir un tribunal chargé (113) de surveiller et de résoudre les questions et débats internationaux.

Les attributions de chaque landtag sont (114 et 115) de fixer et de répartir le budget local, d'en décider et d'en contrôler l'emploi, de voter les travaux publics, les affaires de police intérieure du pays, de religion et d'instruction nationale. Chaque landtag peut (118) nommer des commissions d'enquête, interroger d'office les ministres de l'empereur, et envoyer des adresses et des avis. Les franchises provinciales que les Slaves avaient réussi à sauver à travers huit siècles d'oppression, les droits municipaux que leur laissait Kossuth lui-même, malgré la rigueur de son système unitaire, ils s'en voient maintenant dépouillés par le cabinet même dans lequel ils plaçaient tout leur espoir, et auquel ils ont fait d'immenses sacrifices.

La preuve de ces sacrifices se reflète d'un bout à l'autre dans le programme de Kremsier, qui se termine enfin en statuant (158, 159) qu'aucun article de la constitution ne pourra être modifié ni changé durant la même session où il aura été déclaré insuffisant. Encore faudra-t-il pour le changer à la session suivante que les trois quarts des membres des deux chambres

soient présents, et que la modification projetée ait obtenu une majorité des deux tiers des voix. Quant aux modifications qui auraient (160) pour résultat de frustrer la couronne de quelques-uns de ses droits constitutionnels, l'empereur peut s'y opposer par un *veto* absolu. A toutes ces garanties de stabilité que la diète accordait si bénévolement à la dynastie, il faut ajouter encore celle qui investit (142) la chambre du peuple (*Volks-Kammer*), à l'exclusion de la chambre des états, du privilège exclusif de voter le budget de l'empire; d'où il résultait pour chaque nationalité particulière, représentée uniquement dans l'autre chambre, une bien plus grande difficulté à influencer le vote du budget, et, par là même, à faire valoir ses griefs contre le ministère.

Telles étaient les garanties données au gouvernement par une diète, qui n'en a pas moins été dissoute comme suspecte de tendances anarchiques. Assurément M. de Metternich n'eût pas fait mieux; et il peut se flatter dans sa retraite d'avoir trouvé de dignes héritiers. En résumé, il est clair que le parlement de Kremsier a succombé avec son programme par trop de complaisance envers la cour : et, fidèle à ses antiques traditions, la cour a récompensé la diète de ses services, en la dispersant par la force des baïonnettes.

Aussi l'indignation qu'éveilla alors chez tous les Slaves la charte autrichienne, ne fait-elle que s'accroître chaque jour. Les Slaves comprennent enfin

jusqu'à quel point leur dévoûment prétendu chevaleresque à la dynastie était un dévoûment impolitique. Il est, en effet, digne de remarque que cette charte, censée octroyée à l'empire tout entier, est principalement dirigée contre l'émancipation des Slaves, dont la nationalité se voit ramenée par là au même degré d'abaissement où elle se trouvait sous M. de Metternich. Dans l'asservissement des Slaves il n'y aura de changé que la forme, auparavant absolutiste, désormais constitutionnelle. Mais, comme pour combler la mesure de l'outrage, à cette constitution est annexé un manifeste qui garantit aux provinces allemandes d'Autriche les *droits fondamentaux* (*grund-rechte*), c'est-à-dire des privilèges bien plus étendus qu'aux autres contrées de la monarchie. Tels sont, par exemple, dans cette pièce annexée les articles (3, 5, 7 et 10) qui disent : La science et l'enseignement, la presse et la parole sont libres. — Les clubs et les associations politiques ne subiront pas d'entraves. — La maison de tout citoyen est inviolable, et ne peut être fouillée qu'après un décret judiciaire. — Le secret des lettres est garanti pour tout autre cas que le cas de guerre et de défense politique.

Pendant qu'un manifeste spécial assure tous ces droits aux Autrichiens de souche allemande, ils se trouvent omis dans la charte octroyée à l'empire entier par le bon plaisir du monarque, qui se réserve de statuer là-dessus plus tard. *Ein gesetz wird das nähere hierüber bestimmen*. Vainement nous cher-

chons dans la charte impériale et royale quelque chose qui rappelle les garanties fédératives promises aux nationalités. De fédération la charte n'offre nul vestige. Une centralisation toute napoléonienne est l'unique but qu'elle poursuive. Le même code civil et pénal, les mêmes espèces d'impôts, les mêmes formes administratives et jusqu'à la même langue officielle, pour l'universalité de l'empire, tels sont les moyens d'alimentation sans cesse renouvelés, qu'on jette à ce minotaure de la centralisation impériale, avide de dévorer toutes les jeunes nationalités qui se lèvent autour de lui. Il n'y a pas, jusqu'à l'instruction publique et à la fixation des rapports de l'Église avec le pouvoir civil, qui n'appartiennent (article 36), dans tous les états de Habsbourg, à l'empereur et à ses ministres, de telle sorte que l'esprit germanique pourra continuer de diriger comme par le passé les écoles, les études et les églises des divers pays slaves.

L'étrange façon dont l'empereur Joseph comprend l'égalité politique des nationalités se trahit encore dans le titre de *grand-duc de Cracovie*, ajouté par la charte aux titres antérieurs du roi de Galicie et Lodomérie. Cette addition indique avec clarté l'intention de consommer un nouveau démembrement de la Pologne, en établissant à Cracovie une administration distincte et séparée de celle, prétendue ruthénienne, de Léopol et du reste de la Galicie. — Enfin, comme pour mieux enlever aux Slaves tout espoir d'obtenir en Autriche une représentation officielle quelconque,

Il est statué que toutes les chancelleries, tous les pouvoirs de l'empire sont concentrés à Vienne. Cette ville est déclarée en termes absolus le seul siége de l'empereur, du gouvernement et des deux chambres, qui ne peuvent être convoquées ailleurs que par un décret impérial.

La séparation de la Croatie, de la Slavonie et de la Transylvanie d'avec la Hongrie, et l'indépendance de ces provinces vis-à-vis des Magyars, sont à la vérité proclamées ; mais de quelle manière ? En soumettant ces contrées à un régime purement autrichien, pire encore que le joug magyar. Pour ce qui concerne les frontières militaires, croate, serbe et valaque, l'article 73 règle positivement que l'organisation de ces frontières sera maintenue dans toute son intégrité, et qu'elles continueront d'être soumises directement au ministère de la guerre. Voilà la récompense décernée aux braves qui ont repris Milan et remis sous le joug la Lombardie.

Ainsi la restauration de l'Autriche par les Slaves, au lieu d'y faire germer l'égalité pour tous, y a ramené, sous de prétendues formes constitutionnelles, le monopole civil et militaire d'une aristocratie cosmopolite et sans vie nationale. On a vu se relever dans tout son machiavélisme le *divide et impera* de la chancellerie aulique, qui eut toujours, comme chacun sait, pour maxime de gouverner les petits à l'aide des grands, d'opprimer le faible en donnant au fort d'odieux privilèges, et de tenir les nations sous le joug

en les excitant les unes contre les autres, et en comprimant chacune d'elles à l'aide de soldats étrangers à ses usages et à sa langue.

III

DES SIX ÉLÉMENTS NATIONAUX DE L'AUTRICHE

et du rôle qu'y joue le slavisme.

Nous venons de constater les tendances de l'Autriche officielle, de l'Autriche des bureaucrates. Il faut maintenant la confronter avec l'Autriche véritable, avec l'Autriche populaire, telle que la nature ou plutôt la Providence l'avait faite. — Étudié ethnographiquement, et du point de vue purement philosophique, en dehors de toute contrainte politique, de toute violence morale, l'empire de Habsbourg offre une association intime de six éléments nationaux : l'allemand, le maghyar, le roumain, le tchekh, le polonais, le iugoslave; tous les six dotés d'une antique histoire et d'institutions à part, tous les six également appelés à jouir de l'autonomie sur leur sol.

Envisagés sous le rapport des forces matérielles et de la valeur numérique, ces six éléments se pondèrent d'une manière remarquable, et s'égalisent à peu près les uns les autres. Mais l'Allemand, le Maghyar

et le Roumain ne se comprennent nullement entre eux ; ils vivent forcément isolés ; tandis que le Polonais, le Tchekh et le Iugo-Slave, grâce aux analogies de leur langue, se comprennent sur une foule de points ; d'où résulte une prépondérance marquée des trois éléments slaves sur tous les autres éléments nationaux de l'Autriche.

Réunis tous ensemble, les Austro-Slaves comptent de dix-sept à dix-huit millions d'hommes dans une monarchie de trente-cinq millions de sujets. Malheureusement les trois nationalités austro-slaves ont, par suite même de leur position géographique, des intérêts peu convergents, qui amènent des antipathies dont l'Autriche sait habilement profiter. Parmi les Austro-Slaves le peuple destiné à agir avec le plus de puissance sur l'avenir de l'empire, est incontestablement le peuple tchekh. La topographie même de la Bohême et de ses annexes, la Moravie, la Slovakie et la Silésie, condamnent malgré elle cette nationalité à un mariage indissoluble avec l'Autriche.

La Bohême à vrai dire forme le cœur de l'empire ; et ce cœur, sans les longues artères qui en répandent au dehors le sang et la vie, cesserait bientôt de battre. Aussi Vienne est-elle la vraie capitale des Tchekho-Slaves. Leur ville *dorée et joyeuse* de Prague, même en supposant la nation affranchie, et l'empire devenu slave, ne pourrait pour les Tchekhs avoir d'autre rôle que celui qu'a la *sainte* Moscou pour les Russes. La ruine de l'Autriche détruirait la prospérité matérielle

des Tchekhs. Il n'en est pas de même de la nation iugo-slave, que tous ses instincts, tous ses intérêts commerciaux et autres renouent à l'Orient, à l'alliance avec les Serbes de Turquie, et avec les maîtres quels qu'ils soient de *Tsarigrad*.

L'élément iugo-slave se compose en Autriche de trois peuples, slovène, croate et serbe. Les Slovènes qui s'étendent de Grats à Trieste, et qui habitent les provinces proprement appelées Illyriennes, d'Istrie, de Carinthie et de Styrie, sont les plus germanisés de tous les Slaves d'Autriche; mais ils sont soutenus dans leur défaillance par leurs frères et voisins, les belliqueux Croates, qui forment aujourd'hui le nerf principal de l'armée autrichienne. A côté des Croates, et beaucoup plus libre qu'eux s'élève au milieu de l'antique Illyricum le peuple serbe, dont une partie est déjà totalement indépendante sous un prince de son sang qu'elle s'est choisie elle-même. Ces Serbes qui forment parmi les Slaves du Sud la branche la plus nombreuse et la mieux douée, s'évaluent à près de six millions d'âmes, les uns sujets de l'Autriche, les autres sujets de la Turquie. En totalité le chiffre des trois branches des Slaves illyriens ou méridionaux dépasse dix millions, dont l'énorme majorité habite hors de l'Autriche. Ainsi pour un Iugo-Slave la vraie métropole n'est pas en Occident.

Le même fait se répète pour les Polonais de la Galicie, qui ont sous le joug russe la majorité de leurs compatriotes, et dont tout l'avenir est formulé par

ce dilemme inévitable : se réconcilier et s'allier fortement avec les Ruthéniens, pour recouvrer à frais communs une commune indépendance, ou bien s'absorber et se fondre définitivement dans la Russie. Voilà ce qui explique l'éloignement invétéré des Polonais pour tout ce qui est autrichien. Cependant par suite de ses rites religieux et de son éducation latine, la Pologne aurait encore moins d'antipathie pour l'Autriche que n'en a la majorité des Iugo-Slaves. Déjà la reine Hedvige ne pouvait dissimuler ses prédilections pour le doux fiancé de son enfance, pour le beau duc d'Autriche, Albert. La haute aristocratie avait conservé jusqu'en 1846 les prédilections d'Hedvige. Mais les infâmes jacqueries ordonnées alors et soudoyées dans la Galicie par M. de Metternich ont changé l'amour en aversion, et laissé au fond du cœur de tous les nobles Galiciens d'ineffaçables traces. En résumé, Polonais et Iugo-Slaves, quoique pour des causes toutes différentes, s'accordent à voir leur avenir ailleurs qu'en Autriche.

La nationalité roumaine ou valaque en Bukovine, en Transylvanie et en Hongrie, n'est aussi elle, comme la Iugo-Slavie et la Galicie, rattachée qu'accidentellement à l'Autriche. Toutes les tendances des habitants de ces provinces sont à se réunir aux autres Valaques, et à en partager les destinées quelles qu'elles soient, turques, moscovites ou autres. Leur rêve à tous est celui d'une république daco-roumaine, qui

doit réunir en un seul corps toutes les fractions de la race.

Les Maghyars forment le cinquième de ces six éléments nationaux et fondamentaux de l'Autriche. La situation des Maghyars diffère essentiellement de celle des Roumains, des Polonais et des Iugo-Slaves. Ces trois derniers peuples suivent vis-à-vis du cabinet de Vienne une politique nécessairement séparative : car ils n'ont en Autriche que des rameaux détachés ; leur souche principale, la majorité de leur race, comme on vient de le dire, est ailleurs ; Les Maghyars, au contraire, se trouvent tous réunis sous le sceptre des Habsbourg ; ce qui constitue pour eux des intérêts et une ligne de conduite particulière. La Hongrie se trouve donc dans une situation identique à celle de la Bohême, en ce sens qu'elle cherche également et irrésistiblement à s'assimiler à l'Autriche au lieu de s'en séparer. Mais comme Tchekhs et Maghyars poursuivent le même but, il s'ensuit qu'ils sont rivaux et rivaux acharnés. Grâce à leur gigantesque ambition, les conquérants asiatiques de la Hongrie, sont parvenus à se rendre redoutables. Pourtant réduits à leurs seules forces, ils ne furent et ne seront jamais rien. Tous ensemble n'atteignent pas même au chiffre de quatre millions d'hommes. En outre, ils sont de toutes parts enveloppés par les Slaves, comme une île est enveloppée par la mer. La position stratégique de la Hongrie maghyare est aussi bien inférieure à celle des provinces slaves ; car elle n'offre qu'une vaste suc-

cession de plaines nues et arides, dominées au nord par les Karpathes slovaks, moraves et ruthéniens ; à l'est par les montagnes valaques de Transylvanie ; au sud par les chaînes alpestres de Croatie, de Slavonie et de Dalmatie. Ces trois annexes anti-maghyares de la Hongrie, qui portent dans les diplômes latins le titre de *Regna illyrica* forment à la liberté slave comme trois boulevards inexpugnables. Ils dominent stratégiquement toute la Hongrie, la moitié de la Turquie et une partie même de l'Italie. Quand après la bataille de Mohatch les fiers Maghyars furent devenus raïas des Turcs, la liberté hongroise se réfugia dans ces montagnes illyriennes, étendues du Danube au Vellebitj. Les comitats croates de Varazdin, d'Agram et de Kreuz se dérobèrent les premiers au joug turc. Alors appuyés par l'Autriche, ils commencèrent contre l'islamisme cette guerre de partisans qui poursuivie durant plus d'un siècle avec acharnement, amena l'expulsion définitive des Turcs de toute la Hongrie, et par voie de conséquence toutes les prospérités de l'Autriche moderne.

Redevenus libres et puissants, grâce au concours infatigable des Slaves, les Habsbourgs et l'aristocratie maghyare cherchèrent bientôt à récompenser leurs alliés en leur imposant une nouvelle servitude. Les vastes contrées qui s'étendent le long de la Save et de la Kulpa, depuis Belgrade jusqu'à l'Adriatique, et dont les dévastations turques avaient fait au dix-septième siècle un désert sans habitants, s'étaient peu à peu

remplies de Slaves émigrés de la Turquie. Le nombre de ces héroïques réfugiés avait fini par dépasser un million. Sous le double titre de royaume de Slavonie et de frontière militaire, leur pays jouissait d'une indépendance intérieure complète. Ces Serbes se gouvernaient d'une façon républicaine sous la présidence à la fois spirituelle et politique de leur patriarche, établi à Mitrovits en Syrmie. Les Croates de leur côté jouissaient d'une indépendance égale : leur diète était souveraine. Seulement pour mieux échapper à l'anarchie, ils avaient cru, comme les Serbes, devoir confier la présidence héréditaire de leur république guerroyante à leur principal évêque, celui d'Agram. De là le nom de Vladika, c'est-à-dire maître, par lequel les Croates désignent encore aujourd'hui leurs évêques. De là aussi les immenses revenus dont dispose jusqu'à présent le chapitre d'Agram, un des plus riches du monde.

Mais toutes ces institutions indigènes, tous ces privilèges slaves ne tardèrent pas à être mis en question par la diète maghyare, héritière du trône des Arpad. Alors l'antique haine, introduite par la conquête entre les deux races, se ranima plus ardente que jamais. Voilà comment les Slaves de Hongrie se sont peu à peu accoutumés à préférer à leurs dominateurs de Pest, leurs protecteurs plus lointains de Vienne. De là la popularité dont a pu jouir jusqu'à présent chez eux la cour impériale. Ainsi une commune oppression des deux races, telle est depuis des généra-

tions la récompense des efforts du peuple maghyar pour subjuguer ses confédérés Slaves. Mais au fond les Slaves de Hongrie ne sont pas plus décidés que les Maghyars à se laisser germaniser. Ni les uns ni les autres ne renonceront à leur nationalité, à leur nom, pour se faire Autrichiens.

Que dire du sixième et dernier élément national de l'Autriche! La cité de Vienne, restreinte à l'enceinte de ses remparts, n'est qu'une très petite ville, qui devient grande seulement à l'aide de ses vastes faubourgs; c'est ainsi que le petit archiduché d'Autriche, appuyé sur les nombreux royaumes conquis, s'élève à la dignité d'empire. Vienne et l'archiduché nous représentent avec une vérité parfaite le rôle et la situation de l'élément teutonique en Autriche. Placées comme une barrière de séparation entre les cinq autres nationalités prédominantes par leur nombre, on voit s'étendre en longs filets les anciennes colonies allemandes, qui d'âge en âge se sont augmentées jusqu'au chiffre de six millions d'hommes. Ce sont ces conquérants de l'époque féodale qui ont joué jusqu'à nos jours le rôle de dominateurs dans une monarchie de trente-cinq millions de sujets. De quel droit, par quels moyens soutiennent-ils leurs monopoles? Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir une telle question. Nous nous bornerons à constater un fait. Au moyen-âge, quand toute l'Allemagne réunie sous un empereur, pesait dans un seul plateau de la balance politique vis-à-vis des Slaves, elle n'a pu cependant les dé-

nationaliser. La fameuse bulle dorée de Charles IV, au quatorzième siècle, imposait la connaissance de la langue slave à tout candidat pour le trône impérial. Vers la fin du dix-huitième siècle l'empereur autrichien Joseph II, effrayé du nombre croissant de ses sujets slaves, alla jusqu'à délibérer en conseil, lequel du slavon ou de l'allemand devait être l'idiome officiel de l'empire. On se décida pour l'allemand, mais avec des restrictions nombreuses. Comment les Habsbourg d'aujourd'hui pourraient-ils réaliser ce que n'ont pas osé tenter, au plus fort de leur puissance, les empereurs germaniques?

De cette appréciation rapide des six éléments de la monarchie autrichienne, il résulte avec évidence que leur harmonie et leur concert, peuvent seuls amener pour l'empire un état social tolérable. Ce fut cette coalition heureuse de toutes les races asservies dans une commune pensée de liberté politique, qui fit réussir à Vienne la révolution de 1848. Lorsqu'après une exploitation gouvernementale de trente deux ans, le prince Metternich prit la fuite, entraînant après lui la cour épouvantée, les quatre-vingt mille Slaves, tchekhs presque tous, que la capitale de l'Autriche comptait alors parmi ses habitants, avaient prêté un concours enthousiaste aux Allemands insurgés contre le trône vermoulu de leurs maîtres. On peut dire que dans l'assaut combiné livré par elles au vieux *burg* impérial, les diverses nationalités de l'Autriche avaient toutes réclamé avec ardeur le baptême démocratique.

Pour le Teuton comme pour le Slave, la démocratie était alors une bannière commune, un point de ralliement merveilleux, devant lequel se taisaient toutes les rancunes des temps passés.

Cette complicité primitive des diverses races pour la révolution est un fait si vrai qu'avant même le mouvement de Vienne, les Bohêmes avaient déjà commencé chez eux un mouvement analogue. C'est en effet au 11 mars 1848 que remonte la fameuse émeute du Wenzelsbad à Prague, ou plusieurs milliers d'étudiants, de médecins et d'ouvriers tchekhs, réunis malgré la police, malgré la garnison, et malgré des torrents d'une pluie glaciale qui aurait dû les disperser, proclamèrent tout d'abord la révolution, et à la demande de leur énergique et populaire tribun, Pierre Fastr, signèrent, pour l'envoyer immédiatement à l'empereur, une pétition qui transformait la monarchie. Puis Troïan et Karl Sabina firent décider la formation d'un comité national où entrèrent Strobach, Brauner, Fritsch, Gabler, les deux Veith, Pospichil et autres patriotes. Le programme de ces prétendus conspirateurs était une constitution fondée sur la plus complète égalité politique entre les deux langues et les deux races, tcheque et allemande en Bohême. C'était, comme on le voit, l'ancien système d'Ottakar qui reparaissait à Vienne sous une forme nouvelle.

Rien de plus rationel et de plus libéral que cette pensée de fondre fraternellement ensemble les deux grands intérêts allemand et slave. Mais la théorie

était-elle possible en pratique? Ne heurtait-elle pas des antipathies encore trop profondes, trop enracinées dans l'histoire? A la tyrannie gouvernementale la vieille Autriche unissait depuis longtemps la tyrannie des races. On s'était bien entendu pour détruire le premier de ces despotismes, parce qu'il avait une seule tête ; on ne s'entendit plus pour couper les mille et mille têtes du despotisme de race, qui aboli sur un point se relevait aussitôt sur un autre, qui déchu à Prague allait planter sa bannière sur les murs de Vienne insurgée, puis à Pest, en Transylvanie et à Venise même. Partout les égoïsmes et les antipathies de race paralysaient l'essor de l'émancipation. Partout il y avait appel brutal à la force.

Quoi donc d'étonnant à ce que les Slaves formant la majorité au parlement et dans les armées de l'Autriche, aient voulu jouir des droits qu'ont partout les majorités : qu'ils en soient venus à l'idée de faire de l'Autriche un empire slave? Les Tchekhs surtout avaient la perspective flatteuse de faire jouer dans cet empire nouveau à Prague la dorée le rôle de capitale, une fois que la colère des peuples aurait changé Vienne en un monceau de ruines, résultat qui semblait de plus en plus inévitable. Les régiments slaves qui de toutes parts venaient bloquer cette ville superbe, à la suite de Windischgraetz et d'Ielatchitj, et au nom du principe d'obéissance et de légitimité, n'étaient pas moins animés de passions haineuses contre l'Autriche allemande, que ne l'étaient les Maghyars eux-mêmes insurgés par Kossuth. A la

prise de Vienne les féroces soldats croates entraient doux comme des agneaux dans toute maison où on leur répondait par des accents slaves : mais ils pillaient et saccageaient celles où on leur parlait en allemand.

Toutefois la plupart des Slaves tendaient à leur but par des moyens dignes de la modération qui est le fond de leur caractère national. Leur idéal était d'arriver à slaviser l'Autriche par le seul ascendant des mœurs et de la supériorité du nombre. Pour cela ils cherchaient à faire sentir vivement aux Slaves leur unité d'intérêt et de pensée politique. Ils tendaient à effacer le plus possible le sentiment et le souvenir de leurs nationalités distinctes. Car c'est à l'aide de rivalités, de jalousies internationales, que l'Autriche règne. *Divide et impera.* En dénationalisant chacune des diverses branches de la race, on arrivera donc à former un seul peuple slave, qui sera en Autriche le peuple-roi. — Voilà ce que pensaient les Tchekhs. Toute leur conduite semblait dire aux autres Slaves : A quoi bon désormais nos antiques nationalités, vénérables armures des aïeux, douces à notre souvenir, mais que ronge la rouille des siècles. Ne sommes-nous pas tous slaves? Eh bien ! cessons d'être bohêmes, polonais, illyriens. Restons Slaves, et rien de plus ! Les Slaves se présentent en Autriche trois contre un. Cherchons donc dans nos communes origines, et nos communs intérêts, les bases indestructibles d'une nationalité nouvelle ; et la vaste Autriche avec ses 36 millions de sujets deviendra notre héritage. L'organe principal de cette politique

était la fameuse *Gazette nationale* (*Narodni noviny*), de Prague, rédigée par Havlitchek. Dans cette feuille quotidienne on lit sans cesse des passages pareils à celui que je prends ici au hasard. « Notre ancre de salut, et notre seul moyen d'action est dans la fusion de tous nos provincialismes en un seul corps social. Les inexplicables desseins de la Providence ayant divisé notre langue en plusieurs dialectes, et nous ayant refusé un idiome littéraire commun, nous devons sans relâche travailler à faire disparaître ces différences, progressivement et sans contrainte, pour arriver au moins à pouvoir nous comprendre tous sans difficulté. De cette manière nous deviendrons une nation compacte de 20 millions d'âmes, une nation capable de contrebalancer nos adversaires. La nécessité d'agir ensemble, *viribus unitis*, est vivement sentie par tout Slave éclairé d'Autriche, qu'il soit Tchekh, Croate, Serbe, Slovene, Slovak ou Ruthène. Seuls parmi nous les Polonais, par une idée exagérée de leurs forces, et pour leur propre ruine, rougissent encore de s'associer à de petits peuples. Quant à nous autres, nous saluons avec joie le projet de créer tous ensemble une même terminologie pour les affaires juridiques et politiques. Dès que nous aurons acquis en commun ce terrain pratique, il nous sera facile de nous entendre tous à la diète, et de gagner par là dans l'empire l'ascendant qui nous appartient. »

Ces paroles étaient destinées à encourager en 1849 la commission dite de terminologie slave qui venait

appelée à Vienne, dans le but de rapprocher le
possible les uns des autres les divers dialectes
. Dans cette commission figuraient pour les
io-slaves Kollar, Chembera, Kuzmany, Erben,
locteur Beck de Moravie. Pour les Ruthéniens
it entre autres Saskievitch, et le professeur Ho-
i de Léopol. Pour les Polonais on ne voit que
ms obscurs. Pour les Slovènes de Styrie, de Car-
et de Carinthie paraissent Miklochitj et Dollen.
pour la section croate et serbe se distinguent
anitj, Ivan tsar et le poète Vuk Karadchitj.
ie section débattait à part et dans sa langue; et
estions se décidaient en assemblée générale à la
ité des voix. Le résultat d'identité de terminolo-
té pleinement atteint, surtout pour les Tchekhs,
oraves et les Slovaks; et ces trois formes d'une
et même nationalité jouissent maintenant d'une
nologie administrative et judiciaire à peu près
que, sauf quelques mots exclusivement slovaks,
n'a pu s'empêcher d'ajouter au vocabulaire. On
iit par là amener, à l'aide de l'unité du langage
iire, la réunion politique tant désirée de la Mo-
et de la Slovakie avec le royaume tchekh, pre-
pas indispensable pour conquérir aux Tchekho-
s l'hégémonie sur toutes les autres nations de
ire.

urquoi ces plans si bien élaborés, pourquoi cette
agne en travail du panslavisme autrichien n'a-
abouti qu'au *ridiculus mus*? C'est que sous son

masque de radicalisme démocratique, la théorie bohême des Palacky et des Havlitchek n'était au fond qu'un prolongement du vieux machiavélisme autrichien. On prétendait recommencer en sens inverse, et au profit des Slaves, le régime de monopole si longtemps pratiqué par les Allemands d'Autriche. Ce n'était pas un changement de système, ce n'était qu'un changement d'acteurs. Aussi voyez quelles preuves multipliées d'impuissance ont donné ces doctrinaires slaves!

D'abord il leur fut impossible de faire accepter à la grande diète de Vienne, puis de Kremsier, comme langue des débats, tout autre idiome que l'allemand: car malgré l'ardente antipathie des Slaves pour le germanisme, l'allemand est pourtant la langue dont ils sont obligés de se servir vis-à-vis de tous les étrangers, la langue du commerce et des affaires en Autriche. Aussi malgré tous les efforts des Bohêmes et de quelques Polonais pour mêler à la tribune les sons de leur idiome aux accents teutoniques, la risée des uns et l'indifférence des autres les firent reculer. Ainsi le privilège de posséder la langue parlementaire resta aux Allemands, et avec ce privilège toutes les garanties de supériorité morale qu'il entraîne.

En outre, la diversité si tranchée d'intérêt national entre les Polonais et les Tchekho-Slaves ramena à la diète de Kremsier les mêmes discordes qui avaient déjà dissout la diète constituante de Vienne. Le Polonais ne se sent pas comme le Bohême marié à tout jamais

à l'Autriche. Il y a bien plus de Polonais en Russie qu'en Autriche. Aussi quand les députés galiciens se virent à Kremsier en présence des députés tchekhs, ils leur reprochèrent amèrement l'intention de sacrifier la nationalité de la Pologne à un fantôme de nationalité générale des Slaves, qui n'a de réalité que dans les livres des savants, et qui tôt ou tard amènera le triomphe du panslavisme russe. Dès lors les Slaves à Kremsier formèrent deux grands partis dirigés l'un par les Galiciens, l'autre par les Tchekhs, partis dont l'hostilité se manifesta par les luttes fatales entre le Galicien Smolka et le Bohème Strobach pour la présidence. Pourtant il y avait chez les Tchekhs un certain nombre d'hommes qui s'obstinaient à maintenir les débats de la constituante autrichienne à la hauteur des principes du congrès de Prague. Le bourgmestre de Prague, Strobach, suivait assez fidèlement les inspirations de Palacky et de Chafarjik. Brauner n'était pas sans élan; et le plus jeune des députés tchekhs, Rieger, se rendait fameux dans son pays par son admirable discours sur la souveraineté du peuple. C'était trop de hardiesse de la part des serviteurs nés de la maison de Habsbourg; et ces Slavistes, déjà si rudement châtiés à Prague, reçurent à Kremsier une nouvelle leçon plus humiliante et moins méritée encore que la première.

Après le double affront et la double défaite de Prague et de Kremsier, les panslavistes d'Autriche se sont-ils enfin aperçu des inconséquences de leur thèse,

et de l'impossibilité de slaviser l'Autriche? Pas d tout. A cette heure encore ils poursuivent la réalisa tion de leur rêve, par tous les moyens qui leur res tent, moyens qui diminuent comme leurs forces, qui se renferment dans un cercle de plus en plus étroit A part l'action militaire de leur adepte Ielatchitj et d son état-major, presque toute la propagande de ce hommes se borne à des publications littéraires.

Des questions de linguistique et des élucubration profondes sur les siècles passés, voilà donc où s'ab sorbe la plus grande partie de l'activité patriotiqu des Bohêmes. Pourvu qu'on parle avec eux un idiom slave, on est sûr de leur sympathie. Les archiduc d'Autriche, en parlant bohême aux régiments tchekhe leur font verser, presque avec joie, leur sang pour l défense du despotisme. L'année 1849 tous les jour naux bohêmes ont retenti de discussions sur un proje qui résume assez bien les tendances dont nous parlons Il s'agissait de la fondation d'une académie panslave à laquelle auraient contribué toutes les nations slave en y envoyant des fonds, et en s'y faisant représen ter par un comité spécial, chargé de surveiller la tra duction dans sa langue des ouvrages en tout genre, ad mis et reconnus comme classiques slaves par un vot général des sections de l'académie entière. Ces académi ciens, à l'instar des académiciens français, auraien touché un traitement annuel pour travailler tous en semble au développement de leurs littératures respec tives. L'immense avantage d'une telle institution dan

des temps ordinaires et pacifiques n'est certes pas contestable ; mais en 1849 une telle académie c'était la proclamation de l'impuissance politique des Austro-Slaves ; c'était l'aveu que leur littérature, leur propagande et toutes leurs institutions indigènes ne formaient que des succursales de celles de Pétersbourg. Cet aveu certes n'est pas venu des peuples ; mais il est parti de ceux qui s'en disent hypocritement les organes.

IV

DU SEUL MODE DURABLE D'EXISTENCE POUR L'AUTRICHE

ou du mode fédératif.

En dépit de ceux qui pronostiquaient son inévitable fin, l'Autriche est de nouveau debout et consolidée. On attribue sa restauration à l'intervention russe, à la coalition de toutes les aristocraties d'or et de blason de l'Europe, au besoin impérieux de maintenir l'équilibre entre les grandes puissances, équilibre qui sans l'Autriche se fut trouvé détruit à jamais. Cependant toutes ces causes réunies n'eussent pas suffi pour relever le trône autrichien. Une cause bien plus active de son salut, c'est la rivalité permanente des trois éléments, slave, allemand et maghyar, dont chacun conspire en secret, et au détriment des deux autres, pour maintenir à son profit les monopoles impériaux. Tant que la fidélité des Slaves aux Habsbourgs fut douteuse, les Maghyars protestèrent de leur dévoûment au trône. Ils envoyèrent à Innsbruck, vers l'empereur fugitif, une députation conduite par le prince Esterhazy, pour l'attirer à force d'instances à Pest. Quand on bom-

bardait Prague, et que les Croates dictaient leurs conditions à la cour, les Hongrois faisaient déclarer Ielatchitj traître à la patrie; et lorsque sans nul motif tiré des principes, ils se levèrent à leur tour contre l'Autriche, ce fut parce qu'ils la voyaient pencher au slavisme.

Logiquement il est impossible de trouver à l'Autriche aucune condition de durée. Ses finances en banqueroute, son armée recrutée par force, sa bureaucratie rebelle, tout prouve que dans sa forme actuelle cet empire n'est pas viable. De 1815 à 1846, pendant trente ans de la plus profonde paix, l'Autriche a constamment dépensé au-delà de son revenu; et elle a plus que décuplé sa dette. Aussi la chute des assignats, tombant à la moitié de leur valeur, y est-elle comme un fléau périodique. — De pareils faits dénotent au dedans une maladie invétérée. On en cherche le remède : chacun offre le sien. Celui des slavistes, expression de la majorité des sujets, mérite attention : nous le trouvons formulé à son plus haut point de clarté dans un des premiers manifestes lancés en 1848, sous le titre : *Programme de constitution autrichienne*, par le célèbre Ognioslav Ostrojinski, et dont nous citerons l'extrait suivant :

« La révolution française avait à atteindre un but beaucoup plus simple que ne l'est celui de la révolution autrichienne. En France, il n'y avait que les personnes à émanciper. En Autriche, outre l'égalité à établir entre les personnes, il y a encore celle non moins indispensable entre les nationalités. Outre l'aristocratie de caste, il y a encore l'aristocratie de nation. Il

y a à réprimer chez nous les prétentions dominatrices des Maghyars et des Allemands.

« Quoi, en effet, de plus étrange que de voir les Maghyars invoquer pour eux, vis-à-vis de l'Autriche, les principes révolutionnaires, pendant qu'ils interdisent l'usage de ces mêmes principes aux Slaves de la Hongrie? Comment peuvent-ils réclamer contre les Slaves le droit d'*historicité* et de conquête, en reniant ce même droit pour ce qui les touche eux-mêmes dans leurs relations de dépendance de l'empire autrichien ? De ces inconséquences de l'égoïsme émanent tous les embarras actuels... Il est cependant évident que l'émancipation politique une fois obtenue, on n'a encore accompli que la moitié de la révolution autrichienne. Pour cette première moitié, tout le monde est désormais d'accord dans l'empire. Il n'est personne qui voudrait aujourd'hui une réaction contre l'émancipation sociale. L'idée de l'égalité civile et d'une monarchie vraiment démocratique est devenue l'idée de tous. Si l'Autriche n'était formée que d'une seule nationalité comme la France, la révolution autrichienne serait aujourd'hui consommée. Mais comme chaque nationalité, dans cet empire, a son organisation à part, et que le germanisme et le maghyarisme prétendent y conserver encore leur prépondérance des temps passés, il s'ensuit qu'il reste encore à faire la seconde partie de la révolution d'Autriche, celle qui, après avoir établi la liberté et l'égalité complète entre tous les hommes, devra fonder encore la liberté et l'égalité entre tous les peuples.

« Or, comme la première partie de notre révolution a dû abolir tous les monopoles et privilèges quelconques d'une classe sur une autre, de même dans la seconde partie, bien plus périlleuse, bien plus difficile à réaliser, il est nécessaire de poser pour base l'émancipation de toutes les nationalités de l'Autriche. Car le salut de cet empire dépend uniquement de sa transformation en une fédération libre, organisée, non d'après des modèles exotiques, mais d'après les types simples qu'indique

la nature. Il faut que les diverses nationalités de la monarchie soient reconnues comme des personnes politiques d'un ordre supérieur. Alors ces individualités nationales pourront conclure librement ensemble un pacte, fondé sur le principe de l'égalité réciproque la plus complète, dans le but de former de concert un seul Etat. Si, dans ce cas, il se trouve une nationalité obstinée à s'arroger un droit de commandement sur les autres, elle n'est plus, par ce fait même, amie de la liberté et de la justice ; mais, au contraire, elle veut l'injustice et l'esclavage. Elle veut maintenir entre les nations ce même droit de conquête et d'oppression qu'on a aboli entre les citoyens et les diverses classes de chaque peuple.

« Ce système n'est, au fond, rien autre chose qu'un ensemble coordonné d'Etats nationaux qui, indépendants les uns des autres, sont réunis sous un pouvoir central unique, réalisant ainsi l'idée allemande d'un vicariat impérial avec beaucoup plus de succès que ne le peut faire l'Allemagne, où les souverains, médiatisés de fait, opposent à l'unité attractive de l'empire fédéral une force centrifuge qui déjoue toutes les tentatives de réorganisation. Chez nous, les droits du gouvernement central peuvent, pour la plupart, être sauvegardés sans préjudicier aux droits d'aucune nationalité. Pour cela, la législature centrale n'a qu'à se concentrer strictement dans le but général de la fédération, abandonnant à la législature spéciale de chaque nation particulière la réalisation de son idéal de nationalité. Une telle organisation, loin d'amener la ruine de l'Autriche, lui communiquerait, au contraire, une énergie jusqu'alors inconnue. Car ce qui est impossible à un état absolutiste devient facile à exécuter pour une confédération de peuples libres.

« Quoiqu'on dise, il est inévitable que les antipathies des peuples autrichiens cesseront aussitôt que ces peuples seront égalés les uns les autres par des institutions réelles. Dès lors, les fractions de ces nationalités affranchies qui se trouvent situées hors des frontières de l'empire s'adjoindront à nous sous telle forme

qu'il leur plaira. Ce que le congrès slave de Prague a décidé en principe s'accomplira donc tôt ou tard de soi-même, malgré toutes les résistances.

« La solution la plus simple des embarras actuels serait un congrès des nationalités autrichiennes, composé d'un nombre de députés égal pour chacun des dix peuples de l'empire : Allemands, Bohêmes et Moraves, Slovaks, Serbes et Croates, Slovènes, Ruthéniens, Polonais de Galicie et Silésie, Maghyars, Roumains et Italiens. Ce serait aux représentants de ces dix peuples reconnus libres à conclure au nom de leurs électeurs, et de la manière convenue avec eux, le pacte fédéral qui devra les unir tous ensemble. Ce congrès des peuples, émané des diètes locales de chaque nation, et responsable devant elles, serait l'arbitre suprême des querelles et des débats internationaux. Dès-lors, aucune minorité nationale ne se verrait plus opprimée par une majorité d'une autre race, attendu qu'aucun peuple n'y pourrait dominer sur les autres; et les fatales rivalités entre eux cesseraient ainsi pour toujours. Ce système offrirait surtout une sûre garantie aux petites nationalités contre le despotisme des grandes. Le germanisme et le maghyarisme se verraient par là délivrés de l'effroi que leur cause la majorité slave de l'empire ; et, d'un autre côté, le slavisme n'aurait plus à souffrir l'oppression de ses deux rivaux... Tel est le seul chemin de la paix, la seule voie de la justice. Celui qui ne veut pas de ce chemin repousse le dogme de l'égalité entre les nations. Celui-là veut continuer, entre les peuples, le même droit brutal qui régnait entre les classes diverses de la société avant que la révolution eût aboli les privilèges.

« Soumis à la souveraineté des diverses diètes nationales de ses Etats, l'empereur serait obligé d'en ratifier les décrets. Toute résolution discutée et admise deux fois, dès qu'elle serait rapportée une troisième fois, aurait force de loi, même sans la sanction impériale. Le ministère central, responsable de ses actes devant le congrès, serait maintenu sur une ligne

tout à fait impartiale, sans pouvoir jamais être exclusivement slave, allemand ou maghyar dans ses tendances.

C'est uniquement par cette voie fédérative que les Allemands d'Autriche peuvent espérer se réunir un jour au reste de l'Allemagne, de même que les autres nationalités de l'Autriche pourront s'unir aussi d'une manière analogue aux populations de leur langue incorporées aux Etats voisins. J'irai plus loin, je dirai que la paix du monde entier et la réhabilitation complète du genre humain ne seront assurées que quand ce système aura formé de l'Europe entière une grande ligue de nations spontanément associées. »

Nous ne critiquerons point ce programme des Croates, exposé par un de leurs premiers publicistes. S'il pouvait encourir un reproche, ce serait de sacrifier encore trop au *divide et impera* des vieilles chancelleries. Il a tort d'élever jusqu'à dix le nombre beaucoup plus restreint des nationalités de l'Autriche. Mais qu'aucune de ces nationalités, pas même la plus puissante, ne doit prétendre à une existence isolée, sous peine de disparaître, au milieu d'un siècle de plus en plus centralisateur, ceci est évident. Il n'y a donc nul besoin de réunir les preuves multipliées que l'Autriche nouvelle n'aura de solidité qu'en devenant une agglomération d'états autonomes, une fédération cosmopolite, sans prédominance de race, avec une politique commune au dehors, mais sans aucune centralisation administrative au-dedans, en un mot en reproduisant la Suisse monarchiquement et sur une vaste échelle.

Vers la fin de 1849, le plus grave d'entre les publicistes bohêmes, François Palacky, au moment de se séparer pour tout-à-fait d'un cabinet qu'il avait trop longtemps servi, a déposé ses griefs et ses principes dans un dernier manifeste, inséré aux *narodni noviny* de Prague, et qui restera comme un monument historique des tendances du parti slave. On y lit :

« Ce qu'a été le sentiment religieux pour les Tchekhs du seizième et du dix-septième siècle, le sentiment national l'est pour ceux d'aujourd'hui. Quoiqu'on fasse pour le comprimer, ce sentiment ne s'arrêtera plus avant d'avoir obtenu satisfaction... Le principe de l'*égalisation des droits* (Gleichberechtigung) achèvera son triomphe dans toutes les sphères de la vie sociale... Il y a deux siècles les peuples de l'Europe entière soutinrent une lutte longue et cruelle pour obtenir la reconnaissance de cette *Gleichberechtigung* entre les diverses confessions rivales. L'idée de nationalité ramènera-t-elle de nos jours les longs et affreux massacres provoqués autrefois par l'idée de religion? Nous en avons vu, il est vrai, le triste début en 1848; mais nous voulons espérer que la tragédie s'arrêtera là ; à condition toutefois que la *Gleichberechtigung* entre les peuples devienne enfin une vérité. Pour cela il faut qu'il n'y ait plus en Autriche de privilège d'aucun genre accordé à un peuple sur ses rivaux. Toute subordination non motivée par l'indispensable besoin de conserver l'unité de l'état, n'est rien autre chose qu'une négation du droit ou une formelle injustice.

Or l'hégémonie du Germain sur le Slave est tout-à-fait en dehors des nécessités d'état. La centralisation en Autriche n'est qu'un absurde contresens ; c'est le despotisme, c'est la guerre...

« Je ne demande point pourquoi on a introduit une administration allemande par toute la Hongrie, ni pourquoi en Bohême depuis quelques mois il a été interdit à toutes les autorités locales de correspondre entre elles en langue tcheque. De pareils excès de pouvoir sont nuls de fait ; car ils dépassent les bornes mêmes que le ministère s'est posées dans ses plans de centralisation. Je me restreins à cette simple question : un parlement unitaire autrichien est-il possible ? Peut-il en se centralisant éviter de devenir autre chose qu'une nouvelle tour de Babel? Comme les ministères, leurs chancelleries et l'administration centrale tout entière, ce parlement s'exprimera nécessairement en langue allemande. Ainsi toutes les autres langues de l'empire se trouveront exclues des hautes régions politiques. Il suffirait de ce seul fait pour convaincre de flagrant mensonge les belles phrases de nos hommes d'état sur la *complète égalisation des droits* (gleichberechtigung) entre toutes les nationalités. Le contrecoup de cette inique spoliation irait, en dehors même de l'Autriche, frapper de mort politique ceux de nos frères slaves qui font dépendre leur délivrance de notre émancipation. .

« Une nationalité dépouillée de toute vie parlementaire est perdue sans aucun remède possible. C'est

dans cette situation critique que se trouvent les Tchekho-Slaves, les Maghyars et les Roumains. Ces peuples ne pourront jamais entrer dans les plans de centralisation du cabinet; car ils signeraient par là leur arrêt de mort; ils se suicideraient eux-mêmes... Le préservatif contre ce danger est de laisser à chaque peuple autant de droits politiques qu'il peut en conserver sans menacer l'unité de l'empire... Pour cela il suffit de laisser aux mains du pouvoir central les portefeuilles de la guerre, des finances, des affaires étrangères, de la marine et du commerce. Le reste doit être abandonné aux diètes spéciales de chaque nationalité. Nous ne dissimulons pas que nous voudrions voir les ministères viennois de l'intérieur, de la justice et de l'instruction publique, ou totalement abolis, ou du moins notablement restreints, et complétés par des ministères nationaux, de telle sorte que chaque groupe d'*états* ou *kronlœnder*, constituant une nationalité, eût toute son administration conduite en langue indigène, et à sa tête un ministre, indigène aussi lui, qui en restant uni à ses collègues de Vienne, et subordonné au cabinet, serait obligé à résider dans la capitale de la nation dont il serait le mandataire.

« Le nombre de ces ministres nationaux dans l'empire devrait s'élever au moins à sept, qui seraient : un Allemand, un Tchekho-Slave, un Polako Ruthénien, un Maghyar, un Roumain, un Iugo-Slave et un Italien. Auprès d'eux il faudrait autant de diètes et de cours de cassation. Si l'on voulait même en créer un

plus grand nombre, nous n'y serions pas trop contraires. Mais pour donner à toutes ces représentations nationales une existence réelle, il est indispensable qu'une partie des impôts, l'impôt direct, soit perçu dans chaque Kronland au nom de l'administration locale, et qu'il reste entre ses mains. Ainsi seulement l'œuvre de la *gleichberechtigung* cessera d'être un mensonge, une duperie gouvernementale. »

Nous ne trouvons rien à objecter à ce programme de Palacky : d'où il faut conclure qu'en Autriche le pouvoir ou l'État ne saurait être ni slave, ni allemand, ni maghyar par ses actes ; sans quoi l'égalité internationale (*gleichberechtigung*), seule base légale de cet empire, devient aussitôt une révoltante fiction. Donc sans être précisément anti-slave, l'Autriche future ne peut jamais devenir une puissance slave, dans le sens rigoureux de ce mot. Par quelle anomalie, au moment même de leurs plus grands triomphes, les Slaves n'ont-ils pu se décider à mettre fin à un pareil empire? Il y a évidemment dans cette contradiction un secret de la Providence, une preuve de plus de la nécessité du rôle de médiation et de conciliation, auquel les Slaves se sentent instinctivement appelés. Entre les deux grands partis qui divisent le monde, celui du *statu quo*, et celui du progrès, ils se sont jetés comme arbitres et pacificateurs. La révolution de 1848 les a trouvés divisés entre les deux camps rivaux de la Pologne et de la Moscovie. Pour réunir et centraliser, vis-à-vis de l'Allemagne, les forces de toute leur race

scindées entre des partis extrêmes, les Slaves d'Autriche s'étaient donné pour mission de remplir l'espace intermédiaire, de rapprocher sur un terrain mixte le polonisme et la Russie. Les égoïsmes nationaux seuls ont tout fait échouer.

Mais les Slaves n'en restent pas moins, entre les races européennes, celle qui a le mieux conservé les idées primitives de communauté et de solidarité humaines. Grâce à leur influence, les antipathies internationales diminuent, et l'Europe devient de plus en plus une grande unité morale. Vainement l'Autriche cherche à rouvrir des abîmes entre les peuples frères; vainement elle remet l'Allemand comme dominateur sur le Slave humilié. Sa rentrée même dans le sein et à la tête de la confédération germanique, n'aura point les résultats qu'elle en attend. Ce n'est pas la première fois que les Slaves se seront trouvés incorporés par millions à l'Allemagne : ils ne sont pas pour cela devenus Allemands. Toute tentative nouvelle pour les germaniser, n'aboutira qu'à rapprocher plus intimement des peuples destinés à s'apprécier et à se respecter réciproquement. C'est ainsi que les despotes eux-mêmes frayent peu à peu la route à la république universelle, inévitable terme des progrès et de l'agitation de l'Europe.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

PARTIE POLITIQUE.

PREMIER TABLEAU.

Théorie générale du slavisme, aperçu de son histoire
Du rôle médiateur des Slaves en Europe.

DEUXIÈME TABLEAU.

Les quatre nations slaves comparées au point de vue statistique, géographique, politique et littéraire.

TROISIÈME TABLEAU.

Le panslavisme ou mouvement unitaire des peuples de race Slave.

QUATRIÈME TABLEAU.

La Russie considérée comme nation, et comme empire et son rapport avec les tendances slaves

CINQUIÈME TABLEAU.

Lutte de l'absolutisme et de la liberté chez les Slaves; ses phases historiques et ses lois.

SIXIÈME TABLEAU.

L'Autriche ancienne, nouvelle et future; et ses rapports avec le slavisme.

FIN DE LA TABLE.

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

LE MONDE SLAVE.

A LA MÊME LIBRAIRIE.

—

G. DUPLESSIS.

BIBLIOGRAPHIE PARÉMIOLOGIQUE

Études sur les ouvrages consacrés aux proverbes dans toutes les langues.

1 volume in-8. — Prix : 10 francs.

LA FLEUR DES PROVERBES FRANÇAIS.

1 volume in-32. — Prix : 1 fr. 50 c.

RODOLPHE TOPFFER.

NOUVELLES GENEVOISES.

1 volume in-32. — Prix : 1 fr. 50 c.

M. BOITARD,

auteur du *Jardin-des-Plantes*,

GUIDE-MANUEL DE LA BONNE COMPAGNIE, DU BON TON ET DE LA POLITESSE.

1 fort volume grand in-18. — Prix : 3 francs.

ÉLIE BERTHET.

LA MALÉDICTION DE PARIS.

1 volume grand in-18. — Prix : 2 francs.

VERGANI.

GRAMMAIRE ITALIENNE

REVUE PAR MORETTI.

1 volume in-12. — Prix : 1 fr. 50 c.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux.

MONDE SLAVE

SON PASSÉ

SON ÉTAT PRÉSENT ET SON AVENIR

PAR

CYPRIEN ROBERT,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE SLAVE AU COLLÉGE DE FRANCE

2

PARIS

PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

—

1852

DES ORIGINES SLAVES

ETHNOGRAPHIQUES, RELIGIEUSES, LITTÉRAIRES,

ET DU MOUVEMENT D'UNITÉ DE LA RACE SLAVE

depuis les premiers temps jusqu'à ce jour.

Avant-propos.

Dans le présent volume, nous croyons avoir résumé de la manière la plus analytique possible, la grande question de la formation des nationalités slaves, question restée jusqu'à présent dans l'ombre ; et que la science française, dans son état actuel, était impuissante à résoudre. Notre intention a été de donner à nos recherches une utilité pratique, en rattachant l'état ancien et les tendances historiques de ces peuples à leur état et à leurs tendances ac-

tuelles. Ainsi, l'examen du panslavisme primitif nous amène à comprendre avec plus de clarté le panslavisme d'aujourd'hui, dans ce qu'il a à la fois de vrai et de faux, d'utile et de funeste, de salutaire et de menaçant pour l'avenir de l'Europe. La série d'études qui va suivre s'adresse principalement à cette classe de lecteurs qui, n'ayant pas le temps de parcourir de volumineuses collections, désirent néanmoins savoir d'une manière précise à quels résultats sont arrivés les plus célèbres slavistes sur les origines et les tendances historiques de leur race, en religion et en politique, comme en littérature. Sous ces divers rapports, nous croyons être en état de présenter ici des solutions définitives.

PARTIE ETHNOGRAPHIQUE.

PREMIER TABLEAU.

DE L'UNITÉ PRIMITIVE DES PEUPLES DE RACE SLAVE.

I

DE L'UNITÉ ANTÉ-HISTORIQUE DES SLAVES

sous le nom général de Vendes ou Venèdes.

Il peut sembler paradoxal, il est cependant exact de dire que malgré sa tendance indestructible au morcellement et au provincialisme, la race slave est de toutes les races européennes celle qui a présenté jusqu'à ce jour, sinon dans ses idées, au moins dans ses mœurs et son histoire, le plus d'unité. Cette unité des instincts naturels, même au milieu des plus tristes divergences religieuses et politiques, est un fait primitif, un fait inhérent au génie slave. Pour nous en convaincre, il suffit d'examiner les familles celtique, germaine et romane, et de comparer leur développement avec celui de la famille slave. Je prends par

exemple la race germanique : le Suédois, le Prussien, le Hollandais sont loin d'avoir les mêmes analogies de mœurs, d'idiome, d'usages; et en politique ils ont vécu, ils continuent de vivre beaucoup plus séparés les uns des autres, que n'ont jamais pu l'être même les Polonais et les Russes, malgré la violence de leurs antipathies. Enfin un peuple germanique sans le concours des autres peuples de race germaine, peut encore se soutenir, agir politiquement. Un peuple slave, séparé de la race slave, perd toute nationalité.

Pour démontrer plus clairement cette unité naturelle et morale des Slaves, il faut d'abord constater par l'histoire l'unité physique de la race. Cette question doit être résolue avant toutes les autres : car c'est seulement la solution qui pourra nous mettre en main un fil conducteur, et nous montrer une route certaine à travers le labyrinthe de l'histoire et de la littérature de tant de peuples divers. L'unité primitive de ces nations offre d'ailleurs à la science un fait tout neuf à constater. De plus ce fait emprunte à l'unité croissante et absorbante de l'empire russe un intérêt d'actualité, et une signification de menace, qui n'est que trop capable d'exciter l'attention.

Avant de montrer la question sous sa phase historique et littéraire, je commence par la considérer du point de vue de l'ethnographie. Chacun me croira sans peine, si j'affirme que le domaine de l'archéologie slave est un des plus embrouillés de la science. Jusqu'à ce siècle il avait régné la plus complète anarchie

dans les idées et les systèmes des archéologues slaves par rapport à l'origine de leur race. Selon que le savant qui écrivait était d'Illyrie, de Bohême, de Pologne ou de Russie, on était sûr de le voir interpréter arbitrairement en faveur de son pays natal tous les textes obscurs des auteurs grecs et latins au sujet des proto-slaves. Ainsi le berceau de cette grande race allait flottant de Venise à Archangel, ballotté en quelque sorte sur une mer mouvante de textes et d'assertions contradictoires.

Le premier écrivain qui ait introduit un peu d'ordre au milieu de ce chaos est le savant Chafarjik : — c'est donc lui que nous consulterons principalement. Cependant il n'est point encore assez libre des préjugés de ses devanciers pour que nous ayons en lui une foi aveugle. Chafarjik étant Bohême, tourne avant tout son regard vers le nord : il ne consacre pas aux Slaves du sud une attention suffisante ; notre tâche sera donc ici de le compléter.

Considérant à bon droit les Slaves comme une race de laboureurs, le savant Bohême n'a pu se décider à admettre qu'ils fussent passés primitivement par mer, et comme marins, d'Asie en Europe. Il leur a donc fait prendre le chemin de la steppe ; il les a vus — descendant du Caucase par le nord-ouest, et longeant la mer Noire jusqu'aux Karpathes, — d'où ils ont ensuite déversé sur le midi l'excédant de leur population. Tout en voyant, avec Chafarjik, dans les Karpathes le foyer, la forteresse primitive des Slaves, je ne puis croire

qu'ils y soient arrivés par le nord. Je crois qu'ils y montèrent par les versants du sud, venant du Bosphore de Thrace et des mers Illyriennes.

Sans doute on peut objecter contre mon opinion des raisons fortes. Je vois les slavistes du nord sourire, en me disant que le mot d'Illyrie n'est pas même slave, qu'il n'offre en slavon aucun sens, que c'est un barbarisme romain. Je ne soutiendrai point avec quelques savants dalmates que le mot d'Illyrie vient de *hirl* ou *hira* (aigle et montagne), d'où l'on aurait fait hirilia, et par corruption iliria, pays des montagnes ou des aigles. Sans chercher à subtiliser, j'avouerai simplement que le mot d'Illyrie ne paraît pas slave : mais ceci ne prouve rien contre ma thèse. Le mot d'Allemagne non plus n'est pas allemand, quoique ce mot désigne dans toute l'Europe les territoires de la race teutone, et que les Allemands, quand ils sont hors de chez eux, ne fassent aucune difficulté de se désigner eux-mêmes par cette appellation. Il s'agit donc de trouver le nom national que se donnaient les plus anciens Illyriens, et de s'assurer si ce nom est slave.

Les monuments démontrent que les anciens peuples avaient presque tous deux noms, l'un pour ainsi dire extérieur, et l'autre intérieur ; le nom profane, connu de tous, le nom jeté aux ennemis ; et le nom sacré, mystérieux, le nom religieux de la race. Ainsi les Romains s'appelaient dans les conseils du Capitole *Quirites,* enfants de Quirinus, et les Celtes entre eux s'ap-

pelaient *Gaels* ou Gaulois. Il y avait aussi un autre motif qui faisait souvent donner deux noms aux peuples de l'antiquité, c'est la conquête.

En admettant que le nom d'Illyrie est un nom postérieur, un nom donné par des conquérants, quel fut donc le nom national, le nom sacré des premiers Illyriens? Le plus ancien auteur qui mentionne les peuples de l'Illyrie est Hérodote, (mort vers l'an 400 avant Jésus-Christ). Pour lui et pour les Grecs d'alors, tout ce qui s'étendait au nord et au nord-ouest de leurs côtes s'appelait du nom vague, du nom terrible de Scythie. Ce mot de Scythe, qui en illyrien veut dire nomade, ne désigne en grec aucune race particulière. Les idées de race et de distinction des peuples par leur langue, n'étaient point encore connues. Les historiens regardaient donc comme Scythes des peuples que la philologie moderne, par suite de ses longs travaux sur les langues, est parvenue à classer dans les catégories les plus diverses. En Scythie il y avait des Celtes, des Cimbres, des Finnois, des Mongols, des Turcs. Il est inutile de citer les noms de tous ces peuples, dont on sait maintenant qu'ils n'ont jamais été slaves, et qui cependant habitaient au nord de la Grèce, dans ce que les Romains appelèrent l'*Illyricum*. Mais au milieu de ces noms qui paraissent et disparaissent sans laisser de trace, — parmi tous ces noms qui passent et s'enfuient pour ainsi dire comme le Scythe au fond de ses déserts, il en est un qui reste, et que les historiens répètent constamment de siècle

ce siècle ; c'est celui de Vende ou Venède.

Les Venèdes que les Grecs appelaient Οὐενετοί ou Ἐνετοί, se trouvent déjà mentionnés dans Homère. Hérodote les représente comme un peuple de marins établis sur l'Adriatique. Ce peuple se trouve dès l'origine en possession d'un commerce important, le commerce de l'ambre, qu'il recevait on ne sait par quelle voie, des côtes de la Baltique où ce produit se recueille ; et qu'il allait ensuite revendre aux divers peuples de la Méditerranée et de l'Asie. Les slavistes ont fait beaucoup de recherches pour préciser par quels points passait cette route commerciale, ouverte dès les premiers temps entre l'Adriatique et la Baltique. On croit généralement qu'elle suivait la ligne où furent plus tard les stations romaines de Carnuntum, aujourd'hui Petronel, près de Vienne, Carrhodunum, près de Krakovie, et Calisia (Kalich), d'où les marchands venèdes descendaient la Vistule jusqu'à la mer. Les médailles grecques qu'on a déterrées dans le grand-duché de Posen semblent indiquer que les premiers habitants de la Pologne avaient déjà avant Jésus-Christ des communications assez fréquentes avec la Méditerranée [1].

Il est vrai que les Phéniciens et les Grecs, pour aller chercher l'ambre sur les côtes même qui le produisent, prenaient un autre chemin ; ils partaient de Marseille, remontaient le Rhône, et traversaient toute

[1] Lewezow, Ueber einige im Groszherzogth. Posen gefundene uralt-griechische Münzen. Berlin, 1834, in-4°.

la Germanie jusqu'aux embouchures de l'Elbe. Mais l'anarchie intérieure de ces contrées rendait le voyage périlleux : aussi les Venèdes gardaient-ils la possession presque exclusive de cette riche branche de commerce, à laquelle ils ajoutaient encore celle des fourrures du nord, très recherchées des Orientaux. Désirant arriver enfin d'une manière directe aux mines d'ambre, les Marseillais décidèrent la fameuse expédition de Pythéas. Ce navigateur, après avoir doublé toute l'Europe, atteignit les côtes de Pologne, se lia d'amitié avec leurs habitants ; et les Venèdes de l'Adriatique ne tardèrent pas à se voir dépouillés du monopole commercial dont ils avaient longtemps joui.

Un fait étrange, que les navigateurs grecs constatèrent, c'est que les marins de la Baltique portaient le même nom national que les marins de l'Adriatique. Pline, dans son histoire naturelle, paraît avoir le premier compris toute l'étendue de cette grande race des Vendes, qui assise à l'entrée de la Baltique, s'étend vers le nord *jusqu'à la Vistule et se trouve mêlée,* dit le savant romain, *avec les Sarmates, les Scires et les Hires,* c'est-à-dire avec des peuples d'origine asiatique [1].

[1] Toutefois les connaissances de Pline sur les côtes Slaves du nord étaient encore si vagues, qu'au livre IV, chap. 13 de son histoire naturelle, il signale sur ces côtes de grandes îles où les hommes naissent, les uns avec des pieds de chevaux, les autres avec des oreilles si longues qu'elles leur couvrent tout le corps. Cependant il place au nord de la Scythie un fleuve

Vers la fin du premier siècle de notre ère, Tacite venait ajouter dans sa *Germania*, de nouveaux renseignements à ceux de Pline : « Je ne sais, dit-il, si je dois ranger les Venèdes, les Peucini et les Fenni (Finnoi) parmi les nations germaines ou parmi les Sarmates... Quoique une partie des Venèdes ait l'esprit de brigandage des Sarmates, je serais cependant porté à ranger ce peuple parmi les Germains ; car ils se construit des maisons, se sert de boucliers, combat à pied et en ligne, toutes choses étrangères aux Sarmates, nomades qui vivent à cheval ou dans leurs charriots[1]. » Le penchant de Tacite à voir un peuple germain dans les Venèdes, nous paraîtra naturel, si nous considérons que personne n'avait encore reconnu ni dans le nord ni dans le midi de l'Europe l'existence de la race slave, et son action inter-

ou une mer qui, dit-il, s'appelle dans la langue indigène mer morte ou congelée (*mori marusam*), nom singulièrement semblable à celui de la mer glaciale, en russe More-Marozno.

[1] Peucinorum Venedorumque et Fennorum nationes Germanis an Sarmatis adscribam, dubito : quamquam Peucini, quos quidam Bastarnas vocant, sermone, cultu, sede ac domiciliis, ut Germani agunt. Sordes omnium ac torpor procerum : connubiis mixtis nonnihil in Sarmatarum habitum fœdantur. Venedi multum ex moribus traxerunt. Nam quicquid inter Peucinos Fennosque silvarum ac montium erigitur, latrociniis pererrant. Hi tamen inter Germanos potius referuntur, quia et domos fingunt et scuta gestant et pedum usu ac pernicitate gaudent ; quæ omnia diversa Sarmatis sunt, in plaustro equoque viventibus. Fennis mira feritas, fœda paupertas : non arma, non equi, non Penates : victui herba, vestitui pelles, cubile humus. Sola in sagittis spes, quas, inopia ferri, ossibus asperant.

(*Taciti Germania*. Ed. J. Grimm. Gott.. 1835. 8.)

médiaire et conciliatrice entre le Scythe errant et le Teuton laboureur.

Ptolémée vient et parle de nouveau des Venèdes qu'il appelle un très grand peuple, εθνος μεγιστον. Cependant la partie de ce peuple située sur l'Adriatique n'étant plus guère connue dès lors que sous le nom d'Illyriens, Ptolémée insiste principalement sur les Venèdes d'au-delà des Karpathes. Il va jusqu'à donner à la Baltique le nom de golfe des Venèdes. Le géographe Marcien d'Héraclès au troisième siècle, confirme dans son *Periple* le témoignage de Ptolémée. Lui aussi mentionne à plusieurs reprises le ουινδικον κολπον (golfe venède), qui, dit-il, commence à la Vistule et s'étend dans le nord à une distance inconnue. Enfin la fameuse *tabula peutingeriana* des Romains nomme également les Venèdes : Venadi Sarmatæ.

Les Grecs reconnaissaient des colonies venètes jusqu'en Lydie et en Phrygie. Pompilius Mela en cite également une sur les côtes de Paphlagonie, dont il semble que l'origine remonte aux temps antérieurs à Homère; car les Henètes paphlagoniens et leur roi Palœmenes se trouvent mentionnés dans plusieurs endroits de l'Iliade. Enfin, jusqu'au fond des Gaules les slavistes prétendent retrouver des Slaves dans la célèbre république de marins que combattit Jules César sur les côtes de l'Armorique, et auxquels il donne le nom de Venètes. Parmi les *insulæ veneticæ* de la Gaule se trouvait Vindilis, aujourd'hui Belle-Isle. Sur la côte armoricaine se trouvaient la côte et la rivière de

Vindana (la Vilaine), la cité de *Vannes*, en breton *Venet*, et le port de Brest, dont le nom commun dans les pays slaves, y désigne d'ordinaire un lieu sur une côte, une hauteur sur un fleuve. Les slavistes vont jusqu'à dériver des Vendes le nom de la Vendée; et il ne serait pas impossible qu'ils ne vissent bientôt dans le golfe du Morbihan une mer blanche (mor-bilo) du monde slave primitif. — Lorsqu'il passa de Gaule en Belgique, Jules César y rencontra de nouveau un état venède, dont la capitale Æsiriscum rappelle également des noms de lieux slaves; iezerak en slave désigne une ville au bord d'un lac. Une dernière station maritime des Venèdes appelée Vindolana ou Vindobela dans l'itinéraire d'Antonin apparaît sur les côtes de la Grande-Bretagne, où une partie du pays de Galles porte dans les diplômes latins du moyen-âge le nom de gwined, gwentland, pays des Vendes. Enfin le sol de la Germanie est pour ainsi dire semé de villes dont le nom renferme le monosyllabe Vende.

En résumé on trouve la race vende ou venète d'abord établie sur l'Adriatique aux lieux où sera Venise (Venetia), puis tout le long du Danube aux lieux où sera Vienne (Vindobona — en illyrien Viden); et si du Danube on passe dans le nord, au-delà des Karpathes, les riverains du Borysthène et de la mer Noire sont encore des Vendes. A travers la Samogitie et la Livonie, on les voit s'étendre jusqu'à Novgorod; des sources du Volga, et des rives du Niémen qu'ils occupent, ils se rabattent sur la Vistule, couvrent à la

fois de leurs vaisseaux la Baltique et la mer Noire, occupent les bouches de l'Elbe et de l'Oder et vont se perdre au cœur de la Germanie, où le peuple mixte et bâtard des Vendelici, comme plus tard celui des Vandales, dénonce l'énergique action exercée par les Vendes sur les races qui les environnaient.

La puissance venède semble toutefois avoir été de peu de durée; 320 ans avant J.-C., le Marseillais Pythéas trouvait déjà dans une partie de la Baltique le peuple germain des Guttones en possession de la vente de l'ambre; puis les Peucini, que Tacite nomme aussi Bastarnes, peuple celtique plus tard germanisé, se répandirent des montagnes de Transylvanie et de Bessarabie qu'ils occupaient jusque dans les steppes du nord. Enfin, s'étant à ce qu'il paraît coalisé avec les Celtes de la Bohème, ce peuple belliqueux des Bastarnes intercepta toute communication entre la Baltique et l'Adriatique, entre les Vendes de la Pologne et les Vendes de l'Illyrie. Ainsi isolés, les uns et les autres ne tardèrent pas à tomber sous le joug de leurs voisins.

Le lecteur vient de parcourir toutes les contrées où le nom de Vende apparaît comme un nom national. On a vu ce nom mystérieux faire en quelque sorte le tour de l'Europe; quelquefois même les Vendes paraissent former un vaste réseau d'états, qui traverse tout le continent depuis le golfe de Venise jusqu'à celui d'Archangel. Qu'est-ce donc que ce grand peuple sans histoire, que tous les géographes

anciens nous montrent constamment assis sur un point ou sur un autre de l'Europe orientale? Qu'est-ce que les Vendes? Que peuvent-ils être, répondent hardiment les slavistes, sinon les proto Slaves, les Slaves de l'antiquité?

J'avoue qu'on peut élever contre cette thèse de spécieuses objections.

Aucun écrivain de l'antiquité n'a signalé les Vendes comme des Slaves : par le bon motif, il est vrai, que les Slaves n'étaient encore connus sous ce nom ni des Grecs ni des Romains. Mais ne pouvait-on pas supposer, comme le faisaient nos ancêtres, que les Venèdes, partis de la Venetie et de la Gaule Transpadane, étaient un peuple celtique? Cette hypothèse a évidemment cessé d'être admissible, depuis que les langues slaves, mieux connues, nous ont fait apercevoir dans les noms de montagnes, de rivières et de tribus illyriennes ou vendes, mentionnés par les anciens auteurs grecs, des racines évidemment slavones. En outre les travaux des antiquaires nous ont révélé enfin l'existence des Venèdes sur presque toute l'étendue de l'Europe orientale. Pour occuper à la fois tant de contrées différentes, ce n'est pas trop d'une race entière; et la race des Celtes, ayant eu historiquement ses principaux foyers en Occident, ne pouvait guère en même temps couvrir l'Orient de l'Europe.

Si l'on accorde que les Venèdes ne furent pas des Celtes, il s'en suit presque nécessairement qu'ils faisaient partie des Slaves, seule race de l'Europe orien-

tale que l'histoire nous montre comme assez nombreuse pour avoir pu occuper simultanément l'Adriatique, la mer Noire, la Baltique et la Stepe. C'est en effet l'opinion qu'on trouve admise par tous les historiens du moyen-âge sans exception, à partir du premier chroniqueur de la race germanique, du Goth Jornandès. Cet écrivain du sixième siècle reconnaît que les différents peuples désignés par le nom nouveau de Slaves, avaient formé auparavant une vaste unité sous le nom antique et général de Vinides. Cette race d'hommes qui s'étend, selon lui, sur un immense espace (*per immensa spatia*) porte différents noms, suivant les contrées où elle se trouve établie, bien qu'*aujourd'hui*, dit-il, on l'appelle généralement *Ante* et *Slave*. Ce nom d'Ante, dont l'origine est inconnue, semble ne pas être autre chose qu'une altération du mot Vende. C'est ainsi que dans la partie des Gaules, voisine des côtes où César avait combattu les Venèdes, les géographes romains nous montrent une province nommée Andegavie, ou gave (district) des Andes, connu aujourd'hui sous le double nom d'Anjou et de Vendée.

Ainsi, d'après Jornandès et tous les historiens qui l'ont suivi, les Venèdes et les Antes étaient des Slaves. Tous les peuples de ce nom depuis la mer du Nord jusqu'à l'Adriatique ne formaient qu'une même race : par conséquent ceux des Venèdes qui, associés aux Gaulois d'Italie ont préparé la place aux Vénitiens, ceux-là aussi devaient être Slaves. Ainsi des navires

slavons ont pu se trouver avant J.-C. en relation avec Carthage, avec Tyr, avec Athènes. Les Grecs et les Phéniciens qui faisaient un grand usage de l'ambre dans leurs temples et leurs parures, le recevaient presque exclusivement de la main des Venèdes, comme l'indiquent assez plusieurs passages de Sophocle, d'Eschyles et d'Euripide. De leur côté les Venèdes le recevaient selon toute apparence de leurs frères du nord, premiers aïeux des Polonais, qui recueillaient sur les côtes de la Prusse actuelle le précieux minéral, dont se servaient pour leurs mystères les prêtres d'Eleusis et du Parthenon.

J'ajouterai toutefois qu'en considérant les nombreuses colonies fondées par les Venèdes sur les côtes d'Asie et dans toute l'Europe, jusqu'en Belgique et en France, je ne puis accorder tout-à-fait gain de cause aux slavistes, ni me défendre d'exprimer un doute sur l'homogénéité, sur ce que je voudrais appeler la *slavicité* complète de ce grand peuple Vende. Il me semble au moins prudent d'admettre que ce nom, quoique primitivement porté par une race, est devenu peu à peu un nom politique, destiné à désigner une sorte d'amphyctionie maritime, une hanse, comme le fut plus tard celle du moyen-âge où se trouvaient confondues une foule de nations différentes. La hanse des Venèdes représentait donc, suivant nous, non pas un seul peuple, mais un corps d'états confédérés, une sorte de compagnie commerciale dont le cercle, originairement slave, s'était peu à peu dilaté pour recevoir des tribus

celtiques, kimriques, finnoises et vlaques ou latines.

En admettant que le nom de Vendes désigna primitivement la race slave, et ne s'est étendu que plus tard à des peuples d'une autre origine, il me reste à examiner si ce nom n'était pas comme le fut plus tard celui d'Illyriens, un nom donné par les étrangers, un nom inconnu peut-être à ceux même qui le portaient. Les Venèdes, en latin *Heneti*, s'appelèrent d'abord en grec Φενετοι, forme qui en s'adoucissant dans le dialecte macédonien, est devenue Βενετοι. S'appuyant peut-être sur cette aspiration grecque, les aïeux slaves des Vénitiens ont prétendu être le produit d'une colonie phénicienne, envoyée par Cadmus pour civiliser les barbares d'Illyrie. Il est certain qu'on pourrait bâtir bien des hypothèses sur la coïncidence de cette tradition avec l'important commerce d'échanges que les marins de la Phénicie entretenaient avec les Venèdes; et sur la quantité de monnaies phéniciennes déterrées par les Slaves le long de la Baltique, si loin de Tyr et de Carthage. Eustathe et le Byzantin Étienne rapportaient sans doute une antique tradition lorsqu'ils écrivaient qu'Epidamne (en grec Epidaure) sur les côtes de Dalmatie, fut fondée par un fils de Cadmus, nommé Ιλλυριος, dont les Illyriens ont reçu leur nom. D'autres faisaient dériver le nom d'Illyriens d'Illus, fils d'Hercule et de Déjanire, la fille du Centaure, ou de Melita, fille du roi des Phéaciens (Autochtones de l'île de Corfou). A en croire la fable, Hercule, le génie des colonisations pelasgiques, donna pour domaine les

montagnes de l'Epire à son fils Illus, qui y fonda une dynastie, et y devint le père des peuples hellènes et illyres, sortis ainsi du même berceau, ou de la souche pelasgique. Cette étymologie du nom d'Illyriens, qui peut paraître très arbitraire, importe du reste assez peu, puisqu'elle n'a aucun rapport avec le nom national des habitants de l'Illyrie, avec le nom de Vendes ou de Venèdes. Malheureusement, sur l'origine du nom de Vende, qui s'écrit aussi Vinide, les slavistes n'ont encore rien pu décider. La plupart d'entre eux prétendent même que ce mot n'a en slavon aucune racine, qu'ainsi c'est un nom étranger à la race, un nom de conquérant, un nom profane comme celui d'Illyrien.

J'ai à ce sujet une opinion que j'abandonne au jugement des slavistes. La racine du nom de Vende me paraît être ved ou vid, mot qui à la polonaise se prononce précisément Vende. Ce changement de l'*e* et de l'*a* en *en*, fréquent en polonais, fut également familier aux anciens Illyriens, qui disaient par exemple sventi pour sviati (saint), comme dans le nom fameux de Sventipluk. Quant au mot vid ou ved, c'est un des mots slaves les plus anciens qui existent : de vid semble dériver le verbe latin videre, voir, parce que chez les anciens Illyriens *vid* ou *ved* était le dieu de la lumière, le dieu blanc. Une foule de mots en illyrien dérivent de cette racine : vednuti, regarder, vedriti, éclairçir, vidan, clair, zapoveda, commandement, izpoveda, confession. Aujourd'hui encore les

Vendes ont pour saint Vitus, héritier du dieu Vid, n culte particulier ; ils le mettent bien au-dessus des apôtres, et on trouve sur toutes leurs montagnes des chapelles consacrées à ce saint, d'origine assez problématique.

Il serait donc possible que, suivant l'usage des anciens peuples, les Vendes se fussent appelés du nom de leur principale divinité. Dans cette hypothèse, Vende signifierait l'adorateur de *Vid* ou de la lumière, le peuple blanc : et ne voyons-nous pas les tribus les plus belliqueuses, les plus dominatrices de l'Illyrie, s'appeler encore aujourd'hui les Albanais ou les blancs?

Je sais tout ce que les orientalistes pourront opposer de bonnes raisons à ma conjecture. Dans les pays en-deçà du Gange, il y a le fleuve Vinda ou Venda, et le *Vindius mons* de Ptolémée, que Wilson et Klaproth appellent aujourd'hui Vindhya. Selon ces savants, le *v* dans tous ces mots ne peut être qu'une addition postérieure. Ainsi les Vendes ou Vindes seraient des colonies d'Indous. Ainsi les Proto-Slaves se rattacheraient directement à l'Asie et à l'Indus : ce qui donne une preuve de plus de la grande unité de la race indo-européenne.

Partant d'une autre base, plusieurs archéologues, notamment M. Halling, n'ont vu dans le mot de vende qu'un nom général, qui désignait sans acception de race tous les peuples maritimes. Ils font dériver le mot vende du sanskrit *und*, en latin *unda*, en finnois *venna*, l'eau ; ou bien encore du mot *vedi* par lequel

les poèmes orphiques désignent l'élément humide; de sorte que les Venèdes seraient les hommes de l'eau, les navigateurs : ce qui rappelle le titre de *rois de la mer* que se donnaient les Scandinaves, et celui de *Pelages* que portaient les premiers Grecs. Or les Pelages et les Scandinaves sont précisément les deux peuples avec lesquels les premiers Venèdes paraissent avoir le plus d'affinité.

Quelle que soit celle d'entre ces hypothèses que le lecteur adopte, j'arrive à la conclusion, qui est que les plus anciens autochtones connus de la Slavie furent les Vendes, et que parmi les peuples nombreux et divers connus sous ce nom général, celui que l'histoire mentionne avant tous les autres, c'est le peuple vende de l'Adriatique; d'où il suit assez naturellement que ce peuple est la souche, le point de départ de la race vende ou slavone tout entière. Je n'ignore pas que j'ai ici contre moi M. Chafarjik et les archéologues russes, qui cherchent en Pologne et en Russie, sur l'Elbe, la Vistule et le Don, en un mot entre les Karpathes et la Baltique, le berceau des Slaves. Cependant la présence des Slaves avant Jésus-Christ dans les provinces illyriennes et sur le Danube, se prouve par une foule de noms de lieux, de fleuves et de montagnes, qui portent évidemment une empreinte slave. On pourrait citer un grand nombre de villes antiques, comme Bylazora, Calybé, Budva, Bora, Oseriates, Labutsa, Vodas, Vedriana, qui n'ont de signification bien claire qu'en langue slavone. Une cité considéra-

ble de Macédoine s'appelait Serbitsa. Dans Ptolémée, Serbinum est le nom d'une autre ville de Pannonie, que la table de Peutinger appelle Servitium. Sur cette même table une colonie de Sarmatæ limigantes est désignée par le nom de Bersovia, dans la partie de la Hongrie actuellement appelée Banat, et où une rivière porte encore le nom de Berzava. Ce dernier nom est porté jusqu'à présent par quantité de petites rivières et de villages en Slovakie, en Bohême et en Russie. Le géographe Guido de Ravenne, copiant les antiques cartes romaines, fait couler à travers la Pannonie la rivière de Bustricius, en slavon Bystritsa, la rapide, mot qui est à peu près synonyme de Berzava.

Enfin pour dernière réponse à ceux de nos érudits routiniers qui s'obstinent à voir des Celtes dans les premiers Venètes de la Vénétie, nous alléguerons l'autorité de Polybe qui distinguait déjà expressément sur l'Adriatique les deux races des vainqueurs et des vaincus. « Les Venètes qui sont les Autochtones de ces contrées,... dit-il, se distinguent des Gaulois par la langue. » Ces Autochtones vaincus de l'Illyrie, parlant une langue *non gauloise*, et encore moins latine ou grecque, de quelle race humaine auraient-ils pu être, s'ils n'étaient pas Slaves?

A défaut de témoignages formels des auteurs de l'antiquité, le plus ancien des chroniqueurs slaves, le vénérable Nestor de Kiöv, nous présente positivement, à la fin du onzième siècle, les Russes comme originaires de l'Illyrie, d'où ils auraient été refoulés

vers le nord, et finalement rejetés au-delà des Karpathes par des conquérants vlaques ou latins et par les Celtes.

Dès le commencement de sa chronique, Nestor énumérant d'après Cedrenus, toutes les nations du monde, ajoute comme interprétation du mot Iliurik, celui de Slovène, pour montrer qu'il regardait les Slaves comme les plus anciens habitants de l'Illyrie. Pour plus de clarté Nestor ajoute ailleurs : « Des soixante-douze peuples issus de Japhet, l'un s'appelait illyrien, c'est-à-dire slave. Il habita longtemps sur les rives du Danube, les contrées qu'on appelle aujourd'hui Bulgarie et Hongrie. C'est de là que les Slaves se répandirent par toute la terre, et prirent différents noms suivant les contrées où ils s'établirent. »

J'ai pris religieusement pour point de départ de toute l'archéologie slave ce passage de Nestor. C'est de ce texte que je partirai pour montrer dans le cours de nos prochains tableaux, les origines et la naissance successive des quatre grandes nationalités illyro-serbe, bohême, polonaise et russe, qui forment, on le sait, les quatre faces du slavisme Mais avant tout, il importe de présenter sous son véritable jour l'obscure et curieuse époque des invasions et de la domination gauloise parmi les Slaves.

II

DOMINATION GAULOISE EN SLAVIE

Mélange des Vendes d'Illyrie, de Bohême et de Pologne avec les Celtes. — Leurs luttes communes contre les Grecs et les Latins. — Leur assujétissement aux étrangers.

Tout le monde connait la fameuse migration de ces 300,000 Gaulois qui conduits par Bellovèse, vers l'an 390 avant J.-C., inondèrent l'Italie et toutes les provinces situées entre l'Adriatique et le Danube. Les Vendes, marins et cultivateurs paisibles n'opposèrent pas, à ce qu'il paraît, une grande résistance aux conquérants; ils étaient d'ailleurs déjà opprimés par les Thraces, caste de soldats qui paraissent être les Albanais de nos jours, et par les Liburnes, race de pirates, passée d'Asie en Europe, et qui devenue maîtresse de l'Adriatique et des îles Ioniennes, avait fait alliance avec les Étrusques pour subjuguer les Vendes et toute l'Italie septentrionale.

Le principal port des Vendes sur l'Adriatique était alors Ardée ou Ardia, dont on a fait plus tard Adria, nom qui malgré sa physionomie latine est cependant

tout à fait slave. Ard en slavon, horod en russe, hrad en bohême, signifient citadelle. Quant au nom national sous lequel Adria était et est encore désignée chez les Vendes, ce nom est *Adra* ou ïadar, de l'illyrien ïadro, la voile et ïadriti naviguer, peut-être aussi des mots ïadr et ïedrina, qui sont relatifs au culte païen du lingam, et qui désignent à la fois les organes et la puissance génératrice. Ardée ou ïadar était donc à l'arrivée des Gaulois le principal sanctuaire de la nationalité vende. Cette ville avait alors étendu ses comptoirs et ses colonies sur une vaste étendue de côtes, comme le prouvent un grand nombre de districts et de lieux serbes qui ont gardé jusqu'à ce jour le nom de ïadar. Mais les marins étrusques, jaloux de la prospérité des Vendes, les avaient déjà attaqués avec toutes leurs forces. Vainqueurs dans la lutte, les Étrusques avaient rasé toutes les forteresses des Vendes, et avaient semé du sel sur l'emplacement de leurs remparts.

Il paraîtrait même que pour mieux s'assurer la possession du pays, les Étrusques transplantèrent les tribus les plus rebelles de la Venétie, du littoral adriatique sur le côté opposé de la péninsule. Le savant illyrien Appendini croit retrouver des noms de tribus illyriennes dans ceux de plusieurs petits peuples voisins du Latium ; ainsi il retrouve les Vilki dans les Volsci ou les Volsques, et Iadar ou Ardia dans la cité latine d'Ardée. Allant beaucoup plus loin, le professeur actuel d'archéologie slave à Vienne, Jean Kol-

lar, va jusqu'à regarder comme slave toute l'Italie primitive; nous renvoyons, sans discuter, à son énorme compilation ceux qui voudront en apprécier la valeur.

Arrivés immédiatement après les dévastations étrusques, il fut facile aux Gaulois de se faire accueillir par les Vendes comme des libérateurs. Bellovèse put donc fonder en Illyrie un empire durable; les Vendes adoptèrent sa race, qui leur donna une longue série de rois. Le ravage de l'Étrurie et l'incendie de Rome par Brennus furent, suivant toute probabilité, la conséquence de cet établissement de princes gaulois parmi les Vendes. Ces princes paraissent avoir étendu successivement leur domination d'un bout à l'autre du monde slave primitif. On les voit sous les noms les plus divers, mais toujours avec leur physionomie celtique, occuper la Bohême, qu'ils désignent par l'appellation gauloise de *terre des Boïens*; descendre la Vistule et couvrir les polés de combattants héroïques; enfin franchir les cimes transylvaniennes, remonter le Borystène et le Don, longer la mer Noire et poursuivre l'élément nomade partout où les Moscovites le poursuivent aujourd'hui.

Toutefois la partie du monde slave où l'épée gauloise brilla avec le plus d'éclat fut l'Illyrie. Là, les descendants de Bellovèse ne tardèrent pas à devenir si puissants qu'ils se crurent un moment assez forts pour disputer la Méditerranée aux Grecs, principalement à ceux de la Sicile.

Diodore raconte longuement l'expulsion des Sicules de tous les ports de l'Adriatique, malgré les efforts de Denis l'Ancien et des flottes syracusaines, qui longtemps maîtresses absolues de cette mer, durent enfin se retirer devant les nuées sans cesse renaissantes de corsaires illyriens. Denis l'Ancien ne s'était maintenu dans sa tyrannie qu'à force de victoires : Denis le Jeune vaincu par les corsaires, vit bientôt Syracuse s'insurger contre lui. Enfin ce puissant despote qui s'était vu à la tête de quatre cents trirèmes, dut s'en aller à Corinthe expier comme maître d'école l'impopularité que lui avaient attirée les triomphes des chefs slavo-gaulois d'Illyrie. Le plus puissant de ces chefs, le roi Bardyles, dont Diodore semble se complaire à raconter les exploits, franchit les monts acrocerauniens, soumit l'Épire, et rendit tous les petits rois grecs de la Macédoine ses tributaires.

Les rois, aïeux d'Alexandre-le-Grand, étaient obligés d'envoyer leurs fils comme ôtages au monarque de l'Illyrie. Enfin, Bardyles étant devenu vieux, Philippe vainqueur des Athéniens, crut pouvoir secouer le joug des barbares d'Illyrie ; il attaqua d'abord ceux qui se trouvaient le plus près de ses domaines, les Pœones qui portaient aussi le nom de Pelages. Après les avoir subjugués, il ne craignit plus, vers l'an 359 avant J.-C., de marcher contre Bardyles lui-même, auquel il livra une grande bataille, pompeusement décrite au seizième livre de Diodore. Malgré l'héroïs-

me des troupes slavo-gauloises, la victoire resta aux Grecs, et Bardyles dut évacuer toutes les villes *de nom macédonien*, c'est-à-dire sans doute de nom grec dont il s'était emparé. Les représailles des vaincus ne firent que donner à Philippe l'occasion de nouveaux triomphes.

Après la mort de Bardyles, deux de ses parents, Clitus et Glaucias se partagèrent l'Illyrie. Tous deux, l'un comme roi des Triballes, l'autre comme roi des Taulantes continuèrent la lutte contre Philippe. Les femmes même prenaient part à cette guerre acharnée ; et l'on cite une princesse du nom de Cœrie qui, dans une bataille rangée, lutta contre une sœur d'Alexandre-le-Grand, nommée Synane, et fut tuée par sa rivale. Les Illyriens durent céder au génie d'Alexandre. Et comme plus tard Jules César, une fois maître des Gaules, se sentit le maître du monde ; de même Alexandre après avoir soumis les belliqueuses nations de l'Illyrie, et les avoir attachées à sa fortune, ne balança plus à partir pour l'Asie, où il proclama bientôt dans les palais de Babylone — la dernière des monarchies universelles d'avant Jésus-Christ.

La mort prématurée d'Alexandre, et l'anarchie qui en fut la suite, permirent aux Illyriens de ressaisir leur première liberté. Toujours conduits par leurs chefs gaulois, et renforcés de troupes gauloises, ils allèrent vers l'an 279, au nombre de 150,000 fantassins et de 20,000 cavaliers, exercer en Grèce des dévastations qui ne s'arrêtèrent que sous les murs de

Delphes. Glaucias, redevenu un puissant monarque, élève à sa cour le jeune Pyrrhus, dont il fait son fils adoptif, et qu'il va ensuite avec une armée illyrienne, replacer en Épire sur le trône de ses pères. Le roi des Triballes, Clitus reparaît également sur la Drina, et lègue son trône à son fils Pleurat, qui vers l'an 140 avant J.-C. a pour successeur Agron, le plus grand des princes gaulois d'Illyrie.

Agron parvient à soumettre dans le sud les Taulantes, Epidamme et même une partie de l'Epire : Dans le nord les républiques d'Istrie, de Carniole et une partie de la Carinthie reconnaissent sa souveraineté. Sous le sceptre d'Agron l'Illyrie se centralise comme elle ne l'avait encore jamais été. Agron régnait sur une énorme étendue de côtes et d'iles ; ses flottes voyaient fuir devant elles les flottes même de la Grèce. Appien (de Bellis Illyricis) nous apprend que les Illyriens d'alors étaient de tous les peuples de la Méditerranée ceux qui savaient construire les meilleurs vaisseaux de guerre, que ces vaisseaux pour leur légèreté et la vitesse de leur course l'emportaient sur tous les autres, et volaient sur la mer pareils à des oiseaux de proie. Les Romains donnaient à ces navires le nom de *birèmes liburniennes*. Appien ajoute même que c'est à l'intervention de ces birèmes d'Illyrie dans la bataille d'Actium, qu'Auguste dût la victoire qui lui donna l'empire du monde. La légèreté encore proverbiale des barques dalmates de nos jours, semble attester chez les marins slaves de ces côtes, une trans-

mission de la méthode des constructeurs maritimes de la Liburnie, méthode que le Grec ancien enviait à ses rivaux de l'Adriatique.

La mort inopinée d'Agron, et la minorité de son fils Pinée, livrèrent l'empire d'Illyrie à une femme, la reine Teuta. Rome profita de cette espèce d'interrègne pour attaquer les Illyriens, sous prétexte qu'ils rendaient par leurs pirateries les mers d'Italie impraticables. Le sénat romain commença par intervenir en faveur de l'île d'Issa, et somma les Illyriens de renoncer au blocus qu'ils lui faisaient subir. L'attaque et la prise de Corcyre (Corfou) par la reine Teuta, fut la réponse des chefs slavo-gaulois aux menaces de la république romaine. Mais l'habileté diplomatique des latins ne tarda pas à jeter l'anarchie entre les tribus illyriennes. Teuta vaincue demanda la paix et l'obtint, mais elle ne conserva qu'un quart de l'Illyrie : les trois autres portions furent données à autant de souverains différents et rivaux. Le principal de ces petits rois, Démétrius avait son siége dans l'île de Pharie (aujourd'hui Liesina). Ce prince ayant voulu centraliser de nouveau l'Illyrie, les Romains dispersèrent sa flotte, et détruisirent de fond en comble la florissante ville de Pharie, qui semblait avoir remplacé Adria, à la tête des cités Venèdes. Pharie s'écroulait dans l'Adriatique, presque en même temps que Sagonte s'engouffrait dans les flammes en Espagne.

Les victoires d'Annibal poussèrent une partie des Venèdes et des Gaulois d'Illyrie à se lever encore

contre Rome; mais plusieurs princes du pays, surtout un petit roi montagnard, que Tite Live nomme Scerdilet, restèrent fidèles aux Romains, qui à l'aide de ces alliés et de la guerre civile, achevèrent de désorganiser l'Illyrie. Le dernier roi indépendant de ces contrées fut Gentius, fils de Pleurat II, et petit-fils de Pinée. Gentius, que les auteurs romains peignent comme un chef de corsaires, paraît avoir défendu héroïquement sur terre et sur mer l'indépendance de sa patrie. De l'an 180 à l'an 168 avant J.-C., on le voit lutter à la tête de ses flottes contre plusieurs consuls successifs, de concert avec son allié Carmel, chef des Istriens, qui étaient, à en croire les annales romaines, un autre peuple de pirates.

Avide de venger contre Rome les défaites de son père Philippe, le roi de Macédoine, Persée, n'eut pas de peine à attirer dans son alliance les Illyriens insurgés. Mais l'habileté romaine venait de persuader une partie des sujets de Gentius de s'ériger en république, avec la ville de Dalminium pour capitale, d'où ils prirent le nom de Dalmitani, plus tard Dalmates. Avec le concours de ces Illyriens à demi latinisés, le préteur Anicius bloqua et prit successivement tous les ports de l'Illyrie indépendante. Enfin, séparé de la mer, et réduit au petit territoire du Zenta, Gentius fut assiégé dans sa capitale de Scodra, (actuellement Skadar ou Scutari), qui semble avoir été dès cette époque le point stratégique le plus dominateur de l'Illyrie. Après une sortie malheureuse, repoussé dans la ville,

et n'espérant plus de secours, le dernier des princes gaulois d'Illyrie, avec sa femme Etleva, son frère Caravantius et ses deux fils Pleurat et Scerdilet, était obligé de se rendre au préteur Anicius, presque en même temps que Persée était vaincu et pris par le consul Paul Émile. Le préteur et le consul rentrèrent dans Rome, traînant à leur char de triomphe les deux derniers souverains d'Illyrie et de Macédoine.

J'ai insisté sur ces faits primitifs, parce que, enfouis dans les auteurs anciens, ils n'ont été à ma connaissance relevés par aucun moderne. J'ai pensé qu'en tirant de l'oubli de tels évènements, j'avais chance d'intéresser à la fois les Français et les Slaves, qui ne verraient pas sans plaisir l'histoire de la première alliance contractée entre leurs aïeux réciproques, entre des émigrants de la Gaule et le plus ancien des peuples slaves. Les évènements dont je viens de donner le sommaire indiquent assez la bonne harmonie et la solidarité qui existaient dès-lors entre les deux races. J'ajouterai que la dynastie gauloise de Bardyles présente plus d'un nom où s'aperçoivent des racines slaves. Scerdilet n'aurait-il pas signifié le terrible, de *serdili, serditi se,* être irrité? Le nom de Caravantius pourrait bien n'avoir été qu'un titre, le juge ou le prince vende, du verbe karati (châtier). Qui sait si dans la langue figurée des Slaves d'alors, le nom de Carmel, donné au roi des corsaires istriens, n'aurait pas désigné simplement un amiral, de l'illyrien kormilo, gouvernail? La reine Cæria n'aurait-elle pas

tiré son nom du district montagneux de Cer ou Tser en Bosnie? Les Taulautes n'étaient-ils pas des Antes ou Vendes mêlés à d'autres tribus? Enfin qui sait si le nom même de Gentius ne signifiait pas le chef du Zenta ou Zeta, district dont Skadar est la capitale, et qui forma de tout temps l'apanage principal des souverains de l'Illyrie?

Je laisse toutes ces conjectures, pour tirer une conclusion générale. Ma conviction est qu'au milieu de la quantité de races ou plutôt de débris de races qui remplissent le berceau de l'Europe, il y en a deux principales, qu'on voit dominer par leur nombre sur toutes les races secondaires. Ces deux races sont à l'occident celle des Gaulois, et à l'orient celle des Slaves, confondus à tort sous le nom de leurs dominateurs thraces, scythes et sarmates, par toute l'antiquité qui commettait sous ce rapport la même erreur que pourraient commettre les modernes, s'ils ne voyaient que des Turcs en Turquie. Toute l'histoire primitive de l'Europe semble n'être que le tableau du développement de ces deux races autochtones, et de leurs luttes diverses contre les étérochtones, émigrants d'Asie.

Il semble donc que la race vende avant Jésus-Christ formait avec la race celtique une espèce de ligue barbare des peuples laboureurs de l'Europe continentale contre les peuples marins et civilisés de la Méditerranée. Ces deux races réunies étaient destinées à défendre le plus longtemps possible l'état de nature contre le système factice et l'idolâtrie savante des Grecs, des

Romains et des Goths ou Teutons. Aussi ces trois nations n'ont-elles jamais cessé d'affecter un grand dédain pour leurs tributaires slaves. Les Gaulois au contraire, dans leurs rapports historiquement connus avec les Slaves, ne manifestent rien de pareil. Loin de s'isoler, les deux races tendent tellement à s'unir, qu'elles semblent très souvent se confondre. Ainsi dans l'Italie septentrionale et en Illyrie, Slaves et Celtes paraissaient ne faire qu'un seul peuple. De même que Tacite mentionne parmi les Vendes ou les Slaves primitifs de la Pologne méridionale une nation gauloise, établie sous le nom de Peucini et de Bastarnes entre le Dniestre et les Karpathes; de même aussi César nous montre des Vendes établis en Belgique et en Gaule. Ainsi Slaves et Gaulois dans ces temps reculés s'offraient déjà, comme ils le font de nos jours, une hospitalité fraternelle.

Comment supposer que des communications si intimes, durant tant de siècles, entre les deux grandes races de l'Europe primitive, n'aient laissé aucune trace dans l'âme de leurs descendants? Ne semble-t-il pas au contraire que ces traces mystérieuses agissent encore? L'attraction indéfinissable qui pousse les Slaves vers la France existait déjà 400 ans avant Jésus-Christ. Le moyen-âge et les temps modernes n'ont fait que fortifier ces instincts; ils sont désormais entrés dans le sang même des deux races. Le monde se développe sans doute, mais il ne change pas. Sous d'autres noms,

les Celtes et les Vendes subsistent encore, et de leurs bons ou mauvais rapports dépend l'avenir heureux ou funeste de l'Europe et de sa civilisation.

III

SECONDE PÉRIODE D'UNITÉ DE LA RACE SLAVE
sous le nom général de Serbes.

Nous venons de voir les primitifs Venèdes du Danube et de l'Illyrie donner leur nom à la race slave tout entière, et en représenter l'unité avant les temps historiques. En même temps les Vendes nous apparaissent mêlés partout à des colonies celtiques. Ces rapports entre les deux races avaient fini par amener la fondation en Illyrie d'un empire gaulois, assez puissant pour refouler les Scythes nomades au-delà du Danube, assez civilisé pour obtenir le respect des Grecs, et pour exciter même l'enthousiasme de Diodore. Cependant les Vendes de la Venétie subjugués par les Étrusques, puis par les Romains, avaient fini par se latiniser, au point que l'idiome slave paraît avoir disparu dès avant l'ère chrétienne, de la côte occidentale de l'Adriatique pour se réfugier peut-être dans les plus hautes montagnes du Frioul, où l'on parle slave jusqu'à ce jour. Mais la côte orientale,

Comparons ce texte si vague à celui de l'évêque de Ravenne, du Goth Jornandès. Cet auteur divise aussi la race slave en deux branches, l'une qui porte spécialement le nom de *Slave*, et l'autre qui s'appelle *Ante*. Seulement au lieu de reconnaître comme Procope que le nom général de la race est Spores, Jornandès continue de la désigner par le nom de *Vinidi* ou Vendes[1].

Ainsi nous voyons qu'en Italie l'ancien nom de Vende continue de désigner l'ensemble de la race slave; tandis qu'à Byzance le nom des Vendes oublié est remplacé par celui de Spores. Mais qu'est-ce que ce nom mystérieux de Spores, par lequel, au dire de Procope, les Slaves du Danube se désignaient eux-mêmes? Nulle part et à aucune époque du monde, l'histoire ne nous montre la moindre trace d'un peuple qui se soit nommé Spore. Si une nation slave, ou même de simples tribus de cette race avaient porté ce nom en Illyrie, on en trouverait le souvenir dans quelque nom de ville, de fleuve ou de montagne. Or c'est ce qu'on ne rencontre nulle part. Ne devons-nous pas en conclure que Procope, ne sachant pas le slavon, dénatura un nom qui

[1] Ab ortu Vistulæ fluminis per immensa spatia Winidarum natio populosa consedit. Quorum nomina licet nunc per varias familias et loca mutentur, principaliter tamen Sclavini et Antes nominantur. Sclavini a civitate Novietunense et lacu, qui appellatur Musianus, usque ad danastrum, et in Boream Vistula tenus, commorantur. Hi paludes silvasque pro civitatibus habent. Antes vero qui sunt eorum fortissimi, qua Ponticum mare curvatur a Danastro, extenduntur usque ad Danaprum, quæ flumina multis mansionibus ab invicem absunt.

(Jornandes, *de Gothorum orig. et rebus gestis.*)

lui était prononcé par des bouches slaves, et qu'en l'écrivant il chercha à l'adapter à l'organe grec? Or si l'on cherche quel nom de peuple slave se rapproche le plus du nom de *Spore*, on n'en trouve pas d'autre que celui de Serpes ou Sorbes. — Sorbe et Spore! dira-t-on, ne se ressemblent guère : je l'avoue. Mais il faut bien trouver un sens aux paroles d'un homme aussi grave que l'historien Procope. Il est à croire qu'appréciant avec sa finesse hellénique la nature des Slaves, Procope crut voir un rapport entre leur nom et leur caractère; en voyant leur zèle à coloniser la terre, et l'instinct qui les faisait ressembler à des caravanes ambulantes de laboureurs à travers la Scythie, Procope crut pouvoir les désigner par le nom grec de *Spores*, les *dispersés*, — nom qui n'était d'ailleurs qu'un renversement du mot Sorpes, — désagréable pour les oreilles grecques auxquelles il n'offrait aucun sens. S'il avait été plus versé dans la connaissance des langues, Procope aurait su qu'en persan *charab* veut dire absorber, qu'en hébreu *zarab* signifie couler. Il n'aurait pas manqué sans doute de faire remarquer le rapport du mot hébreu *zarab* avec le mot *sorabe* ou serbe; et l'analogie de ces deux mots avec le genre de vie bien connu des laborieuses peuplades slaves qui se répandent, qui coulent pour ainsi dire comme des fleuves fécondants, à travers la Stepe. Pour nous modernes, la science nous interdit d'admettre aucune relation entre l'hébreu et le slavon, et nous ne pouvons chercher que chez les Slaves ou leurs voisins l'étymo-

logie du mot sbore. Discutant le texte de Procope, Dobrovski osa le premier soutenir que le nom de Spores était une corruption du mot *serbes*. Cette opinion a été adoptée de nos jours par Chafarjik et les Slavistes du Nord. Nous pensons nous que *spore* est identique au mot sbore, qui signifie encore aujourd'hui chez les Serbes un conseil, une assemblée nationale, du verbe sboriti, délibérer, parler : d'où il suit que les sbores signifient *les parlants*, et que cette expression primitive est le synonime complet du mot *slave*.

Ainsi voilà deux noms, celui de Vende et celui de Serbe, qui désignent également au sixième siècle les peuples slaves, tant du sud que du nord. Si nous examinions la question par rapport au temps actuel, nous trouverions qu'après 1300 ans les dénominations sont encore les mêmes pour les Slaves d'Illyrie. Jornandès de Ravenne, organe de l'Occident, les appelait Vendes, Procope de Byzance, organe de l'Orient, les appelait Serbes. Encore aujourd'hui les Illyriens occidentaux établis entre Venise et Vienne s'appellent Vendes; et les Illyriens orientaux placés entre Pest et Constantinople s'appellent Serbes.

Je ne chercherai point ici laquelle de ces deux dénominations a précédé l'autre; je me bornerai à constater que le nom de Serbe est employé tout comme le nom de Vende pour désigner la race slave entière. Avant Procope, Ptolémée avait déjà mentionné les Serbes, Σέρϐοι ou Σίρϐοι, peuple établi, dit-il, entre le Rha (Volga) et les montagnes céranniques, auprès des

Vales et des Orynées. A l'exemple de Ptolémée, Pline signale également les Serbes ou Servi, comme habitant entre le Don et le Volga, dans le voisinage des Vales et des Méotiques. Ces Serbes de la Russie apparaissent tout à coup au neuvième siècle comme un grand peuple. Enfin, vers l'an 950 l'empereur Constantin Porphyrogenète mentionne de nouveau parmi les peuples de la Scythie la grande nation des Serbes qu'il divise en deux branches : les Serbes *blancs* ou libres et les Serbes *noirs* ou subjugués.

Si de la Russie anté-historique nous passions en Pologne, nous y trouverions de même les Slaves désignés pendant longtemps sous le nom de Serbes. Le livre des étymologies, *mater verborum*, rédigé vers la fin du neuvième siècle, sous la dictée de Salomon, évêque de Kostnits, dit formellement que les autochtones de la Sarmatie furent des Serbes. Vers la fin du onzième siècle, le géographe anonyme de Bavière qui paraît avoir eu des relations personnelles très intimes avec les Slaves, va jusqu'à écrire ces remarquables paroles : *Zeriuani, quod tantum est regnum, ut ex eo cunctæ gentes Sclavorum exortæ sint, et originem, sicut affirmant, ducant.* Dans les vastes contrées qui formaient les annexes primitives de la Pologne, on trouve également les Slaves désignés sous le nom de Serbes. Ceux de la Saxe et de la Prusse conservèrent ce nom pendant une grande partie du moyen-âge. Les Sorabes ou Sorbes de la Lusace attestent encore aujourd'hui par leurs chants populaires toute l'éten-

due et la puissance du peuple dont ils sont en Allemagne le dernier débris.

Les Slaves de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole et du golfe de Venise, c'est-à-dire ceux-là même qui aujourd'hui encore se nomment du nom spécial de Vendes, sont également appelés Serbes sous les successeurs de Charlemagne par les chevaliers allemands, qui les attaquent en même temps que les Serbes de la Saxe, et commencent à les germaniser. Enfin le poète anonyme bohême de l'an 1310, dans sa chronique rimée dite de Dalimil, désigne les Tchekhs eux-mêmes comme des Serbes, émigrés de la *Grande-Serbie* ou de la *Chrobatie blanche*. Les auteurs tchekhs des quinzième et seizième siècles traduisent partout le mot Vende par Serbe. Ainsi, de même que nous avons vu les Vendes d'avant Jésus-Christ occuper simultanément le littoral de la Baltique, de l'Adriatique et de la Mer Noire, de même aussi les géographes des premiers siècles chrétiens nous montrent des Serbes établis sur les terres de la Pologne et de l'ancienne Prusse, en même temps que dans les stepes de la Russie méridionale et sur l'Adriatique, où les Slavo-Serbes ont conservé jusqu'à nos jours leur nom primitif.

Que conclure de tous les faits que je viens d'indiquer? N'est-il pas clair que le nom de Serbe désigne aussi bien que le nom de Vende, la race slave tout entière? Cette race avant de s'être appelée slave, aurait donc été connue sous deux noms. Je n'examinerai point si ces deux noms ont été admis successive-

ment ou tout à la fois ; quoiqu'il paraisse plus naturel qu'ils se soient succédés l'un à l'autre, rien cependant, il semble, n'empêcherait d'admettre que ces deux dénominations n'eussent été employées simultanément, l'une par les indigènes, l'autre par les étrangers. C'est ainsi que dans sa langue le Finnois s'appelle Suomi, le Celte Gael et l'Allemand Teuton. Les Maghyars sont nommés Ogres, Uhri, par les Slaves, et le mot Venelassed désigne en finnois les Russes. La même race peut souvent porter à la fois plusieurs noms, sans qu'on doive pour cela révoquer en doute son unité.

Quant au sens exact du mot Serbe, les savants n'ont encore pu rien décider : cependant les Illyriens s'accordent à le faire dériver du mot slavon serp, sierp, qui veut dire tantôt la faulx des moissonneurs, tantôt la serpe des bûcherons montagnards. Il ne serait pas impossible que ce nom eût désigné d'abord ceux des Vendes ou Slaves d'Illyrie qui, lors de la conquête romaine, s'éloignèrent de la côte et s'enfoncèrent dans les forêts de l'intérieur, où ces primitifs *Ouskoques*, s'appelèrent peut-être, par opposition aux Slaves désarmés de la côte, les hommes de la hache, les Serbes. Le peuple d'Illyrie indique dans ses légendes une autre origine au mot Serbe : il prétend qu'Alexandre-le-Grand après de longs combats contre l'Illyrie, et après avoir reçu de la main des Slaves deux blessures, parvint à les subjuguer. Il prit alors l'élite d'entre eux au nombre de cinq mille, et les mena avec lui à la conquête de l'Asie. La tradition ajoute que

c'étaient eux qui montaient les chars armés de faulx de l'armée d'Alexandre; et que ces faucheurs du champ de bataille firent de tels prodiges, qu'on ne les désigna plus que par le nom de leur arme favorite, les faulx, serpi. Quoi qu'il en soit de ces légendes populaires, il paraît très probable que le nom de Serbe désigna primitivement des Slaves armés. Ce mot aurait donc eu chez les Slaves la même signification que celui de Germain ou Wehr-mann, homme de guerre chez les Allemands; tandis qu'au contraire le mot Vende ou Vinde (enfant de la lumière, Vid) aurait correspondu à celui de Teuton (enfant du dieu Teut) c'est-à-dire eût été la dénomination religieuse des temps de paix.

Une autre tradition illyrienne, déposée dans un des plus anciens chants de danse nationale, ajoute qu'Alexandre en mourant affranchit ses belliqueux faucheurs. Les Serbes, affranchis d'Alexandre, devinrent Pans ou seigneurs de leur pays, qui prit bientôt le nom de Pannonie, la terre des Pans ou seigneurs serbes, ou tout simplement la terre du seigneur, du dieu Vid, divinité solaire chez tous les Slaves. Ce mot de Pannonie semble au reste la simple reproduction d'un mot antérieurement connu, celui de Paeonie, pays des *Paeones*, sans doute les premiers pans ou seigneurs illyriens du nord de la Macédoine, auxquels les aïeux d'Alexandre avaient longtemps payé tribut avant de le leur faire payer à leur tour.

Enfin la Mœsie, que les géographes anciens confondent souvent avec la Pannonie, fut aussi un pays

vende ou serbe. Mœsie en slave veut dire pays des hommes. Sans doute les Serbes se nommaient entre eux mize, meze (en slavon du nord moujes) les braves, les hommes de cœur; et les Grecs, comme les Romains retinrent ce mot sans en comprendre le sens. Chafarjik cite, d'après les historiens byzantins, un général Moujidar au service grec, puis un roi μουσικος ou moujik, qui dans sa ville de misak sur le Danube, secoua au sixième siècle le joug des Césars. Mais par un singulier jeu de la fortune, ce nom qui avait d'abord désigné des seigneurs et des rois, ce nom respecté de moujik, n'est plus employé aujourd'hui que pour désigner l'esclave russe; du moins témoigne-t-il par son sens primitif que ceux qui le portent n'ont pas toujours été des esclaves.

Un curieux travail serait celui qui rechercherait l'histoire de la Mœsie et des Moujes ou des braves, des hommes libres du monde slave primitif, depuis l'époque des Serbes du règne d'Alexandre jusqu'au moment où ces mêmes Serbes devinrent les serfs (servi) des Romains.

On a prétendu que le verbe *servire* et le mot de *servus* est venu en latin du mot σερβος, par lequel les anciens Grecs, plus exacts que les Byzantins du temps de Procope, désignaient la race slavo-serbe. Nous verrons bientôt que si cette dérivation n'est pas vraie, elle reste malheureusement vraisemblable.

IV

Oppression universelle des Slaves primitifs sous les Romains, les Germains et les Scythes méridionaux. Leurs migrations du Sud vers le Nord; La légende des trois frères, fondateurs des trois nations slaves du nord.

Il est remarquable que le nom de Slave n'apparaît dans l'histoire que très tard, et pour ainsi dire comme un fruit du christianisme. Procope et Jornandès au sixième siècle, sont les premiers à se servir de ce nom qu'ils écrivent *Sclavi* ou *Sclavini*. Cette forme continue d'être usitée et vulgaire durant les septième et huitième siècles. La forme *sclavani* et *sclavones* ne commence a paraitre qu'au neuvième siècle. Toutefois dans la langue même de ces peuples, la racine de leur nom n'est pas, comme il semblerait, *Slava*, mais *Slovo*; ils ne s'appelaient pas Slaves, mais *Slovènes*, les hommes du verbe ou de la parole, c'est-à-dire les êtres parlants, par opposition aux étrangers qu'ils désignaient tous sous le nom collectif de *Niemtsi*, les muets, ce qui les identifie doublement avec les *Sbores* de Procope.

Ainsi ces tribus se reconnaissaient entr'elles au lan-

gage. De diversités nationales il n'y avait encore parmi elles aucun vestige. A part leurs noms locaux et provinciaux, qu'elles empruntaient, comme nous l'indique Nestor, aux rivières et aux montagnes, elles ne portaient qu'un seul et même nom général. Ce nom, dépouillé absolument de tout caractère politique, désignait l'ensemble de leur race et de leurs petites républiques, toutes plus ou moins confédérées ensemble, mais sans aucune espèce de centralisation ni d'unité gouvernementale. Nous avons commencé par établir que ce nom original et général des Slaves fut celui de Venèdes ou de Vendes, puis celui de Serbes, nom que nous verrons prochainement se changer en celui de *Karpi* ou *Chrabati* (fils des Karpathes), d'où est sorti le nom moderne et provincial des Croates. Nous avons affirmé que les éléments et la source première de toutes ces dénominations successives se trouvent en Illyrie, dont la nationalité actuelle nous apparait se dégageant avant toutes les autres nationalités slaves des ténèbres anté-historiques. Malheureusement les Illyriens n'entrent dans la lumière de l'histoire, que silencieux et chargés de chaines, à tel point que leur nom national, le nom de Serbes, en grec σερβος, devient en latin synonime d'esclave, *servus*.

Avec le privilége de l'antériorité, les Slaves d'Illyrie paraissent donc avoir eu aussi celui de la souffrance et de l'esclavage. L'histoire de ces ancêtres des Serbes du Danube, sous la domination romaine, peut se résumer dans le nom d'une de leurs plus anciennes

villes, *Servitium*, aujourd'hui *Serbitsa*, en Macédoine, lieu qui paraît avoir compté parmi les marchés d'esclaves les plus fréquentés de l'époque romaine. La prédilection des propiétaires d'Italie pour les esclaves illyriens se continua jusque dans le moyen-âge, où les *schiavoni* se vendaient très cher dans les fiefs de la Lombardie, à cause de la rare aptitude de ces hommes aux travaux champêtres.

La même oppression que les seigneurs civilisés de l'empire romain faisaient subir aux Serbes occidentaux, les seigneurs barbares de la Thrace et de la Scythie l'imposaient aux Serbes de la Mœsie, du Borystène et de la Dacie. L'asservissement des Proto-Serbes du bas Danube et de la mer Noire, remonte à une époque tellement reculée, qu'elle échappe même aux recherches des étymologistes. Les Thraces ou Albanais de l'antiquité apparaissent comme maîtres du bas Danube, dès l'époque du siège de Troie. Alors s'ouvre la première phase de la lutte de l'élément latino-grec contre l'élément ase et persique, dont le royaume de Troie, avec ses annexes, formait le boulevard le plus avancé du côté de l'Occident. C'est cette époque de destruction et de dispersion d'un grand nombre d'états asiatiques, que beaucoup d'archéologues supposent être l'époque du passage des Proto-Slaves d'Asie en Europe. D'après ces savants, les Slaves seraient entrés en Illyrie par le Bosphore de Thrace, sous le nom de Lydes ou Lydiens, mot qu'on voudrait faire dériver du slavou *liudi*, le peuple. Ces

Lydes, (Slaves d'Asie), après la ruine de Troie, dont ils étaient es alliés, franchissant le Bosphore, se seraient d'abord établis sur les côtes où est aujourd'hui Constantinople. C'est là que les auteurs grecs nous montrent les Lydes opérant leur jonction avec les Mésiens. A les en croire, la Lydie et la Carie asiatique formaient avec la Mœsie européenne un seul et même pays. Hérodote mentionne trois frères, Lydus, Mysus et Carus, qui furent suivant lui les premiers rois de ces trois contrées. M. Mickiewicz, avec ses yeux de poète, a vu dans ces trois noms autant d'expressions slaves. Rapprochant le slavon *kara*, châtiment, et le polonais *czarni*, noir, il prétend que les Cariens n'étaient pas autre chose que des Slaves noirs ou asservis; et il traduit les noms de Lydus, Mysus et Carus par *lud mezo'v karych* ou *czarnich*, (*le peuple des hommes noirs*). C'est à peu près comme si, pour caractériser les Slaves de nos jours, on les appelait, en se servant d'une figure malheureusement trop justifiée: *la race des nègres blancs*.

Ainsi le nom de *Lydes*, en supposant qu'il dérive de *Liudi*, a fini par devenir comme celui de Serbe, un symbole de servage. Les codes germaniques du temps de Charlemagne désignaient par *genus lydorum* les prisonniers de guerre et les vaincus attachés à la glèbe. Les *Leudes*, en allemand *leute*, étaient pour les chevaliers chrétiens de la Germanie, les indigènes du fief, enlevé et conquis sur les païens Slaves. L'état où l'on voit languir aujourd'hui les derniers Slaves de la Po-

méranie, du Mecklenbourg, du Brandebourg et de la Saxe, n'est que la conséquence de quinze siècles de persécution des Teutons contre les Slaves du nord.

Il serait impossible de préciser des causes et d'assigner une origine à cette antipathie invétérée et comme préexistante du Teuton contre le Slave : antipathie qui est devenue la source historique et en quelque sorte la vie même du germanisme. En effet nous la voyons déjà établie, faciliter partout aux Romains leurs conquêtes. Puis à l'époque des conquêtes romaines succède enfin l'époque dite barbare, l'époque des invasions de tous les peuples opprimés dans l'empire des oppresseurs. Durant cette période qu'on pourrait à juste titre désigner dans l'histoire du monde, sous le nom de période slavo-germaine, l'antagonisme du Teuton contre le slave prend des proportions plus grandioses que jamais, et amène des révolutions de tout genre. Je vais tâcher de présenter ici le résultat de ces révolutions, demeurées malheureusement inconnues aux historiens d'occident, malgré l'influence qu'elles ont exercée sur tout le moyen-âge, et sur les relations réciproques des races européennes.

On vient de voir que les Slaves du midi se trouvaient partout asservis aux Romains : nous allons maintenant chercher si dans le nord la race germanique se montrait moins acharnée contre les Slaves, que ne l'était dans le midi la race greco-latine.

Les plus anciens Germains paraissent avoir été les Goths de la Scandinavie et les Suéones ou Suèves,

aujourd'hui Suédois. Les Goths passèrent de bonne heure de la Scandinavie sur les côtes venèdes de la Baltique, où ils s'établirent en conquérants parmi les Slaves, mais sans pouvoir jamais refouler tout-à-fait les indigènes, ni fonder sur ces rivages une nationalité durable. 320 ans avant Jésus-Christ, Pythéas les trouvait déjà sous le nom de Guttones, faisant près des embouchures de la Vistule, le commerce de l'ambre; et Tacite, dans sa *Germania*, mentionne encore aux mêmes lieux un peuple du même nom. La domination de ces Goths s'étendait jusqu'au fond de la Pologne, où les indigènes devaient cultiver la terre pour leurs maîtres étrangers. Aussi quand une nouvelle race d'hommes descendus du Caucase, sous le nom terrible de Sarmates, entra en lutte avec les Goths pour la possession de la Stepe, les indigènes vendes regardèrent sans y prendre part cette lutte, dont le résultat ne devait être pour eux qu'un nouvel esclavage.

Les Sarmates ayant vaincu, forcèrent les peuplades gothiques à se retirer du nord et de l'orient vers la Germanie, c'est-à-dire vers les frontières de l'empire romain. Tous les pays situés entre le Caucase et la Baltique prirent alors le nom de Sarmatie. Ce nom devint bientôt pour les historiens de Rome la désignation générale de tous les territoires cultivés par des colonies slaves hors de l'Illyrie. Ce qui toutefois n'empêche pas Strabon, Pline et Ptolémée de distinguer dans la Sarmatie plusieurs races d'hommes d'origine tout-à-fait différente, et notamment le *grand peuple*

des Serbes, sujet des Sarmates. Marcien d'Héraclée élève jusqu'à cinquante-six le nombre des nations (εθνη) que renfermait la Sarmatie, et qui se groupaient autour de cinquante-trois villes importantes (πολεις επισημους).

Le premier résultat de l'occupation des pays slaves par la race caucasienne des Sarmates fut le refoulement des Kimris, ou Cimbres de la Crimée, vers l'occident. Ne pouvant trouver de place en Germanie, les émigrants cimbres, sans doute renforcés d'un grand nombre de volontaires germains, envahirent la Gaule et semèrent l'effroi et la destruction dans l'empire romain. Vingt-six ans après cette terrible guerre des Cimbres, les Romains virent encore paraître dans leur empire une nouvelle migration de barbares du nord, causée comme la précédente par la pression que faisaient sentir à la Germanie les Sarmates, maîtres du monde slave. Heureusement pour Rome, les émigrants germains conduits par Arioviste, eurent à lutter contre Jules César, qui se trouvait alors dans les Gaules. Leur défaite sous les murs de Besançon retarda d'un demi siècle le mouvement de migration des Germains; et l'empire romain sous Auguste put s'étendre dans la Germanie jusqu'au Danube, dont les rivages se couvrirent de castels romains.

Menacées à la fois par les Sarmates et par les Romains, les peuplades germaines forment alors deux grandes fédérations, sous deux chefs héroïques, Marbod et Hermann. Marbod, qui était allé étudier dans

Rome même la puissance romaine pour mieux apprendre à la vaincre, réussit à organiser dans le midi de la Germanie, sur le Danube, un état monarchique, à l'aide des Suèves et des Markomans. Hermann, dont le père et plusieurs parents avaient, comme Marbod, visité Rome, forma au contraire dans le nord une confédération républicaine, à l'aide des Cherusques et des Saxons. — Enveloppées par Hermann, les trois légions de Varus périrent jusqu'au dernier homme. Mais impatient de venger le nom romain, Germanicus accourt, et toute la Germanie depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe est subjuguée. L'héroïque épouse d'Hermann, Thusnelda, est elle-même conduite comme esclave à Rome. La cause première de tous les triomphes de Germanicus semble avoir été la discorde et la rivalité qui existait dès lors entre le nord et le sud de la Germanie, ou ce qu'on appellera plus tard la Prusse et l'Autriche. Marbod, l'allié des Romains, le roi despotique des Germains du midi, entra enfin en lutte avec Hermann, le chef républicain des Germains du nord. Dans cette lutte entre deux chefs et deux systèmes rivaux, Marbod succomba. Il dut fuir en Italie, son empire fut détruit, la liberté barbare triompha, et la Germanie fut à jamais perdue pour les Romains.

Ce fut alors le tour des Slaves de voir se tourner contre eux les armes des Latins, qui renonçaient à s'aventurer désormais au milieu des forêts germaines. Les Césars commencèrent par attaquer les Vendes du Danube. Trajan franchit ce fleuve l'année 106, et alla



chinoise, devait à perpétuité séparer les ho
mades de la Scythie d'avec l'empire romain
peine ce fossé était-il achevé que le cri de guerr
par la puissante nation des Goths, alla ret
Dniepre à l'Oder, et de la mer Noire jusqu'à
tique. Les Goths, en effet, occupaient alors
lisière de l'Europe, depuis la Scandinavie, en
la Vistule, le Dniestre et le Dniepre jusqu'au
Mais ces régions qu'ils avaient conquises s'ét
sur une ligne sans profondeur. C'est pourquoi
mates avaient réussi à rompre cette ligne dans
et les Goths du nord, vaincus, refluaient de
tés vers le midi, au moment même où Rome s'
d'étendre ses frontières au-delà du Danube.
terrible qui résulta de ces deux mouvements
opposé, est connu dans l'histoire sous le
guerre des Marcomans. Dans cette mêlée furi
figurent pour la première fois l'année 166,
gondes, les Bures, les Gepides, les Scires, les
les Turcilingues, et une foule d'autres peupl
thiques, les aigles romaines finissent par l'em
et à la suite de ces combats, cent mille pri

déjà très remarquable d'ordre public et d'idées administratives. Pressés à la fois entre les Romains et les Sarmates, les Goths de l'Oder, de la Vistule et de la Baltique commencèrent à émigrer vers les steppes du sud-est, et s'établirent enfin entre le Dniepre et le Dniestre dans le pays des Roxalans qu'ils parvinrent à subjuguer ou plutôt qu'ils remplacèrent comme dominateurs parmi les indigènes slaves, vers la fin du deuxième siècle de notre ère.

Ayant bientôt jeté de fortes racines sur le littoral de la mer Noire, les Goths commencèrent leur période d'invasions et de pillages dans l'empire romain. Caracalla les repoussa en 215 au-delà des frontières. Mais en 222 ils reparurent avec des forces plus imposantes et ne se retirèrent qu'après avoir extorqué d'Alexandre Sévère des présents considérables. Enhardis par ce succès, ils envahirent la Dacie sous l'empereur Philippe, passèrent le Danube en 244 et ravagèrent toute la Mésie. Quelques années après, une nouvelle campagne les conduisit jusqu'en Thrace, où ils saccagèrent Philippopolis et livrèrent en 251, près de la ville actuelle de Varna en Bulgarie, une grande bataille à l'empereur Decius, qui périt avec son fils dans la mêlée. Il fallut que son successeur concédât la Dacie aux Goths par un traité solennel, et les légions romaines colonisées au-delà du Danube, durent en quelque sorte se faire barbares, sans perdre toutefois la langue latine que leurs descendants moldo-valaques ont conservée jusqu'à ce jour.



plus. Gorgés de butin, les Goths regagnère steppes de la mer Noire. En même temps peuplades germaines parcouraient l'Italie au de 300,000 combattants; et d'autres essa Quades et de Marcomans inondaient la Pann l'Illyrie romaine.

Voilà comment la race allemande solenni entrée dans l'histoire. Or jusqu'ici on n'a v part la race slave jouer un rôle actif. Enfin l'id poser cette race opprimée, mais vigoureuse, a quérants germains, pour assurer la durée de l paraît s'être présentée vaguement dès le troisi cle à l'esprit des Césars. Ils commencèrent p poser leur garde prétorienne, uniquement de illyriens. Voyant la fidélité de ces barbares, reur Probus alla jusqu'à les constituer sous le fœderati, en petits corps d'armées aux fron la Germanie; puis leur assignant des terres, des laboureurs et les déclara citoyens. Mais l fuges germains et goths ne tardèrent pas à duire par bandes considérables dans ces colo bitants de l'Illyrie, au point qu'il ne fut bie

chefs goths et illyriens montèrent souvent jusque sur le trône, au moyen de l'adoption qui les conduisait à se faire proclamer Césars à la mort des empereurs qui les avaient adoptés. Je me bornerai à citer deux empereurs de cette façon, qui paraissent représenter avec une certaine exactitude, l'un le génie des premiers Goths, l'autre le génie des proto-Slaves. L'an 335, le géant Maximin, fils d'un pâtre goth nommé Micca, et d'une Sarmate nommée Ababa, devint empereur. Haut de huit pieds et demi, ses forces étaient proportionnées à sa taille; il traînait seul un charriot chargé, remplissait plusieurs coupes de ses sueurs, fendait des arbres avec les mains, pulvérisait des pierres entre ses doigts, terrassait de suite quinze à vingt lutteurs, sans reprendre haleine, et enfin suivait à la course le cheval le plus rapide. Aussi pour le nourrir lui fallait-il chaque jour, disent les historiens, quarante livres de viande. Ce type effrayant de la race gothique, dans sa sauvage puissance, ne parlait latin qu'avec peine, et mêlait sans cesse dans la conversation son jargon allemand. Ses vertus étaient une grande chasteté et un amour terrible de la justice; ses vices étaient l'orgueil, l'égoïsme et la férocité. Honteux de son origine gothique, Maximin cherchait à dégrader tous les noms illustres du sénat, croyant relever par là le sien. Il faisait jeter aux bêtes, coudre dans des sacs, et expirer dans les tortures, tous ceux qui osaient le tourner en ridicule. Enfin Rome, profitant de la révolte de l'Afrique, déclara Maximin *hostis*, étranger ou ennemi

(deux mots synonymes à Rome). Le puissant Goth devint comme un tigre, et dans sa retraite il sema toute l'Italie de cadavres. Il inspirait une telle terreur, qu'Aquilée assiégée par lui, vit les femmes même les plus délicates de la ville prendre part à la défense des remparts, et tresser avec leurs propres chevelures des cordes pour les machines de guerre. Maximin fut enfin massacré par ses propres soldats. Peu d'années après, un autre géant monta sur le trône, mais celui-là était d'origine illyrienne. Fils d'une prêtresse consacrée au culte du soleil, ou du dieu Blanc, il se nommait Aurélien. Plus astucieux peut-être, mais beaucoup moins cruel que son prédécesseur, il avait acquis sa gloire en combattant avec ses légionnaires illyriens les Sarmates sur le Danube, et les Germains sur le Rhin. Enfant de l'Orient, il en avait la nature à la fois grandiose et brillante. Ce fut lui qui conquit Palmyre et fit prisonnière la reine Zénobie. Traînant après lui une foule de captifs goths et sarmates, il alla triompher au Capitole, et parvint à force d'habileté et de caresses, à se faire accepter par les Romains. Depuis lors les deux factions, illyrienne et germanique, soutenues l'une par la Grèce, l'autre par les Gaulois, ne cessèrent plus de se disputer l'influence à la cour des Césars.

De ces faits il résulte que c'est la fatale rivalité entre les deux races germanique et slave qui, après avoir donné aux Romains l'empire sur toute l'Europe, leur permit de prolonger durant tant de siècles leur

domination, sans cesse attaquée par les uns et restaurée par les autres. Les Slaves savaient trop quel sort cruel les Goths avaient fait subir aux premières colonies slaves établies sur la Vistule et la Baltique ; c'est pourquoi ils appuyaient, par esprit de vengeance, contre la Germanie l'empire croulant des Romains. Mais, comme il arrive toujours chaque fois qu'un peuple placé entre deux races belligérantes, prête son bras à l'une pour l'aider à écraser l'autre, les Vendo-Serbes se faisaient exécrer des uns, sans se faire respecter des autres. Oubliant qu'eux-mêmes étaient partout disposés à opprimer, les Teutons appelaient déjà les premiers Slaves des instruments de servilisme et d'oppression ; d'un autre côté voyant combien le bras vigoureux de ces Serbes leur était utile contre leurs ennemis du nord, les Romains faisaient d'autant plus d'efforts pour s'approprier chaque jour davantage un instrument aussi commode entre leurs mains ; de sorte qu'un asservissement croissant devenait la seule récompense donnée à ces aïeux des Slaves par les Césars. C'était en grand, et pendant plusieurs siècles, le même spectacle que vient de donner durant trois années le dernier des empires romains d'occident, l'empire d'Autriche, avec ses Slaves également taxés de servilisme par les modernes Germains.

Je ne poursuivrai pas plus longtemps cette lugubre histoire. Je me borne à constater que dans le nord, comme dans le midi, vers quelque point qu'on tourne les yeux, partout les premiers Serbes ou Slaves appa-

raissent comme serfs. — Nulle part cependant leur asservissement ne paraît avoir été aussi complet, aussi long que dans celles des provinces danubiennes soumises aux Césars. La tradition slave raconte à ce sujet, et l'archéologie romaine confirme des faits d'une barbarie qui fait frissonner. Il semblerait que pour conjurer leur triste destin, une partie de ces servi (σερβοι) du Danube se décidèrent enfin à quitter les domaines de leurs oppresseurs grecs et romains, et à fuir vers la Scythie et ses déserts ; c'est du moins ce qu'indiquerait la légende des trois frères, Tchekh, Lekh et Russ, qu'on retrouve sous diverses formes chez tous les peuples slaves. Une des plus anciennes chroniques publiées par Kopitar dans son *Glagolita klozianus*, fixe l'époque de cette migration à l'an 363 et l'attribue aux tyrannies et à l'insatiable avarice du gouverneur d'Illyrie, Equitius, qui après avoir dépouillé de leurs dernières ressources les Slaves de la Croatie, força trois de leurs princes, Tchekh, Lekh et Russ à abandonner leurs domaines de Krapina, pour s'en aller au-delà du Danube fonder de nouveaux établissements dans la Bohême, la Pologne et la Russie.

J'ai bien des fois entendu des rapsodes illyriens chanter la migration des trois frères. Ils le faisaient dans des termes analogues à ce qui suit : Au temps des Césars romains, trois bans de race antique, Tchekh, Lekh et Russ gouvernaient les riches vallons de la Zagorie ; mais les hommes de César venaient chaque année lever sur eux de lourds tributs. Enfin quand

les bains ne purent plus payer ce qu'on exigeait d'eux, César vint ; il leur enleva leurs troupeaux et jusqu'aux joyaux de leurs femmes. — Les trois frères alors se dirent : Que sommes-nous, pour souffrir une telle honte? Serions-nous donc cloués à la terre des Romains? — Et ils levèrent les yeux vers le ciel. — Trois aigles en ce moment traversaient les airs ; ils venaient des chauds rivages de la Primorée latine et se dirigeaient à tire d'ailes vers le nord. — Tchekh le savant dit à Russ : frère, fuyons cet empire de l'occident où le Knèze même vit esclave dans ses palais dorés. Suivons le vol de ces aigles ; vois, ils viennent de Rome ; et pleins d'indignation ils s'en vont raconter aux Scythes l'esclavage qu'ici le genre humain endure. Comprends-tu leur cri? Ils nous promettent que nous trouverons dans le nord et dans l'orient des vengeurs. — Russ penchait tristement la tête ; mais Lekh s'écria : Debout ! rien de pire que l'esclavage. — Et tous les trois répétèrent ensemble : Debout ! Aussitôt chargeant sur des charriots leurs armes et leurs instruments de labourage, ils partirent avec leurs familles, suivis par les tribus qui leur étaient soumises.

Après avoir traversé trois grands fleuves, ils arrivèrent au milieu d'une vaste contrée entourée de tous côtés par des montagnes en amphithéâtre. — En voyant ce beau pays, Tchekh, l'aîné des trois Knèzes, se décida à échanger son camp nomade et ses tentes de peaux de bêtes contre une blanche citadelle à mu-

railles de pierre. Aussitôt il traça avec la charrue l'enceinte de sa cité, et s'adressant aux vilas célestes qui conduisent les nuages, et dirigent dans les airs le vol des oiseaux, il les conjura d'écarter de l'enceinte sacrée de sa ville les coucous, les corbeaux et tous les oiseaux de mauvais augure; de chasser vers les montagnes lointaines les nuées qui recèlent la grêle et l'orage, et de faire constamment luire un doux soleil sur la tête de ses enfants. — Après ces supplications aux vilas, Tchekh s'adressa aux hommes et adjura tous ceux qui devront passer par la Bohême jusqu'à la fin des temps, de quelque nation, de quelque état qu'ils soyent, iunaks ou marchands, rabes ou citoyens, d'entrer dans son *hradchin* comme amis, pour y jouir joyeusement de l'hospitalité slave. Ainsi fut fondée la capitale des Tchekhs, surnommée par les Slaves la *Joyeuse* et la *Dorée*.

Lekh chercha à son tour où il pourrait bâtir sa ville; après avoir longtemps erré de la Moldava à la Vistule, il s'arrêta un soir avec sa troupe au pied d'un noir rocher qui ressemblait à celui du hradchin. Une aire d'aiglons blancs en couronnait la cime; et leur mère qui les nourrissait étendit aussitôt ses larges ailes à l'approche des voyageurs, comme pour se préparer à défendre sa couvée. A cette vue la caravane salua par un hourra l'oiseau, interprète des destinées. Un sillon fut tracé autour de la colline que protégeait l'aigle blanc. Un zamek (château fort) s'éleva sur les rochers, et la ville qui se forma à l'en-

tour prit le nom de Gnezne, c'est-à-dire le nid (gniazdo) de la famille de Lekh.

Russ, le plus jeune des trois frères, s'ennuya enfin de vivre à la cour de Lekh; il appela les siens, prit son arc de chasseur et se dirigea vers l'orient à travers la stepe scythique. La Scythie n'était encore qu'une immense forêt; ses habitants peu nombreux n'étaient encore que des nomades qui se transportaient suivant les saisons d'un désert dans un autre. Après avoir marché longtemps, Russ arriva sur les bords du Dniepre; frappé de la majesté de ce fleuve, il gravit pour mieux le contempler la montagne où s'élève maintenant Kiöv. Effrayée à son approche, une troupe d'oiseaux carnassiers sortit avec fracas des cavernes des Petcheries. J'accepte l'augure, dit Russ : ici finira la Lekhie; ici commencera mon empire; le Dniepre séparera deux langues et deux peuples à jamais rivaux; et de même que mon frère a mis dans ses armes une aigle blanche, moi j'étendrai sur les miennes l'aigle noire pour être la terreur du monde. —

Les légendes polonaises racontent un peu différemment la fondation des trois nationalités slaves du nord. Suivant Bielski, ce fut par opposition à l'aigle noire des Allemands, et non pas des Russes, encore trop peu redoutés que la Pologne mit sur son écusson l'aigle blanc. En outre, après avoir construit son nid (gniazdo) sur le rocher actuellement nommé Gnezne, Lekh alla au-devant de ses deux frères, qui parcou-

raient le monde en preux chevaliers, pour redresser les torts et combattre les tyrans. Tous les trois se rencontrèrent, sans s'y être attendus, aux frontières de la Germanie ; et en souvenir de la joie qu'ils éprouvèrent à s'embrasser, ils bâtirent sur le lieu même de leur rencontre une citadelle qu'ils appelèrent Poznan ou Posen, du verbe polonais poznali sie, ils se sont reconnus. En preuve de ce fait, le peuple de la grande Pologne montre à la façade de l'hôtel de ville de Posen sous la corniche d'une tourelle, les têtes des trois frères, sculptées en granit et coiffées d'un même bonnet.

J'avoue qu'en faisant partir Tchekh, Lekh et Russ de l'Illyrie, j'ai contre moi les plus savants archéologues slaves qui s'accordent presque tous à les faire venir des stepes du Don et du Volga, du pays que les Byzantins appellent la *Chrobatie blanche* (bielo-khorvacia). Mais cette Croatie est très vaguement indiquée ; on ne sait où elle était située ; on sait seulement qu'elle faisait partie des pays serbes, comme l'anonyme bohême de l'an 1310 le dit lui-même dans sa chronique de Dalimil : *w srbskem yaziku gest zemie, giz charwati gest gmie* (dans la langue, c'est-à-dire le pays serbe il y a une terre dont le nom est Croatie). C'est de là, ajoute le chroniqueur, qu'est parti Tchekh. J'admets ce texte ; seulement j'observe que la Croatie illyrienne est aussi un pays serbe et qu'il me paraît préférable de faire partir les trois frères de cette Croatie historique et permanente plutôt que d'aller chercher au fond de la Russie, pour en faire le berceau

des trois grands peuples slaves, une Croatie qui n'apparaît dans l'histoire que comme un météore passager.

Je puis d'ailleurs appeler à mon aide le témoignage même du plus ancien historien de la Russie ; j'ouvre Nestor, et j'y lis : « Les Slaves illyriens habitaient depuis longtemps les bords du Danube, lorsque les Vlaques (les Latins) vinrent s'établir sur ce fleuve. Les Vlaques s'emparèrent aussitôt de tout le pays slave ; c'est pourquoi les Slaves prirent la fuite et émigrèrent chez leurs frères du nord.... Ceux d'entre ces émigrants qui s'arrêtèrent aux bords de la Morava (la March) s'appelèrent Moraves. D'autres reçurent le nom de Tchekhs, de Poméraniens, de Lutitses ; quelques-uns celui de Polianes ; et le nom de Liaks ou Lekhs fut donné à ceux qui s'établirent sur la Vistule. » Nestor semble ignorer l'époque précise de cette émigration des Slaves opprimés du Danube vers les steppes du nord. C'est qu'il serait sans doute fort difficile de la préciser. Cette émigration doit s'être répétée à bien des reprises différentes. Chaque révolution arrivée sur le Danube, même avant l'ère chrétienne, a dû envoyer vers les steppes encore vides, quelques nouvelles colonies slaves, dont les premières ont sans doute précédé de bien des siècles celle des trois frères de la légende. Je suis donc loin de prétendre qu'avant Lekh et Russ la Pologne et la Russie ne fussent pas déjà des pays slaves. Je doute cependant qu'on puisse faire remonter historiquement la colonisation de ces con-

trées bien avant dans l'antiquité. Les plaines de la Pologne et de la Russie offrent une absence de monuments, et dans leur sol même un caractère de nouveauté qui interdit, à ce qu'il me semble, de les regarder comme des régions très anciennement habitées; de sorte qu'il paraît contraire non-seulement à l'histoire, mais même à la science géographique, de placer dans le nord le berceau de la race slave.

De plus, en admettant une nation slave déjà établie au bord du Danube et sur les montagnes de l'Illyrie, avant l'époque des grandes migrations du nord vers l'empire romain, on lève bien des difficultés historiques. L'histoire nous montre, il est vrai, de grandes armées slaves venant du nord au sixième et au septième siècle, passant le Danube, et s'établissant dans les provinces romaines. Mais ce n'étaient que des légions de soldats; — même en les supposant suivis de leurs femmes et de leurs enfants, ce n'étaient que des hommes armés; ce n'étaient pas des nations. L'influence que ces Slaves du nord ont dû exercer sur les pays conquis, peut donc se comparer à celle que les Francs exercèrent dans les Gaules. — Or, je le demande, les Francs changèrent-ils radicalement la langue des Gaulois? Les Gaules, avant l'arrivée des Francs, étaient latinisées; au milieu de leurs serfs latins, les Francs s'obstinèrent pendant quelques siècles à garder leur idiôme germanique; mais l'élément indigène ou latin finit par l'emporter; — et la langue des Francs, la langue française est devenue la pre-

mière des langues romanes ou latines. Pourquoi supposer sans preuves qu'il y eût dans l'Illyrie un résultat tout contraire, et que ce furent les conquérants slaves du nord qui firent oublier aux indigènes leur ancien idiome? N'est-il pas beaucoup plus naturel d'admettre, puisqu'il y a d'ailleurs tant de témoignages en faveur de cette opinion, que les Illyriens étaient déjà Slaves, qu'avant l'ère des invasions, ils parlaient déjà le slavon, et que c'est pour cela qu'ils le parlent encore, nullement parce qu'il leur aurait été imposé par une armée de conquérants?

On me demandera peut-être comment il se fait qu'ayant habité dès avant Jésus-Christ à la frontière des Grecs, les Slaves ne soient pas une seule fois mentionnés dans les anciens auteurs helléniques. Je réponds que le nom de Slave est un nom comparativement peu ancien, qui semble avoir succédé aux noms de Vende et de Serbe; il est démontré de mille manières que le nom de Vende n'avait point été ignoré de l'antiquité : quant au nom de Serbe, en grec σερβος, ou Servos, les Romains paraissent ne l'avoir que trop connu, s'il est vrai qu'ils en aient fait leur mot *servus*. — En outre on connaît l'usage de toute l'antiquité de ne mentionner dans l'histoire que le nom et les actions des maîtres, sans s'inquiéter des esclaves. Cet usage peut expliquer pourquoi dans les sanglantes guerres faites par Trajan, Décius, Gallus, Hostilianus, et plusieurs autres Césars sur le Danube, il n'est jamais question que des Sarmates. Il faut croire pour-

tant que sous ce nom de Sarmates, les Slaves combattaient depuis bien longtemps les armées romaines, lorsqu'ils firent enfin, sous leur propre nom, irruption dans l'empire. Ce sont ces Sarmates, enfants du Caucase, et les tribus errantes et guerrières connues sous le nom de Scythes, qui ont durant toute l'antiquité dérobé leurs tributaires slaves aux yeux du monde civilisé.

Essentiellement agricoles, et portées à la vie sédentaire, les colonies slaves dans leurs migrations s'établissaient de préférence au milieu des solitudes et des forêts, pour les défricher et les rendre habitables. Aimant la paix, peu exercées dans le métier des armes, elles évitaient avec soin de s'approcher des frontières des grands états. Et comme les steppes incultes de la Scythie n'étaient alors ambitionnées par aucune monarchie, c'est vers ces contrées que se portaient de préférence les émigrants slaves des rives du Danube. Ce nom de Scythie paraît avoir dès l'origine désigné un pays de nomades. En illyrien, Scythe désigne un homme sans gîte, du verbe *skitati*, vivre en vagabond. Ce mot passa ainsi, suivant toute probabilité, des Slaves aux anciens Grecs, qui abusèrent tellement du nom de Scythe, qu'on le trouve employé par leurs écrivains, pour désigner une foule de nations étrangères les unes aux autres, au point que c'était presque une dénomination générale, qui signifiait les barbares du nord.

Il a fallu toute l'infatigable persévérance des Sla-

ves, pour faire de cette antique Scythie un pays habitable. Depuis le Danube jusqu'au fleuve Jaune de la Chine, la zone des Stepes n'est qu'une continuelle alternative de provinces fécondes et de landes arides. Ces landes, rebelles à l'action de l'homme, n'admettent pas d'autre exploitation que celle des troupeaux, ni d'autre genre de vie que l'existence nomade des tribus de pasteurs. Malheureusement ces déserts coupent et interrompent en tous sens les provinces fertiles, où ils se plongent pour ainsi dire comme des fleuves dévastateurs, portant sur leurs ondes de sable mouvant, non-seulement les essaims de sauterelles venues d'Asie, mais encore des hordes de chasseurs, avides de carnage et de butin.

Séparées les unes des autres par ces stepes inhospitalières, les différentes peuplades slaves d'au-delà du Danube, ne pouvaient que difficilement correspondre entre elles, et s'entendre pour leur défense commune. A la moindre discorde qui naissait entre ces petits états slaves, les tribus de pâtres et de chasseurs du désert s'élançaient sur les provinces cultivées par leurs rivaux Slavons. Étaient-ils vaincus, ils rentraient avec leurs tentes sous forme de charriots dans la stepe. Habitué à une vie réglée, à une nourriture abondante et très variée, étant de plus, comme tout laboureur, assez mauvais cavalier, le Slave ne pouvait poursuivre longtemps, dans ces sables incultes, le Scythe et le Hun, habitué à vivre à cheval, et à se nourrir du lait de ses juments. Les tribus de laboureurs slaves vi-

vaient donc cachées aux yeux du monde, et le plus souvent opprimées par ces essaims de cavaliers scythes, qui parcouraient, comme l'ouragan, tous les pays slaves, depuis l'extrême nord, jusqu'aux montagnes de la Grèce.

On peut maintenant comprendre pourquoi les auteurs grecs et romains parlent si rarement des Slaves. Ils étaient serfs, et l'antiquité n'avait de sympathie que pour les maîtres. Toutefois, le plus ou le moins de liberté de ces pauvres laboureurs, sous la domination des Khans Scythes ou Tatares, servait pour ainsi dire à marquer le plus ou le moins de paix et de prospérité de l'Europe. Les laboureurs slaves se trouvaient-ils, par leur coalition, en état de refouler les pâtres au fond de la Stepe, alors l'Europe grecque et latine jouissait d'une tranquillité profonde. Les Slaves au contraire étaient-ils débordés et entraînés par l'irruption des nomades, l'Europe aussitôt en subissait le contrecoup, et se voyait menacée par des essaims de Scythes, de Huns, de Goths, de Tatares, qui après avoir passé sur le corps des Slaves, s'en allaient inonder et saccager les provinces du monde civilisé.

Le premier fait historique de ce genre, fut l'invasion des Cimbres en Occident, où ils parcoururent la Germanie et toutes les Gaules, et que Marius seul put arrêter. Un autre fait du même genre, mais encore plus terrible, fut la longue guerre d'Attila contre les Romains, guerre qui eut été impossible sans l'asservissement des Slaves du Danube aux nomades de la Scythie.

Et aujourd'hui l'asservissement de ces mêmes Slaves du midi et de l'occident à l'autocratie moscovite, sera inévitablement le signal d'une nouvelle ère de destruction pour les états européens. Déjà dans l'antiquité, l'histoire nous montre cette race Serbe, plus tard appelée slave, servant de boulevart à la Grèce et à l'Italie contre les barbares. Ses travaux de colonisation du désert protégeaient déjà avant J.-C. le travail intellectuel et social des heureuses nations du sud et de la Méditerranée. En récompense de leurs services, l'ancienne Rome réduisit ces hommes à l'état de *serfs*; ils devinrent comme les cariatides de l'édifice impérial, comme le marchepied du trône des Césars.

Depuis cette époque jusqu'à nos temps, le rôle de la race slave n'a pas changé. Au moyen-âge, dans les temps modernes, depuis trois mille ans, c'est elle, toujours elle qui, assise entre l'Europe et l'Asie, refoule au désert ou absorbe dans son sein, en les rendant cultivateurs, les peuples nomades de l'Asie, et qui protège par là, à ses dépens, le repos du reste de l'Europe. Et l'Europe? qu'a-t-elle jusqu'ici rendu aux Slaves? un dédaigneux oubli, pour ne pas dire une servitude éternelle.

Nos philanthropes, qui depuis un demi-siècle ont déployé tant d'activité pour l'émancipation des nègres, ne se doutent même pas qu'il y a au sein de l'Europe toute une race, et la plus nombreuse de toutes les races blanches, qui subit en ce moment sur son propre sol, le même sort que la race noire dans les colonies d'A-

mérique. Comment après cela s'étonner que les Slaves soient devenus un instrument de servilisme et de réaction européenne? S'ils le sont, c'est parce que l'Europe, et ancienne et moderne, les a cruellement condamnés à l'être, parce qu'elle a fait d'eux une race de serfs, depuis le premier des Césars romains, jusqu'au tsar ou césar actuel de toutes les Russies et bientôt peut-être de toute l'Europe. La monarchie universelle de Pétersbourg sera la conséquence nécessaire de l'obstination de l'Europe à méconnaître les diverses nationalités de la race Slave, et à considérer les enfants de cette race comme les serfs-nés des autres peuples. Le destin du monde est désormais lié aux destins du slavisme : Libre avec les slaves, ou esclave avec eux, voilà l'alternative posée en ce moment à l'Allemagne comme à la Turquie, à l'occident comme à l'orient de l'Europe.

L'histoire en effet nous montre dans la nature slave une double tendance, qui se manifeste dès le berceau même de la race. Dès l'époque anté-historique, les peuplades de la Pologne, de la Bohême et du bas Danube, recevaient dans leur pays des colonies gauloises, et s'imprégnaient peu à peu de mœurs et d'idées celtiques, tandis que d'un autre côté les Illyriens de l'Adriatique, des balkans et du bas Danube, entraînés dans le tourbillon des conquêtes d'Alexandre, s'initiaient de plus en plus à la civilisation hellénique. En même temps l'esprit et la vie des Romains s'infiltraient dans la société venède, qui, entourant l'Italie,

semblait couver la place où Venise devait venir s'asseoir un jour. Ainsi la Grèce et l'Italie se disputent dès l'origine l'éducation des Slaves. De là sont venues toutes les complications, tous les malheurs des peuplades slaves : mais de là aussi paraissent devoir émaner bientôt pour cette race de glorieuses destinées. Comme le slave par toutes ses racines se rattache à la fois au grec et au latin, de même les idées, les institutions, les tendances des Slaves offrent un heureux mélange d'hellénisme et de latinisme, de mœurs d'orient et de mœurs d'occident. Un tel mélange, certes, est de nature, si le despotisme n'y met pas obstacle, à s'adapter d'une manière merveilleuse aux besoins nouveaux du monde. Je dirai plus, un tel mélange semble destiner les Slaves à devenir les plus ardents apôtres de cette civilisation unitaire, cosmopolite, qui s'élabore si péniblement en France, et vers laquelle n'en gravite pas moins de plus en plus toute l'humanité.

V

NOUVELLES MIGRATIONS SLAVES EN SENS INVERSE DES PREMIÈRES
ou du nord vers le sud, de la Pologne et de la Russie
vers l'Illyrie et la Bohême désertées par les conquérants goths.

LA RACE FINNOISE.

Attila et les Huns vengeurs des Slaves;
ils détruisent à la fois l'empire goth et l'empire romain.

CHATIMENT ET FIN DU MONDE ANTIQUE.

Jusqu'ici nous avons vu le mouvement de colonisation du monde slave s'opérer du sud au nord, de l'Illyrie vers la Russie et la Pologne. Ces migrations, dont le commencement remonte au moins au quatrième siècle avant Jésus-Christ, ne paraissent s'arrêter que vers le troisième siècle de notre ère. Alors le mouvement commence à s'opérer en sens inverse, et le flot slave se met à refluer du nord au sud et au sud-ouest, — des Karpathes russes et transylvaniens vers l'Illyrie, la Bohême, la Germanie. La cause qui détermina cette révolution fut le triomphe des hordes nomades dans la Scythie européenne, où à force de cruautés elles réduisirent les Slaves au désespoir et les poussèrent à se replier vers le midi, et à envahir l'empire romain.

Ce fut sous le règne de Constantin que les Sarmates de la stepe, avec leur roi Rosimund, conduisirent pour la première fois leurs tributaires slaves en Illyrie, — leur fournissant ainsi, à leur insu, l'occasion de délivrer de l'oppression romaine les tombeaux de leurs pères. Mais les Illyriens de cette époque, confondus avec les Grecs, reçurent assez mal leurs frères du nord. Vaincus et poursuivis jusqu'au-delà du Danube par Constantin, les Sarmates n'obtinrent la paix qu'après s'être engagés à fournir au vainqueur quarante mille soldats, chaque fois qu'ils en seraient requis. Ces Sarmates et leurs sujets slaves semblent avoir habité la Valachie et la Transylvanie actuelle, d'où ils s'étendaient vers la Vistule et en Russie jusqu'à des limites inconnues. — La tyrannie ne se maintient qu'à la condition de s'appuyer constamment sur la force et la victoire. Vaincus par les Romains, vaincus en outre par leur voisin Alarik, roi des Goths, les Sarmates, après avoir perdu leur prince Visumar dans une grande bataille contre les Goths, en furent réduits à armer leurs esclaves même, c'est-à-dire les laboureurs *serbes*. Les Sarmatæ *servi* défirent l'armée gothique; mais fiers de leur triomphe, ils ne voulurent plus être serfs. Sous le nom de *limigantes*, ils s'emparèrent du pays qu'ils venaient de délivrer, fondèrent le premier état serbe ou slave historiquement constaté, et chassèrent leurs anciens maîtres vers l'empire romain. Les *seigneurs sarmates* (*sarmatæ domini*), au nombre de 300,000, furent ac-

cueillis par Constantin, qui leur distribua des terres en Thrace, en Macédoine, et dans la Pannonie.

Il parait que cette république d'esclaves des *limigantes* fut de courte durée. Si l'on en croit Ammien Marcellin, ces Sarmatæ, servi n'étant pas habitués à se gouverner eux-mêmes, durent appeler chez eux, pour conduire leurs affaires, la tribu germanique des Quades. Les Quades apprirent bientôt à joindre à leurs armes teutoniques la lance, l'arc et les flèches empoisonnées des Sarmates, et se rendirent redoutables aux Romains par leurs brigandages. Il fallut que l'empereur Constance marchât contre eux en personne. Ayant passé le Danube, il les battit partout, et força leurs chefs à venir dans son camp implorer leur pardon. Bientôt les *servi* vinrent en foule se prosterner au pied du tribunal de Constance, et le proclamèrent leur maître suprême. — Mais l'empereur ayant exigé d'eux qu'ils reçussent de nouveau leurs anciens seigneurs les Sarmates émigrés, un cri d'indignation s'éleva du milieu de ces esclaves affranchis. Voyant dans César un complice de leurs oppresseurs, ils se jetèrent sur lui avec rage, en poussant le premier cri slavon, qui soit constaté par les historiens : *Morcha*, assommez-le. Ce mot est du slavon très pur : en illyrien, *moriti* signifie encore aujourd'hui exterminer.

Constance n'échappa à la mort que par le dévoûment de sa garde prétorienne, qui se fit égorger tout entière, pour favoriser sa fuite. Cet évènement avait

eu lieu dans le castel romain d'Aciminсum, aujourd'hui Petervaradin. Le pays de ces *servi*, situé entre la Transylvanie et le Danube, et traversé par la Theiss, est encore actuellement habité par des Serbes, qui descendent, selon toute vraisemblance, des fameux servi qui prononcèrent le *mor-eha* contre César. L'armée impériale exerça contre eux d'atroces représailles; toutes leurs terres le long de la Theiss furent distribuées aux *Sarmatæ domini*, dont le principal chef, Zizaïs reçut même de l'empereur le titre de roi. Mais toutes ces mesures furent inutiles : le cri d'insurrection, le *mor-eha*, que les Servi avaient poussé, s'en alla retentir dans tout le nord slave. Les Serbes de la Russie et de la Pologne accoururent au secours de leurs frères du Danube; et la lutte se trouva engagée pour des siècles entre ces Serbes et les Romains.

Les insurgés prirent peu à peu le nom de Moraves. Ce nom, dont l'origine certaine est inconnue, paraît toutefois se rattacher au fameux cri de *Mor-eha*, lancé par les Servi du Danube contre leurs oppresseurs. En sanskrit, Marana signifie la mort; en vieux slavon, la déesse Morena était le génie des funérailles. Il ne serait pas impossible que les révoltés slaves, qui s'appelèrent Moraves, eussent pris ce nom, à peu près comme dans ces mêmes lieux on voit au moyen-âge les bandes illyriennes en lutte avec les armées turques, s'appeler dans leur désespoir héroïque les *légions de la mort*. Quoi qu'il en soit, la dénomination de Mo-

rave remplaça pour quelque temps le nom de Serbe, comme désignation générale de la race slave. En effet, quand on veut arriver à préciser l'étendue de la *Grande Moravie,* Velika-Morava ; on lui trouve, il est vrai, des frontières certaines du côté de l'empire romain : mais dans le nord la Moravie, ou plutôt les Moravies se succèdent les unes aux autres jusqu'à des limites indéfinies.

En vain les campagnes de Grèce et d'Italie se remplissaient d'esclaves sarmates ou serbes. En vain les Servi, faits prisonniers, et vendus comme du bétail, inondaient tous les bazars d'esclaves du monde civilisé. Ces Serbes, auparavant laboureurs si paisibles, en devenant Moraves, semblaient changer de nature. L'acharnement avec lequel ils se précipitaient des stepes de la Russie et de la Pologne dans l'Illyrie romaine, ne peut bien s'expliquer que par la pression terrible que ces peuples éprouvaient alors dans leurs stepes natales, de la part des hordes asiatiques. Les tribus turco-ouraliennes des Huns, des Avares, des Kosares, et enfin des Petchenegues ou Polovtsi, — descendant les unes du Caucase, les autres du Volga, — poussaient devant elles les Slaves vers le midi et l'occident, et dans leur irruption les entraînaient souvent avec violence au sud du Danube.

Mais là encore les Slaves rencontraient dans les guerriers germains d'autres ennemis non moins acharnés. Nous avons déjà plus d'une fois constaté la rivalité originelle entre les deux grandes races germani-

que et slave. Nous l'avons vu naitre aux bords de la Vistule, où elle est, on peut le dire, éternelle; puis, survivant à la nationalité même, elle est allée se développer jusque dans le prétoire des Césars romains. Cette rivalité, qu'il est toutefois assez difficile de démêler dans les ténébreuses annales de l'Illyrie romaine, nous allons la voir enfin se dérouler sur une vaste échelle dans le monde barbare. La plus puissante nation germaine, la nation des Goths avait poussé si loin ses conquêtes parmi les Slaves du nord, que son empire s'était enfin scindé, comme la Germanie des temps de Marbod et d'Hermann, en deux monarchies distinctes, sous deux dynasties héréditaires: celle d'Orient ou des Ostrogoths, entre le Dniestre et le Don, et celle d'Occident ou des Visigoths dans la Dacie, le long du Danube. Les Vandales étaient venus de la Baltique se joindre aux Goths sur la mer Noire; et tous ensemble faisaient une guerre acharnée à ceux des peuples de la Scythie qui n'étaient pas encore sous leur joug. Enfin, vers le milieu du quatrième siècle, le puissant Ermaurik étant parvenu à centraliser sous son sceptre toute la grande nation des Goths, s'en alla offrir aux Slaves et aux Sarmates encore indépendants un duel à mort[1].

Si la hache des fils d'Hermann avait bien su trouver le défaut des cuirasses romaines, comment n'au-

[1] Post Erulorum cædem, Ermanaricus rex in Venetos arma convertit, qui quamvis armis disperiti, sed numerositate pollentes, primò resistere conabantur, (Jornandès.)

rait-elle pas réussi à briser la lance encore mal exercée des Slaves? Après vingt ans de combats, de 330 à 350, les Slaves furent donc totalement réduits en servitude. En s'appuyant sur eux, Ermanrik étendit ses frontières en occident jusqu'à la Theisz et à l'Oder; en Orient jusqu'au Don, au Volga et à la Scandinavie. Tout ce qui en Europe n'obéissait pas aux Romains, faisait partie du colossal empire gothique. Si l'on en croit le grand panégyriste des Goths, Jornandès, aucune des peuplades slavones, divisées alors en trois grandes branches, Venètes, Antes et Slaves, n'échappa au joug d'Ermanrik.

L'histoire ne dit pas comment ces tribus de laboureurs étaient traitées par leurs seigneurs goths; il paraîtrait toutefois que le sort de ces serfs de la glèbe n'était pas des plus doux, puisqu'en 375 les hordes de l'Oural ayant, sous le nom de Huns, franchi le Volga et attaqué les Goths, on vit aussitôt les Slaves se déclarer pour ces émigrants d'Asie, dans l'espérance d'obtenir d'eux un traitement plus humain que celui qu'ils recevaient des Goths. La terreur qu'inspirait en occident cette race d'hommes encore inconnue, a porté Jornandès et ses successeurs à représenter les Huns sous une forme effrayante. D'après Sidoine Apollinaire (an 472) ces guerriers avaient des têtes énormes, des nez aplatis, de petits yeux, le menton sans barbe, le teint cuivré. C'est sur ces peintures exagérées que se sont appuyés de Guignes et beaucoup de savants français pour soutenir

l'origine mongole des Huns, appelés par eux du nom chinois de Hiungnu. Mais rien dans l'antiquité grecque et latine ne justifie cette immense innovation historique qui ne tend à rien moins qu'à boulverser toutes les données admises sur le mouvement de fluctuation des races, et sur leur époque de consolidation dans l'Europe primitive. Aucun texte des historiens, soit grecs soit romains, ne peut faire soupçonner une irruption aussi récente que le serait celle-ci d'une race de l'extrémité de l'Asie jusqu'au cœur de l'Europe. Nous croyons donc que les Huns ont nécessairement appartenu à l'une des trois races, slave, turque et finnoise, qui au temps des Grecs peuplait déjà exclusivement cette moitié de l'Europe, appelée la Scythie; puisque les Goths ou Germains ne séjournèrent jamais en Scythie assez longtemps pour y devenir aborigènes et cesser d'y être une race étrangère. Je cherche à laquelle des trois races aborigènes de la Scythie les Huns ont dû appartenir.

Il est impossible qu'ils aient été Slaves, car tous les portraits qu'en tracent les historiens ne s'accordent nullement avec le type bien connu des premiers Slaves; il faut donc qu'ils aient été Turcs ou Finnois. Or, la race turque ou proprement scythique a été connue dans l'antiquité sous une foule de noms; les Grecs qui depuis qu'ils existent ont eu constamment à lutter avec elle, la connaissaient mieux que toute autre; et l'arrivée des Huns n'eut pas été pour eux une chose nouvelle, si les Huns avaient eu le langage et les mœurs

des Turcs. Nous sommes ainsi tout naturellement conduits vers les Finnois, comme vers la race d'où les Huns ont dû sortir.

De toutes les races européennes celle des Finnois est incontestablement la moins connue; c'est celle dont l'origine offre le plus d'obscurités. Tacite qui les place auprès des Vendes ou Slaves, les considère comme une race de brigands et de nomades, errants entre les cités germaines et les camps au moins disciplinés des Turcs ou Sarmates. Je cite le texte même; on verra qu'il s'applique merveilleusement aux Huns. « Venedorum et Fennorum nationes Germanis an Sarmatis adscribam, dubito : Fennis mira ferocitas, fœda paupertas, non arma, non equi, non Penates : victui herba, vestitui pelles, cubili humus. Sola in sagittis spes, quas, inopia ferri, ossibus asperant. Idemque venatus viros pariter ac feminas alit. Passim enim comitantur, partemque prædæ petunt. Nec aliud infantibus ferarum imbriumque suffugium, quam ut in aliquo ramorum nexu contegantur. Huc redeunt juvenes, hoc senum receptaculum. Sed beatius arbitrantur, quam ingemere agris, inlaborare domibus, suas alienasque operas spe metuque versare. »

Les témoignages de Procope, de Jornandès et de Paul Diacre concordent en tout point avec celui de Tacite.

Ptolémée cite aussi les Finnois (Φίννοι) comme une nation *établie auprès des Venèdes sur les bords de la Vistule*. Quant au Romain Tacite, il paraît placer les

Finnois tout à fait au fond du nord, là où ils sont encore aujourd'hui ; car après eux il ne voit que la fin du globe et le commencement de l'inconnu : *cætera jam fabulosa*, dit-il, après avoir mentionné les *Fenni*.

En l'absence de monuments historiques nous sommes forcés d'avoir recours aux traditions populaires. Ici les sagas scandinaves pourraient fournir sur les premiers Finnois une riche moisson de faits, qui pour être mythologiques n'en sont pas moins des faits nationaux. On sait que les noms de dieux, demi-dieux et géants de la poésie scandinave représentent toujours des tribus ou des races d'hommes. C'est ainsi que les Finnois y figurent comme des géants sous le nom de *iœtun* ou *iötnar*. Ces géants appelés souvent les loups des rochers, le peuple des cavernes, habitaient la Laponie actuelle, et ils faisaient aux Ases, primitifs héros de la Suède une guerre d'extermination. L'Edda nomme constamment du nom de *iötunheimr* les vastes déserts hyperboréens où sont dispersés, dit-il, les géants de la glace, des brouillards et de la nuit, c'est-à-dire les Finnois. Le fils d'Odin, le terrible Thor, parvient enfin à humilier un peu la race des lœtunes, mais sans pouvoir la soumettre. Ces hommes puissants continuent donc d'être la terreur des Ases qui leur attribuent une force miraculeuse, et une science profonde de la magie, dont ils se servaient partout pour la ruine des dieux et des hommes.

Tout cela ne nous montre-t-il pas aussi clairement

que peut le faire la poésie, les Finnois comme la race dominatrice de toute la partie du nord appelée aujourd'hui Russie? Et n'est-il pas à croire que ce fut cette race qui, sous le nom de Huns, tomba au quatrième siècle de l'ère chrétienne en lutte avec Ermanrik et les Goths, dont elle détruisit l'empire; destruction qui ne fut que le couronnement de dix siècles d'efforts ignorés, destruction qui inspira plus tard la lugubre épopée germanique des Nibelungen, dernier écho affaibli des triomphes d'Attila sur le monde germanique et romain.

L'idée que donne des Finnois la tradition slave est en accord parfait avec le texte de l'Edda, et avec le rôle des Huns dans l'histoire. Les légendes slavones ne connaissent les Finnois que sous le nom de Tchoudes, mot qui en ancien bulgare signifie des géants et en serbo-illyrien des monstres ou des êtres prodigieux; d'où est venu le verbe serbe et russe *tchuditi se*, s'étonner, être stupéfait. Encore aujourd'hui le Polonais appelle le lac de Peipus, lac des Tchoudes (czuckie jezioro).

Cependant, au dire de Tatichtchef, les peuplades finnoises s'appellent si peu entre elles du nom de *Tchoudes*, et elles ignorent tellement ce mot, qu'elles n'ont pas même dans leur langue de son pour le prononcer. Cette race autrefois si redoutable, que les Germains appellent Finnois, et les Slaves Tchoudes, s'appelait elle-même dans son idiome *Suomi*. De là est venu dans l'ancienne Pologne le nom de la principauté dite

de Samo-Gitie (Samo-Getia). Les Getes ou les Ietes ne sont peut-être que les Iötunes des Sagas scandinaves : ce qui rappelle à la pensée les noms d'une foule de peuples de la Scythie : Massa-Getæ, Thyssa-Getæ, Mir-Getæ, Pieu-Gitæ, Tyran-Gitæ, Samo-Getæ, ou Samo-Gitiens. Et au sujet de ce dernier nom, il n'est pas sans intérêt de remarquer l'étrange erreur commise par le père de l'histoire, par Hérodote, qui, décrivant la Scythie, place au nord des Scythes laboureurs ou Slaves, les sauvages Andro-phages, race différente des Scythes par le langage, vivant au milieu d'une neige éternelle, et les seuls habitants du nord, dit-il, qui se nourrissent de chair humaine. Hérodote fut ici évidemment trompé par des Slaves des bords du Pont-Euxin, qui lui traduisirent le nom national finnois de Samo-Getæ ou Samo-Iedes, en lui donnant par une interprétation rigoureusement slave, mais absurde, le sens de mangeurs d'hommes (samets, homme, et iedats, mangeur).

Ces prétendus anthropophages étaient en réalité de riches marchands, qui exploitaient les abondantes mines de l'Oural, et peut-être de la Sibérie, qui avaient des palais dorés et des villes florissantes tout le long du cours du Volga, là où sont encore aujourd'hui leurs descendants asservis, les Tcheremisses, les Mordvines, les Permiaks, les Mechtchares, etc. Cette race, savante dans les mystères de la métallurgie, est représentée chez les Slaves comme habitant le plus souvent les entrailles de la terre. La Sibérie est remplie de ses

souvenirs et des débris de sa puissance. Par ce côté donc les Finnois touchaient réellement aux frontières de la Chine, comme ils touchaient par la Vistule aux confins de la Germanie, et par la Laponie à la Norvège.

Une aussi immense étendue de territoire explique très naturellement la formation d'un empire colossal, comme le fut celui d'Attila. Appuyée aux mers de glace du pôle, et occupant à la fois les deux versants de l'Oural, la race finnoise couvrait et évacuait alternativement les stepes du Volga, où elle livrait une bataille perpétuelle aux Sarmates et aux Germains. Les grasses et verdoyantes stepes que ce fleuve parcourt étaient le point de mire de tous les peuples chasseurs du Caucase. Constamment aux prises avec ces belliqueuses nations, les Finnois se perfectionnaient forcément dans l'art militaire. Vaincus ils se repliaient sur le nord et vers la Chine; victorieux, ils pouvaient sans quitter leurs foyers primitifs s'avancer au cœur de l'Europe, et semer les côtes de la Baltique de leurs colonies, dont l'Estonie et la Livonie sont aujourd'hui les derniers restes.

De la lutte acharnée entre ces races résultaient des fusions, qui donnaient naissance à des peuples mixtes, à des nations mêlées d'éléments divers. Parmi ces peuples qu'on pourrait appeler bâtards, et qui paraissent être moitié Finnois et moitié Sarmates ou Turcs, il faut placer les *Spales* du Don, anciens dominateurs des Slaves de la mer Noire (si l'on en juge

par le mot spalin, qui en slavon liturgique signifie un géant et un maître). Les Spales, avec qui les Goths luttèrent longtemps à l'entrée du troisième siècle de notre ère, semblent avoir donné naissance aux Huns, par qui la race finnoise arriva enfin à l'apogée de sa puissance militaire.

La lutte entre les deux races finnoise et gothique eut un caractère formidable. Vaincu par les Huns dans une grande bataille, ayant perdu l'élite de ses guerriers, Ermanrik, plutôt que de se confier aux Slaves, révoltés contre lui, se tua de ses propres mains, à l'âge de plus de cent dix ans. Le joug que les Goths avaient imposé à la race slave, se trouva ainsi brisé; et la dictature militaire, dont la race germaine menaçait le monde, fut encore ajournée pour quelques siècles.

Mais les Goths ne pouvaient être si vite terrassés. On voit le successeur d'Ermanrik, Vithimir, périr dans une nouvelle bataille contre les hordes d'Asie, coalisées avec les Sarmates Alans et Roxalans, et à ce qu'il semblerait aussi avec les indigènes slaves. Les seigneurs goths se sentirent alors saisis d'un tel effroi, qu'ils se précipitèrent pêle-mêle au nombre de plus d'un million vers le Danube, implorant de l'empereur Valens la permission de passer ce fleuve et d'aller s'établir comme sujets des Romains dans les campagnes incultes de la Thrace et de l'Illyrie. Ils passèrent, conduits par Alatheus et Saphrax, et s'établirent en Mésie, comme avaient déjà fait sous Constantin les Sarmatæ

domini. Mais le gouverneur de Mésie, qui semble avoir été Slave, à en juger par son nom tout illyrien de Lupicin (lïubicin), persécuta de mille manières ces réfugiés, au point, dit-on, de les forcer à vendre leurs propres enfants pour acquitter les impôts. Les Goths, ameutés par un de leurs princes, Fritigern, appelèrent à eux leurs compatriotes de l'autre rive du Danube, qui accoururent en foule et se mirent à ravager la Mésie. Lupicin ayant attiré leurs chefs pour une conférence à Marcianopolis, leur donna un grand festin, et essaya de les enivrer pour les faire prisonniers. Mais Fritigern et les autres princes goths, l'épée à la main, se frayèrent audacieusement un passage à travers la ville, et ayant rejoint leur armée, exterminèrent les légions de Lupicin.

D'innombrables essaims de Goths, après avoir saccagé toute la Thrace, assiégeaient Andrinople, lorsque l'empereur Valens, avec une faible armée principalement composée de Grecs, vint leur présenter la bataille, an 378. Il fut enveloppé; tous les siens périrent, et lui-même en se défendant fut, dit-on, brûlé vif dans une chaumière. Les vainqueurs se répandirent dans toute l'Illyrie, et occupèrent les ports même de Dalmatie. N'osant attaquer de front, avec ses troupes démoralisées, ce débordement de barbares qui, chassés de chez eux par les Huns, cherchaient une nouvelle patrie ou la mort, l'empereur Théodose, successeur de Valens, se contenta de harceler dans une foule de petits combats le dictateur des Goths, Friti-

gern, qui périt enfin dans une rencontre obscure. L'habile Théodose put alors faire agir la corruption : il gagna un prince goth de la dynastie des Amales, nommé Modar, qui se chargea de faire la guerre pour les Romains contre ses compatriotes. Enfin le roi des Visigoths lui-même, Athanarik, que les Huns avaient chassé des Karpathes, et poursuivi jusqu'au Danube, Athanarik demanda la paix et se rendit à Byzance. Tous les petits princes ses vassaux imitèrent son exemple ou s'enrôlèrent dans l'armée romaine; et après quatre ans de règne, le grand Théodose avait complètement terminé la terrible guerre gothique. Quant à son allié Athanarik, il se livrait immodérément sur le Bosphore à tous les plaisirs que peut procurer un pays civilisé; enfin ce dernier roi goth des pays slaves périt des suites d'une orgie. Les Slaves se trouvaient en quelque sorte vengés par les Romains.

Cependant la race germanique ne renonçait pas encore à prendre une éclatante revanche. L'année 380, les Longobards émigrant de la Germanie, firent, suivant une tradition conservée par Paul Diacre, invasion dans le pays d'Anthaïb et de Vanthaïb, c'est-à-dire chez les Antes et les Vendes, entre le Dniepre et le Don. Cette expédition paraît coïncider avec une autre invasion du prince ostrogoth Vinithar dans la même contrée, où d'abord vaincu, il finit par triompher, et fit prisonnier le roi des Antes, Booz. Comme pour mieux prouver le mépris que lui inspiraient les Slaves, le prince goth traita Booz ainsi qu'un chef

d'esclaves; ne le jugeant pas digne de périr par la hache, il le fit crucifier avec ses fils et soixante-dix des principaux de sa nation, en 384 [1]. Mais le roi des Huns, Valamir, arriva comme vengeur de son allié Booz, et tua lui-même d'un coup de flèche Vinithar, dans une bataille.

Je constate ces faits parce qu'ayant été trop peu remarqués des historiens occidentaux, leur oubli a donné lieu à bien des méprises sur l'origine, la force et l'étendue de ce qu'on appelle si improprement la nation des Huns. Cette prétendue nation n'était qu'un ramas de quelques hordes principalement turques, et non pas mongoles, comme on le croit en France. Après leur victoire sur les Goths, ces hordes ayant une forte organisation militaire, se trouvèrent naturellement les protectrices absolues des vastes régions habitées par les Slaves, qu'une longue servitude et leurs goûts agricoles avaient déshabitués du métier des armes, et livrés d'avance pour ainsi dire comme une proie à toute armée étrangère qui saurait envahir leur pays. De là vient le concours en apparence si dévoué, prêté forcément par les Slaves à toutes les entreprises des Huns. De là viennent ces immenses armées qu'Attila put, durant un quart de siècle, lancer vers tous les points de l'Europe. Ces armées se composaient de raïas slaves, au service de leurs maîtres turcs et huns. C'est mal connaître l'Orient que de croire que

[1] *Voyez* Jornandès.

de pareilles masses d'hommes aient pu être fournies par les hordes misérables des déserts d'Asie. La seule race slave possédait assez de ressources pour alimenter de telles armées. Ainsi l'oppression des Slaves a seule rendu possibles les triomphes d'Attila. Ainsi (on ne doit pas se lasser de le répéter) c'est l'oppression des Slaves qui a successivement produit tous les fléaux qui ont fondu de l'Orient sur l'Europe.

Pendant que les sultans des Huns, en réunissant peu à peu sous leur sceptre tous les Slaves de la Scythie, se préparaient silencieusement à envahir le monde; de leur côté les Goths repoussés de leurs conquêtes trans-danubiennes, continuaient de se précipiter par masses innombrables sur l'empire romain. En mourant, Théodose laissa le trône des Césars si ébranlé, qu'il crut devoir confier la garde de ses deux enfants mineurs à une armée barbare, commandée par Stilicon, héros de la nation, moitié slave et moitié germaine, des Vandales. Avec le règne d'Honorius en occident, et d'Arcadius en orient, commença la période des expiations pour les anciens maîtres du monde. Deux hommes, à la fois eunuques et sophistses, Rufin et Eutrope, amènent Bysance au penchant de sa ruine. Pour couvrir ses odieuses concussions, Eutrope fait déclarer les ministres d'état aussi sacrés que la personne impériale. Le peuple grec qui s'était jusqu'ici vengé des traîtres par des sarcasmes et la liberté de la parole, tomba dans une muette consternation, dont surent profiter les Goths disséminés tout

autour de l'empire en colonies militaires. Leur principal chef, Alarik, envahit la Dalmatie, l'Albanie, et enfin tout le Péloponèse. Appelé par Arcadius, Stilicon accourt d'Italie avec son armée vandale et gauloise. Il bat près de Corinthe et enveloppe dans son camp, Alarik. Il comptait le réduire par la famine; mais le rusé Alarik parvint à s'échapper avec une partie des siens; et entrant à l'improviste dans Byzance dégarnie de troupes, il força Arcadius, ou plutôt l'eunuque Eutrope, à lui donner à titre de gouverneur toute la vaste Illyrie, dont les citadelles se remplirent ainsi de soldats goths. Bysance même fut, en haine d'Eutrope, livrée par les généraux grecs à une garnison gothique, venue de la Phrygie sous les ordres de Gaïnas. Toutefois ces barbares devinrent bientôt tellement odieux aux citoyens de Constantinople, que le peuple s'insurgea spontanément contre eux, et en tua sept mille dans un seul jour. Gaïnas ralliant les débris de son armée, et poursuivi par un autre barbare, Fravitta, s'enfuit vers le Danube. Mais il trouva sur ce fleuve le roi des Huns, Uldin, qui lui barra le passage et le tua en 401. La position des Goths dans l'empire grec n'était plus tenable : ils se voyaient pris entre les Grecs et les Huns, et de plus harcelés en flanc par les Slaves du Danube. Leur chef, Alarik, résolut de tenter un coup de désespoir; il les réunit tous en un corps compacte; et se faisant proclamer roi, alla se jeter sur l'Italie. Malgré Stilicon, qui fit plus d'une fois éprouver d'horribles défaites à ces émigrans germains; ils finirent cepen-

dant par fonder en occident plusieurs états fameux. Quant à l'orient il se trouva pour jamais délivré de leurs invasions; et la question ne se débattit plus dans cette partie du monde qu'entre les Grecs et les Slaves.

Les peuplades Slaves à l'entrée du cinquième siècle venaient de subir presque toutes le joug des hordes hunniques. Pendant que les Huns étaient occupés à subjuguer ceux des Slaves qui résistaient encore, l'empire grec put jouir d'une paix profonde, qui dura près de quarante années, grâce au génie d'une femme, la célèbre Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose II. Il semblait que l'énergie romaine se fut partout réfugiée dans des femmes. Pendant que Pulchérie gouvernait avec gloire l'Orient, pour son frère, le faible Théodose II, un autre génie féminin, Placidie, soutenait en Occident la grandeur romaine et le trône de l'impuissant Honorius. Cependant le règne de Placidie en occident eut une fin malheureuse. Ses deux principaux généraux, Aëtius et Boniface se firent une guerre acharnée. Aëtius déclaré ennemi de l'empire par suite de cette guerre, se réfugia en Pannonie, chez les Huns, au milieu desquels il avait passé sa jeunesse comme ôtage. Ce peuple avait alors pour princes deux héros redoutés, Ruï et Rugila, auxquels les Grecs payaient un tribut annuel pour en obtenir la paix. Après la mort de Ruï, ses deux neveux, Attila et Bleda, s'emparèrent du pouvoir. Bientôt ayant fait périr son frère, l'ambitieux Attila se trouva seul à la tête de

tous les Huns du Danube, qui en y comprenant les Slaves subjugués, formaient un corps parfaitement aguerri de sept cent mille combatants. C'était beaucoup plus de soldats que n'en pouvaient alors opposer les deux empires d'Orient et d'Occident réunis. Ayant en main les moyens de conquérir le monde, Attila en conçut naturellement la pensée.

Ce monarque qui avait, dit-on, le type difforme propre à la race mongole, mais qui possédait en même temps toute la haute intelligence politique et les capacités militaires propres à la race turque, s'enfonça dans le nord, acheva de subjuguer les peuples slaves jusqu'au Volga; puis, tournant le Caucase, descendit l'Euphrate et attaqua la Perse. Obligé toutefois de faire retraite, il alla décharger sa colère sur les Grecs d'Antioche et de l'Asie-Mineure. Ayant vaincu l'armée impériale près de la ville de Margus, il exigea que l'impôt annuel de sept cents livres d'or que lui payait Bysance, fut triplé, et Bysance obéit. Rentré dans son camp aux bords du Danube, ce formidable tyran ne tarda pas à armer de nouveau contre Byzance, alla brûler Syrmium, Marcianopolis, Nisse et Sardika, et inonda de ses hordes pillardes toutes les provinces depuis la mer Noire jusqu'à l'Adriatique. Théodose II, vaincu dans trois grandes batailles, implora la paix et l'obtint après avoir payé d'énormes frais de guerre. (An 446.) Une ville cependant, l'obscure cité d'Azyme en Thrace, osa résister seule au conquérant qui s'intitulait dans sa fureur le *fléau de Dieu*. Tous les assauts

d'Attila ne réussirent pas à l'emporter ; il fallut que le vainqueur de l'Orient traitât d'égal à égal avec cette poignée de braves, et laissât aux Azymiotes leur liberté et leurs imprenables remparts.

L'infortuné Théodose II mourut prématurément, accablé de la douleur de ses défaites. Sa sœur, la belle et pieuse Pulchérie, qui s'était vouée jusqu'ici à la virginité, se décida enfin pour sauver sa patrie, à donner à la fois sa main et le trône, au plus expérimenté des généraux d'alors, au vieux Marcien. Quoique âgé de soixante ans, Marcien ne craignit point de marcher en personne contre Attila. Le *fléau de Dieu* dédaigna de l'attendre ; et, conduisant ses bandes innombrables vers l'Occident, il envahit la Gaule où l'appelaient les Vandales. Mais la race germaine avait à venger la déroute des Goths de la Scythie. Toutes les peuplades du Rhin se joignirent donc à Théodorik, au roi des Francs, Mérovée, et au général en chef des légions romaines, Aëtius. Toutes ces forces réunies du monde occidental atteignirent enfin l'immense armée d'Attila, où se trouvaient également représentés tous les peuples de l'Orient. Cette bataille, livrée pour ainsi dire entre deux mondes, eut lieu en 451 dans les plaines de Châlons. Les Huns furent, sinon vaincus, au moins repoussés. Mais quelques mois après, Attila renouvelait sa demande en mariage de la belle Honoria, sœur de Valentinien II, avec la moitié de l'empire pour dot ; et recevant un nouveau refus, il franchissait les Alpes, emportait d'assaut Aquilée, dont il faisait dis-

paraître jusqu'aux fondements, conquérait Milan, et forçait les habitants latins de la Vénétie à s'enfuir sur les îlots des lagunes, où ils bâtirent quelques huttes de pêcheurs, qui plus tard devinrent Venise. Enfin il se préparait à saccager Rome, quand le pape Léon, en habits pontificaux, vint au devant de lui et l'arrêta. Le barbare raconta depuis qu'il avait cru voir dans les airs au-dessus de la tête de Léon, saint Pierre et saint Paul, armés d'épées flamboyantes, et prêts à le frapper, s'il faisait un pas de plus en avant. Attila ramena ses troupes gorgées de butin dans la Hunnie danubienne (aujourd'hui Hongrie); et ne pouvant avoir la main d'Honoria, il solennisa un nouveau mariage avec une princesse inconnue, dans sa capitale formée de huttes et de tentes, et qu'on croit avoir été située près de Tokaï.

Au milieu du luxe extraordinaire de ses officiers, Attila affectait la plus austère simplicité : il était vêtu de bure, et mangeait dans des plats de bois, en présence des ambassadeurs des plus grands empires du monde qui venaient implorer sa protection. Mais à l'occasion de son mariage, il oublia sa sévérité accoutumée et mourut des suites de l'ivresse. Pour dérober ses os à l'exécration de l'avenir, ses amis lui donnèrent pour sépulture le lit d'un fleuve, dont ils détournèrent momentanément le cours. Ses trois fils s'étant partagé son immense et éphémère empire, deux d'entre eux périrent misérablement : le dernier, Dengesik, attaqué par les Grecs, fut vaincu et tué; et sa tête en-

voyée à Constantinople y fut exposée en 469, comme un trophée. Les débris de ces hordes refoulées jusqu'au Don, s'y maintiennent encore quelque temps sous les noms de Hunogures, Uturgures et Kuturgures; puis elles disparaissent de l'histoire.

Les terribles campagnes d'Attila avaient ébranlé jusque dans ses bases l'empire romain; ce n'était plus qu'un lion mourant. Ce qu'on pourrait appeler le coup de grâce lui vint des Germains. Depuis longtemps les Césars n'habitaient plus *la ville*, et n'avaient plus d'autre capitale que leur camp. Rome était tombée dans un isolement profond; toute la vie politique du monde civilisé s'était concentrée dans Byzance. Saisissant donc le moment où les généraux byzantins luttaient contre les enfants d'Attila, les princes germains s'élancèrent sur l'Italie et réduisirent Rome en cendres. Puis Odoacre, à la tête des Hérules, déposa le dernier César, Romulus Augustulus, et se proclamant lui-même roi d'Italie, en 476, mit ainsi fin pour toujours à la domination romaine.

On ne peut, en finissant ce tableau, se refuser à dire un mot de l'étrange système adopté par Veneline, Bulgarine, et autres historiens russes contemporains, pour expliquer le grand mouvement des invasions barbares, et les triomphes d'Attila. Ce mouvement, suivant eux, fut le fruit d'une première et gigantesque lutte de la race slave opprimée contre les deux autres races de l'Europe, les Germains et les Celto-Latins. Attila, à les en croire, ne serait rien moins

que le premier tsar de toutes les Russies, l'avant-coureur des tsars modernes, destinés à devenir, d'une manière plus durable, les dominateurs du monde. Pour prouver qu'Attila et les siens étaient d'origine slave, et parlaient bien et dûment la langue russe, les savants moscovites citent tous les noms slaves de peuples et de princes que ce premier autocrate du nord traînait tremblants à sa suite. Ils font dériver le nom du frère d'Attila, de Bleda, du slavon vlad (comme dans Vladislav, Vladimir). Enfin le nom même de strava, en slavon repas funèbre, donné aux funérailles d'Attila, leur paraît prouver clairement que le nom du conquérant était russe.

Partant de ces premières données, Veneline en conclut que les victoires d'Attila furent dues au besoin senti par tous les Slaves de reconquérir leur indépendance sur les Goths et sur les Romains, et de venger enfin l'humanité du joug que lui avaient imposé les Césars. Se montrant partout comme un libérateur, rapportant, disent-ils, aux peuples fatigués des exactions et de la luxure romaines, un gouvernement slavve, c'est-à-dire sans impôt et sans police, et la vie simple et patriarcale des stepes, Attila n'eut pas de peine à triompher. Après avoir affranchi du germanisme tous les Slaves septentrionaux, il passa chez les Slaves illyriens, que le latinisme courbait sous un joug de fer; il les délivra tous, depuis les embouchures du Danube jusqu'aux Alpes d'Italie. « Mais il ne voulut pas, dit Veneline, agir envers eux comme un maître; il se con-

tenta d'être leur bienfaiteur. En digne patriote slave, il donna à chacune de ces peuplades une constitution, un gouvernement national, et des princes de leur sang; protégés, sans être sujets, du monarque russe, obligés seulement à être les confédérés à perpétuité de la Russie.... Les guerres des Huns eurent un immense résultat, celui de réveiller en Europe l'amour de la liberté, et de ranimer partout l'ordre légal, que les Romains avaient étouffé.... Magnanime héritier des Césars et des Scipions, Attila savait être clément, il épargna Rome à la prière du pape Léon.... Comparable à Charlemagne et aux plus grands rois,... posant un pied sur le Volga et l'autre sur le Rhin,.... ce grand homme, vainqueur de l'Europe et de l'Asie, a été calomnié par toutes les nations qu'il avait sauvées... C'est ainsi, ô histoire, que tu transformes souvent en despotes les monarques les plus bienfaisants!... Cruelle parque, pourquoi ne lui as-tu pas permis de subjuguer toute la race humaine? »

Je n'en citerai pas davantage. Par ces quelques lignes, chacun jugera du reste. Il n'est pas jusqu'à la nation française qui, selon Veneline, ne doive sa naissance à Attila, par suite, à ce qu'il paraîtrait, d'une alliance passagère qu'un traître de la famille mérovingienne avait conclue avec ce barbare. C'est à ce point de folie qu'un patriotisme outré conduit quelquefois les écrivains russes.

La preuve que cet Attila, présenté si courtoisement par Veneline comme un prototype de l'empereur Ni-

colas, était encore moins Slave que les Romanof, c'est que la race slavone, momentanément centralisée par ce premier conquérant turc, refoula aussitôt après la mort d'Attila, ses enfants dans le désert, et fit disparaître sa dynastie, sans qu'elle ait même laissé de vestiges. Si Attila avait eu du sang slave dans les veines, peut-on supposer que les fidèles Slavons auraient répudié si complètement sa race? N'est-il pas évident au contraire que la horde dont ce fléau de Dieu était le chef, s'était emparée du monde slave par voie de conquête, et qu'elle ne cessa pas d'y rester étrangère? Je ne conclus pas de là que les Slaves ne prirent aucune part aux grandes expéditions des Huns; ils furent forcés au contraire d'y prendre une part très active. Aussi est-ce d'Attila que datent toutes les grandes émigrations slaves du nord et de l'est vers le sud et l'ouest de l'Europe; — migrations qui déplacèrent les deux races slave et germanique sur une vaste étendue de territoires.

L'oppression ou du moins la nullité politique dans laquelle languissaient les Slaves, ayant facilité l'entrée des Huns dans la Scythie européenne, Attila put ainsi concevoir le plan de se porter comme le vengeur des Slaves contre leurs seigneurs goths et romains; et dès lors l'humiliation des deux races germaine et latine fut décidée par le conquérant. Les Slaves n'y opposèrent aucune résistance; pouvaient-ils songer à combattre les Huns, puisque ce n'eût été qu'au profit de leurs propres tyrans? Ce fut alors que commença la

grande inondation de l'Europe latine par les Germains que les Huns refoulaient du nord et de l'orient. Rejetés bientôt hors de leur propre pays, se voyant menacés sur tous les points, les Germains cherchèrent à mettre entre eux et les Huns de vastes déserts; et les Slaves du nord, essentiellement colonisateurs, se répandirent comme des torrents vers ces espaces vides.

Dès la fin du deuxième siècle de notre ère, on les voit déjà descendre des Karpathes, sous le nom de Karpi, Karpicolæ ou Kharvati, livrer aux Romains de nombreux combats, et s'établir enfin d'une manière légale, à l'entrée du quatrième siècle, dans la Dacie et la Pannonie, auprès de leurs frères illyriens. Peu à peu les Goths, expulsés par les Huns de tout le littoral de la mer Noire, y furent remplacés par des colonies slavones. Quand les hordes nomades se furent emparées avec Attila de tout le cours du Danube, les colons slaves suivirent pour ainsi dire ces hordes, comme les prières boiteuses d'Homère suivent l'injure, pour repeupler le désert et réparer les dévastations que commettaient partout les nomades.

La période des migrations slaves du nord-est vers le sud et vers l'ouest a duré depuis la fin du quatrième siècle jusque vers le milieu du septième, où les Croates, venus de la Russie rouge, franchirent le Danube, et colonisèrent la Croatie actuelle. Quant aux Slaves de la Vistule, ils avaient déjà commencé leur mouvement de migration vers l'occident dès le troisième siècle, à la suite des guerres romaines qui avaient chassé

des rivages de l'Elbe, de l'Oder et de la Baltique, les peuplades germaines indépendantes, marcomanes, gépides, burgondes, vandales, et enfin les Suèves eux-mêmes. Après s'être entassés quelque temps dans la Bohême et la Moravie actuelle, les débris de ces peuplades obstinées à rester libres, se voyant repoussés de leur asile par les Huns, envahirent la Bavière, la Franconie et tout le cours du Rhin. Leurs anciens territoires abandonnés échurent alors, comme les bords du Danube, aux émigrants slaves. Ceux qui s'établirent entre la Vistule et la Russ, prirent le nom de Porusses ou Prusses; les Slezaces couvrirent la Silésie, les Polabes les rives de la Labe ou de l'Elbe, et les Poméraniens occupèrent la Pomorée (le littoral de la mer.) Au sixième siècle, les historiens regardent déjà l'Elbe comme formant la frontière entre les Serbes ou Slaves et les Suèves, plus tard les Saxons. Cent ans après, les Serbes ont franchi l'Elbe et occupent sous le nom de Sorabes tout le pays entre ce fleuve et la Saale, qui les séparait de la Thuringe.

Ce qu'il y a dans ces faits de plus remarquable, c'est que l'occupation successive de tant de contrées durant près de quatre siècles, arrive sans que les historiens mentionnent aucune guerre importante soutenue par les Slaves. Et cependant la moitié de l'Europe tombait en leur pouvoir depuis de le Volga jusqu'à l'Elbe, depuis la Baltique jusqu'à la mer Égée. Les autres races s'étaient épuisées en luttes acharnées; les tribus slaves se trouvèrent seules par leur multi-

tude en état de remplir les vides faits par la guerre; et elles les remplirent sans en chasser personne. De si vastes conquêtes opérées avec la charrue pour seule arme offensive, sont un évènement sans exemple dans l'histoire du monde. Opérées par le fer et la flamme, ces conquêtes auraient exalté l'enthousiasme des historiens; ils n'en ont rien dit parce qu'elles n'étaient pas sanglantes.

Observées dans leur ensemble, ces migrations slaves et germaines d'orient en occident, que nous avons vu commencer déjà 400 ans avant J.-C., et qui se prolongent jusqu'au septième siècle de notre ère, ce grand mouvement qui met dix siècles à s'accomplir, est peut-être l'évènement matériel le plus grave de l'histoire du monde. Ce sont ces migrations qui ont garanti le repos et la civilisation de l'Europe, en y garantissant pour des milliers d'années une prépondérance absolue aux deux grandes races germanique et slave.

J'avais commencé par montrer comme le berceau commun de toutes les nations slaves, l'Illyrie, c'est-à-dire ce vaste carré compris entre l'Adriatique et la mer Noire, et qui s'étend en longueur depuis les montagnes de la Grèce jusqu'aux Karpathes de Transylvanie et de Pologne. C'est de là que nous avons vu Tchekh, Lekh et Russ partir pour s'en aller peupler les stepes lointaines du nord; puis nous venons de suivre les neveux de ces premiers émigrants d'Illyrie, à leur retour de la Vistule, du Volga et du Don, peut-être

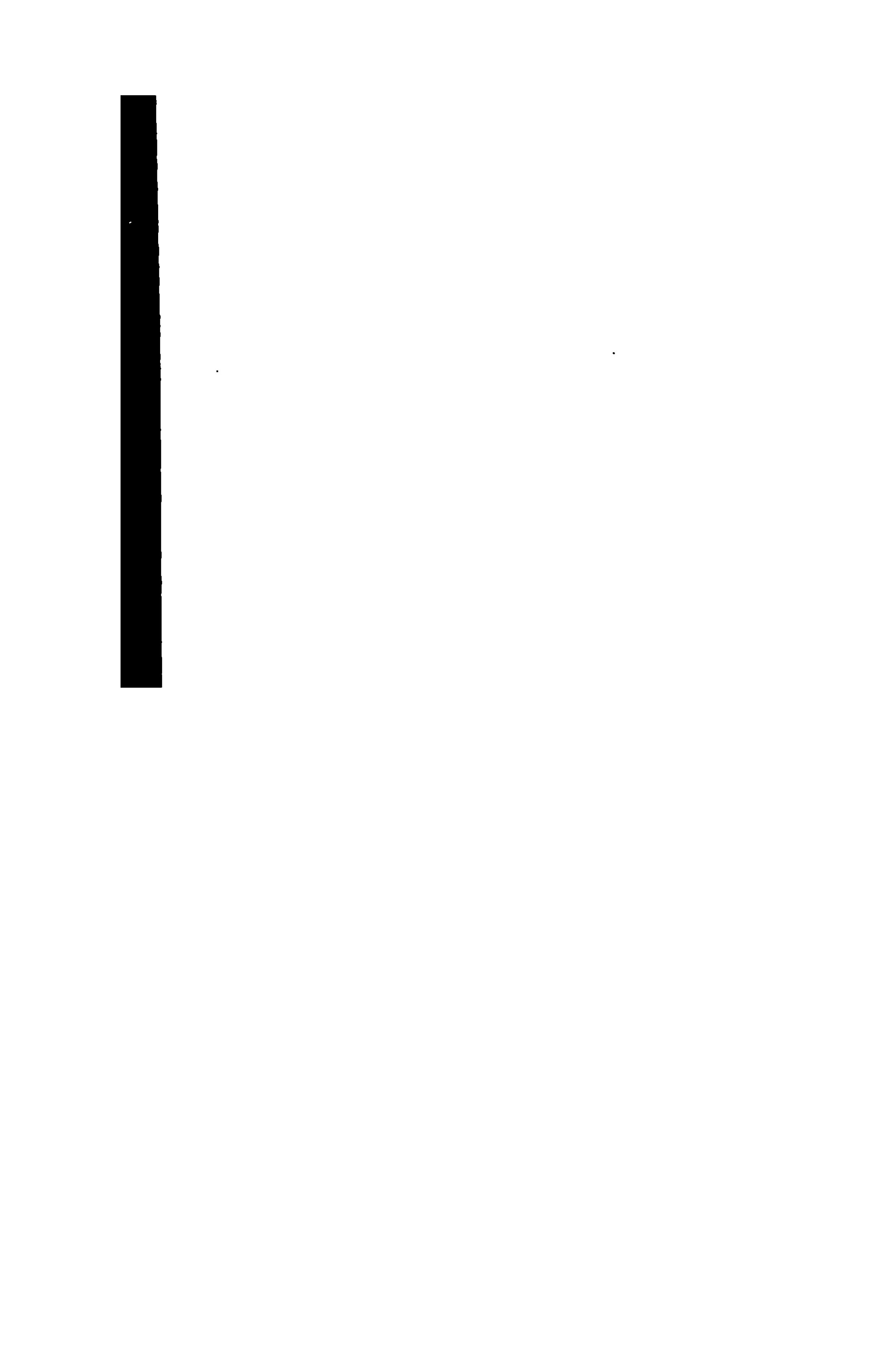
même des frontières de la Chine, pour occuper de nouveau en Europe leurs anciennes demeures, ces rives du Danube d'où les avaient chassés les Goths et les Vlaques ou Romains.

Ainsi voilà de grands voyages, accomplis par les Slaves, avant même leur organisation en corps d'états. Tout en devenant partout d'inoffensifs laboureurs, ces peuples se montrent pourtant voyageurs et colons intrépides. Or ce que faisaient les premiers Slaves, les Russes de nos jours paraissent assez disposés à le répéter encore sur une plus vaste échelle. Dans celles des provinces moscovites où le servage n'existe pas, ainsi que chez tous les Slaves de la Turquie, on continue jusqu'à ce jour de voir des communes entières mécontentes émigrer dans leurs chariots, laissant leurs foyers vides, pour s'en aller au loin chercher des terres plus fertiles ou des propriétaires plus humains. Pareilles aux antiques tribus, elles émigrent par centaines de familles, en s'écriant comme les Celtes du temps de César, ou comme les trois frères, Lekh, Tchekh et Russ : transportons ailleurs notre patrie, la terre ne nous manquera pas pour y vivre, suivant nos usages (*po nachemu*), ou pour y mourir libres.

Demandez en Russie à un paysan où il demeure : s'il vous répond : *tout près d'ici*, cela voudra dire à trente ou quarante lieues. Ces symptômes sont significatifs; ils devraient faire réfléchir davantage notre vieux occident, si casanier malgré toutes ses locomo-

tives à vapeur, si cloué dans ses villes, si peu porté à mettre, comme le Moscovite, le feu à ses capitales, plutôt que de les laisser à l'ennemi. Beaucoup d'historiens à Pétersbourg voient, comme on sait, dans l'empire des Huns la première manifestation de l'énergie russe, et comme une préparation à l'empire des tsars, empire également destiné à briser les nouveaux plans de conquête des Germains modernes, qui prétendent recommencer la domination des Goths sur le Danube et la Vistule. — C'est pourquoi, dit-on, le tsar doit, comme jadis Attila, soumettre à une centralisation militaire inflexible tous les paisibles Slaves pour les lancer encore, avec la mission des Huns, sur l'Europe dégénérée.

Telles sont les idées qu'entretient le cabinet russe. Contre ce menaçant avenir l'unique remède est l'émancipation des Slaves dans un esprit de fédéralisme et d'association avec les autres races : par là seulement le vieux monde qui s'écroule pourra se raffermir.



DEUXIÈME TABLEAU.

DES ORIGINES ILLYRIENNES ET POLONAISES.

I

DES KARPATHES ET DU PEUPLE GUERRIER DES KARPI OU KHROBATI considérés comme point de départ des quatre nations slaves.

La science place ordinairement dans les montagnes le berceau des nations; celui des Slaves, nous l'avons déjà démontré, se cache au fond des gorges qui descendent de la crête des Karpathes au Danube. Ces antiques Karpathes, le Καρπατης ορος de Ptolémée, que quelques auteurs prétendent avoir été déjà connus d'Hérodote, dans lequel on trouve mentionné un fleuve Karpis et une île de Karpathos; cette gigantesque chaîne forme réellement l'artère vitale du monde slave. Devant ces sommets granitiques, qui s'étendent de la Silésie prussienne à la mer Noire, et dont les dernières racines vont se dérober à l'œil sous les murs de Constantinople, au pied de ces remparts naturels la toute-puissance des conquérants s'arrête. L'Autriche, la Turquie et la Russie n'ont pu jusqu'à ce jour

dompter qu'imparfaitement les montagnards des Karpathes.

Quant au nom même de ces montagnes, son origine slave ne peut être contestée. Aujourd'hui encore le mot khreb ou khorba signifie en illyrien une montagne et khrbet un dos : en russe, khrebet désigne une succession de sommets, comme l'uralskoï khrebet, le kamtchatskoï khrebet. Le nom de Krapaks, venu du polonais krepak et faussement donné en français à la chaîne entière, ne désigne dans le pays qu'un de ses plus hauts sommets. Il est du reste assez singulier que le nom même de Karpathes soit maintenant oublié des Slaves; les Russniaks de la Hongrie seuls disent encore khrbi ou khorbi; les autres Slaves disent généralement Tatry. Quelques auteurs polonais ont voulu faire dériver ce nom des Tatars; mais Chafarjik prouve qu'il est antérieur à l'arrivée en Europe des hordes de la Tartarie. Dans le diplôme de fondation de l'évêché de Prague, de l'an 973, conservé par Cosmas, on lit déjà : *Montes quibus nomen est Tatri.*

Au temps des Romains, quand tous les Serbes, ou Slaves alors connus, étaient devenus les serfs (servi) des maîtres du monde, la chaine des Karpathes abritait dans son sein les dernières tribus libres. Les incursions de ces Slaves indépendants troublaient le repos des Césars, et ce fut pour l'empire romain une bonne fortune, lorsque cinquante ans après Jésus-Christ, sous l'empereur Claude, les Iazyges, venus de la mer Noire sur la Tissa en Hongrie, y subjuguèrent

les indigènes et fondèrent un empire composé de deux races d'hommes que l'histoire romaine appelle, les uns Sarmatæ liberi, les autres Sarmatæ servi. Ces Sarmates serfs ne peuvent guère avoir été autre chose que des Serbes ou Slaves. Ils étaient laboureurs; ils avaient des villes et des villages en bois, et pratiquaient la navigation et le commerce; tandis que leurs maîtres iazyges vivaient sans cesse à cheval, et sans autre habitation que leurs tentes dans les gras pâturages du Danube et de la Tissa.

Il paraît que la domination des Iazyges ne dura pas longtemps : car l'année 180 on voit les Slaves des Karpathes, sous le nom de Karpi et de Karpiani, attaquer les stations romaines du Danube, et obtenir des Césars la promesse d'un tribut annuel. Au troisième siècle leurs invasions recommencent. Zozime constate une victoire remportée sur les Karpi par le général Émilien; puis l'empereur Volusianus les repousse hors de l'empire, et fait frapper à ce sujet une médaille commémorative de sa victoire sur les peuples qu'il nomme Venèdes [1]. Une autre médaille, de l'an 248,

[1] On conserve de cette médaille des exemplaires avec exergues dans les deux langues grecque et latine. Sur les exemplaires grecs on lit :

ATT. K. ΓA. ΦIN. ΓAΛ. OTENΔ. OTOΛOTΣIANOC. ΣEB.

C'est-à-dire : *Αὐτοκράτωρ Καίσαρ Γανδάλικος Φίννικος Γαλίνδικος Οὐένδικος Οὐολουσιανὸς Σεβαστός.*

Les exemplaires latins portent avec d'autres mots la même exergue :

IMP. C. VA. F. GAL. VEND. VOLUSIANO. AUG.

Lisez : Imperatori Cæsari Vandalico Finnico Galindico Vendico Volusiano Augusto. (*Voir* Vaillant, t. 2, p. 351.)

mentionne également un nouveau triomphe de l'empereur Philippe l'Arabe sur ces peuples. Mais sans cesse repoussés, les Venèdes des Karpathes revenaient sans cesse à la charge. Enfin, en 295, Galerius, pour mettre un terme à leurs dévastations, résolut d'aller attaquer les Venèdes dans leurs montagnes même; et en 305 il en déporta violemment un grand nombre vers le sud, dans les plaines de l'Illyrie.

Voilà donc le nom de Venèdes qui reparaît sous la plume des historiens romains, pour désigner un peuple nouveau de montagnards karpathiens. Nous avons déjà vu les premiers Venèdes, vers l'an 388 avant Jésus-Christ, en lutte avec les Gaulois qui avaient quitté leur patrie au nombre de 300,000 combattants, sous la conduite de Bellovèse. « Ces émigrants, dit l'auteur romain Justin, ayant consulté le vol des oiseaux (car on sait que les Gaulois excellent dans la science des augures), se décidèrent à fixer sur les côtes d'Illyrie leurs nouvelles demeures;... et là après avoir dompté les barbares pannoniens, ils restèrent maîtres du pays[1]. » Dès lors le nom de Venèdes avait peu à

[1] Les paroles de Justin ou plutôt de son abréviateur Trogue-Pompée sont remarquables :

Galli abundanti multitudine, cum eos non caperent terræ, quæ genuerant, trecenta millia hominum ad sedes novas quærendas, velut ver sacrum miserunt. Ex his portio illyricos sinus, ducibus avibus (nam augurandi studio Galli præter ceteros callent) per strages Barbarorum penetravit et in Pannonia consedit : gens aspera, audax, bellicosa, quæ prima post Herculem, cui ea res virtutis admirationem et immortalitatis

peu cessé de désigner les populations établies entre le Danube et l'Adriatique. La résistance obstinée des indigènes ayant exaspéré les conquérants, les Venèdes vaincus qui ne voulurent pas accepter la servitude, durent s'enfuir vers le nord dans les parties les plus inaccessibles des Karpathes.

Ces faits s'accordent d'ailleurs merveilleusement avec le récit de Nestor sur l'expulsion des Slaves de la Pannonie et du Danube par les Vlaques, nom qui est synonime du mot allemand welsch, et qui signifie en slavon tous les peuples latins, par conséquent aussi les Walls ou Gaëls, c'est-à-dire les Gaulois. Parmi les historiens polonais, Bogukhval et Kadlubek, parlent comme Nestor, de longs combats entre les Vlaques et les Slaves de l'Illyrie. Après avoir montré combien les Venèdes ou Slaves étaient à l'origine nombreux et puissants, Kalubek cherche à concilier les traditions polonaises sur cette époque avec les récits de Trogue-Pompée. Mais à l'opposé de Nestor, il s'efforce de montrer la victoire restant fidèlement du côté des Slaves : ce qui ne les empêche pas d'être obligés finalement d'évacuer le pays.

Vers la même époque, les autochtones de Bohême, qui très probablement aussi étaient Slaves, devaient également se retirer devant une autre invasion de Celtes Boïens, qui conquéraient pour des siècles ce

fidem dedit, Alpium injuncta juga et frigore intractabilia loca transcendit : ibi domitis Pannoniis, per multos annos cum finitimis varia bella gesserunt.

pays, et lui donnaient leur nom. De ce côté encore les indigènes refoulés ne trouvaient d'asile pour leur indépendance que derrière les rochers stériles et peu enviés des Karpathes. C'est donc dans les gorges de ces montagnes que de toutes parts les Vendes subjugués se réfugiaient pour y conserver au moins une ombre d'existence politique. Enfin l'empire des Césars s'étant écroulé sous les coups des Huns, et les peuplades germaniques, maîtresses des Stepes du nord, s'étant précipitées comme des torrents vers le midi, on vit subitement les primitifs autochtones redescendre de leurs montagnes, et occuper de nouveau, sous le nom de Croates, les plaines devenues désertes, d'où leurs ancêtres avaient été violemment expulsés.

De tout ce qui vient d'être dit, je crois que nous pouvons hardiment conclure que l'occupation des Karpathes par les Slaves remonte à une époque antéhistorique. La science étymologique vient ici au secours de l'histoire. La rivière hongroise de la Tissa ou Theisz, était appelée par les Romains Potisi, mot qui en slavon signifie pays sur la Tissa. On a découvert et on voit aujourd'hui à Mehadia un marbre avec une inscription romaine de l'an de notre ère 157, écrite sous le consulat de Barbatus et de Regulus, et où on lit : *Valerius Felix miles coh. IV stationis tsiernen.* Cette station romaine de Tsierna a laissé des ruines encore visibles au bord du torrent de la Tcherna, mot slave qui signifie l'eau noire. La Tcherna affluent du Danube, qui sépare la Hongrie de la Valachie, a donc

très probablement donné son nom à la citadelle fondée sur ses bords par les conquérants romains. Les écrits de l'empereur philosophe Antonin, vers l'année 180, mentionnent dans les mêmes contrées une autre rivière, appelée Grana, aujourd'hui Hran, mot qui semble également venu du slavon grana, granitsa, frontière. Enfin parmi les peuplades illyriennes de l'antiquité, celles des Krovitses, des Koralles et des Besses, offrent des analogies au moins frappantes avec les Krivitches, les Gorals et les Besses des Karpathes du moyen-âge.

Il est donc difficile de nier la présence des Slaves dans ces montagnes avant l'ère chrétienne. Aussi les slavistes les plus distingués ont-ils fini par l'admettre. Comment en effet supposer que tous les Slaves du Danube et de l'Adriatique, échappés des champs de bataille celtiques et romains, aient alors abandonné leurs terres aux guerriers vlaques, sans y laisser derrière eux un noyau considérable de population champêtre? On peut d'autant moins le supposer, qu'il se manifestait alors d'étonnantes similitudes de mœurs, d'instincts et de caractère entre les Slaves et les Celtes; et les deux races, comme on l'a vu, réussirent si bien à se mêler, que parmi les noms même des princes gaulois de l'Illyrie, nous en avons remarqué plusieurs qui sont tout-à-fait Slaves.

J'avoue qu'aucun monument ne prouve d'une manière formelle que des tribus parlant slave, aient habité aux temps des Césars les côtes de l'Adriatique.

Mais il n'en est pas de même pour les Karpathes : Sur les versants de ces montagnes apparaissent dès les premiers siècles de notre ère, plusieurs peuples d'une physionomie tout-à-fait slave. Il est vrai que les historiens allemands qui voient des Germains partout, nous montrent les Karpi comme un peuple teutonique, parce qu'ils allaient piller les provinces romaines, de concert avec les Bastarnes, les Quades et les Goths. Cependant nous avons montré que leur nom n'a de signification qu'en langue slave. En outre il parait impossible que les Karpi ne soient pas identiques avec les Khrbati ou Khrovati, habitants des *sommets* (Khrbeti) qui bordent la rive septentrionale du Danube.

C'est faute d'avoir aperçu l'identité si indispensable à constater de ces deux noms, que les historiens ne font commencer qu'au septième siècle les invasions slaves. Ils nous représentent alors les Croates se précipitant de leurs montagnes, pareils à un fleuve immense, et couvrant à la fois de leurs colonies la Bohême, l'Illyrie et la Pologne. Mais il y a des preuves nombreuses qu'avant le septième siècle ces contrées renfermaient déjà des Slaves. Jornandès nous les montre en plusieurs endroits de son livre, mêlés aux Huns d'Attila. Parmi les peuplades de la haute Hongrie soumises à ce conquérant, il mentionne par exemple les Satagres ; et une partie du comitat slovak de Sempline porte encore jusqu'à ce jour le nom de Sotaker. La cérémonie même de la sépulture d'Attila

dans Jornandès est appelée *Strava*; et ce mot veut dire en slovak repas funèbre. Parmi les villes et les châteaux que Procope mentionne en Mésie, en Illyrie, en Macédoine, plusieurs portent déjà des noms slaves. En outre comment expliquera-t-on que le peuple turc et finnois des Bulgars, qui ébranla jusque dans ses fondements l'empire grec, ait pu au bout de quelques générations adopter tout d'un coup l'idiome slave? Un tel fait serait contre nature, si on ne pouvait le motiver par la présence de peuplades déjà slaves au midi du Danube, peuplades assez nombreuses, assez organisées pour absorber au bout de quelque temps leurs conquérants bulgars et septentrionaux.

De tout ce qui précède ne doit on pas conclure: d'abord que la période des migrations slaves commence bien des siècles avant le moment fixé jusqu'ici par les historiens; ensuite que les colonies karpathiques, en se répandant tout le long du Danube dans les vastes contrées d'où leurs ancêtres venèdes ou serbes avaient été refoulés, trouvèrent encore dans ces contrées des débris de peuples, qui n'avaient pas encore entièrement adopté les mœurs et la langue de leurs maitres, tant latins que teutons? Ainsi s'explique l'étonnant silence des anciens chroniqueurs sur la prise de possession de tant de pays divers par les colonies vendes. Ces pays n'avaient jamais totalement cessé d'être considérés comme vendes ou slaves; et ce que les historiens politiques d'Allemagne appelèrent plus tard une invasion, n'avait été réellement qu'une restauration.

II

ORIGINES ILLYRIENNES.

LES CROATES PRIMITIFS. — RÉSUMÉ DE LEUR HISTOIRE.

On vient de le voir, ce fut au haut des Karpathes que s'arbora le premier drapeau d'insurrection des Slaves contre leurs oppresseurs. Il s'agirait maintenant de chercher quelle fut la première nationalité slave, qui se dégagea historiquement du chaos des migrations.

L'histoire romaine nous a déjà montré les Karpi soutenant dans leurs montagnes une lutte de plusieurs siècles contre les Césars. D'où venaient les Karpi? C'est ce qu'aucun historien n'a jamais su dire. Ptolémée et Pline mentionnent, il est vrai, des Karpi dans le nord ; et le géographe Guido de Ravenne, vers l'an 886, écrit d'après d'anciens auteurs : *Sarmatia, ex quâ gens carporum in bello egressa, cujus post terga Oceanus innavigabilis est.* Mais si l'on presse les témoignages sur ce peuple, on les trouve contradictoires ; et l'on s'aperçoit que chacun d'eux assigne aux Karpi des demeures différentes, depuis les côtes gla-

cées où l'Océan du nord n'est plus navigable, jusqu'aux rives bénies du Danube. Ne serait-ce pas là une preuve qu'après avoir désigné seulement les Slaves libres des Karpathes, le nom de Karpi s'était étendu avec le temps à tous les Slaves; et qu'à l'instar des noms de Vendes et de Serbes, il avait formé une troisième dénomination générale pour toute la race? Du moins semble-t-il difficile de nier ce fait pour ce qui concerne l'expression de Khrobati ou Croates, qui succède au nom des Karpi.

Je crois donc qu'il faut renoncer à préciser la situation primitive de ce que les chroniqueurs de l'époque barbare ont appelé la *grande Croatie*. Un seul fait reste admis par tous : c'est qu'il y avait des Croates dans les montagnes qui séparent la Hongrie de la Pologne, et que ceux-là étaient appelés Croates blancs, ce qui signifiait libres dans le langage de l'antiquité. On les distinguait par là des Croates noirs du nord, ainsi appelés parce qu'ils étaient encore esclaves. Enfin les premiers monuments du moyen-âge nous montrent des Croates en Pologne, en Russie, en Illyrie, en Bohême, partout en un mot où nous avons vu précédemment des Vendes ou des Serbes.

Nulle part toutefois ce nom de Croates ne fut porté par les Slaves aussi fièrement qu'en Illyrie. Aussi est-il resté dans ce pays pour désigner une des trois grandes variétés dont se compose la nationalité moderne des Illyriens. Ce fut vers l'an 634 que le seul peuple aujourd'hui appelé Croate, descendit de ses montagnes,

et franchit le Danube, à l'appel de l'empereur grec Héraclius. Constantin Porphyrogénète[1] nous représente ces Croates blancs émigrant sous la conduite de cinq frères, qu'il nomme Klukas, Lobelos, Kosentsis, Mukhlo et Khorbatos. Ils étaient accompagnés par deux de leurs sœurs appelées Tuga et Buga. Ces sept princes avaient conclu avec Héraclius un traité d'alliance, d'après lequel cet empereur leur cédait, sous la condition du tribut, toutes les parties du littoral de l'Adriatique, d'où ils réussiraient à chasser les Avares. L'expulsion de cette horde formidable fut pour ainsi dire l'affaire d'un moment. Les historiens ne mentionnent point de batailles ; ils ne savent nous donner aucuns détails sur cette guerre. Ils affirment seulement qu'au bout de trois années les Croates blancs avaient subjugué les Avares dans toute la Dalmatie et la Mœsie ; et que cette vaste région qui s'étend depuis le Danube jusqu'aux frontières de l'Épire, était devenue slave.

Comment un évènement si compliqué, si grave, aurait-il pu s'accomplir dans l'espace de trois années? Heureusement les chroniques indigènes racontent la

[1] ἔνθα εἰσὶν ἀρτίως οἱ Βελοχρωϐάτοι, μία δὲ γενεὰ διαχωρισθεῖσα ἐξ αὐτῶν ἤγουν ἀδελφοὶ πέντε, ὅ, τε Κλουκὰς καὶ ὁ Λόϐελος καὶ ὁ Κοσέντζης καὶ ὁ Μουχλὼ καὶ ὁ Χρώϐατος καὶ ἀδελφαὶ δύο, ἡ Τοῦγα καὶ ἡ Βοῦγα μετὰ τοῦ λαοῦ αὐτῶν ἦλθον εἰς Δελματίαν καὶ εὗρον τοὺς Ἀϐάρεις κατέχοντας τὴν τοιαύτην γῆν. ἐπὶ τινας οὖν χρόνους πολεμοῦντες ἀλλήλοις ὑπερίσχυσαν οἱ Χρωϐάτοι.

chose d'une manière plus vraisemblable. Elles nous montrent l'empire des Avares sur le Danube comme un renouvellement de la puissance des Huns; et ces nouvelles hordes traînaient à leur suite, comme celles d'Attila, des tribus de laboureurs slaves, forcés de cultiver la terre, pour fournir à leurs maîtres nomades le blé et les aliments. Ainsi partout où se portait une horde d'Avares, des Slaves la suivaient. En outre, plusieurs tribus de Croates libres s'étaient alliées avec ces barbares dès le sixième siècle, et faisaient de concert avec eux des irruptions dans le midi. Le khan des Avares avait même envoyé en 603 un corps de Slaves auxiliaires, pour aider Agilulf, roi des Lombards, à conquérir Cremone. Il y avait donc déjà des Slaves établis sur l'Adriatique, quand parurent sur cette mer les Croates blancs, alliés d'Héraclius; et ces derniers n'eurent qu'à faire appel à leurs frères slaves opprimés par de féroces nomades, pour se trouver aussitôt maîtres du pays, en quelque sorte sans coup-férir. C'est ainsi seulement qu'on peut expliquer l'imposante puissance que déployèrent tout-à-coup les Croates. A en croire l'historien impérial Constantin, ce peuple entretenait une armée permanente de cent mille fantassins et de soixante mille chevaux, sans compter une flotte de quatre-vingts galères de haut bord, entourées de leurs chaloupes d'abordage.

La capitale et le principal port de ces Bielo-Croates était Bielo-Grad, la ville blanche, dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines, appelées en italien Zara-

Vecchia, et dont les environs portaient le nom de Sidraga terra. Autour de cette résidence se rangeaient, selon les auteurs grecs, onze villes de second ordre qui servaient de siége a autant de jupanies, et dont les principales étaient : Χλεϐενα, sans doute Livno en Hertsegovine ; Ημοτα, aujourd'hui Imotski sur le lac du même nom, forteresse célèbre au moyen-âge ; Τζεντηνα sur la rivière nommée encore Tsetina ; πλεϐα, également ville et rivière, nommée aujourd'hui Pliva ; Τνίνα, actuellement Knin, forte citadelle sur la Krka ; Κρίϐασα, peut-être aujourd'hui Krbava, district dominé par le château d'Udbina, fameux dans les chants populaires, et voisin du comitat de Lika, que les Byzantins appelaient Litza.

Le territoire que les Croates venaient de conquérir renfermait un grand nombre de cités déjà très anciennes. Telles étaient Scardona, maintenant Skradin, Baloïe, en grec Βελιτζειν, aujourd'hui Belaï, dans la Croatie turque, Korinium (Karin) et Stulpini (Sluin), toutes les deux mentionnées par Pline et Ptolémée. Cependant les villes les plus florissantes de la Dalmatie se maintinrent en dehors de l'administration slave, et continuèrent de former pour ainsi dire un état à part dans l'État. Maîtresses de tout le commerce de la Dalmatie, depuis l'antique Ραουσιον (Raguse) jusqu'à Iadar ou Zader, aujourd'hui Zara, ces villes conservèrent à leur territoire le nom romain de Dalmatie, par opposition aux parties montagneuses du pays qu'elles appelèrent Croatie, Χρωϐατια. Fières de leur ori-

de leur civilisation antique et de leurs
lations de ces villes dédaignaient les
rbares; et jusqu'à ce jour encore
s Italiens contre les Morlaks,
intérieur des terres. Parmi ces cités
pulentes républiques au moyen-âge, se dis-
a surtout la fameuse Iadar, par sa puissance et ses malheurs. Longtemps rivale de Venise, elle finit par devenir sous les coups de cette seconde Rome une autre Carthage.

Jusqu'où s'étendaient les divers territoires de ces petites républiques, c'est ce qu'il serait difficile de préciser. Elles ne possédaient sans doute autour de leurs murailles qu'une banlieue très restreinte; car Constantin Porphyrogenète affirme qu'elles tiraient leur principale subsistance, non pas de la terre ferme, mais des îles, qui leur étaient soumises. Il est également impossible d'indiquer jusqu'à quelles limites s'étendait la Croatie dans l'intérieur du continent. Car dépendant de l'état de force ou de faiblesse de l'empire grec, ces limites varièrent constamment d'un siècle à l'autre. Du moins est-il prouvé que la partie septentrionale de la Dalmatie, et le nord-ouest de la Bosnie, faisaient partie des jupanies croates. Les diplômes princiers et monastiques de ces cantons jusqu'au dix-septième siècle, se servent tous du nom de Croates pour désigner la population indigène. Aussi jusqu'à présent ce nom est-il resté le plus usuel, celui sous lequel le peuple des campagnes se désigne lui-même au

voyageur. Le littoral où se trouve le port de Fiume, et qui appartient encore actuellement au ci-devant royaume autrichien de Croatie, avait fait dès l'origine, sous le nom de Primorée (en grec Παραθαλασσία,) partie des possessions croates, qui s'étendaient beaucoup plus loin qu'aujourd'hui du côté de Venise, puisqu'une grande partie de l'Istrie a conservé et parle encore le dialecte particulier des Croates. Ainsi l'étendue de côtes occupées par ce peuple était assez considérable pour le mettre en état de lutter avec avantage sur mer, comme sur terre, contre ses voisins.

Voilà comment au neuvième siècle les tribus nommées dans Constantin Χροβατοι, dans Kedrenos Χορβατοι, et dans les auteurs latins Cravati, assurèrent à la race slave sur la Méditerranée un débouché qui, à en croire les apparences, lui avait jusqu'alors manqué.

LE PEUPLE SERBE ; SON ORIGINE IDENTIQUE A CELLE DES CROATES.

Le plein succès obtenu par la première émigration authentique des Slaves hors de leurs Karpathes, encouragea de nouvelles tribus à aller chercher fortune vers ces cités civilisées du sud, qui, adoucies par le malheur, semblaient enfin décidées à ne plus réduire leurs hôtes slavons en servitude. Ces émigrants se rendaient la plupart en Thrace, où ils formaient des légions qui protégeaient Constantinople contre tous

les assaillants du nord et de l'ouest. « Bientôt se voyant pressés à la fois entre les Germains et les Turcs, dit Constantin Porphyrogenète, les Bielo-Serbes des bords de la Vistule, dont le pays s'appelait Boïki, vinrent aussi demander asile à l'empereur Héraclius. Ce prince les accueillit et leur assigna des quartiers en Thessalie et en Macédoine, aux environs de Serbitsa. » Voilà tout ce que nous apprend l'historien de Byzance sur l'arrivée de ces Serbes blancs, qui devaient un jour devenir la peuplade la plus importante de toute l'Illyrie. En quoi et jusqu'à quel point différaient-ils de leurs prédécesseurs, les émigrants croates? c'est là un problème que jusqu'à présent personne n'a pu résoudre.

Chafarjik admet, comme un fait de convention, et sans chercher à s'en rendre compte, la différence primitive des deux peuples. J'avoue qu'après examen je n'ai pu trouver de preuve convaincante de cette différence. Les Croates et les Serbes venaient de la même contrée, la Pologne : seulement les uns étaient descendus de la montagne, les autres arrivaient de la plaine. Ce seul fait ne suffirait-il pas pour expliquer la diversité d'idiome, ou plutôt de prononciation des mêmes mots, qui s'est maintenue jusqu'à ce jour entre la Croatie et la Serbie? Zonaras, Jean Skylitzes et Kedrenos confondent ensemble les deux contrées [1].

[1] Serborum gens quos etiam Chrovatos vocant... Gens Chrovatorum quos nonnulli Serbios vocant. (Stritter. tom. 2.)

Constantin Porphyrogenète lui-même, en plusieurs endroits de ses écrits, emploie les expressions serbe et croate comme synonymes. Enfin l'anonyme indigène de Dioclée dans sa chronique, mêle continuellement l'histoire des deux peuples, et nous les montre comme relevant d'un seul et même gouvernement.

A l'exemple des Croates, les Serbes furent d'abord employés contre les Avares par la cour byzantine, qui les chargea d'expulser ces nomades des rives de la Save, de la Drina et de la Bosna. Bientôt la victoire les ayant mis en possession de ces riches contrées, les tribus serbes se partagèrent les terres conquises et en formèrent les sept jupanies de Serbie, Bosnie, Neretva, Zakhulmie, Dioclée, Konavlie et Travunie, contrées dont chacune avait son administration à part. Un archijupane reliait par son autorité tous ces cantons entre eux, et recevait pour tous l'ordre de l'empereur grec.

Ainsi les Serbes, comme les Croates, furent durant près de deux siècles vassaux de Constantinople. Mais l'amour de l'indépendance les engagea enfin à appeler chez eux les Francs comme auxiliaires contre la Grèce. Entrés à titre d'alliés en Illyrie, les Francs ne tardèrent pas à s'y conduire en maîtres absolus. Charlemagne vint pousser jusqu'au Danube les conquêtes de ses prédécesseurs; et les deux grands princes (velikijupani) des Serbes et des Croates, dont l'un résidait à Dioclée en Dalmatie, et l'autre à Sisek sur la Drave, n'eurent plus que le simple titre de comtes, sous le

commandement des margraves, plus tard ducs de Frioul. Enfin l'un de ces ducs, Kadolakh, ayant commis parmi les Croates de la Save des cruautés intolérables, et ce peuple ayant demandé vainement justice contre Kadolakh à la diète germanique de l'année 818, il s'ensuivit une insurrection générale des opprimés sous la conduite du Jupane de Sisek Lïudevit. Cet habile guerrier vainquit les Germains dans trois campagnes successives, et il ne succomba que sous une quatrième expédition, où toutes les forces réunies de l'Allemagne l'attaquèrent. Lïudevit avait malheureusement dans l'Illyrie même un ennemi acharné, le grand jupane Borna, qu'Éginhard appelle *dux Dalmatiæ et Liburniæ*, qui s'était ligué avec les Allemands, et qui combattit avec eux contre les Croates de la Save, jusqu'à ce que leur infortuné chef, obligé de fuir dans les montagnes, eût été enfin massacré par ses propres hôtes.

Après la mort de Lïudevit, les Allemands n'éprouvèrent plus aucune résistance; et toutes les jupanies, tant serbes que croates, se soumirent. « Mais la cruauté des vainqueurs, dit Constantin Porphyrogenète, était si grande, qu'on les voyait arracher les enfants du sein de leurs mères, les couper en pièces, et en jeter les membres à leurs chiens. » Aussi Lïudevit ne tarda-t-il pas à avoir un digne successeur. En 825, le jupane Porin leva de nouveau l'étendard de l'insurrection slave contre l'Allemagne. Après une guerre de sept années, où les insurgés parvinrent à tuer dans une

bataille le chef même de leurs tyrans, le duc Kozilinus, les Croates et les Serbes restèrent maîtres de leur pays. Ils s'étaient débarrassés à la fois des Grecs et des Allemands ; et la période d'indépendance et de nationalité commença.

Nous connaissons maintenant de quelle manière les Croates et les Serbes de la Vistule parvinrent à fonder un état nouveau aux bords de l'Adriatique. Ainsi comme les Illyriens d'avant Jésus-Christ paraissent avoir rempli de leurs colonies les stepes de Pologne; de même la Pologne, du troisième au septième siècle de notre ère, renvoyait à son tour à l'Illyrie latinisée des armées de colons slaves. Le nord accomplissait sa tâche, qui fut toujours de retremper par sa dure énergie et son génie stationnaire les nationalités mobiles et progressives du midi.

LES VENDES OU SLOVÈNES CONSIDÉRÉS COMME LES PLUS ANCIENS ILLYRIENS.

Caractère général de la nationalité iugo-slave.

J'arrive à la troisième et dernière classe de tribus, dont se compose la nationalité illyrienne, aux tribus occidentales, qui ont conservé en Allemagne jusqu'à ce jour l'antique dénomination de Vendes. La plus profonde obscurité règne sur l'origine de cette troisième branche slave de l'Illyrie. Aucun chroniqueur n'a signalé, comme pour les Croates et les Serbes, l'é-

poque où ces Vendes émigrèrent du nord et franchirent le Danube. Cependant l'arrivée d'un peuple fort de plusieurs millions dans les Alpes qui séparent l'Italie de l'Allemagne, a dû être un événement assez grave. Si aucun historien de l'ère chrétienne ne l'a mentionné, ne serait-ce pas parce que cette migration avait déjà eu lieu avant Jésus-Christ? Ce qui semble confirmer notre hypothèse, c'est que dans sa langue, ou plutôt dans les débris de langue qu'il a conservés, malgré le germanisme qui le presse et le refoule en vain depuis mille ans, ce peuple s'appelle encore d'un des noms les plus primitifs chez tous les Slaves, du nom de *Slovènes*.

La partie vende ou slovène de l'Illyrie, alternativement nommée par les Romains Norique, Pannonie, Carnie, puis Carantanie, est ce qui constitue aujourd'hui les trois duchés autrichiens de Styrie, de Carinthie et de Carniole. Ces noms primitifs de Carniole et de Carinthie paraissent toutefois d'origine plutôt celtique que slave. Des émigrants de la Gaule, appelés Carni et Carnuti, s'étaient emparés de ces contrées plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Puis subjugués à leur tour par les Romains, leur capitale Carnuntum, était devenue la principale station militaire, et comme la tête de pont des Césars contre la Germanie. En celte, carn signifie rocher; de là le nom de Carni et Carnuti, les montagnards. En slavon, ces mêmes peuples devenus Slaves s'appellent Khorutani ou Goratani, qui signifie également montagnards. Il paraît donc très

vraisemblable que les Slovènes actuels de Carniole et de Carinthie sont le fruit d'une fusion des Gaulois et des Vendes, accomplie dès avant l'ère chrétienne.

Voilà pourquoi les slavistes du sud regardent les Carinthiens ou Gorutani comme le peuple le plus anciennement constitué dans tout le monde slave. Quelques-uns vont jusqu'à voir en eux les véritables Proto-Slaves, et les premiers ancêtres de tous les Vendes, même de ceux de la Vistule. Cette opinion a été soutenue avec beaucoup de science par un critique polonais, Surovietski (Sledz. pocz. narod. slow.). Ceux qui s'obstinent à ne pas voir dans ces Vendes des Grandes Alpes, le dernier reste mutilé des Vendes d'avant Jésus-Christ, sont obligés d'avoir recours aux hypothèses les plus invraisemblables pour expliquer l'arrivée de ce peuple dans les montagnes qu'il occupe.

Ainsi voulant à tout prix faire descendre les Vendes carinthiens, comme les Croates et les Serbes, des Karpathes du nord, Chafarjik, dans son embarras, oublie un moment toutes ses démonstrations sur la *non-slavicité* des Sarmates, et nous montre les Slovènes des Alpes comme issus des 300,000 Sarmatæ domini ou Arcaragantes, chassés par leurs esclaves, et accueillis en 334 dans la Pannonie par le grand Constantin. Puis ailleurs, frappé des grandes analogies qui rattachent l'idiôme slovène au croate et au serbe, le savant bohême cherche à montrer qu'une partie des Serbes et des Croates du Danube, chassés de la plaine par les hordes de cavaliers avares, durent se réfugier dans les

montagnes de l'ouest, où ils devinrent les pères des Carinthiens actuels. Le contact primitif de ce peuple avec les Croates sur plusieurs points, est réellement un fait historique. Ainsi entre les villes de Knittenfeld et de Leoben en Styrie, il y a aux bords de la Mur, une longue vallée que de vieux diplômes nomment *pagus cravati*. En Styrie, un affluent de la Drave porte le même nom que la principale rivière de la Galicie, le nom de Sane, nom également porté par un torrent de la Bosnie : ce qui fait supposer à Chafarjik que les riverains de ces deux rivières ont dû venir les uns et les autres de la Galicie polonaise. — Pour démontrer ce fait, il faudrait d'autres preuves que de simples analogies de noms de lieux, analogies qu'on voit se reproduire à chaque pas sur toute l'étendue du monde slave.

Concluons donc que le problème de l'origine des Carinthiens est insoluble par les moyens ordinaires de l'histoire. Les monuments de la langue pourraient seuls jeter de la clarté sur ce mystère. Or, comparé aux dialectes serbe et croate, l'idiôme vende montre avec eux de telles affinités, qu'on ne peut guère regarder ces trois idiômes que comme trois variétés d'une seule et même langue, de la langue illyrienne. Les plus anciens documents écrits des Vendes carinthiens, connus jusqu'à ce jour, sont des fragments du dixième siècle, trouvés dans la bibliothèque de Frisingue, et publiés par Kopitar. Or ces fragments nous montrent déjà l'idiôme vende différant d'une manière

considérable des dialectes slaves du nord. Il se montre en outre à l'état de langue écrite, bien des siècles avant le croate. Ne pourrait-on donc pas regarder cet idiome antique comme la base même sur laquelle les Croates et les Serbes, émigrés de la Pologne, ont modelé plus tard leur langage, de manière à en faire sortir peu à peu la langue illyrienne moderne?

Chafarjik lui-même, dans son impartialité, ne peut dissimuler son étonnement de voir tout-à-coup en 595, près d'un demi siècle avant l'apparition des Croates, les Slovènes déjà maîtres des Alpes carinthiennes, et en état de faire la guerre au duc teuton de ce pays, Thassilo. Dès l'année 600, Paul diacre appelait déjà la Carinthie *Sclavorum patria*. Nous nous en tiendrons à ce dernier témoignage.

Les Slovènes du septième siècle avaient l'humeur très belliqueuse. Continuellement on les voit en guerre avec les Avares, avec les Bavarois, avec les Francs de Lombardie. Quelques auteurs vont jusqu'à leur donner une flotte, et leur attribuent cette expédition maritime de l'an 662, où les Slaves, après avoir ravagé les côtes de la Pouille, vainquirent et tuèrent le duc de Bénévent dans une bataille [1]. Le Frioul, ainsi appelé de sa capitale Forum Julii, aujourd'hui Cividale, parcouru en tout sens par les bandes carinthiennes, ne tarda pas à se remplir de Slaves. La Bavière elle-même à plusieurs reprises en fut inondée. Les émi-

1 *Voir* Muratori, *Annal. ital. IV*, Assemani et Paul Diacre.

grants vendes occupèrent une partie du Tyrol, le Pongau, le Pintschgau, les vallées du Hagengebirg et de l'Inn. Il est vrai que ces colonies de pasteurs payaient tribut aux Allemands, puisqu'on voit la domination bavaroise s'étendre jusqu'à la ville de Medaria et au district de Tsellia, qu'on croit être le Cilly actuel dans la Styrie. Cependant quoique soumises aux seigneurs teutons, ces colonies slovènes n'en parlaient pas moins leur langue, comme le prouvent les noms de villages et de montagnes de ces provinces au moyen-âge. Aujourd'hui ce peuple, après une compression de plus de quinze siècles entre l'Italie et l'Allemagne, ne nous apparaît plus que comme une vénérable ruine : mais cette ruine semble encore défier les siècles. Il y a dans le caractère de ces montagnards quelque chose d'obstiné qui résiste aux influences du dehors ; un culte des traditions et des aïeux, qui leur assure encore un long avenir.

Examiné dans l'ensemble de sa vie historique, le peuple slovène se trouve de bonne heure isolé, et séparé violemment par la conquête allemande d'avec les deux autres branches de la nationalité illyrienne. Et pourtant son antériorité est un fait si bien établi, qu'aux Slovènes seuls demeure officiellement attachée l'antique dénomination d'Illyriens : titre que la chancellerie autrichienne refusa constamment aux Croates et aux Serbes, comme pour faire croire à une différence radicale entre ces trois variétés d'une seule et même nation. Mais tout proteste énergiquement en

Illyrie contre cet esprit de morcellement. Les écrivains les plus hostiles à l'Illyrie ne peuvent réussir à prouver que dès l'origine elle n'eut pas un gouvernement militaire. Ceux qui prétendent élever entre ces trois peuples une muraille chinoise, oublient que le royaume de Croatie lui-même renferme de temps immémorial dans son enceinte de nombreuses tribus de langue serbe. Sans nul doute, Serbes et Croates étaient mêlés à l'origine comme ils le sont aujourd'hui ; et leurs jupanies toutes confédérées ensemble se gouvernaient en commun. La division n'a été chez les Slaves que le fruit de l'esclavage. Au temps de leur liberté primitive, les Illyriens conservaient même un lien fédéral avec leurs frères, les Croates du nord bohême et polonais. Ce fut cet esprit d'union qui donna naissance au premier empire panslave, connu dans l'histoire sous le nom de *Grande-Moravie ;* empire où s'enclavèrent à la fois l'Illyrie, la Bohême, une grande partie de la Pologne et même de la Russie.

En général, rien ne séparait dans les temps anciens le nord slave d'avec le midi slave. Les Polonais et les Illyriens portaient le même nom de Vendes et s'envoyaient les uns aux autres des colonies qui étaient toujours fraternellement accueillies. — On connaît maintenant les migrations des Croates de la Galicie et de la petite Pologne vers l'Adriatique. Chafarjik nous montre dans l'Illyrie du moyen-âge les noms de beaucoup de districts polonais. Il va jusqu'à y retrouver des noms de tribus ruthéniennes, comme celle des

Doulèbes de Nestor, qui, selon lui, bâtirent Dudloipa, castel près de Mosbourg en Styrie, mentionné sous l'année 855 par l'anonyme de Salzbourg. Une foule de petits princes et de petites républiques se partageaient alors le monde slave; mais leur puissance était trop faible pour élever entre eux des frontières.

Je viens d'exposer aussi clairement que possible la naissance des trois peuples serbe, croate et slovène, dont se compose la nationalité actuelle des Illyriens. Obligé de reconnaître tout d'abord que le mot d'Illyrie est un mot étranger aux langues slaves, j'ai dû reconnaître en même temps tout ce qu'il y a jusqu'à présent de mal défini dans l'idée que ce mot représente. Si l'on voulait préciser les limites naturelles de ce que les indigènes appellent la *Grande-Illyrie*, on verrait ses frontières incertaines se resserrer ou se dilater, selon les siècles, selon le degré de puissance de ses habitants. On ne peut donc nier que cette expression d'Illyrie ne soit des plus vagues, car il n'y a pas que des Slaves dans ce pays : les Moldo-Valaques, les Albanais, les Maghyars eux-mêmes, faisaient au moyen-âge, et pourront faire encore partie de la confédération illyrienne ou plutôt danubienne, véritable camp de nations. Seulement parmi tous ces peuples, la prédominance du nombre, celle des mœurs et des institutions ont constamment appartenu aux Slaves, malgré tous les efforts des Maghyars qui, à leur insu, portent le système slave dans leur diète, dans leurs diétines et jusque dans leur vie domestique. Voilà

pourquoi nous croyons à l'avenir de la nationalité illyrienne. Malgré son défaut de centralisation, malgré ses idiômes et ses parléments divers, elle n'en est pas moins animée d'un esprit d'unité étonnant. On peut espérer que l'illyrisme non-seulement littéraire, mais encore politique, demeurera un fait d'autant plus énergique, qu'il se développe avec plus de lenteur, et d'une manière plus conforme aux tendances naturelles de la race slave, dont il est en ce moment la plus pure et la plus vivante expression.

III

ORIGINES POLONAISES.

DES VENDES DE LA VISTULE ET DE LEUR ORIGINE SLAVE AVANT LES TEMPS HISTORIQUES.

Des quatre grands peuples slaves, celui sur lequel l'occident a le plus disserté et le plus écrit, est incontestablement le peuple polonais; et cependant c'est celui de tous dont le berceau demeure jusqu'à présent enveloppé des plus épaisses ténèbres. La cause de ces ténèbres vient surtout de ce qu'on s'est obstiné à traiter les antiquités polonaises en dehors de celles des autres slaves dont elles ne peuvent se séparer. Notre ignorance sur ce point tient en outre à ce que les savants occidentaux ont suivi avec trop de confiance les auteurs polonais eux-mêmes, les seuls de tout le monde slave qui, dans leur amour pour la France, eussent adopté jusqu'à ces derniers temps, l'usage d'écrire leurs ouvrages principaux en français. Or ces auteurs se sont laissés le plus souvent égarer dans leurs recherches par un esprit exclusif et des préjugés de naissance, soit nobiliaires, soit démocratiques. Ces préjugés portaient les uns, tel que le célèbre Potocki,

à accueillir comme ancêtres les conquérants sarmates, glorieux et puissants cavaliers, de préférence aux obscurs laboureurs vendes : les autres, comme Jean Lelevel, se sont jetés dans une opposition systématique contre les premiers, au point de vouloir faire regarder la classe aristocratique comme une caste à part, étrangère par ses origines même à la nation. Tâchons d'éviter à la fois ces deux extrêmes aussi contraires l'un que l'autre à la vérité.

Je me demande d'abord quel fut le nom primitif de la Pologne. Les géographes de l'antiquité me montrent vers l'an 280 avant J.-C. un Grec de Sicile, Timaios, dont les écrits aujourd'hui perdus, servaient de guide à Pline, décrivant le nord de l'Europe. Or suivant le Timée, il y avait dans le nord de nombreuses îles sans nom, parmi lesquelles l'une, faisant le commerce de l'écume de mer, et située le long de la côte de Scythie, s'appelait Βαννομα.[1] Il est vrai que ce mot de Vannoma a causé aux érudits beaucoup d'embarras, à tel point qu'Hardouin dans son édition de Pline de 1685, a cru pouvoir changer ce mot en celui de Rannonia, d'après lequel cette île semblerait se confondre avec celle de Rana ou Rügen. Mais tous les manuscrits, et les plus anciennes éditions, portent le mot de Vannoma. L'embarras causé par ce mot doit cesser, quand on trouve que le nom de Vanes est celui par lequel tous les Scandinaves

[1] Insulæ complures sine nominibus, eo situ traduntur. Ex quibus ante Scythiam, quæ appellatur Bannoma, unam abesse diei cursu, in quam veris tempore fluctibus electrum ejiciatur, Timaeus prodidit.

désignaient les Vendes. Jusqu'à ce jour les Litvaniens, les Lettes et les Finnois maritimes, appellent encore leurs voisins, Slaves, Venelaines ou Veneies. Ainsi les habitants des côtes de la Pologne dès avant J.-C. s'appelaient Vendes. Ils partaient de Vannoma ou de Rana (l'île Venède), et allaient porter leurs provisions d'ambre et d'écume de mer à leurs frères de l'Adriatique, chez qui les Grecs et les Romains venaient acheter ces précieuses denrées dans des ports inconnus, à la place desquels s'élèvent aujourd'hui Venise et Trieste. Le grand navigateur Pythéas, également cité par Pline, nous montre la même île sous le nom de Basilia, ou de Baltia d'après Xenophon, faisant le même commerce dans la Baltique. Seulement les Guttones avaient confisqué leurs débouchés commerciaux aux Venèdes du nord, qui ne pouvaient plus communiquer avec l'Europe que par l'intermédiaire des Germains.

Ainsi au berceau de la nationalité polonaise, comme de tout autre peuple slave, nous trouvons des Vendes. Comment s'étaient-ils étendus le long de la Baltique? D'où venaient-ils? J'entends répondre : d'Asie! Sans doute ; mais par quel chemin étaient-ils venus d'Asie? Je ne puis croire, comme Chafarjik, qu'ils fussent venus par la stepe. Ils avaient dû suivre les chaînes de montagnes de l'Arménie et de la Thrace jusqu'aux Karpathes ; èt de là descendant peu à peu le cours des fleuves septentrionaux, ils en avaient enfin atteint les embouchures, et avaient donné leur nom à la mer dans

laquelle ces fleuves se perdent. L'expression οὐενέδικος κόλπος, *Venedicus sinus*, la mer des Vendes, date de plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Mais il y a une autre expression qui accompagne toujours celle-ci dans Pline et Ptolémée : c'est celle de *montagnes venèdes*, *montagnes sarmates*, ou autrement [1]. Καρπάτης ὄρος.

Ici l'esprit de système a évidemment égaré presque tous les slavistes du nord. Préoccupés de l'idée de faire venir de la stepe la race entière des Vendes, ils se sont refusés à croire que les Karpathes pussent être appelées montagnes venèdes. Chafarjik, par exemple, préfère supposer que Ptolemée applique le mot ὄρος à de faibles chaines de collines, et à tous les plateaux d'où descendent des fleuves. Dans son éloignement pour tout ce qui tend à donner aux Slaves du midi une date plus ancienne qu'aux Slaves du nord, Chafarjik va jusqu'à supposer que l'Eridan des poètes grecs,

[1] On lit dans Ptolémée : Βεσσοι παρα τον Καρπάτην ὄρος... ὑπο μεν τοὺς οὐενέδας παλιν Γαλινδαι, καὶ σουδηνοι... καὶ μεταξυ πευκινων καὶ βαστερνων Καρπιανοι... απο δε δυσμων τῷ τε οὐιστουλα ποτ. καὶ τη μεταξυ της κεφαλης αυτου, καὶ των σαρματικων ορεων γραμμη καὶ αυτοις τοις ορεσιν, ων η θεσις ειρηται. Le Périple de Marcien d'Héraclée dit également : Ἡ ἐν τῇ Εὐρώπῃ Σαρματία περιορίζεται ἀπὸ μὲν ἄρκτων τῷ τε Σαρματικῷ ὠκεανῷ κατὰ τὸν Ἰνδικὸν κόλπον καὶ μέρει τῆς ἀγνώστου γῆς, ἀπὸ δὲ ἀνατολῶν τῷ τε Ἰσθμῷ καὶ τῇ Βυκῇ λίμνῃ καὶ τῷ μέρει τῆς Μαιώτιδος λίμνης μέχρι τοῦ Ταναΐδος ποταμοῦ, ἐπὶ τὴν ἄγνωστον γῆν, ἀπὸ δὲ δυσμῶν τῷ τε Οὐίστουλα ποταμῷ καὶ τῇ Γερμανία τῇ μεγάλῃ μετὰ τὰ Σαρματικὰ ὄρη.

généralement considéré comme ayant été le fleuve du Pô en Italie, fut réellement un fleuve de la Sarmatie, qui allait se jeter dans les mers du Nord. D'où l'érudit Bohême conclut qu'Eschyle et Euripide confondaient dans leur ignorance les Venèdes de la Baltique avec ceux de l'Adriatique.

Je ne crois pas qu'on puisse aller jusqu'à de telles suppositions. Il est beaucoup plus simple d'admettre qu'il y avait simultanément, alors comme aujourd'hui, des Vendes sur les deux mers. Ceci admis, pourquoi les premiers Vendes des bords de l'Eridan en Italie, avant leur absorption par la conquête gauloise, n'auraient-ils pas eu avec leurs frères de la Baltique des relations suivies pour le commerce de l'ambre? Et pourquoi ce produit apporté du pays de *Vannoma* en Dalmatie et sur le Pô, n'y aurait-il pas été considéré par les navigateurs grecs comme une des richesses de ces rivages?

Il faut bien avouer pourtant que l'ignorance des anciens sur tout le nord de l'Europe avait réellement quelque chose qui étonne. Ils regardaient le nord comme un composé chaotique d'îles à moitié désertes, semées au milieu d'un océan inaccessible qui se déchargeait d'un côté dans la mer Noire, de l'autre dans la mer des Indes. Conformément à ces idées, beaucoup de savants grecs et romains ne voyaient sans doute dans les Vendes que de purs Indiens. De là les expressions *Indica æquora* et ινδικος κολπος dans Mela et Marcien d'Héraclée, pour désigner le golfe où se perd

la Vistule. De là aussi le nom d'*Indiens* donné à ces naufragés de la Baltique, que le roi des Bataves arrêta sur ses côtes cinquante-huit ans avant Jésus-Christ, et qu'au rapport de Cornélius Nepos, il envoya comme esclaves à Métellus Celer, proconsul des Gaules.

On vient d'énumérer les témoignages que nous offre l'antiquité touchant la présence des Vendes comme autochtones sur les côtes de Pologne. Mais ici se présente une grave difficulté : ces Vendes de la Baltique, mentionnés par Pline, Ptolémée, Marcien, la table de Peutinger, étaient-ils Slaves comme les Vendes des Karpathes ? ou bien appartenaient-ils à une autre race d'hommes? Les érudits allemands ont prétendu que ces Vendes du nord étaient des Teutons : et ils appuient leur hypothèse sur tant de faits spécieux, que le grand slaviste Dobrovski lui-même, vers la fin de sa vie, s'est converti à leur opinion. En niant ainsi l'identité des Vendes d'avant Jésus-Christ et des Vendes du septième siècle de notre ère, de ceux de Pline et de ceux de Jornandès, Dobrovski ne s'apercevait pas qu'il détruisait en quelque sorte d'un trait de plume toute l'histoire primitive des Slaves en Europe. Devenus plus hardis par cette concession, les savants d'Allemagne virent successivement dans les Venèdes des Celtes, des Teutons, des Litvaniens, des Finnois même ; ils furent tout, excepté Slaves : et quant à cette dernière race, on ne craignit pas de la présenter comme une branche cadette des Mongols, venue pour la première fois en Europe à la fin du cinquième siècle.

La cause principale de l'erreur de Dobrovski avait été un passage de Tacite, où cet historien dit qu'*il ne sait* s'il doit ranger les Venèdes et les Fenni parmi les Germains ou les Sarmates, mais qu'*il penche à les regarder* comme des tribus germaniques. Cependant ce même Tacite, qu'on n'ose accuser d'inexactitude par rapport aux Venèdes, se montre au sujet des Fenni d'une ignorance profonde, puisqu'il est prouvé que les Finnois n'ont jamais eu rien de commun avec la race germanique. Évidemment Tacite ne pouvait avoir sur les contrées situées par-delà la Germanie, que les connaissances les plus vagues et les plus fautives.

Ceux qui supposent si gratuitement que les Venèdes furent des Teutons, ne savent nous dire ni de quels lieux ni à quelle époque ils sont venus, ni quand les Slaves ont pris leur place. Entre Ptolémée qui, cent soixante-quinze ans avant Jésus-Christ, présente clairement les Venèdes comme une race étrangère à la Germanie, et l'historien Jornandès qui, au sixième siècle de notre ère, décrit la même race comme une ennemie mortelle des Teutons, et lui donne pour territoire les mêmes contrées que Ptolémée ; entre ces deux graves écrivains, il y a eu une série non interrompue de géographes et d'historiens : et pas un n'a fait la moindre mention de Venèdes germains, expulsés de leurs foyers par un autre peuple. En outre, croit-on qu'un évènement aussi important que celui de l'arrivée en Europe de toute une race, nombreuse comme celle des Slaves, aurait pu être passé sous si-

lence, tandis que les migrations de petites peuplades, comme les Bourguignons, les Lombards, les Herules, se trouvent mentionnées dans le plus grand détail par les historiens.

Il est donc très vraisemblable que dès l'origine le nom de Vendes désigna des peuplades slaves. L'identité de ces deux noms de Vende et de Slave est, du moins à partir de la fin du cinquième siècle, un fait hors de toute contestation. Six écrivains principaux ont concouru à démontrer cette thèse jusqu'à l'évidence : ce sont au sixième siècle Procope, Agathias, Menandre, Jornandès et l'évêque Jean de Viclar, et à l'entrée du septième siècle l'empereur Maurice. Tous ces auteurs qui vivaient, les uns à Byzance, les autres en Italie, écrivaient d'après des traditions sûres; et plusieurs d'entre eux, comme Maurice et Procope, avaient même eu des rapports directs et personnels avec les Slaves. Jornandès, au commencement de son histoire des Goths, traçant la statistique générale des diverses nations du nord, donne aux contrées slaves les délimitations suivantes. « Au-delà du Danube s'ouvre la Dacie, en forme de bassin défendu de tous côtés par des montagnes à pic. Puis sur le versant septentrional de ces montagnes, et en descendant la Vistule, s'étend sur un espace immense la nombreuse nation des Venèdes. Quoiqu'elle porte des noms divers suivant les lieux, elle est cependant connue en général sous le nom de Slaves ou d'Antes. Les Slaves habitent depuis la cité de Noviodunum

« et le lac de Musianus jusqu'au Dniestre d'un côté,
« et de l'autre jusqu'à la Vistule. »

Les chroniqueurs qui suivirent Jornandès tinrent tous au sujet des Vendes un langage analogue. Le moine italien Jonas au septième siècle dit du saint missionaire Columban, qu'il voulait aller chez les Venèdes *autrement appelés Slaves* (ci in mentem ruit ut Veneticorum qui et Sclavi dicebantur terminos adiret). Au huitième siècle, saint Boniface, archevêque de Mayence, nomme aussi les Slaves de l'Elbe des Venèdes. Fredégaire vers l'an 850 écrit également : Samo in Sclavos cognomento Vinidos perrexit. A la fin du neuvième siècle le roi d'Angleterre, Albert, ne connaît encore les Slaves de la Vistule que sous le nom de Venèdes. Ce prince, dans les remarques géographiques qu'il a ajoutées à sa traduction d'Orose, mentionne le bassin de l'Elbe qu'il appelle Vinedaland, qu'habitent les Vyltes (ou Veletes) et les Apdredes (ou Obotrites) ; et au sud on rencontre, dit-il, les *Bohêmes*, les *Maroares* (Moraves), et au-delà du Danube les Carendres (ou Carinthiens) *étendus jusqu'aux montagnes qu'on appelle Alpes.* Puis le roi Albert remontant dans le nord, mentionne près des Moraves les Dalemintsi, les Suseli, les Horithi (montagnards silésiens) et les Surpes ou Sorbes, qui avoisinent les Sveones (Suédois) et les Sermendes ou Sarmates.

Dans ces mêmes annotations du royal écrivain, se trouve inséré le rapport d'un voyageur allemand nommé Wulfstan, sur le *veonod-land.* D'après lui la Vis-

tule arrose ce grand pays, et les Venèdes s'étendent en outre depuis l'embouchure de ce fleuve, à travers le Mecklenbourg et la Poméranie, jusqu'à la Vagria, partie orientale du Holstein actuel, que les Danois eux-mêmes nommèrent longtemps Wan-land [1].

Parmi les plus anciens fragments de poésie anglo-saxonne, il en est un du huitième siècle qui énumère tous les peuples du monde et qui est intitulé le *chant du voyageur* (publié par Conybeares, *illustrations of anglo-saxon poetry*. Lond., 1826). On y lit : « J'ai été chez les Suèves et les Gètes... J'ai visité les Vinules, les habitants de la Varnie... et les Vinèdes. » Le mot de Venède dans cette chanson remplace constamment celui de Slave. Les historiens scandinaves tiennent le même langage. Snorro Sturleson, par exemple, appelle les Russes Vendes orientaux ; et il nomme le duc de Poméranie, Borislav, roi du Wind-land. Les diplômes des rois allemands du huitième au onzième siècle s'accordent à nommer les Slaves Vinides, Vinades ou Gunèdes. En 1241 Alberic désignait encore les Bohêmes comme des Vendes. La même dénomination est constamment appliquée par les chroniqueurs teutons aux Slaves de l'Illyrie.

Voici, ce me semble, une assez grande réunion de preuves pour établir, contre les érudits allemands, que les Vendes de la Baltique étaient Slaves. Quant à l'histoire de ces Slaves durant les premiers siècles de

[1] *Voir* les textes de Wulfstan et du roi Albert dans Langebeck, *Scriptores Rer. danic.* tome II. ou dans la traduction allemande de Dahlmann.

tre ère, elle est, nous l'avouons, profondément in-
inue. On sait seulement qu'ils végétaient les uns
nme serfs, les autres comme vassaux des Sarma-
. Toutefois il paraît certain que ces nomades asia-
ues ne parvinrent point à dénationaliser les Vendes
Pologne, comme les conquérants celtes avaient
ssi à le faire en Illyrie. Les Sarmates sans doute
yant pas l'organisation régulière des Gaulois, ne
ivaient pas peser avec autant de force sur leurs
ncus. Cependant la situation d'une race de labou-
irs, répandue dans des stepes sans défense, au mi-
u de peuplades vagabondes, livrées exclusivement
soin des troupeaux ou à la guerre, cette situation
i était celle des Vendes septentrionaux, fut suffi-
ite pour les empêcher durant toute l'antiquité de
mer aucun royaume puissant. Harcelés sans cesse
leurs voisins nomades, ils étaient obligés, pour
ister aux invasions qui les pressaient de toutes
ts, de morceler leurs forces, sous une foule de pe-
princes dont chacun avait son armée. Habitués à
nbattre isolément, ils finissaient par être tous vain-
et subjugés les uns après les autres. Voilà ce qui
is explique pourquoi les pays slaves du nord ne
ent connus durant tant de siècles que sous le nom
anger de Sarmatie.

DES CROATES DU NORD, ET DE LA GRANDE CROATIE,

ou de la réunion primitive de l'Illyrie et de la Pologne. Traditions populaires polonaises sur d'anciennes guerres avec les Grecs et les Romains.

Nous venons de voir qu'aussi longtemps qu'ils s'appelèrent Vendes ou Serbes, les autochtones slaves de la Pologne vécurent à peu près sans histoire. Mais à l'approche de l'ère historique, les Vendes ou Serbes prennent tout à coup dans le nord comme dans le midi un nom nouveau, le nom de Croates. Descendus des mêmes sommets karpathiques sur la Vistule et sur le Danube, les belliqueux montagnards croates paraissent s'être distingués d'abord par le surnom de blancs (*bieli*) d'avec les Slaves opprimés au milieu desquels ils venaient s'établir en hommes libres. En effet les chroniques byzantines ne donnent le nom de βελο-χρωβάτοι qu'aux tribus émancipées de la Vistule. Les Serbes de la Russie, encore soumis aux hordes sarmates s'appellent simplement Serbes ou même Serbes noirs, c'est-à-dire esclaves ; à peu près comme la Moscovie actuelle fut d'abord nommée Russie noire.

Ainsi le nom de Croate n'était point un nom particulier de peuple, mais une désignation générale. Il s'appliqua aux Bohêmes et aux Russes du midi, tout comme aux Illyriens et aux Polonais. Mais ce furent principalement l'Illyrie et la Pologne qui portèrent

haut la renommée du nom croate. Aussi le terme commun dont se servent les auteurs grecs pour désigner l'une et l'autre contrée est-il celui de μεγαλη η ασπρη Χρωβατια, la Croatie grande ou blanche. Cette vaste région, d'après Constantin porphyrogenète, était située derrière la France orientale ou la Saxe et la Βαγιβαρεια (Bavière), à trente journées de la mer Noire. Elle se trouvait ainsi exposée de trois côtés à l'invasion des Francs ou Allemands, des Turcs ou Maghyars et des Petcheneghes. Ses seuls alliés, continue l'auteur grec, étaient les Serbes blancs ou Βοϊκι, (Bohêmes?), peuple païen établi sur un fleuve nommé Διτζικη ou Βιστλα. Comme on le voit, le vague extrême de ces indications rend bien difficile de déterminer avec précision les limites de la *Grande-Croatie*. Il est seulement probable qu'elle renfermait dans son sein Cracovie, une partie de la Moravie et de la Bohême, la Galicie avec la partie russe des Karpathes, la Carinthie et les bords illyriens du Danube. De là j'arrive à cette conclusion importante, qu'il est impossible d'assigner des limites et une existence distincte aux trois plus anciens peuples slaves, illyrien, bohême et polonais. La nature a rendu leurs destinées tellement inséparables, que tous les historiens sont obligés de confondre à l'origine leur triple nationalité en une seule.

Cette assimilation n'est pas seulement un fait commandé par la critique moderne. Les plus anciens chroniqueurs polonais, ceux même chez qui l'esprit

critique est encore le moins développé, ont déjà composé leurs livres d'après ce système. Un contemporain, Golembiovski, a écrit une curieuse appréciation des vieilles chroniques de Pologne.[1] Mais Golembiovski n'avait point songé à comparer ces chroniques primitives avec celles des autres peuples slaves, ni à séparer dans leurs récits, le côté rigoureusement historique du côté de la fiction et du mythe. J. Lelevel est venu, s'imposant la tâche aride de remplir cette lacune : Il a prétendu d'abord dépouiller les faits nationaux de tout leur entourage de noms classiques, et des réminiscences romaines de Gallus et de Kholeva. Dans ce but il partage les traditions polonaises en trois époques. Dans la première qu'il nomme poméranienne, il range toutes les histoires de guerres anciennes avec les Danois ; dans la deuxième qu'il nomme l'époque croate, il place les guerres avec les Gaulois, les Romains et Alexandre-le-Grand ; dans la troisième il inscrit les évènements moraves. Les traditions polonaises, d'accord en cela avec celles de l'Illyrie, prétendent qu'Alexandre-le-Grand assura par un diplôme aux Slaves la possession de tout le nord de l'Europe. Ce diplôme ratifié par Jules-César, un roi polonais le perdit dans une bataille contre les Turcs ; et ceux-ci l'emportèrent à Constantinople où, disaient les savants de l'ancienne Pologne, il doit se trouver caché dans la bibliothèque du sérail.

[1] Son ouvrage a pour titre : *o dzieiopisach polskich, ich duchu, i t. d*, Varsovie 1826 et 1828.

Joseph Ossolinski, dans ses notes sur Kadlubek a prétendu que ce diplôme de priviléges d'Alexandre-le-Grand ne fut connu en Pologne qu'au quatorzième siècle, à l'époque où les bénédictins slaves de l'Illyrie furent installés à Prague, puis à Cracovie, où ils durent apporter un certain nombre de légendes illyriennes. Lelevel pense au contraire que ce diplôme devait être déjà connu du chroniqueur Matthieu Kholeva. Haïek fut le premier écrivain de la renaissance qui l'inséra dans son ouvrage, paru en 1541. Le texte original de cet ouvrage a péri : mais il s'est conservé dans la traduction allemande de Sandels. En outre, vers l'an 1585, Sarnitski écrivait qu'il avait vu de ses yeux une copie du diplôme d'Alexandre, venue du trésor royal de Bohême, et conservée dans un couvent près de Cracovie. Paprotski publia en polonais cette pièce singulière. Bielski l'an 1595 la reproduisit également dans sa chronique. En voici la traduction littérale :

« Nous, Alexandre, fils du Dieu suprême dans les cieux, et de Philippe, roi de Macédoine sur la terre, maître de l'occident et de l'orient, du nord et du midi, dompteur des Mèdes, des Perses, etc... à vous peuples intelligents des Venetes, paix, protection et salut ! Comme vous nous avez servi longtemps à la guerre avec un inébranlable courage et une fidélité éprouvée, nous vous concédons à perpétuité tous les pays qui s'étendent depuis la mer méridionale et les rochers de l'Italie jusqu'aux extrémités du nord où

commence l'océan glacial. Que dans ces régions personne n'ose jamais vous juger, ni vous traiter en sujets : et si des étrangers viennent s'y établir, qu'ils soient vos serviteurs, eux et leurs descendants à jamais. Donné dans notre résidence d'Alexandrie, sur la glorieuse rivière du Nil, l'année 12e de notre règne, et mis sous la garantie des grands dieux, Jupiter, Mars et Minerve. »

Cette pièce forgée par les anciens Illyriens, sans doute comme une protestation contre les prétentions conquérantes des Allemands, aurait été, à en croire les traditions de l'Illyrie, la conclusion finale de guerres acharnées soutenues contre la Grèce. Ces traditions étaient parvenues jusqu'au chroniqueur Kholeva, qui nous représente Alexandre parcourant l'Illyrie en tous sens pour la soumettre. Une seule ville, selon lui, osa résister : ce fut la cité des Carinthiens. Le héros de Macédoine leur écrivit cette courte sommation : Si vous êtes sages, vous vivrez ; sinon, non. *(Si sapitis valebitis, sin autem non)*. Les Carinthiens ne furent pas sages : ils pendirent à une potence l'envoyé d'Alexandre, qui exerça ensuite sur eux des représailles terribles. Puis ses troupes innombrables franchirent le Danube et attaquèrent la Pologne. La capitale des Silésiens fut emportée d'assaut, et le vainqueur sema du sel sur l'emplacement de ses remparts. Cracovie elle-même fut prise, suivant les uns ; selon d'autres elle échappa.

Aux luttes oubliées des premiers Slavons contre les

rois hellènes, succédèrent les combats contre la république romaine, combats dont le souvenir s'est également effacé des annales de l'Europe, mais non pas de la mémoire des Slaves. Cette race personnifia Rome dans Jules-César, comme elle avait personnifié la Grèce dans Alexandre. Alors les anciens poètes, s'emparant de ce symbole populaire, groupèrent autour de Jules-César tous les souvenirs des guerres de leurs aïeux contre les divers Césars romains. Kholeva, copiant en ceci les antiques rapsodies polonaises, va jusqu'à nous montrer Jules-César vaincu à trois reprises différentes, en Pologne, par le roi Lechek ou Lechko III. Ce même guerrier aurait ensuite battu et fait prisonnier chez les Parthes l'avare Crassus, et lui faisant verser de l'or fondu dans la bouche, il lui aurait dit : tu n'avais soif que d'or, bois donc de l'or, insatiable Romain (aurum sitisti, aurum bibe) : circonstance évidemment empruntée au récit que Justin, abréviateur de Trogue Pompée, fait de la campagne malheureuse de Crassus contre Phrahates, roi des Parthes. Enfin Lechko ayant conclu sa paix avec Jules-César épousa la sœur même du dictateur romain, Julia, qui lui apporta pour dot la Bavière.

Quelque étranges que paraissent ces légendes, elles n'en méritent pas moins une place dans l'histoire ; car elles montrent jusqu'à un certain point quelles idées politiques régnaient dès l'origine en Pologne. Légitimé en quelque sorte par son alliance avec César, Lechko régna encore longtemps, dit le chroni-



queur Dzierjva ; et il ne mourut qu'au temps de Néron le persécuteur des chrétiens [1]. Il avait eu de Julia un fils, son héritier, Pompilius ou Popiel, ajoutent le même chroniqueur, et son prédécesseur Kholeva. Mais, comme pour peindre l'inconstance slavone, tous les deux assurent que ce modèle des héros slaves avait entretenu successivement quantité de concubines qui lui donnèrent dix-neuf autres enfants ; et à sa mort les vingt fils de Lechko se partagèrent entre eux, non-seulement la Pologne, mais encore tous les pays slaves.

La reine Julia avait construit du consentement de son mari (de voluntate mariti sui), deux citadelles très fortes, toutes les deux appelées Julin du nom de son frère Julius. C'est aujourd'hui, ajoute Kholeva, Velin et Lubus. On est réduit à de simples conjectures sur l'emplacement de Lubus, peut-être Lublin ou Lubice en Bohême. Quant à la cité, de Velin, Ditmar de Mersebourg la mentionne également comme une œuvre des Césars (opus Julii Cæsaris et magnam Romanorum structuram) ; et il prétend en avoir vu de ses yeux les ruines sur les bords de l'Oder.

Tous ces faits sans doute ne doivent être considérés que comme des allégories populaires, comme l'expression idéale d'un grand souvenir, celui de la longue résistance des Slaves au joug grec et romain. Comme histoire proprement dite, j'avoue que ces faits ne peuvent se soutenir ; mais les écrivains polonais vont beaucoup

[1] Regnavit Lestko usque ad Neronis tempora, qui Petrum et Paulum apostolos interemit.

plus loin. Presque tous, sans excepter le savant Tchatski lui-même, ayant dédaigné l'étude des antiquités illyriennes, nient absolument tout contact des Slaves avec la Grèce et avec Rome païenne. On est vraiment stupéfait quand on voit le savant Lelevel jouer sur la ressemblance des deux mots Græcia et Rhætia; et conclure que tous les combats, racontés par les premiers chroniqueurs, entre les Slaves et les Grecs, doivent s'entendre des guerres des Croates et de leur chef Samo contre les hordes avares de la Rhétie, dont le khan aurait été à tort confondu avec Alexandre-le-Grand. Il est déplorable qu'un mode d'interprétation aussi arbitraire ait été admis par la plupart des savants en Pologne. Ainsi, dernièrement encore M. Visznievski, dans son *Histoire de la littérature polonaise*, cherche à établir que par le roi de Macédoine et l'armée grecque dont parle Mathieu Kholeva, il faut entendre le général romain Priscus, qui sous le règne de l'empereur Maurice en 593, brûla la capitale d'un roi slave du Danube nommé Ardagast, et poursuivit vers les Karpathes les Slaves vaincus qui n'échappèrent, en cette circonstance, qu'en se cachant sous les joncs, et se plongeant jusqu'au cou dans la fange de leurs marécages. Naturellement la même école d'historiens qui voit dans les conquérants grecs des khans avares, devait voir aussi dans les lieutenants de César des chefs barbares du septième et du huitième siècle. Aussi d'après Lelevel les guerres de Lechek contre César ne sont-elles pas autre chose que les combats des Croates

en Dalmatie avec les Goths à demi latinisés de l'Italie. Pour réfuter un pareil système historique, il suffit de l'exposer. Le simple chant populaire, malgré tous ses anachronismes, est plus près de la vérité qu'une telle critique.

Voilà où en sont venus les savants slaves du nord par leur obstination à s'isoler intellectuellement de leurs frères du Danube et du midi. Quant aux interprètes allemands des chroniques slaves, au milieu de leur étalage immense d'érudition, ils se livrent à des commentaires plus absurdes encore. Sans doute les premiers auteurs polonais mêlent à chaque page leurs souvenirs de l'antiquité classique avec les traditions indigènes, qu'ils gâtent par là d'une manière déplorable. Mais il serait possible de dégager l'un de l'autre ces deux éléments : et les lianes parasites une fois écartées, on serait étonné de voir s'élever du sein des primitives ténèbres un monument d'une vérité et d'une portée ethnographique dont jusqu'à ce jour les savants ne se doutaient pas.

DES LEKHS OU LEKHITES.

Preuves qu'ils ne formaient pas une race à part en Pologne. Comment ce nom est devenu le nom national des Polonais.

Jusqu'ici on a vu figurer successivement les trois noms de Vende, de Serbe et de Croate, comme des noms génériques portés non-seulement par les Polo-

nais primitifs, mais encore par toute la famille des peuples, dont les Polonais ne sont qu'une fraction. On me demandera peut-être de préciser enfin quel fut le nom particulier et spécial, le nom distinctif des Slaves de la Pologne. Les géographes de l'antiquité nous montrent à plusieurs reprises sur la Vistule un peuple nommé Lyges (Lygii). Puis, si nous interrogeons le père de l'histoire slave, Nestor, il nous répond par ces mots : « Tous les riverains de la Vistule se désignent chez eux sous le nom national de Liakhs. Les Polènes, les Lutitses, les Mazoviens, les Poméraniens, toutes ces peuplades entre elles s'appellent Liakhs. » Quelque ancienne que soit, comme on le voit par Nestor, cette expression de Liakh, nous ne voyons cependant pas qu'elle soit primitive. La forme originelle doit avoir été Liekh, au pluriel Liekhovi. La forme Liakh ne date sans doute que de l'époque où les Polonais changèrent l'*ie* slavon en *ia*, et prononcèrent miasto, viara, au lieu de miesto et viera.

Cent ans après Nestor, Gallus ne désigne jamais les diverses tribus de la Pologne que par leur nom local ; et réserve le nom de Lekh Lechek ou Lescik pour désigner des princes. Les Byzantins paraissent même ignorer complètement cette expression : Chafarjik ne l'a rencontrée que dans le seul chroniqueur Kinnamos qui l'an 1147 appelle les Polonais λεχοι. Ce n'est guère qu'au treizième siècle que ce nom commence à paraître comme nom national dans les chroniques indigènes.

Enfin dans Kadlubek on trouve constamment employés comme synonimes les deux mots Lechitæ et Poloni. Ce dernier mot de Poloni désignait, on le sait, les habitants des *polés* ou des plaines. Aussi le géographe Gervasius écrivait au treizième siècle : *Polonia sic dicta est in eorum idiomate quasi campania.* Il est en effet conforme au génie slave, de donner aux peuples des dénominations en rapport avec les lieux qu'ils occupent. Ainsi ont reçu leur nom les Lusaciens de Lug, marécage ; les Drevliens de Drevo, forêt ; les Polabes de leur fleuve, la Laba ou l'Elbe. Il semblerait donc que le mot de Lekhs ne fut employé primitivement que par une sorte d'opposition au mot de Croates ou montagnards. Voilà pourquoi il ne devint le nom national du pays que quand la puissance polonaise fut tout à fait descendue des Karpathes. Il est remarquable qu'encore aujourd'hui les Polonais de ces montagnes désignent exclusivement sous le nom de Lekhs leurs compatriotes établis dans les plaines [1].

J'avoue toutefois que cette opinion sur le véritable sens du mot Lekh n'est point celle de la plupart des savants. Plusieurs d'entre eux, surtout Lelevel ont cherché à prouver que les Lekhs, Liekhs ou Liakhs du moyen-âge descendaient des anciens Lyges ; que ces Lyges n'étaient qu'une horde de cavaliers sarmates qui vint à une époque inconnue subjuguer les in-

[1] Chafarjik, *Antiquités slaves.*

digènes slaves; et qu'une fois maîtresse du pays, leur race y constitua une caste guerrière, une aristocratie d'épée, pareille à celle des Francs dans les Gaules, ou des Normands en Angleterre; race qui a maintenu ses monopoles jusqu'à nos jours. Une chose a surtout contribué à propager cette erreur; c'est la légèreté vaniteuse avec laquelle la noblesse polonaise, au temps de sa puissance, s'applaudissait elle-même d'avoir pour ancêtres les fiers Sarmates, et d'en avoir conservé le caractère indompté. Mais ce n'est que dans les temps modernes, et surtout dans le langage poétique, qu'on s'est mis à employer comme synonimes les expressions de Polonais et de Sarmate.

Ce système a été machiavéliquement exploité par les écrivains officiels de la cour de Russie; parmi eux nous en citerons un seul, Gurovski. Les Lekhs, d'après lui, n'étaient qu'une horde de cavaliers venus du Caucase vers la Vistule, à la suite des Sarmates ou Syro-Mèdes. Donc, dit-il, la nationalité lekhite ou polonaise n'est pas d'origine slave. Il en est de même des Tchekhs, autre tribu guerrière venue parmi les Slaves de la Moravie et de la Bohême; et des Russes, tribus scandinaves venues de la Suède. — Mais quand même les origines slaves seraient ce qu'on les suppose en Russie, je le demande, qu'en résulterait-il contre la race slave; n'en est-il pas de même pour toutes les autres races de l'Europe? La noblesse n'y dérive-t-elle pas presque partout d'une race étrangère et conquérante, tandis que le peuple y représente généralement

les aborigènes ou primitifs habitants du sol. Avant et même pendant le moyen-âge notre continent ressemblait à un océan bouleversé par les tempêtes, et où les peuples s'entre-refoulaient et se succédaient comme des vagues qui montent alternativement les unes sur les autres, pour retomber toutes au fond de l'abime.

Tandis que les deux races des cavaliers mèdes du Caucase et des marins goths de la Baltique s'emparaient de l'Europe slave, les Slaves à leur tour parcouraient l'Allemagne, la Suisse, la Haute Italie, la Grèce, la Hollande, la Belgique et jusqu'aux côtes d'Angleterre, où ils fondaient des milliers de villes et de villages qui ont longtemps porté leur nom, jusqu'à ce qu'enfin ces colonies slaves en occident ont fini par s'occidentaliser, en échangeant leur langue contre les idiomes soit latins soit germaniques ; et de la même manière aussi les conquérants sarmates, varegues et autres perdus dans le nord slave finissaient par s'y slaviser totalement.

Il y a donc sous ce rapport réciprocité complète entre les peuples divers des deux moitiés orientale et occidentale de l'Europe. On ne peut se servir de ces faits ni pour montrer le servilisme primitif des Slaves, ni pour justifier comme une nécessité de race l'autocratie actuelle.

Aucune nation au monde ne peut se vanter d'avoir une origine entièrement homogène, et sans mélange d'aucun sang étranger. Toutes sont des mosaïques de races ; tel est le cas notamment pour la Pologne que

notre contemporain Lelevel nomme un dépôt de nations (*colluvies gentium*)[1]. Il ne suit pas de là qu'on doive confondre ensemble les Lekhs et les Sarmates. Rien ne saurait justifier une pareille confusion ; au contraire tous les chroniqueurs polonais du moyen-âge appellent constamment Sarmates des peuples établis en dehors de la Pologne, comme les Litvaniens et les Lettes.

A la vérité les historiens allemands, dans leur dédain pour la race slave, affirment qu'incapable de se gouverner elle-même, elle fut à toutes les époques réduite, ou à faire venir spontanément ou à recevoir forcément chez elle des dominateurs étrangers. S'il y a dans cette assertion un fond malheureusement vrai, du moins n'est-ce pas en ce qui concerne la Lekhie ou Pologne. Presque tous les monuments s'accordent à employer le mot de lekh dans le sens de gentilhomme et de propriétaire. Les plus anciens chants bohêmes distinguent déjà les représentants de la nation en trois classes : kmetes, lekhs et vladiks. Il est très vraisemblable que l'expression polonaise chlakhtsitj, qui au quatorzième siècle s'écrivait s-liakhtchitch, s'est formée tout simplement du nom national *liakh*, avec l'initiale *S*, qui est comme on sait, en polonais la particule nobiliaire. Mais le mot liakh lui-même d'où vient-il? demandent nos adversaires. Je réponds que

[1] Ad littus oceani, ubi tribus faucibus fluenta Vistulæ fluminis ebibuntur, vidivarii resident, ex diversis nationibus aggregati, écrivait déjà l'antique Jornandes (*de Gothor. origine et rebus gestis*).

rien ne prouve qu'il ait été apporté sur la Vistule par une horde étrangère à la race slave : loin de là il se retrouve avec le même sens de propriétaire et d'homme riche, chez tous les autres peuples slaves. Enfin en vieux slavon, liekha signifie une place unie, une ère à battre le blé : ce qui rappelle la première étymologie que nous avons indiquée, et tend à réunir dans une même signification les deux mots de lekhites et de polanes. Il est donc impossible d'assigner aux Lekhs et aux Polonais une différence primitive d'origine.

Quant au territoire de la Lekhie, son étendue semble avoir été autrefois beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. En Orient ce pays n'avait d'autre limite que le Borysthène; et en Occident il longeait la Baltique jusqu'au Danemarck et à l'Oder. Ainsi une grande partie de la Prusse et de la Saxe était alors polonaise. Il faut regretter que l'engouement malheureux des chroniqueurs polonais pour les terminaisons latines, nous ait fait perdre les noms slaves les plus anciens de la plupart des districts lekhites. Deux noms de peuplades ont seuls survécu, ceux de Mazure et de Kachube. Les Mazures établis entre la haute et la basse Vistule, avec Varsovie pour capitale, sont appelés dans Nestor Mazovchani; Martin Gallus les nomme Mazovienses, et leur pays Mazovia. On ignore la signification de ce nom qui, chose singulière, ne se reproduit nulle part dans le reste du monde slave. En Albanie, où le nom de Liakh est également un nom populaire, on trouve une ville appelée Mezzovo. C'est

e seul nom de lieu slave qui ait quelque rapport avec elui de Mazovie. Les Kachubes ou Kachebes étaient es Lekhites des bords de la mer. Gallus les appelait *Pomorani*, et leur pays *Pomorania*, d'où les Allemands ont fait Poméranie. Mais le latiniste Kadlubek trouvant cette expression encore trop slave, la traduit tout simplement, et n'appelle jamais les Kachubes de la mer que du nom de *Maritimi*. Quoique de plus en plus restreint, le dialecte presque entièrement polonais des Kachubes se parle encore aujourd'hui sur toute la côte nord-ouest, entre les deux rivières de Lupov et de Piasnitsa, au sud de la ville de Lauenbourg[1].

Les premiers Kachubes semblent avoir été divisés comme le reste des Lekhites en une foule de petits états, dont les rois étaient constamment en guerre avec leurs voisins Danois et Scandinaves. Les sagas du nord mentionnent à plusieurs reprises ces combats.

Une troisième branche de la nation lekhite, en dehors des deux régions Kachube et Mazure, s'étendait au midi le long des Karpathes et jusque dans les plaines de l'Oukraine, où ils s'appelaient tantôt Polanes, tantôt Kuïaviens, de leur capitale Kuïava, aujourd'hui Kïïœv. Nestor cite expressément les Polanes

[1] Boguchval donne une explication assez burlesque du nom de Kachube. Kassubitæ, dit-il, a longitudine et latitudine vestium, quas plicare ipsos oportebat, sunt appellati. Nam huba in Slavonico plica seu ruga vestium dicitur, unde Kaszubi id est plica rugas.



du Dniepre comme une tribu lekhite; et la géographie du moyen-âge nous montre sur la Vistule un autre district, également nommé Kuïavie, et où se trouvait Kruchvits, première capitale des rois Lekhs.

Quelque étendue que fut la Pologne vers l'orient, c'était néanmoins vers l'occident qu'elle envoyait le plus de colonies, et qu'elle avait ses principales annexes. Parmi ces branches détachées de la souche polonaise, mais qui lui restaient associées par la langue et les mœurs, se distinguaient les Lujitchani (*Lusaciens*), et la belliqueuse nation des Viltses ou Vilki. Les Porusses, ancêtres des Prussiens, sont également désignés par Martin Gallus comme frères de sang des Polonais. Les migrations continuelles des barbares de Germanie vers l'empire romain, laissaient dans le nord de vastes provinces vides, où se précipitaient des colonies slaves venues de la Pologne. Ainsi, au troisième siècle, la peuplade teutonne des Silinges ayant passé en Hongrie, et de là dans les Gaules, les montagnes abandonnées par eux se remplirent de Slaves qui, gardant le nom de leurs prédécesseurs, s'appelèrent Slenzani, Silesiens, et donnèrent le nom de Slenza à leur principale rivière, nommée par les Allemands la Lobe. La Silésie n'était encore au onzième siècle qu'un tout petit district, dont les seigneurs par d'habiles alliances étendirent peu à peu leurs domaines, au point d'en faire au quatorzième siècle un vaste duché, mais dont les habitants étaient tous Polonais de langue et d'origine. Il semble même qu'une grande

partie de la Moravie ait été peuplée par des colonies lekhites. Ce fait excuse jusqu'à un certain point ceux des historiens polonais qui voient dans le primitif empire morave une création des Lekhs. Du moins est-il certain que cet empire, s'appuyant à la fois sur les Vendes du nord et sur les Vendes du midi, comprenait parmi ses provinces une grande partie de la Pologne. Mais comme il avait des feudataires jusque sur l'Adriatique, on pourrait tout aussi bien le rattacher à l'Illyrie qu'à la Pologne. En réalité, l'empire morave tenait à ces deux pays à la fois; et son aigle, qui très probablement était déjà l'aigle blanc, du haut des Karpathes où il planait, aurait pu tremper une de ses ailes dans la Baltique et l'autre dans la mer de Venise. Voilà ce que produisit dès l'origine l'alliance de la Pologne et de l'Illyrie.

TROISIÈME TABLEAU.

ORIGINES BOHÊMES ET RUSSES.

I

ORIGINES BOHÊMES.

DES TCHEKHS ET DES MORAVES PRIMITIFS.

Signification de ces deux noms. — Mélange originel des Tchekhs et des Lekhs.

Toute étude d'archéologie slave, pour être complète, doit embrasser à la fois quatre nations, comparer incessamment entre elles quatre classes distinctes de monuments. Parmi ces monuments, ceux qui concernent les origines illyriennes et polonaises nous sont déjà connus : il nous reste encore à étudier les origines bohêmes et russes ; et puis le champ de la synthèse et des généralisations nous sera de nouveau ouvert.

Les origines et les germes en quelque sorte constitutifs de la nationalité bohême sont des plus complexes. Cette nationalité se compose essentiellement de deux peuples, qui jusqu'à ce jour ne sont pas encore entièrement confondus. Ces deux peuples inséparables, quoique différents, sont les Tchekhs et les Moraves ; je vais essayer de faire voir cette double

unité dans sa naissance et ses premiers développements. Je ferai observer d'abord que ni les Tchekhs, ni les Moraves, ne cachent, comme les Illyriens ou les Polonais, leur berceau dans la nuit des temps. On sait à n'en pouvoir douter, que les Boïens qui donnèrent leur nom à la Bohème (Boiohemum), étaient un peuple celtique. Plus tard cette peuplade fut absorbée et germanisée par les Markomans; et ce fut seulement à l'époque des invasions germaniques en Italie, qu'évacuée par ses maîtres teutons, avides d'aller s'approprier les dépouilles du Capitole, la Bohème à demi déserte reçut enfin dans ses plaines des colonies de Croates ou de montagnards karpathiens.

On ne saurait toutefois préciser l'époque où les Markomans cédèrent la place aux émigrants slaves. Le plus ancien chroniqueur de la Bohème, Kosmas de Prague, ne nous apprend rien à ce sujet. Dans sa naïve simplicité il regarde les Slaves comme les plus anciens habitants de ce pays, où ils auraient été amenés, suivant lui, peu de temps après le déluge, par leur père commun Bohemus. Thunmann, dans ses *Recherches sur les peuples du Nord,* place l'arrivée des Tchekhs vers l'année 534. Chafarjik croit pouvoir la faire remonter près d'un demi siècle plus haut. D'après lui, les horribles dévastations commises dans la Germanie par les Huns d'Attila, durent amener la ruine définitive des derniers Markomans restés au nord du Danube, et la lente occupation par des colonies slaves des territoires dévastés. Cette occupation

ne se borna pas d'ailleurs à la Bohême seulement : elle embrassa aussi la Silésie et une partie de l'ancienne Saxe. Le nom gaulois des premiers Silésiens, Silingæ, passa à leurs héritiers slaves, Slezané. La capitale actuelle de la Moravie, Berno, en allemand Brünn, dérive également du celtique, Beraun ou Verone. Il n'est pas jusqu'au nom bohême des Riesengebirge, Krkonoché, qui ne semble une dérivation du nom des anciens habitants gaulois de ces montagnes, les Korkonti d'après Ptolémée.

S'il est impossible d'indiquer avec certitude l'époque de l'arrivée des Slaves en Bohême, il ne l'est pas moins de préciser la partie des Karpathes d'où ils émigrèrent. Dalimil nous dit qu'ils venaient de la Croatie, mais sans rien ajouter qui puisse faire deviner où cette Croatie était située. Le vieux poëme païen intitulé *Jugement de Libucha*, fait traverser à ces émigrants trois fleuves sur le nom desquels les Slavistes sont en discussion. Les uns y voient la Gran, la Waag et la Markh ; les autres la Vistule, la Varta et l'Oder. Chafarjik se déclare pour cette dernière opinion, et fait venir par conséquent les Tchekhs du nord. Il trouve en Podlachie, en Mazovie, autour de Plotsk, de Sandomir, de Lublin, de Kalich et de Krakovie, de nombreuses localités dont le nom a pour racine la particule tchekh, de même qu'il trouve auprès de Prague un ancien fort nommé Krakov ; et il en conclut l'origine à la fois polonaise et septentrionale de sa nation. J'avoue que pour ma part je suis de l'autre opi-

nion, qui fait venir les Tchekhs non du nord, mais des versants méridionaux des Karpathes, c'est-à-dire de la haute Hongrie ou de la Slovakie actuelle.

En rapprochant ainsi de l'Illyrie le berceau des Bohèmes, je ne nie pas pour cela leur origine polonaise ou lekhite. N'a-t-on pas vu ailleurs que les Lekhs régnaient sur l'Illyrie elle-même, et qu'ils s'étendaient jusque dans les Alpes carinthiennes, appelées par le chroniqueur Kholeva, *montagnes des Lekhs*? Aussi lisons-nous dans Dalimil : « Un Lekh, dont le nom était Tchekh, s'étant rendu coupable d'un homicide, dut quitter la Croatie, sa patrie; et comme il était puissant et riche, ses six frères le suivirent avec beaucoup de clients qui vinrent le joindre au milieu de la nuit. Ce fut avec tout ce monde qu'il prit la fuite, emportant entre ses bras ses enfants, et se glissant d'une forêt dans une autre. » Ainsi l'émigration des Tchekhs hors de leur primitive patrie fut conduite par sept frères, tout comme celle des Croates illyriens de Constantin Porphyrogenète.

Le chef de la colonie, appelé Tchekh par Dalimil, est nommé Bohemus par Kosmas; ce qui prouve que cette dénomination n'avait rien d'individuel, mais que c'était une sorte de titre d'honneur, porté par les chefs du peuple. En effet, comme dans les chroniqueurs de Germanie Francus est le père des Francs, Souap le père des Souabes, Westerphalza le père des Westphaliens; de même dans Nestor on voit les Kioviens descendre de Kiï, les Viïatitches de Vïiat, les Radimitches

de Radim; et de même aussi dans Gallus les premiers rois polonais s'appellent Lechek.

Nous venons de voir que le nom de Tchekh n'était pas un nom d'homme. Mais ce n'était pas non plus originairement un nom de peuple. Les Tchekhs formaient une classe d'hommes à part dans les tribus slaves; ils géraient une fonction inconnue, mais qui en tout cas faisait d'eux des hommes importants.

En outre le patriarche Tchekh, dont nous parle Dalimil, était un Lekh. Doit-on conclure de là que ce mot de lekh désignait précisément le peuple d'où Tchekh était sorti? Cette conclusion me paraît tout aussi peu admissible que les précédentes. Les Lekhs étaient aussi bien que les Tchekhs une classe d'hommes particulière, et selon toute apparence la classe la plus élevée de la nation. En effet, durant les premiers temps, la Bohême a, comme la Pologne, des rois nommés Lekh, Lecho. Trois monuments différents, les *annales Tiliani*, la chronique de Quedlinbourg, et les *annales Lauricenses*, s'accordent à appeler Lecho, le duc ou roi des Bohêmes, que le fils de Charlemagne attaqua vainquit et tua en 805 aux bords de l'Elbe. On pourrait presque affirmer que ce ne fut qu'au quatorzième siècle, c'est-à-dire à l'époque où la plupart des Polonais furent devenus gentilshommes, que le nom de Lekh devint usuel parmi eux pour signifier la nation entière. Quant au nom de Tchekh, il semble avoir été employé bien plutôt en Bohême comme désignation du peuple même. Cette

différence vient sans doute de ce que la classe des Tchekhs était plus populaire, qu'elle avait un caractère plus civil, moins guerrier que celle des Lekhs.

Dobrovski a cherché quelle signification pouvait avoir eu primitivement ce mot de tchekhs, écrit dans Nestor *tchakhi* ou *tchïakhi*, dans le Byzantin Kinnamos *τζέχοι*, et dans les diplômes latins *cihi* ou *cichi*. Le savant bohême a cru pouvoir le faire dériver du verbe po-tcheti, commencer (parfait, po-tchekh). Il prétendait que les Bohêmes avaient dû former l'avant-garde, et diriger le début de cette grande migration slave de l'est à l'ouest, à laquelle s'associèrent ensuite comme arrière-garde les Silésiens ou les *suivants*, de sliediti, en illyrien sliznuti, accompagner. Peu satisfait de cette étymologie, Kollar en a proposé une autre, qui tendrait à faire considérer les Bohêmes comme les *consolateurs* du monde slave, du substantif tïek, po-tïekha. Il me semble beaucoup plus naturel de rattacher le nom des Tchekhs au mot *tchest* ou *tchast*, honneur et festin, racine du verbe *tchestiti*, *tchechtchu*, à la fois honorer et régaler des hôtes. Il s'en suivrait que les Tchekhs étaient des honorables (tchestni), des patrons traitant libéralement leurs clients, et les admettant en frères à leurs tables dans Prague *la joyeuse*. Ils auraient été la bourgeoisie primitive de la race slave, dont les Lekhs formaient la noblesse guerrière.

Malgré tout ce qui devait l'en détourner, Chafarjik n'a pu s'empêcher de voir dans les Tchekhs une peuplade entière, qui s'étant établie au centre du pays,

et ayant fondé les villes de Libuchin, Vichehrad et Prague, obtint peu à peu la prédominance sur toutes les autres tribus. L'illustre slaviste cherche laborieusement les noms de ces tribus diverses, parmi lesquelles il distingue les Lutchanes, les Pilsani, les Lutomiritsi, les Pchovanes, les Dïedoches, les Sedlitchanes et les Croates. Ces derniers, dit-il, occupaient surtout les montagnes du nord, ou les Krkonoche. Il y avait encore les Dudlebes, sans doute affiliés aux Dulebes de la Russie, dont la principale ville, Daudleby, mentionnée par Kosmas en 981, n'est plus aujourd'hui qu'un village du cercle de Budveis. Toutes ces peuplades devaient former à la manière slave de petits états, plus ou moins séparés et indépendants les uns des autres. C'est ce que nous montre Kosmas, au sujet de la principauté de l'Uka, ou des Lutchanes, dont il décrit les cinq villes, et les rivières de l'Uzka et de la Gutna, district maintenant tout-à-fait germanisé, mais qui ne l'était pas encore quand Gutenberg y venait au monde. La circonstance qui contribua le plus à élever le petit état tchekh au-dessus de ses rivaux, dût être sa situation heureuse aux bords de la Moldava, et son éloignement des frontières les plus exposées aux pillages et aux invasions des Germains. Telle est l'opinion de Chafarjik.

Pour nous il nous suffit de reconnaître dans la nationalité bohême deux éléments primitifs. Le premier de ces éléments, le tchekh nous étant déjà connu, je passe au second, ou aux Moraves, qui paraissent avoir

devancé de plusieurs siècles, dans l'existence politique, leurs voisins, les Tchekhs de la Moldava.

On a beaucoup discuté sur l'origine des Moraves. Le chroniqueur Nestor et Chafarjik font venir leur nom de la Morava, en allemand la Markh, principale rivière de la Moravie actuelle. Mais il parait certain que les Moraves existaient déjà avant d'être établis sur cette rivière, où ils ne descendirent qu'après avoir peuplé de leurs colonies les divers plateaux des Karpathes appelés aujourd'hui Slovakie. En outre le nom de Morava, pour signifier courant d'eau, est tellement répandu, qu'on trouverait difficilement un seul pays slave, où n'existent pas plusieurs rivières appelées ainsi. Il faut donc chercher l'étymologie plus haut. En slavon, mor signifie marécage, mora fléau, et moriti exterminer. Si l'on considère les Moraves comme des colonies de laboureurs croates, descendus de leurs arides Karpathes dans les vallées marécageuses, la racine de leur nom doit être *mor*. Si l'on voit au contraire dans ces hommes des lekhs ou guerriers slaves, voués par mission spéciale à la difficile tâche de délivrer leurs frères serbes ou serfs, et de les venger de leurs oppresseurs, alors la racine de leur nom devra être *mora*, l'extermination. Ces deux étymologies d'ailleurs ne s'excluent pas l'une l'autre. On sait que tous les colonisateurs ont d'abord à combattre et à détruire des obstacles de mille espèces, et qu'ils doivent avant tout faire agir la hache. Delà ces douze travaux héroïques que la fable grecque prête à

Hercule, le fondateur de tant de colonies pelasgiques.

Quant à l'époque où le nom de Morave apparaît pour la première fois, il semble qu'on pourrait le faire remonter jusqu'au troisième siècle, durant lequel on voit les *Sarmatæ servi* révoltés contre l'empereur Constance, se précipiter sur lui au cri de *mor-eva*, tue-le ! On a prouvé ailleurs [1] que ces esclaves (*servi*) des Sarmates avaient dû être des Serbes Karpathiens. Ammien Marcellin les appelle *Sarmatæ limigantes*, nom que Chafarjik croit affilié à celui des Lemki, tribu de Russines, dans la Galicie actuelle. Ces Vendes révoltés des Karpathes, quoique remis sous le joug par les Romains, ne furent jamais complètement domptés. Car à partir de ce moment, on ne cesse de voir des incursions vendes dans l'empire des Césars. Sans doute les vaincus s'étaient faits brigands dans leurs montagnes, ils s'y maintenaient à l'état de Lekhs ou de Moraves.

Il n'y avait pas d'invasion des barbares du nord dans le midi qui ne comptât parmi ses combattants plusieurs milliers de ces Vendes. Aussi fut-ce contre ce débordement des tribus karpathiennes que les Césars hérissèrent leurs frontières du Danube d'un rempart vivant de troupes mercenaires, principalement recrutées en Germanie. Tout fut inutile; et à la suite de la grande horde des Obres ou Avares, l'avalanche morave se précipita enfin du haut de ses mon-

[1] Chapitre sur les Serbes de l'époque anté-historique.

tagnes. Mais les tribus moraves s'étaient trop hâtées de descendre dans les plaines. Ne sachant combattre qu'à pied, elles ne purent résister aux rapides essaims des cavaliers avares, et durent passer de nouveau du joug romain sous un joug encore plus dur. Héritiers d'Attila, les khans avares rivalisèrent avec lui de passion pour le pillage. Leur genre de vie réduisit tout le cours du Danube à n'être plus qu'une solitude sans bornes. Dans toute la Hongrie et l'Autriche actuelle, les villes disparues étaient remplacées par des camps volants appelés *cercles*, vastes rangées circulaires de tentes, enveloppées de fossés, et qui servaient de refuges à ces nomades. Durant près d'un siècle ils exercèrent partout des dévastations inouïes. Toutes les cités, tous les castels romains d'Illyrie, de Moravie, de Bohême, furent détruits; et leurs débris se dérobèrent sous la mousse et les arbrisseaux du désert. Au milieu de cette désolation, les Moraves tournèrent leurs regards vers l'armée franque ou française, qui venait de conquérir sur les Lombards la plus grande partie de l'Italie; et qui ayant franchi les Alpes illyriennes, commençait à guerroyer contre les Avares. Tous ceux des princes moraves qui le purent, se joignirent aux francs pour combattre avec eux leurs ennemis communs. Ce fut alors que façonnés à la discipline dans les rangs des légions françaises, les Moraves parvinrent à s'aguerrir, au point de pouvoir fonder enfin, après la mort de Charlemagne, le grand empire qui a conservé leur nom.

PÉRIODE LEKHITE DE LA BOHÊME ET DE LA MORAVIE.

SAMO, KROK, LIBUCHA, SVATOPLUK.

On vient de constater aussi clairement que l'état actuel de la science le permet, l'origine des deux peuples tchekh et morave. On va maintenant essayer de donner un rapide aperçu de leur histoire primitive, durant la période où leur pays se confond encore d'un côté avec l'Illyrie, de l'autre avec la Pologne. Nous croyons devoir appeler lekhite cette période de formation, durant laquelle les princes sont souvent appelés Lekhs. Parmi ces princes brillent surtout trois grands noms, Samo, Krok et Libucha, dont les figures, moitié historiques et moitié fabuleuses, se disputent à la fois les traditions illyriennes, bohêmes et polonaises.— L'étude de ces traditions nous amènera à comprendre comment la nationalité bohême, si complexe, si embrouillée à sa naissance, s'est dégagée peu à peu du chaos social des premiers âges, et de quelle manière ses deux principaux éléments, tchekh et morave, d'abord disjoints et sans relation apparente, ont fini par composer un tout indissoluble.

La première centralisation monarchique historiquement connue de ces contrées, est celle qui fut opérée par Samo. D'où venait Samo? Qu'était-il? Où avait-il établi principalement son siége? Sur toutes ces questions règne jusqu'à présent une grande obscurité. Il

paraît certain que Samo venait de l'occident. Frédégaire le regarde comme un franc, et va jusqu'à désigner la ville de France où ce héros naquit. « *Homo quidam*, dit-il, *nomine Samo*, *natione francus, de pago sennonago*, *plures secum negotiantes adscivit mercandi causa*, *et in sclavos cognomento winidos perrexit.* » Parmi les villes gauloises on en trouve réellement une appelée Civitas-Sennonum. Il est vrai que dans la France orientale d'alors ou la Saxe, il y avait également autour de Meissen une contrée nommée Semnonie. Par conséquent il est bien difficile de donner un sens précis au texte de Frédégaire. Le nom de Samo n'a d'ailleurs aucun sens ni en latin ni en allemand. Il a au contraire un sens très clair dans toute la Slavie. *Samo-Derjets* y désigne encore aujourd'hui un souverain indépendant. Chafarjik qui nous montre chez les Prussi le nom de Samo, porté par un fils du roi Videvud, ne veut pas admettre que Samo soit d'origine franque. Pour se rattacher le plus possible à Frédégaire, le savant Palatsky suppose que ce héros prit naissance dans une des colonies slaves de la Batavie, alors soumise aux Francs, et qu'après avoir appris le métier des armes à l'école des dominateurs de sa race, il alla sous prétexte de commerce, offrir son bras et ses lumières aux Vendes non encore subjugués de la Bohême. Il est vrai que l'anonyme de Salzbourg du neuvième siècle donne une autre version, et présente très nettement Samo comme un Slave des montagnes de la Carinthie (*quidam sclavus Samo no-*

mine, manens in charentis). Quoiqu'il en soit du lieu de sa naissance, la qualité de marchand que lui donnent les chroniques est assez vraisemblable. On sait que chez les anciens Slaves, les marchands ou gostes étaient ordinairement les hommes les plus riches, ils faisaient leur commerce par caravanes de charriots, escortées de troupes de guerriers, et se trouvaient souvent chargés de faire la police des routes.

Quant au pays où Samo avait spécialement fixé sa résidence, les slavistes polonais prétendent que c'était la Pologne, et que ses légions partout victorieuses se recrutaient dans la jeunesse polonaise. Lelevel va jusqu'à l'identifier avec le fameux Lechek, rival prétendu de Jules César ; et d'autres le confondent avec Krak, premier souverain de Cracovie. Les Illyriens au contraire le réclament pour compatriote, et le regardent comme le plus ancien duc des Carinthiens, (Carentanorum dux). Les Bohêmes enfin, et à leur tête Chafarjik, tâchent de prouver que Samo régna surtout en Bohême par le motif qu'on le voit souvent guerroyer en Thuringe, que l'an 630 le prince serbe de Meissen et toute la Lusace se soumettent à lui, et qu'on voit deux fois les armées de Dagobert partir de Metz pour aller l'attaquer.

Ce qui paraît certain, c'est que Samo étendit à la fois sa domination sur une partie de la Pologne, de l'Illyrie, de la Bohême et de la Moravie. Le but de ses premiers efforts avait été de délivrer les Slaves de ces contrées du joug avare : il y avait réussi, et les

peuples émancipés par lui l'avaient proclamé leur roi en 627. Les Francs l'ayant attaqué, il leur résista et sut les vaincre. Son empire s'étendait au nord jusqu'à la Sprée, dans le midi jusqu'aux Alpes, et à l'ouest jusqu'au Fichtelgebirge, couvert alors de colonies slaves. Ce héros régna triomphant et redouté au loin durant trente-cinq années. Frédégaire dit qu'il mourut laissant vingt-deux fils et quinze filles qu'il avait eu de douze épouses de sang vende [1].

On s'étonne de voir Kosmas qui recueillit avec tant de soin tous les souvenirs populaires de la Bohême, ne faire aucune mention de ce grand homme. Ne serait-ce pas une preuve qu'en Bohême il était connu sous un nom autre que celui de Samo? Kosmas nous montre vers la même époque le plus célèbre des héros païens, Krok ou Cracus; il est très probable que ce nom était celui sous lequel Samo commandait aux Bohêmes. On peut d'ailleurs supposer qu'il y a eu plusieurs rois du nom de Krok; et que le peuple dans ses poésies a fini par concentrer en un seul les règnes de plusieurs princes. Suivant le célèbre Tchatski krok ou krak ne signifiait pas autre chose qu'un héros, c'était l'Hercule des Slaves, et comme celui des Grecs il porte dans la tradition primitive quantité de noms divers. Chaque peuple slave cache un Krakus au fond de son histoire. Il y en a eu en Pologne; il

[1] Duodecim uxores Samo ex genere Winidorum habebat, de quibus viginti duos filios, et quindecim filias habuit.

y en a eu chez les Slaves de la Saxe, dont le pays conserve une ville de Krakopol et un lac de Krakov, de même que la Bohême offre à deux lieues de Rakonits le castel de Krakov et le village de Krakovets.

Les poésies tcheques païennes nous montrent Krok comme une espèce de pontife civilisateur ; il régularise le paganisme slave, fonde un sacerdoce et de grands temples nationaux; il promulgue un corps de lois civiles et religieuses, il détruit *le dragon* de l'anarchie et des ténèbres; il défriche les forêts, dessèche les lacs, découvre des mines de métaux et les fait exploiter ; fonde des villes et oblige le peuple à quitter ses huttes d'argile, disséminées dans les bois, pour se grouper dans des villages plus salubres.

Tous ces détails semblent convenir également à Samo et à Krok. Tous les deux sont regardés, l'un par l'histoire, l'autre par la tradition, comme les fondateurs du royaume de Bohême. Après eux, la royauté slave qui avait brillé momentanément de tant d'éclat dans les salles dorées du Vichehrad, s'éclipse pour céder de nouveau la place à l'antique oligarchie des jupanes, qui se partagent comme auparavant la Bohême, la Pologne et l'Illyrie et y reconstituent une foule de petits états séparés.

Krok que la tradition fait mourir en 690, c'est-à-dire vingt-sept ans après Samo, laissait trois filles, Kacha, Tetka et Libucha. La première, inspirée de la nature en possédait tous les secrets; elle lisait l'avenir dans le cours des astres, prédisait les révolu-

tions des saisons, et réglait les travaux champêtres. Elle connaissait de plus toutes les vertus médicales des plantes, savait retrouver les objets perdus et guérissait toutes les maladies. La seconde des trois sœurs, inspirée de Dieu, connaissait le sens caché de tous les mythes, elle composait les prières, présidait comme prêtresse aux sacrifices nationaux, et expliquait au peuple la théologie. Mais la plus jeune, Libucha, avait des talents encore plus précieux. Instruite par son père dans la science sociale, elle savait calmer ou soulever les passions des hommes. Son éloquence subjuguait la multitude, et la sagesse de ses décisions étonnait les vieillards. Aussi fut-elle choisie par le peuple pour remplacer son père, comme souveraine ou présidente du Seym (la diète) et des cours de justice du pays. Libucha gouverna donc aidée par ses deux sœurs. Elle avait en outre des ministres appelés djaks ou scribes qui écrivaient en rimes slaves sur l'écorce du bouleau les lois et l'histoire nationales.

Ces trois princesses ou plutôt ces trois muses étaient d'une vertu très rigide. Aspirant à la vie du ciel et à l'union avec les astres, elles prétendaient conserver intacte leur virginité. Mais bientôt dans un débat avec le puissant Khrudoch Klenovits, la reine se convainquit que pour faire respecter ses décrets, elle avait besoin d'un époux. Elle permit alors à tous ceux qui prétendaient à sa main de venir lui faire la cour. Les prétendants accoururent en foule ; parmi eux le riche Domoslav lui offrit un présent qui était, à ce qu'il

paraît, extraordinaire pour l'époque : il envoya à Libucha cent vaches et trois cents bœufs. Mais la princesse dédaignant tous les riches seigneurs, leur préféra un simple laboureur nommé Przemysl. La manière dont elle fit connaître son choix au peuple, est accompagnée de circonstances qui caractérisent bien le paganisme slave. Libucha réunit les grands du royaume aux bords de l'Elbe, dans son château de Libus, situé où est aujourd'hui Kolin. Là elle se déclare prête à obéir au dieu suprême, au dieu Soleil (*Biel-bog*) qui était censé marcher invisible à la tête des Slaves, monté sur un cheval blanc, qu'on nourrissait avec un grand luxe dans le principal temple du pays. Le cheval sacré, richement caparaçonné est donc amené devant l'assemblée ; et la reine ordonne à sa cour de le suivre partout où il lui plaira d'aller, ajoutant qu'il va chercher son époux et leur prince qu'ils trouveront au milieu d'un champ, prenant son repas, assis sur un siége de fer. Les magnats suivirent le cheval blanc, divinement conduit dans sa course, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât devant un champ à demi-labouré où un homme assis sur le soc renversé de sa charrue, prenait son repas de pain et de fruits. Les courtisans saluèrent aussitôt leur chef prédestiné ; ils lui offrirent de riches habits à la place de son costume agreste, et le plaçant sur le cheval sacré des augures, ils le conduisirent jusqu'à leur capitale, Vichehrad. Libucha couronna de ses mains son fiancé dans la salle des ancêtres ; et dès lors, conduit par

une main vigoureuse, le char de l'État entra dans une voie nouvelle. Le hradchin de Prague fut fondé par Przemysl, qui y fit conserver auprès du trône les sandales, sans doute d'écorce de bouleau, qu'il avait portées d'abord comme laboureur, pour rappeler d'âge en âge à ses descendants leur humble origine. On les voyait encore dans le palais ducal au temps du chroniqueur Kosmas qui mentionne cette circonstance dans son ouvrage.

Libucha étant morte l'année 710, après avoir fondé Prague, et donné à son pays un code de lois, il y eut alors en Bohême une insurrection conduite par une héroïne, Vlasta, qui sans doute se prétendait l'héritière légitime de Libucha, au détriment de Przemysl. Cette guerre a été représentée comme une guerre d'amazones, une guerre des femmes libres pour reconquérir sur les hommes leurs droits méconnus. Il paraît que Przemysl vainqueur régna encore longtemps. Il légua le trône à son fils Nezamysl, qui eut pour héritiers directs Mnata, puis Voïen, Unislav, Kresomysl et Neklan, qui parait avoir étendu considérablement vers le nord les frontières de ses états. Le fils et l'héritier de Neklan, Hostivit, est déjà un personnage tout-à-fait historique, puisqu'il est le père du premier duc chrétien de la Bohême, de Borzivoï. Déjà fondée par une série non interrompue de princes païens, la dynastie de Przemysl continua à régner avec gloire jusqu'à l'entrée du quatorzième siècle, c'est-à-dire qu'elle ne s'éteignit qu'avec l'indépendance nationale.

Même pendant la courte durée de l'empire morave, la dynastie nationale des Tchekhs ne cessa pas de régner. Son chef Borzivoï ayant renoncé à l'idolâtrie, et reçu le baptême en 894, des propres mains de l'archevêque Méthode, frère de saint Cyrille, la Bohême se soumit spontanément au grand empereur de toutes les Moravies, c'est-à-dire de toutes les Slavies, à Svatopluk. Le plus puissant des vassaux de cet empereur était incontestablement le duc de Bohême. Aussi quand les deux successeurs de Borzivoï, Spitihnïev et Vratislav, ne pouvant plus résister aux continuelles dévastations de l'Allemagne, se furent reconnus en 895 tributaires du saint empire allemand, l'empire des Moravies reçut de cette défection un irréparable échec. L'invasion des hordes maghyares acheva de détruire la puissance des Moraves, qui disparut presque sans laisser d'histoire. La Bohême seule continua de rester un royaume, et de rattacher fédéralement à sa couronne les diverses peuplades slaves qui l'environnaient.

Cependant l'Allemagne ne se lassait pas de harceler les Tchekhs par ses incursions. Enfin après avoir soutenu contre les Teutons une lutte de quatorze années, le duc Boleslav s'était soumis au tribut, et avait en 967 achevé son long règne comme souverain feudataire de la Germanie. Mais sous son successeur Boleslav II, la Bohême, longtemps humiliée, releva la tête, reconquit son indépendance, et parut un moment sur le point de rétablir l'ancien empire morave : car

non-seulement elle s'incorpora la Moravie proprement dite, mais encore elle mit sous sa dépendance une partie de la Pologne et le nord-ouest de la Hongrie.

Ainsi, malgré tous les efforts de l'ennemi pour la détruire, l'union tchekho-morave survivait à toutes les catastrophes : et c'est cette union qui, en se maintenant indestructible, a constitué jusqu'à ce jour la nationalité bohême. Sans doute au premier coup d'œil on ne saurait trouver en Europe de frontières plus nettement dessinées que celles de la Bohême proprement dite, avec son cercle de montagnes, qui l'enveloppe de tous côtés comme une muraille. Mais en examinant avec plus d'attention ce magnifique bassin, on se convainct bientôt qu'abandonné à lui-même et isolé, il se trouverait à jamais dans l'impuissance de jouer un rôle politique. Pour exister comme nation indépendante, les Bohêmes ont besoin de deux choses : d'abord de l'union avec la Moravie et ses anciennes annexes en Silésie et en Hongrie; puis d'une forte et solide alliance soit avec l'Illyrie, soit avec la Pologne, de manière à former avec l'un ou l'autre de ces deux grands pays une seule et même souveraineté fédérale. Cette assertion est démontrée par toute l'histoire depuis Samo et Krok, héros à la fois tchekhs, polonais et vendes jusqu'aux derniers rois du moyen-âge.

Avec les origines nous venons d'apprécier aussi les conditions d'existence de la nationalité bohême. Les bases sur lesquelles elle repose sont exactement les mêmes que celles du primitif empire de Moravie. Par

conséquent cette nationalité forme, on peut le dire, le centre commun et originel de tout le slavisme occidental. Elle est la racine d'où sont émanées plus tard les deux puissances, comme les deux littératures, polonaise et illyrienne. Placée à une égale distance de la Baltique et de l'Adriatique, elle est le nœud qui rattache et fait communiquer entre eux depuis les plus anciens temps les Slaves du nord et ceux du sud. C'est à ce rôle médiateur que les Bohèmes semblent avoir été destinés par la Providence elle-même.

II

ORIGINES RUSSES.

DE LA SCYTHIE ANTIQUE. — DESTINÉES DES COLONIES SLAVES EN SCYTHIE.

La quatrième et dernière nation slave est la nation russe, primitivement appelée ruthenienne, deux noms qui avec le temps en sont venus peu à peu à signifier deux peuples très distincts. Ethnographiquement, qu'est-ce que les premiers Russes ou Russiens? D'où viennent-ils? A quelle région rattachent-ils leur berceau? Sont-ils ou non identiques aux Russes modernes, quelles diversités existent entre les uns et les autres? Ce sont là autant de problèmes auxquels les historiens ordinairement ne savent faire aucune réponse, et dont nous allons tâcher de trouver la solution.

Nous attaquerons avant tout une difficulté, qui est non-seulement restée insoluble jusqu'à ce jour, mais qu'on n'a pas même encore abordée. Cette difficulté, c'est la différence de nom, de langue, de mœurs et de nationalité entre les deux grandes souches russes du

nord et du sud, les Rossianes et les Ruthènes. Les auteurs polonais et les moscovites eux-mêmes sont d'accord à reconnaître que ces deux noms désignent deux grands faits, deux nationalités tout-à-fait différentes. Mais nul ne sait dire en quoi l'une diffère originellement de l'autre. Nous croyons quant à nous que les deux mots *Rossianin* et *Rusin* ne sont nullement identiques, mais que ce sont deux mots tout-à-fait distincts de sens et d'origine.

Il nous semble que les antiquités illyriennes peuvent jeter quelque lumière sur ce mystère profond. On doit se souvenir de la tradition des trois frères Lekh, Tchekh et Rus, émigrant de l'Illyrie asservie aux Romains, plusieurs siècles déjà avant l'apparition des Varæghes; et s'en allant fonder dans le nord trois champs d'asile, d'où sortirent plus tard les trois grandes nations lekhite, tcheque et russe. Cette légende, quelque mythologique qu'elle soit, n'a-t-elle absolument aucun fondement? nous ne le croyons pas. Nous pensons que ce mot de rusin, en grec ρυθην, en latin ruthenus, était un mot déjà usuel chez les Slaves des Karpathes et du sud, avant l'arrivée des Varægo-Russes du nord. Comment expliquer autrement l'emploi de ce nom de Ruthènes ou Rusines pour désigner les Slaves des Karpathes de Hongrie et même de Galicie, où ne pénétrèrent que bien des siècles plus tard, et par leurs derniers descendants, les conquérants varœgo-russes? Aujourd'hui encore, et jusque dans Pétersbourg, le mot de Rossia et Rossiski est em-

ployé pour désigner tout l'empire de Russie, y compris les races finnoise, tatare, allemande. Le mot russ, svataïa russ, désigne la souche slave, la primitive, la sainte et pure Russie.

Quel moyen donc d'arriver à quelque point de vue nouveau sur cette grande question qu'enveloppe tant d'obscurité? L'archéologue Morochkine place les premiers Ruthènes dans la Russie rouge : et il fait dériver leur nom de la rivière de Ros, affluent du Dniepre, et qu'il croit avoir déjà porté ce nom avant l'arrivée des Varæghes, lesquels n'attaquèrent la Russie rouge et la Porosie ou les rives de la Ros qu'avec le grand prince Iaroslav, en 1031. Nous irons chercher l'origine du mot russe bien plus loin dans le passé que ne le fait Morochkin.

Le territoire primitif des Russines n'est pas facile à préciser. Il apparait flottant de la Galicie à l'Oukraine, de Léopol à Kiïœv, des bords du San et du Bug aux bords du Dniepre et du Pruth. En un mot, les boulevards historiques de ce peuple sont les versants orientaux et septentrionaux de la longue chaîne des Karpathes. Les Ruthéniens paraissent donc adossés aux mêmes montagnes où s'adossèrent, par le côté opposé, les premiers Illyriens et les Tchekhs. Mais par quel chemin les montagnards de Ruthénie sont-ils arrivés sur leurs hauts plateaux? Ils n'ont pu y monter que par deux chemins ; en venant du Danube, ou en arrivant des Stepes de la mer Noire.

Ceux qui confondent les Russes avec les Ruthé-

niens, font arriver ces derniers de la mer Noire. ils les regardent en conséquence comme une branche postérieure, détachée par émigration de la souche russe du Volga, d'où elle s'étendit peu à peu jusqu'aux Karpathes galiciens. Chafarjik, qui partage tout à fait cette théorie des savants de Pétersbourg, cherche pour l'appuyer des traces de slavisme parmi les peuplades autochtones des vastes et incultes contrées que les anciens Grecs désignaient sous le nom vague et indéterminé de Scythie. Trois de ces peuples lui paraissent porter une empreinte slave : ce sont les Budines, les Neures et les Scythes laboureurs, trois peuples que mentionne déjà Hérodote, voyageant parmi les colonies grecques du Pont-Euxin, quatre siècles et demi avant Jésus-Christ. Quelque obscurs et indécis que soient les témoignages au sujet de ces trois peuplades, il est certain qu'elles présentent dans leurs mœurs et dans leur genre de vie un antagonisme frappant avec les nations scythiques. Ces nations ou plutôt ces hordes de soldats, habituées à parcourir la stepe avec leurs charriots et leurs troupeaux avaient dans leur caractère quelque chose d'essentiellement hostile à l'agriculture et à la vie sédentaire qui distingue au contraire les peuplades dont nous parlons. Entre ces deux classes de tribus, si différentes pour le genre de vie, il y a donc nécessairement différence de race.

Il est vrai que les Grecs donnent à ces hordes errantes de la Scythie primitive une foule de noms,

mais sous ces dénominations diverses on devine plus ou moins la même race, multipliée et ramifiée à l'infini. De même que ces steppes immenses se désignent toutes par un seul nom, celui de Scythie, qui en slavon signifie terre des nomades, du verbe *skitati* vagabonder ; de même aussi leurs habitants paraissent avoir tous appartenu plus ou moins à une seule race dominante, celle des Turcs ou Tatars. C'est de cette souche, vraie race aborigène de la Scythie que sont sortis les Huns, puis les Obres ou Avares, les Kozars, les Petcheneghes et les Polovtses ou les *chasseurs*, comme l'indique l'origine slave de leur nom. Les Sarmates ou Syro-Mèdes étaient devenus eux aussi des nomades, qui avaient au lieu de cités leurs camps, et qui exploitaient comme serfs les Slaves agricoles et pacifiques du Dniepre à la Vistule, sans leur permettre de se construire aucune ville importante. Ces conquérants sarmates de la Pologne primitive, toujours à cheval, poussaient incessamment vers l'occident leur cavalerie volante, que suivaient à pied d'innombrables essaims d'esclaves.

Que parmi ces races subjuguées il y ait eu, dès le temps d'Hérodote, des tribus slaves, c'est ce que nous ne voulons ni nier ni affirmer. Mais en tout cas les Slaves étaient là sans aucune existence politique. D'autres races y constituaient des états ; et c'étaient ces races asiatiques, ces *hordes royales* de chasseurs turcs, mongols ou finnois qui défendirent et qui représentèrent le sol scythique depuis sa première formation

jusqu'à Attila, jusqu'à Gengiskhan et à Timour. Non, les doux et paisibles Slaves ne peuvent être considérés comme indigènes de cette terrible Scythie, foyer tourbillonnant de toutes les tempêtes, qui ébranlent et renversent les plus solides empires du monde jusqu'aux temps modernes. Déjà 513 ans avant notre ère le roi de Perse, Darius, fils du soleil, attaquait avec toutes ses forces ces enfants de la nuit. Mais sa fameuse invasion en Scythie ne servait qu'à démontrer l'impuissance de la civilisation antique à détruire ce foyer de la vie nomade. Quiconque entrait dans ces stepes finissait tôt ou tard par suivre l'exemple général en se faisant nomade à son tour.

La Scythie était donc le refuge de tous les peuples vaincus que chassait une nation plus puissante. C'est ainsi que les Germains sous leur nom antérieur et primordial de Gutones ou Goths, pressés dans leur Germanie par les invasions de l'occident celtique, se repliaient en foule sur la Scythie, où ils devinrent peu à peu si nombreux qu'ils finirent par y occuper une grande partie de la Russie européenne. Les Celtes belliqueux et plus civilisés, grâce à leur voisinage de la Méditerranée, pressaient alors de tous côtés les barbares germains, et les repoussaient de l'occident vers l'orient slave et scythique. La marche des Celtes s'opérait du sud et de l'ouest vers l'est et le nord-est. 380 ans avant Jésus-Christ les Boïens avaient conquis la Bohême, et de là franchissant même les Karpathes, ils étaient allés fonder l'État des Bastarnes en Scythie.

La puissance de ce peuple dura assez pour valoir aux Karpathes le nom d'*Alpes basternicæ* que leur donne la table de Peutinger. Ces Bastarnes occupaient précisément les contrées qui sont aujourd'hui la Ruthénie; et il est remarquable que sur ces mêmes Alpes, auprès des Bastarnes la table romaine de Peutinger inscrit le nom *Venadi Sarmatæ*, les Venèdes Sarmates. Or, en remontant dans l'antiquité, depuis l'époque des Césars où cette table fut rédigée jusqu'à l'époque des plus anciens écrivains grecs, on retrouve constamment sous mille formes le nom de Venèdes à la même place, entre les Karpathes et le Danube. Il est probable que ces Vendes-là, ancêtres des Ruthéniens d'aujourd'hui étaient sujets des Bastarnes; puis ceux-ci ayant été subjugés par les Goths, les Vendes passèrent sous l'esclavage gothique. Mais cet événement est déjà postérieur à l'ère chrétienne; quant à l'existence d'une nation slave nombreuse en Scythie c'est-à-dire au-delà du Dniepre, avant Jésus-Christ il n'en existe aucune preuve.

Chafarjik nous montre, il est vrai, ses Budines et ses Neures placés par Hérodote au centre des Scythes nomades avec lesquels ils font par leurs mœurs sédentaires et agricoles le plus frappant contraste. Mais admettant même que ces peuples aient été slaves au temps d'Hérodote, et que les Karpathes aient déjà été assez pleins d'habitants pour pouvoir envoyer jusque vers le Volga des colonies de laboureurs, l'histoire s'oppose à ce qu'on admette que ces colonies

aient conservé leurs mœurs et leur langue slave jusqu'après l'ère chrétienne. En un mot, on ne saurait admettre que les Slaves avant l'ère chrétienne aient été dans la Scythie autre chose que des colons en terre étrangère. Ce n'est donc pas là qu'on doit, comme le font malheureusement tant de slavistes, chercher ni la Slavie en général, ni le berceau d'aucune nation slave en particulier, ni par conséquent le berceau des Russes.

Nous allons tâcher, et nous espérons réussir à prouver avec évidence que les Ruthéniens et avec eux les Russes ne viennent point de l'Asie par le Caucase; mais qu'ils ont une origine toute européenne, qu'ils sont venus du Danube et des Karpathes et qu'ils se sont étendus en Russie par la Pologne.

DU BERCEAU KARPATHIQUE ET POLONAIS DES RUTHÉNIENS.

Il faut descendre vers le moyen-âge jusqu'à Procope et à Jornandès, pour trouver les premiers témoignages certains de la présence des Vendes ou Slaves dans la Scythie proprement dite; encore est-ce dans la Scythie hyperboréenne ou sarmatique, c'est-à-dire dans la primitive Pologne. *Ab ortu Vistulæ fluminis per immensa spatia Vinidarum natio populosa*, dit Jornandès. Puis le même écrivain, parlant de la seconde branche des Slaves qu'il appelle Antes, ajoute: *ulteriora ad septentrionem habent Antarum populi*

infiniti. Procope tient le même langage ; il place vers le nord et le nord-ouest l'innombrable race des Antes (εθνη τα Αντων αμετρα). Mais le long du Volga et dans tout ce qui est la Moravie actuelle, Procope ne mentionne aucune tribu vende. C'est d'après lui le séjour des Huns, des Ogres et des Uturgures, auparavant nommés *Cimmériens*, dit-il, et qui bordent à la fois la mer d'Azof et la mer Noire. Jornandès confirme ici Procope ; car décrivant le pays de ce qu'il appelle les Slavines et les Antes, il dit : « Les demeures des Slavines s'étendent depuis la ville de Novietunum et le lac Musianus jusqu'au Dniestre, et vers le nord jusqu'à la Vistule. Les forêts et les marécages leur servent de citadelles. Les Antes, au contraire, les plus braves de toute la race, ont leurs siéges là où le Pont-Euxin forme un golfe, du Danastrus ou Dniestre jusqu'au Borysthène ou Dniepre, sur un espace de plusieurs jours de route. » C'est là qu'habitent encore aujourd'hui les Ruthéniens de la Russie, les plus avancés vers l'orient. Mais par derrière et à l'occident de ceux-ci, il y en avait d'autres adossés aux Karpathes qui, forts de leurs positions montagneuses, occupaient d'un côté la Dacie et toute la rive gauche du Danube, où ils soutenaient contre les Romains et les Grecs une lutte incessante, tandis que leurs frères de l'autre versant des Karpathes, longeant la Vistule, et fuyant la servitude germanique, s'en allaient chercher la liberté dans les solitudes hyperboréennes où ils bâtissaient Pskov et Novgorod. Mais dans ce nord encore

vide d'habitants, ils rencontraient déjà des tyrans dans les Scandinaves et les Goths.

A force de s'étendre, l'empire gothique fondé sur les ruines de tous les états scythiques et sarmates, finit aussi par englober dans ses frontières la plus grande partie des pays slaves. Jornandès, après avoir décrit les diverses régions et peuplades de la Slavie, ajoute : « Quoique tous ces peuples soient aujourd'hui déchaînés, et que Dieu se serve d'eux maintenant pour punir nos forfaits, pourtant jadis, sous le règne de notre grand Ermanrich, ils nous étaient tous soumis. » En effet, la domination des Goths sur les Slaves paraît s'être étendue jusque dans la Hongrie, embrassant tous les Karpathes et les deux rives du Danube. La domination de plusieurs siècles des Goths sur les Vendes avait fini par amener des croisements de race entre eux et les indigènes du Danube et de la Vistule. Il en était résulté des populations mixtes, parmi lesquelles on doit citer les terribles Vandales, mélange de Vendes et d'Alains, c'est-à-dire de Slaves et de Germains. Aussi les Vandales nous montrent-ils dans leur histoire des traces nombreuses de slavisme. Les Vandales se précipitent à la fois et de la Baltique et du Danube sur l'empire romain. Aimon (*Historia Francorum*) leur donne pour chef Crocus ou Croc, nom ignoré des Germains et des Allemands, mais qui est resté jusqu'à ce jour populaire chez tous les Slaves de Hongrie, de Bohême et de Pologne où on lui attribue la fondation de Cracovie.

Il paraîtrait que ce Crocus fut le premier barbare qui à la tête des hardis Vandales (*cum gente Vandalorum junctis quoque Suevis*, dit Aimon) montra aux peuples du nord le chemin qui menait à Rome et aux trésors du midi. Crocus traversant la Germanie, envahit la Gaule en 264. Après avoir dévasté Mayence, pris Metz d'assaut, martyrisé l'évêque de Reims, saint Nicaisse, livré Clermont et Besançon aux horreurs du pillage, Crocus assiège enfin Arles, la capitale des Gaules romaines, sous les murs de laquelle il est battu et pris, et expire dans les tortures ; et son armée est dispersée. De tout cela l'historien Fauriel ne dit pas un mot ; les chroniques gallo-latines d'alors qui ne connaissaient hors de l'empire romain que des Germains, font de ce Crocus un Teuton, comme les Slaves actuels, à cause de leur voisinage de l'Allemagne, font de tout étranger un Niemets ou un Chvaba. Il n'en est pas moins vrai que ce nom de Croc n'a rien d'allemand ; aussi Aventinus (*Historia Boiorum*) parlant d'un second Crocus, l'appelle-t-il roi des Vendes. Jusqu'au dernier roi des Vandales, Gelimir, qui fut conduit captif par Belisaire au pied du trône de l'empereur grec, on voit constamment des racines slaves percer dans les noms de leurs héros. Encore aux quinzième et seizième siècles les chroniqueurs tchekhs avaient l'usage de dire les Vandales ou Serbes.

Enfin la domination gothique dans les Karpathes eut un terme. Les Huns, devenus les seigneurs et les

vengeurs des Slaves de la plaine, pénétrèrent dans ces montagnes où ils commencèrent contre la race teutone, une des luttes les plus grandioses que présente l'histoire du monde. La chute des Goths sous les coups d'Attila fut aussi profonde que leur ambition avait été haute et grande. A la conquête hunnique qui passa et disparut comme une tempête, succéda pour les Slaves des Karpathes la conquête obre ou avare. Venus du Volga en Dacie au sixième siècle, les Obres pénétrèrent en Hongrie, sans doute par les gorges transylvaniennes du Rothenthurm ou par le défilé galicien de Dukla ; une fois maîtres de la Slovakie ou haute Hongrie, ils y établirent leur quartier-général ; et c'est de là que pendant deux cent cinquante ans ils ne cessèrent d'exercer dans toute l'Europe orientale les plus horribles dévastations. Nestor de Kiïœv reproduit les souvenirs des Ruthéniens de son temps sur la manière dont leurs ancêtres avaient été traités par les Obres. « C'est, dit-il, sous le règne d'Héraclius, que les Obres attaquèrent les Slaves, à commencer par les Dulïebes, placés entre le Styr et le Bug ; et ils les réduisirent à un tel esclavage que quand un Obre voulait monter dans son charriot, il n'y attelait ni chevaux ni bœufs, mais cinq ou six femmes doulïebes par lesquelles il se faisait traîner. » Ainsi c'est par la Ruthénie, c'est en passant sur le corps des Slaves ruthéniens que les Obres ou Avares purent entrer en Europe et y exercer leurs longs ravages.

Aux Obres succèdent les Bulgares, venus également du Volga, comme tous les ravageurs qui les ont précédés, et ceux qui doivent les suivre. Les Bulgares, comme les Obres, commencent par s'emparer de la Dacie alors tout à fait slave ou ante; et avec le secours de ces Antes, ils envahissent de toutes parts les provinces grecques. Durant le long règne de Justinien, il ne s'écoula pas une année sans que l'empire eut à endurer quelque nouvelle invasion de barbares du nord. C'est alors (vers l'an 532) qu'une armée grecque conduite par le Teuton Chilbud, chez les Slaves du Danube, y disparut tout entière. Une ambassade de Justinien en 546 va offrir aux Antes libres de la Dacie comme gage de paix la ville de Turris, bâtie par Trajan, à la condition qu'ils barreraient le chemin de la Grèce aux Huns et aux Bulgares. L'offre ne paraît pas avoir été acceptée : cependant on continue de voir des légions vendes et antes à la solde byzantine, combattre en Italie contre les Goths et même en Asie contre les Turcs. En 555 on signale même deux généraux antes, Vsebrad et Dobrohost, fameux par leur courage, et qui conduisent contre les Perses la flotte et l'armée des Grecs. Les marins antes ou vendes étaient alors redoutés dans toute la mer Noire, à tel point que les traditions gothiques donnent à leurs héros le nom d'Antes, et attribuent à ces êtres merveilleux tout ce qui sur la terre excite leur admiration. Tels furent les pères des Cosaques actuels.

Les Obres et les Bulgares vinrent enfin éclipser la

gloire des Antes de la Dacie et du Pont-Euxin, tandis que d'autres nomades également venus du Volga sous le nom de Kozars s'avançaient vers l'occident par la stepe, longeaient la Crimée et pénétraient en Ukraine où ils soumettaient les indigènes nommés Polanes à un tribut d'une peau d'écureuil pour chaque foyer. L'époque précise de l'invasion des Kozars chez les Slaves est inconnue ; Nestor pense qu'elle eut lieu avant l'arrivée des Varæghes, ainsi vers le commencement du huitième siècle. Les Kozars étendaient leur empire du Dniepre jusqu'au Don qui les séparait des Petcheneghes et où ils avaient leurs principaux camps, parmi lesquels les Byzantins signalent le fort de Sarkel, qu'ils disent signifier château blanc (*ἀσπρου ὁσπίτιον*). En effet, dans la langue des Tchuvaches, chore-kill signifie encore aujourd'hui maison blanche. Sarkel était déjà en ruine dès le treizième siècle, et on n'en voit plus maintenant que des débris qui échappent à l'œil, sous le nom russe de Bielaïa-vieja, la tour blanche, dans les *Stanitsas kosakes*.

Ce furent les aventuriers varæghes Askold et Dir, qui vinrent en 862 délivrer Kiïœv et les Polanes de la domination kozare. Enfin le dernier des peuples non slaves qu'on voit apparaître en conquérant dans les Karpathes, le peuple maghyar, vient encore du Volga où il s'était tenu caché et inconnu jusqu'à son arrivée parmi les Ruthéniens et les Serbes de la Pannonie.

D'après tout ce qu'on vient de dire, n'est-il pas

évident que le bassin du Volga, patrie des Huns, des Obres, des Bulgares, des Kazars, des Petcheneghes, des Maghyars et de tous les peuples issus du croisement des deux grandes races turque et finnoise, ne saurait être en même temps le berceau de la race slave? Aucun auteur ancien ne nous montre des Slaves sur le Volga, ni à l'orient de ce fleuve : tous au contraire nous les montrent en permanence sur les Karpathes et le Danube. Nous en concluons qu'il est contraire à l'histoire de chercher en Scythie le berceau des Slaves russes ; il faut nécessairement le chercher soit dans l'Illyrie danubienne, soit dans la Pologne de la Vistule. Entre ces deux points de départ il est sans doute bien difficile de préciser quel fut le premier. Sans prétendre résoudre le problème, nous tâcherons d'y jeter au moins quelque lumière.

DES COLONIES POLONAISES DANS LA RUSSIE PRIMITIVE.

Le plus ancien chroniqueur parmi les Slaves du nord, et l'autorité la plus compétente pour les antiquités russes, est *Nestor*. Ce moine ruthénien, mort en 1115, mentionne par leur nom et dans le plus grand détail toutes les tribus slaves de la Russie primitive. Or, parmi toutes ces peuplades, celle qu'il peint et montre sans cesse avec le plus de plaisir, celle à laquelle il revient continuellement, comme à la source d'où toutes les autres sont sorties ; c'est

celle des Polïanes ou Polanes. Leur capitale était Kiïœv, devenue plus tard capitale de toutes les Russies. Trois frères polanes, Kii, Chtchek et Khoriv s'étaient établis, suivant Nestor, sur trois collines au bord du Dniepre, et y avaient construit cette ville que le ciel appelait à rivaliser bientôt avec Byzance.

Nestor indique clairement que ces Polanes arrivaient du bassin de la Vistule, où l'on trouve en effet le district de Kuïavie, centre de la puissance des premiers rois lekhites, qui peut très bien avoir transmis son nom à la Kiïovie postérieure des bords du Dniepre. Le chroniqueur des Petcheries continuant son récit à la façon biblique, nous montre deux autres frères, Radim et Viïatko, chacun avec sa tribu, émigrant à leur tour du pays des Lekhs vers l'orient où ils deviennent les pères des deux peuplades russes des Radimitches et des Viïatitches, établies la première sur la Soja, la seconde sur l'Oka.

Passant ensuite à une autre série de peuplades, d'origine évidemment plus ancienne, Nestor met en tête les Dulïebes ou Dulebes qui, dit-il, « habitaient sur le Bug là où sont aujourd'hui les Veliniani. » Disséminés du Dniestre au Danube et à la mer Noire, leur pays présentait une longueur énorme, mais sans profondeur ; aussi furent-ils vite subjugués. Les Dulebes paraissent identiques aux Bujani auxquels le géographe de Munic donne deux cent trente et une villes, et qui se fondirent plus tard dans les Volintsi, Voliniens ainsi nommés de leur capitale Volin, cité jadis puis-

sante entre Léopol et Vladimir. Une partie de ce peuple portait le nom de Drevliani (les Δρεβλενῖνοι de Constantin Porphyrogenète). C'étaient les habitants de la Derevie ou pays des forêts, situé à la base nord-est des Karpathes. Les Drevliens avaient pour villes Korostène, Turov et Ovrutch ; ils se trouvaient à l'ouest des Polanes dont ils étaient les ennemis mortels, probablement parce que les Polanes arrivés après eux dans la Polé, les en avaient chassés et refoulés vers les forêts des Karpathes. Aussi Nestor attribue-t-il l'entrée des Kozars dans Kiïcev au désir qu'avaient les Polanes de se débarrasser des incursions de leurs voisins Drevliens.

Nous citerons encore une dernière peuplade, celle des Krivitches, qui paraissent avoir renoué les peuplades karpathiques avec celles du nord russe. Tver, Smolensk, Polotsk, Vitebsk, Izborsk et Pskof étaient des villes krivitches. Le nom de cet ancien peuple se conserva dans la Russie-Blanche jusqu'au quatorzième siècle où le général allemand Henri, en lutte avec les Litvaniens, envahit, disent les chroniqueurs, le pays des Krivitches, leur enleva la ville de Novogrodek, mais assiégea vainement leur citadelle Krivitchi (Crivitz castrum) sur le Niémen. L'existence d'une tribu finnoise ou litvanienne des Kreviagi sur la lisière de la Samogitie, a fait croire à Schlœzer que les Krivitches étaient aussi eux des Finnois; mais tous les noms de leurs villes sont rigoureusement slaves; et le byzantin Constantin Porphyrogenète lui-même

les reconnait pour tels, car il dit d'eux : « Les Κριβηταιηνοι et les autres Slaves autour de Kiœv bâtissent en hiver sur leurs montagnes des barques (μονοξυλα), qu'ils lancent par les torrents avec la fonte des neiges, jusque dans les golfes qui les avoisinent. »

Ce texte du premier auteur grec qui ait mentionné les Krivitches, les rattache évidemment aux Karpathes. Cependant Chafarjik qui les prétend issus des Carvanes de Ptolémée, malgré l'énorme dissonance qu'il y a entre ces deux noms, se refuse à admettre leur affiliation avec les Krivitses ou Krovitses de l'Illyrie primitive qu'il soutient être d'origine thracienne, afin qu'ils ne gênent pas son système. Comme il lui faut absolument un berceau slave quelconque au fond du nord, Chafarjik place donc le berceau des plus anciens Slaves de Russie aux bords du lac Ilmen, où sous le nom de Slovènes il leur fait fonder Novgorod dès avant Jésus-Christ. L'antiquité de cette ville ne saurait certes être contestée; son origine remonte au-delà des temps historiques. Lieu de station des caravanes et du commerce entre la Baltique et la mer Noire, elle était déjà florissante dès le sixième siècle de notre ère, et un objet d'envie pour les avides Normands de la Scandinavie qui ne se donnèrent pas de repos jusqu'à ce qu'ils s'en fussent emparés. Appelée Naugarden par les Germains, μεγα Νοβογορδων par les Grecs, cette cité en gagnant la prédominance et le rang suprême parmi les cités russes, marque pour elles le début d'une nouvelle ère

politique, l'ère des invasions normandes. Cette ère clot pour la Russie l'époque lekhite, elle met fin aux invasions et à la prédominance des Lekhs, qui commencent dès-lors à évacuer peu à peu les stepes d'au-delà du Dniepre, les abandonnant partie aux nomades, partie aux conquérants scandinaves. Ainsi après les colonies polonaises en Russie arrivent les colonies normandes.

INVASION DES VARÆGO-RUSSES CHEZ LES SLAVES DE RUSSIE.

Dès avant Jésus-Christ des aventuriers partis des côtes de la Suède, avaient fondé des forteresses parmi les Slaves du Nord, et on pourrait croire qu'ils exploitaient ces vastes contrées à peu près comme les marchands de Londres exploitent aujourd'hui l'Indostan. Les plus anciennes sagas scandinaves sont pleines de récits de combats contre le pays d'Austrovegr et de Khunigardr (la Russie primitive). Souvent les peuplades slaves, en se confédérant entre elles, parvenaient à chasser leurs conquérants, et jouissaient quelque temps de l'indépendance. Mais leur peu d'intelligence des intrigues politiques les ramenait bien vite sous le joug. C'est de cette manière que la tribu normande appelée Varægo-Russe, parvint, au milieu du neuvième siècle, à s'emparer du pouvoir dans la république de Novgorod, dont les habitants portaient alors le nom de Slovènes.

Il est curieux d'entendre à ce sujet le vénérable Nestor : « L'an du monde 6367 (qui répond à l'an de J.-C. 859), les Varæghes, venus d'au-delà de la mer, soumirent au tribut les Finnois, les Slovènes et les Krivitches. Et même les Kosars obligeaient les Polanes, les Sévériens et les Viatitches à payer une peau d'écureuil blanc pour chaque maison. Tout à coup les Slovènes refusèrent le tribut, et renvoyèrent les Varæghes de l'autre côté de la mer. Alors ils commencèrent à se gouverner eux-mêmes; mais, faute d'une justice équitable, les familles se levèrent les unes contre les autres, et leurs querelles provoquaient des guerres intestines. Le peuple enfin délibéra et dit : Choisissons-nous plutôt un seul prince, qui nous gouverne et nous dicte la loi. Et on envoya une députation au-delà de la mer chez les Varæghes, qui étaient alors divisés en plusieurs branches, telles que les Suédois, les Angles, les Urmani (Normands), les Goths et les Russes. Les ambassadeurs finnois, slovènes, vesses et krivitches, s'adressèrent aux princes varægo-russes et leur dirent : Notre pays est grand et fertile, mais il est mal gouverné; venez commander sur nous. Aussitôt trois frères, Rurik, Sineus et Truvor, partirent, emmenant avec eux tous les Russes. L'aîné d'entre eux, Rurik, s'établit à Novgorod, Sineus se fixa à Bielo-Iezero, et Truvor à Isborsk ; et ces étrangers ont donné à la Russie son nom. »

Voilà ce qu'écrit Nestor sur l'origine du peuple et

de la monarchie russe. Il ne fixe pas, il est vrai, le point de la Scandinavie d'où partirent les trois frères; mais les plus graves historiens modernes de la Russie s'accordent à penser qu'ils venaient de la Suède, où l'une des côtes du sud-ouest porte encore aujourd'hui le nom de Roslagen. On peut lire à ce sujet les deux écrits de Pogodin intitulés, l'un : *O Jilichtchakh drevnieichikh Russov*, et l'autre : *O proizkhojdenie Rusi*. Quelques écrivains récents, comme Kollar et Morochkine, ont essayé de faire passer les Russes pour des Slaves venus de la Prusse. Cette opinion, toutefois, n'a pas trouvé faveur. En général, tous les chroniqueurs du moyen-âge sont d'accord à voir des Scandinaves dans les Varægo-Russes. Adémar et Luitprand emploient le nom de Russes et de Normands comme synonymes; et Siméon Logothete va jusqu'à appeler les Russes des Francs, à cause de leur origine germanique. Ce qui prouve avec évidence que les princes varægo-russes n'étaient pas Slaves, c'est leurs noms même, inscrits sous les traités conclus en 911 et 945 avec Byzance. Enfin, les lois données par les descendants de Rurik à leurs sujets portent plus d'une empreinte qui n'est nullement slavonne. Parmi les usages que consacrent ces lois, on remarque les duels pour cause privée, et les Ordalies, institutions d'origine principalement germanique. Il est donc impossible d'échapper à la conclusion que ces Russes septentrionaux, tout comme les premiers Bulgares, étaient étrangers au monde slave.

La signification du mot *russe* a été l'objet de nombreuses recherches ; mais l'origine de ce mot n'en est pas moins restée couverte, jusqu'à ce jour, de la plus grande obscurité. Il y a un fait remarquable : c'est que les plus anciennes traditions finnoises appellent déjà les habitants de la Suède Rootsi. En scandinave, le mot *rodhsi* signifiait des rameurs, des matelots, et ne désignait aucune nation en particulier. Il en était de même pour le mot Varæghes, qui signifiait simplement des aventuriers armés, du gothique *war*, la guerre. Ainsi varægho-russe voudrait dire littéralement un guerrier marin, un soldat de la mer. Ce nom s'appliquait sans doute chez les Scandinaves aux hommes qui faisaient leur métier habituel de la piraterie. En effet, *varg*, *vargus*, dans tous les codes germaniques, signifie un vagabond, un proscrit. Or, comme ces aventuriers étaient les seuls hommes qui vinssent de la Scandinavie chez les Finnois et les Slaves, il s'ensuivit que leur nom fut peu à peu employé chez ces peuples pour désigner la race entière des Scandinaves.

Voilà comment le nom de Russes s'implanta parmi les Slaves hyperboréens. Jusqu'alors appelés Slovènes, ces peuples adoptèrent bientôt le nom de leurs conquérants, à peu près comme les indigènes des Gaules, après la conquête franque, se sont appelés Français.

DES RUTHÉNIENS ET DE LEUR ORIGINE, ESSENTIELLEMENT DISTINCTE DE CELLE DES RUSSES.

Nous avons essayé de prouver que la colonisation slave de la Russie est bien postérieure à celle de la Pologne, qui est elle-même moins ancienne que celle de l'Illyrie. Ceci mène à un fait très grave qui n'a pas été observé : c'est que les Vendes illyriens avaient déjà jeté sur les versants orientaux ou russes des Karpathes un certain nombre de tribus longtemps avant que les colonies lekhites, parties de la Vistule, se répandissent, sous le nom de Polanes, le long du Dniepre et de tous ses affluents. Ce qui prouve combien les colonies lekhites de la Russie étaient récentes, misérables et encore à l'état primitif, c'est que les Kozars ne purent leur imposer d'autre tribut que celui d'une peau d'écureuil par ménage. Elles ne connaissaient pas même encore l'usage de l'argent dans le commerce. Quelle différence entre leur développement industriel et celui des Slaves des bords du Danube!

Les Karpathes évidemment renfermaient alors deux classes bien distinctes de tribus slaves; les unes riches et puissantes, mais déjà vieilles, venues du Danube et de la Dacie; les autres pauvres et faibles en nombre, mais pleines d'énergie et de jeunesse, venues de la Vistule. La guerre déclarée entre les unes et les autres amène chez les Polanes vaincus les Normands, d'abord comme auxiliaires, puis comme maitres. Les antiques

rivaux des Polanes, les Drevliens, soutiennent au dixième siècle une lutte longue et désespérée contre les Varægo-Russes, commandés alors par le redoutable Oleg, dont ils battent et tuent le fils Igor, sous les murs de leur capitale Korostene, en Volhynie, l'année 945. Nestor raconte dans le plus grand détail la vengeance raffinée de la mère d'Igor, Olga, contre les Drevliens. C'est ainsi qu'en armant les nouvelles contre les anciennes tribus slaves de la Russie, les Varægo-Russes arrivèrent à les subjuguer toutes les unes après les autres.

Maintenant je me demande : les tribus karpathiques qui, retranchées dans leurs gorges montagneuses, échappèrent au joug varæghe, que devinrent-elles? L'histoire répond qu'elles conservèrent leur ancienne langue méridionale, les institutions démocratiques, enlevées à leurs frères du nord, et qu'elles purent ainsi peu à peu former une nationalité à part, celle des Ruthéniens. On ne peut nier qu'au point de vue de l'ethnographie, de la langue, de l'histoire, leur existence à part et distincte ne soit un fait démontré. Mais au point de vue de l'origine de leur nom, en quoi ce nom différait-il de celui des *Rossianes* du nord? Sur cette question, il est presque impossible de rien affirmer. Chafarjik dit : « Les diplômes slavons du onzième au seizième siècle écrivent tous Rusin, Ruski : la forme Rossïanin n'a été introduite que par les correcteurs grecs des livres liturgiques, qui sans doute le firent pour mieux se rapprocher du grec qui écrit ῥῶς au lieu

de Rus. » Cette réponse, loin de constater aucune différence, établirait au contraire l'identité entre les deux noms nationaux que nous pensons devoir séparer. L'identité est sans doute admise, même par les plus anciens auteurs polonais. Ainsi le chroniqueur Matthieu, évêque de Cracovie, écrivant à son ami saint Bernard de Clairvaux, en 1150, dit :

Gens Ruthenica multitudine innumerabili ceu sideribus adæquata... Ruthenia quæ quasi est alter orbis, etc.

Vainement demanderait-on une réponse plus satisfaisante aux Scandinaves, aux auteurs orientaux, aux Turcs même. Hammer a publié (sur les origines russes, Pétersbourg, 1827) une laborieuse collection de tous les textes d'auteurs asiatiques relatifs aux premiers Russes. Charmoy, au tome II, 6e série, des Mémoires de l'Académie des sciences de Pétersbourg, a donné en 1834 la *relation de Masoudy, et autres auteurs musulmans sur les anciens Slaves*. Mais tous ces renseignements sont ou tirés des Byzantins, ou enveloppés de fables et de contes.

Au milieu du silence universel des slavistes, pour avoir une solution à notre énigme, je passe chez les Illyres ou Slovènes primitifs du Danube; je cherche s'il ne se trouverait pas chez eux quelque renseignement sur l'origine de ce mot mystérieux de Russine, qui nous semble devoir être considéré comme un nom slave, par opposition au nom scandinave de Rossiane. Or nous trouvons précisément le mot de Rascie pour

désigner l'Illyrie orientale entre le Rhodope et le Danube, c'est-à-dire la partie la plus rapprochée de la Ruthénie primitive. Or le nord slave met *o* là où le midi met *a*. Les Russes écrivent donc Rossia, mais ils prononcent Rassia. Or la Rascie, dans toute l'Autriche encore aujourd'hui, désigne vulgairement les diverses provinces de langue serbe. On dit les Rasces pour désigner les Slaves de Turquie, et tous leurs frères de même langue et de même religion en Hongrie.

D'où est venu ce nom de Rasce aux Serbes? on dit qu'il vient de *Raska*, rivière de Bosnie. Mais un petit cours d'eau comme celui-ci ne saurait donner son nom à un peuple de sept à huit millions d'hommes. Il est bien plus simple de considérer les Rasces du Danube, et les Rosses ou Russines des Karpathes comme ayant été primitivement un seul et même peuple. En effet, l'analogie des deux mots rasces et rosses ne saurait être plus frappante. La considérerait-on comme un accident, ce serait éluder la réponse. Ou bien dira-t-on que le nom de Russes a été apporté aux Serbes par les Varægo-Russes de iïœv? Rien ne le prouve. On trouve au contraire avant l'époque Varæghe, des noms de lieux illyriens qui nous amènent au nom de Rasce, comme l'antique cité de Ραουσιον (en latin Ragusa), plus tard Dubrovnik. En grec ancien ρόος ou ρους signifie une rivière; ρυσις, ρευσις un courant d'eau, de même que la racine scythique Rha ou Rhos, le fleuve, et en grec le fleuve par excellence ou le Volga, de même aussi que le mot slavon reka, plu-

riel retsi. Qui sait si le nom antique de la *Rhetie* n'est pas dérivé de cette racine, et n'a pas servi à former plus tard le mot *Rascie*[1]. Il s'ensuivrait que les mots Rasces et Rosses auraient désigné les premiers maîtres des rivières situées au nord de la Grèce, ce qui donnerait à leur nom la même signification qu'a déjà celui de Vendes, marins ou riverains des fleuves.

Du reste, en ancien slavon, un cours d'eau et le langage qui coule de la bouche de l'homme, s'exprimaient par des mots analogues. Le slavon dit : retsi les torrents, et retchi, ratchi, les paroles. Ce qui nous amène à une autre hypothèse également toute nouvelle, et des plus intéressantes : c'est que le mot Rasses peut bien venir de *retch*, parole, comme slovène vient de *slovo*, mot exactement synonyme de retch. Les Grecs, qui adoucissaient tous les mots slaves, disaient : Rets ou Rats au lieu de Ratch, et Ratsin au lieu de Ratchin. D'après cela, les Ratses ou Rosses auraient été les parlants ; ils n'auraient fait que traduire fidèlement dans leur idiome local le nom de leurs frères slovènes. Aujourd'hui en serbe retch, et peut-être aussi en ancien slavon ratch, désigne une parole plus impérative que slovo, une parole de maître. Chez les Obotrites de l'Oder, on trouve en effet le mot Ratse pour signifier seigneur ou prince, et en allemand Richter pour signifier juge. Les Rasses ou Russes primitifs auraient donc été des parlants libres, des maîtres sur les Kar-

[1] Les chroniques latines écrivent souvent Rutzeni pour Ruthemi, et Rucia, Rutsia pour Russia.

pathes, en attendant que leurs derniers neveux fussent devenus des faiseurs d'ukases et des bourreaux : ce qui rappelle qu'en bohème moderne *ras* signifie l'exécuteur des hautes-œuvres et la potence.

Nous venons d'exprimer sur les origines ruthéniennes une opinion sans doute hardie et hasardée, puisqu'elle ne repose sur l'autorité d'aucun savant antérieur, et qu'elle contredit tous les slavistes modernes. Pourtant, nous appuyons notre système sur le plus respectable de tous les témoignages en archéologie slave, sur le témoignage de Nestor, qui fait venir positivement les Slovènes hyperboréens des bords du Danube, où il dit qu'ils s'appelèrent primitivement Iliuriks ou Ilires. Mais Chafarjik ne veut, en aucun cas, accorder cette thèse à Nestor. Pour y échapper, il se jette dans les invasions lekhites qui durent avec intensité, dit-il, du deuxième siècle de notre ère jusqu'au cinquième, où elles commencent à diminuer et à s'affaiblir. Mais comme il se voit forcé d'admettre en Russie une couche slave plus ancienne que la colonisation lekhite, et que l'Illyrie lui répugne, il s'en va jusque sur le lac Ilmen demander à Novgorod-la-Grande, un berceau proto-slave. Mais il ne trouve absolument rien pour prouver que Novgorod ait été antérieure à Kiïœv, la primitive capitale des Russes polaniens. Il y a plus : toutes les assertions du métropolite Eugène sur la haute antiquité de la cité hyperboréenne [1], se trouvent détruites par

[1] Istor. razgovori o drevnostfach vel. Novgor. in-4°, Mosk. 1808.

Muraviev [1], qui, non content, de montrer l'insignifiance de Novgorod dans les temps primitifs, va jusqu'à prétendre qu'au temps de sa plus grande splendeur, elle ne comptait pas plus de dix mille habitants. Il y a, au contraire, des preuves que Kiïœv florissait déjà avant les invasions lekhites en Scythie. Kiïœv se nommait alors Kita; or, en vieux illyrien, *Kit* correspond à *Petch* et signifie foyer, d'où le serbe moderne a fait kutja, maison; kita signifie encore couronne et bouquet, et par extension les organes générateurs. D'après Constantin-Porphyrogenète, Kiïœv s'appelait aussi Σαμϐάτας, nom sans doute scythique et dont la signification est inconnue. Si l'existence certaine de Kiïœv peut remonter si haut, à combien plus forte raison doit-on supposer dans les Karpathes des villes plus anciennes encore que cette capitale des Polés. Sur ces sommets existait déjà bien longtemps avant les Polaniens, la puissante nation que Nestor appelle bielo-chrobate, et qui, d'après Constantin-Porphyrogenète, s'étendait des bouches du Danube aux bouches de la Vistule. Ces Chrobates blancs, fils des Karpathes (Khorbi), identiques aux Karpi, qu'on voit lutter contre les premiers Césars romains, avaient leurs plus anciens refuges dans les Karpathes hongrois et galiciens, précisément aux mêmes lieux où s'est réfugiée aujourd'hui la nation ruthénienne.

Une circonstance qui n'est pas indifférente ici, c'est

[1] Istor. izslfedov. o drevn. Novgor. in-4°, Saint-Petersb., 1828.

que les Ruthéniens sont le seul peuple slave chez qui les Karpathes aient conservé jusqu'à ce jour leur nom primitif (Khorbi). Nul doute que les Croates de l'Adriatique n'aient fait d'abord sous le nom de Karpi un seul et même peuple avec les Ruthéniens.

Que conclure de tout ce qui précède, si ce n'est que les montagnards de la Ruthénie se distinguent par leur origine danubienne des Russes du Nord, venus tous, plus ou moins, non pas du Volga, mais de la Vistule? En outre, il est presque certain que les Ruthéniens n'ont point reçu leur nom des Rossianes scandinaves, mais qu'ils l'ont apporté avec eux des Balkans dans la Dacie et puis sur les Karpathes. Ainsi les Russes purs, les vrais Russes, slaves et non mélangés, sont au sud, adossés aux Karpathes galiciens, valaques et hongrois. Ils ne viennent point du lac Ilmen, ni de Novgorod, ils viennent des bords du Danube; et les proto-Slaves ne sont point des Asiatiques venus du Volga et de l'Oural, ce sont de vrais Européens, tous issus de l'Illyrie. C'est dans l'Hémus, c'est sur l'Adriatique, que le génie slave, enfant de la civilisation, est né, entre Athènes et Rome, qui ont dirigé ses premiers pas, et dont le slavisme a, jusqu'à ce jour, conservé les belles institutions, altérées dans l'Europe moderne par le germanisme et par les restes toujours subsistants de la féodalité.



DES

ORIGINES SLAVES

PARTIE LITTÉRAIRE ET RELIGIEUSE.

PREMIER TABLEAU.

DES ORIGINES SIMULTANÉES DE LA LITTÉRATURE ET DE LA LITURGIE SLAVES.

I

CONVERSION DES SLAVES AU CHRISTIANISME. — MISSIONS LATINES. — LE GLAGOL. — SAINT JÉROME.

Les tableaux précédents nous ont montré les origines slaves au point de vue de la nationalité. Successivement consacrées aux Illyriens, aux Bohêmes, aux Polonais et aux Russes, nos recherches archéologiques ont abouti à la conclusion que ces divers noms n'étaient primitivement que des désignations hiérarchiques et sociales, et ne devinrent que beaucoup plus tard des noms nationaux. Par conséquent, malgré la multitude d'appellations par lesquelles les géographes la signalent, la race slave a su conserver rigoureusement, jusqu'aux temps modernes, son unité morale, et presque son unité politique. Il faudrait maintenant quitter le champ de l'ethnographie, pour passer

à des questions plus littéraires. Il s'agirait de constater de quelles fleurs s'est couvert cet arbre généalogique slave, et quels ont été ses premiers fruits. Pour cela nous continuerons nos études des origines au point de vue de la langue et des monuments écrits.

Après avoir démontré avec évidence l'unité primitive de nationalité de toutes les peuplades slaves, à quelque zône géographique, à quelque état social qu'elles appartinssent, nous allons voir si la même conclusion peut être également admise dans la sphère du langage et de la littérature. Le développement des lettres slaves est tellement correspondant et identique au développement du christianisme en Slavie, qu'on ne peut d'aucune manière traiter l'une de ces questions sans approfondir l'autre. Mais pour marcher avec plus de sûreté à travers ce nouveau labyrinthe, et ces problèmes épineux qui soulèvent encore aujourd'hui tant de haines entre les fidèles des deux églises rivales, il est indispensable de fixer d'abord les traits principaux de l'histoire iugo-slave ou illyrienne durant les premiers siècles chrétiens.

Les chroniques, les chansons même du peuple en Illyrie, font remonter l'histoire nationale jusqu'au règne de Dioclétien. Cet empereur est encore actuellement célébré par les Dalmates comme un compatriote, et comme le premier des Césars qui ait songé à réhabiliter la race slave. Il est certain que Dioclétien ne dissimulait ni ses mœurs ni ses prédilections illyriennes. Il alla jusqu'à faire porter aux officiers de sa

cour sous le nom de Dalmatique, le manteau national de l'Illyrie. Le monarque s'était associé dans le gouvernement, un héros d'origine également barbare, le césar Maximin : Ce guerrier terrible avait été pâtre, et conservant sur le trône toute la violence de son premier métier, il provoqua contre les chrétiens une persécution affreuse. Des milliers d'Illyriens moururent martyrs.

Lassé de cette lutte sanglante contre des idées dont il sentait l'irrésistible ascendant, Dioclétien abdiqua; et se retirant dans sa chère Dalmatie, il prétendit y devenir jardinier. — La demeure fastueuse de ce jardinier impérial est encore aujourd'hui la merveille de la Dalmatie; et toute la ville de Spalato est à l'aise dans une de ses cours. Malgré la retraite de Dioclétien, l'influence des Illyriens dans le prétoire continua d'être prédominante. Enfin, Constantin parut. Cet empereur était né dans la cité illyrienne de Nissa, d'un père plus grec que romain, et d'une mère qui passe pour avoir été une pauvre slavonne de la Bratsa, une des îles de Dalmatie. Le beau-frère de Constantin, l'époux de cette Constantia dont on voit le mausolé barbare au musée du Vatican, Licinius était lui-même un Illyrien de naissance obscure.

Arrivé au trône, Constantin investit son beau-frère du gouvernement de l'Illyrie. Mais excité sans doute par les féroces montagnards illyriens, Licinius renouvela toutes les cruautés de Maximin, contre les adeptes de l'évangile. Il prit la défense du paganisme

et marcha contre Constantin, l'ennemi des dieux, avec une armée innombrable. Les deux concurrents se mesurèrent sous les murs d'Andrinople. Près de quarante mille morts jonchèrent, dit-on, le champ de bataille. Après s'être fait assiéger dans Byzance, puis dans Chalcédoine et dans Nicomédie, Licinius dut se rendre au vainqueur, et fut relégué à Salonique, où un dernier complot pour insurger les Illyriens, lui coûta la vie. Sous Constantin, les Slaves prirent une importance inattendue : né dans les vallées de l'Illyrie, le nouveau chef de l'empire avait compris dès son enfance tout le parti qu'on pouvait tirer en temps de guerre, de cette race d'hommes nouveaux, de ces montagnards indomptés, si merveilleusement constitués pour la lutte.

Constantin chercha donc à s'appuyer militairement sur l'Illyrie. Toujours dominée par l'aristocratie païenne, l'Italie devait en effet avoir peu de charmes pour ce néophyte de l'évangile : Rome, qui avait déjà forcé, par ses amères satyres, Dioclétien à fuir en Illyrie, Rome appelait Constantin un barbare, et quand il reparut dans ses murs après vingt ans de règne, il y reçut mille insultes de la part du peuple. Prévoyant donc que cette ville ne renoncerait aux dieux qui l'avaient gorgée de richesses, et n'accepterait la croix, que quand elle serait ruinée, — Constantin abandonna Rome aux ruines et aux catastrophes qui s'approchaient ; et il s'en alla demander à l'Orient une capitale nouvelle pour son empire. — Il sentait,

comme Dioclétien, le besoin d'assurer la durée de cet empire, où se résumait toute la civilisation, en en confiant la garde à une race jeune, qui fut militairement supérieure aux Romains dégénérés : Cette race fraîche, il la voyait encore à l'exemple de Dioclétien, en Illyrie. En même temps pour assurer le triomphe du christianisme, il comprenait la nécessité d'appeler à la direction des affaires le génie grec, qui étant beaucoup plus philosophe que le génie de la vieille Rome, était par là même aussi, beaucoup plus chrétien. Ainsi, dans le double but de faire triompher le culte auquel il appartenait, et de sauver la gloire des aigles romaines, Constantin se décida à choisir pour sa nouvelle capitale, Byzance, — cité moitié illyrienne et moitié grecque.

En allant cacher, pour ainsi dire, la nouvelle Rome en Thrace, aux limites du monde civilisé, il comptait lui donner pour rempart ses Illyriens du Danube, qui lui formeraient au nord une base de fer et de granit ; pendant qu'au sud les populations grecques, lui apportant le tribu de leur génie, la feraient briller de tout l'éclat des arts et des sciences. Au point de vue gouvernemental, Byzance lui offrait d'ailleurs une position bien plus dominatrice que Rome. Son port débouche à la fois sur deux mers, qui facilitent à ses flottes l'attaque de presque tous les points de la Méditerranée, tandis qu'elles rendent difficiles aux ennemis une invasion subite. De cette place on peut surveiller également l'Europe et l'Asie, on peut at-

teindre en quelques jours les trois artères centrales de l'ancien monde, l'Euphrate, le Danube et le Tanaïs.

Ainsi la noble alliance de la race slave avec la race grecque a été le rêve du premier empereur chrétien. Cette alliance, si elle eut duré eût été en quelque sorte la paix éternelle. Son premier résultat devait être d'associer dans une même idée, dans une civilisation commune, l'Asie et l'Europe. Si ce résultat ne fut pas atteint, il en faut accuser les rivalités fatales entre les deux églises grecque et latine, et le schisme d'orient qui vint à une époque de fanatisme séparer en deux camps le monde greco-slave.

On vient de voir les motifs qui ont fait de Constantin un des héros les plus populaires parmi les Slaves d'Illyrie. Encore aujourd'hui ces peuples regardent Byzance comme leur capitale; c'est toujours pour eux Tsarigrad, le siége des tsars : et *saint* Constantin est toujours leur père, comme *sainte* Hélène est leur mère d'adoption. C'est surtout cette pieuse impératrice que les plus anciens chants populaires des Illyriens revendiquent comme une des gloires nationales. Il semble vraiment que cette femme ait servi de modèle à toutes les reines des pays slaves. Les plus célèbres princesses illyriennes du moyen-âge s'appelaient Hélène: C'est également sous ce nom que la première reine chrétienne de Russie, Olga, est vénérée chez les Russes.

Les enfants de Constantin ne tardèrent pas à recueillir les avantages de l'espèce d'alliance de famille

contractée par leur père avec les Slaves d'Illyrie. Les divers prétendants qui se levèrent pour usurper le trône, comme Vetranius et Magnence, eurent tous, les Illyriens pour adversaires. Julien lui-même, quoique neveu du grand empereur, s'étant révolté contre son oncle Constance, et ayant occupé par surprise Syrmiun, capitale militaire de l'Illyrie, se vit énergiquement combattu par les Illyriens. Vainement Julien espérait-il s'attacher ces hommes encore grossiers en proclamant de nouveau, l'an 361, le règne de l'idolâtrie, au milieu d'une grande assemblée d'Illyriens, sur les montagnes qui séparent la Serbie de la Bulgarie actuelle. En vain pour les gagner les admit-il à manger avec lui la chair des taureaux blancs, sacrifiés au dieu Soleil, lui qui quelques mois auparavant invoquait encore le Christ avec les Gaulois dans les basiliques de Lutèce. Malgré toutes les caresses de Julien, les troupes illyriennes qu'il envoya de Syrmium pour s'emparer d'Aquilée, y proclamèrent Constance. Mais cet empereur étant mort subitement, sans laisser de postérité, et Julien se trouvant le dernier rejeton de la famille constantine, les fidèles Illyriens reconnurent aussitôt pour leur chef ce héros, que le jour d'avant ils combattaient encore.

La race de Constantin une fois éteinte, l'Illyrie cesse momentanément de jouer un rôle politique. Mais dans les querelles de l'arianisme, chaque cité illyrienne apparaît comme ayant déjà son évêque ; des conciles importants se tiennent à Syrmium, à Aquilée,

à Sardika. L'agitation que causaient déjà les débats religieux en Illyrie, avait un caractère vraiment national, ce qui indiquait qu'une grande partie de la nation devait être déjà chrétienne.

La première famille qui après celle de Constantin réussit à fonder momentanément une dynastie à Byzance, fut précisément une famille slave d'Illyrie, la famille Justiniana. Son fondateur, Justin, au rapport de Théophile, biographe et contemporain de cet empereur, s'appelait en slavon *Istok* (l'orient) ; sa femme était connue sous le nom de Viglenitsa. Leur fils avait reçu de ses compatriotes le nom d'*Upravda* (la justice), nom que les Romains traduisirent par Justinien. Ce père de la jurisprudence européenne, qui est à la fois le premier empereur historiquement reconnu comme d'origine slave, couvrit l'Illyrie de castels et de tours, destinées à tenir en échec les invasions croissantes des barbares du nord. Justinien paraît avoir aimé avec passion ses compatriotes slaves. Il en attira à Byzance soixante-dix mille, auxquels il donna le droit de bourgeoisie. Il enrichit de bains, de palais et d'églises son lieu natal, Vedriana ou Ochrida en Macédoine ; et après l'avoir flanquée de remparts et de quatre grosses tours, il en fit, sous le nom de Justiniana-Prima, la métropole de toute l'Illyrie religieuse et politique.

Mais, pendant que l'empire grec élevait la cité barbare d'Ochrida à la dignité de métropole des Slaves, la papauté jalouse de propager chez ces peuples l'influence latine, proclamait à son tour les évêques d'A-

quilée patriarches d'Illyrie. Les deux propagandes rivales, parties de Rome et de Byzance, commençaient à se disputer avec aigreur leurs conquêtes, lorsque d'innombrables essaims de barbares accoururent du nord pour s'adjuger la proie. Les Huns, les Scythes, les Goths, les Avares parcoururent ces contrées dans tous les sens. Il ne resta pas une ville, pas une église debout sur les bords du Danube. Des hommes aussi féroces que les bêtes, dont ils portaient les fourrures comme vêtements, avaient remplacé sur ce fleuve les légions grecques et illyriennes. Le culte des idoles du nord y remplaçait partout le culte du Christ. Le patriarche d'Aquilée, Paulinus, fuyant devant ces hordes féroces, transporta en 568 son siége dans l'île de Grado, ce qui occasionna en Illyrie un schisme dont la durée fut de 130 ans[1]

Tant de causes réunies firent disparaître les premières églises slaves si complètement, que leur existence même a été plus tard mise en doute, et que les partisans du schisme russe ont pu reculer quatre siècles plus bas, et jusqu'à l'arrivée de Photius, l'époque de la conversion des Slaves. Il est cependant certain que les forteresses romaines de Loriacum (Lorch), Fabiana (Vienne), Singidunum (Belgrad), Semendria et tant d'autres castels danubiens avaient été dès les quatrième et cinquième siècles des pépinières fécondes, d'où les missionnaires latins s'élançaient incessamment

[1] Voir l'*Anonyme de Salzbourg*, et le *Glagolita klozianus* de Kopitar.

au milieu des tribus slaves. On fait même remonter l'origine de ces églises jusqu'au temps de l'empereur Probus, qui ayant étendu en Germanie jusqu'à l'Elbe les frontières de l'empire, et ayant assuré pour longtemps aux aigles romaines la domination du Danube, y transféra avec ses colonies militaires toutes les branches de culture de l'Italie. Ce triomphateur pacifique planta, dit-on, de ses mains, dans la Serbie et la Hongrie actuelles, les premières vignes qu'aient vu les pays slaves : ainsi les vins serbes et hongrois sont censés, aussi bien que les vins de la Bourgogne, une continuation des plants de l'empereur Probus ; et sous son règne, en même temps que la vigne romaine, l'église latine élevait partout ses berceaux.

L'arrivée du libérateur Samo parmi les peuplades slaves du Danube ne changea pas notablement la situation des Slaves vis-à-vis de l'église latine. Né à Salone en Dalmatie, le pape Jean IV fit évangéliser par des prêtres italiens d'Aquilée, métropole de l'Illyrie, ceux des Croates qui venaient de conquérir la Dalmatie et l'Istrie. Quant aux Slaves situés plus avant dans l'intérieur de l'Illyrie, ils écoutaient alors pour la plupart des missionaires germains. Un Allemand du Rhin, saint Amand, puis un Français, saint Emmeran, prêchèrent vers le milieu du septième siècle les tribus Vendo-moraves soumises au sceptre de Samo. Enfin un descendant de la race royale mérovingienne, saint Rupert ou Hrodbert, évêque de Worms, ayant converti le duc de Bavière Théod, s'é-

établit vers l'année 700, comme ermite dans une grotte des Alpes, au-dessus du Juvavia. Détruite depuis deux siècles par les Hérules, cette florissante Juvavia des Romains n'était plus qu'un monceau de ruines couvertes de mousse et de broussailles. Après avoir fondé dans ces ruines une bourgade, qu'il appela Salzbourg, du nom de la saline qu'il y avait découverte, saint Rupert se mit à parcourir les Alpes neigeuses et les vallées slaves de Carinthie, où il fonda des couvents et de nombreuses églises.

Il est remarquable que les missionnaires les mieux reçus en Slavie, ne venaient pas de la Germanie, quelque voisine qu'elle fût : ils venaient des pays ci-devant celtiques, beaucoup plus éloignés, mais que des analogies de race, d'origine et d'instinct, rapprochaient des Slaves. Saint Boniface, le principal apôtre de tout le nord, sortait d'Angleterre. Les pirates anglo-saxons, devenus rois, pour mieux prendre pied sur le continent, se servaient de la bannière de la croix, qu'ils s'en allaient planter sur toutes les côtes. Le Rhin évangélisé, dans toute sa longueur, par les disciples de Boniface, vit l'église de Mayence, dont cet homme de bien était archevêque, devenir le centre d'une propagande religieuse assez puissante pour englober jusqu'aux pays slaves, déclarés provinces spirituelles de cette métropole germanique.

En même temps que Boniface élevait dans le nord, pour convertir les Slaves de la Baltique, le riche monastère de Fulda, il fondait dans le midi la célèbr

métropole de Salzbourg, dont l'évêque Virgilius faisait alors de la conversion des Vendes d'Illyrie l'unique objet de ses soins. Ces Vendes païens avaient des rois, dont l'un, Boris, mort en 750, eut pour successeurs d'abord Karat, puis Chotimir, que les chroniques nous montrent comme un très zélé chrétien, qui allait chaque année en pélerinage à Salzbourg pour y faire ses pâques. A la mort de Chotimir, en 769, il y eut un interrègne durant lequel les païens révoltés de la Carinthie eurent le dessus. Enfin, le prince chrétien Vladuch les vainquit, et continua en Illyrie la mission religieuse des princes ses prédécesseurs. Il en fut toutefois mal récompensé par les Allemands. Thassilo II, duc de Bavière, déjà maître du Tyrol, envahit toute la Carinthie; et à l'aide de ses intelligences avec les prêtres germains de ce pays, il le conquit, et fit de Vladuch son vassal. Cependant le désintéressement apostolique de l'évêque Virgilius était si généralement apprécié par les païens même, qu'il ne cessa pas pour cela, durant quarante ans, d'être le centre de tous les efforts tentés par le clergé latin pour évangéliser les Slaves de l'Illyrie. Grâce à ses soins, Undrima, Tiburnia (Lurnfeld), et Maria Sal, en Carinthie, lieux où l'on place les plus anciennes églises de l'Illyrie continentale, devinrent des pépinières fécondes. Enfin, l'évêché de Loriacum, aujourd'hui Lorch, s'éleva, et fut pour les Slaves du haut Danube ce qu'était déjà Salzbourg pour les Carinthiens. Arno, successeur de Virgilius, poursuivit

l'œuvre apostolique, et parcourut en personne, vers la fin du huitième siècle, les provinces vendes et moraves, y plaçant presque partout des prêtres.

C'est assez de faits historiques pour montrer l'antériorité des missions latines en Slavie. Quant à la langue dans laquelle ces missions avaient lieu, il est presque impossible qu'elles se fissent autrement qu'en langue indigène. L'histoire nous dit que quand les missionnaires latins ne comprenaient pas cet idiôme, ils avaient souvent pour interprètes les princes slaves eux-mêmes, qui traduisaient les sermons des missionnaires latins à leur peuple assemblé. Par conséquent il dut y avoir, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, des livres de prières en slavon. Il est vrai que les slavistes du Nord se refusent à admettre ces témoignages, et regardent généralement comme inventeurs des premières lettres slaves les apôtres Cyrille et Methode. Mais les slavistes du Midi soutiennent, au contraire, que Cyrille n'a fait qu'enrichir, compléter par la liturgie, une littérature déjà existante, sans qu'il en soit resté de monuments constatés d'une manière irrécusable. Cette opinion paraît la plus raisonnable.

Il est, en effet, peu vraisemblable qu'un peuple aussi actif, aussi commerçant que le furent les Vendes d'avant J.-C., n'ait pas eu de monuments écrits dans sa langue. Pourquoi, me dira-t-on, n'en est-il rien resté? S'ils avaient eu une littérature écrite, il nous serait parvenu d'eux au moins des inscriptions lapidaires. Je réponds que ces inscriptions ont pu exister,

peuvent même exister encore sans qu'on les connaisse. Qui faisait attention, avant que les slavistes fussent venus la relever, à l'inscription du fameux lion de Venise, exposée pourtant à tous les yeux? Notre manuscrit slavon de Reims, en glagolite, n'a-t-il pas, durant des siècles été pris pour un livre copte? Le savant moine bulgare Chrabr, du dixième ou au plus tard du onzième siècle, dit : « Les premiers Slaves n'avaient point de lettres, mais ils lisaient et devinaient à l'aide de lignes et d'entailles (tchrtami i riezami) » On ne peut désigner plus clairement les runes. Ce genre de caractères se trouve d'ailleurs gravé sur quantité d'ustensiles antiques et d'idoles qui nous sont venus des Vendes de la Baltique. De plus, quand on examine à fond les fragments de poèmes païens du peuple bohême, découverts par M. Hanka, on remarque avec étonnement dans leur style une syntaxe et des constructions beaucoup plus régulières que dans les monuments postérieurs de la même langue. D'où il suit que ces poèmes païens ne sont que les débris d'une école, peut-être brillante, qui a dû fleurir chez les Slaves avant leur conversion au christianisme.

Un savant illyrien, Solaritj, a laissé en manuscrit un ouvrage intitulé : *Hieroglyfika slovanska*, dans lequel il recueille tous les témoignages connus, pour prouver qu'il a réellement existé, avant J.-C., des hiéroglyphes slaves. On peut douter que les Slaves aient jamais eu un système complet d'hiéroglyphes;

mais ils connaissaient les runes, et s'il n'existe qu'un très petit nombre d'inscriptions de ce genre, c'est sans doute la faute des hivers, qui, depuis deux mille ans, passent sur les rochers et sur les tumuli des premiers héros slaves.

M. Fræhn, de Pétersbourg, a publié, en 1835, une curieuse dissertation sur la plus ancienne écriture des Russes. Il cite dans ce travail un auteur arabe, Iakub-el-Nedim, qui écrivait en 987, et qui racontait ce qu'un ambassadeur de sa race, envoyé au roi des Russes, avait vu dans ce pays lointain. El-Nedim ajoutait à son récit une copie des caractères avec lesquels écrivaient les Russes d'alors. M. Fræhn, en publiant cette copie, a fondé sur elle un système qui n'est pas dénué de vraisemblance.

Les Illyriens, cependant, n'ont jamais prétendu faire remonter leur littérature au-delà de l'ère chrétienne. C'est assez déjà pour eux de reconnaître, contrairement à l'opinion des autres Slaves, — le Dalmate saint Jérôme, en même temps comme leur premier apôtre et comme l'auteur des premières *glagolitsa*, — traductions des Ecritures en langue du *Glagol* ou en vende. Il est bien probable, quoiqu'en disent les Dalmates, que ce fameux docteur de l'Eglise latine n'a jamais écrit de livres slaves. A son époque, il y avait des choses plus pressantes à faire. Mais il ne s'ensuit nullement que Jérôme n'ait pas prêché l'Evangile aux Slaves, et que ses disciples plus ou moins directs, n'aient pas rédigé, pour leurs néo-

phytes illyriens, quelques homélies en langue vulgaire. Quant aux caractères avec lesquels ces homélies furent écrites, on suppose généralement que ce furent les lettres appelées glagolites, du mot illyrien *glagol*, verbe ou parole. L'alphabet glagolitique semble être une sorte de perfectionnement des runes primitives. Ce perfectionnement est attribué à saint Jérôme, c'est-à-dire à son école, et porte pour cette raison le nom d'alphabet hiéronymique.

Le discrédit dans lequel tomba de bonne heure la littérature du Glagol, les persécutions qui lui vinrent à la fois de la part des Slaves schismatiques et de la part des Slaves latinisés, expliquent comment cette littérature primitive a pu disparaître, presque sans laisser de vestiges. Jusqu'à nos jours, le plus ancien livre connu en glagolite était un psautier portant la date de 1220. On regardait donc généralement comme un rêve l'existence d'une école littéraire slave fondée par saint Jérôme. Il fallut que les savants russes, en cherchant à faire remonter historiquement leur langue sacrée plus haut que saint Cyrille, vinssent réveiller eux-mêmes les prétentions assoupies des Illyriens. Le savant Kopitar se mit alors en campagne; après de longues recherches, il parvint à découvrir son *Glagolita Klozianus*, dans la Carniole, au Chmarna-Gora, ancien couvent sur la Save, dont les Allemands ont traduit le nom dans leur langue, et qu'ils appellent Maria-Stein. Ce manuscrit, écrit avec l'alphabet du Glagol, serait de la propre

main de saint Jérôme, si l'on voulait en croire l'inscription latine placée sur la couverture du livre. Il est vrai que cette inscription ne prouve absolument rien ; elle fut ajoutée au quinzième siècle par le marquis de Breisach, qui déclarait tenir ce manuscrit d'un prêtre dalmate de l'île de Veglia ; ce prêtre l'avait reçu lui-même en présent d'un seigneur de Frangepanibus. Les princes Frangipani sont, comme on sait, d'origine slave, et possédaient au moyen-âge l'île même de Veglia, d'où le manuscrit est sorti.

Loin de pouvoir être attribué au savant père de l'Eglise dalmate, le manuscrit klozien porte, au contraire, des traces d'une grande barbarie. La main qui l'écrivit semble avoir été moins habituée à conduire la plume qu'à tenir le fer ou la charrue. Bien que le papier soit un parchemin épais, la plume est quelquefois sur le point de le transpercer, tant la main du scribe était lourde. Les lignes sont, en outre, tracées avec une règle, comme on fait pour les écoliers. Ce morceau n'est, suivant toute probabilité, qu'une mauvaise copie des temps féodaux ; mais le texte remonte incontestablement à une époque très ancienne, à l'époque même de la conversion des peuples d'Illyrie. Contenant diverses prières pour les néophytes, ce texte fut sans doute composé au temps même de la lutte entre les païens et les chrétiens. L'une de ces prières excite les fidèles à fuir tout contact avec les idolâtres ; puis elle ajoute :

« Il n'y a point de communion entre la lumière et

les ténèbres, ni entre les enfants chrétiens de la lumière et les païens. Il faut tenir en grande vénération le saint Baptême et ne point avoir de rapports impurs avec des filles baptisées, car cette conduite est condamnée par tous les saints synodes de l'univers... et ceux qui s'y livrent seront envoyés au feu éternel. Tout chrétien est tenu de se conserver pur comme un temple de Dieu ; il doit se contenter de sa femme sans penser à aucune autre, et ne pas se livrer, comme les animaux, à ses désirs déréglés. Jésus-Christ, questionné s'il était permis de répudier sa compagne, répondit : Que tout homme qui renvoie sa femme, hors le cas d'infidélité, devient lui-même adultère... » Subitement interrompue par quatre feuillets perdus, qui la terminaient sans doute, cette homélie fut évidemment composée pour un peuple encore à moitié plongé dans les désordres et la sensualité du paganisme.

Le savant bibliothécaire de Pétersbourg, Vostokof, avait déjà publié en 1827, dans ses *Pamïatniki*, trois monuments slavons tirés de l'ancienne bibliothèque des évêques de Frisingue en Bavière. Kopitar, en les reproduisant dans son *Glagolita Klozianus*, ouvrage composé principalement à l'aide des manuscrits du comte Pâris de Klotz, discute leur antiquité et arrive à conclure qu'ils doivent avoir été écrits entre 957 et 994, de la propre main de l'évêque de Frisingue, Abraham, qui était Illyrien de naissance. En comparant les textes de ces trois monuments avec ceux du manuscrit klozien, Kopitar croit reconnaître dans les

uns et les autres un style différent de celui de l'école de saint Cyrille, un style plus ancien; et il regarde Abraham de Frisingue, et les rédacteurs du manuscrit klozien, comme ayant été peut-être les derniers écrivains slaves de l'école de saint Jérôme.

Le lecteur me demande peut-être ce que je pense dans cette question. Sans me sentir convaincu par les arguments de Kopitar, je crois cependant qu'il est sage de ne pas suivre Vostokof et les slavistes russes, lorsqu'ils s'obstinent d'une manière absolue à ne pas admettre d'écrivain slave avant saint Cyrille. Les premiers disciples de saint Cyrille furent eux-mêmes, à ce qu'il semblerait, d'une autre opinion, puisque l'un d'eux, le moine bulgare Chrabr, dit formellement : Les premiers chrétiens slaves écrivirent forcément jusqu'à l'arrivée de Cyrille, avec des caractères tantôt latins, tantôt grecs, qui ne pouvaient rendre qu'imparfaitement les sons de leur langue. Ainsi, d'après le témoignage même du moine Chrabr, son maître Cyrille n'aurait fait que perfectionner une littérature déjà née avant lui. On est surtout porté à le croire, en voyant les Goths, qui n'étaient pas à coup sûr plus civilisés que les Vendes, posséder déjà les évangiles dans leur langue, plusieurs siècles avant Cyrille.

Les Illyriens, en effet, prétendent avoir reçu l'Evangile à la même époque que les Grecs, et directement de l'apôtre saint Paul, lorsqu'il traversa leur pays pour se rendre à Rome; et c'est également ce que Nestor affirme dans sa chronique. Cette île de l'Adriatique où le saint

prisonnier Paul fit naufrage, et dont il convertit tous les habitants, fut, dit-on, l'île Dalmate de Meleta. Il est certain que Salone, Épidamne et plusieurs autres cités du littoral illyrien ont eu des évêques dès les premiers temps de la prédication chrétienne. L'année 34 de notre ère, on voit déjà l'apôtre saint Jacques se rendant de Grèce en Espagne, s'arrêter à Syrmium, et y laisser comme évêque son disciple Andronic. Un pape, Urbain VIII, dans sa bulle de fondation du collége illyrique de Lorette, appelle les Illyriens les premiers nés de l'église catholique (*nationem illyricam primogenitam* (*in gremio*) *catholicæ ecclesiæ*). Ce qui veut dire, sans doute, les premiers convertis d'entre les barbares.

Peut-être m'objectera-t-on que les cités de cette contrée étaient alors ou grecques ou latines, et que rien ne prouve que les Slaves y jouassent un rôle quelconque. Je réponds à cette objection spécieuse que les cités illyriennes de cette époque étaient sans doute devenues les unes grecques, les autres romaines; mais les campagnes, et surtout les montagnes n'avaient pas pour cela cessé d'être illyriennes et de parler un dialecte illyrien. Comment en aurait-il pu être autrement, puisque les Romains n'avaient pas même encore pu subjuguer les montagnards, et qu'ils les traitaient comme alliés, fœderati, nullement comme sujets? — D'ailleurs, saint Jérôme lui-même, dont l'autorité sur ce point ne peut être contestée, dit en plusieurs endroits de ses ouvrages, que les Illyriens de son temps

se servaient d'un dialecte particulier et barbare.

Quant aux rapports de ce grand docteur de l'Eglise avec les indigènes d'Illyrie, il est sans doute bien difficile, pour ne pas dire impossible, au milieu du silence des historiens, de rien affirmer de précis. On sait cependant que Jérôme naquit à Strydon, d'une famille dalmate, ou du moins établie chez les Dalmates. On sait, de plus, qu'il travailla avec ardeur à évangéliser les païens de la Dalmatie et des pays voisins, et qu'il opéra parmi eux d'éclatantes conversions. L'histoire dit en outre qu'il avait étudié et appris tous les idiomes importants parlés dans l'empire romain. Qu'y aurait-il donc d'invraisemblable à ce que le saint polyglotte eut possédé aussi le dialecte des montagnards de son pays natal, de ces Illyriens du prétoire, qui, déjà depuis cent ans, élevaient sur le trône ou renversaient les Césars?

Il suffit de jeter un regard critique sur les écrits de saint Jérôme, d'examiner sa couleur comme philosophe et comme écrivain, pour reconnaître que ce grand traducteur de la Bible n'appartient plus, ni par ses idées, ni par son style, à l'école greco-romaine, dont son contemporain, saint Augustin, offre encore un si beau reflet. — Mort octogénaire l'an 420, Jérôme a l'air d'avoir écrit vers l'an 600. On voit poindre en lui une nature toute nouvelle; c'est le génie des barbares, c'est le moyen-âge qui se fait jour dans l'Eglise. Jérôme a quelque chose de beaucoup moins spiritualiste que les autres docteurs de l'Eglise.

Il y a du Slave en lui ; la sensualité le tourmente jusque dans sa grotte de Bethléem : il est obligé de se frapper la poitrine avec des cailloux et de se mettre le corps en sang, pour échapper aux rêves voluptueux qui le poursuivent.

Jérôme prêche le Verbe, il plante la croix dans les cœurs, mais il s'efforce en même temps de la planter dans la terre. On sent, en le voyant agir, que l'esprit des fondations féodales est tout près d'apparaître. C'est surtout aux femmes qu'il s'adresse. Il est en correspondance de lettres avec toutes les *clarissimes* matrones de l'époque, et à l'aide des femmes il pousse souvent les hommes à de beaux dévouements. C'est ainsi qu'il détermine, par l'intermédiaire de la belle et pieuse Mélanie, l'époux de cette dame, le sénateur Pinien, à affranchir ses huit mille esclaves, à employer tous ses biens en établissements de charité, et à se vouer lui-même au service des pauvres. Le *Glagolita klozianus* de Kopitar nous montre le docteur dalmate en rapport fréquent avec un couvent de religieuses d'Œmona, aujourd'hui Laybach en Carinthie. Il était en outre le directeur spirituel d'une foule de monastères d'Illyrie et des îles dalmates. Il semble que tous ces motifs divers sont plus que suffisants pour assigner à saint Jérôme une place dans les origines littéraires du monde slave? S'il n'a pas écrit, il a dû inspirer ceux qui écrivaient. Il mérite, par conséquent, d'être placé en première ligne à la tête des fondateurs de la littérature slave.

Sans doute il y a loin de là à l'opinion qui attribue si gratuitement à saint Jérôme la composition d'une liturgie et l'élévation de l'idiome slave à l'état de langue sacrée. A son époque il n'y avait encore pour la chrétienté que deux langues sacrées, le grec en Orient et le latin en Occident. Tous ces évangiles, gothique, arabe, chaldéen, copte, tous ces livres de prières des premiers siècles chrétiens, dont la science moderne a retrouvé les débris, ne constituaient pas des liturgies pour les langues dans lesquelles ils sont rédigés. C'étaient des livres d'heures pour les simples fidèles, comme le sont encore aujourd'hui nos paroissiens en langue française. Je le répète, la langue de tous les sanctuaires en Orient était le grec. Même en Égypte et en Judée les offices ne se disaient qu'en grec. — Les premières liturgies en langue vulgaire furent composées par des chefs de sectes, qui voyaient dans cette innovation un moyen facile de propager leurs doctrines parmi le bas peuple. Puis quand ces hérésies, après des siècles de divagation, revenaient à l'unité, la langue vulgaire était devenue sacrée, elle régnait dans le sanctuaire et on ne pouvait plus l'en exclure. Voilà comment sont nées les liturgies chrétiennes de l'Asie. Quant à la liturgie en slavon, les motifs qui l'ont fait naître ne sont, ni d'anciennes hérésies, comme pour le copte et le chaldéen, ni le haut développement intellectuel de la race, comme pour la liturgie grecque. Les motifs, comme on le verra bientôt, furent purement politiques

II

NOUVELLE PRÉDICATION CHRÉTIENNE EN SLAVIE.

Missions grecques. — Cyrille et Méthode.

Les missions latines avaient abouti à consolider dans presque toute la Slavie le joug national des Francs ou Allemands. Charlemagne surtout avait, plus que tous ses prédécesseurs, transformé la croix en instrument de conquête. Sous son égide, les évêques de Germanie avaient déjà commencé à dépouiller l'Eglise vende de ses privilèges traditionnels; une partie des domaines du patriarcat d'Aquilie avait été adjugée à l'évêché de Juvavia (Salzbourg). Dès l'an 590, un concile vende s'était tenu à Marana, dans le Frioul, pour protester contre cette spoliation. Loin de faire droit aux griefs des Vendes, l'épiscopat germanique alla en augmentant toujours ses empiétements; jusqu'à ce que vers l'an 798 l'entreprenant Arno, évêque de Salzbourg, parvint à soumettre à son obédience une grande partie des Slaves d'Illyrie. Bientôt un des suffragants de ce puissant métropolitain, Urolf, évêque de Passau, s'étant enfoncé dans la grande Moravie, y fonda quatre évêchés nouveaux, parmi lesquels se remarquent ceux de Vienne et d'Olmütz (*Fabiana et*

Speculiulium). L'archevêque de Salzbourg étendait sa juridiction jusque sur une partie de la Hongrie, où on le vit en 836 consacrer l'église épiscopale de Nitra.

Tous ces prélats allemands en pays slave, ne tardèrent pas à joindre à leur rôle de directeurs spirituels celui de missionnaires politiques. Si l'on réfléchit combien peu l'État et l'Église étaient encore distincts l'un de l'autre, on doit voir qu'il ne fut pas difficile aux Germains de gagner, à l'aide de leur clergé, une grande influence chez les Slaves. Cette influence ne tarda pas à se changer en un joug détesté. Les liens de protection et de suzeraineté qui avaient rattaché les princes vendes à l'empire d'Occident, tant qu'avait duré la dynastie française de Charlemagne, ces liens ne parurent plus assez forts aux nouveaux Césars de la Germanie. Les seigneurs germains, dédaignant l'agriculture, avaient besoin d'une race de serfs vigoureux pour cultiver leurs champs : ils trouvèrent que la race des Vendes s'adaptait merveilleusement à ce rôle. Dès lors l'asservissement total des pays vendes fut une chose décidée, et cette affaire devint comme le *delenda Cartago* des diètes de la Germanie.

Il est dès-lors facile de comprendre quelle fureur saisit les paisibles Vendes, lorsqu'ils se virent voués à la servitude par ceux même dont ils avaient reçu la doctrine émancipatrice de l'Évangile. Après tout cela, rien de plus simple que leur insurrection et leur recours aux empereurs de Byzance contre leurs ennemis germains. Ce fut l'année 862, que les trois princes

moraves, Rastislav (le Rasticès des chroniques franques), Sventopluk et Kotsel, envoyèrent à l'empereur grec, Michel III, une ambassade pour réclamer sa protection contre les oppresseurs allemands.

Presque à la même époque, le pape et le patriarche de Constantinople se disputaient avec vivacité la juridiction spirituelle sur l'Illyrie centrale ou le diocèse de Salonique. Les deux empereurs d'orient et d'occident, en se mêlant à cette querelle, l'envenimèrent encore; et les progrès de l'Église chez les païens du Danube, se trouvèrent ainsi doublement paralysés. Pour mettre fin à cet état de choses, la cour byzantine imagina de médiatiser l'Illyrie, de manière qu'à l'avenir elle n'appartînt plus ni au patriarcat de Rome, ni au patriarcat de Byzance. Pour cela il fallait créer une espèce d'église intermédiaire, qui sans plus être ni grecque ni latine, tînt à la fois de l'une et de l'autre. De cette combinaison qui n'a été remarquée jusqu'ici par aucun historien, parait être sortie la Liturgie slave.

Les trois princes illyriens qui venaient de se séparer de l'occident, et qui avaient envoyé à Constantinople une députation, adressèrent, si l'on en croit l'annaliste russe Nestor, la prière suivante à Michel III : « Empereur, notre pays est déjà baptisé, mais nous n'avons point de docteurs pour nous instruire ; et comme nous ne comprenons bien ni le grec ni le latin, le véritable sens des livres sacrés nous échappe. Nous venons te demander des hommes capa-

bles de traduire l'écriture dans notre langue. » Ayant ouï ces paroles, le tsar Michel, continue Nestor, rassembla tous ses philosophes pour les consulter sur le message des princes slaves. Les conseillers interrogés répondirent : Il y a à Salonik un homme appelé Léon, qui a deux fils initiés à toutes les branches de la philosophie, et qui connaissent à fond la langue slave. Aussitôt le tsar donne ordre d'aller à la recherche des deux fils de Léon, des deux philosophes, Cyrille et Méthode. »

Il ne fut pas difficile de trouver les deux frères, si l'on en croit les historiens bulgares, qui plus rapprochés de Byzance que le moine Nestor, devaient être aussi mieux informés. D'après eux, Constantin, dont le nom monastique fut Cyrille, l'aîné des deux fils de Léon, enseignait la langue slave à l'empereur lui-même et à l'impératrice-mère, Théodora. Quant à Méthode, élevé auprès de son frère dans le palais impérial, après avoir embrassé le sacerdoce, il était devenu bibliothécaire de la cathédrale de Sainte-Sophie. L'élévation de son génie n'avait pas tardé à lui faire décerner par les savants byzantins la chaire de philosophie ; et c'est comme professeur de cette chaire qu'on voit dans l'histoire Méthode attaquer Photius, et combattre le schisme avec ardeur. Les deux professeurs, plus tard apôtres des Slaves, étaient donc des hommes du grand monde, qui élevés dans la métropole de la civilisation de cette époque, devaient comprendre au plus haut degré les besoins politiques, et les besoins religieux de

leur temps. Les rapports des deux frères avec la famille impériale donnent en outre à leur apostolat un caractère officiel qui n'a pas été assez remarqué. Leur propagande ne fut pas seulement religieuse, elle fut aussi politique.

Le philosophe Constantin, consacré prêtre sous le nom de Cyrille, vivait depuis longtemps à Constantinople, ville alors à moitié slave. La réputation dont il jouissait détermina bientôt le patriarche à lui confier la difficile mission d'aller évangéliser les Kozares, tribu hunnique, qui semble avoir précédé les Kosaques du Don et de la mer Noire. Déjà en 836 le khan de cette horde avait demandé et obtenu de l'empereur grec un architecte nommé Petronas, pour bâtir dans la stepe du Don, sa capitale, qui prit le nom de Sarkel, en grec λευχον ειχημα (le gîte blanc). Quatre ans plus tard on voit de nouveau un Petronas, le même peut-être, se rendre comme gouverneur, de Constantinople à Cherson. L'apôtre vint après l'architecte. Saint Cyrille fut reçu comme un hôte désiré par les Kozares, et en baptisa un grand nombre. On n'a cependant aucune preuve qu'il leur ait parlé en slave, encore moins qu'il leur ait laissé des livres slavons pour lesquels les Kozares de cette époque ne pouvaient pas éprouver un grand attrait, s'il est vrai que ces asiatiques tinssent les Slaves sous leur joug, et qu'ils les attelassent en guise de bœufs à leurs charriots. Cyrille revint à Constantinople, rapportant avec lui les os de saint Clément, évêque latin, que ces peuples

avaient martyrisé, et dont le missionnaire grec retrouva les restes auprès de Cherson.

Cyrille ayant rejoint son jeune frère Méthode, tous deux ne tardèrent pas à partir pour une mission nouvelle. Cette fois ils se dirigèrent vers la Bulgarie : ce qu'on appelait alors de ce nom c'était la Moldavie et la Valachie actuelle. Se trouvant seuls en face des Moldo-Valaques, dernier reste des colonies romaines, assez peu amies des Slaves, les Bulgares, pour mieux gouverner ce peuple latin, avaient senti le besoin de se rapprocher enfin de la race slavone, dont ils avaient été durant tant de siècles les plus terribles ennemis.

Ce rapprochement inattendu des Bulgares et des Slaves marcha d'un pas si rapide, qu'à l'époque de Cyrille, les deux peuples s'étaient presque fondus ensemble, au point que les vainqueurs asiatiques avaient adopté la langue même de leurs vaincus européens, des protoslaves d'Illyrie, à peu près comme les Francs adoptaient vers le même temps l'idiome gallo-latin de leurs sujets celtiques. Arrivant au milieu de pareilles circonstances, les deux apôtres trouvèrent l'occasion la plus favorable pour mettre à profit la longue étude qu'ils avaient faite de la langue slavone. Quoiqu'ils fussent encore loin sans doute de songer à une liturgie slave, ils composèrent des livres, traduisirent les évangiles, et fondèrent enfin pour les Slaves une littérature chrétienne. Le résultat de leurs efforts fut le baptême du roi des Bulgares, Bogoris ou Boris, par les mains de Méthode, en 861.

Dès l'année suivante les deux frères partirent de la Bulgarie, et passèrent dans la Slavie occidentale, alors révoltée contre la domination germanique. Ils étaient, à ce qu'il paraît, envoyés par l'empereur grec lui-même, à la demande de Rastislav, dont on voit une ambassade arriver en 863 à Constantinople. Ce Rastislav, appelé Rasticès en latin, régnait sur les Moraves d'au-delà du Danube, et faisait aux Allemands une guerre désespérée. Le motif de cet acharnement des paisibles Slaves contre les princes de la Germanie, était une longue tyrannie qui avait enfin dépassé toute borne. Aussi longtemps que les préfets de Charlemagne avaient régné sur eux, les Slaves sentant dans ces gouverneurs venus de France quelque chose du sang gaulois, d'un sang mêlé jadis avec celui de leurs ancêtres; les Slaves, dis-je, avaient accepté le joug sans trop de résistance. Mais après la chute de la dynastie carlovingienne, les princes slaves d'Illyrie ne sentirent plus pour les héritiers allemands de cette dynastie la confiance que les empereurs francs leur avaient inspirée. De cet éloignement instinctif des Slaves pour leurs rivaux allemands naquit bientôt une guerre d'extermination, qui alla jusqu'à mettre en péril l'avenir de la civilisation chrétienne en Europe.

Lorsque Cyrille et Méthode, envoyés par la cour de Byzance, arrivèrent chez les Vendes appelés alors Moraves, des tribus puissantes de cette nation, converties depuis longtemps, et dont les villes avaient eu déjà

une longue succession d'évêques, étaient par suite de leur haine contre les oppresseurs chrétiens, retournées au paganisme. L'amour de la liberté semblait avoir momentanément coalisé tous les Slaves dans une seule pensée, dans un seul but. Pour défendre leur race et son génie menacé par le génie allemand, chrétiens et païens marchaient unis, faisant la guerre de partisans et évitant soigneusement toute bataille rangée contre un ennemi supérieur. Ainsi la Moravie ou le pays insurgé, d'abord restreinte à quelques districts montagneux qui paraissent avoir été la Galicie actuelle, avait acquis peu à peu une effrayante étendue. De la Bavière jusque sur le bas Danube, des Alpes aux Karpathes russes, et de l'Adriatique jusqu'en Silésie, tout était devenu Morave, c'est-à-dire révolté. La race slave entière paraissait être sous les armes.

C'est en parcourant ces vastes contrées que les deux apôtres grecs purent pour la première fois se convaincre de la puissance d'une race jusqu'ici presque ignorée; et qu'ils sentirent le besoin de la grouper tout entière par quelque grande concession autour d'une idée commune, et de rendre cette idée chrétienne. A ce moment le génie de Rastislav venait d'organiser une grande confédération armée contre les envahissements germaniques. Cette ligue redoutable, connue sous le nom d'empire morave, se composait de peuples déjà en majorité chrétiens, mais qui, lassés du joug des évêques allemands, menaçaient de retourner au paganisme si on ne leur donnait pas, disaient-ils,

une autre messe que la messe latine apportée par leurs oppresseurs.

La concession à faire aux Slaves se trouvait indiquée aux deux apôtres par les évènements même. Pour réconcilier avec l'Église ces peuples à la fois grossiers et exaspérés, on devait s'interdire de faire retentir de nouveau à leurs oreilles la messe latine, qui était devenue pour eux le signe de la servitude. Célébrer la messe en grec dans des contrées qui avaient été d'abord évangélisées par les missionnaires latins, eût été également dangereux dans un temps où les deux siéges de Rome et de Byzance se querellaient l'un avec l'autre pour des questions de frontière et d'obédience qui menaçaient de conduire au schisme. Cyrille et Méthode imaginèrent un moyen terme, ils traduisirent la liturturgie et célébrèrent pour la première fois la messe en slavon l'année 865. Alors Rastislav et tous les siens, dit Nestor, se réjouirent grandement d'entendre enfin chanter dans leur langue les merveilles de Dieu. Gagnés par là, les païens slaves accoururent de toutes parts en demandant le baptême. Mais l'évêque allemand Richbaldus, nommé pasteur des Vendes par l'archevêque de Juvavia, ne put supporter de voir avilir à ce point l'autorité du latinisme. *Litteras auctorales latinas... vilescere... non ferens...* dit le chroniqueur anonyme de Salzbourg; Richbaldus, l'an 865, ou 870 suivant d'autres versions, lança l'anathème sur les novateurs, et retourna courroucé à Juvavia, où régnait l'archevêque Adalwin. Bientôt tout l'épiscopat ger-

manique protesta en cour de Rome contre le scandale que venait de donner la race slave.

L'innovation était certes audacieuse; aussi ses deux auteurs furent-ils immédiatement cités à comparaître devant le tribunal du souverain pontife. Dociles enfants de l'Église, Cyrille et Méthode partirent pour aller plaider à Rome leur cause et celle de la race slave. Ils revinrent pleinement justifiés, au grand étonnement de la chrétienté latine, qui voyait alors dans le pape plutôt son chef particulier que le père spirituel de tous les chrétiens du monde, et qui comptait bien que le souverain pontife agirait dans cette affaire comme patriarche des Latins. Heureusement pour le repos de l'Europe, les papes d'alors sentirent le besoin d'intervenir comme pouvoir neutre dans les guerres acharnées que se faisaient les deux empires d'Orient et d'Occident, de Byzance et de Germanie. Comprenant qu'ils ne pourraient jamais s'accorder pour le partage du monde chrétien, Rome appela entre ces deux compétiteurs à la monarchie universelle, une troisième puissance destinée à les maintenir en paix, et qui fut — la puissance slave.

Cette puissance, ce génie intermédiaire, devait être à la fois moral et militaire, spirituel et temporel. Spirituellement, le génie slave se manifesta sous la forme d'une église nouvelle, d'une église à part, mais unie en même temps à Rome et à Byzance, et par conséquent catholique. Politiquement cette puissance neutre entre les Grecs et les Germains, fut durant l'épo-

que historique qui précède la Pologne, ce qu'on a appelé l'empire morave ou la grande Illyrie. — Voilà l'ensemble de faits qui justifie aux yeux même de la papauté la liturgie slavone. Voilà comment ce qu'on appelle vulgairement la *messe slave* devint possible, sans que l'unité catholique s'en trouvât en rien compromise, tandis qu'au contraire toutes les tentatives pour établir la messe allemande, la messe française, ont constamment été réprouvées. C'est que d'un côté il y avait nécessité sociale; de l'autre il n'y aurait que de futiles motifs d'amour-propre national.

III

DE L'UNIVERSALITÉ PRIMITIVE DE LA LANGUE SACRÉE OU CYRILLIQUE PARMI LES SLAVES

D'où cette langue était-elle sortie ?

On vient d'exposer simultanément les origines de la littérature et de la liturgie slave. On a vu cette littérature et cette liturgie naître et se développer d'abord parmi les Illyriens; puis la grande union greco-slave sortir, sous la double forme d'église et d'empire, des complications politiques de l'Illyrie. Ces complications, qui ont décidé la séparation de la Slavie d'avec l'Occident et qui l'ont rattachée durant tant de siècles à la Grèce, commencées avec Dioclétien, se sont surtout développées sous la dynastie constantine, par suite de la fondation de Roma-Nova et du divorce des Césars avec la vieille Rome. L'apparition sur l'Adriatique des premières armées françaises avec qui les Slaves sympathisèrent toujours, rallia de nouveau pour quelques temps l'Illyrie au monde latin. Mais à la chute des carlovingiens, les Slaves du Danube retournèrent à leurs alliés naturels, aux Grecs, et rentrèrent dans le cercle de gravitation de Constantinople, jusqu'à ce qu'enfin Cyrille et Mé-

thode, en constituant les Slaves à l'état de puissance indépendante et neutre entre les deux empires d'Orient et d'Occident, purent croire qu'ils avaient enfin assuré pour longtemps la paix du monde.

Un fait qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est l'intime union de la liturgie et de la littérature chez les Slaves primitifs. — Si le schisme n'était pas venu tout détruire, la liturgie slavone et la race slave n'auraient jamais pu séparer leurs destinées. La Pologne n'eut jamais été latine; l'horrible duel qui dure depuis mille ans entre les deux nations polonaise et russe, n'eut jamais pu naître. Mais en se développant chacune à part, chacune à sa manière, rattachées toutes les deux à l'Église catholique par un rite national, elles auraient probablement fait de la race slave la plus éclairée à la fois et la plus puissante race du monde. Car un concours de circonstances tout-à-fait exceptionnelles avait doté cette race de la plus forte unité qu'il soit possible de concevoir : l'unité de la prière, l'unité de la parole religieuse.

On n'apprécie pas assez toute l'étendue de la révolution littéraire, sociale et politique, opérée dans le monde slave par ses deux illuminateurs Cyrille et Méthode, révolution qui a constitué, pour ainsi dire, l'idée slave en face de l'idée romaine et de l'idée grecque tout à la fois. Je commencerai par examiner la question sous son rapport purement littéraire. Cyrille et Méthode ont fondé la première école littéraire slave dont l'existence soit historiquement constatée. Tout

le monde convient que cette école se développa d'abord chez les Slaves du Danube ou les Illyriens. Mais dans quelle partie de l'Illyrie fonda-t-elle ses premiers sièges? c'est ce qu'on n'a pu encore décider. Il est à regretter que parmi les trois dialectes actuels de l'Illyrie, le bulgare, le serbe et le vende, on n'ait pu encore découvrir lequel servit de base à la langue sacrée de saint Cyrille. Depuis cent ans, les slavistes s'agitent en vain pour résoudre cette question, dont on ne saisit pas au premier coup-d'œil toute l'importance, mais qui est cependant très grave. Car sans l'avoir résolue, il est impossible de formuler une opinion quelconque sur l'époque des manuscrits slavons déjà retrouvés ou qu'on pourra trouver encore dans les vieux couvents et les bibliothèques russes et iugoslaves.

En outre, il règne parmi les slavistes de tous les pays une louable émulation pour arriver à trouver enfin quelque original, ou du moins quelque copie bien authentique des ouvrages de saint Cyrille, dont pas un jusqu'ici n'a pu reparaître au jour. Évidemment, un des moyens qui feraient arriver le plus vite à cette découverte tant désirée, serait la détermination précise du dialecte dans lequel écrivirent les apôtres slaves.

Le célèbre Dobrovski, qui consacra de longues années à l'étude de cette question, ne sut arriver qu'à l'hypothèse d'un dialecte serbo-bulgaro-macédonien aujourd'hui disparu, mais qui aurait été parlé au neu-

vième siècle autour de Salonique, ville natale de saint Cyrille. Le seul titre donné à ce système suffit pour le faire rejeter. La combinaison compliquée d'éléments serbes, bulgares et macédoniens, n'aurait pu produire une langue aussi admirablement simple que l'est celle des livres écrits par les élèves de Cyrille. Aux idées de Dobrovski, Vostokof oppose un autre point de vue. D'après lui, la race slave tout entière, à son origine, n'avait grammaticalement qu'une seule langue. Les règles étaient partout les mêmes; la diversité entre les dialectes des différents pays slaves se bornait à certains mots employés de préférence, ou à des expressions étrangères qui variaient naturellement suivant les contrées et n'entraient point dans le langage écrit. En restant supérieur à toutes les influences du provincialisme, ce langage des lettres permettait à tous les peuples slaves de se comprendre entre eux.

Dans cette hypothèse, il n'y aurait plus à examiner quel idiome Cyrille adopta comme langue littéraire; sans être spécialement d'aucun pays, ce dialecte eût été de tous les pays slaves en même temps. Vostokof soutient même que cette langue, commune à toute la race, se maintint pure et sans altération jusqu'à la fin du onzième siècle, et qu'ainsi la bible d'Ostromir peut donner l'idée la plus juste du style et des écrits de saint Cyrille. Mais le système de Vostokof n'est guère admis qu'en Russie; les slavistes polonais et bohêmes croient, au contraire, que les apôtres slaves

écrivirent dans un dialecte provincial du midi; malheureusement, ils n'ont pu encore atteindre dans leurs recherches aucun résultat certain.

Enfin, l'Illyrien Kopitar est venu créer un nouveau système, espèce de moyen terme entre le système de Vostokof et celui des Bohêmes. Il a cru découvrir que le dialecte employé par l'école de Cyrille est déjà beaucoup trop perfectionné, beaucoup trop savant, pour n'avoir pas existé déjà comme langue littéraire avant Cyrille et Méthode. Il a donc cherché quel idiome slave pouvait avoir eu déjà, avant le neuvième siècle, une littérature inconnue; il devait naturellement accorder cet honneur aux Slaves les plus voisins de la Grèce et de l'Italie, aux Slaves de l'Adriatique. Ce serait ainsi la langue vende qui aurait servi de base et de véhicule aux idées cyrilliques. Ce serait à Mosbourg en Carinthie, qu'eût été chantée la première messe slave, que l'archevêque Méthode alla ensuite célébrer dans la capitale même de l'empire morave, à *Vele-hrad*, située, disent les chroniques, *ad fluenta fluvii Moravæ* (sur les bords de la March), et qu'on croit être le lieu nommé aujourd'hui *Hradichte*.

Les Moraves des Karpathes auraient ainsi hérité de la littérature des Vendes méridionaux, et, en se l'appropriant, ils l'auraient perfectionnée et généralisée. Cette opinion paraît d'autant plus plausible qu'en réfléchissant à la tâche assignée par les historiens aux deux frères Cyrille et Méthode, on trouvera cette tâche bien forte pour deux individus, quelque génie

qu'on leur suppose. Une langue littéraire ne s'élabore pas dans une génération. Durant des siècles que la France, l'Italie et l'Espagne s'essayèrent péniblement à élever leurs dialectes nationaux à l'état littéraire, le latin resta pour les Français, les Italiens, les Espagnols, la langue des lettres. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même avec le vende ou le slavon, en Bohême, en Pologne, en Russie, avant que ces pays fussent arrivés à écrire grammaticalement leurs dialectes vulgaires?

Le système de Kopitar a cependant contre lui, je dois le dire, presque tous les savants russes et bohêmes. D'après eux, ce serait en Bulgarie et en langue bulgare que Cyrille aurait composé ses livres. Chafarjik appuie surtout cette thèse avec des preuves d'induction qu'il tire de l'état social des Bulgares. Étant de tous les Slaves les plus voisins de Byzance, ils ont aussi précédé tous les autres dans la culture littéraire. Le savant tsar bulgare Siméon, de 890 à 927, apparaît entouré d'écrivains de sa nation, et lui-même traduisait des livres du grec en slave. L'évêque Clément, après son retour en Macédoine, de 885 à 916, écrivit plusieurs ouvrages slavons. Enfin, l'exarque Jean, le prêtre Grégoire, le moine Doksof ou Dukas, témoignent du développement précoce de la littérature slave en Bulgarie.

Il s'agirait maintenant de juger le procès entre Chafarjik et Kopitar. Sans prétendre décider entre deux champions d'une telle importance, je ferai cependant observer que Chafarjik me semble reculer la

difficulté, sans pour cela la résoudre. Car, même en adoptant sa thèse, comme les Bulgares étaient au temps de Cyrille des Slaves de fraîche date, qui avaient apporté sur le Danube un dialecte, ou turc ou finnois, il reste toujours à examiner de quel peuple slave antérieur les Bulgares avaient adopté le langage quand ils se mirent à parler et à écrire en slavon; et c'est ici que les raisonnements de Kopitar en faveur du dialecte vende reparaissent avec toute leur force. Il est vrai que le style des fragments de Frisingue (manuscrit de Kloz) diffère d'une manière assez marquée du style cyrillique et se rapproche visiblement du vende de nos jours. Mais ce fait semble être une dérogation à la règle commune. Le texte des *Évangiles d'Ostromir* et celui du fameux *Livre du sacre*, découvert à Rheims, se ressemblent. La comparaison du langage des anciens livres bulgares du onzième et du douzième siècle avec le langage des premiers documents slaves de Novgorod et de la Russie, donne pour résultat leur presque identité. Chafarjik, enfin, admet lui-même qu'entre l'ancien bulgare et l'idiome vende ou morave la différence était très peu de chose.

Il est à jamais regrettable que les plus anciens monuments de l'Illyrie occidentale se soient perdus. Eux seuls pourraient nous mettre en état de conclure d'une manière certaine dans cette difficile question. Nous devons également regretter que la fameuse hymne à la *boga-rodzitsa* (mère de Dieu) des Polonais, ne nous soit pas parvenue dans sa forme primitive. On ne

peut guère douter que sous cette forme elle offrirait la preuve de ce que j'avance, c'est-à-dire qu'elle nous apparaîtrait composée dans le dialecte cyrillique. Le fameux apôtre des Bohèmes et des Polonais, Voitiekh, (le saint Adalbert des chroniques latines), se trouverait ainsi un collègue littéraire de saint Cyrille, et en même temps un des derniers écrivains de l'école de saint Jérôme.

Je n'en conclus pas que l'idiome vulgaire polonais n'existait pas déjà au temps de Cyrille et de Méthode. Je lis dans le biographe de Charlemagne, Eginhard, que les Slaves de la Baltique et de la Vistule parlaient des dialectes différents, *sans toutefois cesser de se comprendre entr'eux*. D'après Eginhard, la diversité des dialectes slaves n'allait donc pas jusqu'à détruire l'unité de race et de langue. Aussi voit-on encore au temps de Charlemagne, le nom de Vende porté à la fois par les Slaves de la Baltique et par ceux de l'Adriatique, tout comme on trouve des Serbes établis en même temps sur la Vistule et sur le Danube. Qu'on les appelle Serbes ou Vendes, les Polonais et les Illyriens du neuvième siècle ne formaient donc encore qu'un même peuple, divisé en une foule de petites tribus, que réunissait la communauté des mœurs et des idées, ou plutôt des instincts de race. Mais, je le demande, cette communauté de mœurs et d'instincts eût-elle pu se maintenir à un état si pur, sans avoir à la fois pour base et pour organe une langue générale, supérieure à tous les dialectes locaux,

et comprise à la fois par toutes les tribus slaves?

Je ne crois pas qu'on puisse jamais découvrir quand cette langue générale et commune commença d'exister. Je ne cherche à prouver ici qu'une seule chose : c'est qu'elle exista. La philologie ne nous présentant pas pour cette démonstration des ressources suffisantes, je recours à l'histoire, et je tâche de constater avec son aide l'étendue de la prédication et de la liturgie cyrillique dans le monde slave. En énumérant les contrées qu'atteignit cette prédication de la première idée slavo-chrétienne, peut-être arriverons-nous à la conclusion que le monde slave tout entier avait adopté, lorsqu'elle parut, la liturgie, et par conséquent aussi la langue littéraire de Cyrille et de Méthode.

Il est évident que la liturgie de saint Cyrille ne variait pas son langage suivant les contrées où elle s'introduisait. Elle restait partout telle que ses fondateurs l'avaient faite. D'où l'on peut conclure que ces différents pays adoptaient avec les mêmes rites le même idiome littéraire. Or, l'histoire nous montre la prédication cyrillique se répandant avec une rapidité vraiment extraordinaire dans toutes les terres slavones. Depuis le Don jusqu'aux rivages de l'Elbe, et depuis la Vistule jusqu'en Dalmatie, on voit les peuples accourir en quelque sorte de tous côtés à la messe slave. Le monde, au neuvième siècle, entendait chanter cette messe en orient jusque sous les murs de Byzance et d'Athènes, et en occident, jusque

dans les vallées de la Bavière et du Tyrol, où les belliqueux évêques allemands ne savaient répondre que par des anathèmes à la joie enfantine que les Vendes ressentaient à chanter, comme dit Nestor, les louanges de Dieu dans leur langue.

Nous voilà donc arrivés par l'histoire littéraire, au même résultat auquel nous avaient conduit nos études archéologiques. Comme il y avait pour tous les peuples slaves un seul et même nom national, le nom de Vendes, Venèdes ou Serbes, ainsi ils reconnaissaient une seule langue sacrée et littéraire. Adoptée par l'Église, cette langue anté-historique se trouvait providentiellement appelée à tenir unis les deux génies rivaux de Rome et de Byzance, et à les concilier en les confondant pour ainsi dire ensemble dans l'individualité du génie slave. Cette individualité, cette unité slave se représente durant les neuvième et dixième siècles, en littérature par la langue et les écrits de saint Cyrille, et en politique par l'empire morave ou Illyrien, prédécesseur de l'empire moscovite.

DEUXIÈME TABLEAU.

LUTTES DU GERMANISME CONTRE L'ÉGLISE ET L'EMPIRE DES SLAVES.

I

LUTTES CONTRE L'ÉGLISE SLAVE.

CYRILLE ET MÉTHODE ACCUSÉS — LEUR MORT. — LEUR INFLUENCE COMME LÉGISLATEURS DE LA RACE SLAVE.

En prenant le parti des princes moraves révoltés contre l'empire romain d'alors, en venant se jeter pour ainsi dire entre les pauvres serfs de la Moravie et les chevaliers bardés de fer de l'Allemagne, Cyrille et Méthode devaient s'attendre à être mal reçus des évêques latins, à une époque où le spirituel et le temporel, l'Église et la patrie étaient encore si peu distincts l'un de l'autre. Ils devaient même s'attendre à la plus vive persécution de la part du clergé allemand : cet honneur ne leur manqua pas, ils purent en jouir tant qu'ils vécurent.

Interdit par la cour de Rome, et sous le poids d'accusations accablantes, Cyrille dut en 866 aller avec son frère plaider devant le Saint-Siége la cause des Slaves et la sienne. Pour se faire mieux accueillir, ils emportèrent avec eux les os de saint Clément dans

l'intention d'en faire hommage au pape Adrien. Ce pontife, entouré de son conseil d'évêques latins, fit aux philosophes grecs un accueil sévère. Le pauvre Cyrille s'humilia très bas, dit la légende; il protesta de son obéissance, et déclara qu'il n'avait chanté la messe en slave qu'afin de mieux attirer dans le giron de l'Église la puissante race des Vendes (*per hoc enim iunumerosum populum Deo acquisivi*). Enfin convaincue et ne dissimulant pas son admiration, la cour romaine donna à l'innovation hardie des deux frères son plein assentiment. (*At illi admirantes statuerunt missarum solemnia ita debere deinceps celebrari.*) Mais un nouveau pape, Jean VIII, étant monté sur le trône, les calomnies recommencèrent contre Cyrille et Méthode. Ils furent dénoncés à Rome comme des hérétiques qui prêchaient en slave une doctrine autre que celle qu'ils confessaient en latin. Interdit de nouveau, Méthode reprit le chemin des Alpes pour aller soumettre son rituel slave à la censure romaine. Son frère Cyrille se trouvait déjà à Rome, et tous deux parvinrent à convaincre pleinement Jean VIII de leur orthodoxie.

Le moine de Kiïœv raconte cet évènement de la manière qui suit :

« Les envieux se mirent à déprécier les livres slaves en disant : Il n'est donné à aucune nation d'avoir un alphabet particulier, si ce n'est aux Hébreux, aux Grecs et aux Latins, et cela à cause de l'inscription que Pilate, ajoute le naïf chroniqueur, fit placer sur

la croix de Jésus-Christ. Aussitôt que le pape, continue Nestor, eut été informé à Rome de cette erreur, il réprimanda ceux qui incriminaient les livres slaves, et dit : Il n'y a pas d'autre moyen d'accomplir cette parole de l'Écriture : Toutes les langues raconteront les merveilles de Dieu. » Confirmant sur ce point la véracité de Nestor, Allemanni (*Calendaria*) a publié des lettres de Jean VIII, où ce pontife s'efforce de prouver que les idiomes hébreu, grec et latin ne doivent pas avoir seuls le privilège de louer le Seigneur ; et il conclut en disant : *litteras slavonicas... quibus Deo laudes resonent, jure laudamus... nec sane fidei, vel doctrinæ obstat missas in eadem sclavonica lingua canere.*

Il paraîtrait cependant que le pontife Jean VIII n'avait encore qu'une médiocre confiance dans l'avenir que préparait à l'Église la liturgie slave, car il désirait retenir auprès de lui les deux pasteurs comme ôtages de la fidélité du troupeau. Les menaces du roi et du peuple de Moravie de passer à l'Église grecque, si on ne leur renvoyait pas leur père, décidèrent surtout, dit Assemanni dans ses *Calendaria*, le pape à laisser partir Méthode. Quant à Cyrille, absorbé dans ses travaux de traductions slavones, il resta à Rome, et à ce qu'il semble, d'assez bon gré.

Cependant les triomphes de Méthode étaient mêlés d'amertume. Dès l'an 870 il avait perdu son frère Cyrille, mort dans un couvent de Rome. Quoiqu'il eût été nommé évêque d'Olmütz en Silésie, Cyrille

avait voulu rester et mourir simple moine. On l'avait enseveli dans la basilique romaine de Saint-Clément, consacrée au martyr dont l'apôtre slave avait rapporté les reliques de la Crimée. La mère de Cyrille ayant demandé qu'on lui envoyât en Macédoine (à Salonique) le cadavre de son fils, le gouvernement pontifical eut l'air d'accéder à sa demande. Mais lorsque le corps du saint allait franchir, dit la légende, les portes de la ville, le saint leva la main et fit signe qu'il voulait rester à Rome, et il fallut le ramener à l'église de Saint-Clément, où le corps de Cyrille est réellement resté comme un gage de plus de l'union qui venait d'être jurée entre les peuples du rite greco-slave et le siége romain.

La joie que cette union causait au pape Jean VIII se trahit dans toutes ses lettres : « *Nimis jucundamur et immensas domino gratias agere non cessamus,* » écrivait-il à Méthode en 881. Cette joie était loin toutefois d'être partagée par les évêques allemands, qui, dans leur dépit de voir la race vende s'émanciper de leur joug, l'accusaient de croire à toutes sortes d'hérésies et en même temps de vivre sans mariages ni propriétés légalement reconnus. Ainsi, déjà au neuvième siècle paraît l'accusation de communisme contre les pauvres Slaves par la féodale Allemagne ! Rome avait déclaré Méthode et les divers évêchés des pays slaves entièrement séparés et libres de leurs anciennes métropoles allemandes (Salzbourg et Passau), mais en laissant à ces siéges dépossédés le privilége d'entrete-

nir, si bon leur semblait, des prélats latins en terre slave. L'un de ces prélats *in partibus*, nommé Wisching, s'étant installé, en 880, à Nitra, dans les États de Svatopluk, réussit à gagner la confiance de ce monarque; dès-lors il devint l'adversaire acharné de Méthode, contre lequel il parvint à organiser un parti même au sein de la Moravie. En vain, pour soutenir Méthode, le pape Jean VIII adressa-t-il à l'évêque de Nitra les plus amers reproches, Wisching n'en fut pas moins élevé, en 897, suivant Assemanni (en 899 suivant Kopitar), sur le siége métropolitain de Passau, d'où, à la vérité, les Allemands eux-mêmes finirent par le chasser à cause de ses continuelles intrigues.

Les Croates et les Dalmates enfin qui avaient suivi jusqu'à cette époque la messe latine, embrassèrent les rites de Cyrille et ne lurent plus la messe qu'en slavon. Si les Slaves les plus rapprochés de l'Italie subissaient la révolution religieuse conçue par les deux frères et leur protecteur Jean VIII, à plus forte raison entraînait-elle les Slaves du Nord, moins soumis que ceux du Sud à l'influence greco-latine.

A travers mille persécutions, Méthode poursuivait le cours de sa propagande religieuse et patriotique chez les Slaves. Partout où il trouvait la liturgie, soit latine, soit grecque établie, il la remplaçait, de concert avec le pape lui même, par la liturgie slavone. Les premières églises bâties par lui en Bohême avaient été consacrées à son patron, saint Clément, dont il

avait rapporté avec lui les reliques de la Crimée. Enfin, le duc Borzivoï et sa femme Lïudmila ayant reçu, en 873, le baptême des mains de Méthode, paraissent avoir tourné la Bohême tout entière vers le rite greco-slave. Dans la légende de saint Venceslas, du dixième siècle, on lit : « La princesse Lïudmila fit initier par des prêtres son petit-fils Vïatcheslas aux lettres slaves et aux lettres latines, et l'enfant fut bientôt en état de lire sans faute comme un prêtre, et d'interpréter des livres grecs et slaves comme un évêque. »

On a beaucoup discuté pour savoir quel rite Méthode avait imposé à ses néophytes bohêmes, il importe assez peu que ce rite ait été grec ou latin pour les cérémonies, le point principal est de savoir s'il leur donna la messe en slave, et ce point est résolu affirmativement par Assemanni lui-même. Olmütz et la Silésie se remplirent, comme la Bohême, de prêtres slavons consacrés par Methode. — Il paraîtrait que la prédication cyrillique s'étendit jusque sur la Vistule, malgré les entraves que la Pologne, encore païenne, opposait aux missionnaires. Quant aux vastes contrées qui seront plus tard la Russie, les rares églises d'origine ancienne qu'on y rencontrait et les églises nouvelles qui s'y élevaient, adoptaient toutes également la liturgie de saint Cyrille. Il serait impossible d'énumérer ici les temples dont la fondation est attribuée à l'infatigable Méthode dans toute l'étendue du monde slave. Un bref du pape, en 870, éleva Méthode à la

dignité d'archevêque de Moravie et de Pannonie, et l'appela à succéder aux anciens primats latins de l'Illyrie, qui avaient résidé à Syrmium jusqu'à la destruction de cette capitale de la Pannonie par les Avares. Le désir de restituer à son obédience patriarcale ces vastes contrées passées, après la ruine de l'empire romain, au patriarcat de Byzance, ce désir entrait bien sans doute pour quelque chose dans les faveurs accordées par le pape à Méthode. Il est cependant plus que probable que la nécessité de rendre le repos à l'Europe en arrrêtant la réaction furieuse des peuples slaves contre leurs oppresseurs, fut le principal motif pour lequel la papauté crut devoir sanctionner l'étrange innovation d'une liturgie slavonne. Le saint Siége en signant, pour ainsi dire, avec la race slave cette espèce de concordat, l'appela la *sainte union*, et quand le schisme de Photius eut envahi l'Orient, la *sainte union* slave devint l'Église *grecque-unie*.

Le premier empereur morave, Rastislav, après de longues guerres contre les Germains, avait enfin succombé, en 870. Son neveu et son successeur, Svatopluk, paraît s'être abandonné avec toute la confiance d'un néophyte à la direction de Méthode, dont les conseils contribuèrent puissamment à le faire devenir le plus grand des souverains de la Moravie. Fort de l'appui du Saint-Siége, l'apôtre des Moraves était rentré dans sa métropole de Velehrad avec toute la pompe d'un patriarche, il pouvait se croire délivré à jamais des calomnies de ses rivaux allemands. Le *pacte*

d'union entre Rome et Byzance venait d'être conçu, proclamé par la race slave, par la race médiatrice du monde chrétien. Cette union, à la fois religieuse et sociale, allait porter ses fruits pour la civilisation de l'Europe. Mais le génie féodal de l'Allemagne ne put se résoudre à rester ainsi privé de sa proie.

Dobrovski, et d'après lui Assemanni, avaient cru que les persécutions allemandes forcèrent dès avant l'année 880, l'apôtre Méthode à fuir de la Moravie, pour se retirer à Rome, où il aurait fini ses jours. Mais un diplôme de l'an 1062, découvert à Ollmütz, et publié dans le *Glagolita* de Kopitar, contient l'acte de consécration de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Brünn, en 881 : *Per reverendissimum patrem Methodium, archiepiscopum Maravensem,... coram Suatoplch duce glorioso, et populo illegibili.* Tels sont les termes du diplôme. On suppose que la mort de l'apôtre arriva l'année suivante, 885, à Velehrad, où il fut dit-on enterré dans la grande église : *lezit v'velitsicï tsrkvi moravstiëï,* dit l'antique légende, recueillie par Kalaidovitch. Assemanni au contraire prétend qu'il mourut à Rome, et que son corps ne fut envoyé qu'au treizième siècle en Moravie.

Il est singulier qu'on ne puisse prouver d'une manière certaine quand et où mourut Méthode. Semblable en ceci à plus d'un législateur de l'antiquité, Méthode s'effaça en quelque sorte avant de mourir, comme s'il eût désiré ne laisser après lui d'autre souvenir que son œuvre, d'autre monument que cette

grande Église unie, fondée par lui, et qui étant à la fois orientale et occidentale, semble refléter l'idée slave à son état le plus pur.

Comme saint Ambroise, Méthode n'avait pas craint d'excommunier son empereur pour une faute grave restée inconnue; et comme Théodose, Svatopluk s'était humblement soumis à la pénitence imposée. Mais à en croire les chroniqueurs allemands, le successeur de Svatopluk n'aurait pas été aussi docile que ce héros aux conseils de Méthode, et il aurait répondu à de certains reproches de l'apôtre par un arrêt de bannissement. Assemanni, qui écrivant pour le Saint-Siége, est assez peu favorable aux Slaves, ne balance pas à appeler cet évènement une fable allemande. Il est en effet à croire que, si un pareil fait était arrivé, on en trouverait quelque trace dans les lettres des papes aux princes moraves. Loin de là, ces lettres sont pleines de louanges, et usent des termes les plus caressants envers les deux Svatopluk, que les papes d'alors, qui n'étaient pas slavistes, appellent *sfentopulcher*. Alternativement comte, roi ou empereur, le souverain des Slaves est toujours *pulcher* pour les chancelleries romaines.

Je pense que ce qui précède suffit pour rendre évidente à tous les yeux l'erreur des écrivains russes, qui s'obstinent à voir dans saint Méthode un adepte de Photius et du schisme. Loin d'avoir l'esprit du schisme, l'esprit d'exclusion et de limite, les deux frères apparaissent comme les esprits les plus larges,

les plus universels de leur époque. Au milieu des ténèbres du neuvième siècle, ils dotaient la race, numériquement la plus nombreuse entre les races chrétiennes, de livres bibliques, en langue vulgaire, qui permettaient aux plus simples, aux plus ignorants, de comprendre toutes les beautés de la tradition religieuse. Ces livres devaient conduire la race slave à un développement intellectuel précoce, et qui aurait sans doute devancé de plusieurs siècles celui des autres nations, si le schisme n'était pas venu anéantir l'œuvre des deux frères, et tirer pour ainsi dire le mal du bien.

Nous venons d'énumérer toutes les contrées où s'est étendue la prédication cyrillique, et l'histoire nous autorise à conclure que cette prédication embrassa la presque généralité du monde slave. Confirmant l'histoire, la légende appelle Méthode pontife suprême de tous les Slaves : *Summus pontifex, archipræsul sclavorum omnium, habens sub se septem pontifices.* Longtemps aidé dans ses missions par son frère Cyrille, Méthode avait enfin réusssi à faire adopter sa liturgie par la plus grande partie des peuplades slavones. Le plan admirable que les deux apôtres avaient conçu pour l'émancipation à la fois politique et intellectuelle de toute la race slave, ce plan venait de se réaliser. Religieusement, les deux civilisateurs avaient obtenu de Rome, en faveur de leurs néophytes, la confirmation d'une liturgie en langue slave, qui ayant en commun avec les Grecs les cérémonies et le rite, avait en commun avec les Latins l'obéissance

au siége de Rome. Ainsi, en paix avec tout le monde, la race slave n'avait pas tardé à constituer un empire puissant. Sous le nom d'empereurs moraves, les chefs slaves, néophytes de Méthode, traitèrent d'égal à égal avec les empereurs d'occident. Réunies dans une vaste confédération de petits princes et d'états divers, les contrées slaves, sous le nom général de Moravie, formèrent comme un monde à part. Ce monde, séparé à la fois de la Grèce et de la Germanie, était destiné à concilier entr'elles, et à réunir dans un milieu ami, les idées et les intérêts de l'Orient avec les idées et les intérêts occidentaux, la civilisation des Hellènes avec la civilisation latine. Malheureusement, ce système combiné avec une si profonde sagesse, ce système, le seul qui convienne à la position géographique, tout comme au génie social des slaves, se vit tout-à-coup arrêté dans ses progrès par l'explosion du schisme grec.

Il ne fut plus possible aux Slaves de maintenir leur neutralité entre Rome et Byzance; toutes les nations latines se tournèrent alors contre les chrétiens de rite grec; le schisme vint justifier aux yeux des barbares d'occident les envahissements même les plus injustes de l'Allemagne sur les Slaves de Moravie, qui, quoique unis à Rome, avaient la même liturgie que les schismatiques, et inspiraient pour cette raison aux Latins les plus grandes défiances.

Le premier résultat de l'explosion du schisme en Orient semble avoir été une persécution sanglante par

les Allemands contre les prêtres catholiques qui lisaient la messe en slave, et dont un grand nombre furent martyrisés au sein même de l'empire morave. L'astuce naturelle aux Allemands réussissait déjà à faire considérer en Europe tous les Greco-Slaves comme des alliés du schisme grec. Méthode eut ainsi en mourant la douleur d'entrevoir la ruine prochaine de l'œuvre civilisatrice qu'il avait élaborée avec tant de génie et tant d'amour. Poussée par les Allemands à considérer le rite slave comme un acheminement au schisme, la papauté commença dès-lors à persécuter partout où elle put la liturgie slavone, qu'elle avait d'abord propagée avec ardeur. Les premières prohibitions de cette liturgie paraissent avoir atteint la nation slave la plus dominée par l'influence allemande, la nation bohême. Dès l'année 1060, le synode de Salone en Dalmatie, tenu sous l'influence germanique, avait déclaré Méthode un hérétique, et l'alphabet slave une invention de Satan. Vingt ans plus tard, Grégoire VII vint interdire formellement la liturgie slavone parmi les peuples du nord. Le bref de ce pape, de l'an 1080, au duc de Bohême, Vratislav, ordonne à ce prince de s'opposer de toutes ses forces (*totis viribus resistere*) aux vœux de la noblesse indigène qui réclamait la célébration de la messe en langue slave. Ainsi, malgré les protestations des nobles, les rites cyrilliques ne tardèrent pas à être abolis en Bohême, et même dans la Moravie, où ils ne se conservèrent plus que dans quelques couvents insignifiants.

En voyant la Moravie elle-même abandonner les rites de Cyrille et de Méthode pour passer au latinisme, on ne doit pas s'attendre à voir ces rites jeter en Pologne de profondes racines. La Pologne d'ailleurs, encore païenne au temps de Méthode, s'obstinait à repousser tous les efforts des missionnaires de l'Évangile, parce qu'ils venaient à elle appuyés sur le sabre des Germains. A cette époque, se faire chrétien parmi les Slaves, c'était à peu près accepter la servitude sous les seigneurs féodaux de l'Allemagne. Aussi quantité de Slaves convertis retournaient-ils au paganisme, par la seule haine du joug que l'Église latine d'Allemagne, asservie au pouvoir temporel, faisait peser sur eux. Adam de Brème (Hist. eccl. lib. III, cap. 5) dit : *Dux Bernhardus gentem vinulorum per avaritiam crudeliter opprimens, ad necessitatem paganismi coegit.* On lit également dans Helmold (Chronicon Slavorum, lib. I, cap. 19) : que plutôt que de se faire chrétiens, et d'accepter avec ce titre l'esclavage sous les Saxons, les Slaves préféraient combattre jusqu'à la mort[1].

Voilà quels résultats amena dès l'origine l'antagonisme du clergé latin contre le clergé slave. Il fallait toutes les lumières modernes pour permettre d'apprécier enfin ce qu'il y avait de barbare dans de pareilles rivalités. Il est vrai, depuis quelques années,

[1] Slavi servitutis jugum submoverunt, tantaque animi obstinatia defendere visi sunt, ut prius voluerunt mori, quam christianitatis titulum resumere, aut tributa solvere Saxorum principibus.

le culte pour les deux frères s'est ranimé chez les Bohèmes et les Moraves avec une ardeur nouvelle. De tous côtés des chapelles et des monuments s'élèvent à leur honneur. Deux chefs-d'œuvre achevés en 1846 ont dû à ce culte leur naissance : ce sont deux magnifiques statues des deux frères, en marbre blanc, commandées à Emmanuel Max par la ville de Prague, qui les a exposées dans son vieux dôme de la Teyn-Kirche, si riche encore en trésors des quatorzième et quinzième siècles. Méthode, en habits pontificaux, dessiné à larges traits, plein d'un grandiose qui rappelle à la fois les types byzantins et ceux de Michel-Ange, tient d'une main son tableau du Jugement dernier, qui convertit le roi bulgare Bogoris. Cyrille, au contraire, vêtu en pauvre moine, offrant tout l'idéal des anachorètes d'Orient, embrasse d'une main la croix, et de l'autre l'offre aux peuples slaves.

En approfondissant l'histoire de ces deux bienfaiteurs de l'humanité, on trouve que l'un et l'autre étaient par leur nature merveilleusement aptes à se compléter l'un l'autre. Méthode est l'homme d'action, répandu au dehors, Cyrille est le contemplateur, absorbé dans la conception de ses idées et dans la composition de ses livres slaves. Ils semblent avoir dans leur mission, l'un le rôle de Moïse, et l'autre celui d'Aaron. A ne consulter que l'histoire politique, Méthode aurait rendu aux Moraves de bien plus grands services que Cyrille. Les Slaves reconnaissants n'en ont pas moins placé dans leur souvenir le nom de

l'humble moine avant celui de son frère, le puissant métropolitain; et ils disent constamment : *Cyrille et Méthode.*

II

LUTTES CONTRE L'EMPIRE SLAVE.

LES EMPEREURS MORAVES, LEUR GLOIRE ET LEUR MISSION.

La reconnaissance par la papauté d'une liturgie slavone, devait nécessairement amener une espèce de consécration par l'Eglise même de l'unité de la race slave. Cette sorte de panslavisme primitif, formulé en littérature par l'unité de la langue sacrée, et en religion par l'unité du rite, s'exprima en politique par l'unité de l'empire morave.

Cet empire devait, dans la pensée de Méthode, se placer comme une puissance neutre, comme une garantie de paix entre l'Orient et l'Occident, entre les Grecs et les nations germaniques héritières du vieux latinisme.

Au milieu de l'anarchie féodale, qui remplaçait partout la monarchie éphémère de Charlemagne, le Germain, pauvre et barbare, ne comprenait d'autre droit que celui du sabre, ni d'autres joies que celles du combat, et ne pouvait rencontrer le Grec, opulent, civilisé et paisible, sans sentir aussitôt s'éveiller en lui tous ses instincts de violence et de pillage. Partout Grecs et Germains se contreminaient et se fortifiaient l'un contre l'autre. Aussi les papes du neuvième siècle pa-

raissent-ils vivement préoccupés de l'idée de faire cesser ce dualisme fatal du monde chrétien, et de réparer ainsi la faute de leurs devanciers de l'époque carlovingienne, qui, en proclamant empereur Charlemagne, s'étaient aliéné les Grecs, et avaient achevé de séparer l'Occident de l'Orient.

C'est au milieu de ces circonstances que Cyrille et Méthode comprirent avec clarté la mission sociale des Slaves, et travaillèrent à les constituer comme puissance neutre, intermédiaire entre les Grecs et les Germains, pour faire cesser les frottements douloureux et les chocs, qui ne cessaient de mettre en péril l'existence des deux empires. Ce système fut accueilli avec empressement par les papes d'alors. Byzance ne se montra pas moins empressée à le soutenir, réfléchissant sans doute au proverbe grec qui dit : Ayons le Franc pour ami, jamais pour voisin. C'est ainsi que se trouva fondée, dans nos idées de droit européen, la puissance slave ; son indépendance s'appuya spirituellement sur une liturgie, et politiquement sur l'empire morave, empire essentiellement fédéral, qui laissait à chaque peuplade confédérée ses princes nationaux, son armée et son gouvernement.

Charlemagne, après avoir dompté en Hongrie les khans avares, avait prétendu soumettre à son joug tous les princes slaves, auparavant vassaux des Avares ; et, dans ses plans de conquête, il avait appuyé la lance de ses soldats avec la croix de ses missionnaires. L'imposition violente du baptême suivait infaillible-

ment la défaite. C'est ainsi qu'en 791 le prince morave Samoslav, vaincu par les Francs, dut se faire chrétien, pour échapper à une complète spoliation. L'obéissance de l'Eglise à l'Etat changeait alors les missionnaires de la fraternité et de l'égalité chrétiennes en apôtres de la servitude.

Cette conduite provoqua chez les Slaves une résistance acharnée. Ne voyant plus dans leurs missionnaires latins que des espions politiques de la Germanie, ils jurèrent haine au latinisme. Cette réaction fut si violente que dans le nord, et dans l'Illyrie même, de nombreuses tribus déjà chrétiennes, mais placées par leurs conquérants entre une complète germanisation et le retour aux idoles, retournèrent à l'idolâtrie.

Cependant les héritiers de Charlemagne, à force de victoires, parvinrent à se former un parti puissant parmi les Slaves. Les Korutani ou Carinthiens étaient les sujets directs de la France. Les Croates, conquérants de la Dalmatie, en lutte avec les Vénitiens, avaient pris en 806 l'empereur d'Occident pour arbitre, et lui avaient envoyé de riches présents. Déjà les anciens khans avares s'étaient empressés d'invoquer Charlemagne contre leurs esclaves émancipés du Danube, et l'habile empereur n'avait pas négligé ce nouveau moyen d'influence. Dès l'an 805, il avait fait replacer sur son trône, d'où les Moraves l'avaient chassé, un khan avare récemment baptisé sous le nom de Théodore, et dont le royaume était situé là où est aujourd'hui l'archiduché d'Autriche. Six ans plus tard

deux autres khans, Zaukh et Tudun, avaient envoyé à Aix-la-Chapelle une ambassade pour implorer de nouveau l'intervention des Francs contre les princes de Moravie; et Charlemagne avait forcé cette fois encore les deux partis belligérants à la paix. A la mort de leur grand empereur, les Francs avaient enfin réussi à faire accepter leur protectorat aux principales peuplades slavones, tant du nord que du midi.

Mais lorsque le sceptre impérial fut passé des Francs aux Allemands, les protecteurs, étant plus près, firent sentir davantage le joug aux peuples protégés. Les Slaves ne voulurent plus alors obéir aux Germains, et les guerres qui devaient amener la fondation de ce célèbre empire morave commencèrent. Les premiers Slaves qui secouèrent le joug germanique furent les Dalmates, l'année 822[1]. En même temps le prince des Croates Liudevit soutenait contre les Bavarois une lutte acharnée. Vaincu et tué, il eut pour successeur Ratimir, qui se maintint dans sa révolte. La domination allemande ne se soutenait plus que sur la rive gauche et septentrionale du Danube, à la faveur d'une guerre civile que se faisaient en Moravie deux prétendants au pouvoir suprême, Moimir et Pribina, nommés dans les chroniques latines Moimarus et Brivinus. Moimir parait avoir eu sa résidence à Olmütz, appelée alors Sorigost; Pribina avait la sienne à Nitra, dans la Slovakie actuelle. Moimir, soutenu par l'empereur

[1] *Anonyme de Salzb., Glagol. kloz.*

d'Allemagne, se reconnaissait son vassal, et, comme tel, envoyait des députés aux diètes de Germanie. Un seul souci le préoccupait, c'était la propagation du christianisme parmi ses sujets ; Pribina, au contraire, défendait la cause des idoles, et appelait autour de lui tous les Slaves encore païens.

Le règne des idoles tomba enfin ; Pribina, chassé par les siens, demanda et reçut le baptême auprès de Salzbourg ; puis, rétabli dans sa principauté de Nitra, il y bâtit une quantité d'églises, qu'il enrichissait de peintures et d'objets d'art[1]. En même temps il fortifia sa nouvelle capitale, Mosbourg (*urbs paludarum*), située au confluent de la Saale, dans le Balaton ou lac bourbeux (*blatno-ezero*), en allemand *platten-see*. Mais ses anciens compagnons d'armes, qui le regardaient comme un traître depuis qu'il était passé au parti allemand, le massacrèrent en 861. Le pacifique Moimir lui-même avait été depuis longtemps entraîné par les Moraves à se déclarer indépendant de l'Allemagne. Alors le roi Louis, ayant envahi son territoire, l'avait vaincu et déposé, et avait mis à sa place son neveu Rastislav (en latin *Rastices*). Quoique installé par les Allemands, il ne fut pas possible à ce nouveau prince de leur rester fidèle, et la lutte des Moraves pour la liberté slave recommença.

Incapables de résister en rase campagne à la cavalerie germaine, les Vendes se cachaient dans leurs

[1] *Anonyme de Salzb.*

marécages. Leur principale forteresse était alors *Devina*, appelée ainsi, dit la chronique de Fulda, du slavon deva (pucelle), parce qu'elle n'avait jamais été prise. On suppose que Devina est aujourd'hui le petit village obscur de Thebe, près de Presbourg, au confluent de la Morava dans le Danube. A force de stratagèmes, Rastislav échappait toujours. Ce prince réussit enfin à se rendre indépendant. C'est le premier chef morave à qui l'histoire ait donné le nom d'empereur. Il le mérita en effet par l'importance de ses victoires et par la vaste étendue des provinces qui se soumirent à lui. Vainement l'empereur d'Allemagne envahit, en 855, la Moravie avec une puissante armée. Après d'inutiles ravages, harcelé de toutes parts, il fut obligé de faire retraite. Dès-lors la cour de Rastislav devint le refuge assuré de tous les opprimés. Le prince de Bohême, Slavitjekh, chassé par les Bavarois, s'enfuit auprès du souverain de Moravie. Les fils mêmes du monarque allemand, disgraciés par leur père, demandèrent et obtinrent, à deux reprises différentes, l'appui de Rastislav. Les anciennes rivalités entre les petits princes moraves avaient disparu. Le fils même et l'héritier du puissant Pribina, Kotsel, reconnaissait, autant que les vagues expressions des chroniques nous permettent de l'affirmer, la suprématie de Rastislav, ou du moins sa dictature militaire sur toutes les Moravies.

Cette puissance, encore à demi-païenne, était pour la Germanie une continuelle menace. Pour y mettre

un terme, le roi des Germains, Louis, réunissant toutes ses forces alla, en 864, assiéger Rastislav dans sa citadelle de Dievin (la pucelle). Rastislav, pour obtenir la paix se fit baptiser. Mais quelques années après, sa lutte avec l'Allemagne dût recommencer; renforcé par les Tchekhs et les Serbes, il envahit jusqu'à la Thuringe et à la Bavière. L'empire germanique ébranlé envoie à la fois trois grandes armées, saxonne, bavaroise et souabe, qui envahissent la Moravie par trois côtés différents. Le roi Louis ayant confié le commandement des deux premiers corps à ses deux fils, marche lui-même à la tête du troisième et pénètre jusqu'à Velehrad, résidence de l'empereur Morave. Abandonnant leurs villages à l'incendie et aux horribles dévastations des Allemands, les indigènes se retranchèrent dans les montagnes, et la famine ne tarda pas à forcer l'ennemi à la retraite et à une paix peu avantageuse (an 870). Malheureusement les Germains avaient su à force de promesses gagner secrètement à leur cause un neveu du héros morave, le jeune Svatopluk. Reçu sans défiance à la cour de son oncle, cet ambitieux fit prisonnier Rastislav, et le livra enchaîné aux Bavarois. Le roi Louis convoqua à Ratisbonne la cour suprême de ses grands vassaux pour juger l'empereur morave. Rastislav fut condamné à avoir les yeux crevés, il fut ensuite relégué dans un cloître allemand, où ce premier grand roi de la race slave finit ses jours à une époque ignorée.

Le traître Svatopluk, qui avait livré son oncle, se

préparait à lui succéder sur le trône, lorsqu'il se vit lui-même arrêté par ses amis d'Allemagne et jeté dans un cachot. Cependant les provinces moraves, occupées militairement par l'armée de Bavière sous la conduite d'Engelschalk, ne tardèrent pas à se révolter. Un prêtre nommé Slavomir (Sclavimarus), conduisit lui-même les insurgés au combat, et ils vainquirent. Alors la cour suprême des barons d'Allemagne se hâta de déclarer son prisonnier, Svatopluk, innocent, le combla de présents, et, lui donnant une armée, le renvoya aux Moraves comme leur souverain légitime. Ce jeune prince, dans les cachots de l'Allemagne, avait eu tout le temps de se repentir d'avoir trahi la cause slave; les Bavarois eux-mêmes lui avaient appris son devoir. Placé par eux à titre de vassal sur le trône de Moravie, Svatopluk ne leur laissa pas même le temps de regagner leurs foyers; mais appelant à lui tous les Moraves, il jura devant eux fidélité inviolable à sa patrie, et fondit inopinément sur les troupes allemandes, dont le massacre fut horrible (année 872).

La Germanie envoya de nouveau ses chevaliers, et promena de nouveau l'incendie dans les vallées slaves. Mais les Moraves s'étaient aguerris, ils luttèrent en batailles rangées, vainquirent sur tous les points, et poursuivirent leurs ennemis en déroute jusqu'au cœur de l'Allemagne. Les Bohêmes, sous leur duc Borzivoï, se joignirent au victorieux Svatopluk, et se reconnurent ses vassaux. Les Serbes en firent autant, et la grande association morave se trouva renouée

comme par enchantement. Louis, quoiqu'il fut devenu empereur, n'osa affronter le péril qui le menaçait, il demanda la paix, que Svatopluk consentit à conclure en 874, par l'entremise d'un prêtre vénitien nommé Jean, qui se trouvait alors à sa cour.

Tels sont, en résumé, les évènements sur lesquels se fonde l'existence et la gloire de la grande confédération morave, dont le résultat fut l'affranchissement des Slaves du joug des puissances qui les opprimaient. Cet affranchissement, arrivé au neuvième siècle, mérite d'être examiné sous toutes ses faces. Comme on le voit, rien de plus libéral que l'idée qui amena, au neuvième siècle, l'émancipation de la race slave. Sous le nom de *sainte union,* un concordat religieux fut conclu à la fois avec Rome et avec Byzance par les deux philosophes Cyrille et Méthode, puis un concordat politique qui fut la reconnaissance par l'Europe de l'indépendance des Slaves, suivit le concordat religieux. La race slave émancipée devenait un nouvel élément d'ordre et de paix dans la chrétienté, en séparant les deux empires rivaux d'Orient et d'Occident. Destinée à recevoir comme hôtes à son foyer les Grecs et les Latins, et à faire fraterniser entre elles ces deux grandes races du monde civilisé, le Slave devait, autant que possible, tenir entre ces deux races la balance égale, et ne se décider d'une manière absolue ni pour l'une ni pour l'autre. C'était là la condition essentielle de l'indépendance slave, c'était aussi l'unique base, l'unique raison qui motivait l'existence

d'un empire slave. Aussi quand les divers peuples de cet empire, impuissants à se maintenir dans l'impartialité, se furent déclarés, les uns pour l'idée grecque, les autres pour l'idée latine, dès-lors l'unité de la race slavonne dut se trouver violemment brisée; un seul empire slave ne fut plus possible, la grande Moravie disparut de l'histoire, la Russie et la Pologne naquirent, l'une pour soutenir la chrétienté d'Orient, l'autre pour défendre la chrétienté latine.

De cette antithèse résultèrent dans le monde slave deux alphabets, deux séries d'idiomes, deux littératures, et pour ainsi dire deux religions. Je dis deux religions, car le schisme prétend avoir hérité à lui seul de la doctrine du Christ, et l'occident de son côté, dans son éloignement souvent aveugle pour les antiques mœurs orientales, accuse l'Église d'orient d'avoir faussé l'idée chrétienne. Les peuples slaves ayant épousé, les uns la cause des Grecs, les autres la cause des Latins, au lieu de rester où le génie de saint Cyrille les avait placés, c'est-à-dire en dehors de ces querelles envenimées, il en est résulté le malheur et l'oppression de la race slave tout entière jusqu'à ce jour : oppression qui ne cessera que quand la querelle non moins politique que religieuse du latinisme et de l'hellénisme aura cessé, soit par la totale réconciliation de ces deux principes, comme au temps de Méthode, soit par la destruction violente de l'un ou de l'autre. Car entre ces deux extrêmes il n'y a pas de milieu possible.

III

DESTRUCTION DE L'EMPIRE MORAVE PAR LES MAGHYARS ET LES ALLEMANDS RÉUNIS.

Il y a dans le tableau du développement moral des Slaves quelque chose à la fois d'héroïque et de profondément triste.

Étudie-t-on leur littérature : on y trouve à chaque pas des antithèses et des idées qui se combattent avec acharnement. Ouvrons-nous leur histoire politique : nous y voyons des défiances continuelles, et des haines invétérées de peuple à peuple, on pourrait presque dire de voisin à voisin. Ces guerres entre des pays qu'un génie commun, non moins que leur situation géographique, appelle à s'encadrer tous dans un système d'harmonie fraternelle, ces discordes intestines on fait constamment le malheur des Slaves.

Dès avant leur conversion au christianisme, leurs continuelles dissensions les avaient déjà livrés, garottés, aux mains des conquérants étrangers; à tel point que le nom national des premiers Slaves, le nom de Serbes ou Servi, désignait déjà aux yeux des Romains, des peuples nés pour être esclaves.

Nous venons de passer en revue les éléments divers dont se composait l'empire de Svatopluk. Il faut tou-

tefois nous garder de croire qu'un si grand nombre de provinces aussi éloignées les unes des autres que le sont la petite Pologne et la Dalmatie, la Bohême et la Pannonie, la Croatie et la Lusace, obéissaient toutes à la même administration. Loin de là, chaque pays slave gardait son indépendance intérieure, avait ses princes, ses panes et ses leckhs : seulement le souverain morave était reconnu par tous comme leur dictateur militaire contre la Germanie. Ils lui envoyaient le tribut et les contingents de guerre.

Par un concours de circonstances extraordinaires, au moment même où les Slaves conquéraient leur indépendance politique, ils obtenaient aussi des rites nationaux et une liturgie dans leur langue, liturgie destinée à jouer un rôle immense dans l'œuvre de civilisation de la race slave. Malheureusement la propagation des rites cyiriliques trouva parmi les Illyriens eux-mêmes de nombreux adversaires.

A cette époque, la métropole allemande de Salzbourg contreminait de tous ses efforts la Métropole slave fondée par Methode à Velehrad. Un intérêt qui fut toujours considéré comme étant de premier ordre, l'intérêt d'argent, prêtait à ces querelles d'obédience entre les évêques du moyen-âge une amertume extrême. Les dîmes étant alors le principal revenu des évêques, une diminution de leur diocèse équivalait à une diminution de leur budget. Chacun d'eux défendait sa bourse. Ainsi s'explique l'acharnement des évêques d'Allemagne contre Méthode. Outre l'épisco-

pat allemand il y avait encore un autre prétendant aux dimes slaves : c'était le clergé italien d'Aquilée.

Dès le sixième siècle, les archevêques d'Aquilée avaient obtenu de Rome le titre de patriarches de toute l'Illyrie, sans doute comme encouragement pour la propagande évangélique qu'ils exerçaient au loin parmi les nations slaves. Depuis lors ils considérèrent leur siége comme investi de la primauté sur toutes les églises slavones. Mais lorsque les dévastations des Lombards eurent forcé ces patriarches à transporter leur résidence d'Aquilée dans la petite île de Grado, ils se trouvèrent par là rattachés plus intimement que jamais à l'Italie; et séparés des Illyriens, ils finirent par ne plus être autre chose que les archevêques de Venise. Cependant au neuvième siècle, le représentant de ce petit patriarcat était encore trop sérieusement mêlé à toutes les affaires slaves, pour ne pas rechercher avidement les occasions de reprendre en Illyrie son influence perdue. La guerre du clergé allemand contre les rites slaves, et la mollesse avec laquelle Rome défendait le fidèle Méthode, poussèrent le patriarche d'Aquilée à lancer l'anathème, au nom de l'Église d'orient, contre ce qu'il appelait les hérésies latines. Et comme le parti de Photius triomphait en ce moment même à Byzance, une partie de l'Illyrie latine se déclara avec son patriarche pour le schisme grec. Il en résulta que la papauté n'eût plus un aussi grand intérêt au maintien de l'empire morave.

Le roi d'Allemagne, Arnolf, désespérant de vaincre Svatopluk, avait fini par se lier d'une amitié intime avec cet empereur. Il était allé jusqu'à le choisir comme parrain de son fils aîné. Cependant, l'année 883, les barons allemands forcèrent Arnolf à risquer encore une campagne en Moravie. Svatopluk convoqua son armée : elle était si considérable, qu'on la vit défiler devant une ville pendant un jour entier : *A solis ortu usque ad vesperum sibi succederunt milites transeuntes,* dit l'anonyme de Salzbourg. Aussi dans une grande bataille qui eut lieu sur les bords de la Raab, la fleur de la noblesse allemande fut-elle faite prisonnière. L'empereur Charles-le-Gros se hâta de conclure avec le vainqueur le traité de paix de Tullina (Toul en Autriche), et céda à titre de fief toute la Pannonie à Svatopluk. L'année suivante (886), ce prince obtenait de nouveau d'Arnolf la cession de toute l'*Avarie*, ce qui équivaut à l'Autriche actuelle et à une partie de la Hongrie. Puis quatre années après il recevait encore à titre de duché la Bohême. Ainsi constitué, l'empire morave bordait à la fois l'empire grec et la Germanie sur une immense étendue. Les Grecs racontaient des merveilles du grand roi morave ; et sa renommée résonne encore dans les écrits de Constantin Porphyrogenète.

Enfin les princes teutons ayant réparé leurs pertes, obligèrent Arnolf à les conduire de nouveau en Moravie (890). Mais habitué à vaincre, Svatopluk les attendit de pied ferme ; les chevaliers allemands fu-

rent partout battus. Désespérée, la cour d'Allemagne, pour se venger des Moraves, ne trouva rien de mieux que d'appeler enfin contre eux la horde maghyare. Mélange de Huns, de Turcs et de Finnois, cette horde, récemment arrivée des stepes asiatiques, commençait alors à dévaster les rives du bas Danube. Une alliance offensive fut donc secrètement conclue contre les chrétiens moraves, entre les Germains représentants de Rome chrétienne, et les païens maghyars qui se disaient les descendants d'Attila. L'Allemagne, à l'aide de ses sept châteaux saxons de la Transylvanie (Siebenburgen), pouvait alors ouvrir ou fermer à son gré l'entrée de l'Europe aux barbares de l'Asie. Elle préféra les ouvrir à de nouvelles hordes, plutôt que de laisser libres les pacifiques Slavons.

Les cavaliers maghyars, s'étant unis aux Komans et aux Petcheneghes (en grec Patsinakites), se glissèrent pour ainsi dire inaperçus à travers les défilés des Karpathes; et conduits sans doute par des guides saxons, ils débouchèrent tout-à-coup dans la Moravie hongroise. La tradition dit qu'ils envoyèrent le prince Kusid en ambassade à Svatopluk, pour lui offrir comme hommage un magnifique cheval blanc. Puis Kusid demanda à remplir une coupe de l'eau du Danube, un vase de la terre du Danube, et le sac à avoine de son cheval de l'herbe du Danube. Ne soupçonnant pas chez des hôtes venus de si loin d'autre projet que celui de coloniser en paix et en bonne amitié quelques déserts danubiens, les Slaves accueillirent avec joie

ces nomades au costume pittoresque, aux mœurs étranges et nouvelles, ce peuple qui vivait constamment à cheval, qui se nourrissait de chair crue, et qui mêlait du sang à son breuvage de lait de jument. L'espoir de changer ces nomades en utiles laboureurs souriait à Svatopluk. Il devait bientôt voir sur les champs de bataille quels terribles laboureurs il avait accueillis.

Le printemps de 891 fut à peine arrivé que la cavalerie maghyare s'élançant de ses quartiers d'hiver de la Theiss, promena la dévastation dans toute la Pannonie. « Ils ne laissèrent pas debout dans cette vaste contrée une seule chapelle chrétienne, » dit l'anonyme de Salzbourg. Svatopluk réussit enfin à les envelopper, et ils allaient tous périr jusqu'au dernier par le glaive ou par la faim, lorsqu'Arnolf, pour les délivrer, fit dans le nord de la Moravie une invasion inattendue. En même temps, le prince de la Croatie, Bratsislav, gagné à la cause teutone, attaquait les Moraves dans le midi. Obligé de faire face à trois ennemis à la fois, Svatopluk redoubla de courage et soutint pendant trois ans une lutte glorieuse. Enfin, en 894, il disparut de la scène politique, sans qu'on ait jamais su comment il termina ses jours. Cosmas de Prague raconte sur lui une légende singulière. Lassé de sa vie guerroyante, et désirant s'occuper enfin des choses du ciel, le héros, suivant Cosmas, quitta son camp au milieu d'une nuit sombre, et se rendit vers une haute montagne appelée Zober, où il avait autrefois fondé

une église, près de laquelle vivaient trois ermites. Avant d'approcher de leur grotte, il tua son cheval, enfouit sous terre son épée et ses insignes royaux, et au lever du jour se présenta aux hommes de Dieu comme un pauvre mendiant. Les ermites, sur sa demande, le revêtirent d'habits monastiques, et il les servit ainsi humblement jusqu'à sa mort, ne leur ayant révélé qui il était qu'au moment de rendre le dernier soupir.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un mystère profond enveloppe les derniers jours de la vie de ce grand homme. Longtemps après sa disparition, les Moraves persistaient encore à le croire vivant, et à attendre son retour. De là le proverbe slovak : *Svatopluka hledati*, regarder si Svatopluk ne vient pas, c'est-à-dire attendre en vain.

Les deux fils du héros, Moimir et Svatopluk II, eurent l'imprudence de se partager l'héritage de leur père. Dès-lors les intrigues allemandes eurent en Moravie un libre jeu. Elles amenèrent en 895 la séparation de la Bohême d'avec l'empire morave. Puis toute la Pannonie ou Moravie méridionale se donna au prince des Croates, à Bratsislav, vassal des Allemands. Enfin Svatopluk II, chassé par son propre frère Moimir, se réfugia lui-même en Germanie. Attaqué par toutes les forces de l'Allemagne, l'intrépide Moimir repoussa quatre invasions successives. Mais à la dernière, il dut par le traité de Ratisbonne, de l'année 900, ratifier les nombreux démembrements que sa patrie

venait de subir. Cependant, à force de se rétrécir, la Moravie finit par ne plus être en état de résister seule aux attaques sans cesse renouvelées des Maghyars et des Teutons. Obligée de céder soit aux uns, soit aux autres, elle avait des instincts de civilisation trop purs pour ne pas préférer les moins barbares : elle reconnut le protectorat de l'Allemagne. Dès-lors les deux armées, allemande et slave, se réunirent, en 907, pour livrer aux Maghyars une grande bataille sous les murs de Bretsislav, aujourd'hui Presbourg. Le roi de Germanie, Louis IV, y combattit en personne auprès de Moimir. Mais tous deux furent vaincus, et leur déroute fut horrible. La Moravie ne se releva plus. L'empire germanique lui-même, parcouru en mille sens divers par la horde maghyare, eut durant un demi siècle tout le temps de se repentir de l'avoir appelée d'Asie contre les paisibles Slaves. L'Italie et enfin la France même éprouvèrent les ravages de ces terribles barbares.

Je viens de racouter comment a disparu de l'histoire le plus ancien état slave dont le souvenir se soit conservé. Si l'on considère son énorme étendue, qui représentait trois ou quatre fois celle de la France, on s'étonnera du peu de vestiges laissés par l'empire morave. Sa capitale même[1], Vele-hrad, n'est plus maintenant qu'un petit village, avec un riche et beau couvent au pied du Marzova-hora, devenu la propriété privée d'un banquier de Vienne. Si elle a moissonné peu de gloire, du moins la Moravie n'est-elle pas apparue, comme tant d'autres empires, armée de

la torche incendiaire, et semant le monde de débris. Le nom même des princes de ce peuple agriculteur désignait la simplicité de leurs goûts : Svatopluk signifie la charrue sainte. Le mot de pluk, charrue, semble ainsi avoir fait naître l'expression allemande de pflug, tout comme l'expression de glieb, pain, en gothique, paraît dériver du slavon khlieb. On peut croire en effet que les Teutons avaient été instruits dans l'agriculture et autres arts de la vie domestique par ces mêmes Slavons qu'ils devaient combattre plus tard avec tant d'acharnement.

L'empire morave tomba et fut abandonné, parcequ'il n'était pas resté assez sévèrement dans son rôle de médiation impartiale entre Rome et Byzance. Tandis que sur certains points il se latinisait, sur d'autres il s'ouvrait au schisme grec. Or, toutes celles des provinces slaves qui accueillaient alors le rite latin finissaient par subir aussi le joug allemand, et perdaient peu à peu toutes les institutions de liberté inséparables du génie slave, pour tomber dans un système d'aristocratie, sinon féodal, au moins fortement empreint de l'esprit de violence de la féodalité. Voyant donc les résultats destructeurs de l'influence latino-allemande parmi eux, les Slaves étaient naturellement portés à tourner les yeux vers la Grèce pour lui demander une direction et des lumières. C'est ainsi que l'esprit conquérant des Latins poussa en quelque sorte malgré eux la majorité des Slaves vers le schisme grec. Attaqué à la fois par la papauté et par

l'Allemagne, c'est-à-dire par les deux plus grandes puissances, militaire et spirituelle, du monde de cette époque, l'empire morave dut succomber, et avec lui disparut pour jamais l'unité de la race slave.



TROISIÈME TABLEAU.

ORIGINES DU SCHISME GRECO-SLAVE.

I

LES SLAVES ARIENS. — EMPEREURS SLAVES A BYZANCE. — INFLUENCE DE L'ARIANISME SUR LE SCHISME PHOTIEN. — CAUSES POLITIQUES DE CE SCHISME.

Quand on étudie l'histoire au point de vue le plus général, on est porté à croire que la destinée providentielle des deux génies grec et latin fut, pendant de longs siècles, de se faire équilibre l'un à l'autre et de se contrôler mutuellement. On peut dire que l'ancienne Rome naquit en quelque sorte pour faire antagonisme à la Grèce; que les conquêtes de César en Occident furent le pendant des conquêtes d'Alexandre en Asie. Le même antagonisme se manifesta dans les deux idées politiques de Rome et de la Grèce, l'une fédérale, l'autre unitaire. Enfin, la manière si différente à Rome et à Athènes, d'expliquer les mêmes mythes, les mêmes mystères religieux, sembla, dès l'antiquité, pronostiquer la différence de liturgie qui existerait dans le christianisme entre les Grecs et les Latins.

Les doctrines d'abnégation et d'union des premiers chrétiens parvinrent à amortir, pendant près de mille ans, les effets de cette rivalité, toutefois sans pouvoir l'éteindre. Le premier empereur chrétien, Constantin, avait dû scinder l'empire universel des Romains en deux parts, et fonder sur le Bosphore une Rome nouvelle. C'était une première capitulation des Latins avec le génie grec. L'usage du grec en Orient et du latin en Occident pour la liturgie, tendait déjà à établir une sorte de dualité dans l'Eglise. Cette dualité avait fait une première explosion par la querelle des Pascalia, relative à la célébration de la Pâque, que les chrétiens orientaux s'obstinaient à ne pas solenniser le même jour que les romains, de sorte que, disent les chroniques, les uns jeûnaient et se mortifiaient encore, quand les autres étaient déjà dans la joie et les festins du jour pascal. La doctrine panthéistique d'Arius vint ensuite élever entre l'Orient, alors philosophe et rationaliste, et l'Occident, encore simple et peu civilisé, un abîme de défiance et de haine.

Cet abîme, toujours ouvert, les Slaves ont mission de le combler. Malheureusement les Slaves, qui possèdent au plus haut degré, qui possédèrent dès l'origine le don de coloniser la terre, de défricher et de rendre habitables les déserts les plus arides; les Slaves, desquels Herder disait avec une profonde justesse qu'ils sont la bénédiction de la terre; ces colons intrépides de la stepe sont loin de se montrer au même degré aptes à cultiver les domaines de la théosophie et de la métaphysique: il

semble que cette aptitude soit chez eux un fait très secondaire.

Les Slaves païens offraient déjà une remarquable absence de mystères et d'hiérarchie sacerdotale. Leur théogonie se composait à peu près uniquement de la croyance à un Dieu suprême, à une espèce de dieu-nature, source de lumière et d'amour, appelé le dieu-blanc, *biel-bog*, que combattait partout le génie du mal et de la haine, le dieu-noir, *tcherni-bog*. On ne trouve chez ces peuples aucune trace de livres sacrés, ni de révélation religieuse écrite. Leur religion se fondait donc beaucoup plus sur des sentiments que sur des dogmes; ils manquaient totalement d'un verbe divin comparable au Jupiter grec, au Bouddha mongol, ou au Brahma des Indous. C'est pourquoi ils ne purent jamais s'unir dans une commune pensée, ni exécuter de concert aucune de ces grandes entreprises qui, seules, auraient pu les faire arriver à une civilisation unitaire. Aussi, dès les premiers temps, chacun de ces peuples subit-il, en religion comme en politique, l'influence de ses voisins. Selon qu'une tribu slave était plus en rapport avec les Grecs ou avec les Germains, sa mythologie et son culte s'imprégnaient visiblement des symboles de la Grèce ou de la Germanie.

Les Slaves, en devenant chrétiens, ne changèrent pas pour cela de caractère; ils continuèrent de recevoir de leurs voisins l'impulsion religieuse. C'est donc en connaissant bien les peuples qui ont eu à chaque époque le plus de puissance morale parmi les Slaves, qu'on

peut le mieux juger des tendances et de l'action religieuse de la race slavone. Je cherche quelle fut, durant les premiers siècles chrétiens, la nation étrangère la plus influente parmi les Slaves : il faut, je crois, admettre que ce furent les Goths. La plus grande partie de la Russie et de la Pologne obéissait aux rois goths et à leurs alliés germaniques. L'impulsion religieuse venait donc des Goths, chez les Slaves du nord, comme elle venait des Grecs chez les Slaves du Danube ou les Illyriens. Malheureusement, lorsque les missionnaires grecs prêchaient avec le plus d'ardeur sur le Danube et dans la Scythie, à ce moment les Grecs étaient pour la plupart ariens.

Le prêtre Arius, philosophe d'Alexandrie, après avoir sondé toutes les profondeurs de la gnose, et y avoir trouvé le point d'unité de toutes les sciences, de manière à pouvoir expliquer, disait-il, la trinité et les dogmes par l'arithmétique et la géométrie, Arius en était venu dans sa vieillesse jusqu'à proclamer une théologie nouvelle. Suivant ce philosophe égyptien, Jésus-Christ était un simple mortel qui, par le seul effort de sa volonté et de sa vertu, avait réussi à fondre complètement son être dans l'être divin et à devenir dieu lui-même. Ainsi le Christ n'était plus qu'un nouvel Hermès, un Zoroastre, un Bouddha, un Avatar plus parfait que les autres, mais de la même nature que tous ses prédécesseurs. Ainsi chaque chrétien pouvait prétendre à devenir à son tour un messie au même degré que son modèle.

Les mœurs austères d'Arius, son éloquence, le charme naturel de sa doctrine, lui gagnèrent en foule les savants grecs ; et les querelles d'école que l'arianisme provoqua partout, ne tardèrent pas à agiter le trône même des Césars. Vainement l'empereur Constantin s'efforçait de tenir ces débats secrets ; vainement il priait les évêques de n'y pas initier le peuple, qui toujours ignorant et mineur, ne devait pas, selon lui, connaître le sens mystérieux des dogmes. Mais cette manière antique d'envisager la théologie, cet enseignement à la manière des prêtres d'Horus ou de la Diane d'Éphèse, ne pouvait plus convenir à une religion qui venait précisément pour mettre la publicité et la discussion libre à la place des mystères obscurs et violents du paganisme. Il fallut que l'empereur se résignât à convoquer, en 325, le fameux concile de Nicée. Arius, condamné, se vit exilé avec ses disciples Karponas et Sarmatha, en Illyrie, parmi des tribus de langue barbare, qu'on croyait impuissantes à le comprendre. On va voir qu'elles le comprirent beaucoup trop.

Les Illyriens d'alors, mélange de Germains et de Vendes ou Slaves latinisés, embrassèrent avec ardeur les idées d'Arius, à tel point que l'Illyrie ne tarda pas à devenir la plus solide forteresse de l'arianisme. Cette doctrine ralliait principalement à son drapeau tous les philosophes qui, ne pouvant plus être païens, rougissaient encore de se déclarer franchement chrétiens. L'Orient qui était alors la partie la plus civi-

lisée du monde, l'Orient presque entier suivit Arius; et les Grecs, fiers de leurs sciences, abandonnèrent la doctrine de Nicée aux moines fanatiques et aux ignorants latins. Ce fut alors que pour la première fois le latinisme commença à se séparer d'une manière éclatante de l'hellénisme.

A peine Constantin était-il mort que ses deux fils, Constance et Constant, ayant hérité, l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident, se déclarèrent, le premier pour l'arianisme, le second pour l'orthodoxie. En vain saint Athanase, rétabli sur son siége d'Alexandrie, obtint des deux empereurs la convocation en 347 d'un nouveau concile universel, c'est-à-dire grec et latin, pour réhabiliter le symbole de Nicée. Contre ce concile tenu à Sardika, capitale de l'Illyrie, les ariens appelés alors eusébiens, sous la présidence exclusive de leur protecteur Constance, célébrèrent les deux grands conciles illyro-grecs de Philippopolis et de Syrmium. Enfin les docteurs de Syrmium sentirent la nécessité de reculer; ils enlevèrent à l'arianisme sa crudité première, et renonçant à dogmatiser, ils résumèrent tout le christianisme dans ces paroles singulièrement ressemblantes au symbole musulman : « Il n'y a qu'un Dieu et un Christ, fils de Dieu et notre sauveur. » Comme il ne renfermait rien de faux dans les termes, ce symbole fut admis par la majorité de l'Eglise; et la secte nouvelle des semi-ariens prit ainsi consistance.

La cour de Constantinople espérait par cette es-

pèce de capitulation appelée le symbole de Syrmium, réunir de nouveau les latins et les grecs, les orthodoxes et les ariens. La simplicité des latins d'alors y fut en effet trompée. L'évêque centenaire Hosius, oracle de l'Espagne, attiré à Syrmium, y souscrivit le symbole des Grecs; et le pape Libère l'imita. Ce pontife dans son amour outré de la paix alla jusqu'à ratifier la condamnation d'Athanase. Ainsi réconciliés, l'Orient et l'Occident, les Grecs et les Latins s'embrassèrent, confondirent leur pensée et il n'y eut plus d'ariens en apparence; mais à en croire saint Athanase et saint Jérôme tout l'univers était au contraire devenu forcément arien.

En effet, les docteurs illyriens de Syrmium dévoilant bientôt le fond de leur pensée, refusèrent d'appliquer au fils de Dieu le terme ομο-ουσιος, consubstantiel au père. Les deux champions orientaux de la consubstantialité, Athanase et Jérôme, durent se réfugier, l'un dans ses erèmes d'Egypte, l'autre dans son désert de Dalmatie. La secte des semi-ariens n'éprouva une résistance sérieuse qu'en Occident où l'épiscopat gaulois se leva tout entier en faveur de l'orthodoxie. Saint Hilaire, évêque de Poitiers, mérita par son zèle à défendre sa croyance, d'être exilé en Asie. Mais toujours inébranlable, en passant par Byzance, il osa y parler jusque dans les chaires publiques contre les fourberies des Anoméens (nouveau nom des partisans d'Arius). Il prouva que, païens dans l'Eglise, ils voulaient un christianisme à initiations secrètes, avec

l'orthodoxie pour la forme, et pour le fond toutes les divagations de la gnose et de la raison privée; au dehors le rigorisme et l'orgueil de la science, au dedans la licence des initiés et l'ignorance des masses.

Cependant à l'empereur arien Constance avait succédé l'empereur apostat Julien; puis deux soldats de fortune, deux frères, Valens et Valentinien proclamés césars, mirent fin à la dynastie constantine en dépit des Illyriens et des Grecs qui tentèrent vainement d'installer à Byzance un dernier rejeton de la famille qui leur était chère, le jeune Procope. Les idées ariennes ne périrent pas toutefois avec les Constantins. Loin de là, Valens s'efforça de les répandre jusque dans le nord slave et germanique, où elles n'avaient pas encore pénétré. Les Goths, chassés par les Huns, ayant prié Valens de leur permettre de franchir le Danube, et de venir comme ses sujets s'établir en Illyrie, l'empereur exigea d'eux pour condition qu'ils embrasseraient l'arianisme. N'étant encore qu'à moitié chrétiens, les Goths, par l'intermédiaire de leur évêque Ulphilas, passèrent presque à leur insu aux doctrines ariennes. Valens s'avança ensuite en Scythie, à la fois comme conquérant et comme missionaire. On raconte qu'après avoir vaincu les barbares slaves et germains de la Dacie, il se rendit dans leur église et y ouvrit des conférences publiques avec leur métropolitain Vetranion, catholique ardent qui finit par quitter sa propre église, en la déclarant souillée par les paroles de Valens; et tous ses néo-

phytes l'ayant suivi, l'empereur resta seul dans le temple avec ses courtisans.

Pendant que Valens, stimulé dans son zèle par l'impératrice Albia dominica, s'efforçait de propager l'arianisme parmi les peuples du nord, ces peuples subissaient de la part des Huns et des hordes d'Asie, une pression tellement terrible, que le corps entier de la nation gothique, jusqu'alors maîtresse de la stepe, se précipita comme une masse immense sur le Danube qu'elle franchit. Valens ayant voulu arrêter cette invasion, fut enveloppé et périt avec toute l'armée grecque en 379. Mais son successeur Théodose, avec le secours de l'armée gauloise et des Illyriens, parvint à diviser en une foule de petits corps ces essaims de barbares, et finit par se les assujétir en leur concédant à titre de fiefs militaires, les districts les moins peuplés de l'Illyrie. Théodose ayant conquis la paix, se montra l'adversaire le plus redoutable qu'eût encore eu l'arianisme. Convaincu que ce système et l'antique philosophie païenne se soutenaient mutuellement et prolongeaient l'un par l'autre leur existence, Théodose attaqua à la fois les prêtres des idoles et les sectateurs d'Arius. Jusqu'alors l'idolâtrie était demeurée en possession incontestée de ses sanctuaires et de leurs richesses. Théodose fut le premier césar qui déclara une guerre impitoyable à tous ces chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture antiques. Les colosses du Nil et de la Phénicie, les créations même de Phidias tombèrent sous la hache

des démolisseurs chrétiens. Le dernier des rhéteurs païens, Libanius gémit dans ses ouvrages sur ces actes de vandalisme. Mais son élève en éloquence, saint Jean Chrysostôme lui-même était complice des dévastateurs. Enfin la mort de son bienfaiteur Gratien appela Théodose à régner sur l'Occident, comme il régnait déjà sur l'Orient. La présence de cet empereur à Rome porta le dernier coup à l'idolâtrie; après un court procès fait aux dieux par devant le tribunal même du sénat, la statue du Christ remplaça au Capitole celle de Jupiter; et cédant à la fortune, les chefs des plus puissantes familles patriciennes avec des milliers de clients demandèrent spontanément le baptême.

Si violent dans ses mesures contre le paganisme, Théodose ne se montrait guère plus doux vis-à-vis des ariens. Il commença par leur enlever leurs églises, puis il leur interdit d'exercer publiquement leur culte. Enfin, après avoir célébré durant un demi-siècle leurs pompeux mystères dans la Sophie et l'Anastasie de Byzance, les derniers ariens grecs se virent réduits à aller prier en secret dans les cavernes et les catacombes. Quand le grand Théodose mourut en 395, après un règne trop court, il put croire qu'il avait extirpé de l'empire l'arianisme; mais il oubliait que les plus braves de ses sujets orientaux, les barbares d'Illyrie, étaient eux aussi imbus des idées d'Arius; et que ces hommes encore doués de toute l'obstination propre aux natures primitives, n'abandonne-

raient pas aisément la religion qu'ils avaient reçue de leurs pères. En effet, à peine les deux fils mineurs de Théodose, Arcade et Honorius, étaient-ils montés sur le trône, que les Goths *fœderati*, déjà maîtres d'une grande partie de l'Illyrie, s'insurgèrent au nom de leurs droits méconnus et de leur foi persécutée. Conduits par Alarik, qui avait appris le métier des armes à l'école même du grand Théodose, ils ravagèrent toute la Grèce d'une manière tellement horrible qu'il n'y resta pas une seule ville debout. Partout vainqueur, Alarik dicta des lois à Byzance même. Un corps de Goths sous le commandement de Gaïnas alla mettre garnison dans cette capitale de l'Orient où il releva les autels de l'arianisme.

Enfin, devenues odieuses pour leur intolérance arienne et chassées par les Grecs de toutes leurs villes, les légions gothiques se retranchèrent dans l'Illyrie, qu'elles hérissèrent de châteaux-forts. Les tribus de laboureurs slaves que les Goths traînaient après eux, établies autour de ces châteaux, y soignaient les moissons dont se nourrissaient ces belliqueux Germains. Traités comme des vaincus par leurs conquérants, les Vendes du Danube devaient naturellement se sentir portés vers l'arianisme qui était la religion de leurs maitres, et qui pouvait seul leur ouvrir le chemin vers la liberté et les honneurs. Tout autorise donc à faire supposer chez les Slaves méridionaux, du cinquième au septième siècle, une première époque de christianisme arien qui précéda l'époque catholique

de Cyrille et de Méthode. Le silence absolu que garde à ce sujet l'histoire, vient sans doute de ce que les Slaves étaient alors confondus sous le nom de leurs maîtres goths et scythes. Cet arianisme primitif des Slaves orientaux peut nous aider à expliquer la facilité avec laquelle ils entrèrent plus tard dans le schisme. Ils s'étaient accoutumés, dès l'origine, à un certain antagonisme contre Rome.

Quant aux Goths, après la mort d'Arcade et de son débile successeur, Théodose II, ils se laissèrent persuader par l'habile Pulchérie de quitter les provinces illyriennes et de passer en Italie. Leur chef Alarik étant mort, ils allèrent conquérir, sous le nom d'Ostrogoths, la Gaule, et sous le nom de Visigoths, l'Espagne. Enfin, avec les Vandales, ils passèrent en Afrique. Mais partout ils trouvèrent les populations latines obstinées à repousser l'arianisme, qui dut finalement rester une hérésie orientale. Je dis une hérésie orientale : l'histoire en effet constate une énorme différence entre les hérésies d'Orient et celles d'Occident. Les hérésies d'Orient sont théogoniques; elles ont rapport à la nature de Dieu, au Verbe et à son degré de divinité. Les autres, celles d'Occident, sont pour ainsi dire toutes sociales; elles se rapportent surtout à des questions d'hiérarchie et de morale, et les dogmes théogoniques n'y forment que l'accessoire. — Avec les Goths l'arianisme disparut de l'histoire; mais quoique répudié par l'opinion unanime des peuples latins, il continua de couver sous la cendre parmi les Orien-

taux, et on peut, il semble, le considérer comme la source permanente de toutes les scissions religieuses du moyen-âge entre l'Orient et l'Occident. Macédonius, Nestorius, Eutychès et l'iconoclastie, sont des émanations de la gnose arienne, qui se retrouve jusque dans la querelle dernière du *filioque*, sur laquelle prétend se baser le schisme greco-russe. Et enfin, en Pologne, la secte célèbre des sociniens n'a été, pour ainsi dire, qu'une continuation de cet arianisme primitif des Slaves.

Le grand Théodose, esprit éminemment latin et occidental, que n'égarait aucune prédilection de race, avait espéré pouvoir confondre l'Orient et l'Occident dans une civilisation unitaire. Voyant la tendance des peuples à se grouper sous deux empires, l'un grec et l'autre romain, et craignant les suites fatales de ce dualisme, il voulut le faire cesser en imposant au monde entier une forte unité religieuse. De là sa double et violente réaction contre l'arianisme et le polythéisme. De là ses efforts couronnés de succès pour implanter définitivement en Grèce le code des Romains comme contrepoids aux institutions helléniques. Mais il ne fit que retarder la catastrophe. Sous ses débiles héritiers la scission politique entre Rome et la Grèce acheva de s'accomplir.

Le grand Théodose fut donc le dernier César qui ait su gouverner à la fois l'Orient et l'Occident. Tous les efforts de ce puissant génie pour fondre l'hellénisme dans le latinisme ayant échoué, ses deux fils

Arcadius et Honorius, devinrent la personnification, l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident. Ainsi le schisme politique fut consommé. Quant à la doctrine orientale d'Arius, étouffée dans le sang, elle ne tarda pas à se reproduire sous la forme de l'iconoclastie, guerre contre les images, que les Grecs philosophes voulaient détruire pour empêcher, disaient-ils, les peuples encore grossiers de l'Occident de retomber dans l'idolâtrie. Cette guerre de l'iconoclastie ne tarda pas à se combiner avec la lutte des Grecs contre les barbares, pour la possession de l'Italie. Le grand Justinien et sa dynastie slave, en montant sur le trône de Byzance, avaient momentanément ranimé l'énergie byzantine. Le fameux Illyrien Bélisaire, entouré de ses guerriers slaves, ayant vaincu partout les Goths, s'était emparé de l'Italie pour le compte de Justinien. Les exarques grecs de Ravenne étaient devenus les vice-rois de la péninsule italique. Les papes étaient alors, comme Rome elle-même, soumis à ces exarques, et par conséquent sujets de Byzance. L'acharnement avec lequel les Lombards, conquérants des parties septentrionales de l'Italie, persécutaient tous ceux qui ne professaient pas l'arianisme comme eux, forçait les papes à trouver doux le joug de Byzance. Ils n'auraient pas de longtemps sans doute songé à le secouer, si les empereurs iconoclastes ne s'étaient mis en tête de forcer le saint-siège à embrasser leur hérésie. Ainsi pressée entre les iconoclastes et les ariens, la papauté chercha autour d'elle un pouvoir nouveau qui pût la défendre.



Elle ne trouva d'autre égide contre l'autocratie byzantine que le pouvoir des rois francs.

En se portant comme protecteurs des cités italiennes, à la fois contre les Lombards et contre les Grecs, les Gallo-Francs acquirent en Italie une grande popularité. Le désir, bien légitime chez les papes, d'assurer de plus en plus à leur patrie cette puissante protection, les détermina à combler de faveurs les rois de France. Ces rois avaient su d'ailleurs préparer eux-mêmes de longue main leur position. Plus habile, plus large dans sa politique que les autres peuples venus du nord, le peuple franc s'était vu, dès son arrivée sur les rives de la Seine, appelé au trône d'Occident par toutes les populations latines et catholiques qui, en Gaule, en Italie, en Espagne, languissaient alors sous l'oppression des rois ariens, de sang gothique, burgonde et vandale.

Née de l'orthodoxie romaine et lui devant sa grandeur, après avoir aidé à écraser l'arianisme, la royauté gallo-française s'était encore montrée le plus ferme rempart de l'Occident contre l'invasion de l'islamisme. La bataille de Tours et le refoulement des Maures vers les Pyrénées avaient achevé d'assurer aux rois de France la dictature militaire sur l'Europe occidentale. Lorsque le pape à la messe de Noël de l'année 800, dans l'église de Saint-Pierre de Rome, plaça tout-à-coup sur la tête de Charlemagne la couronne impériale, il ne fit donc que mettre le dernier sceau à un fait déjà reconnu par toutes les populations latines.

Mais ce fait aux yeux des Grecs n'était pas légitime. En vain les dévastations combinées des flottes sarrazines et des bandes d'aventuriers de la Germanie, menaçaient de faire de l'Italie un désert; en vain les catacombes même de Rome se voyaient dépouillées de leurs ossements sacrés par les pirates : les Grecs n'en continuaient pas moins de se regarder depuis Bélisaire comme les seuls protecteurs effectifs de l'Italie. Peu soucieux cependant de protéger Rome, leur antique rivale, ils la laissaient en proie à tous les genres de brigandages. Ainsi abandonnés, les papes Zacharie et Étienne appelèrent à leur secours, d'abord Charles-Martel, puis son fils le roi des Francs, Pépin, auquel ils reconnurent tous les droits de suzeraineté que l'empereur grec prétendait avoir sur l'Italie. Pépin, vainqueur d'Astolf et des Lombards, donna au Saint-Siège vingt-deux villes avec leurs territoires, et fonda ainsi l'état romain ou la puissance temporelle des papes. En retour, la papauté reconnaissante décerna à Charlemagne, héritier de Pépin, le titre d'*Auguste* et d'empereur des Romains. — La nouvelle de cet évènement portée à Byzance y excita une indignation générale; les Grecs, qui regardaient leurs empereurs comme les seuls héritiers des anciens Césars, ne purent digérer l'injure, et déclarèrent dès-lors une guerre éternelle aux Latins.

Il est probable que dans la pensée des papes le couronnement de Charlemagne n'avait été qu'un moyen de ramener le monde à l'unité, en reconstituant en

Europe deux grandes confédérations d'états, l'une germano-française, et l'autre slavo-grecque, présidée par deux empereurs, alliés l'un de l'autre. Cette sage division de l'Europe en deux empires également sacrés, également romains, ne fut point du goût des Grecs, dont la puissance venait de se renforcer d'une manière inespérée, et vraiment extraordinaire. En effet, de toutes parts envahie par les Slaves, la Grèce avait réussi à se les incorporer par l'ascendant de sa civilisation. En se faisant Grecs dans toutes les provinces maritimes, les émigrants slaves, à peu près comme les Francs dans les Gaules, infiltrèrent aux veines des populations qu'ils subjuguaient une vie nouvelle. Le vieux empire byzantin, ainsi ranimé, reconquérait rapidement toutes ses provinces perdues en Orient; et le succès exaltant ses espérances, il refusa d'accéder à aucune transaction avec le nouvel empire occidental. Les Byzantins s'obstinèrent donc à désigner dans leurs actes officiels les empereurs francs par le simple titre de rigas ou rik, traduction gothique du mot latin *rex*, et qui désignait chez les Grecs un roi barbare.

Voilà pourquoi le titre d'empereur romain, décerné à Charlemagne, paraissait à tous les Orientaux une usurpation flagrante de leurs droits. Sans doute, les plus grands esprits politiques de Byzance, Constantin, Théodose et Justinien, s'accordent à reconnaître la nécessité d'un double empire d'Orient et d'Occident, pour pouvoir, par une administration différente, et plus conforme au génie propre à cha-

cune de ces deux grandes moitiés du monde civilisé, établir du moins l'*union* là où l'unité sembla toujours un rêve irréalisable. Mais Byzance ne concevait point ces deux empires comme séparés d'intérêt, ni comme pouvant être représentés par des races opposées. Dans la pensée des Grecs, gardiens de la tradition romaine, les chefs de ces deux empires ne devaient former qu'une seule et même famille, une dynastie unique.

Ainsi en proclamant le roi de France empereur romain, sans même avoir consulté préalablement le césar de Byzance, la papauté dérogea évidemment à sa prudence ordinaire. L'élévation de Charlemagne au trône impérial eut aussitôt pour conséquence de constituer dans le monde chrétien deux grands intérêts rivaux : l'intérêt oriental ou grec, et l'intérêt occidental ou franco-germanique. On conçoit que ces deux intérêts, quoique purement politiques, devaient réagir d'une manière funeste sur l'ordre spirituel, dans un temps où l'Église et l'État se trouvaient si intimement liés l'un à l'autre. C'était donc plus qu'il n'en fallait pour amener un schisme.

Heureusement le trône d'Orient était alors occupé par la pieuse et spirituelle Athénienne Irène, veuve de Léon IV. Après avoir ramené en Grèce le culte des images, et mis fin aux guerres civiles de l'iconoclastie, Irène, catholique zélée, ne négligea rien pour atténuer l'effet que la mesure inattendue du Saint-Siège en faveur de Charlemagne produisait parmi les

Grecs. Cette princesse envoya même l'année 802 un ambassadeur, le spathar Léon, en France. Léon demanda à Charlemagne sa fille Rotrude en mariage, pour le fils d'Irène, Constantin. Ce projet de mariage qui tendait à réunir de nouveau dans une seule dynastie les deux maisons impériales d'Orient et d'Occident, paraissait d'une sage politique. Charlemagne du moins le comprit ainsi; le mariage fut conclu, et les fiançailles furent même, dit-on, célébrées. Mais la nationalité grecque, qui s'était regardée jusqu'ici comme la seule héritière des grandeurs romaines, se sentait trop profondément blessée par ce qu'elle appelait l'intronisation du roi franc comme empereur des Romains, pour ne pas s'opposer de tout son pouvoir à cette union des deux dynasties. Une conspiration s'ourdit contre Irène, accusée de trahir les intérêts de l'Orient, et quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis son alliance avec Charlemagne, qu'Irène se voyait chassée de Byzance par l'usurpateur Nicéphore, et reléguée dans l'île de Lemnos. Là, cette grande impératrice, qui par des traités habiles avec les rois slaves, avait relevé la Grèce de ses ruines, accusée malgré ses services d'avoir fait les affaires de l'étranger, se vit dépouillée de tout, et réduite jusqu'à la fin de ses jours à gagner en filant une misérable subsistance.

On vient de voir en résumé les causes diplomatiques de scission entre l'Orient et l'Occident. A ces causes déjà si nombreuses, il s'en adjoignit une, qui contribua peut-être plus que toutes les autres, au

schisme religieux; ce fut la donation faite aux papes par les rois de France de cette partie de l'Italie qu'on appela d'abord le patrimoine de saint Pierre, et plus tard l'état pontifical. Par là, le chef suprême de l'Église devenait souverain dans l'ordre temporel. Cette nouvelle position de la papauté apportait, on peut le dire, à la société chrétienne d'Occident, des garanties nouvelles d'ordre et de stabilité; elle permettait au pape d'intervenir avec autorité entre les rois barbares, et de faire triompher le principe d'égalité chrétienne au milieu de l'inégalité féodale. Mais, dans l'orient grec, où se conservaient encore intactes les institutions romaines et l'administration régulière de Constantin, l'Etat ne pouvait admettre comme légitime l'intervention de l'Église dans les affaires temporelles; et le diadème de roi ajouté par les occidentaux à la tiare des chefs de l'Église, devint pour les Orientaux un scandale permanent.

La dynastie théodosienne, dernière famille de sang romain sur le trône, s'étant éteinte avec l'empereur Marcien et la célèbre Pulchérie, le Thrace Léon ouvrit la série des souverains barbares et illyriens de Byzance. Sentant toute leur infériorité numérique vis-à-vis des peuples du Nord, les Grecs ne négligeaient aucun moyen d'incorporer dans leur nationalité les barbares d'Illyrie. Des priviléges de tout genre leur étaient accordés; et c'étaient eux qui remplissaient en majorité les cadres de l'armée byzantine. Attirés par les richesses de l'empire d'Orient, les Slaves se préci-

pitaient donc en foule au sud du Danube. Enfin, l'un de ces aventuriers slaves, né dans les Balkans de la Thrace, et nommé par ses compagnons *Upravda* (la justice), parvient à fonder à Constantinople, sous le nom de Justin, la dynastie justinienne. Ce fut sous cette dynastie slave que l'empire grec et l'Orient obtinrent leur constitution définitive.

Justinien peut être considéré à plus d'un titre comme le Salomon de l'Orient chrétien. Par lui, le chaos de la législation romaine fut enfin débrouillé, et les codes divers qu'il en fit sortir sont restés jusqu'à ce jour le fondement de toute la jurisprudence. Dans l'ordre religieux, Justinien fonda également les rapports juridiques qui ont été depuis lui la règle de conduite de tous les rois vis-à-vis de l'Eglise. Zélé partisan de la papauté, cet empereur s'appuyait sur elle pour relever d'une main le pouvoir sacerdotal abaissé par les philosophes ariens, et de l'autre le prestige de la royauté avilie par les Barbares. Dans tout l'Occident de cette époque, c'étaient des rois ariens d'origine gothique, burgonde et vandale qui gouvernaient. La seule dynastie naissante des mérovingiens était alors catholique, et ce caractère d'orthodoxie lui soumettait comme par enchantement toutes les populations gallo-romaines. Mais les fougueux enfants de Clovis étaient encore trop incomplètement initiés dans la civilisation, pour inspirer aux papes une grande confiance. Quand Justinien parut, ce fut vers lui que se portèrent les principales espérances

de Rome. Malheureusement les évêques grecs ne possédaient point au même degré que leur monarque l'esprit de modération et de sagesse.

L'anéantissement politique de la vieille Rome avait fait naitre chez les patriarches de *Roma-Nova*, la prétention de succéder aux papes, comme les empereurs grecs avaient succédé aux Césars d'Italie. Dès l'an 381, l'ardent Nectaire, prédécesseur de saint Jean-Chrysostôme, avait prétendu être indépendant du Saint-Siége. A la vérité, l'empereur Théodose et ses successeurs avaient réprimé sévèrement cette audace. Justinien lui-même avait rendu à la papauté d'éclatants hommages. Sous son règne, Rome n'étant plus qu'un amas de ruines, et le pape Agapet, humble sujet du roi goth Théodat, ayant été envoyé par son maître à Constantinople en mission diplomatique, Justinien ne l'en avait pas moins reçu comme le véritable chef de toute l'Eglise. Il lui avait même permis de lancer, du milieu de Byzance, un décret de déposition contre le patriarche byzantin Anthyme, convaincu d'eutychianisme. Il est vrai que tout cela n'empêchait pas Justinien de donner au patriarche grec le titre d'œcuménique, *οικονομικος*, mais toujours sous la suprématie du pape, que les codes de cet empereur désigent expressément : *ως κεφαλη ουση των οσιοτατων του Θεου ιερεων*, comme le chef des très saints prêtres de Dieu (*Cod. Just.*, t. 1er, liv. 7.)

Les patriarches grecs d'alors ne prétendaient donc être œcuméniques, c'est-à-dire universels en Orient,

qu'à titre de vicaires du pape dans cette partie du monde. Sous les successeurs de Justinien ils ne tardèrent pas à changer de langage et à réclamer pour leur siége une égalité absolue vis-à-vis du siége romain.

Vainement le pape saint Grégoire, dans le but de mettre fin à cette dispute de titres, avait renoncé à jamais, pour lui et pour tous ses successeurs, au titre de παπα οικονομικος, pontife universel, pour prendre celui de *servus servorum Dei*, que les papes n'ont plus quitté. Les patriarches grecs n'acceptèrent point ce défi de générosité et continuèrent de se décorer du nom d'œcuméniques, malgré qu'ils reconnussent encore la suprématie spirituelle de Rome, et que la plus complète unité de dogmes existât entre les deux Eglises.

A ce premier élément de discorde entre Rome et Byzance, il ne tarda pas à s'en adjoindre un autre d'une nature plus active et toute politique. Depuis Justinien, le débordement des Slaves dans l'empire grec était allé sans cesse croissant. Les Slaves d'Illyrie avaient fini par couvrir toute la Grèce continentale. La race hellénique, refoulée vers les côtes, se concentrait dans les ports et dans les îles. Mais, fécond en ressources, le génie grec savait reconquérir au Midi ce qu'il perdait dans le Nord. Les flottes grecques envahissaient la Sicile et subjuguaient tout le littoral africain. L'Italie elle-même subissait en grande partie leur joug. La mer était leur dernier refuge. Pour vivre en bonne harmonie avec lui, ils ne demandaient à l'Occident

que le monopole de la mer. Mais lorsque les Francs, et après eux les Normands, vinrent disputer aux Grecs d'abord le littoral italien, puis la Sicile et les îles même de la Méditerranée, dès-lors il n'y eut plus ni paix ni trève possible entre les deux empires romains. Se niant mutuellement leur légitimité, ils commencèrent l'un contre l'autre la guerre sous toutes les formes, guerre d'épée et de plume, guerre nationale et religieuse, guerre d'intrigues et d'embûches, qui s'est prolongée jusqu'aux croisades, et qui finalement a introduit les Turcs en Europe.

Nous avons énuméré les causes nombreuses qui avaient rendu le schisme presque inévitable. Le trouvant ainsi préparé dans la conscience des peuples, Photius n'eut pas de peine à le proclamer hautement, et à s'en porter le représentant à la face du monde. Les premiers chefs d'accusation qu'il lança contre la papauté sont empreints toutefois d'une passion et d'une ardeur de haine que rien ne justifie.

Une révolution de palais, arrivée à Byzance, vint heureusement retarder encore pour près d'un siècle le développement complet du schisme. Un soldat de fortune, Basile, succéda en 867 à l'empereur Michel, tué au milieu d'une orgie. Basile, partisan zélé de la papauté, obligea Photius de se retirer dans un monastère, et réintégra à sa place son rival Ignace. Puis une ambassade grecque alla réconcilier solennellement l'empire d'Orient avec le saint-siège. En présence de ces ambassadeurs, le pape Adrien II fit jeter dans un

grand feu et brûler à la porte de Saint-Pierre de Rome tous les actes du concile de Photius. Ensuite deux légats, Donat et Marinus, partirent pour aller présider à Constantinople un nouveau concile, destiné à anéantir l'œuvre des évêques photiens. L'entrée des deux légats à Byzance par la porte dorée fut un véritable triomphe. Le concile annoncé eut lieu sous la magnifique coupole de Sainte-Sophie. Les trois patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem avaient envoyé leurs députés, et déclaraient solennellement n'avoir jamais reconnu Photius, qui avait, suivant eux, suborné de faux envoyés de leur part. Mais quant aux évêques grecs, tous refusèrent, à l'exception de douze, de se déclarer contre Photius. Ces douze évêques, les seuls de toute la Grèce, qui fussent restés catholiques, s'assirent donc comme concile en face des vingt patrices laïcs qui formaient la chambre haute ou le sénat de Byzance. Il était impossible de déclarer œcuménique ou universelle une telle assemblée. Pour faire revenir la majorité, on employa la force. Tiré de son couvent par des soldats, et amené devant le concile, Photius garda un dédaigneux silence. Toutefois ses partisans, qu'on avait également fait venir, parlèrent pour lui, et avec un enthousiasme digne d'une meilleure cause. Ainsi, malgré tous ses efforts, l'empereur Basile ne put obtenir contre Photius que cent deux signatures. Ce concile, qui fut le huitième et le dernier des conciles généraux, ne parvint donc pas à réhabiliter le saint-siège dans l'opinion de la majorité des chrétiens orien-

taux ; et le germe du schisme subsista, quoiqu'en apparence étouffé.

La dignité stoïque avec laquelle Photius supporta les persécutions de ses adversaires, ne fit que lui concilier encore un plus grand nombre d'admirateurs. Enfin une généalogie fabriquée par cet habile sectaire, pour faire descendre Basile du grand Constantin, acheva d'émouvoir le vaniteux empereur, qui le rappela de son exil en 877 et le reçut à sa cour. Dès l'année suivante, la mort de saint Ignace permit aux évêques grecs restés dévoués à Photius, de replacer leur chef sur le trône patriarcal. L'impuissance du saint-siège à renverser cet homme était trop évidente. Aussi lorsqu'il vit arriver auprès de lui des députés de l'Église et de l'empire grecs, demandant humblement que la promotion de Photius fût confirmée, le pape Jean VIII se hâta de faire la paix. Heureux de pouvoir constater de cette manière la suprématie de son siége sur celui de Byzance, il ratifia l'élection de Photius, et leva tous les anathèmes lancés précédemment sur lui. Cependant il crut devoir exiger du superbe sectaire une amende honorable et une pénitence publique pour tous les scandales qu'il avait causés. Photius fit cette pénitence à sa manière. Un grand concile fut convoqué par lui dans la Sophie de Byzance en 879. Il se composa de trois cent quatre-vingts évêques : les députés des trois patriarches d'Orient et les légats même du pape y siégèrent. Ainsi rien n'y manqua de tout ce qui constituait matériellement à cette époque

un concile universel. Mais contrairement à l'attente de Rome, Photius, loin de s'humilier, se mit à faire de lui-même le plus pompeux panégyrique, et anathématisa comme corrompu le concile précédent.

Les écrivains ultramontains critiquent amèrement la conduite pusillanime de Jean VIII dans tous ces évènements : ils justifient au contraire les violences impolitiques de ses deux prédécesseurs, Nicolas et Adrien. Ces deux papes avaient poussé à bout, à force d'humiliations, l'amour-propre des Grecs : Jean VIII, au contraire, songeait à les ramener par des voies de douceur. La conciliation lui avait déjà merveilleusement réussi par rapport aux Slaves, disciples de Cyrille. Il pouvait espérer ramener de même les Grecs par quelque concession, et il y aurait très probablement réussi, si l'orgueil ulcéré de Photius ne s'y était opposé au-delà de toute attente. Mais ce n'est pas de ce point de vue que les Latins ont jugé Jean VIII. Ses contemporains en Italie débitaient sur lui les satyres les plus mordantes, et c'est alors que l'on fit, suivant le P. Maimbourg, le conte de la papesse Jeanne. Cette histoire, dans le langage symbolique d'alors, aurait signifié que Jean VIII n'avait pas la raison d'un homme, mais la faiblesse d'entendement d'une femme, qu'il était non un pape, mais une papesse, pour s'être laissé tromper à ce point par les Grecs. Ce malheureux pontife au sexe mystérieux, après avoir de nouveau excommunié les schismatiques grecs du haut de la tribune du Vatican, périt assassiné en 882.

A la vérité le fils de l'empereur Basile, Léon le philosophe, fit expier rudement à Photius les joies de son triomphe. Il le chassa de son siége et le relégua dans un couvent inconnu, où ce célèbre et fatal génie mourut misérablement à une époque également ignorée. L'union avec Rome et les Latins venait d'être proclamée de nouveau à Byzance; et l'harmonie entre les deux églises, complète en apparence, dura jusqu'à l'avènement de Cerulaire. Cette union admise par les Grecs eux-mêmes était à plus forte raison reconnue par les Slaves. Mais aucune des causes politiques de scission n'avait disparu; et ces causes-là étaient, on l'a suffisamment prouvé, perpétuellement actives. Sans doute on ne peut nier que Photius n'ait été très coupable, et que les Grecs, en se laissant enflammer par ses discours, n'aient préparé eux-mêmes, d'abord leur asservissement spirituel à leurs propres souverains, et finalement leur asservissement politique aux vicaires de Mahomet. Mais d'un autre côté les chefs de la race latine n'eurent-ils pas aussi, eux, de grands torts dans cette circonstance? Les Allemands surtout n'agissaient-ils pas dans un but de domination exclusive, et de conquête militaire en Orient? L'histoire a bien constaté tous les torts de Photius et des empereurs byzantins; mais elle a glissé complaisamment sur tous les torts des papes et des empereurs d'Occident vis-à-vis de Byzance. Ce sont principalement les historiens de la compagnie de Jésus qui ont passé toutes bornes sous ce rapport. On est vraiment stu-

péfait, quand on lit dans le célèbre P. Maimbourg (Histoire du schisme des Grecs, 1686), que « ce schisme a eu pour principe l'incestueuse passion d'un prince (pour sa belle-fille) et l'extrême ambition d'un courtisan. » Voilà comment une grande partie du clergé latin comprend et explique la naissance du schisme greco-slave !

II

PARALLÈLE ENTRE LES DEUX ROMES.

LEUR ASPECT PITTORESQUE, LEURS MONUMENTS ET LEUR MISSION SOCIALE.

On connaît maintenant les causes et les origines historiques du schisme grec dont la contagion s'étendit peu à peu sur la plus grande partie du monde greco-slave, c'est-à-dire sur la moitié de l'Europe. On a vu que la raison permanente, décisive de ce schisme, fut la rivalité entre les deux capitales du monde chrétien au moyen-âge. Rien au monde ne saurait faire comprendre la nature de cette scission fatale d'une manière aussi frappante qu'une peinture comparative des deux villes éternelles, Roma *senior* et Roma *nova*. Vraiment quand on considère la situation géographique de Byzance, quand on voit de ses yeux sa position admirable, unique au monde, on s'étonne beaucoup moins de sa révolte contre Rome. L'empereur Théodose, son second fondateur, a dit de Constantinople : *Urbs quam æterno nomine jubente Deo donavimus*[1]. Quelque chose d'impérissable, d'é-

[1] Cod. theod., tom. V, lex VII.

ternellement dominateur se manifeste en effet au regard à chaque pas qu'on fait sur les rives du Bosphore.

Un parallèle entre les ruines de Byzance et les ruines de Rome, entre le rôle social de l'une en Orient et le rôle social de l'autre en Occident, pourrait donner lieu à une foule de rapprochements curieux. Les sept collines romaines sont rudes, resserrées et sévères, comme le génie romain; les sept collines que renferme Byzance sont à la fois douces, larges et ouvertes, comme l'antique génie des Hellènes. Sur le Tibre, comme sur le Bosphore, des vallées séparent les sept collines et forment autant de nouvelles subdivisions civiques; ce qui élève à quatorze le nombre naturel des quartiers dans les deux capitales. Dans l'une et dans l'autre ce qu'on trouve de mieux conservé ce sont les remparts, qui du reste caractérisent merveilleusement toute la différence existante entre l'art grec et l'art romain. Leur structure à Rome est un ouvrage réticulé en briques, semé de couches de petites pierres de mille espèces, amas confus que retient ensemble un indestructible ciment; à Byzance, au contraire, les remparts sont formés de blocs de granit, si régulièrement taillés et joints que leurs magnifiques assises paraissent de loin former des rochers d'une seule pièce. Il y a évidemment dans les murs de Constantinople, quoique élevés du douzième au quatorzième siècle un esprit de monumentation, un amour du beau que ne révèlent point les remparts de Rome.

Ce génie artistique des Byzantins se trahit également dans tous leurs monuments religieux, et dans leur liturgie même. Quoique les cathédrales grecques soient la plupart disparues, du moins les mosquées qui ont été construites avec leurs débris, et exactement sur leur modèle, sont encore debout; et vraiment plusieurs d'entre elles l'emportent en magnificence intérieure sur les églises de Rome.

Je ne crois pas qu'il y ait dans toute l'histoire humaine un seul point qui pousse autant que l'étude des rapports entre Rome et Byzance, à admettre une sorte de fatalité aveugle; et qui soit aussi capable de faire désespérer du triomphe de la raison et de la liberté humaines. Que nous montre en effet l'histoire de ce schisme néfaste? La Providence avait donné aux deux grandes capitales de la chrétienté une mission tout à fait distincte et spéciale. En devenant le siége de la papauté et l'immuable trône du catholicisme, Rome avait paru renoncer pour jamais à toute existence politique. Les Grecs, au contraire, essentiellement faits pour les agitations civiles, étaient restés sur le forum. Leur situation même les destine à demeurer éternellement le foyer de mille intrigues, et à être, comme l'a dit un grand publiciste, un ballon sous le pied des diplomates : ils ne peuvent donc pas avoir la stabilité romaine, ni se résigner au repos comme les enfants de la molle Italie. Les Grecs sont de tous les peuples du monde celui qui durant son existence si glorieusement exceptionnelle de trois mille

ans, a fait le plus de sacrifices à la cause du progrès. Les Grecs contrastèrent de tout temps avec les Romains par leur riche imagination, l'indépendance de leur jugement et leur facilité à s'enthousiasmer. Or, voyez ce qui est résulté de la rivalité religieuse de la Grèce contre Rome.

Pour mieux remplacer le génie romain, le génie grec renonce à tous les avantages qu'il a reçus de la nature. Ce génie, le plus mobile du monde, se condamne à l'immobilisme de ce qu'il appelle la primitive orthodoxie chrétienne. L'esprit le plus indépendant qui existe se résigne à ne plus discuter aucun dogme, et à croire sans examen aux sept premiers conciles, sans plus vouloir en écouter d'autres. Le Grec schismatique pour mieux justifier son schisme, devient, pour ainsi dire, ultra-romain. Byzance réussit ainsi à ressembler à Rome, mais par son côté sombre. En effet, tout voyageur qui parcourt les environs des deux capitales, doit être frappé de l'analogie qu'y présentent les vieux monuments, les mœurs, les usages traditionnels et jusqu'aux paysages. Dans les *deserti* du Latium quelques débris d'aqueducs cachés sous le lierre, des fragments de voie pavée, de grands troupeaux de buffles avec leurs bergers à cheval ; au lieu de villages et de cabanes champêtres, çà et là des tours fortifiées : voilà ce qui frappe la vue aux environs de Rome. Tel est également l'aspect du désert roméliote qui aboutit à Stambol ; ici et là le sol est nu, déchiré par de petits torrents, à sec en été. Des

collines basses avec leurs ravins y sillonnent l'espace sans bornes. Tout le sol est en prairie, mais sans arbres et sans moissons, quoique ces terrains se rangent parmi les plus féconds du globe. Remplies des plus tragiques et des plus puissants souvenirs du monde, l'une et l'autre Romélie (pays de Rome) révèlent par leur aspect même leur antique consanguinité.

Voulons-nous entrer dans les deux Romes, nous y trouverons, pour la partie en quelque sorte négative de leur physionomie, de nouveaux traits de ressemblance. C'est la même apathie des habitants, dédaigneux du luxe, se contentant de masures et d'habits en lambeaux. Ici et là les édifices publics sont rarement réparés : ou bien si l'on y fait quelque mesquine amélioration, de larges plaques de marbre blanc portent écrite en latin ou en turc l'emphatique louange du cardinal ou du visir qui les a restaurés. Les quartiers grecs de Stambol, vers le château des Sept-Tours, m'ont rappelé maintefois les rues désertes qui descendent du mont Aventin et du Cœlius vers le Tibre. C'est le même caractère de désolation et de silence; seulement ici la croix surmonte, comme un doux gage d'espérance et de rédemption, les coupoles pontificales; là au contraire ce sont des minarets aigus qui semblent appeler la foudre; et au lieu de la croix lumineuse c'est le croissant de la nuit asiatique qui surmonte les coupoles profanées de Byzance. Voilà où l'esprit d'isolement et de scission religieuse a conduit le peuple grec En résumé quand on examine et

que l'on compare entre elles Byzance et Rome, on ne peut s'empêcher de reconnaitre que ces deux grandes capitales du moyen-âge étaient vraiment l'une à l'autre comme deux sœurs. Ne pouvant vivre d'accord, elles se sont haïes, comme les sœurs et les frères, devenus ennemis, savent se haïr.

III

DU ROLE DES SLAVES VIS-A-VIS DU SCHISME GREC.

DES DEUX ALPHABETS SLAVES ET DU DUALISME LITTÉRAIRE ET RELIGIEUX QUI EN RÉSULTE.

On vient d'exposer les origines et de montrer les causes de la permanence du schisme grec : il reste encore à étudier le rôle que jouèrent les Slaves vis-à-vis de ce schisme et de Byzance. Orientale par les rites qu'elle avait reçus de Cyrille et de Méthode, la race slave aurait pu arracher la plus grande partie de l'Orient à la contagion des idées photiennes et par contre-coup à la barbarie. C'était là le rôle que la Providence semblait avoir réservé aux Slaves. Mais incapables de se grouper tous, comme les Grecs ou les Latins, autour d'une même pensée, les Slaves, à l'instigation de l'étranger se déclarèrent les uns pour, les autres contre le schisme, et en augmentant autour d'eux le désordre, ils en devinrent les premières victimes.

Il ne faudrait pas toutefois rejeter la cause de ces maux uniquement sur les Slaves, le clergé latin y contribua aussi de son côté par son aveugle antipathie

contre tout ce qui était oriental. La liturgie slavonne venait d'être établie par saint Cyrille, il aurait fallu la soutenir et encourager tous les Slaves à rester dans le sein de leur Eglise nationale, afin de pouvoir opposer un jour en Orient une grande Eglise slave catholique au schisme byzantin. Mais le clergé latin d'alors n'écouta que son ambition qui lui disait d'asservir à ses rites le plus de Slaves possible, sans s'inquiéter des conséquences qui pourraient en résulter. Un grand empire slave, l'empire morave, s'était formé entre la Grèce et l'Allemagne. Cet empire, dont les institutions étrangères au génie romain se rapprochaient de celles de la Grèce, avait reçu de ses deux civilisateurs, Cyrille et Méthode, des rites religieux conformes à ses mœurs nationales. Ces rites avaient été adoptés à peu près par tous les Slaves chrétiens. Mais la ressemblance de cette liturgie avec celle des schismatiques faisait croire par toute l'Allemagne à la connivence du clergé slave avec celui de Byzance. Les Allemands décidèrent donc la cour de Rome à réagir contre les rites orientaux de la Moravie, en favorisant par tous les moyens possibles la propagation du rite latin chez les Slaves.

Pour mieux attirer les peuples, les missionnaires romains, suivant l'exemple de Cyrille, se mirent à composer en langue vulgaire des homélies et des cantiques, tels que l'hymne célèbre commençant par *Gospodine pomiluy ny*, qui est le plus ancien fragment connu en langue tchekhe, et qui se chante encore ac-



tuellement à certains jours dans toutes les églises de la Bohême. Mais pour écrire ces fragments slaves, les envoyés de Rome repoussaient l'alphabet slavon comme schismatique, quoiqu'il eût été inventé par saint Cyrille, et ils se servaient uniquement de lettres latines. Ainsi naquirent peu à peu, chez les Slaves, deux tendances littéraires opposées, et qui se distinguèrent l'une de l'autre par leur alphabet même.

On pourrait croire au premier abord que cette différence d'alphabets n'eut pas de suites très graves : on se tromperait. Sans doute dans notre Europe occidentale, où les entraves de la forme ont été brisées, où la pensée est tout, il importe assez peu de quelles lettres on se sert. Chez les Slaves il n'en est point encore ainsi. La lettre pour eux a une grande importance, la lettre est l'enveloppe de l'idée, elle est presque l'idée même. L'alphabet latin devint donc, chez ces peuples, synonyme de religion latine ; et l'alphabet cyrillique indiqua que ceux qui s'en servaient avaient la liturgie orientale.

Quand on plonge un peu avant dans les origines littéraires des races, on trouve presque toujours que leurs alphabets ont, à leur naissance, d'intimes rapports avec les faits de la religion et de la nature. Les premiers fondateurs de la gnose chrétienne employaient les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec pour caractériser les vertus, les vices, les aptitudes naturelles, les professions et les degrés divers de la hiérarchie sociale. L'histoire des ordres monastiques

nous montre, dans la Haute-Egypte, le couvent de saint Pacôme-le-Thaumaturge, formant une sorte de phalanstère composé de vingt-quatre classes d'hommes, désignées chacune par une lettre correspondante à son genre d'occupation. D'après saint Irénée, les gnostiques avaient divisé le corps humain en douze parties sur chacune desquelles ils inscrivaient deux lettres analogues à ses fonctions. α et ω désignaient la tête, β et ψ le cou, etc.[1] Les noms primitifs des lettres ou plutôt des runes slaves présentent également des allusions singulières. Les slavistes ont entassé les conjectures pour donner à cet alphabet runique une signification religieuse qu'il paraît avoir eue réellement à l'origine, mais dont personne n'a pu encore retrouver la clef. Cependant le nom même de cet alphabet, boukvitsa (bouk-vidatsa), est déjà symbolique et signifie le hètre du prophète ou du prêtre de Vid.

Le sens des premières lettres de cet alphabet frappe toute oreille slave, même encore aujourd'hui :

Az, bouk, vedi : Je suis le hètre de Vid (l'arbre de la science).

Glagol, dobro, iest : La parole est un bien.

---

[1]

La tête,	le cou,	les épaules,	la poitrine,	le diaphragme,	le dos,
α,	β,	γ,	δ,	ε,	ζ,
ω,	ψ,	χ,	φ,	υ,	τ,
le ventre,	les cuisses,	les genoux,	les jambes,	les talons,	les pieds.
η,	θ,	ι,	κ,	λ,	μ.
σ,	ρ,	π,	ο,	ξ,	ν.

Kako, liudi, misliete : Pensez comme le peuple.

Rtsi, slovo, tverdo : Prononce une parole solide.

Si l'on ne peut plus aujourd'hui trouver un sens plausible à beaucoup de lettres de l'alphabet slavon, il n'en faut probablement attribuer la cause qu'aux premiers missionnaires, qui, en venant chez les Slaves idolâtres, changèrent l'ordre de leurs runes et les transformèrent le plus possible, pour faire oublier les idées païennes que le peuple y attachait. Quant aux formes nouvelles que le *philosophe* Cyrille donna aux bâtons runiques des Slaves, il semble les avoir tirées principalement de l'alphabet grec auquel il ajouta quelques caractères koptes et arméniens, qu'il sut d'ailleurs combiner avec une entente vraiment admirable des besoins de l'organe slave. Du reste, abstraction faite de la forme de ses lettres, cet alphabet est tellement national, qu'on ne peut le croire dérivé du grec. Car outre les sons que la boukvitsa possède en commun avec le grec, elle en renferme une foule d'autres que le grec ne connut jamais. On peut dire que l'alphabet slave réunit à lui seul à peu près toutes les articulations éparses dans les diverses langues de l'Europe. De là vient l'extrême facilité des Slaves à apprendre nos langues, qui semblent toutes être renfermées dans la leur.

Nous venons de voir combien la boukvitsa cyrillique réunissait d'avantages et aurait pu devenir utile pour donner un développement harmonique et unitaire aux langues slaves. Mais l'anarchie produite par

le schisme fit croire à la nécessité de réagir d'une manière violente contre le cyrillisme. Les évêques latins, au synode de Salone, déclarèrent donc la boukvitsa une invention diabolique, et ils en interdirent l'usage sous peine d'excommunication. La Pologne, la Bohême et la Croatie se détournèrent du cyrillisme, et partout s'ouvrit la lutte entre les lettres slaves et les lettres latines. Cette guerre des deux alphabets s'est prolongée comme la guerre des deux Eglises, à travers les siècles, jusqu'à nos jours. A cette heure, en Illyrie, les deux alphabets latin et cyrillique représentent deux partis politiques qui siégent, l'un à Agram, l'autre à Belgrad, et qui ont, sur les moyens d'affranchir et de civiliser leur commune patrie, des idées tout-à fait différentes.

Ainsi, le dualisme religieux de la race slave s'exprime dès l'origine par un double alphabet, qui sépare pour ainsi dire cette race en deux camps littéraires. Suivant qu'ils sont élèves de l'Occident ou de l'Orient, les slavistes défendent ou le latinisme ou le cyrillisme, avec tout l'ordre d'idées et d'institutions qui dérivent de chacun de ces deux principes. On peut dire que cette différence d'alphabet élève entre les deux camps comme une muraille chinoise. Mais, me demandera-t-on peut-être, si l'antagonisme des deux alphabets produit des effets si funestes, lequel des deux faudrait-il donc préférer? J'avouerai que, pour ma part, toutes les raisons d'ordre naturel et même rationel me paraîtraient militer en faveur de l'alpha-

bet cyrillique, qui est celui des trois quarts des Slaves, et qui, en outre, rend avec le plus de précision les inflexions phonétiques slavones. Mais il est une raison supérieure à la nature et même à la logique humaine, je veux dire la raison providentielle, qui semble avoir pris parti pour l'alphabet latin. Sans doute cet alphabet en s'établissant détruit la pureté de l'organe slave, il le détériore, il en élague les plus harmonieuses diphtongues, il lui donne, comme dans le bohême et le polonais, une foule de nasales, de consonnes molles, souvent oiseuses. Tout cela est un malheur; mais en définitive les lettres latines rattachent avec force les Slaves à l'Occident, seule contrée dont la civilisation se soit montrée jusqu'ici constamment cosmopolite, et qui semble providentiellement destinée à réaliser un jour la grande réunion de tous les peuples en une seule famille de frères.

Je crois donc que, malgré toutes ses imperfections grammaticales, on doit désirer voir se répandre le plus loin possible l'alphabet latin. En effet, pour que le monde redevienne, comme à son origine, d'une seule religion et d'une seule langue, ne faut-il pas d'abord qu'il adopte un seul alphabet? L'alphabet latin est devenu, on peut le dire, l'alphabet de l'Europe, et par là même le véhicule des idées universelles. C'est donc aux littératures qui en sont issues qu'il appartient d'absorber tôt ou tard dans leur sein toutes les autres littératures. Voilà pourquoi on ne doit être pour le cyrillisme que jusqu'à un certain degré.

Aujourd'hui, une des choses qui seraient incontestablement les plus utiles, les plus propres à hâter l'émancipation intellectuelle des Slaves, serait de fondre en un seul alphabet commun les trois alphabets latins des Polonais, des Bohèmes et des Illyriens. Sans doute une telle œuvre ne peut s'accomplir que d'un commun accord et à la suite de concessions mutuelles. Mais ces concessions on a déjà commencé à les faire. Les Bohèmes et les Illyriens, après de longues discussions, sont enfin convenus d'une orthographe unitaire. Aujourd'hui les mêmes lettres rendent les mêmes sons dans les deux langues, ce qui facilite notablement, comme on peut bien le penser, l'intelligence mutuelle de leurs journaux à ces deux nations. Tous ceux des petits peuples slaves à alphabet latin qui se rattachent littérairement, soit à l'Illyrie, soit à la Bohême, tels que les Dalmates, les Slovaks et les Sorabes, ont fini par admettre à l'exemple de leurs métropoles, cette orthographe commune appelée par eux *skladny pravopis*.

Les savants de la Pologne seuls persistent encore dans leur isolement dont ils sont eux-mêmes victimes, en ce sens qu'il les sépare des autres slaves latins, et empêche leurs ouvrages d'être lus autant qu'ils le seraient, si l'orthographe en était simplifiée. Espérons qu'au cas où les Polonais n'iraient pas bientôt, pour cette œuvre facile, au-devant de leurs frères, les autres Slaves latins seront plus fraternels et iront eux-mêmes au-devant des Polonais. Car il est d'un intérêt

majeur d'unir enfin par un alphabet commun les trois grandes littératures latino-slaves. Ce n'est évidemment qu'après cette union que les Slaves à alphabet cyrillique commenceront à incliner vers les lettres latines; jusqu'à ce moment ils resteront dans leur cyrillisme, ne fût-ce que par amour-propre national. On conçoit en effet que le Russe, par exemple, répugne à adopter l'alphabet polonais; ce serait reconnaître tacitement la supériorité de la littérature polonaise sur la sienne. Mais il n'éprouverait plus sans doute les mêmes répugnances pour un alphabet qui serait le fruit de la fusion des trois alphabets latino-slaves en un seul.

C'est seulement alors que le schisme pourra être attaqué avec succès, et que les antipathies religieuses commenceront à se dissiper devant les lumières qui pénétreront de l'Europe jusque dans les plus sombres sanctuaires de l'Orient. Alors, n'ayant plus à craindre ni le joug des voisins ni l'oppression de leur génie propre par l'étranger, les nationalités slaves émancipées s'uniront toutes spontanément aux nations occidentales. Et de cette union sortira une Europe nouvelle, qui ne sera plus divisée en Grecs et en Latins, mais d'où le schisme sera banni par une doctrine de fraternité et d'amour universel.

CONSÉQUENCES SOCIALES DU SCHISME GRECO-SLAVE.

LES DEUX PUISSANCES POLONAISE ET BOHÊME SUCCÈDENT A L'EMPIRE MORAVE, COMME CHAMPIONS DU PRINCIPE CATHOLIQUE EN SLAVIE.

Missions de saint Adalbert.

On a prouvé, en commençant cet ouvrage, que l'esprit de communauté dans la famille, dans la cité, dans l'Etat, est le principe de vie, le principe propre des sociétés slaves. Et cependant, quand nous jetons un coup-d'œil sur l'histoire intérieure de ces sociétés, elle nous apparaissent souffrant les plus odieux monopoles, se déchirant entre elles, flottant pour ainsi dire entre le despotisme et une irrémédiable anarchie. D'où vient une telle contradiction entre l'esprit de la race et son histoire, entre ses tendances naturelles et ses actes politiques? Pourquoi les peuples slaves sont-ils entre eux comme des frères ennemis? Quels griefs les divisent? quels obstacles s'opposent au développement de l'esprit de réciprocité qui est dans leur nature et qui peut seul les sauver?

La cause principale, je dirais presque l'unique cause

de tous ces maux, c'est le schisme. Lui seul détruisant l'unité admirable que révèlent les origines ethnologiques, religieuses, même linguistiques du monde slave, a introduit dans ce monde un dualisme rongeur. Viciant jusqu'aux racines même des littératures slaves, ce dualisme a créé pour elles deux alphabets totalement étrangers l'un à l'autre et qui ont fini par séparer ces peuples en deux camps Ainsi, la guerre intérieure la plus acharnée s'est trouvée allumée dans leur sein pour des siècles. Sans doute le schisme n'est pas justifiable, mais les prétentions exagérées du latinisme ont, jusqu'à un certain point, motivé les représailles de l'Orient. La cruelle obstination de l'Allemagne à imposer ses lois et ses idées à l'Europe greco-slave pour se l'incorporer ainsi d'une manière plus sûre, n'a pas été moins fatale ni moins condamnable que l'obstination des greco-slaves eux-mêmes à rester isolés de l'Occident.

Les mille intrigues de l'épiscopat allemand avaient brisé le trône des *Svatopluk*. Ces fils de la charrue étaient trop agrestes encore et trop naïfs pour pouvoir rivaliser d'astuce avec les héritiers de la vieille *prudence* romaine. Cependant, des ruines de la Moravie sortirent de nombreux rejetons. Alors les Slaves se divisèrent en plusieurs nationalités : d'une part il y eut celle des Russes et des Illyro-Serbes, armés en faveur du schisme; d'autre part il y eut celle des Bohèmes et des Polonais, défenseurs du principe catholique. On conçoit qu'ayant une pareille raison

d'être, la Pologne et la Bohême obtinrent vite le respect au milieu des Etats ultramontains du moyen-âge.

Quoique encore païens, les Lekhs avaient déjà une organisation intérieure assez forte pour pouvoir disputer aux Allemands la succession des empereurs moraves et s'en approprier d'importants lambeaux. Les temps fabuleux de la Pologne étaient passés, la dynastie des Piasts venait de se fonder; le deuxième petit roi de cette dynastie, Ziemovit, inaugura l'ère des conquêtes. Les Lentchitsaniens, les Mazures et les Silésiens furent réunis aux Lekhs de Poznanie, qui reconnaissaient déjà les Piasts. Mais le paganisme de ces peuples les empêchait encore de prendre place dans la famille européenne; et cette cause, en se prolongeant, aurait fini par occasionner l'extermination successive de toutes ces peuplades divisées et rivales. L'intérêt politique lui-même fit un devoir à leurs chefs de planter enfin la croix sur leurs frontières pour en éloigner les conquérants germains. Ce fut le roi Mieczyslav qui, le premier, accepta le baptême, en 965, sur les prières de son épouse, Dombrowka, princesse bohême.

La Bohême était alors la seule partie du nord slave qui eût embrassé le christianisme. Aussi, dans l'opinion de la chrétienté, tous les droits qui pouvaient encore rester aux Moraves, retournaient-ils naturellement à la Bohême. C'est pourquoi Cracovie et la petite Pologne, parties intégrantes de l'empire mo-

rave, étaient passées, à la chute de cet empire, entre les mains des ducs qui régnaient à Prague. Voulant à tout prix élever la Lekhie à l'état de royaume, Mieczyslav cherchait à s'unir intimement avec la Bohême, et avait, dans ce but, pris pour épouse la fille du souverain tchekh, Dombrovka. A la suite de cette alliance, le prince des Lekhs reçut le baptême à Gnezne, des mains d'un prêtre tchekh nommé Bohovid. Une partie de son peuple suivit sans doute l'exemple qu'il lui donnait, et le nombre des chrétiens de la Poznanie étant devenu peu à peu considérable, un évêque allemand, nommé Jordan, leur fut envoyé en 968. Jordan établit son siége à Posen, et fut soumis à la juridiction de l'archevêque d'abord de Mayence, puis de Magdebourg, que l'Allemagne avait chargé d'évangéliser tout le nord slave. Mais le paganisme conserva encore longtemps en Pologne un puissant parti. Ce ne fut que vers les dernières années du dixième siècle que les efforts de saint Adalbert parvinrent à faire triompher définitivement l'Evangile dans ce pays.

Quelques auteurs ont pensé que Mieczyslav, avant de recevoir le baptême de l'Eglise latine, avait déjà reçu, avec une partie de son peuple, le baptême des prêtres slaves envoyés par Cyrille et Méthode. Le chroniqueur Dithmar, qui vivait alors, ne dit rien de semblable. Il nous montre, au contraire, dans Mieczyslav, un champion zélé, presque un martyr du latinisme et de la Germanie. Quoiqu'il fut souverain indépendant des Lekhs d'au-delà de l'Oder, ce prince

se reconnaissait vassal de l'Allemagne pour toutes les provinces qui étaient situées sur la rive gauche de l'Oder et de la Varta, et qui formaient la plus grande partie de son royaume. Il dut ainsi comparaître, en 973, à la diète de Quedlinbourg, comme un simple comte ou fonctionnaire de l'empire. Il avait tant de frayeur des margraves teutons de la frontière, qu'il n'osait se montrer devant eux en pelisse slave, ni s'asseoir en leur présence. Pour comble de chagrins, sa conversion lui attira des guerres cruelles de la part des Lutitses et autres peuples slaves encore païens. Il lui fallut répandre, contre les idolâtres et pour le service de l'Allemagne, des torrents de sang polonais. En retour, la Germanie le laissa sans aucun appui contre les attaques des Tchekhs, qui, maîtres de Cracovie, ravagèrent à plusieurs reprises ses Etats. Les Allemands ne payèrent ses services que par un profond dédain. Enfin, le pape lui-même, sollicité d'ériger la Pologne en royaume, s'y refusa, en répondant que les Lekhs étaient une race de chasseurs et non pas de citoyens, une horde de cavaliers, plus préoccupée de ses chiens et de ses chevaux que de l'humanité, et plus aptes à faire la guerre qu'à élever des églises ou à former un Etat.

Cette condamnation terrible portée contre les premiers seigneurs de la Pologne ne put, en quelque sorte, être levée que par l'intervention d'un saint d'origine polonaise, mais d'éducation latine, par saint Adalbert. Ce pieux personnage naquit en 950 dans le

comté bohême de Lipié, dont le chef-lieu était et est encore aujourd'hui la petite ville de Libitse, au confluent de la Tsidlina dans l'Elbe. On appela le nouveau-né Voïtsiekh, mot qui signifie consolation des guerriers. Son père, le comte Slavnik, qui possédait de grandes richesses, était allié de sang avec les princes lekhites, et sa mère, Strzezislava, descendait de la maison régnante de Bohême. Le premier instituteur de Voïtsiekh fut un pope ou prêtre de rite slave, nommé Radlo. Puis il se rendit au couvent de Saint-Maurice à Dzievina (Magdebourg), où était alors une école saxonne florissante, dirigée par le scholastique Othericus. Ayant pour condisciples à cette école des jeunes gens des premières familles d'Allemagne, Voïtsiekh se lia d'amitié avec eux et contracta ainsi le goût des mœurs latines et le dédain des rites slaves, dont il donna tant de preuves dans le courant de sa carrière.

Devenu prêtre sous le nom d'Adalbert, le jeune adepte des Latins revint parmi les Slaves, la tête remplie de projets de réforme. Il se fixa à Prague, où un évêché venait d'être récemment institué; et il y servit comme diacre le premier évêque de cette ville, nommé Diterikh. Ce prélat étant mort en 982, le duc Boleslav, les Vladykas bohêmes et tout le peuple déclarèrent d'une seule voix Voïtsiekh digne de l'épiscopat. Aussitôt le nouvel élu partit pour aller recevoir à Vérone de l'empereur Othon II l'investiture de l'anneau et de la crosse; puis, avec une grande suite de seigneurs bohê-

mes, il alla se faire sacrer à Mayence par son métropolitain Villigese. De là il revint à Prague, pieds nus et vêtu comme un pauvre pèlerin, mais recueillant sur la route les hommages des peuples. Le premier acte de son règne comme évêque fut de parcourir celles des provinces de son vaste diocèse, où la liturgie slavone avait jeté les plus profondes racines. Dès l'an 984, accompagné de son instituteur Radlo, il visita la Moravie et la Slovakie, jusqu'à Gran où résidait le duc maghyar Geiza, qui venait récemment de recevoir le baptême. Oppresseurs des Slaves, les Maghyars trouvaient naturellement un grand avantage à se séparer de leurs sujets par la liturgie. En leur apportant les rites latins, Voïtsiekh devait donc être bien accueilli à la cour des conquérants. Il en baptisa un très grand nombre, entre autres le fils même de Geiza, Stefane, qui plus tard, devenu roi, montra un zèle ardent pour le développement de l'église latine en Hongrie, et fut mis au nombre des saints. L'évêque de Prague avait principalement gagné la confiance de l'épouse de Geiza; et ce fut auprès d'elle qu'il laissa son fidèle Radlo, pour diriger l'église naissante des Maghyars.

De retour à Prague, Voïtsiekh entreprit d'y déraciner complètement le paganisme et tout ce qui s'y rattachait, c'est-à-dire, d'après le style des Latins, la langue et les rites slavons. Il était puissamment secondé dans ses plans de révolution religieuse par la sœur du duc régnant, Mlada, qui, ayant passé plusieurs années à Rome, était toute dévouée au latinisme.

Il paraît que les institutions païennes, et notamment la polygamie, conservaient encore de puissants partisans chez les Bohêmes. Une ligue des grands du pays s'organisa donc contre le réformateur, qui ne tarda pas à voir son influence annulée. Abreuvé d'amertume, Voïtsiekh prétexta un pèlerinage au Saint-Sépulcre, et quitta Prague, en compagnie du plus jeune de ses cinq frères, de Radzym, et de son vieil instituteur Radlo. Arrivé à Rome, il s'y démit de son pouvoir épiscopal entre les mains du pape Jean XVI, et se rendit au mont Cassin, auquel il donna toute sa fortune, en y joignant de grosses sommes qu'il avait reçues de Théophanie, mère de l'empereur Othon III. Mais ne trouvant pas dans ce monastère la solitude qu'il cherchait, il le quitta pour aller demander asile au couvent de Saint-Nilus. Les moines grecs de ce couvent déclarèrent qu'ils ne pouvaient recevoir parmi eux un évêque latin. Ainsi Voïtsiekh fut obligé de revenir à Rome, où il resta plusieurs années enfermé dans le cloître de Saint-Boniface du mont Aventin, et se livrant aux plus dures pénitences.

Enfin, sur les demandes redoublées du duc Boleslav, qui se plaignait que l'église de Bohème, privée de son pasteur, tombait en dissolution, le pape ordonna formellement à Voïtsiekh de retourner dans son diocèse. Voïtsiekh partit à contre-cœur; il rentra à Prague, aigri et plus décidé que jamais à sévir contre les abus. Quoique accueilli avec enthousiasme par le peuple, il recommença aussitôt sa lutte interrompue contre les

usages nationaux et les mœurs païennes de la Bohême. Il y alla avec tant de fougue, et si peu d'égards pour les personnes, que toutes les classes du pays se soulevèrent contre lui. Pour comble de disgrâce, le premier ministre du nouveau duc Boleslav III appartenait à la famille des Versovitch, mortelle ennemie de celle de Voïtsiekh ; et ce ministre paralysait de mille manières les réformes du prélat. Enfin l'épouse d'un de ces Versovitch, surprise en adultère, se réfugia au couvent de Saint-George ; et Voïtsiekh refusant de la livrer, tout le peuple furieux assaillit à la fois et la maison de l'évêque et le couvent, d'où l'infortunée fut arrachée de force et livrée au glaive du bourreau. Ne pouvant digérer l'affront nouveau qui venait de lui être fait, Voïtsiekh reprit le chemin de Rome en 995, y dénonça au pape les excès du peuple et du clergé bohêmes, et fit lancer par le pontife une excommunication sur ses ouailles révoltées. Dans cette situation, les habitants de Prague ne pouvant se venger de leur évêque absent, mirent le feu à la maison de ses frères, dont un seul, Sobebor, échappa et put se réfugier auprès du roi de Pologne. Tout le reste de la famille des Slavnik devint victime de la haine héréditaire des Versovitch.

Au bout d'une année la Bohême, par l'intermédiaire de l'empereur Othon III, réclama de nouveau son évêque. Longtemps Voïtsiekh s'obstina dans son refus, demandant qu'on le laissât plutôt mourir seul comme un ermite. Cependant, comme il ignorait en-

core le massacre de ses frères, il finit par consentir à revoir ses foyers. Il prit sa route par Mayence, où l'empereur Othon III le reçut avec de grands honneurs, et comme un confesseur de la foi. Ce fut dans cette ville que Voïtsiekh apprit pour la première fois l'atroce vengeance exercée par les Versovitch contre les Slavnik. Tout entier à sa douleur, l'évêque jura de ne plus jamais revoir sa patrie. Pour se distraire, il alla visiter la France, Paris et ses écoles. Enfin instruit par un rêve, dit la légende, il se décida à aller porter l'Évangile parmi les païens de la Pologne.

Muni d'instructions de l'empereur d'Allemagne, il se rendit droit à Cracovie, dont les habitants se convertirent en foule à sa voix. Il fonda dans cette ville une petite église, bien des fois rebâtie depuis le dixième siècle, mais toujours, à ce qu'il semble, d'après sa forme primitive. Elle existe jusqu'à ce jour, isolée, sans apparence, et presque sans ornements, au milieu de la grande place de Cracovie. — Les victoires d'un héros, de Boleslav-le-Grand, venaient d'élargir considérablement les limites de la Pologne. Ce conquérant, redouté de tous ses voisins, ayant appris du frère de Voïtsiekh, qu'il avait parmi ses officiers, la proscription et les malheurs de l'évêque de Prague, lui offrit un refuge à sa cour, et essaya même d'intervenir en sa faveur auprès des états de Bohême. Mais les habitants de Prague refusèrent de recevoir dans leurs murs celui qu'ils regardaient comme leur ennemi juré. Alors le pauvre exilé quittant Cracovie, se mit en route

pour Gnezne où résidait Boleslav. Il fit le voyage, vêtu en simple moine, annonçant l'Évangile dans les villages et sur les chemins à tous ceux qu'il rencontrait. Attirés surtout, dit Ademar, par l'étrangeté de son costume monacal, les paysans idolâtres de la Lekhie venaient de tous côtés pour l'entendre.

Boleslav fit le plus tendre accueil à Voïtsiekh, qui fonda en Poznanie une foule d'églises, et y plaça des prêtres formés, comme lui-même, dans les écoles d'Allemagne. Enfin il bâtit l'église de Gnezne, dont son plus jeune frère Radzim, en latin Gaudentius, fut plus tard le premier archevêque. Voyant que tout lui avait réussi à souhait en Pologne, Voïtsiekh résolut d'aller plus loin dans le nord prêcher les Slaves encore païens. Les Prussiens maritimes étant alors les voisins les plus dangereux pour le repos de la Pologne, l'ardent prélat, sur la demande de Boleslav, se décida à aller de préférence évangéliser les Prussiens. Prenant avec lui son frère Radzim et une escorte de soldats polonais chargés de le mener jusqu'à la frontière, il descendit la Vistule; et arrivé à Dantzig s'y embarqua avec un seul serviteur pour la Prusse orientale. Ayant abordé à l'embouchure du Pregel, Voïtsiekh y fut aussitôt entouré par les indigènes, qui, en l'entendant parler contre leurs idoles, le repoussèrent avec de grands cris vers la barque qui l'avait amené. Chassé d'un côté, Voïtsiekh alla demander l'hospitalité sur l'autre rive, où ayant recommencé sa prédication, il fut de nouveau poursuivi par le peuple à coups de pierre,

L'apôtre découragé se préparait à quitter les Prussiens pour passer chez les Lutitses. Mais étant entré par mégarde un matin dans une forêt sacrée et interdite aux profanes, les prêtres du lieu l'assaillirent, animés par leur chef Siggo, qui perça lui-même Voïtsiekh de sa lance et le tua, l'an 997[1].

Une chose est digne de remarque, c'est que tout ce qu'on sait d'authentique sur ce grand apôtre se trouve dans les chroniqueurs allemands. Les écrivains slaves ne disent presque rien sur saint Adalbert. Sans doute la sainteté de ses intentions leur interdisait d'en dire du mal; mais d'un autre côté sa tendance trop exclusivement latine les empêchait de voir en lui un véritable civilisateur du peuple. Car c'est incontestablement lui qui a le plus contribué à arrêter chez les Slaves le développement de l'église nationale fondée par saint Cyrille.

Boleslav ayant racheté des mains des Prussiens le corps du martyr, l'exposa dans la cathédrale de Gnezne, où la foi des Lekhs ne tarda pas à voir des miracles s'opérer sur sa tombe. La vénération dont il devint l'objet fut telle, que l'armée polonaise l'adopta pour patron, et que l'on battit des monnaies à son effigie, avec l'exergue *sanctus Adalbertus, sanctus Votseikus*. Des monnaies de ce genre ont été déterrées aux environs de Plotsk et de Cracovie. Ce furent en

[1] Ces faits sont tirés de Cosmas de Prague (*Legenda de sancto Adalberto*) et de Bolduczki (*Rosa bohemica vel vita sancti Voitechi, episcopi prugensis, apostoli Hungar., Polon. et Pruss.*, Pragæ 1668, in-12).

quelque sorte les os de cet apôtre qui firent de la Pologne un royaume. En effet, l'empereur Othon III, qui avait été dans sa jeunesse l'ami personnel d'Adalbert, désira faire un pèlerinage à sa châsse devenue miraculeuse. Il s'y rendit pieds nus; et après une ardente prière devant les saintes reliques, il mit, dit-on, de ses mains sa propre couronne sur la tête de Boleslav-le-Grand, et déclara que la Pologne, convertie par un si pieux apôtre, méritait une complète indépendance. Il l'affranchit donc de toute sujétion vis-à-vis de l'Allemagne, et fonda les trois nouveaux évêchés de Cracovie, de Breslau et de Poméranie, les plaçant sous l'obédience de celui de Gnezne, qui fut érigé en métropole de toute la Pologne. Ces faveurs inattendues de l'empereur Othon III furent aussitôt ratifiées par le pape, à cause des éminents services que la Pologne rendait à l'église latine. Ces services en effet étaient déjà grands, et ils allaient bientôt devenir plus grands encore. On peut douter cependant qu'ils aient tourné au profit définitif de la Pologne, et de la civilisation chez les Slaves.

Sans doute l'influence du clergé, de la langue et des lois de Rome, s'était montrée au plus haut degré bienfaisante en Occident. Cette influence y répandait les lumières, y défendait le bas peuple, y contreminait la féodalité germaine et les effets de la conquête. Mais chez les Slaves tout était autre. Il n'y avait point eu chez eux d'invasion étrangère comme en Gaule et en Italie. Chez les Slaves, le peuple avait gardé tous ses



droits naturels, et le sabre ne remplaçait point encore la loi. La sécurité régnait dans leur pays, les communes elles-mêmes y faisaient la police et y protégeaient l'agriculture et le commerce. L'élément indigène portait donc en lui des garanties évidentes de bon ordre et de civilisation. Aussi, tant que les missionnaires chrétiens s'étaient avancés au milieu des païens slaves avec la liturgie slavonne, ils n'avaient éprouvé nulle part de persécution; à leur voix, le christianisme s'établissait partout sans effort. Mais il en fut bien autrement quand les missionnaires de Rome vinrent lisant une messe que les peuples ne comprenaient plus, et leur apportant des rites qui n'avaient aucun rapport avec leurs mœurs. Alors les populations devinrent furieuses, et leur résistance amena des guerres atroces et enfin l'asservissement.

Il faut bien reconnaître que, restés jusqu'alors étrangers à la civilisation romaine, les Slaves ne pouvaient pas tirer des rites latins ni des lois de Rome, le même profit que l'occident de l'Europe. Leur langue, encore pure de tout mélangge, n'avait pas besoin, comme les langues franco-romanes, de se purifier de ses barbarismes en se retrempant à sa source, qui, d'ailleurs, ne pouvait être en aucun cas latine. Civilisateur en Occident, le latinisme fut donc fatal et destructeur chez les Slaves primitifs.

V

DE L'ACTION OPPOSÉE DU LATINISME ET DU CYRILLISME SUR L'ESPRIT SLAVE.

Quand la puissance lekhite succéda à l'empire morave, il était naturel que la liturgie slave, alors persécutée partout, ne trouvât pas les Polonais très disposés à l'accueillir. Aussi ne cite-t-on que le seul évêché de Przemysl, en Galicie, qui rattache son origine aux disciples de saint Cyrille. Cependant sous le règne de Boleslav-le-Brave, les Polonais ayant porté leurs armes conquérantes sur une grande partie de la Bohême et des provinces du ci-devant empire morave, c'est-à-dire parmi les néophytes de Méthode, il s'ensuivit que le clergé et la liturgie slaves purent se répandre au sein de la Pologne et y organiser une sorte de résistance contre les progrès du latinisme. Plus d'un évènement historique important pourrait être cité pour prouver la faveur dont les rites slaves jouissaient parmi la noblesse polonaise des premiers siècles. Enfin ce ne fut qu'en 1248 que la Cour de Rome parvint à faire abolir en Pologne les prescriptions grecques (c'est-à dire d'origine cyrillique), relatives à l'observation du carême.

Quant à l'apôtre national des Polonais et des Bo-

hêmes, Voïtsiekh (saint Adalbert), il avait couvert la Slavie d'écoles latines. Ayant pour elles l'Allemagne et tout l'Occident, ces écoles prospérèrent. Mais les conquêtes du latinisme dans le monde slave n'en restèrent pas moins bornées aux deux nationalités bohême et polonaise. C'est ce que reconnaissent même les écrivains les plus zélés de l'Eglise latine. Allemanni, dans son grand ouvrage des *Calendaria ecclesiæ universæ,* publié sous les auspices du Saint-Siége, a, au tome IV, un long chapitre intitulé : *Bohemis et Polonis, non Dalmatis et Illyriis interdictus slavo-latinus ritus.*

La Pologne avait hérité de l'empire morave, mais à titre de puissance latine ; comme telle, il lui fut impossible de se concilier les Slaves schismatiques. Il y eut scission. La position des premiers ducs de Pologne était d'ailleurs tellement précaire, qu'ils devaient, après leur élection, prêter serment de fidélité aux empereurs d'Allemagne. Cette dépendance les obligeait à subir toutes les exigences des Latins ; la Pologne ne pouvait pas autrement se faire accepter comme puissance par l'Europe, qui ne voulait plus alors que des nations ou latines ou ennemies.

Il est facile, au dix-neuvième siècle, de condamner les Slaves orientaux pour s'être jetés dans le schisme ; mais si on réfléchissait à leur position vers la fin du neuvième siècle, on ne les accuserait pas avec tant d'amertume. L'acharnement de l'Allemagne les forçait alors, ou à se dénationaliser, ou à se tourner vers

la Grèce schismatique pour sauver leur patrie. Or on sait que chez les peuples encore primitifs il n'y a rien au-dessus de la patrie. Ce n'est pas que nous prétendions nier ici les calamités sans nombre déchaînées sur la race slave par le schisme. Le panslavisme catholique de Cyrille et de Méthode aurait amené les Slaves à être une des races les plus heureuses, les plus civilisées et les plus libres du monde. Jetée au contraire, par le schisme, hors de la position providentielle qui lui avait été faite dès l'origine, cette race tourna toute son énergie contre elle-même, et la lutte des deux Eglises ne tarda pas à se changer en une guerre politique désespérante. Les Slaves schismatiques cherchèrent à opposer à la Pologne latine, le contre-poids d'une puissance qui put leur servir d'égide. De là le principe de croissance de la nationalité russe.

Quant à ceux des Greco-Slaves qui restaient catholiques tout en conservant la liturgie nationale cyrillique, ils tournèrent les yeux vers la Pologne comme vers leur protectrice naturelle. En effet, quoique latinisée, la noblesse polonaise conservait des instincts admirablement slaves; chaque fois que l'influence étrangère ne prédomina pas dans les conseils de son gouvernement, cette noblesse protégea avec amour l'Eglise grecque-unie, c'est-à-dire l'Eglise slave, contre le latinisme allemand. Mais dans les temps modernes les progrès de la Russie changèrent profondément la politique polonaise par rapport à l'Eglise slave; et cette Eglise antique fut tellement oubliée,

qu'on a pu, dans les temps modernes, au concile de Zamosc, la faire passer pour une innovation.

S'il en était ainsi des rites slaves en Pologne, à plus forte raison peut-on en dire autant de la littérature créée par saint Cyrille. Au moment où cette littérature, à peine épanouie, réclamait encore les plus tendres soins, elle se trouva livrée au sarcasme des grands. Dans le but de la faire plus vite oublier, et pour mieux séduire les peuples, les habiles missionnaires latins composaient, non pas dans la langue sacrée des Slaves, mais dans leur langue vulgaire, des homélies et des cantiques, comme l'hymne célèbre à la *boga rodzica*, qui porte jusqu'à ce jour, en Allemagne, le nom de saint Adalbert, et le cantique bohême *Gospodine pomiluy ny*, également attribué à saint Voïtsiekh. Mais ces concessions forcées au génie indigène étaient de peu d'importance. Quant à leurs nombreuses poésies païennes et à toutes les précieuses traditions de science populaire antérieures à leur conversion, les Slaves en furent impitoyablement dépouillés par les évêques et les moines venus de Rome. La langue indigène elle-même fut vouée au mépris et reléguée dans les basses classes. Tout s'impreignit de mœurs et d'idées étrangères.

Les historiens polonais prétendent qu'il n'y avait pas pour la Pologne d'alors de moyen de se civiliser autrement que par les moines latins, qu'aux dixième t onzième siècles les églises et les couvents d'Occident étaient restés seuls dépositaires des beaux-arts et

de la science; qu'il fallait alors, nécessairement, abandonner l'éducation nationale au clergé latin; qu'en un mot, c'est l'étude de la langue et des idées latines qui ont créé la civilisation moderne. Tous ces raisonnements, je les admets comme vrais pour la France; je les trouve faux, appliqués au monde slave. N'ayant jamais fait partie intégrante de l'empire romain, les Slaves n'étaient pas comme les Francs et les autres peuples d'Occident, à moitié latinisés. Les Slaves avaient en outre leur langue sacrée et littéraire et leur liturgie approuvée par toute l'Eglise. Si cette liturgie se trouve empruntée à l'Eglise grecque, c'est que la race slavone elle-même a dans son génie des analogies frappantes avec le génie grec. En outre, loin que les couvents latins eussent réellement le monopole du savoir, Byzance était alors beaucoup plus éclairée qu'eux et pouvait verser sur les pays slaves des lumières bien plus vives qu'aucun peuple d'Occident. On peut dire que cette époque était le contraire de la nôtre, la barbarie régnait en Occident et la civilisation se défendait en Orient contre nos pères barbares. Puisqu'elle aspirait à représenter la race entière des Slaves, la Pologne aurait donc dû se tourner vers l'Orient et embrasser le rite religieux adopte par la majorité des Slaves. En agissant autrement, les chefs de la Pologne s'aliénèrent tous ceux des peuples de leur race qui voulurent rester fidèles aux institutions cyrilliques.

Le clergé latin installé par saint Adalbert avait

reçu une organisation pareille à celle de l'Allemagne. Il prélevait la dîme sur le peuple et forçait le paysan aux corvées pour le service des églises. N'étant pas habitués à ces charges, déjà plusieurs districts, sous Boleslav-le-Grand, avaient refusé la dîme aux moines et relevé les autels des faux dieux. Il est vrai que Boleslav, qui faisait tout plier sous son épée, avait vite étouffé ces révoltes dans le sang. Mais quand le grand roi eut cessé de vivre, son timide successeur, Mieczyslav II, se trouva impuissant à poursuivre l'œuvre de son père. Les Moraves et les Tchekhs se séparèrent de la Pologne. Enfin, la mort prématurée de Mieczyslav II, en 1034, acheva de désorganiser l'empire naissant. La reine-mère, Ryxa, Allemande d'origine; quoique odieuse à la nation, se fit donner la régence; et afin de gouverner malgré le pays, elle détermina une coalition des *pany* ou des grands qui lui étaient favorables, avec les prêtres, la plupart étrangers, venus de la Bohême et de l'Allemagne. Cette coalition d'une noblesse de date récente et de création germanique, avec un clergé aux mœurs également étrangères, excita dans le peuple, inaccoutumé à ce double joug, une réaction furieuse. Ryxa, épouvantée, s'enfuit en Allemagne avec son fils et toute sa cour. Il en résulta une horrible anarchie. La *czernia*, ou la classe noire, c'est-à-dire opprimée des paysans, que les *pany*, de concert avec les prêtres, espéraient soumettre au système germanique du servage, la *czernia* se mit à brûler les églises en même temps que les châteaux, à égorger

nobles et prêtres, et croyant par là échapper à la servitude, releva partout les autels des idoles. Ce fut alors que les bibliothèques des bénédictins appelés de France par Boleslav, que les chartes et codes de lois de ce souverain, que toutes les archives de la nation disparurent dans les flammes des palais et des couvents. Ainsi, après un règne officiel et absolu de soixante-dix ans, l'Eglise latine succombait en Pologne, pour n'avoir pas su s'y rendre populaire : et faute de savoir séparer l'esprit de la religion des passions de ses ministres, le peuple, dans son délire retournait au paganisme. Un si monstrueux évènement serait-il arrivé si, au lieu de rites latins et de prêtres étrangers, avides de dîmes plus que de bonnes œuvres, la Pologne avait eu les rites slaves, et pour desservants de ses églises les disciples de saint Cyrille? Je laisse au lecteur le soin de juger.

Quoiqu'il en soit, témoins d'une telle anarchie, les Slaves orientaux ou non latins durent naturellement chercher leur appui ailleurs qu'en Pologne; il fallait qu'un élément, une force nouvelle vînt faire contrepoids à la puissance trop latine du polonisme. L'avenir de la race slave l'exigeait impérieusement. Aussi y eut-il effort en même temps sur deux points opposés, en Russie et en Illyrie, pour faire naître ce contrepoids. Les deux nationalités nouvelles des Russes et des Illyro-Serbes eurent exactement le même principe d'existence, malgré toutes leurs disparités de caractère et d'organisation.

On ne saurait trop s'étonner de la différence que la liturgie, les études et la langue latines établirent entre les Slaves d'Occident et les Slaves orientaux. Durant tout le moyen-âge, la Pologne n'a presque pas eu de littérature nationale ; tandis que, depuis le neuvième siècle, les Slaves orientaux d'Illyrie et de Russie n'ont jamais cessé d'écrire en slave leurs chroniques et tous leurs actes.

L'histoire nous montre qu'au moment même où une école littéraire toute latine se constituait en Pologne, vers la fin du dixième siècle, chez les Illyriens, au contraire, et chez les Bulgares, l'école nationale de Cyrille et de Méthode se développait au point de faire naître une époque littéraire vraiment brillante, et qui a laissé d'impérissables souvenirs.

Sans doute la question de l'orthodoxie chrétienne n'était pour rien dans l'adoption de la messe latine par les chefs polonais, puisque, comme l'avaient constituée ses deux fondateurs, l'Église slave était en harmonie parfaite avec l'Église universelle ou catholique. Cette situation assurait à la race slave la paix religieuse au dedans, et les sympathies de toute la chrétienté au dehors ; en même temps que l'usage d'une liturgie et d'une langue sacrée, la même pour tous les peuples slaves, garantissait à la race entière une civilisation indigène, et une indépendance qui devait surpasser celle de toutes les autres races humaines. Le schisme d'Orient a détruit toutes ces magnifiques espérances. Mais la faute en est principalement aux

Slaves latins du moyen-âge, qui n'ont pas su comprendre que l'Église cyrillique est la plus fidèle expression du slavisme en religion ; ils ont oublié que leurs premiers ancêtres chrétiens, avant saint Adalbert, faisaient partie de la *grande Croatie* ou de l'empire morave, et professaient par conséquent les rites de saint Cyrille. La Pologne du dixième siècle, en étouffant dans son sein le cyrillisme, et en se faisant exclusivement latine, obéit à des inspirations toutes politiques : elle céda à des considérations d'alliance militaire avec l'Occident, alliance qui, sans doute, assurait pour des siècles aux Polonais la domination sur les autres Slaves, mais à des conditions fatales pour tous.

Ayant été destinée par la Providence à former l'anneau intermédiaire entre les deux empires, les deux civilisations d'Orient et d'Occident, la race slave, même après la dissolution de son unité première, n'a jamais pu perdre entièrement de vue sa destination sociale. C'est pourquoi l'on voit deux grandes influences se partager constamment le monde slave : l'une vient d'Orient, elle est mongole ou grecque, c'est-à-dire destructive ou salutaire ; l'autre vient d'Occident, elle est allemande ou française, c'est-à-dire fatale ou libératrice. L'histoire entière des Slaves n'offre que le tableau du combat entre les deux influences de l'idée grecque et de l'idée polonaise associée aux idées de la France. Le monde est en paix ou s'agite selon que ces deux idées marchent de front et amies, ou qu'elles se séparent et s'isolent.

Quand ils se retirent derrière leurs lignes de défense, ces deux grands partis slaves tracent alors entre eux une limite de démarcation qui, partant des monts Ourals en Asie, traverse les stepes et la Russie par le milieu, coupe pour ainsi dire moralement Moscou en deux moitiés, et, se rabattant par la Galicie sur l'Autriche, va se perdre entre Vienne et Belgrad. Tout ce qui est au nord et à l'ouest de cette ligne appartient à l'influence gallo-polonaise ; tout ce qui est au sud et à l'est vit encore aujourd'hui sur un fond d'idées grecques, que la Pologne est plus d'une fois parvenue à entamer, mais qui, en s'unissant intimement à l'esprit indigène, a fini par l'emporter, et réagit aujourd'hui contre le latinisme sur toute l'étendue du monde slave. On peut dire que le génie de la Pologne se pose dans la Slavie, en face du génie grec, comme un antagoniste éternel, nécessaire. Toute l'histoire slave serait comme un corps inanimé sans l'action permanente de ces deux éléments, que je désigne ici, pour plus de clarté, sous les noms de polonisme et d'hellénisme. Séparés, ils mettent aussitôt tout le monde slave en anarchie ; réunis, ils forment pour les Slaves comme les deux pôles du monde moral, comme les deux roues du char, sur lequel la race slave est portée à travers les siècles vers la liberté et la civilisation.

L'hellénisme rattache à l'Europe tous les Slaves de la mer Noire; sans cet élément, entré dès l'origine dans leur système religieux et politique, et qui, par sa vitalité intérieure, continue d'agir et de les pousser

au progrès, sans le souffle hellénique, ces Slaves d'Orient, débordés de toutes parts, écrasés par les hordes mongoles, tatares, turques, seraient devenus irrémédiablement la proie de la barbarie. De même le polonisme empêche les Slaves du nord de s'absorber dans l'inertie et le matérialisme mongols, il secoue la léthargie des Russes et tient en échec l'autocratie, en même temps que d'un autre côté il fait face à l'Allemagne, et rattache au monde slave toutes ces peuplades slavones à demi germanisées, qui, sans l'excitation de la littérature polonaise, achèveraient d'oublier leur origine. C'est ainsi que le génie de la Pologne, même chargé de chaînes, même au milieu des supplices, continue d'être émancipateur. Il y a pourtant un fait que les Polonais n'ont pas assez remarqué : c'est que la décadence de leur république a constamment marché du même pas que la spoliation de cette Eglise et de ce peuple de Grecs-Unis, qui, sous le nom de Ruthéniens, entretenait des relations de bienveillance entre la Pologne et la Russie, et épargnait par sa neutralité amie des chocs violents aux deux empires. Mais les anciennes diètes de Pologne elles-mêmes avaient commencé de bonne heure à attaquer les disciples de saint Cyrille, et à encourager la désertion dans les rangs des Grecs-Unis, en décernant les plus grands privilèges à ceux d'entre eux qui se faisaient latins. Faut-il s'étonner que, suivant cet exemple, le tsar vainqueur emploie les mêmes mesures contre cette Eglise doublement martyre ?

Les honteuses persécutions russes contre l'Eglise greco-slave sont, dit-on, près d'amener enfin une franche réconciliation du peuple ruthénien avec la Pologne. Si elle s'opérait, cette réconciliation entre les enfants de saint Cyrille et les martyrs de Varsovie, ouvrirait pour la race slave une ère nouvelle. Ce qu'il y a de sûr, c'est que plus d'un signe annonce que le génie à la fois unitaire et émancipateur de Méthode est à la veille de se ranimer pour convoquer encore une fois ses Slaves chéris à la sainte union, et à la liberté qui en sera le prix. Dès le neuvième siècle, l'Église greco-slave avait déjà ce caractère d'émancipation des âmes, caractère contre lequel se levèrent alors tous les chrétiens latins, à l'exception pourtant de la papauté. Il faudrait aujourd'hui que le Saint-Siége, fidèle à ses premiers instincts, relevât hardiment cette Eglise oubliée, dédaignée par l'Occident, persécutée avec acharnement par l'Orient officiel, et qui, malgré ses revers, n'en est pas moins la seule Église qu'on puisse appeler slave. S'il n'était pas déjà trop tard, il faudrait qu'une main puissante sut la relever comme un drapeau de paix entre les deux mondes ; sinon, si elle succombe (ce qui semble inévitable) sous les coups de ses ennemis grecs et latins, si même elle ne regagne pas bientôt tout le terrain qu'elle a perdu, dans ce cas l'Orient schismatique, discipliné par la Russie, deviendra assez fort pour contraindre tous ceux des Slaves, qui sont encore latins, à se soumettre au schisme. Le monde slave, étant alors devenu tout entier schismatique, la scission entre

l'Orient et l'Occident apparaîtra plus flagrante que jamais, et une lutte inhumaine, horrible, s'engagera entre les Orientaux fanatisés, mais unis, et les Latins, supérieurs en lumières, mais irrémédiablement divisés.

Tous ces malheurs seraient évités par l'adoption d'un principe mixte, qui, comme l'église grecque unie, appartiendrait en même temps aux deux camps. A défaut d'une propagande religieuse absente, les Slavistes actuels s'efforcent d'établir une réciprocité intellectuelle, capable de réunir dans le même symbole tous les esprits de leur race. Ce symbole, je conçois qu'on rêve de lui donner une couleur nouvelle, des formes plus philosophiques peut-être qu'à l'origine; mais je ne crois pas que sa base puisse jamais être autre que celle que lui donnèrent Cyrille et Méthode. J'entends bien des lecteurs me demander si je prétendrais dire par là que les Slaves latins doivent embrasser la liturgie slavone? Une telle interprétation serait loin de ma pensée. Les consciences sauront bien s'unir malgré des rites divers. En effet, les rites ne constituent aucun dogme : les rites sont des voiles jetés autour de l'autel, mais que l'esprit de chaque siècle agite et colore suivant ses besoins. Ainsi le même génie qui créa autrefois les rites slaves, pourra bien dans un avenir prochain les détruire, sans être le moins du monde inconséquent avec son point de départ. Mais cet esprit moitié oriental et moitié occidental, cet esprit que j'appellerai l'esprit religieux des Slaves,

malheur à tout Slave, latin ou grec, qui refuserait de lui obéir ! Cet esprit conciliateur pousse en religion à l'union des deux églises ; dans la civilisation, il veut l'union politique de l'Orient et de l'Occident ; dans la législation, il cherche à mettre d'accord la liberté moderne avec les mœurs de famille et d'égalité primitives ; dans la philosophie enfin, l'esprit slave, suivant nous, rêve de revendiquer les droits de la nature et de l'instinct populaire contre une logique orgueilleuse qui peut tout détruire, mais qui ne peut rien créer dans l'ordre moral et religieux.

Malheureusement cet esprit de conciliation qui est le fond des tendances slaves, s'étant trouvé exclu de la religion par les anciens prélats polonais, et encore davantage par les Russes actuels, il en est résulté que le latinisme et le schisme ont entassé entre eux des montagnes de préjugés haineux, qui ont amené d'abord la déchéance, et enfin une destruction déjà presque totale de l'église grecque-unie. De là naissent les prétentions de la Russie à une orthodoxie exclusive ; de là le titre de catholique qu'elle se donne, et l'étrange espérance de faire un jour de la Moscovie le centre de la catholicité. Garantis contre ces illusions, les Slaves latins sacrifient à d'autres chimères : séduits par la civilisation allemande ou française, ils méconnaissent les vrais besoins de leur pays, cessent pour ainsi dire d'être Slaves, et se trouvent en conséquence abandonnés par leurs frères orientaux, qui composent, quoiqu'on dise, l'énorme majorité de la race.

De tels faits ne prouvent-ils pas la nécessité de poser la question des nationalités slaves en dehors de toute acception d'église et de communion religieuse? Sous ce rapport, les Slaves ont été conduits à leur insu, et sans l'avoir cherché, au même point où la philosophie a fait arriver, après de grands efforts, les nations les plus civilisées. Il n'y a donc plus aujourd'hui de pays en Europe où le progrès social puisse continuer autrement qu'en mettant hors de cause toutes les querelles théologiques. Je suis loin d'en conclure que la raison humaine doive être dans l'avenir sécularisée. Je crois bien plutôt que la mission de l'incrédulité et du scepticisme est finie. Loin que l'humanité puisse jamais se passer de religion, elle en aura, j'espère, de plus en plus besoin. Mais c'est pour cela même que le bon sens des peuples ne veut plus d'entraves dans les rapports intimes de la créature avec son Dieu. C'est pour cela qu'on repousse les religions d'état et les églises officielles, pour ne plus admettre que la grande religion de la croix, c'est-à-dire de l'amour et de la fraternité universelle.

Appliqués aux tendances slaves actuelles, ces principes doivent nous faire conclure que le panslavisme de l'avenir ne peut plus répéter complètement celui de Cyrille et de Méthode. La race slave avait reçu de ces deux saints illuminateurs une même langue littéraire, une liturgie et une église la même pour tous. Ces germes précieux d'unité littéraire et religieuse ont été perdus sans retour. Toutefois il est une unité, à la-

quelle les Slaves peuvent encore atteindre : c'est l'unité de la civilisation, par l'harmonie des idées politiques des divers peuples slaves. Sans doute pour amener cette harmonie, il faut de grandes réformes dans toutes les branches de la vie sociale. Mais ces réformes, on ne doit pas désespérer de les conquérir, puisque chez tous les peuples slaves on retrouve plus ou moins les mêmes mœurs, les mêmes instincts, les mêmes désirs. A la condition de ne plus s'appuyer sur aucune église, sur aucune liturgie nationale, mais d'accepter au contraire toutes les églises et toutes les liturgies; à la condition d'être purement philosophique et cosmopolite dans ses réformes, la race slave peut se régénérer rapidement, et retrouver l'unité perdue de sa civilisation.

FIN.

TABLE.

DES ORIGINES SLAVES

Ethnographiques, religieuses, littéraires, et du mouvement d'unité de la race Slave depuis les premiers temps jusqu'à ce jour.

PARTIE ETHNOGRAPHIQUE.

PREMIER TABLEAU.

De l'unité primitive des peuples de race Slave.

DEUXIÈME TABLEAU.

Des origines illyriennes et polonaises.

TROISIÈME TABLEAU.

Origines bohêmes et russes.

PARTIE LITTÉRAIRE ET RELIGIEUSE.

PREMIER TABLEAU.

Des origines simultanées de la littérature et de la liturgie slave.

DEUXIÈME TABLEAU.

Luttes du germanisme contre l'église et l'empire des Slaves.

TROISIÈME TABLEAU.

Origines du schisme greco-slave.

FIN DE LA TABLE.

ERRATUM DU TOME DEUXIÈME.

Page 143. *Lisez :* le roi Alfred *au lieu* d'Albert.

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

[redacted]

